REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois

Fondée par Mgr ÉLIE MÉRIC

Publiée par un Comité de Prêtres et de Laïques

DIXIÈME ANNÉE

1907-1908

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

29, RUE DE TOURNON, 29

PARIS



REVUE DU MONDE INVISIBLE



REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois

Fondée par Mgr ELIE MÉRIC

Publiée par un Comité de Prêtres et de Laïques

DIXIÈME ANNÉE

1907-1908

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

29, RUE DE TOURNON, 29

PARIS



AUTOUR DU SURNATUREL

Sous ce titre, nous rangerons désormais les faits se rattachant à l'ordre extranaturel — préternaturel ou surnaturel — en dehors des phénomènes de l'hypnotisme et du spiritisme.

Nous laisserons ces derniers dans une catégorie à part, et nous les étudierons séparément.



Oppression diabolique

Si dans nos pays, depuis longtemps chrétiens, l'influence des mauvais esprits n'apparaît qu'assez rarement à l'extérieur, il n'en est pas de même chez les peuples encore plongés dans le paganisme et l'idolâtrie.

Là, les cas de possession et surtout d'obsession par ces esprits se rencontrent fréquemment.

Il n'est point rare, non plus, que les catéchumènes soient tourmentés dans leur corps, avant de recevoir le baptême. Mais on a remarqué que, presque toujours, la réception de ce sacrement mettait fin à ces obsessions.

De même on a observé, à maintes reprises, que le signe de la croix exerçait, dans ces circonstances, une grande action sur les esprits mauvais.

D'où l'on a conclu, non sans raison, qu'il y avait antagonisme entre ces esprits et les rites catholiques.

Notons, en passant, qu'un des principaux caractères qui distinguent aussi les esprits évoqués par les spirites, est leur



antipathie pour certains dogmes du catholicisme et ses cérémonies.

Nous commencerons à citer, aujourd'hui, quelques faits de ce genre, attestés par des observateurs sérieux et de toute impartialité.

I. — En Indo-Chine

Dans la région montagneuse située entre le fleuve Mékong et la province de Thanh-hoa (Annam), habitent des populations qualifiées de *sauvages* par les Annamites, parmi lesquelles des missionnaires catholiques français ont réussi à pénétrer depuis quelques années.

Dans une de leurs tournées d'exploration au milieu de ces pauvres déshérités de la nature, ils rencontrèrent, à Muong-ven, dans la personne du chef de la tribu, un homme au cœur droit, qui témoigna, de suite, le désir de devenir chrétien.

Il ne laissa plus ensuite de répit aux missionnaires jusqu'à ce qu'ils lui eussent procuré des livres lui enseignant la religion, et surtout des livres illustrés, « parce que, disait-il, les yeux voyant et l'esprit réfléchissant, le cœur est plus vite touché ».

Peu de temps après, il faisait savoir aux missionnaires qu'il avait tout compris dans le catéchisme et, lorsque son instruction fut terminée et sa bonne volonté suffisamment éprouvée, on lui administra le baptême.

Or il y avait, à cette époque, à Muong-ven, un archibonze, venu du Laos, qui avait amené avec lui un autre bonze de Savannakhet.

Ce dernier, après avoir fait une retraite, pendant quelques jours, se rendit à la bonzerie d'un village voisin.

Une nuit, pendant que tout le monde dormait, il se produisit un craquement épouvantable, comme si la bonzerie s'écroulait. De suite, tout le monde est sur pied ; on examine la maison de fond en comble et l'on ne découvre rien d'extraordinaire, sinon que le bonze de Savannakhet était subitement devenu fou furieux.



Cinq ou six bonzes essaient de se rendre maîtres de lui; c'est en vain... le pauvre fou, que l'on reconnait bientôt possédé d'un esprit mauvais, brise tout ce qui lui tombe sous la main.

On va alors chercher le chef de la tribu, dont nous venons de parler. Celui-ci arrive et fait le signe de la croix sur le *possédé* qui, aussitôt, devient calme, se met à genoux devant lui, et le salue.

« Grand Maître, s'écrie-t-il, ayez pitié de moi! Ne me faites pas de mal!

— Pars, esprit mauvais, dit le chef, et ne reviens plus!

— Je vais partir... je vais partir, crie le bonze.

— Pars, et pour de bon! »

Le chef s'est à peine retiré que le possédé se met à dire : « Oh! j'ai dit que je partirais, mais ce n'est pas vrai... j'avais peur du grand maître. »

Le chef revient; le bonze recommence à trembler et à se prosterner devant lui.

Cela dure toute une journée.

A la fin, le chef dit au bonze : « Fait-toi chrétien!... Veux-tu? Dis?...

— Oui, je veux, répond le bonze; je veux tout ce que vous voulez.

— Eh bien! fais le signe de la croix avec moi!... *Au nom du Père et...* »

Arrivé là, le bonze ne peut plus prononcer. Il pousse un grand cri, et se sauve dans la forêt, abandonnant son habit, qui s'était accroché à un buisson.

On le retrouva deux jours après, tout nu, et mort sur la route.

L'événement fit d'autant plus d'impression sur tous les gens du pays, que le possédé avait subi, sans la moindre émotion, tous les exorcismes des bonzes, par lesquels ils se croyaient sûrs, disaient-ils, de pouvoir s'emparer de l'esprit mauvais et l'empêcher de nuire.

Ce sur quoi nous appelons surtout l'attention dans ce fait, de date toute récente, c'est, d'abord, la vertu du signe de la croix, et ensuite la puissance d'un simple néophyte, à la foi



encore jeune, mais ferme et non hésitante, sur les esprits qui s'étaient emparés de cet infortuné bonze.

Cela nous reporte aux premiers siècles de l'Église, où nous voyons les simples fidèles exercer quotidiennement un semblable pouvoir sur les mauvais esprits.

Après avoir parlé dans son *Apologétique* (§ 23) de ces magiciens qui font parler les statues, qui envoient des songes, et qui font deviner jusqu'aux tables — MENSAS DIVINARE — etc., Tertullien jette ce défi magnifique aux persécuteurs des chrétiens : « Que l'on produise devant *vos* tribunaux, et *à la face de tout le monde*, un homme *notoirement* possédé. Après, que l'on fasse venir quelque fidèle, et qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez (c'est-à-dire des démons); si, dis-je, il n'avoue ces choses, *n'osant mentir à un chrétien*, là même, sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien imprudent, qui n'aura pu soutenir en fait une promesse si solennelle. »

Minutius Felix, qui n'était qu'un simple laïque, disait de même dans *Octavius*, en s'adressant aux païens de son temps : « Vous savez bien que ces démons sont contraints d'avouer toutes ces choses, lorsque, les tourmentant, nous les faisons sortir des corps, par ces paroles qui les torturent et par ces prières qui les brûlent. »

II. — Au Thibet

Voici un autre fait du même genre, qui s'est passé à Tatsienlou, sur la frontière du Thibet, en octobre 1904.

Une jeune femme païenne, depuis longtemps tourmentée par le démon, était sur le point de succomber aux mauvais traitements qu'il lui faisait souffrir.

Les prêtres des idoles avaient vainement essayé de le chasser. Il s'était contenté de leur répondre qu'ils étaient ses serviteurs, et qu'il n'avait par conséquent pas d'ordres à recevoir d'eux.



Ce fut alors qu'un vieux chrétien trouva le moyen de s'introduire auprès de la jeune femme. Il lui explique la doctrine catholique, et, sur le désir manifesté par elle de se faire chrétienne, lui met au cou une médaille miraculeuse de la sainte Vierge.

Le soir, le démon se présente de nouveau sous sa forme ordinaire, celle d'un énorme singe ; mais au lieu de torturer la pauvre patiente, comme il en avait l'habitude, il s'arrête au seuil de la porte et lui dit : « Oh! te voilà fière, maintenant, parce que tu es revêtue d'un filet aux fines mailles qui ne me permet plus de t'atteindre! »

Il reparut encore deux ou trois jours après, pour lui annoncer qu'il s'en allait en Chine. Il se plaignait d'avoir été déjà chassé d'un autre endroit ; mais, cette fois, il n'était pas seul. Derrière lui en effet, dans le lointain, apparaissait une grande foule. « Vois-tu, dit-il à la jeune femme, cette multitude? Ce, sont les démons qui sortent du Thibet!... »

Peu de temps après s'éleva une furieuse persécution de la part des lamas, qui fit de nombreuses victimes parmi les chrétiens et les missionnaires établis sur la frontière de la Chine et du Thibet.

Ne se pourrait-il pas qu'il y ait eu là autre chose qu'une simple coïncidence?

III. — En Corée

Une femme païenne, du district de Namyang (dans le royaume de Corée), après avoir joui d'une certaine aisance, avait été réduite à la misère, par la faute de son mari qui avait perdu toute sa fortune au jeu, et s'était vue obligée de tenir une auberge pour gagner sa vie.

A quelque temps de là, elle tombe subitement sous l'influence d'esprits malfaisants, et se voit torturée par eux de la plus horrible façon.

A chaque instant, elle croyait que sa poitrine allait se rompre et ses membres se disloquer. Elle entendait distinctement les colloques de deux démons qui l'obsédaient.



Bien qu'elle n'eût jamais appris à lire ni à écrire, elle lisait couramment ce qui lui était présenté. La salle de l'auberge était tapissée d'inscriptions japonaises : elle les déchiffrait et les comprenait.

Tous les témoins de pareilles scènes étaient terrifiés.

Son mari fit venir des médecins, qui, tous, déclarèrent que le traitement n'était pas du ressort de leur art.

On envoya alors chercher une sorcière qui, avec ses enchantements, ne fit qu'aggraver le mal.

Sur ces entrefaites, un bon chrétien des environs étant entré par hasard dans l'auberge, et ayant appris la chose, déclara qu'il connaissait un remède.

« Faites-vous chrétiens, dit-il à la femme et à son mari; croyez en Dieu et pratiquez fidèlement la religion catholique, alors les démons perdront tout leur pouvoir sur vous... »

La malade y consentit, et se rendit au village chrétien le plus proche, accompagnée de son mari. Pendant tout le trajet, ce ne furent que contorsions affreuses et cris de souffrance.

Les chrétiens se réunirent aussitôt et se mirent en prières. Ils récitèrent successivement les litanies des saints, celles de la sainte Vierge, le chapelet, etc., et jetèrent de l'eau bénite sur la malade, qui, chaque fois qu'on l'en aspergeait, en éprouvait un certain soulagement. Elle consentit même a en boire.

A la fin, elle entendit les démons qui se disaient : « Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! Il n'y a plus rien à faire ! » Et après une dernière crise de souffrances atroces, elle se trouva délivrée.

Elle se livra aussitôt à l'étude de la religion chétienne avec la plus grande ferveur, déclarant à qui voulait l'entendre qu'elle aimerait mieux être coupée en morceaux que de renoncer à se faire chrétienne, et elle ne tarda pas à se faire baptiser.

Le fait a eu lieu dans le courant de l'année 1904.



IV. — Dans l'Inde anglaise

Nous terminerons aujourd'hui cette première série par la narration singulièrement suggestive et pleine des détails les plus instructifs, de la possession et de la délivrance d'un démoniaque, faite par le P. Gerbier, missionnaire catholique français, dans les Indes, depuis trente-cinq ans.

Il s'agit d'un païen, âgé d'environ dix-huit ans, de la caste des Okkaligars (laboureurs), né à Rédhémavinapoura, près de Timgal.

Son père était un prêtre fervent de Wishnou, auquel il sacrifiait plusieurs fois par jour.

Le jeune homme s'appelait Dassa, c'est-à-dire esclave; en effet, on verra dans ce récit qu'il était bien le malheureux esclave de Satan.

Dassa profita vite des leçons et des exemples de son père; jeune encore il connaissait parfaitement les rites du sacrifice de sa divinité, et était en état de suppléer son père dans son office de sacrificateur, lorsqu'il fut éloigné de la maison paternelle par un événement vraiment providentiel qui devait devenir le point de départ de sa conversion à la vraie religion.

Il y a quelques années, les villagois, craignant le courroux de leur dieu, qu'ils supposaient irrité contre eux, résolurent, pour l'apaiser, de faire une sorte de manifestation religieuse dans dix villages voisins, et Dassa fut désigné pour en faire partie. Un certain nombre d'hommes s'habillèrent en femmes, et se mirent à parcourir les villages environnants; ils chantaient et dansaient en l'honneur de Wishnou, et puis se séparaient pour demander leur nourriture, à titre d'aumône, dans diverses maisons.

Or, il advint que Dassa, s'étant attardé dans une maison, ses compagnons quittèrent le village sans l'attendre, soit par oubli, soit par malveillance.

Le jeune homme, ainsi abandonné, ignorant le chemin de son pays natal, promit dix roupies (une quinzaine de francs) à des charcutiers, pour être reconduit chez lui.



Ceux-ci, sans se préoccuper de leur engagement, l'entraînèrent à leur suite de côté et d'autre, pendant une quinzaine de jours, avant de prendre la direction convenue, puis ils furent dévalisés par des voleurs, qui leur enlevèrent leur argent, leurs bijoux, et même leurs vêtements. Ils refusèrent alors de tenir leur parole, alléguant l'indigence qui les forçait à retourner chez eux.

Délaissé de nouveau, il s'associa à un groupe de sorciers, qui se transportaient de village en village, portant avec eux une idole, qui était censée révéler les événements cachés et futurs. Ceux-ci promirent de le conduire dans ses foyers, sous condition d'un service de trois ans. Dassa, sans argent, sans ressources, consentit à tout ce qu'on voulut, et devint le serviteur du dieu des diseurs de bonne aventure.

Son espoir fut déçu de nouveau.

Alors il entra au service d'un laboureur de Shatktiganhally, non loin du district de Settihally. Son maître s'engageait seulement à fournir aux dépenses du mariage de ce nouveau Jacob, au bout de quatre années de service. Tout alla bien pendant les trois premières années, mais la quatrième année fut troublée pour lui par des songes fréquents, pendant lesquels une belle dame inconnue lui apparaissait vêtue de blanc, tenant un cierge à la main et lui disant : « Viens à mon village ! » Le jeune homme, effrayé de cette vision, alla consulter la pythonisse de Shaktiganhally. Celle-ci, le voyant arriver, entra en grande colère, et lui cria : « Comment oses-tu venir me consulter, toi qui vas embrasser la religion du vrai Dieu ? Va, va te faire chrétien !... »

Dassa eut beau protester qu'il n'y avait jamais pensé, la pythonisse ne voulut rien écouter, et publia la nouvelle de sa prochaine conversion.

De fait, Dassa ne se sentait pas incliné vers une religion, dont il n'avait jamais entendu parler qu'avec mépris, et faisait la sourde oreille aux conseils de l'apparition.

Enfin la dame se montra à lui un bâton à la main, et lui répéta d'un air menaçant : « Viens à mon village ! » (Probablement celui de Settihally, dont l'église est dédiée à la sainte Vierge.)



Sur ces entrefaites, le laboureur vint à mourir; ses héritiers refusèrent de tenir la promesse faite, et Dassa repartit.

La pythonisse lui prédit de nouveau qu'il ne tarderait pas à être chrétien, et comme preuve de sa science, lui dit qu'il trouverait sur son chemin un serpent capelle.

En effet, Dassa s'étant mis en route rencontra un serpent capelle, et en passant devant l'église de Settihally, il sentit soudain ses jambes se dérober sous lui, et tomba par terre.

N'ayant jamais rien éprouvé de semblable et ne pouvant attribuer cette faiblesse subite à la fatigue d'un voyage qui commençait à peine, il s'efforça de réagir, mais inutilement. Nouveau Saul, il avait été terrassé par une force invincible, qui avait transformé en même temps sa volonté.

Un chrétien de Settihally étant venu à passer et lui ayant demandé ce qu'il faisait ainsi couché par terre, Dassa lui répondit sans hésiter : « Je veux me faire chrétien. »

Il fut aussitôt placé dans une maison chrétienne, où on lui apprit les prières de la religion catholique.

La première fois qu'il entra dans l'église, et y vit la statue de la Vierge Marie, il s'écria : « Voici la dame qui m'est apparue! »

« Je ne sais, ajoute le missionnaire dans sa narration, ce qu'il faut penser de ces songes, mais je puis assurer que le jeune homme ne saurait être soupçonné de supercherie dans le récit qu'il m'a fait de toutes ces aventures... Du reste, il n'était pas encore arrivé au terme de ses épreuves.

« Le démon, craignant sans doute de perdre son esclave, lui causa d'abord des douleurs violentes, le menaçant des plus mauvais traitements s'il abandonnait son service, et finit même par parler par sa bouche.

« Ainsi, le 26 juillet, au moment où les chrétiens, sortant de la prière du soir, venaient me demander ma bénédiction, selon l'usage, le maître de la maison, où était placé Dassa, le traîna devant moi, disant que depuis deux jours il était tout bouleversé, ne travaillait plus, ne mangeait plus, ne dormait plus, et parlait un langage diabolique.

« Je me souvins alors que la veille, qui était un dimanche,



il était sorti de l'église au milieu du sermon, et je lui en demandai la raison.

« Il me répondit que c'était à l'église surtout, pendant les offices, qu'il était tourmenté par le démon.

« Impressionné par cet aveu, je songeai à lui conférer le baptême, excellent exorcisme contre le démon ; mais ne l'ayant pas trouvé assez instruit, je le pressai de se mettre en mesure de pouvoir être baptisé au plus tôt. Ensuite je lui attachai une croix et une médaille miraculeuse de la sainte Vierge, lui fis faire le signe de la croix, lui suggérai quelques pieuses aspirations à Jésus et à Marie, et le renvoyai, en lui disant que je le bénirais le lendemain matin, s'il venait à la messe.

« Au jour fixé, Dassa s'étant présenté à la table de communion après la messe, je prononçai sur lui les premiers exorcismes du Rituel et sommai le démon d'abandonner cet homme, sans lui faire aucun mal.

« Le possédé s'éloigna et se coucha, en proie à de vives souffrances, mais presque aussitôt après il se retourna du côté de l'église, et joignit les mains en disant :

« Je quitte cette demeure, je ne puis plus lutter contre la « puissance du *grand* (du prêtre), mais là-bas je vais appeler « sept camarades, qui sont au-dessous des Ghattes[1] » ; puis, comme signe de son départ, Satan, agissant toujours par la personne du possédé, s'arracha une mèche de cheveux, l'attacha à un de ses doigts de pied, sortit du village en toute hâte, se dirigea vers un arbre appelé *gonhi*, en cassa une branche, la jeta à terre, et en fit plusieurs fois le tour en gambadant et crachant dessus. Après toutes ces extravagances, Dassa revint à la maison, calme et triomphant, disant à ceux qu'il rencontrait : « Je suis guéri, le diable est parti ; mais, hélas ! « il y en a sept autres, qui doivent venir dans quelques « jours. »

« Averti par des témoins oculaires de cette aventure, je surveillai Dassa, et, le 6 août, je vis se réaliser la parole de l'Évangile : *Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va*

1. Les Ghattes sont deux chaînes de montagnes de l'Hindoustan.



par des lieux arides cherchant du repos, et comme il n'en trouve point, il dit : je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et y venant et la trouvant nettoyée et parée, il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; et, entrant dans cette maison ils en font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier[1].

« En effet, le soir de ce jour-là, mon catéchiste vint me dire que Dassa était tourmenté par le démon plus que jamais. Je lui prescrivis de me l'amener immédiatement.

« Dassa, ou plutôt Satan en lui, faisait de grandes difficultés par s'approcher du prêtre. Enfin il céda, témoignant une appréhension extrême, et cachant son visage dans son vêtement.

« Alors commença entre moi et le démon le dialogue suivant :

— Combien êtes-vous dans cet homme?

— Nous sommes sept.

— Quel est votre nom?

— Doddhamma, Houtohamma, Kiatanina, Lakohimédévi, Vantibidiamma, Yellamma, Malhakathéamma (noms de divinités vénérées par les païens du Mysore).

— D'où venez-vous?

— D'au-dessous des Ghattes.

— Pourquoi êtes-vous venus?

— Notre sœur cadette, que vous avez chassée d'ici, nous a appelés.

— Pourquoi vous a-t-elle appelés?

— Pour ramener Dassa dans sa famille ; car son père nous a fait des offrandes pour le retrouver.

— Que vous a-t-il offert?

— Un bélier.

— Quoi encore?

— Un bouc.

— Et puis?

— Un porc.

— Est-ce tout?

1. Luc, xi, 24-26.

— Il nous a donné cinquante roupies.

— Pour quelle raison vous fait-on des offrandes?

— Parce que nous sommes des divinités.

— Comment, des divinités? Y a-t-il donc plusieurs dieux?

— Non, il n'y en a qu'un.

— S'il n'y en a qu'un, convenez que vous êtes de misérables démons, qui prenez le nom de divinités, pour séduire les hommes et les conduire en enfer. Ne connaissez-vous pas Marie?

— Oh! oui, nous ne la connaissons que trop! c'est elle qui a empêché notre sœur d'emmener Dassa.

— Connaissez-vous aussi Jésus-Christ?

— Oh! oui, c'est Lui qui nous a foulés aux pieds.

— Jésus-Christ est-il Dieu?

— Oui

— S'il est Dieu, humiliez-vous devant Lui, et dites-lui : Soyez béni!

— Jé... Jé... Jé... Jé...

— C'est par orgueil que vous ne voulez pas le dire. Hâtez-vous, sinon voici le fouet! (Je lui montre le bâton du catéchiste.)

— Jé... Jé... Jésus, soyez béni!

— Dites à tous ceux ici présents où vont les païens après leur mort.

— Au ciel...

— Eh quoi! au ciel! Est-ce possible de mentir ainsi? Avoue la vérité, ou gare le bâton!

— Ah! Père, ne frappez pas!... Ils vont en enfer, c'est certain.

— Eh bien, s'ils vont en enfer, c'est aussi pour y précipiter Dassa que vous venez le chercher; mais je vous défends de l'emmener. Il faut qu'il reçoive le baptême et qu'il adore le vrai Dieu.

— Ah! Père, laissez-nous l'emmener. Si vous lui donniez le baptême, vous nous mettriez du feu dans le ventre, et il nous faudrait l'abandonner pour jamais.

— Le temps de lui donner le baptême n'est pas encore venu, mais je vous ordonne de le quitter avant qu'il reçoive ce sacrement.



— Laissez-nous l'emmener, car son père est fâché contre nous, et, de dépit, il ne nous offre plus que du poivre.

— Non, je vous défends de l'emmener pour le perdre éternellement. Renoncez à lui pour jamais!

— Oh! Père, laissez-nous le posséder encore pendant quinze jours.

— Non, non, je veux que vous le quittiez avant 9 heures.

— Au moins, laissez-nous libres jusqu'à minuit!

(Saisissant l'énergumène, et menaçant de le frapper.) — Vilains démons, votre orgueil vous empêche d'obéir, mais je vais l'abattre; vous serez roués de coups, vous serez foulés aux pieds: voilà ce que vous méritez, et vous l'aurez!

— Père! Père! laissez-nous! laissez-nous! nous partons... nous partons!...

— Partez donc bien vite, et laissez ce jeune homme tranquille!...

— Quel signe voulez-vous de notre départ?

— Apportez-moi une branche d'arbre.

« A ces mots, l'énergumène s'arrache violemment une mèche de cheveux qu'il lance à mes pieds, et cherche des yeux un arbre où il puisse rompre la branche requise.

« Les arbres étaient nombreux autour de nous; aucun ne parut agréer à Satan. Malgré l'obscurité de la nuit, il court en dehors du village et revient, quelques minutes après, portant deux branches de *gonhi*, qu'il jette à mes pieds d'un air indigné et honteux.

« A partir de ce moment, Dassa, délivré de la possession du démon, se montra aussi paisible qu'heureux. Je lui fis le signe de la croix sur le front, lui dis quelques paroles de consolation et le renvoyai chez lui, en recommandant au maître de la maison de lui rattacher au cou la croix et la médaille, que le diable lui avait ôtées, et de lui donner à manger, car il était à jeun depuis la veille.

« Au milieu de la nuit, trois autres démons vinrent, dit-il, le visiter, et se plaignirent amèrement des humiliations qu'avaient subies les premiers: « Comment, lui disaient-ils, as-tu laissé traiter de la sorte nos compagnons par le prêtre des chrétiens? Nous revenions, hier soir, de donner une maladie

aux bestiaux de tel village, quand nous les entendîmes hurler, en se lamentant d'avoir été si indignement malmenés par le *grand* (le prêtre) et jurant de ne plus approcher de ta maison jusqu'à la quatrième génération. Or, nous avons voulu voir celui qui est cause de leur malheur. Mais, si sept divinités ont été vaincues et chassées impitoyablement, que pouvons-nous faire, étant trois seulement ? »

« Il paraît, en effet, que ces derniers démons redoutaient fort d'être traités comme les autres. Dès le lendemain matin, ils se hâtèrent de remplir, par la bouche de Dassa, un message qui leur paraissait important, en avertissant quelques parias de l'endroit qu'en punition du vol d'une vache, ils seraient atteints du choléra dans le courant de l'année. Ensuite, passant devant la grotte de Notre-Dame de Lourdes, ils se plaignirent longuement à Marie de ce qu'elle causait tous leurs maux, et disparurent, laissant, pour signe de leur départ, la mèche de cheveux accoutumée.

« Peu après, Dassa reçut le baptême dans des dispositions fort édifiantes, et changea son nom contre celui de Paul. »



Apparitions de défunts

I. — A Rome

Quelques heures après l'élection de Pie X au souverain pontificat, dans la nuit du 4 au 5 août 1903, mourait à Rome, en odeur de sainteté, une pieuse veuve, Mme Paule Mandatori Sacchetti, qui fut, en plusieurs circonstances, favorisée de la visite de personnes défuntes.

Voici, entre autres faits de ce genre, ce qui est raconté dans sa *Vie*, qui vient d'être publiée à Rome, avec l'autorisation du maître du Sacré-Palais.



Laissant à sa fille la belle fortune dont elle jouissait, elle s'était faite pauvre volontaire et vivait retirée à Rome, au couvent des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Un jour, atteinte d'une fièvre violente, elle avait la gorge en feu et était en proie au tourment de la soif. Mais, par mortification, elle s'abstenait de presser le bouton de la sonnette électrique pour appeler la Sœur infirmière. Au moment où elle souffrait le plus, elle vit tout à coup entrer dans sa chambre et s'approcher de son lit deux personnes, un homme et une femme. Paule les regarde fixement et, pleine d'un indicible étonnement, elle s'écrie :

— Mais n'êtes-vous pas mon père et ma mère défunts? Et comment donc êtes-vous ici?

— Nous sommes venus pour te bénir et te réconforter, répondent-ils. Maintenant, on va te porter à boire !

Et ils disparaissent.

Paule n'était pas encore remise de l'émotion que lui avait causée cette visite inattendue, qu'elle voit venir à elle une Sœur portant à la main une cruche d'eau. La servante de Dieu prend le vase et boit à longs traits. En rendant la cruche et en remerciant la Sœur, elle considère attentivement cette dernière, et son visage ne lui rappelle aucun de ceux qu'elle voit tous les jours dans la communauté. Après quelques minutes d'hésitation, Paule lui dit :

— Mais vous, ma Mère, vous n'étiez pas, il me semble, dans cette maison. Vous y êtes sans doute arrivée aujourd'hui?

— Je suis la fondatrice, répond la Sœur : courage, ma fille !

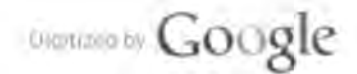
Et, disant ces mots, elle disparait à son tour.

II. — En Pologne

Nous empruntons aux *Mémoires du comte de Falloux* le récit suivant :

« Le comtesse Rzewuska, qui vivait surtout de souvenirs, racontait admirablement les histoires du passé, entre autres, celle-ci :

« J'ai eu dans ma famille un exemple bien frappant d'une douloureuse incrédulité religieuse heureusement suivie d'une



éclatante conversion. Mon aïeul, le prince Lubomirski, surnommé le « Salomon de la Pologne », voulut nier son Dieu et son âme, pour se livrer sans frein à toutes les jouissances dont il était entouré; il commença même, sur cette thèse, un grand ouvrage auquel il consacrait de nombreuses veilles.

« Fatigué et agité par ce travail, il poussa un jour sa promenade au delà des limites ordinaires et rencontra une vieille femme chargeant un âne de feuilles sèches et de branches mortes.

— N'avez-vous pas d'autres métiers? lui demanda-t-il.

— Hélas! non. Mon mari soutenait seul toute sa famille. J'ai eu le malheur de le perdre, et *il ne me reste pas même de quoi payer une messe pour le repos de son âme.*

— Tenez, lui dit-il, en lui jetant plusieurs pièces d'or, faites-en dire tant que vous voudrez. »

« Et il revient sur ses pas, peu attentif aux bénédictions de la vieille femme.

« Le soir même, livré à toute l'ardeur de son travail favori, il aperçoit un payan debout, immobile, en face de son bureau. « Que fais-tu là? Qui t'a permis d'entrer? » s'écrie le prince, agitant violemment sa sonnette pour appeler ses gens, et leur reproche cette inexcusable négligence. Ceux-ci protestent qu'ils n'ont rien vu, et l'aventure demeure inexpliquée.

« Le lendemain, à la même heure, même apparition du silencieux et insaisissable visiteur.

« Cette fois, mon aïeul n'appela personne. Il jette sa plume loin de lui, et marchant droit vers le paysan : « Qui que tu sois, malheureux, lui dit-il, que viens-tu chercher?

— Je suis le mari de la veuve que vous avez secourue, il y a deux jours : j'ai demandé à Dieu la grâce de payer votre bienfait par ces seuls mots : « L'âme est immortelle! »

« L'apparition disparut en même temps; et le prince Lubomirski, appelant en hâte sa famille, déchira devant elle son manuscrit. Ces pages lacérées existent encore.

« L'orateur qui prononça l'oraison funèbre de Lubomirski, dans la cathédrale de Varsovie, tenait le fait du prince lui-même: il le répéta en chaire et il est consigné dans notre livre généalogique. »



III. — A Paris

On lit dans la *Vie* de Claude Bernard, surnommé *le pauvre prêtre,* et contemporain de saint Vincent de Paul, que son père, décédé plusieurs années auparavant, lui apparut, à deux reprises différentes, dans des circonstances bien extraordinaires.

Il était issu d'illustre famille, et se fit remarquer de bonne heure par des talents exceptionnels, la vivacité de son esprit, l'enjouement de son caractère, et par la bonne grâce de sa physionomie.

Ayant été amené à Paris et à la Cour, il devint bientôt les délices de tous les salons de la haute société. Une fête n'y était pas complète, si Bernard n'en était. Ses compagnons de belle humeur en improvisaient même, pour qu'il en fût le héros.

Un jour, ayant tout concerté à son insu, ils l'invitent à venir avec eux au couvent des Ursulines, entendre un fameux prédicateur. Quand ils arrivent, le sermon était déjà sonné, et l'église pleine de monde. Alors ses joyeux amis lui apprennent que ce fameux prédicateur était lui-même, et qu'il n'y avait pas moyen de reculer.

Bernard n'était pas encore entré dans l'état ecclésiastique et n'avait encore fait aucune étude de la théologie, mais toujours de bonne composition, il ne se fait pas prier, et demande seulement une demi-heure pour se préparer dans une chambre. On lui apporte une soutane, un surplis et un bonnet carré.

Mais au moment où il s'apprête à sortir de ce lieu, son défunt père lui apparaît avec un visage plein de majesté, et lui dit : *Prends bien garde à ce que tu vas faire!*

Bernard, profondément ému, commence son entretien par ces paroles de l'Évangile : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné pour lui son fils unique.* Il traite ce sujet avec tant d'éloquence, que ceux qui étaient venus pour rire ne purent s'empêcher de pleurer. Le plus touché fut le prédicateur lui-même; mais cela ne fut pas encore suffisant pour déterminer sa conversion.



Quelque temps après, on lui porte un défi de la part des meilleurs danseurs de Paris. A cet effet, grande compagnie s'assemble chez M. de Bellegarde dans l'hôtel duquel il était logé. La danse avait commencé... On attendait Bernard...

Mais au moment où il allait faire son entrée, son père lui apparait de nouveau, avec un visage sévère, et, le saisissant par le bras, lui dit : *Veux-tu me faire cet affront?.... Retire-toi!*

Bernard en fut si impressionné, qu'à peine eut-il la force de monter à sa chambre et de s'y enfermer, pour méditer et pleurer sur sa vie.

Étant données les circonstances dans lesquelles se produisirent ces diverses apparitions, il n'y a pas de raison de douter qu'elles n'aient été réelles, et permises par une grâce particulière de Dieu.

IV. — En Chine

Le fait suivant, de caractère bien différent, et présentant toutes les garanties d'authenticité désirable, s'est passé en 1904, en Chine, dans la province du Kouang-si, et est tiré de la correspondance du P. Séguret, missionnaire catholique français en cette contrée.

Un riche néophyte de Tché-gai n'avait qu'un fils, non encore baptisé, qui tomba malade de la peste. Les remèdes ordinaires n'ayant pu enrayer les progrès du mal, il se décida à recourir aux superstitions.

Ce moyen ne lui réussit pas mieux, et le troisième jour, son fils était à l'agonie.

Le malheureux père envoie alors chercher le catéchiste, pour baptiser le moribond; mais, hélas! il était trop tard... Arrivé à moitié chemin, le catéchiste apprend que le malade vient de mourir.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Après le repas d'usage, amis et invités se retiraient, lorsque, à quelques pas de la maison mortuaire, un des cousins du défunt se met à crier :



« Au secours ! Sauvez-moi ! » Et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'il regagne son logis, pourtant peu éloigné.

Il explique alors ce qui lui est arrivé. Il a vu un démon avec le défunt, portant chacun une chaine de feu, qui s'apprêtaient à se saisir de lui.

A peine a-t-il fini de parler qu'il tombe raide mort. — Il était païen... Tout le monde fit la remarque qu'il avait été un des plus empressés à faire des superstitions, pendant la maladie et à l'enterrement du défunt.

Dr MARTINEZ.



Quelques Doctrines spirites

On a démontré ici précédemment, par des citations bien authentiques, que le spiritisme ne prétend pas être seulement une philosophie nouvelle, mais aussi une religion : du moins la « religion de l'avenir ».

S'il n'était qu'une philosophie, nous le laisserions volontiers augmenter le nombre des systèmes qui se sont partagé jusqu'ici les cerveaux des « raisonneurs », Dieu ayant livré le monde aux disputes des hommes, disait déjà un sage de l'antiquité. (Eccles., III, 11.)

Mais, de plus, cette prétendue philosophie ne consiste précisément qu'en incursions perpétuelles dans le domaine des doctrines religieuses, trop souvent d'ailleurs par des attaques où l'ignorance de nos dogmes saute aux yeux de tout catholique instruit; et elle se prétend la seule en possession des principes de la vraie religion et de la souveraine vérité.

En outre, dans le large champ d'investigations où il évolue, le spiritisme se donne le mérite de deux ingénieuses découvertes :

1° *L'existence de l'au-delà, où survit notre âme.* — Voudrait-il faire croire que jamais ni mosaïsme, ni paganisme, ni christianisme n'avaient rien vu au delà de la tombe? Je ne disconviens point qu'il convainc d'erreur les matérialistes qui terminent tout à la mort; mais la croyance de milliards d'hommes, dans tous les siècles écoulés, l'avait fait avant lui; et les arguments qu'on en donnait se présentent avec une tout autre autorité. Sa prétention est donc sans portée.

2° *Son antagonisme complet, et même brutal, avec le catholicisme.* — C'est un point essentiel que les âmes de foi ne devraient pas oublier. « Une ère nouvelle est en incubation, dit-il... La philosophie est impuissante... Les religions laissent le chercheur dans l'indécision... Mais le spiritisme résout complètement le problème. » — Nous prétendrait-il que le



Jéhovah d'Adam, de Noé, d'Abraham, Dieu du Sinaï et du Calvaire, s'était joué des hommes et attendait Rivail-Kardec pour donner enfin au monde une véritable religion? Ce serait là évidemment une trop cruelle naïveté.

Or, puisque nous avons promis d'étudier les *doctrines* et les *faits* spirites, pour les discuter aux lumières de la raison et de la religion, il m'a paru utile de rassembler aujourd'hui, dans un article d'ensemble, *quelques doctrines spirites*, dont on voudra bien me permettre de souligner ce qu'elles ont d'incohérent et d'inouï. C'est dans les ouvrages mêmes du parti que je vais les puiser, et j'espère bien que nos lecteurs se diront de plus en plus « qu'ils ne connaissent rien de plus bas et de plus décevant que la doctrine du spiritisme », quelle que puisse être la bonne foi des spirites, « mystiques dévoyés qui manquent d'esprit critique », m'écrivait hier un des hommes les plus en vue de la presse parisienne.

⁂

Allan-Kardec. — « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi, » dit-il.

Un de ses biographes avoue que « c'est au prix des plus terribles luttes qu'il créa sa doctrine », et ajoute qu'elle « ne peut devenir un système définitif et immuable, en dehors et au-dessus des conquêtes futures de la science ». Il l'expliquait en ces deux mots : « Résultat combiné des connaissances de deux mondes..., la doctrine des esprits se transforme sans cesse par le travail et le progrès, et, quoique supérieure à tous les systèmes, à toutes les philosophies du passé, reste ouverte aux rectifications, aux éclaircissements de l'avenir ».

Précieux aveu : sa modestie lui fait prononcer que la doctrine qu'il a créée est supérieure à tous les systèmes et à toutes les philosophies du passé. Ainsi, il se proclame le génie qui plane au-dessus des plus célèbres penseurs de tous les siècles, malgré les rectifications que cette doctrine devra subir.

Écoutons-le donc : « Naître, mourir, renaître, progresser sans cesse... »



Je vois bien que tous les hommes naissent et meurent ; mais quelle preuve franche et loyale a-t-on trouvée que des hommes des siècles passés, n'importe la date, re-naissent et re-meurent, au point que ces réapparitions et disparitions successives constituent un fait général, la *loi* de l'humanité?

Çà et là, dans l'Évangile et dans les Vies des saints, on a vu quelques hommes ressusciter et mourir de nouveau, pour ne plus reparaître; mais le cas est si exceptionnel! J'ai donc le droit de dire que cette doctrine kardéciste est une pure plaisanterie; et sur plus d'un milliard et demi d'habitants actuels du globe, quel homme viendrait nous affirmer qu'il a autrefois vécu ici-bas? Au moins, quel est le spirite qui pourra nous dire à quelle époque, en quel lieu, combien d'années il a déjà paru sur la terre?

Les adeptes d'Allan-Kardec sont pourtant légion. Ainsi, le 9 janvier 1905, le commandant Darget écrivait gravement : « Chacun de nous est appelé, lorsque la grandeur de son évolution le permettra, *dans des milliards d'années*, à faire tourner une planète sur son axe, à gouverner un monde, à le faire évoluer jusqu'à sa fin, pour prendre encore un monde plus considérable, et ainsi de suite, montant toujours. »

En vérité, chrétiens mes frères, si tout cela est appuyé sur des arguments solides, laissons là carême et abstinence, prière et sacrements, qui nous promettaient le ciel de Dieu, des anges et des saints, et faisons-nous vite spirites : dans des milliards d'années, nous ferons tourner une planète sur son axe; après quoi, quand elle sera détraquée ou pulvérisée, nous prendrons un monde plus considérable, et ainsi de suite. — C'est peut-être vrai; mais je connais nombre d'hommes qui, à défaut du paradis chrétien, préféreraient maintenant, à cette survie spirite, le paradis de Mahomet ou le *Nirvâna* des Bouddhistes, tant le plaisir et le repos leur seraient une douce chose.

Gardons-nous d'objecter que tous ces milliards d'années donneront peut-être à la terre plus d'hommes qu'il n'y a de planètes dans l'univers. L'ineffable commandant nous répond : « Le Dieu primitif, l'Incréé, aura constamment de nouvelles planètes, de nouveaux soleils, de nouvelles nébuleuses



solaires à nous donner, car l'espace éternel continue toujours, et il n'y a pas de mur pour l'arrêter. »

C'est une affirmation; sur quelle preuve s'appuie-t-elle? L'apôtre saint Jean a bien écrit qu'après le jugement dernier et la conflagration universelle il y aura « de nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Mais cela fait partie de la révélation chrétienne; et le spiritisme est en « antagonisme brutal » avec elle. Les preuves manquent donc aux spirites, et, ainsi, ce n'est pas à eux qu'il faut demander de nous dévoiler l'au-delà. S'ils étaient plus pondérés, et connaissaient mieux la Bible et la religion, ils y trouveraient une réponse largement suffisante à toutes les questions qu'ils se posent, et bien autrement raisonnée et documentée.

∴

Mme Rufina Nœggerath. — Dans le parti, on dit qu'elle est la « doyenne des spirites de Paris, et l'âme du mouvement spirite contemporain ».

Elle a écrit, 23 janvier 1905 :

Le spiritisme me semble être la solution la plus logique des grands mystères que nous cherchons à pénétrer : La pratique du spiritisme est simple comme tout ce qui est grand et vrai.

Écoutons pour cela l'enseignement de *Jésus, le plus puissant des médiums*, car il possédait toutes les médiumnités : « N'allez pas à la synagogue, dans de nombreuses assemblées; soyez trois ou quatre; enfermez-vous dans votre chambre, appelez-moi, je viendrai. »

Mais l'Église ayant décrété, depuis Constantin, que Jésus était Dieu, on appela « miracles » tous ses beaux phénomènes, miracles en dehors des pouvoirs humains.

Allan-Kardec apparut. Ce génie s'incarna comme simple mortel, pour prouver aux hommes qu'ils possédaient les moyens naturels d'obtenir par des faits les preuves de l'incessante vie,... et il répéta les paroles de Jésus : N'allez pas dans des assemblées; soyez trois ou quatre; enfermez-vous dans votre chambre, appelez les esprits aimés, ils viendront.

Et ils sont venus par l'intermédiaire des médiums...

Elle est jolie et bien trouvée, cette doctrine-là : *Jésus, le plus puissant des médiums*. Jusqu'où le blasphème va-t-il se



nicher ! Mais il était nécessaire à la cause spirite, et il est des gens pour qui « la fin justifie les moyens ». Je vois bien le Sauveur accomplir toutes les prophéties qui annonçaient le Messie-Rédempteur attendu par Israël; et, depuis lui, j'ai rencontré dans l'histoire le nom de millions d'hommes qui mettaient au-dessus de tout leur titre de chrétiens. Mais qui donc, amis ou ennemis, catholiques ou hérétiques, avait jamais songé qu'on pût trouver dans sa vie une trace quelconque de doctrines et de pratiques spirites? Le roman ou le théâtre, dans leurs inventions les plus inattendues, tâchent de rester au moins dans les limites du vraisemblable; mais dire du Jésus de l'Évangile qu'il était « le plus puissant des médiums, et possédait toutes les médiumnités », cela ne dépasse-t-il pas la mesure du respect dû à son nom, et de l'audace permise dans un écrit sérieux?

Au reste, il donna à ses apôtres la mission d'annoncer sa doctrine et le pouvoir de faire des miracles semblables aux siens, voulant même qu'ils les multiplient plus qu'il n'avait fait lui-même. Les apôtres étaient-ils aussi des spirites et des médiums? et tous les saints à miracles l'ont-ils été de même? — Voilà, j'espère, un argument que les kardécistes ne réfuteront pas ; car, de quelque façon qu'on l'envisage, il les condamne toujours.

« Et l'Église, depuis Constantin, décréta qu'il était Dieu » : a-t-on ajouté.

Voilà qui est bien affirmatif. Mais dans quelle ville, par quel concile, pour quel motif, fut porté ce décret? On aurait dû nous renseigner là-dessus ; mais on ne le fera pas, et pour cause ! L'Ancien Testament prouvait la divinité du Messie; oserait-on le nier en présence de tous les Juifs qui lisent Moïse et les prophètes? Le Nouveau Testament a montré que Jésus-Christ est ce Messie, et ses paroles et ses actes le prouvent : les spirites tiendraient-ils pour négligeables les croyances et les hommes de vingt siècles de christianisme !

Après cela, comment dire que les guérisons et les résurrections qu'il opérait ne furent que de « beaux phénomènes »? Les pharisiens et les scribes voulurent les attribuer quelquefois au « prince des démons ». Si nos spirites sont de cet avis-là,



les esprits que font parler leurs médiums sont donc de même origine. Qu'ils choisissent : ou Dieu, ou démon! Il ne s'agit jamais dans l'Évangile d'esprits de prétendus « désincarnés » : et l'on trouve toujours dans les apôtres et dans l'Église des œuvres qui continuent celle de Jésus, mais jamais dans le spiritisme.

Passons donc et voyons la suite : *Allan-Kardec parut!*

Après dix-huit cent cinquante ans, fallait-il enfin au monde un médium plus puissant que n'avait été Jésus? Le long des siècles, des hérésiarques avaient essayé de refaire son œuvre ; pauvres gens qui dogmatisaient en vain, et que l'Église se donnait la peine d'excommunier! Le grand, le suprême génie était encore à venir dans l'histoire.

Et, admirons-le : *Ce génie s'incarna comme simple mortel.* Oh! la belle humilité! Ce fut en 1804, à Lyon ; et c'était donc bien une inutilité, pour les théologiens du christianisme, de se complaire à nous enseigner l'incarnation du Fils de Dieu sur la terre, puisqu'enfin devait venir supérieur à tous les illustres du passé, et modestement incarné comme un simple mortel, ce génie d'Allan-Kardec.

Oui! enfin Allan-Kardec s'incarna en Hippolyte Rivail, et parut. Le Jésus de l'Évangile avait supporté toutes sortes de déboires et de maux, parlé « comme nul homme n'avait jamais fait », attiré constamment les foules par des bienfaits jusqu'alors inconnus, était mort d'un ignominieux supplice, après quoi son nom glorieux retentit dans le monde entier ; et c'est de la civilisation apportée par sa doctrine que nous vivons encore. Mais le simple mortel incarné en Rivail, et qui après cinquante ans s'appelle Allan-Kardec, a-t-il donc été bien autrement bon à l'humanité? Entendez notre doyenne du parti spirite : « Il est venu prouver aux hommes qu'ils possèdent les moyens naturels d'obtenir par des faits les preuves de l'incessante vie. » En vérité, « l'incessante vie » n'était-elle pas connue de toutes les religions? et son ancien camarade à l'école de Pestalozzi (Louis Barreau) m'en avait déjà donné à moi-même les premières notions, avec sa Bible et son Évangile, bien des années avant que Rivail ne s'appelât Kardec.



Et l'on vient nous le présenter comme un génie qui en a fait la découverte?

Vraiment, messieurs les spirites ont des affirmations quelque peu étonnantes; et la philosophie kardéciste, vantée comme « supérieure à tous les systèmes et à toutes les philosophies du passé », me paraît bien être venue trop tard, et ne leur être d'ailleurs supérieure qu'en naïvetés doctrinales et historiques à la fois.

Alors, voyons encore. Est-il vrai que l'Évangile contienne ces mots : « N'allez pas à la synagogue, dans de nombreuses assemblées? »

Si c'était vrai, comment Jésus lui-même allait-il si souvent au temple et dans la synagogue ? Puis, comment surtout ses apôtres y allèrent-ils toujours, comme le livre de leurs *Actes* le prouve? Ils savaient pourtant quels avaient été les ordres du Maître ! J'en conclus que, pour le besoin de leur thèse, nos spirites ont totalement faussé le texte : « N'allez pas dans les synagogues et les assemblées des impies, » avait-il dit : et cela est tout autre.

Soyez trois ou quatre? Et comment cela s'accorde-t-il avec le nombre de cent vingt, qui étaient au Cénacle avec les onze, dès le soir de l'Ascension; les trois mille convertis, dix jours après; les cinq mille, le surlendemain de la Pentecôte; et enfin cet ordre précis : « Soyez mes témoins dans le monde entier, prêchez ma parole à tous les peuples? »

Enfermez-vous dans votre chambre, appelez-moi, je viendrai. En vérité, chacun a bien l'ordre d'adresser chaque jour sa prière dans sa chambre au Père des cieux, et le texte ajoute : « Et le Père, qui voit même dans le secret, vous écoutera. » Mais qui prétendra avec quelque sérieux qu'il y a là l'invocation spirite de Jésus, et sa manifestation psychique? Au reste, dans ce cas, tout chrétien serait un médium, et toute médiumnité serait soumise à la prière du *Pater noster*. — Avis aux commentateurs et aux exégètes.

Allan-Kardec répéta les paroles de Jésus : N'allez pas dans des assemblées... etc. *Appelez les esprits aimés, ils viendront.*

Vraiment! Entre la parole prêtée au Maître : « Appelez-moi, je viendrai » et celle : « Appelez les esprits aimés, » la diffé-



rence n'est-elle pas immense? Et puis, ces « esprits aimés » sont évidemment ceux de nos parents et amis défunts; or, récemment, dans onze manifestations rapportés par le *Bulletin de la Société des Études psychiques de Nancy*, pas un de ces esprits n'était de cette catégorie. Et c'est d'ailleurs la constatation habituelle. La parole de Kardec ne se vérifie donc pas.

Tromperie inconsciente peut-être, mais illusion et inexactitude : voilà ce que nous constatons.

*
* *

EMMANUEL VAUCHEZ. — 18 janvier 1905.

Le surnaturel n'existe pas, c'est un non-sens; l'inconnu est et sera toujours, en raison du progrès, force indomptable en un perpétuel devenir...

Sur terre et dans l'espace tout est naturel... Il n'y a que de la matière partout, visible ou invisible; l'homme, l'animal le plus élevé, est matériel; lorsqu'il meurt cesse-t-il de l'être?...

Avec la fin du dix-neuvième siècle, nous nous trouvons en présence d'un corps de doctrine sur la destinée des âmes, élaboré, logique, répandu dans le monde civilisé... C'est le spiritisme, basé sur les principes de l'éternelle morale qui éclaira toujours le monde...

Cette doctrine semble destinée à une influence prépondérante sur l'avenir des sociétés humaines... Fille du Christ, dont elle reprend et continue les enseignements, elle donne les explications, les conseils, les encouragements.

Jésus disait : Rendez à César ce qui appartient à César ; et le spiritisme l'explique : Si tu es malheureux en ce monde, c'est que dans une vie précédente tu as été oppresseur; peine du talion.

Jésus disait aussi : Votre royaume n'est pas de ce monde; et le spiritisme l'explique : Si tu es malheureux en ce monde, c'est que ta vie passée exigea le retour ici-bas, avant d'entrer dans un meilleur séjour.

Cette citation suffit. Ainsi, d'abord, pas de surnaturel; l'homme n'est qu'un animal plus élevé ; tout est matière visible ou invisible. — Ce sont bien là trois affirmations erronées, que nos lecteurs ne me demandent même pas de réfuter.



Et puis, ensuite, malgré cette négation du surnaturel pour l'homme, et de la spiritualité de son âme, « nous avons un corps de doctrine sur la destinée des âmes », dit-il. — Je ne comprends plus, car l'âme matérielle doit mourir, si elle se résume dans le grand ressort qui nous fait mouvoir, et que la mort détraque d'abord, et casse bientôt.

Avec cela, que me font les principes de l'éternelle morale, une prétendue vie dans le passé et la promesse si aléatoire d'avoir enfin le laborieux emploi, dans quelques milliards d'années, de faire tourner une planète sur son axe. Si je ne suis qu'une matière qui se volatilise et se perd dans l'espace, comme la flamme de la bougie qu'un souffle éteint, ma personnalité s'anéantit : et si je suis un esprit véritable, je ne suis donc pas matière.

Et il ajoute que la doctrine spirite est « fille du Christ ». Mais, n'est-ce pas que le Christ parle souvent des destinées surnaturelles et de la spiritualité de l'âme? la doctrine spirite ne procède donc pas de lui. Au reste, voilà dix-neuf cents ans complets qu'il commença d'enseigner : je compte, dans cette durée, des milliers d'hérésiarques, et certainement des milliards d'hérétiques, de schismatiques, d'antichrétiens militants de toute sorte.

Qu'on me cite donc ceux qui, avant les kardécistes, ont trouvé dans l'Évangile les éléments de la doctrine spirite! On ne saurait le faire.

Alors, comment affirmer sérieusement que le spiritisme « reprend et continue les enseignements du Christ » ? Les deux exemples qu'on nous en cite sont typiques. Là où le Christ a dit : « Rendez à César ce qui est à César, » le spiritisme traduit : « Cela veut dire : Si tu es opprimé, c'est que dans une vie précédente, tu as été oppresseur ; peine du talion ! » Mon intelligence est évidemment trop matérielle pour comprendre une telle traduction. Et est-ce donc que cette maxime : « Payez une dette à qui vous la devez, » peut équivaloir à celle-ci : « Si tu as une trop grosse facture à payer dans une ville en qualité d'acheteur, c'est que tu avais trop majoré tes factures dans une autre ville en qualité de vendeur ; justice distributive ».



Quant à l'autre exemple : « Votre royaume n'est pas de ce monde », il est le fruit d'une mauvaise lecture. Dans aucun passage on ne trouve ce texte ; et les seules fois où il semble apparaître, on lit : « *Mon* royaume. » Avouons que *le mien* et *le vôtre* ne sont pas précisément identiques ; et l'erreur est donc grossière. Mais, de plus, traduire pareille phrase par celle-ci : « Si tu es malheureux en ce monde, c'est que ta vie passée exigea le retour ici-bas, avant d'entrer dans un meilleur séjour », n'est-ce pas dépasser outrageusement les limites de la licence ? Nos lecteurs en jugeront.

***

Hélas ! il y a plus encore que toutes ces graves atteintes à la vérité ou à l'exactitude ; et deux faits méritent d'être mis en lumière : les bons chrétiens qui nous lisent devront en tenir compte.

Premier fait. — Tout le monde connaît la *Ligue de l'Enseignement*, qui s'est attachée à laïciser et à déchristianiser les écoles primaires, pour faire de tous les enfants des villes et campagnes des « petits sans Dieu ». Le nom de Jean Macé, qui en fut président, est trop connu pour qu'on l'ait oublié ; et, je ne sais plus à quelle époque, on a donné ce nom à l'une des rues de Paris, dans le XIe arrondissement, au faubourg Saint-Antoine.

Or, et c'est ici le point essentiel à noter : Jean Macé, que l'on disait spiritualiste, s'adjoignit dans son œuvre cinq hommes, qui étaient cinq spirites : Vauchez, dont je viens de réfuter certaines doctrines, qui devint le secrétaire de la *Ligue* ; Camille Flammarion, l'astronome si connu ; A. Delanne, père de M. Gabriel Delanne, directeur actuel de la *Revue du Spiritisme* ; P. Leymarie, le libraire-éditeur de la plupart des ouvrages spirites ; et A. Vautier.

Composé exclusivement de spirites, comment le Comité de la *Ligue*, si ennemie de l'enseignement chrétien dans les écoles, se fût-il contenté d'une loyale neutralité ? C'était en 1863, et bientôt il créa le *Cercle parisien de la Ligue de*

l'Enseignement, qui devait donner du mouvement et de l'activité aux comités de province, surtout au sein des populations rurales. La guerre de 1870 retarde ses progrès. Quelques années après, il agrandit son cadre d'action.

Ainsi il fonda des bibliothèques et des écoles régimentaires, des bibliothèques pédagogiques d'instituteurs, des sociétés d'instruction et lança, enfin, le vaste pétitionnement qui aboutit à l'instruction obligatoire et surtout laïque.

Les résultats actuels n'en sont que trop connus; mais il fallait souligner le fait, que voilà l'œuvre de cinq ou six spirites. Cette constatation porte avec elle un enseignement à méditer.

Deuxième fait. — Point de cause sans effet, et point d'effets généraux et étendus dont la cause ne puisse un jour être érigée en principe. C'est ici le cas.

Un biographe d'Emmanuel Vauchez dit que ce secrétaire général de la *Ligue d'Enseignement laïque* fut, de longues années, membre de la Commission des bibliothèques populaires et scolaires au ministère de l'Instruction publique, fut officier d'Académie, puis chevalier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels, a écrit divers ouvrages où « le magnétisme et le spiritisme tiennent fièrement la place qu'ils devraient occuper dans tout ouvrage scientifique » ; et qu'on espère que « bientôt il sera possible d'ajouter au programme de l'enseignement dans les écoles laïques un chapitre basé sur le spiritualisme scientifique préconisé » par cet auteur.

N'est-ce pas à noter et gros de conséquences ! Ce sont des spirites qui fondent la *Ligue de l'Enseignement*, arrivent à faire voter la loi de l'enseignement laïque et créent des sociétés d'instruction et des bibliothèques pédagogiques ; c'est le secrétaire de cette ligue qui a une part prépondérante dans la Commission officielle des bibliothèques populaires et scolaires ; et, dans tous les manuels civiques, il n'y a plus qu'à ajouter un chapitre pour enseigner le spiritisme aux enfants des écoles. La religion du Christ est bannie; celle d'Allan-Kardec prendra enfin sa place. Ils ne vont pas vite, mais ils vont, et ils aboutiront.

Écoutons le même biographe. Parlant de l'ancien général



Fix, lui aussi adepte du spiritisme et auteur de l'ouvrage spirite : *Christ, Christianisme et Religion de l'avenir*, il dit : « Ce précieux ouvrage sera le *vade-mecum* des couches nouvelles, des ouvriers conscients et intelligents. »

C'est complet : La religion chrétienne a fait son temps, des bibliothèques populaires et scolaires font une nouvelle mentalité aux masses, la neutralité de l'école est un leurre, le spiritisme y sera bientôt enseigné ; et le livre spirite nécessaire aux œuvres laïques post-scolaires est déjà écrit : *Vade-mecum* des couches nouvelles.

Aux bons chrétiens, nos abonnés et lecteurs, de réfléchir et de conclure. — Et si l'on me demande d'où me viennent toutes ces citations, je les affirme authentiques. *Les Pionniers du Spiritisme en France*, par J. Malgras, est l'in-8° qui me les a fournies. Je n'invente pas, je lis ; et je constate. Plaise à Dieu qu'on n'oublie pas !

Gabriel JEAUNE.



MANIFESTATION DIABOLIQUE EN 1890-1891

Sous le titre : « Une manifestation diabolique, 1890-1891, Étude sur le caractère de faits merveilleux », M. le Dr J. Ségaud, aumônier militaire, et maintenant curé, a publié à Lyon en 1899 un volume in-8° de 300 pages, dont nous allons prendre quelques extraits, pour fixer ici des faits dont le merveilleux était tel, que le démon pouvait y donner ses manifestations pour œuvres du ciel, et se montrer littéralement le « singe de Dieu ». Nos lecteurs y trouveront certainement un grand et réel intérêt.

*
* *

Mme N... vivait dans une communauté ; souvent, en présence d'une vingtaine de théologiens et de médecins, et d'une centaine d'autres personnes simplement témoins, elle eut des apparitions, des visions, des extases. Elle discernait les consciences, elle voyait à distance des personnes et des objets inconnus. Elle ressentait parfois des douleurs corporelles, et même des stigmates. Était-elle une Catherine de Sienne, une Marie d'Agréda, une Thérèse de Jésus? Avait-elle l'esprit de François d'Assise, de Philippe de Néri, et de François de Sales?

Son supérieur fit un rapport officiel à l'évêque ; théologiens et médecins se posèrent toutes les questions usitées en de tels cas; et il semblait que Mme N... n'était ni hypnotisée, ni hystérique, ni somnambule, ni spirite. Il semblait aussi, hélas! qu'aucun des faits extraordinaires qu'on voyait en elle ne présentait les caractères du surnaturel divin, et pouvaient au contraire s'expliquer par l'action du démon. Il y avait d'abord doute; moyennant quelques principes, il y eut certitude. L'évêque prononça, jugea, condamna : aucun nouveau fait n'apparut : le démon était démasqué.



*
* *

La voyante apercevait le Sauveur, la sainte Vierge, des anges et des saints.

Elle voyait le Sauveur sur sa croix, dans des rayons lumineux; ou, se faisant petit enfant, assis près d'elle après sa communion.

La sainte Vierge portait une robe avec des reflets de lumière dans ses plis; sa couronne était faite aussi de lumières diverses; et elle lui parlait en français, en allemand, en latin, lui dictant des lettres dans l'obscurité, ou même chantant devant elle.

Les anges n'avaient pas d'ailes, et leurs habits étaient de lumières de diverses couleurs; ils lui disaient pour quelles fautes certaines âmes étaient en purgatoire.

Les saints étaient habillés comme les anges, plusieurs même étaient plus beaux. La voyante les distinguait bien entre eux, mais ne savait le définir.

Elle voyait mieux le ciel, où Jésus, Marie, et Joseph étaient seuls avec leurs corps; et les saints avec les anges y célébraient les mêmes fêtes qu'ici-bas, lui adressant même quelquefois de magnifiques sermons. Elle conversa même avec plusieurs d'entre eux; et la sainte Vierge lui demanda des prières pour la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie de Paray-le-Monial.

Un jour, elle se vit en purgatoire, plongée au milieu des flammes; et elle comprit que l'enfer était au-dessous, « espace immense en longueur et en largeur, et d'une profondeur insondable », d'où les damnés « font des gestes contre Dieu, avec un air désespéré ».

Un autre jour, la sainte Vierge la prend par la main, et la fait voyager : elle reconnaît Lyon, Châlons-sur-Marne, Paris... Le ciel est orageux, une main sort des nuages, frappe ces villes avec une verge, jette des flocons de feu; et tout s'enflamme comme du papier, « Paris surtout ».

Quelquefois, après sa communion, elle tombe en extase : la sainte Vierge lui fait une belle instruction, lui présente l'Enfant Jésus, lui apprend à « adorer Dieu aussi parfaitement



qu'il s'adore lui-même »; lui prête même son propre cœur pour qu'elle communie mieux, se revêt d'habits sacerdotaux, dépose une hostie sur sa langue, et lui enseigne que c'est elle qui fut la première à offrir le sacrifice de la sainte messe à la sainte Trinité.

* * *

Mme N... voyait les consciences, et disait le mot juste. Une religieuse et une novice avaient décidé ensemble de quitter le couvent; elle le leur reproche, et elles l'ont reconnu. — A la supérieure d'une communauté éloignée, elle écrit que telles et telles se relâchent de la discipline : c'était vrai. — A tels personnages ecclésiastiques, dont un évêque, elle donne des avis sur quelques points utiles : ils en reconnaissent la justesse. — A des visiteurs elle révèle des particularités de leur vie antérieure, soit le bien, soit le mal : tous en sont frappés.

Une fois, une dame avait fait plus de vingt lieues pour venir la voir; puis lui dit tout à coup : « Mon fils passe aujourd'hui son examen : est-il reçu? — Oui, il est reçu. — Dans quel rang? — Je ne sais pas, tous les candidats ne sont pas encore passés. » — Et à l'heure même où les examinateurs faisaient connaître le résultat définitif, la visiteuse de Mme N... l'avait déjà appris de sa bouche.

Une autre fois, on lui présente la photographie d'un groupe d'une vingtaine de religieuses d'un monastère d'Autriche. Elle en désigne deux comme venant de mourir. Le fait fut vérifié et trouvé exact.

Un jour, le supérieur avait choisi quelques questions à lui poser durant son extase, et en oublia une. La voyante le lui indiqua.

Un autre jour, il avait dans son carnet une lettre qu'il n'avait pas encore lue; elle lui révéla son oubli.

Quelquefois, on donnait à la voyante des lettres non cachetées, de demandes à la sainte Vierge; sans les ouvrir, elle donnait la réponse. On les cacheta, et toutes les réponses continuèrent à être exactes. A d'autres personnes qui lui



écrivaient, elle disait ce qui leur était arrivé tel jour, à tel moment.

*
* *

Elle souffrait quelquefois, dans une extase, les douleurs d'une agonie comme celle de Jésus aux Oliviers, et apercevait Jésus lui-même « exprimant la sueur de sang ». Cette vue la faisait horriblement souffrir, et Jésus lui révélait que la cause en était les vols sacrilèges commis dans les églises et les mauvaises communions. Cette agonie durait deux heures.

Elle avait aussi son crucifiement. Vers midi, elle se trouvait en extase sur le Calvaire en face d'une croix, la sainte Vierge plaçait cette croix près d'elle pour qu'elle s'étende dessus. Sur une toile, près de là, étaient des clous, un marteau, des tenailles, une lance, une couronne d'épines; et la sainte Vierge la crucifiait, faisant l'office des soldats de Pilate et des bourreaux; lui causait, la consolait, s'éloignait ensuite, puis revenait la « décrucifier ».

En certains jours, Mme N... s'agenouillait sur la barre de fer de son lit, y était en extase, et se tenait dans des positions étonnantes d'équilibre. En d'autres jours, dans la chapelle, elle fixait un être invisible, tenait longtemps les bras en croix, et avait le front si ruisselant de sang, que les témoins devaient l'éponger avec des linges.

Au reste, l'agonie et le crucifiement dont on a parlé l'avaient favorisée des stigmates. Ainsi, à la tête, au-dessus du front, des taches soit rosées soit noirâtres, lui formant comme un bandeau, marquaient la place de la couronne d'épines. — Aux deux mains, une plaque rouge, rectangulaire, nettement délimitée, rappelait les clous. — Au côté gauche, une autre plaque rouge, d'abord de quatre à cinq centimètres, plus tard de sept à huit, sur trois de large, avec une zone médiane d'un rouge plus vif, recouverte d'un épiderme rugueux et brun noirâtre, prouvait le coup de lance. — Enfin, aux pieds, la même plaque rouge qu'aux deux mains.

De tous ces stigmates coulait quelquefois du sang, en quantité variable. Des pieds et des mains, ce n'était guère qu'un



suintement; du côté gauche de la poitrine, les vêtements en étaient pénétrés; mais du front il coulait sur ses joues, et parfois jusqu'à terre. Or, tout cela, non seulement durant les extases, mais souvent pendant la messe célébrée dans la chapelle, même hors de sa présence.

*
* *

Évidemment, tous ces faits n'allaient pas sans une mission. Aussi, l'extatique entendit-elle un jour la sainte Vierge lui dire : « Je suis venue ici pour la France et pour l'Europe; je veux qu'on me bâtisse ici une église, sous le vocable de « Marie, reine de la paix chrétienne » ; j'en charge le supérieur : il élèvera un autel à sainte Philomène : il creusera un puits à l'extérieur de l'église, qui sera le « puits de la paix », et dont l'eau sera miraculeuse; un autre à l'intérieur, le « puits de la pénitence », où pécheurs et francs-maçons viendront se convertir... » Et elle lui dicta ensuite deux lettres ou circulaires, pour demander des offrandes.

*
* *

Au jugement des théologiens et des médecins, Mme N..., qui avait alors trente-trois ans, était sincère, humble, vertueuse, de bonne foi; ne fut jamais sujette à la catalepsie, à l'hystérie, ou à un somnambulisme quelconque, et jamais aucun docteur ne l'hypnotisa. Tous les témoins reconnaissaient même qu'il n'y avait « rien de plus digne, de plus beau, de plus naturel, que cette fille en extase », et tout ce qu'elle disait, révélait, ou faisait, était pour le bien de ceux qui l'approchaient.

Or, il fallait aboutir à un but pratique : faire déclarer par l'évêque le surnaturel divin de ces extases et de ces stigmates; bâtir ensuite l'église dans les conditions indiquées.

La déclaration de l'évêque exigeait des précautions, une enquête canonique, une étude approfondie aux deux points de vue de la science et de la théologie mystique; puis la communication du dossier au Saint-Siège.



Les êtres invisibles qui apparaissaient à la voyante s'impatientèrent. Un jour, ils lui firent tant de reproches, que l'un d'eux lui planta au front une aiguille qu'elle avait à sa coiffe. Le médecin, averti, dut faire une incision, reconnut sa présence entre l'os frontal et le périoste, et l'en arracha. Il l'a conservée, ajoutant qu'il fallait une main bien habile pour l'enfoncer de cette sorte.

Un autre jour, les invisibles lui dictèrent une lettre à l'évêque, pour le presser de s'occuper plus rapidement de cette affaire : et cette lettre était tout au plus polie. Plus tard, ils lui en dictèrent une autre, qui l'était moins encore. — Évidemment, la voyante obéissait, mais ce style, sous la dictée d'un saint, ne se comprenait guère.

Les choses en étaient là, quand le dossier fut confié à un ecclésiastique très versé dans ces questions, et qui avait déjà étudié et jugé de nombreux faits analogues.

Quelques semaines après, dans un rapport oral, de près de quatre heures, devant l'évêque et la commission épiscopale, le savant théologien développa et prouva ces trois propositions :

1° La plupart des phénomènes en question ne peuvent s'expliquer naturellement. Il faut donc y reconnaître le surnaturel.

2° Aucun de ces phènomènes n'exige l'intervention de Dieu. Il n'y a donc pas nécessairement le surnaturel divin.

3° Beaucoup de ces phénomènes portent la marque de l'influence du démon. Il n'y a donc là que le surnaturel diabolique.

L'évêque et son conseil étaient fixés, et le jugement épiscopal ne fut pas la déclaration que réclamaient les invisibles.

De ce jour, la voyante fut débarrassée de ses visions et de ses stigmates; et le diable ne put avoir l'église et les pèlerinages qui auraient été son œuvre. Il y eût fait éclater un jour la supercherie et le mensonge, pour jeter ainsi le discrédit sur les vraies manifestations de la sainte Vierge et des saints.

Dieu le laisse faire un temps, sans doute, mais il trace des



limites à sa puissance; il permet ses apparitions et ses « singeries », mais il veut qu'il s'y trouve des indices qui le démasquent. Les faits qu'on vient de raconter le prouvent à qui les examine avec soin; et les manifestations spirites que nous étudions quelquefois dans cette *Revue du Monde Invisible* en fournissent la démonstration.

Alix Beck.

LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE.)

VI. — **L'Église de Philadelphie** (suite)

§ 2. — *Le Sixième Sceau*

Afin de rendre aussi claire que possible la méthode que nous avons adoptée, nous prions nos lecteurs de se représenter les Sept Ages de l'Église sous la figure de sept cercles inscrits les uns dans les autres et tangents par leurs circonférences à l'extrémité du diamètre du plusgrand de ces cercles. Ils remarqueront que, de la sorte, les sept cercles s'emboîtent, ayant chacun, pour diamètre, un segment du diamètre du plus grand. Ce diamètre sous-tend ainsi tous les cercles, en *corde* d'un double *arc* formé par leurs demi-cercles supérieurs et inférieurs.

Si, à chaque extrémité de ce diamètre, nous inscrivons les deux lettres grecques A et Ω, nous constatons que la ligne droite traversant tous les cercles, les mesure en parties proportionnelles, de telle sorte que chaque petit diamètre n'est qu'une fraction du plus grand, lequel se continue sans interruption *en une seule ligne*. Et, ainsi, chaque petit cercle est rigoureusement solidaire de celui qu'il contient et de celui qui le contient.

Ceci posé, reprenons la suite de notre étude. Les lecteurs nous permettront de rappeler ce que nous avons écrit au sujet des Sceaux.

L'Épître étant, à nos yeux, l'avertissement, le Sceau, la Trompette et la Coupe ne sont que la confirmation de cet « avertissement ». — Mais il nous faut remarquer tout de



suite qu'ils se distinguent les uns des autres par une particularité. L'Épitre est l'admonition que l'apôtre est chargé de faire entendre, le Sceau est le tableau mis sous les yeux du seul apôtre. — La Trompette et la Coupe, au contraire, sont les signes confirmatifs que Dieu *doit rendre publics* lui-même. La réunion des quatre manifestations fournit une prophétie complète.

Dès le chapitre IV de l'*Apocalypse*, saint Jean nous prévient qu'il a eu une *seconde vision* et qu'en cette seconde vision, il *a vu* les sept tableaux qu'il nous décrit :

« *Après cela*, je vis : et voici un seuil ouvert dans le ciel, et la première voix que j'avais entendue comme la voix d'une trompette parlant avec moi, me dit : « Monte ici, et je te montrerai ce qu'il faut qu'il arrive après cela.

« Et sur-le-champ, je fus (ravi) en esprit... »

Ainsi, cette seconde vision est bien la suite et la confirmation de la première. Les mots latins *quæ oportet fieri post hæc* expriment, sans doute possible, que les tableaux qui vont être exposés aux yeux de l'apôtre sont dans la dépendance logique et chronologique des Épitres, désignées par le démonstratif neutre au pluriel *hæc*.

Tout le chapitre quatrième est consacré à la description sublime du ciel où Jean est admis et entra par la « porte ouverte ». — Au chapitre V, l'apôtre débute en ces termes :

Et vidi, in dextera sedentis super thronum, librum scriptum intus et foris signatum sigillis septem. « Et je vis, dans la droite de Celui qui est assis sur le trône, un livre écrit *dedans et dehors*, scellé de sept Sceaux. »

Il y a eu *sept* Épitres prémonitrices. Voici un livre « scellé de *sept* Sceaux » correspondants. Il est écrit « dedans », c'est-à-dire que l'avenir y est présent aux yeux de Dieu qui l'a disposé, et « dehors », c'est-à-dire qu'il *peut* être lu par ceux à qui Dieu accorde le don de prophétie.

Un ange crie, d'une grande voix : « Qui peut ouvrir le livre et en rompre les Sceaux? »

Mais nul, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne peut ouvrir le livre, ni même le lire au dehors. — Seul, le



« Lion de Juda », qui est l'agneau « comme immolé » prend ce livre et en rompt les cachets.

L'ange appelle saint Jean, et lui dit : *Viens et vois.*

Le premier Sceau est rompu, et voici ce qu'écrit l'apôtre : « Et je vis, et voici un cheval blanc, et celui qui était assis dessus avait un arc, et une *couronne* lui fut donnée, et *il sortit vainqueur pour vaincre.* » — *Et vidi : et ecce equus albus, et qui sedebat super illum habebat arcum, et data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.*

Ce cavalier monté sur le « cheval blanc » part du point A à la naissance du grand diamètre. Il va traverser tout le cercle jusqu'au point Ω. — Il est dit : « une couronne » ou, mieux, « *la* couronne lui fut donnée ». Or, cette « couronne » ne sera donnée qu'au terme du parcours, puisque — nous l'avons vu à la fin de la sixième Épître, — cette « couronne » est encore indécise à la fin du sixième Age (*ut nemo accipiat coronam tuam*). Mais cette indécision n'existe que pour les suivants du cavalier, car lui-même est sorti POUR VAINCRE. Il DOIT donc vaincre.

Le participe *vincens*, le verbe *ut vinceret*, prouvent que ce cavalier est le même personnage qui, dans chaque Épître, est interpellé par les mots *vincenti* ou *qui vicerit*. Il faut donc voir en lui, soit un ange porteur de la parole de Dieu, qui « a pris l'essor » dès le premier Age, *Éphèse*, et traverse victorieusement tous les siècles jusqu'au jugement final, *Laodicée*, soit l'Église militante, à laquelle la promesse de victoires successives est faite par le Sauveur.

Un assez grand nombre de commentateurs ont vu dans ce cavalier le *Verbe de Dieu* lui-même, traversant les Sept Ages en ligne droite, d'A en Ω, tandis qu'autour de lui bouillonnent les passions humaines.

La fin de la phrase : *Exivit vincens ut vinceret* est exprimée, dans le texte grec par *six* mots sur lesquels nous reviendrons sommairement :

Καὶ ἐξῆλθε νικῶν καὶ ἵνα νικήσῃ.

*
* *

Nous avons vu précédemment les concordances du cin-



quième Sceau et de la cinquième Épitre. Nous voici parvenus au sixième Sceau :

Et vidi, cum aperuisset sigillum sextum : et ecce terræmotus magnus factus est, et sol factus est niger tanquam saccus cilicinus ; et luna tota facta est sicut sanguis ;

Et stellæ de cœlo ceciderunt super terram sicut ficus emittit grossos suos, cum a vento magno movetur ;

Et cœlum recessit sicut liber involutus ; et omnis mons, et insulæ de locis suis motæ sunt ;

Et reges terræ, et principes, et tribuni, et divites et fortes, et omnis servus et liber absconderunt se in speluncis et in petris montium ;

Et dicunt montibus et petris : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni ;

Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum : et quis poterit stare?

***

Et je vis, lorsqu'il eut ouvert le sixième Sceau : et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre.

Il faut remarquer, dès l'abord, que les événements suivent l'ouverture de chaque Sceau. Si, donc, nous tenons les Épitres pour l'avertissement, le Sceau nous apparait comme la conséquence des faits bons ou mauvais au sujet desquels Dieu a loué ou blâmé l'ange de chacune des Églises.

Ici l'ouverture du Sceau met sous les yeux de Jean un tableau d'épouvante et de châtiment. Tout l'Age de Philadelphie est dominé par des catastrophes et des violences.

Et, d'abord, le « grand tremblement de terre » dont souffrirent Sardes et Philadelphie, et même Laodicée. N'est-ce pas, ainsi que nous l'avons établi précédemment, la secousse de la « grande révolution »? Rendue possible, provoquée même par les crimes de l'Age précédent, elle éclate à la fin de cet Age, le 5 mai 1789.

A partir de ce moment, le mouvement sismique ne s'interrompt plus et se propage à toute la terre. Nous allons le suivre et le reconnaitre à toutes les pages de l'histoire contemporaine, en observant les signes que décrit l'apôtre avec une terrifiante concision.



*
* *

Et le soleil devint noir comme un sac de crin.

Métaphoriquement, ce soleil est le flambeau de l'éternelle vérité. Presque tous les commentateurs s'accordent pour y voir la divine face du Sauveur, la lumière de la doctrine évangélique. — Son « obscurcissement » est, en effet, continu et progressif, si bien que, lorsque la « lumière dans le ciel » *Lumen in cœlo*, se sera éteinte, il faudra le *Feu ardent* des catastrophes publiques pour éclairer les ténèbres du monde descendant dans la nuit de l'erreur et du crime.

Nous disons que cet obscurcissement est progressif. C'est une éclipse lente et continue.

En 1791, la Constitution civile du clergé; — en 1793, apostasie de Gobel, culte de la raison; — en 1794, parodie de Prairial, fête de l'Être suprême; — en 1800, retour de la lumière par le Concordat, mais avec la restriction des articles organiques.

De 1815 à 1872, le Soleil divin se reprend à briller, mais d'innombrables nuées s'interposent entre sa face et la terre. Passons sous silence les singulières atténuations, les étranges « embellissements » qu'essaient d'ajouter à la doctrine, sous prétexte d' « amour fraternel », les écoles philosophiques et littéraires, les bavardages du romantisme, les lamentables puérilités ou les odieuses parodies de Saint-Simon, de Fourier, du « Père Enfantin », les Phalanstères, les Fraternités, et, parmi les sectes, l'illuminisme, le spiritisme, les théosophies, les occultismes de tout acabit. — Tenons-nous-en aux attaques directes contre le Christ, contre l'Église, contre l'Évangile, contre les saintes Écritures : la rébellion de Lamennais, les négations de Strauss et des critiques allemands, le système ondoyant de Renan, et, pour finir, le bavardage pseudo-scientifique de l'« exégèse moderne ». Oui, le Soleil, la Face de l'Homme-Dieu, n'apparaît plus aux hommes que comme un flambeau dont la clarté passerait à travers un « sac de crin ». Et n'oublions pas que le sac de crin, le « cilice », est le vêtement de la pénitence.

*
* *

Et toute la lune devint comme du sang.

Si le Soleil, l'astre éclairant est pris pour l'image et l'emblème du Christ en personne, la Lune est l'astre éclairé, le reflet du Christ. Elle est donc l'Église, entendue selon le sens *plebs adunata sacerdoti.*

Or, est-il exagéré de dire que toute l'Église, depuis cent dix-sept ans, a été teinte en sang?

Rappelons-nous les paroles du cinquième Sceau.

Saint Jean nous a dit qu'à l'ouverture de ce Sceau, les âmes des martyrs dormant sous l'autel ont crié vengeance vers Dieu, et Dieu, après les avoir vêtues de robes blanches, leur a dit de patienter encore un peu de temps jusqu'à ce que fût complété le nombre de « leurs frères, serviteurs de Dieu comme eux, qui doivent être mis à mort comme eux ».

Nous avons assigné pour époque à ce cinquième Sceau les siècles écoulés de l'an 1457 à l'année 1800. — C'est donc surtout depuis ce moment que l'Église (la Lune) est devenue « comme du sang ». Mais, dans l'incertitude historique des points de départ, et nous référant à la notice de Strabon, qui fait Sardes, Philadelphie et Laodicée solidaires du même « tremblement » de terre, nous commençons le dénombrement des martyrs, dont le sang glorieux a empourpré l'Église, aux débuts de la Révolution. Personnellement, nous avons eu, dans notre propre famille, un prêtre massacré obscurément *le jour même de la prise de la Bastille.*

Or, ils sont innombrables, les témoins du Christ égorgés depuis le 14 juillet 1789, tant en France que dans les pays étrangers. Sans parler des missionnaires morts ou mourant encore au milieu des païens et des idolâtres, comment faire le compte des victimes de la fureur antireligieuse? Il faudrait citer, non seulement l'admirable ouvrage de Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, mais aussi toutes les annales de la France, les chroniques provinciales et jusqu'au beau livre, tout récent, d'Oscar Havard, *la Persécution et la Résistance*, ceci pour la seule période, relativement pacifique, qui précède l'année 1792. Cette année-là, en effet, les journées



de septembre sont ensanglantées par les massacres des prisons, notamment aux Carmes, où périrent tant de prêtres réfractaires à la Constitution civile du clergé.

Il est oiseux de rappeler les victimes de la guillotine à Paris et dans les départements, les égorgements de la Glacière, de Lyon, de Nîmes, de Toulon, d'Arras, de Nantes, de la Vendée. Au dire du républicain Prudhomme, l'Ouest, à lui seul, fut dépeuplé d'*un million* d'habitants.

Viennent le Consulat et l'Empire. Bonaparte fait fusiller de nombreux ecclésiastiques. Il fait enlever le pape Pie VII par le général Radet et l'enferme à Savone, puis à Fontainebleau. Par ses ordres, son frère Joseph, roi de Naples, fait exécuter trois cents prêtres ou catholiques du royaume des Deux Siciles.

Que dire de l'assassinat de Mgr Affre, archevêque de Paris, sur les barricades des Journées de Juin, du meurtre de Mgr Sibour au pied de l'autel, de l'égorgement de Mgr Darboy et des otages à la Roquette ? Que dire de l'assassinat de Rossi, ministre du pape Pie IX, de la fuite de celui-ci à Gaète, de la mort glorieuse de ses soldats à Castelfidardo, de la surprise de Rome par les Piémontais de Cadorna, le 4 septembre 1870?

Que dire du Kulturkampf en Allemagne, des décrets de 1880, de la Séparation et des Inventaires de 1906, des trois lois Briand, dont la dernière en date est du 3 janvier 1907? Oui, « la Lune est devenue comme du sang », car, à aucune époque, sinon aux « dix jours » de l'Église de Smyrne, la chrétienté ne fut plus abondamment « saignée » qu'en nos jours.

∴

Et les étoiles tombèrent du ciel comme le figuier laisse tomber ses fruits verts lorsqu'il est secoué par un grand vent.

Si nous assimilons le Soleil au Christ et la Lune à l'Église, les autres astres nous paraîtront également assimilables à des personnalités, des milices ou des œuvres du catholicisme. Et, de la sorte, nous trouverons la confirmation des paroles du



Sauveur dans les évangiles, telles que nous les avons citées aux premiers chapitres de cette étude.

Or qu'est-ce que ce « grand vent » qui fait tomber les fruits verts du figuier, sinon la suite de rafales qui, depuis 1879, ébranle l'édifice religieux en France, terre classique de la persécution religieuse?

Mais là ne nous paraît pas tenir, sinon le sens *littéral,* du moins *tout* le sens de ces paroles.

Les « étoiles » sont des astres indépendants de notre système solaire, et, par métaphore, elles représentent des *clartés* qui apportent leur concours à la clarté lunaire. On y peut donc voir les luminaires de troisième ordre éclairant la nuit des intelligences, des concours indirects d'efforts tendant à la propagation du christianisme.

De ces concours, les uns se manifestent dans le cercle de l'obédience catholique et dans ce que nous nous risquerions à appeler « le système solaire de l'enseignement de Rome », telles les planètes qui gravitent autour du soleil. Les autres, astres indépendants de la direction de Rome, peuvent être des contributions, volontaires ou non, à la vérité une, — comme le sont, par exemple, les preuves de la véracité des Livres saints que l'on trouve soit dans les monuments de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, soit dans les contrefaçons bouddhiques ou brahmanistes de notre religion, soit enfin dans la survivance, au sein des religions païennes, des traces d'une vérité primordiale, venue des temps préhistoriques et obscurcies depuis lors par la dégradation intellectuelle, morale et même physiologique des races dans les croyances desquelles nous les retrouvons.

Or, n'est-il pas chaque jour plus évident que ces petites lueurs fragmentaires de la vérité « tombent » presque partout d'un « ciel » obnubilé par la progressive conquête du globe par l'athéisme, — que les peuplades sauvages, touchées par la « civilisation », prennent à celle-ci beaucoup plus de ses vices que de ses vertus, — qu'à la place du fétichisme et de l'idolâtrie, si abjects soient-ils, les trafiquants en contact avec les tribus grossières ne leur apportent qu'un athéisme plus abject encore, — que les races douées d'une vitalité engourdie, et



soudainement ranimée, n'empruntent à notre « progrès » que les engins de mort qu'elles retournent contre nous? — N'est-il pas plus manifeste encore que les sectes, chrétiennes de nom, se dissolvent et s'émiettent, que, nées de la haine contre Rome, elles retournent logiquement à l'athéisme, conséquence de leur première négation, tel le protestantisme, au sein duquel on trouve autant de formes de croyance que d'*opinions* individuelles?

Enfin, n'est-il pas normal d'assimiler à la « chute » des étoiles celle des hommes qui, appelés par l'Église à enseigner l'Évangile, se sont fait de leur douteuse science un bélier pour battre en brèche la religion qu'ils ont reçu mission de prêcher?

*
* *

Et le ciel se retira comme un volume qu'on enroule.

Les Livres saints n'ont pas d'expression plus forte que celle-ci. — L'Apocalypse vient de nous faire assister à l'obscurcissement du Soleil, à l'ensanglantement de la Lune, à la chute des astres. Afin d'achever cet effrayant tableau, elle y ajoute la disparition du firmament lui-même, et l'image est aussi grandiose que terrifiante : « comme un volume qu'on enroule ».

Est-il besoin ici de rappeler aux lecteurs que cet « enroulement du volume » est emprunté par l'apôtre à l'acte usité en son temps, où les manuscrits précieux, tracés sur parchemin ou sur des étoffes spéciales, s'enroulaient (*involutus*) autour d'une baguette, ce qui permettait de les enfermer en des étuis ou « écrins » (*scrinium*). Le *liber* (livre), en pages ou tablettes détachées, ne devait se généraliser que beaucoup plus tard.

Or, qu'est-ce que ce « ciel » qui se retire, sinon le grand livre ouvert par Dieu aux regards des hommes et dont tout l'enseignement se manifeste soit par le spectacle de la nature, soit par l'étude des grandes leçons philosophiques, sociales, scientifiques, historiques, que la divinité donne à l'homme? — En ôtant à ceux-ci l'intelligence de cet enseignement



surnaturel, Dieu les abandonne à leurs seuls instincts animaux et les laisse retomber à leur condition dégradée. Que si l'on cherche un commentaire de ces terribles paroles, on le trouve dans le poète Ovide, celui qu'on a pu désigner de ce beau titre : « le plus chrétien des poètes païens ».

Or voici en quels termes Ovide précise la différence entre l'homme et les animaux :

> *Pronaque* quum *spectent* animalia cœtera *terram*,
> *Os homini sublime dedit*, CŒLUMQUE TUERI
> JUSSIT, ET ERECTOS AD SIDERA TOLLERE VULTUS.

Nous le demandons à tout observateur de bonne foi, la caractéristique du « progrès», depuis la Révolution, n'est-elle pas l'oubli *progressif* du « ciel » et des promesses de la vie future, corollaire de la frénésie qui emporte les appétits humains à la conquête de la terre? Et les exemples manquent-ils pour illustrer le texte formidable de l'Apocalypse?

N'est-ce pas depuis cette époque que la terre est véritablement conquise par les navigateurs et les explorateurs de tout genre, de Cook et de Lapérouse à Livingstone, à Stanley, à Baker, à Lockwood, à Greeley? Si bien que ce globe, devenu trop étroit aux investigations de la créature humaine, n'a plus d'inconnu à lui offrir que les solitudes glacées des pôles, les abimes de l'océan, où commencent à descendre les submersibles, et les seize lieues d'air, que vont bientôt pénétrer les ballons et les aviateurs?

En 1830, le roi Charles X, champion de la chrétienté, s'emparait d'Alger autant pour la gloire de la religion catholique que pour la sauvegarde de l'honneur français. Aujourd'hui, c'est pour la lutte « économique » que les mercantis européens envahissent, rançonnent et pillent les peuples réputés inférieurs, au point que, réveillés par eux de leur sommeil séculaire, quelques-uns de ces peuples ont fait preuve d'une vitalité imprévue et, comme le Japon vainqueur de la Russie, fait trembler le vieux monde sous la menace, désormais certaine du « Péril Jaune »?

Qu'est-ce que le « Socialisme », sinon le plan coordonné et persévérant des revendications prolétariennes, l'ascension



des classes laborieuses, réclamant, au nom de la justice sociale, non l'application intégrale des saintes doctrines du christianisme, mais la répartition égale des « biens de la terre », sans respect des volontés d'une Providence qu'on nie par un épouvantable blasphème : NI DIEU, ni maître?

« Soleil obscurci, lune ensanglantée, étoiles croûlantes, ciel replié. » — Écoutez l'écho et la paraphrase de ces signes prodigieux. Ils n'ont pas été inventés pour les besoins de notre thèse; ils se résument en ces paroles tombées de la tribune du Parlement, de la bouche du ministre Viviani :

NOUS AVONS ÉTEINT LES LUMIÈRES DU CIEL.

∴

Et toute montagne et les îles furent changées de leur place.

Ici, un simple coup d'œil sur la carte du monde suffit à expliquer ces paroles.

Depuis la venue du Sauveur, la terre a subi bien des révolutions et des changements.

Elle a vu mourir l'empire romain, naître les peuples d'Europe, tomber les monarchies asiatiques : Parthes, Perses; apparaître l'Islam, disparaître Constantinople.

Elle s'est agrandie de tout un continent, l'Amérique, et d'îles et d'Archipels gigantesques, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Papouasie, Bornéo, Sumatra, Célèbes, les Moluques, les Philippines. Des régions dont l'existence n'était que soupçonnée des anciens, ont été définies et explorées : Madagascar, l'Afrique du Sud et du Centre, la Sibérie, la Scandinavie, l'Extrême-Orient.

Mais c'est depuis la Révolution, surtout, que les fluctuations humaines ont le plus fréquemment modifié la face de notre planète. Énumérons-les :

En 1792, l'Europe se partage en huit grands États : France, empire d'Autriche, Prusse, Angleterre, Russie, Turquie, Suède et Norvège, Espagne et une vingtaine de royaumes ou principautés de second ordre : Portugal, Suisse, Deux-



Siciles, États pontificaux, Danemark, Bavière, Wurtemberg, Saxe, Hongrie, Savoie, etc.

Dix ans plus tard, Bonaparte, premier consul, commence à bouleverser l'Europe.

En 1805, à Austerlitz, il dompte l'Autriche; en 1806, à Iéna, la Prusse. Déjà l'Italie est un royaume annexe de l'empire français. De 1808 à 1812, il a fait, de son frère Joseph, un roi de Naples, puis d'Espagne, le remplaçant, à Naples, par son beau-frère Murat; de son frère Louis, un roi de Hollande: de son frère Jérôme, un roi de Westphalie, royaume factice créé tout exprès. Pour le conquérant, né de la Révolution et précurseur de l'Antéchrist, dont le nom est écrit *Neapolio* (le nouvel Apollyon), sur la colonne Vendôme, il n'existe plus ni Alpes, ni Pyrénées, ni Rhin, ni Vistule, ni Danube, ni Niémen. Il a dépouillé de vieilles dynasties: il retient le pape prisonnier à Fontainebleau, et nomme son fils LE ROI DE ROME. Pour faire tout cela, il ne lui a fallu que *huit ans*.

Mais voici qu'entre en scène Celui qui, dans les Livres saints, se désigne lui-même de ces noms formidables : « Le Seigneur Dieu, clément et faisant l'aumône, magnanime et patient, véridique et justicier, miséricordieux pour les milliers, effaçant les iniquités, les crimes et les péchés, devant qui nul n'est innocent par lui-même, et qui recherche l'iniquité des pères en leurs enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération. » Devant sa Face, le colosse impérial se dissout comme un spectre de nuées: *Et quis poterit stare*. Les « généraux Décembre et Janvier », selon l'expression populaire, ont mis en déroute la « Grande Armée ». Le feu à Moscou, le froid à la Bérésina ont fait l'œuvre terrible. Des six cent mille combattants, qui ont franchi la Vistule, trente mille se rassemblent à Varsovie, puis en Saxe.

L'« Aigle rapace », qui a arraché Pie VII de Rome, essaie de reprendre son vol. Vain essor. Après Lutzen, Bautzen, Dresde, c'est Leipzig, la « bataille des Nations », et Napoléon, vaincu, recule vers la France.

Six mois encore d'épopée, l'incomparable campagne de France, et Paris est occupé par les Alliés. Encore Cent jours,



et c'est la chute suprême du Géant, le 18 juin 1815, dans la « sombre plaine » de Waterloo.

Pour faire tout cela, Dieu n'a compté que trois années. Trois îles ont été « changées de leur place » : la Corse, presque ignorée, est devenue française, juste à point pour servir de « berceau » à l'Exterminateur; l'infime Elbe a été sa « prison » moins d'un an et, aux limites du monde, un rocher de l'Atlantique est devenu sa « tombe », et ce rocher a pour vocable le nom de l'illustre sainte qui découvrit la Vraie Croix, à Jérusalem, et dont le fils, empereur lui aussi, arbora la Croix sur son *Labarum*.

1815. — Congrès de Vienne. La France qui changea de place les « montagnes » et déborda par-dessus les Alpes et les Pyrénées, par-dessus le Rhin jusqu'à la mer du Nord et l'Oder, est violemment ramenée en deçà même des limites de la République. Dix ans ont vu naître, resplendir et s'éteindre le météore destructeur.

Dieu accorde au monde un demi-siècle de calme relatif, pendant lequel des secousses locales se font seules ressentir. Les colonies espagnoles d'Amérique se séparent de leur métropole, la Grèce s'affranchit du joug ottoman, l'Égypte s'érige en vassalité indépendante. Nous ne parlerons qu'au verset suivant des perturbations sociales.

Mais les grandes commotions recommencent. — Voici que l'Autriche, battue par les Franco-Italiens, perd la Lombardie et la Vénétie, et le Piémont devient le noyau du royaume d'Italie.— Napoléon III a proclamé le « principe des nationalités ». En conséquence, la Prusse s'empare du Schleswig. En 1866, Sadowa déplace les « montagnes », qui limitaient l'hégémonie autrichienne. Désormais, c'est l'Allemagne *protestante* du Nord qui l'emporte, et la Lune rougie de l'Église saigne par les artères des nations *catholiques*.

Dans le Nouveau Monde, la guerre de Sécession, après avoir désuni les États de l'Union, les soude d'une fusion plus étroite. Dans l'Extrême-Orient s'accomplit, inaperçue de l'Europe, la grande révolution qui fait passer le Japon du gouvernement féodal des *Shogouns* aux mains de son illustre Mikado Moutsu-Hito, encore glorieusement régnant.



Et, tout à coup, se produit l'effrayant cataclysme de 1870. Sedan abat la Fille aînée de l'Église ; le canon du général Cadorna force la Porta Pia. Il n'y a plus de Rome, il n'y a plus de France, — au moins pour trente-six ans. Les Vosges sont devenues frontières, les monts de la Romagne ne couvrent plus le patrimoine de saint Pierre. — Les mille ans sont accomplis depuis le règne de Charlemagne. Satan, délié, règne sur le monde *pour un peu de temps.*

Est-ce tout? Non. — Six ans plus tard, la Russie franchit les Balkans, comme elle a franchi le Caucase, en 1850. Elle va plus loin, dépasse le Bolor, touche au Pamir et à l'Altaï. Vingt-cinq ans encore, et les *Kopjes* du Transvaal s'aplaniront sous les pieds des soldats anglais, et le mystérieux Thibet lui-même ne sera plus protégé par la barrière gigantesque de l'Himalaya.

Et que d'autres « montagnes » changées de place! Qui donc, au début du dix-neuvième siècle, eût prévu, les royaumes de Grèce, de Roumanie, de Serbie, de Belgique, de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, les principautés de Bulgarie et du Monténégro, l'empire (depuis république) du Brésil, le Mexique, le Pérou, l'Argentine indépendants?

Et les « îles » déplacées? — Regardez, derechef, la carte, lecteurs?

Dans le sens littéral, elles sont innombrables, les « îles » déplacées. — Toute l'Océanie passe, de son obscure indépendance, à l'état de vassalité de l'Europe. L'Australie, la Nouvelle-Zélande deviennent anglaises ; les Philippines et les Moluques, espagnoles ; Bornéo, Sumatra, Java, la Nouvelle-Guinée, hollandaises, au moins en partie. Pendant le conflit franco-anglais, les Antilles, la Réunion, Maurice changent plusieurs fois de maîtres. Tout récemment, depuis dix ans, Madagascar est devenue française.

Au sens métaphorique, l'Angleterre, archipel, est passée du rang de « puissance » à celui de « la plus grande puissance » maritime ; le Japon, archipel, est, désormais, l'arbitre du Pacifique et dix ans ne s'écouleront pas qu'il n'ait fondé, à son tour, par voie d'annexion, « la plus grande puissance » mari-



time de l'Extrême-Orient. Dès à présent, on peut considérer que l'Océanie est sa chose.

Littéralement aussi : est-ce que le percement du canal de Suez n'a pas fait de toute l'Afrique une *île;* le percement du canal de Panama ne va-t-il pas faire du continent américain deux *îles?*

Et les montagnes trouées, décapitées, escaladées? — Tunnels du Mont-Cenis, du Saint-Gothard, du Simplon, en attendant le reste, funiculaires du Righi, du Pilate, du Rothorn, de la Jungfrau? — Demain, l'homme posera son pied sacrilège sur les plus hautes neiges du Caucase, des Andes et de l'Himalaya.

∴

Et les rois de la terre, et les princes, et les tribuns, et les riches, et les forts, et tout esclave et homme libre se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes.

Nous avons dit en quel sens nous prenons le nom de « montagnes ». Si, donc, les montagnes sont les frontières des états, et, par extension, ces états eux-mêmes, nous devrons voir, dans leurs « cavernes » et leurs « rochers », les refuges et les asiles que peuvent offrir à des fugitifs, soit la fidélité de quelque province, soit les retraites peu sûres de leur législation; car, s'il arrive que des « rois », des « princes », des « riches » demandent un abri aux cavernes et aux rochers, le plus ordinairement ce sont là les demeures des voleurs, des bandits, des *outlaws* de toute catégorie. Or, quel autre régime que l'anarchie révolutionnaire a jamais engendré des bandits en aussi grand nombre?

Or, voyons quels sont les grands personnages qui, depuis 1789 ou 1801, se sont, plus ou moins, vainement réfugiés dans les « cavernes » de la légalité et les « rochers » de la politique.

Les rois, d'abord :

Le 5 mai 1789, *le roi* Louis XVI convoque les États généraux. — En trois ans, trois Assemblées se succèdent, plus funestes l'une que l'autre, hantées de brigands, et le mal-



heureux souverain, après s'être confié à la Constituante, après avoir célébré la fête de la Fédération, après avoir fui à Varennes, après avoir coiffé le bonnet rouge, après avoir maladroitement fait appel à la fidélité des Suisses, après avoir méconnu le dévouement des provinces de l'Ouest, qui vont s'illustrer par une héroïque résistance, est réduit à se livrer à la Convention, la plus odieuse des « cavernes », d'où il ne sort que pour aller au Temple, en attendant l'échafaud du 21 janvier 1793. — Le 16 octobre suivant, sa veuve, la reine Marie-Antoinette, porte, à son tour, sa tête, au couperet.

De 1798 à 1799, le Pape Pie VI, arrêté par Berthier, est retenu prisonnier à Valence.

Le 12 mars 1801, Paul Ier, tsar de toutes les Russie, est assassiné par les conjurés qu'avaient réunis les fantaisies de son despotisme.

En 1806, Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, perd sa couronne, que Napoléon donne à son frère Joseph. La même année, Louis Bonaparte est créé roi de Hollande.

En 1808-1809, le roi d'Espagne, Charles IX, et son fils, le futur roi Ferdinand VII, sont emprisonnés par Napoléon, qui donne l'Espagne à ce même Joseph, le remplaçant, à Naples, par son beau-frère, Joachim Murat.

La même année, le pape Pie VII, enlevé brutalement de Rome, est interné à Savone, puis à Fontainebleau.

En 1814, Pie VII rentre triomphalement à Rome, tandis que Ferdinand Ier rentre à Naples et Ferdinand VII à Madrid. Joseph, Louis et Murat, fantômes de souverains, sont renversés.

Le 4 mai 1814, après son abdication, Napoléon est relégué à l'île d'Elbe, où il demeure moins d'un an.

Le 15 février 1815, il quitte Porto-Ferrajo, et débarque au golfe Jouan, d'où il marche sans obstacle sur Paris (Cent-Jours).

Le 18 juin 1815, le Titan est foudroyé à Waterloo. Il se confie aux Anglais qui l'exilent à Sainte-Hélène.

Le 6 octobre 1815, Joachim Murat est fusillé au Pizzo, en voulant reconquérir Naples.



Le 5 mai 1821, Napoléon meurt à Sainte-Hélène, après six années d'une dure captivité.

Ainsi, en vingt-huit ans, un roi a été décapité et un autre fusillé, un troisième s'est éteint prisonnier, un empereur de Russie a été assassiné et l'empereur par excellence est mort dans les fers; une reine est montée sur l'échafaud; quatre rois d'occasion, Joseph, Louis, Jerôme Bonaparte et Murat, ont perdu leurs couronnes; deux papes et deux rois ont connu les amertumes de la prison et de l'exil. Cela fait quatorze mutations de sceptres, en moyenne, une tous les deux ans. Strictement, nous ne devrions compter que vingt-deux années, puisque le drame sublime et terrible s'est achevé dans l'année 1815.

Mais, poursuivons :

Rentrés en France, en cette même année 1815, les Bourbons en sont bannis quinze ans plus tard. Le 30 juillet 1830, Charles X reprend le chemin de l'exil.

Dix-huit ans encore (février 1848), Louis-Philippe tombe à son tour.

Après quatre années de République, le second Empire, incarné en Napoléon III, s'effondre, lui aussi, entraînant la France dans sa chute, dans l'épouvantable commotion du 4 septembre 1870.

Le même jour de la même année, le pape Pie IX perd le patrimoine de saint Pierre, et la grande œuvre millénaire de Pépin le Bref et de Charlemagne disparait dans la tourmente.

Est-ce tout?

Non. — Que l'on relève les noms des souverains détrônés ou morts de mort violente, tant en France que dans les autres pays?

En France : Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Casimir Perier, démissionnaires; Sadi Carnot, poignardé par Caserio, à Lyon; Félix Faure, mystérieusement frappé à la veille de l'Affaire Dreyfus; *tous morts* depuis 1871, soit six en trente-six ans.

En Amérique : Lincoln, Garfiéld, Mac Kinley, assassinés aux États-Unis; Garcia Moreno, dans l'Équateur.

Nous ne comptons pas les présidents des républiques sud-américaines, chassés ou mis à mort, depuis Hidalgo, Moralès, Toussaint Louverture, Soulouque, Rosas...

Mais nous faisons une place à part à ce prince infortuné et vaillant, Maximilien d'Autriche, empereur éphémère du Mexique, fusillé à Queretaro. — Nous marquons la chute du vieil empereur du Brésil, don Pédro, mort exilé à Paris.

En Russie : le tsar Alexandre II, tué par une bombe, après avoir échappé à de nombreux attentats.

En Espagne : la reine Isabelle II, détrônée, et, après un essai de république, son successeur, un prince italien, le duc d'Aoste, improvisé roi et renversé aussitôt qu'intronisé.

En Serbie : Milan, chassé de son royaume, puis son fils et la femme de celui-ci, la reine Draga, égorgés dans l'épouvantable tragédie de Belgrade.

En Autriche : l'impératrice, assassinée par un anarchiste, à Genève.

En Italie : le roi Humbert, fils de l'usurpateur Victor-Emmanuel, tué par Bresci.

Au Transvaal : le président Kruger, chassé par les Anglais.

Citerons-nous, pour mémoire, les rois déments de Bavière, les scandales de la Saxe?

Soit trente-six têtes couronnées, atteintes par la foudre, en cent quatorze ans, — une moyenne de trois ans pour chacune. Et nous en oublions.

Les princes. — Ils sont innombrables.

Au sens littéral : le dauphin Louis XVII, mort ou cru mort, au Temple ; Mme Élisabeth, guillotinée en 1794 ; le duc d'Enghien, fusillé en 1804 ; le duc de Reichstadt (le roi de Rome), mort étrangement en 1832 ; le duc de Berry, assassiné par Louvel : le duc d'Orléans, victime d'un accident, sur la route de la Révolte ; le Prince impérial, assassiné au Zoulouland ; le comte de Chambord et le comte de Paris, morts en exil.

Ceci, pour la France seulement.

Pour les tribuns (généraux ou hommes d'État) : Mirabeau, Necker, Danton, Robespièrre, Custine, Beauharnais, Houchard, Biron, Carnot, Pichegru, Moreau, Ney, Duvivier, Bréa,



Clément Thomas, Lecomte, Gambetta et toutes les victimes des guerres civiles, et toutes celles de l'Affaire Dreyfus.

Mais, à quoi bon poursuivre cette énumération? L'histoire est là, implacable et sinistrement lumineuse.

Les révélations du Sixième Sceau s'achèvent sur les mots : *Et tout esclave et tout homme libre.* L'esclave, n'est-ce pas cette multitude prolétarienne, qui, reniant son Dieu, se rue à l'assaut de la Société et croit en venir à bout par le syndicalisme, la grève, les sabotages, les « Premier Mai », sans s'apercevoir que chaque secousse violente resserre à ses poignets les menottes de la Révolution, au bout de la chaîne que tiennent les Clemenceau et les Briand, après les Combes et les Waldeck? L'homme libre, n'est-ce pas cette multitude, plus grande encore, d'indifférents, d'égoïstes, de mauvais chrétiens, livrés à toutes les cupidités, à toutes les jouissances, à tous les lucres et qui, selon la parole de Tacite, « se ruent à la servitude », préparant et hâtant l'heure où la Synagogue de Satan, la Franc-Maçonnerie universelle, la monstrueuse Philadelphie, sous le joug de l'Homme de Péché, du César « Fils de Perdition », imposera à tous, *aux petits comme aux grands, aux riches comme aux pauvres,* AUX LIBRES ET AUX ESCLAVES *d'avoir le signe de la Bête dans leur main droite, ou sur leurs fronts, et que personne ne puisse acheter ou vendre, sinon celui qui a le signe ou le nom de la Bête, ou le Nombre de son nom.*

N'est-ce pas ce que nous voyons partout? N'est-ce pas la Franc-Maçonnerie qui règne et gouverne? — L'Antéchrist n'est plus loin de nous et l'heure est proche où la clameur s'élèvera :

« *Et ils disent aux montagnes et aux pierres : Tombez sur nous et cachez-nous de la Face de Celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau.*

« *Car le grand jour est venu de leur propre colère :* ET QUI POURRA RESTER DEBOUT? »

(*La fin au prochain numéro.*) SIMMIAS.



A propos des Personnalités psychiques

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles de mon collaborateur, M. Gabriel Jeaune, sur les *personnalités psychiques*, à la suite et en réfutation d'une étude du *Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy*.

Or, en même temps que nous, l'*Écho du Merveilleux* avait fait ses objections; et il a, depuis, au numéro du 1er juin, reproduit la réfutation définitive de Gabriel Jeaune.

Mais aujourd'hui, il y a plus, car voici qu'un livre récent de M. Camille Flammarion émet des doctrines qui donnent raison et à *l'Écho du Merveilleux*, et à la *Revue du Monde Invisible*.

Il est donc utile de relever ces passages d'un ouvrage auquel le nom de son auteur donne tant de poids, et son adhésion ordinaire à la philosophie spirite apporte maintenant tant de restrictions à la question de l'identité des personnalités psychiques. On verra que, loin d'être chrétien comme nous, les conclusions du savant n'en sont pas moins semblables aux nôtres.

Voici donc des textes extraits de son livre : *Les Forces naturelles inconnues*.

Ames des morts? dit-il. C'est très loin d'être démontré. Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis quarante ans, *tout m'a prouvé le contraire*. Aucune identification suffisante n'a pu être faite... L'être évoqué s'évanouit lorsqu'on insiste pour le pousser à bout et avoir le cœur net sur sa réalité... Les esprits ne nous ont rien appris.

Que les âmes survivent à la destruction du corps, je n'en ai aucun doute; mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en a encore aucune preuve absolue : *j'ajouterai même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable*. Si les âmes des défunts restaient autour de nous, sur notre planète, cette population invisible s'accroîtrait en raison de cent mille par jour, environ trente-six milliards et demi par siècle..., etc. Or, combien se présente-t-il de manifestations ou d'apparitions? Que reste-t-il en éliminant les illusions, les auto-



suggestions, les hallucinations? A peu près rien. Une aussi exceptionnelle rareté plaide donc contre la réalité...

On avouera aisément que la négation et l'argument ne manquent pas de poids; et quoi qu'on puisse dire des âmes qui sont esprits, qu'elles ne tiennent aucune place, il resterait au moins ceci: que l'air en serait rempli. Les spirites devraient bien nous dire à quoi elles s'y occupent, car les anciens policiers et autres hommes d'ordre ne semblent guère s'y préoccuper de ce qu'on fait à côté d'eux.

Écoutons encore Camille Flammarion :

J'ai en vain cherché une preuve certaine d'identité dans les communications médiumniques. On ne voit pas d'ailleurs pourquoi les esprits auraient besoin de médiums pour se manifester s'ils existent (ainsi par milliards) autour de nous...

Remarquons ce qu'il pense des manifestations spirites :

La plupart des phénomènes observés, bruits, mouvements de meubles, tapages, sont véritablement enfantins, puérils, vulgaires, souvent ridicules, et ressemblent plutôt à des espiègleries de gamins qu'à des actions sérieuses. Nous ne pouvons pas ne pas le constater. Pourquoi des âmes de morts s'amuseraient-elles ainsi? L'hypothèse paraît presque absurde.

N'est-ce pas ce qu'on a dit ici, bien souvent, de toute façon?

*
* *

M. Flammarion, d'ailleurs, pas plus que nous, ne nie l'existence des esprits :

Je ne dis pas que les esprits n'existent pas; j'ai au contraire des raisons pour admettre leur existence. Il n'est pas jusqu'à certaines sensations exprimées par les animaux, qui ne plaident en faveur de la présence inattendue et impressionnante d'êtres ou d'agents invisibles.

Et ailleurs :

Ne trouvons-nous pas, dans les diverses littératures anciennes, les démons, les anges, les gnomes, les farfadets, les lutins, les larves, les coques, les élémentals, etc. ? Peut-être n'y a-t-il par là des légendes sans fondement?

Il a raison, car cette hypothèse ne peut venir d'une simple fiction qui aurait illusionné toutes les religions et tous les siècles, depuis les temps les plus préhistoriques.

Or, deux mots, deux seuls sont à retenir : les *démons*, les *anges*, qui, au demeurant et à l'origine, se confondaient en un seul, l'ange. Mais les anges se divisèrent en deux catégories : bons, mauvais. Tout le reste : gnomes, farfadets, lutins..., etc. appartient à cette seconde catégorie, au moins quant aux œuvres constatées.

Et la conclusion reste certaine : Au nom de la science, Camille Flammarion reconnait l'existence des âmes dans l'au-delà, nie qu'elles nous entourent par milliards dans notre atmosphère, admet, en dehors d'elles, l'existence d'autres esprits, se refuse à croire aux manifestations spirites, et affirme comme erronée la croyance à l'identité des personnalités psychiques.

C'est ce que nous avions tous dit ici, à l'occasion donnée, dans la *Revue du Monde Invisible*. A la science et à la foi, qui se trouvent d'accord, quelles arguties des « raisonneurs » voudront-ils maintenant opposer? Nous les attendons.

Louis D'ALBORY.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD



AUTOUR DU SURNATUREL

Pré-vision extraordinaire

Un missionnaire de la province de Yun-nan, en Chine, M. Barnabé, se trouvait un soir, vers les 10 heures, dans une chambre de sa maison, située au-dessus du rez-de-chaussée, et causait avec son catéchiste.

Tout à coup on entend un bruit sec, semblable à celui d'une pierre tombant dans l'escalier de bois, qui se trouvait à côté.

Le catéchiste le fait remarquer au missionnaire, qui n'y attache aucune importance et continue la conversation.

Mais le catéchiste intrigué revient à la charge, et le Père lui explique que, sans doute, un rat, en creusant le mur ou le toit, avait occasionné la chute d'une pierre ou d'un fragmeut de brique.

Quelque temps après, le catéchiste s'étant retiré, le missionnaire va examiner l'escalier, pour voir s'il était tombé quelque chose; il n'y trouve rien.

Il revient ensuite se coucher, et il n'était pas encore endormi lorsqu'une vision étrange lui apparut, sous forme d'une tête humaine, sanglante et toute congestionnée. Cette vision ne dura que quelques instants.

Convaincu qu'il a été le jouet d'une hallucination, il se secoue vivement et se met en mesure de prendre son sommeil. Mais à peine a-t-il fermé les yeux, que la même tête humaine se représente devant lui. Cette fois, l'impression fut très vive, et ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à s'endormir.

Le lendemain matin, à peine avait-il terminé le sacrifice de



la messe, qu'il entend un fracas épouvantable, comme celui d'un éboulement de pierres, puis des cris et des appels : « Au secours ! »

Il se précipite aussitôt dans la direction du bruit et des voix, et arrive au lieu de l'éboulement, distant d'environ 300 mètres.

Des carriers imprudents, en extrayant des blocs de pierre, sous l'escarpement d'un monticule, avaient occasionné cet effondrement. Ils avaient eu juste le temps d'échapper au danger, à l'exception d'un d'entre eux, qui était presque entièrement enseveli sous un amas de pierres et de gravier. On ne lui voyait plus que la tête, horriblement congestionnée et toute tachée de sang. — Il n'en mourut pourtant pas, et en fut quitte pour une jambe cassée et quelques meurtrissures.

On peut juger de la stupeur du missionnaire, en reconnaissant aussitôt l'horrible tête qui lui était apparue pendant la nuit !...



Oppression diabolique

En Corée

I. Dans le courant de l'année 1900 eut lieu, dans des circonstances très spéciales, la conversion d'un chef d'une des sectes très adonnées aux pratiques superstitieuses, dans le nord de la Corée, et appelées *Poul-hak*.

Il s'y était affilié vers l'âge de dix-huit ans, et s'était mis à suivre, avec toute sa famille, un régime strictement végétarien ; il s'était condamné en outre à de multiples abstinences. Son but était d'arriver à un état plus parfait et d'obtenir le don des miracles.

De fait, il en était venu à opérer des choses extraordinaires.

Ainsi, lorsque les membres de la secte se réunissaient, on



plaçait devant eux un vase en terre, vide, sur lequel on collait une formule magique, et, dès qu'il se mettait à prier, suivi par tous les assistants, on ne tardait pas à voir du riz descendre grain à grain et remplir le vase.

D'autres fois, il lui arrivait d'entrer en transe, et il apparaissait entouré d'un nimbe de lumière.

Le spectacle de ces prodiges lui attirait un grand nombre de disciples. Il en comptait environ 1.500, qui venaient le visiter à tour de rôle, et lui apportaient des présents. Il se faisait ainsi des recettes assez appréciables.

Mais, à la fin, voyant qu'aucune métamorphose ne s'accomplissait, que les mêmes faits se reproduisaient sans augmenter la puissance qu'il convoitait, il douta de la vérité de sa doctrine et s'enquit de la religion chrétienne. Il s'adressa à un catéchiste qui lui exposa les vérités catholiques. Ébranlé, mais non convaincu, il demanda un catéchisme et un livre de prières et voulut réfléchir encore.

Un jour que des disciples nombreux étaient venus le voir, ils placèrent devant eux, selon l'usage, le vase vide, et se mirent à réciter leurs prières. Pendant ce temps-là, lui se tenait à l'écart et récitait les prières catholiques. Le riz ne descendit pas et aucun signe ne se manifesta. Ce fut pour lui une révélation : l'erreur ne peut prévaloir contre la vérité, se dit-il, et aussitôt il renonça à ses pratiques et détruisit tous ses objets de magie.

Il avait pourtant laissé à la cuisine une idole, appelée le *roi du foyer*. Les jours suivants, il entendit des bruits étranges, comme des chaudières qui se cassent, dans la cuisine vide. Il fit alors disparaître ce *roi du foyer*, et tout bruit cessa.

Ceci se passait pendant l'été de 1900. Pour rompre avec son passé et se déclarer franchement catéchumène, il convoqua le catéchiste qui l'avait éclairé et quelques chrétiens, et leur fit un petit festin. Un chien fut tué, et il mangea de la viande comme tout le monde. Il était alors âgé d'une trentaine d'années.

A l'automne, il n'était pas encore tout à fait prêt au baptême. Il vint néanmoins voir le prêtre indigène, le



P. Alexis Kim, à son passage dans une chrétienté voisine, et fit les plus grandes instances pour obtenir un crucifix et des images.

Au mois de février de 1901, il fut pris de tremblements étranges et de frissons violents, bien qu'il n'eût pas de fièvre. Il voyait devant lui des fantômes armés de couteaux, lui reprochant de les abandonner et le menaçant de le tuer. Fermait-il les yeux, ces apparitions n'étaient que plus terribles. Il éprouvait une faim insatiable et avait beau manger, il ne parvenait jamais à se rassasier.

Il apprit alors que le missionnaire venait d'arriver dans la chrétienté. Ne pouvant se rendre auprès du Père, il lui écrivit pour le supplier de venir à son secours, car il ne savait comment se défaire de ces obsessions, qui le poursuivaient jour et nuit. Le Père alla le voir. Il le trouva étendu sur sa natte, en proie à des tremblements violents, mais ayant toute sa connaissance. Séance tenante, il le baptisa sous le nom de Joseph, bénit sa maison, indulgencia ses objets de piété et repartit, laissant près de lui le chrétien qui lui avait servi de parrain.

Dès le lendemain, les tremblements avaient cessé, la fringale aussi; mais il était encore faible comme un convalescent. Cinq jours plus tard, il venait remercier le Père de sa délivrance.

Depuis lors, il continua de vivre en fervent chrétien, préparant lui-même son frère et sa femme au baptême. Son plus grand désir était de revoir ses anciens disciples pour leur dire son bonheur et les détromper des erreurs qu'il leur avait enseignées.

Il n'eut malheureusement pas le temps de réaliser son dessein, car la mort vint le frapper au mois de juillet suivant.

II. Un autre missionnaire, du même royaume de Corée, M. Curlier, écrivait, en 1903 :

« Autrefois, j'avais entendu parler, sans trop y ajouter foi, de certains mauvais génies appelés *oang-sin*, qui étaient une cause de désolation et de ruines, pour les familles chez lesquelles ils se fixaient. Cette année, pendant ma tournée



de printemps, j'ai vu, non le *oang-sin*, mais une personne qui avait été longtemps tourmentée par ce mauvais esprit. Dès sa plus tendre enfance, elle avait eu à souffrir de ses vexations. Il était non dans son corps, mais à l'extérieur, et l'accompagnait partout. Elle le portait sans cesse sur ses épaules.

— « L'as-tu vu? lui demandai-je. — Oui. — Sous quelle forme? — Sous la forme d'un jeune homme à figure très agréable, portant le chapeau des jeunes mariés et vêtu d'un habit bleu. »

« Elle ne pouvait s'en débarrasser. Il la tracassait continuellement, l'obligeant à faire des superstitions, et la frappant sans pitié quand elle n'obéissait pas assez vite.

« Son mari, de qui elle avait trois enfants, ennuyé de vivre avec une personne qui était, pour toute la famille, une cause d'ennuis, la chassa du foyer conjugal.

« Elle tomba alors entre les mains d'un portefaix, nommé Yang, qui vint se fixer l'automne dernier à la poterie de Mi-ryek-pel, et commença, avec elle, à étudier la religion.

« La femme surtout se mit à apprendre les prières avec ferveur, espérant qu'une fois chrétienne, le *oang-sin* finirait par s'en aller. Mais plus elle étudiait, plus elle était torturée. Bref, le mauvais esprit la réduisit à un état tel qu'elle semblait devoir mourir sous peu.

« Appelé à la hâte, le catéchiste Ryon Paul la disposa de son mieux et la baptisa. Aussitôt elle se lève : sa maladie avait disparu avec le *oang-sin*.

« Notre néophyte n'a plus été inquiétée. Elle jouit d'une tranquillité qu'elle n'avait jamais connue avant son baptême : aussi apprend-elle le catéchisme avec ardeur. »

III. Toujours dans la même mission, M. Robert, missionnaire en ce pays depuis trente ans, écrivait, l'année dernière :

« Une païenne, de famille noble, ayant entendu parler du catholicisme, par le catéchiste de Tchyeng-to, en reconnut aussitôt la vérité, et, sans hésiter, jeta au feu tous les objets superstitieux qui se trouvaient dans sa maison.

« Le démon qu'elle reniait ne se tint pas pour battu. Il



s'empara de la malheureuse, qui se mit à débiter un flux de paroles incompréhensibles, à écrire des lettres inintelligibles, elle qui ne sait ni lire ni écrire.

« Les lettres m'étaient adressées; le catéchiste me les apporta, mais je ne pus rien en déchiffrer. Ce n'était ni du coréen, ni du chinois, ni du français, ni du latin. Impossible de savoir en quelle langue elles étaient écrites.

« Quand, le 5 mars dernier, j'arrivai à la chrétienté de Eusyeng (Tchyeng-to), je fis appeler la noble catéchumène; elle vint aussitôt, parée de ses plus beaux atours.

« Comme on l'invitait à entrer dans la chambre réservée aux femmes, elle refusa et entra dans la chambre haute, où est placé l'autel, et où je me trouvais avec mon servant, le catéchiste et plusieurs chrétiens.

« Elle récita le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, qu'elle avait appris, mais ne voulut jamais faire le signe de la croix.

« Debout devant le crucifix, elle resta un moment silencieuse; puis, après trois prostrations, elle débita des vers, de la prose, par phrases décousues et sans suite, parlant de Jésus-Christ, des apôtres, des martyrs, de la persécution en Corée et au Japon, de l'état actuel de l'empire coréen, etc.

« Après l'avoir écoutée pendant une demi-heure, je la renvoyai, en l'aspergeant d'eau bénite.

« Aussitôt elle se mit à trembler de tous ses membres et tomba par terre, en disant : « Pourquoi jette-t-on sur moi de l'eau bénite? » Remarquez qu'elle ne savait pas du tout ce que c'est que l'eau bénite.

« En même temps son cou se tordit, de manière que la tête se trouvait complètement de travers.

« Comme elle ne pouvait plus parler, je la fis transporter dans une maison voisine, et, là encore, son cou s'allongea de plus d'un demi-pied : il semblait sortir de ses épaules, ce qui était affreux à voir.

« Les chrétiens, effrayés, se sauvent, et je l'asperge une seconde fois d'eau bénite.

« Elle resta dans cet état jusqu'au soir où, semblant sortir d'un profond sommeil, elle s'écria : « Devant le Père, je ne puis faire ni dire ce que je voudrais. »



« Elle passa une nuit très agitée, n'ayant pris aucune nourriture depuis la veille au matin.

« Le lendemain, j'ordonnai qu'on l'amenât pour assister à la sainte messe, pendant laquelle elle eut encore une crise de courte durée, au moment de l'élévation.

« Après la messe, je l'exhortai de nouveau à faire le signe de la croix ; cette fois, elle y consentit.

« A partir de ce moment, elle recouvra le calme, mais elle ne se rappela pas ce qu'elle avait fait et dit auparavant.

« Rentrée chez elle, elle s'empressa de convertir sa famille, qui se compose de six personnes. Tout ce monde étudie les prières, et j'espère bien baptiser les sept catéchumènes à l'automne. »

IV. L'année dernière encore, un autre missionnaire de Corée, M. Deshayes, écrivait de son côté :

« A Mok-hpo, j'ai eu la joie d'enregistrer la conversion d'une famille Pak, dans des circonstances qui sortent de l'ordinaire.

« Le fils unique, âgé de six ans, était malade. La sorcière, consultée, déclare que la présence d'une famille chrétienne, dans l'appartement voisin, est cause de la maladie de l'enfant. On chasse les chrétiens, et le petit malade guérit comme par enchantement.

« Au bout de trois mois, la maladie reparaît. De nouveau consultée, la sorcière répond : « Offrez des sacrifices aux mânes de vos ancêtres plus fidèlement que par le passé, et donnez-moi 20 piastres, pour que je leur en offre moi-même à votre intention : votre enfant sera guéri radicalement. »

« Les sacrifices sont offerts aux parents défunts, la sorcière reçoit les 20 piastres, mais la maladie s'aggrave à vue d'œil.

« On consulte les médecins coréens, japonais, américains. Aucun remède ne réussit : l'enfant va mourir.

« Sa mère se souvient alors que les chrétiens ont un secret pour guérir le corps et l'âme ; elle envoie prier le catéchiste de baptiser le pauvre petit moribond.

« Dès le lendemain, un mieux sensible se déclare, et aujourd'hui le petit André se porte à merveille.



« Dans quelques jours, je vais baptiser ses parents, et tous ensemble nous rendrons grâces à Dieu qui les a amenés, en quelque sorte malgré eux, à la connaissance de la vraie religion. »

En Annam

I. En 1903, M. Barbier, missionnaire qui évangélise une partie de la province de Thanh-hoa (Annam), écrivait :

« Un païen, ancien maire d'un village mi-chrétien, mi-païen, avait deux femmes, dont l'une mourut il y a deux ans.

« Depuis lors, cet homme ne pouvait pas dormir tranquille : l'âme de sa femme défunte venait, disait-il, le réveiller chaque nuit.

« Tous les sorciers des environs, mobilisés pour la circonstance, ne lui furent d'aucun secours.

« Le brave homme finit par où il aurait dû commencer; il chercha la paix dans le christianisme. Il se mit à l'étude, avec d'autant plus d'ardeur qu'il soupirait davantage après le repos. Son instruction terminée, il reçut le baptême.

« Du coup, l'âme de la défunte ne reparut plus, laissant le néophyte heureux et tranquille. »

II. A peu près dans la même région, mais en 1881, un autre missionnaire, M. Sâtre, qui devait mourir quatre ans plus tard, frappé d'une balle, écrivait ce qui suit :

«... Vers 8 heures du soir, on vient me prévenir qu'une personne, qui devait être baptisée le lendemain, venait d'avoir une espèce d'attaque, et qu'elle était très fatiguée.

« Je me rends à la maison de cette jeune fille, âgée d'une vingtaine d'années environ, et je la trouve étendue sur son grabat, râlant, gesticulant un peu, mais ne pouvant prononcer un seul mot, quoiqu'elle s'efforçât de parler :

« On lui adresse quelques questions : entre autres, on lui demande si elle veut être baptisée. Elle répond par un geste énergique que non.

« Tous les assistants qui connaissaient son grand désir de



devenir chrétienne, en sont très étonnés, et soupçonnent aussitôt une intervention diabolique.

« On l'asperge d'eau bénite ; on lui en donne même à boire : elle accepte. On lui présente des croix, des médailles ; elle les baise... Mais pour être baptisée, elle refuse absolument.

« On lui demande alors si elle me reconnaît : elle fait signe que non. Alors je présume qu'elle n'a pas conscience de ses actes, car elle me connaît certainement, m'ayant vu tous les jours à l'église depuis plusieurs mois. C'est pourquoi je me fais apporter de l'eau, pour la baptiser.

« Comme je me disposais à verser l'eau, elle résiste, elle se démène. — On aurait dit vraiment *le diable dans un bénitier !*

« Enfin quatre personnes réussissent à la maintenir ; je verse l'eau, et prononce la formule. — On ne la tient plus.

« Son premier mouvement est de porter la main à sa tête, pour s'arracher les cheveux, et même la peau, là où l'eau a coulé.

« On l'en empêche, et elle se calme.

« Comme il était tard, je me dispose à rentrer chez moi. Je n'étais pas encore sorti de la maison, que l'on accourt pour me dire : Elle parle...

« Elle parlait en effet, et racontait qu'auparavant un diable, sous la forme d'une femme, la tenait fortement serrée au cou, d'où venait qu'il lui était impossible de parler. En outre, cette femme lui montrait les dents, et la menaçait de la dévorer. Elle lui disait entre autres choses : *Maintenant tu m'appartiens, c'est pourquoi je puis m'emparer de toi ; tu es à moi. Si je ne m'étais saisie de toi maintenant, si j'avais attendu encore un peu, tu m'échappais, et je ne pouvais plus m'emparer de toi ; mais maintenant que je te tiens, tu es à moi !...*

« Je l'interrogeai ensuite au sujet de son baptême. Elle n'avait compris aucune des questions qu'on lui avait posées. Elle avait répondu oui ou non, selon que le démon lui disait d'affirmer ou de nier.

« Elle ne savait pas non plus si elle avait été baptisée. Tout ce qu'elle savait, c'est que quelqu'un qui était là (elle indi-



quait la place où je me trouvais au moment du baptême) s'était approché pour lui faire un signe sur la tête.

« Le démon avait eu peur, avait montré les dents, et avait fait mine de vouloir la dévorer. C'est alors qu'elle s'était débattue avec tant de force.

« Après son baptême, elle voulait s'arracher les cheveux et la peau de la tête, parce que le démon lui disait d'*extirper le signe*...

« Enfin, une dame de toute beauté lui avait apparu, et l'avait par deux fois appelée : *Ma fille !*

« A partir de ce moment, tout fut fini... La possession n'avait cessé que cinq minutes après le baptême. »

Dans l'Inde anglaise

I. MYSORE. — M. Janssoone, missionnaire chargé du couvent de Mysore, écrivait en 1901 :

« Parmi les femmes païennes baptisées au couvent, se trouve une jeune fille de dix-huit ans appelée Maduraïe, qui me demandait le baptême toutes les fois que j'allais instruire les catéchumènes.

« — Je suis tourmentée par le démon, me disait-elle.

« — Est-ce chaque jour que tu le vois, le diable? lui demandai-je.

« — Non, Père, c'est tous les deux ou trois jours.

« — Que fait le diable?

« — Il m'appelle et me dit : « Que fais-tu dans cette maison?... Viens, viens avec moi... Tu ne veux donc plus me faire des sacrifices?... Tu ne m'offres plus d'encens?... Jette-toi donc dans un puits. » D'autres fois, il me saisit à la gorge et essaie de m'étrangler.

« — Quels sont tes dieux? A combien rendais-tu un culte spécial?

« — Je faisais *des sacrifices* à Chamandi (la grande déesse de Mysore), à Mouniappa et surtout à Maduraïe, dont je porte le nom.

« — C'est une déesse?



« — Précisément; c'est elle qui vient à moi par les barreaux de la fenêtre. »

« Les apparitions de la déesse Maduraïe et les tourments infligés par elle à cette jeune fille ont cessé, non seulement depuis que Maduraïe a été baptisée, mais dès le soir où, avant de s'endormir, elle récita le *Credo* et mit un chapelet autour de son cou, c'est-à-dire quatre à cinq jours avant le baptême. »

II. COIMBATORE. — D'une lettre, écrite en 1902 par M. Gudin, missionnaire, dans cette partie de l'Indoustan, nous extrayons le fait suivant :

« Le 20 août dernier, un fait extraordinaire s'est passé à Gudalur.

« Un jeune homme de la caste des *tyers*, cuisinier chez l'inspecteur de police, venait me voir de temps en temps; il portait continuellement dans sa poche le catéchisme malayalam que je lui avais donné, et apprenait les prières depuis cinq ou six mois.

« Un jour, je vois arriver chez moi une troupe de gens. Deux chrétiens tiennent mon jeune homme, qui se débat comme un énergumène, et ne dit que ces mots : « Je ne lâcherai pas cet enfant. » On dirait un possédé!...

« J'ordonne aux chrétiens de le conduire à l'église, pour éviter un rassemblement. Mais les païens y sont déjà : ils veulent voir ce qui va arriver.

« J'asperge le patient d'eau bénite; il retrouve immédiatement son bon sens, et se montre doux comme un agneau. Je lui fais réciter ses prières devant tout le monde et le renvoie. Rentré dans le village, il tombe à terre, se relève et se met à courir de nouveau comme un insensé.

« Les chrétiens me l'amènent une seconde fois, et me prient de le baptiser; ce que je fais immédiatement, et il est guéri.

« Je dois ajouter que ce jeune homme m'avait souvent demandé le baptême : il désirait beaucoup le recevoir pour être délivré de l'horrible persécution que le dieu de ses ancêtres lui faisait subir, disait-il.

« L'inspecteur de police, qui ne voulait pas croire aux effets

salutaires du baptême, a refusé de reprendre son cuisinier, mais celui-ci n'a eu aucune peine à trouver une autre place. »

Au Japon

M. Joly, missionnaire dans le diocèse de Nagasaki, a écrit, en 1900, le récit d'une conversion obtenue à la suite de circonstances du même genre : « Deux individus païens, mari et femme, souffraient depuis des années d'une maladie de la moelle épinière. Étendus sur leur couche, amaigris, incapables de remuer ni bras ni jambes, ils étaient presque réduits à l'état de momies.

« Comme ils ne s'étaient pas toujours montrés aimables vis-à-vis de leurs parents et de leurs voisins, les mauvaises langues allaient leur train et ne se gênaient pas pour dire que c'était un châtiment du ciel.

« La femme surtout était l'objet des conversations les plus malveillantes. Plusieurs allaient jusqu'à affirmer qu'elle était possédée du démon et en donnaient pour preuve les crises épouvantables qu'elle ressentait de temps à autre.

« Alors, disaient-ils, ses veines gonflées, ses yeux injectés de sang, sa chevelure en désordre lui donnaient l'aspect d'une furie, qui se débattait en demandant à grands cris qu'on la tuât, afin que ses souffrances fussent plus tôt terminées.

« Les médecins avouaient qu'ils ne comprenaient rien à cette étrange maladie, et ne savaient quel nom lui donner. Ils avaient beau examiner, ausculter et faire prendre des calmants, c'étaient des soins et des remèdes dépensés en pure perte.

« Des païens insinuèrent que la malheureuse étant tourmentée par le renard, il n'y avait rien de mieux à faire que de recourir aux bons offices du prêtre du renard. C'est ce qui eut lieu.

« Le faux prêtre vint, proféra sur la patiente des paroles magiques, souffla sur elle pour chasser l'esprit qui la tourmentait, et, finalement, placarda au plafond une feuille de papier sur laquelle il avait écrit en gros caractères qu'il



délivrait la possédée du malin esprit, et la confiait aux esprits bienfaiteurs du ciel et de la terre. Mais, pas plus que les remèdes du médecin, les charmes du prêtre du renard ne furent efficaces.

« Alors on s'imagina que la malheureuse était tourmentée par quelque âme vengeresse ou par le dieu de l'eau; on appela de nouveaux sorciers, on essaya de nouveaux charmes; ce ne fut pas avec plus de succès. Les charmeurs n'opéraient pas de merveilles, mais se faisaient fort bien payer.

« Un jour, mon catéchiste s'en alla visiter la patiente et lui tint à peu près ce langage : Au lieu de te recommander au prêtre du renard et aux autres jongleurs, tu ferais bien mieux de t'instruire de la religion chrétienne. Si c'est le diable qui te tourmente d'une pareille façon, je te promets qu'il te laissera tranquille dès que tu auras reçu le baptême.

« — Si le Dieu que tu adores est le vrai, répondit-elle, fais-le moi connaître, et je te promets à mon tour de me laisser baptiser.

« Le catéchiste l'instruisit donc, et quand il la jugea suffisamment disposée, il se mit en devoir de lui administrer le sacrement de la régénération.

« D'abord, dit-il, nous récitâmes ensemble l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres et le *Confiteor*. Dès que nous eûmes commencé la récitation des prières, la malheureuse se mit à trembler. Quand je pris de l'eau pour la baptiser, elle se rejeta, comme mue par un ressort, hors de la portée de ma main. Je craignais qu'elle n'en vînt à refuser le baptême, mais de sa bouche ne sortit aucune parole, et je la baptisai au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Immédiatement elle parut sortir d'un état de grande oppression : sa figure, tout à l'heure empreinte de frayeur, prit une expression de calme; elle cessa de trembler et dit avec un air de grande satisfaction qu'elle se sentait libre et le cœur à l'aise.

« Ensuite, poursuit le catéchiste, nous récitâmes successivement une prière à Jésus souffrant, une autre au Sacré-Cœur et le *Veni Sancte Spiritus et emitte cœlitus lucis*



tuæ radium. Quand nous prononçâmes ces paroles : *O vous le meilleur des consolateurs, doux hôte de l'âme, doux rafraîchissement...* — « Oh! s'exclama la nouvelle chrétienne, oh! que je me sens bien! il me semble que je suis toute rafraîchie après avoir enduré des douleurs cuisantes! »

« Depuis lors, Marie (c'est le nom qu'on lui donna au baptême) changea complètement de caractère. Elle, jusque-là acariâtre, impérieuse, dure à tous, devint la douceur même, et ne témoigna plus d'autre volonté que celle d'accomplir la volonté des autres.

« Pendant les cinq mois de vie qui lui restèrent, elle ne tomba plus une seule fois dans ces crises étranges, qui l'étonnaient elle-même autant que les autres. Elle ne cessa pas de souffrir, mais ce fut avec patience, sans aucune plainte. Elle acceptait si volontiers la souffrance, qu'on se surprenait quelquefois à souhaiter qu'elle souffrît davantage encore, pour mériter, par ce moyen, une plus belle place dans le ciel.

« Son mari, converti par son exemple, se mit à lire et à relire sans cesse l'Évangile et quelques livres de religion et eut le bonheur d'être régénéré, lui aussi, dans les eaux baptismales.

« Enfin, la mort vint mettre un terme à leur expiation. Marie mourut la dernière, quinze jours seulement après son mari. »

Dr Martinez



LES FORCES NATURELLES INCONNUES[1]

Le nouvel ouvrage, que vient de faire paraître l'illustre astronome, Camille Flammarion, mérite plus qu'un banal compte rendu bibliographique.

Nous ne nous arrêterons pas à analyser la riche documentation d'expériences qui y sont décrites : elles étaient déjà connues pour la plupart, et même publiées dans quelques revues spéciales, mais on les trouve ici réunies et groupées avec méthode, et d'autres — non les moins importantes — sont complètement inédites.

Avant tout, nous nous plaisons à rendre hommage à l'indépendance et à la loyauté scientifiques, avec lesquelles l'auteur expose les phénomènes, en même temps qu'au contrôle rigoureux et au luxe de précautions employées pour s'assurer de leur réalité.

Aussi peut-on espérer que désormais la question de la réalité des faits, dits spirites, même les plus transcendants — défalcation faite de tout ce qu'il peut y avoir de charlatanisme, de truquages, de tricheries, de falsifications — ne sera plus simplement considérée comme probable, mais sera admise comme une certitude hors de conteste.

Ce sur quoi nous allons nous arrêter, c'est sur les conclusions, plutôt négatives, de l'auteur, et sur la synthèse qu'il en donne, condensée dans le titre du livre : *Les Forces naturelles inconnues.*

Nous nous trouvons de suite en face d'une affirmation très nette, excluant le surnaturel, et déclarant que dans tous les phénomènes spirites il ne s'agit que de forces naturelles mises en jeu.

Un pareil exclusivisme, sur un terrain que l'on reconnait être encore inconnu, ne peut manquer de paraître à beau-

1. *Les Forces naturelles inconnues*, par C. Flammarion. 1 vol. de XI-603 pages.



coup, au premier aspect, anti-scientifique. Sans nous laisser entraîner à cette impression première, nous préférons rechercher quel peut bien être le sens attaché par l'auteur au mot *naturel*.

« Il s'agit toujours de *forces inconnues* à étudier dit-il dans son Avertissement (p. VIII), et ces forces ne peuvent être que d'ordre *naturel*, car la nature embrasse l'univers entier, et il n'y a rien en dehors d'elle. »

Et un peu plus loin (p. 16) il dit encore : « Si les forces dont il s'agit sont réelles, elles ne peuvent être que des forces naturelles. Nous devons admettre, en principe absolu, que tout est dans la nature, Dieu lui-même, comme je l'ai exposé dans un autre ouvrage. »

Et encore (p. 592) : « Si les élémentals, les élémentaires, les esprits de l'air, les gnomes, les larves dont parle Gœthe à la suite de Paracelse, existent, ils sont naturels et non pas surnaturels, ils sont dans la nature car la nature embrasse tout. Le surnaturel n'existe pas. »

Cette acception des mots *nature*, *naturel*, n'est pas l'acception ordinaire, surtout parmi les catholiques.

Dans le langage ordinaire, on entend par *nature* l'ensemble de tous les êtres qui composent le monde matériel et visible, et, dans ce sens, sont dites *naturelles* toutes les forces physiques, chimiques ou autres, auxquelles ces êtres sont soumis, ainsi que les lois qui les régissent.

Mais selon que l'on admet, ou non, l'existence d'un Être suprême, créateur, souverain ordonnateur et gouverneur de l'univers, cette conception de la nature offre un sens bien différent.

Les rationalistes accordent à la nature des attributs et des privilèges qui en font presque un Dieu, et par lesquels ils essaient de la substituer à la Providence : c'est ainsi qu'ils la dotent métaphysiquement d'intelligence et même de volonté, plus ou moins aveugle, fatale et nécessaire, de telle sorte que les lois dites naturelles sont d'une fixité immuable.

D'après les chrétiens, au contraire, tous les êtres de la nature n'étant que des créatures dépendant en tout de Dieu, toutes leurs énergies, toutes leurs forces, toutes leurs lois



ont été fixées par Dieu, dans la mesure qu'il a jugé convenable, et sans qu'il soit lié par elles.

Nous savons en outre par la révélation que Dieu a créé de purs esprits, d'une intelligence incomparablement supérieure à celle de l'homme ; et de même qu'il a donné à ce dernier le pouvoir d'intervenir dans la mise en mouvement de beaucoup de forces naturelles, de même il a concédé à ces esprits un pouvoir semblable, mais dans des proportions en rapport avec la supériorité de leur intelligence, et qui nous sont inconnues. De là vient qu'ils connaissent dans la nature une foule de forces, que nous ne soupçonnons même pas, et que probablement beaucoup d'entre eux, sinon tous, peuvent mettre en jeu.

Si les effets produits de la sorte tombent sous nos sens, on les appelle *extranaturels*, parce qu'ils sont en dehors des effets produits par les lois ordinaires que nous connaissons.

Nous savons ensuite, par la révélation, que les purs esprits sont de deux sortes, les bons et les mauvais, autrement dits les anges et les démons, et que les uns et les autres peuvent exercer leur pouvoir dans l'univers.

Nous appelons donc *naturel* tout effet produit selon les lois de la nature, connues comme telles par l'uniformité avec laquelle, dans les mêmes circonstances, elles s'appliquent toujours, sans aucune variante. — Par exemple : En raison de la loi de pesanteur, nous disons qu'il est naturel qu'une pierre non soutenue en l'air tombe vers la terre.

Nous appelons au contraire *extranaturel* tout effet qui nous semble une dérogation aux lois de la nature, qui, d'après notre expérience, devraient le régir dans la circonstance donnée. — Par exemple : Si une pierre reste suspendue en l'air, sans être soutenue par quoi que ce soit, nous dirons que cet effet est *extranaturel*.

Et alors il pourra provenir soit de Dieu, qui a posé les lois de la nature et peut les suspendre, les changer, ou même les annuler, selon son bon plaisir ; soit des anges ou des saints ; soit des démons, puisqu'ils disposent, eux aussi, de forces puissantes, dont nous ne connaissons pas l'étendue.



L'*extranaturel* se subdivise en *divin*, *angélique*, ou *diabolique*.

Dans les deux premiers cas, il y a intervention de Dieu, directe ou indirecte, et c'est ce que l'on appelle miracle proprement dit ou surnaturel.

Dans le troisième cas, il y a intervention du démon, et c'est ce que l'on appelle ordinairement *prestige*, ou simplement *extranaturel*, ou quelquefois *préternaturel*.

Dans le langage théologique, le *surnaturel proprement dit* a un sens beaucoup plus restreint et concerne exclusivement l'ordre de la grâce et de la gloire béatifique. — Nous ne nous en occupons pas ici.

Ces réserves sur le titre de l'ouvrage une fois faites, passons à l'examen des conclusions de l'auteur.

Voici d'abord comment il résume les principales théories d'expérimentateurs scientifiques dignes d'attention (pp. 144 et suivantes) :

Pour le comte de Gasparin, ces mouvements inexpliqués sont produits par *un fluide* émanant de nous, sous l'action de notre volonté.

Pour le professeur Thury, ce fluide, qu'il appelle *psychode*, est une substance qui réunirait l'âme au corps; mais il peut aussi exister certaines volontés étrangères et de nature inconnue agissant à côté de nous.

Le chimiste Crookes attribue les faits à la force psychique, comme étant l'agent par lequel les phénomènes se produisent; mais il ajoute que cette force pourrait bien être, en certains cas, saisie et dirigée par quelque autre intelligence...

Albert de Rochas définit ces phénomènes « une *extériorisation de la motricité* », et les considère comme produits par le double fluidique, le « corps astral » du médium, fluide nerveux pouvant agir et sentir à distance.

Lombroso déclare que l'explication doit être cherchée simplement dans le système nerveux du médium, et que ce sont là *des transformations de forces*.

Le D[r] Ochorowicz affirme qu'il n'a pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite, ni davantage en faveur de l'intervention d'intelligences étrangères, et que les phénomènes ont pour cause un *double fluidique*, se détachant de l'organisme du médium.

L'astronome Porro a une tendance à admettre l'action possible d'es-



prits inconnus, de formes de vie différentes de la nôtre, non pas pour cela âmes de morts, mais entités psychiques à étudier...

Le professeur Charles Richet pense que l'hypothèse spirite est loin d'être démontrée, que les faits observés se rapportent à tout un ordre de causes encore très difficiles à dégager...

Le naturaliste Wallace, le professeur de Morgan, l'électricien Varley, se déclarent, au contraire, suffisamment documentés pour accepter, sans réserves, la doctrine spirite des âmes réincarnées.

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de Colombie, qui a fait une étude spéciale de ces phénomènes dans les *Proceedings* de la Société des recherches psychiques de Londres, pense que les constatations rigoureuses ne sont pas encore suffisantes pour autoriser aucune théorie.

Le Dr Grasset, disciple de Pierre Janet, n'admet pas comme prouvés les déplacements d'objets sans contact, ni la lévitation, ni la plupart des faits exposés ici et pense que ce qu'on appelle le spiritisme est une question médicale de biologie humaine, de « physiopathologie des centres nerveux », dans laquelle un célèbre polygone cérébral, avec un chef d'orchestre nommé O, joue un rôle automatique des plus curieux.

Le Dr Maxwell conclut de ses observations que la plupart des phénomènes, dont la réalité n'est pas douteuse, sont produits par une force existant en nous, que cette force est intelligente, et que l'intelligence manifestée vient des expérimentateurs ; ce serait une sorte de conscience collective.

M. Marcel Mangin n'admet pas cette « conscience collective », et déclare qu'il est certain que l'être qui assure se manifester est « la subconscience du médium ».

Ce sont là quelques-unes des opinions principales.

On se serait attendu à voir figurer, et même en bonne place, au nombre des principales théories émises pour expliquer les phénomènes du spiritisme, la théorie catholique. — Mais non... il n'en est même pas question ! Est-ce que par hasard, dans l'estime de M. F..., elle ne mérite même pas une mention ?

On ne peut pas espérer que des athées, des matérialistes, ou autres adversaires du même genre, se rangent du premier coup à la solution catholique, lors même qu'ils la croiraient fondée. Mais quoique M. F... ne partage pas toutes les croyances catholiques, nous ne voulons pas croire qu'il soit



systématiquement hostile, au point de fermer obstinément les yeux, pour ne pas voir la lumière qui brillerait quelque part.

Après avoir sérié les phénomènes en diverses catégories, il apprécie comme il suit la mesure dans laquelle pourrait être admise, ou non, chacune des hypothèses précédemment énoncées.

Nous qualifierons, de notre côté, au fur et à mesure, comme elles le méritent, ces appréciations pour la plupart fantaisistes.

Nous citons en abrégeant (pp. 548 et suiv.) :

1° ROTATION DE LA TABLE, *avec contact des mains d'un certain nombre d'opérateurs.*

Cette rotation peut s'expliquer par une impulsion inconsciente. Il suffit que chacun pousse un peu dans le même sens, pour que le mouvement s'établisse.

2° PROMENADE DE LA TABLE, *les mains des expérimentateurs y étant appuyées.*

On pousse et l'on conduit le meuble sans le savoir, chacun agissant plus ou moins. On croit le suivre, mais on le conduit réellement. Il n'y a là que le résultat d'efforts musculaires généralement assez légers.

3° SOULÈVEMENT DE LA TABLE, *du côté opposé à celui sur lequel les mains du principal acteur sont appuyées.*

Rien n'est plus simple. La pression des mains sur un guéridon à trois pieds suffit pour opérer le soulèvement du pied éloigné, et pour frapper ainsi toutes les lettres de l'alphabet. — Le mouvement est moins facile pour une table à quatre pieds, mais on l'obtient également.

Ces trois mouvements sont les seuls, me semble-t-il, qui s'expliquent[1] sans le moindre mystère, toutefois le troisième n'est expliqué que si la table n'est pas trop lourde.

4° ANIMATION DE LA TABLE.

Plusieurs expérimentateurs étant assis autour d'une table, et faisant la chaîne avec le désir de la voir se soulever, on constate certains frémissements, d'abord légers, parcourant le bois. Puis on observe des balancements, dont plusieurs peuvent être dus à des impulsions musculaires. Mais il y a déjà ici quelque chose de plus. La table semble s'agiter d'elle-même. Parfois elle se soulève, non plus par l'effet d'un levier, d'une pression, sur un côté, mais *sous les mains*, comme s'il y

1. Il serait plus juste de dire : *qui peuvent à la rigueur s'expliquer.*



avait adhérence. Ce soulèvement est contraire à la pesanteur. On dégage donc là une force. Cette force émane de notre organisme[1]. Il n'y a aucune raison pour chercher autre chose. Mais c'est là, néanmoins, un fait capital.

5° Rotation sans contact.

La table étant en rotation rapide, on peut en détacher les mains et voir se continuer le mouvement. La vitesse acquise peut expliquer cette continuation du mouvement pendant un instant, et l'explication du cas n° 1 peut suffire. Mais il y a plus. On obtient la rotation en tenant les mains à quelques millimètres au-dessus de la table, sans aucun contact. Une légère couche de farine saupoudrant la table n'est pas touchée. Donc la force émise par les assistants pénètre le meuble[2].

Les expériences prouvent que nous possédons en nous une force capable d'agir à distance sur la matière, une force naturelle, généralement latente, mais développée à des degrés divers chez les « médiums », et dont l'action se manifeste en des conditions encore imparfaitement déterminées[3]...

Nous pouvons agir sur la matière brute, sur la matière vivante, sur le cerveau et sur l'esprit[4]...

6° Soulèvement de poids.

On charge une table de sacs de sable pesant ensemble 75 à 80 kilogrammes. La table lève successivement, à plusieurs reprises, chacun des trois pieds. Mais elle succombe sous la charge et se brise. Les opérateurs constatent que leur force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements observés. La volonté agit par un prolongement dynamique[5].

7° Soulèvements sans contacts.

Les mains formant la chaîne à quelques millimètres au-dessus du côté de la table qui doit être soulevée, et toutes les volontés réunies, le soulèvement s'opère successivement pour chacun des pieds. Ces soulèvements s'obtiennent plus facilement que les rotations sans contact.

1. Cette affirmation est purement gratuite, et, pour notre part, nous ne l'admettons pas.

2. Cette conclusion ne découle aucunement des prémisses, et aurait besoin d'être prouvée pour être admise.

3. Les expériences prouvent la réalité des phénomènes, mais aucunement la présence de la force en question, surtout en tant que cause des phénomènes.

4. Affirmation purement gratuite et non prouvée.

5. Voilà ce qui s'appelle se payer tout simplement de mots!



Une volonté énergique paraît indispensable. La force inconnue se communique[1] des expérimentateurs à la table, sans aucun contact. La table est saupoudrée de farine, avons-nous dit, et aucun doigt n'y a marqué la plus légère empreinte.

La volonté des assistants est en œuvre. On ordonne à la table tel ou tel geste et elle obéit. Cette volonté semble se prolonger, en dehors de nos corps par une force assez intense[2]...

8° Allègement de la table ou d'objets divers.

On suspend une table quadrangulaire, par un de ses petits côtés, à un dynamomètre, attaché à une corde tenant du haut à un crochet quelconque. L'aiguille du dynamomètre, qui marquait, au repos, 35 kilogrammes, descend graduellement à 3, 2, 1, 0 kilogramme.

Une planche d'acajou est placée horizontalement, avec un bout suspendu à une balance à ressort. Cette balance porte une pointe qui touche une feuille de verre noircie à la fumée. En mettant cette feuille de verre en marche, cette aiguille trace une ligne horizontale. Pendant les expériences, cette ligne cesse d'être droite, et marque des allègements et des alourdissements, produits sans aucun contact...

9° Augmentation du poids *d'une table ou d'autres objets. Pressions exercées.*

Les expériences dynamométriques, que nous venons de rappeler, viennent déjà de montrer cette augmentation.

J'ai vu plus d'une fois, en d'autres circonstances, une table devenue si lourde qu'il était absolument impossible à deux hommes de la détacher du parquet. Lorsqu'on y parvenait par des secousses, elle paraissait rester collée comme par de la glu ou du caoutchouc, qui la ramenait instantanément au sol.

Dans toutes ces expériences, on constate l'action d'une force naturelle inconnue émanant de l'expérimentateur principal ou de l'ensemble du groupe, force organique sous l'influence de la volonté. Il n'est pas nécessaire d'imaginer l'œuvre d'esprits étrangers[3].

1. Nouvelle affirmation qui ne s'impose pas davantage que les précédentes.

2. Si la volonté était quelque chose de matériel, on pourrait comprendre qu'on lui attribuât un prolongement extérieur. Mais comme il n'en est pas ainsi, qui nous expliquera jamais en quoi celui-ci pourrait bien consister?

3. Cela ne serait pas nécessaire si vous réussissiez à donner une explication satisfaisante. Mais cette force organique sous l'influence de la volonté, que vous prétendez constater, est une pure affirmation, qui ne repose sur rien et n'explique rien du tout.

10° SOULÈVEMENT COMPLET D'UNE TABLE OU LÉVITATION.

Comme il peut y avoir confusion en appliquant le mot *soulèvement* à une table qui ne se lève que d'un côté sous un certain angle, en restant appuyée sur le sol, il convient d'appliquer le mot *lévitation* aux cas où elle est complètement détachée.

Généralement, elle s'élève ainsi à quinze ou vingt centimètres du sol, pendant quelques secondes seulement, et retombe. Elle se lève en se balançant, en ondulant, en hésitant, en faisant des efforts, et retombe ensuite d'un seul coup. En appuyant nos mains sur elle, nous éprouvons la sensation d'une résistance fluidique que nous éprouvons également lorsque nous présentons un morceau de fer dans la sphère d'activité d'un aimant.

Une table, une chaise, un meuble s'élèvent parfois, mais non seulement à quelques décimètres, mais à la hauteur de la tête, et jusqu'au plafond.

La force mise en jeu est considérable[1].

11° ENLÈVEMENT DE CORPS HUMAINS.

Ce cas est du même ordre que le précédent. Le médium peut être enlevé avec sa chaise, et posé sur la table, parfois en équilibre instable. Il peut aussi être enlevé seul.

Ici, la force inconnue ne paraît plus simplement mécanique ; il s'y mêle une intention, des idées de précautions, qui ne peuvent provenir que de la neutralité du médium lui-même, aidée par celle des assistants[2]. Ce fait nous paraît contraire aux lois scientifiques connues...

12° SOULÈVEMENT DE MEUBLES TRÈS LOURDS.

Un piano pesant plus de 300 kilogrammes se soulève de ses deux pieds antérieurs, et l'on constate que son poids varie. La force dont il est animé provient du voisinage d'un enfant de onze ans. Mais ce n'est pas la volonté consciente de cet enfant qui agit[3]. Une table de salle à manger en chêne massif peut s'élever assez haut pour qu'on en vérifie le dessous pendant la lévitation.

13° DÉPLACEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT.

Un lourd fauteuil marche tout seul dans un salon. De lourds rideaux tombant du plafond au plancher sont gonflés avec violence, comme

1. Cette constatation a au moins le mérite de la naïveté.

2. Halte-là ! Il nous paraît, à nous, qu'elles doivent provenir de tout autre chose.

3. Cette force provient donc, d'après vous, de cet enfant de onze ans ? Avouez que c'est plus qu'extraordinaire, et qu'en l'attribuant à la volonté seule, surtout non consciente de l'enfant, vous ne faites qu'accroître la difficulté et l'invraisemblance.



par un vent de tempête, et vont encapuchonner la tête des personnes assises à une table, à un mètre de distance et davantage. Un guéridon s'obstine à *vouloir* grimper sur la table d'expérience — et y arrive. Tandis qu'un spectateur sceptique raille « les esprits », la table autour de laquelle on expérimente se dirige vers l'incrédule, entraînant les assistants, et les bloque contre le mur jusqu'à ce qu'il demande grâce.

Comme les précédents, ces mouvements peuvent être l'expression de la volonté du médium et ne pas nécessiter la présence d'un esprit extérieur au sien[1]. Cependant[2]... ?

14° COUPS FRAPPÉS *et typtologie*.

On entend dans la table, on en perçoit les vibrations au toucher, on entend dans les meubles, dans les murs, dans l'air, des coups ressemblant assez à ceux que l'on peut frapper de la jointure du doigt plié contre un morceau de bois. On se demande d'où viennent ces bruits. On pose la question à haute voix. Ils se répètent. On demande qu'un certain nombre de coups soient frappés ; ils le sont. Des airs connus sont rythmés par coups et reconnaissables, des morceaux joués sont acompagnés. Les choses se passent comme si un être invisible entendait et agissait. Mais comment un être sans nerf acoustique et sans tympan pourrait-il entendre ? Les ondes sonores doivent frapper quelque chose pour être interprétées. Est-ce une transmission mentale ?

Ces coups sont frappés. Qui les frappe ? et comment ?

La force mystérieuse émet des radiations de longueur d'ondes inaccessibles à notre rétine, mais puissantes et rapides, sans doute plus rapides que celle de la lumière, et situées au delà de l'ultra-violet[3]. La lumière d'ailleurs gêne leur action.

A mesure que nous avançons dans l'examen des phénomènes observés, l'élément physique, intellectuel, mental, se mêle de plus en plus à l'élément mécanique et physique. Ici, nous sommes forcés d'admettre la présence, l'action d'une pensée. Cette pensée est-elle simplement celle du médium, de l'expérimentateur principal, ou la résultante de celle des assistants réunis[4] ?

1. On ne peut s'empêcher d'être très surpris en voyant que des hommes qui se prétendent savants, se contentent de pareilles raisons et leur attribuent une probabilité.

2. Ce « cependant? » en dit long sur le degré de conviction de l'auteur.

3. Comprenne qui pourra de quelle nature peut bien être la force dont il s'agit !

4. La présence d'un être intelligent étant dûment reconnue, il aurait semblé tout naturel que l'on en tirât la conclusion



Comme ces coups, ou ceux des pieds de la table interrogée, dictent des mots, des phrases, expriment des idées, ce n'est plus là une simple action mécanique. La force inconnue que nous avons été obligés d'admettre dans les observations précédentes est ici au service d'une intelligence.

Le mystère se complique.

C'est à cause de cet élément intellectuel, que j'ai proposé (avant 1865) de donner le nom de *psychique* à cette force... A partir de maintenant, il nous sera impossible, dans notre examen, de ne pas tenir compte de cette force psychique[1].

Jusqu'ici, le fluide de Gasparin pouvait suffire, comme l'action musculaire inconsciente pour les trois premières classes de faits. Mais à partir de cette quatorzième classe — et même déjà on commence à en deviner la présence dans les précédentes — l'ordre psychique se manifeste avec évidence.

15° Coups de maillet.

J'ai entendu — et tous les expérimentateurs comme moi — non seulement des coups secs, légers, comme ceux dont il vient d'être question, mais des coups de maillet sur une table, ou des coups de poing sur une porte, capables d'assommer celui qui les aurait reçus.

Généralement, ces coups violents sont une protestation contre une dénégation d'un assistant. Il y a là une intention, une volonté, une intelligence. Ce peut être aussi celle du médium qui se révolte ou qui s'amuse[2]. L'action n'est pas musculaire, car on tient les mains et les pieds du médium, et cela peut se passer assez loin de lui.

16° Attouchements.

La fraude pourrait expliquer ceux qui sont opérés à la portée des mains du médium, car ils n'ont lieu que dans l'obscurité. Mais on en a ressenti à une distance supérieure à cette portée, comme si ces mains s'étaient prolongées.

que cet être était étranger aux opérateurs. C'est faire preuve d'une ingéniosité avec laquelle la logique n'a rien à voir que d'exclure cette hypothèse, et de supposer tout simplement que cette pensée ne fait qu'un avec celle du médium et des assistants !

1. Ce terme de *psychique*, inventé pour les besoins d'une mauvaise cause, n'est qu'un mot, mis en avant pour suppléer à des explications que l'on ne peut donner.

2. L'auteur ferait bien d'expliquer par quel *prolongement de volonté* le médium pourrait frapper ces coups. Serait-ce par hasard en vertu de sa force psychique ?



17° Action de mains invisibles.

Un accordéon est tenu d'une main dans une cage empêchant toute autre main d'y atteindre, par le bout opposé aux clefs; l'instrument s'allonge et se referme de lui-même en jouant certains airs. Une main invisible, avec des doigts, ou quelque chose d'analogue, agit donc. (Expérience de Crookes avec Home...)

18° Apparitions de mains.

Les mains ne sont pas toujours invisibles. On en voit apparaître, semi-lumineuses, dans l'obscurité. Mains d'hommes, mains de femmes, mains d'enfants. Elles sont parfois nettement formées. Au toucher, elles sont généralement solides et tièdes, quelquefois glacées. Parfois elles fondent dans la main. Pour moi, je n'ai jamais pu en saisir une; c'est toujours la main mystérieuse qui a pris la mienne, souvent à travers un rideau, parfois à nu, me pinçant l'oreille ou s'enfonçant à travers mes cheveux, avec une extrême agilité.

19° Apparitions de têtes.

Pour ma part, je n'en ai vu que deux : la silhouette barbue de Montfort-L'Amaury, et la tête de jeune fille au front bombé dans mon salon. Dans le premier cas, j'avais cru à un masque porté par une tringle. Mais chez moi, il n'y avait pas de compère possible, et maintenant je ne suis pas moins sûr du premier. D'autre part, les témoignages des autres observateurs sont trop précis et trop nombreux pour ne pas être associés aux miens.

20° Fantômes.

Je n'ai pu ni en voir, ni en photographier. Mais il me paraît impossible de douter de celui de Katie King, observé pendant trois ans, par Crookes et les autres étudiants de Florence-Cook. On ne peut guère douter, non plus, de ceux de la Société dialectique de Londres...

Ces fantômes, comme ces têtes, comme ces mains, paraissent être des condensations de fluides produites par les facultés du médium, et ne prouvent pas l'existence d'esprits indépendants[1].

21° Empreintes *de têtes et de mains.*

Les têtes et les mains formées sont assez denses pour mouler leur empreinte dans du mastic ou de la terre glaise. Le plus curieux, peut-

1. Il faudrait, pour faire admettre cette supposition, prouver d'abord l'existence de ces fluides, la possibilité de les condenser à son gré et de les projeter en dehors de soi, de façon à produire des mains, des têtes, des corps, par un acte de sa volonté même inconsciente, et à les faire se mouvoir comme s'ils étaient vivants. Si la doctrine catholique mettait en avant une hypothèse, même dix fois plus prouvée que celle-ci, on se contenterait de passer en haussant les épaules.



être, est qu'il n'est pas nécessaire que ces formations, ces forces, soient visibles pour produire ces empreintes. Nous avons vu un geste vigoureux s'imprimer à distance dans la terre glaise.

22° TRANSPORT DE LA MATIÈRE *à travers la matière. Apports.*

Un livre a été vu passant à travers un rideau. Une sonnette est passée d'une salle de bibliothèque fermée à clé dans un salon. Une fleur a été vue traversant perpendiculairement, de haut en bas, une table de salle à manger. On a cru observer des apports de plantes, de fleurs, de fruits, d'objets divers, qui auraient traversé les murs, les plafonds, les portes...

La question est de savoir si l'intellect du médium et des assistants suffit pour tout expliquer.

Dans tous les cas qui précèdent, cet intellect paraît suffire — mais en lui attribuant des facultés occultes prodigieuses [1].

Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de nous rendre compte de la manière dont notre esprit, conscient ou inconscient, peut soulever un meuble, frapper des coups, former une main ou une tête, imprimer une empreinte. Ce mode d'action nous demeure absolument inconnu. La science future le découvrira peut-être. Mais tous ces actes restent dans le domaine humain, et même, ne le dissimulons pas, dans un domaine assez vulgaire [2]!

L'hypothèse d'esprits étrangers aux vivants ne paraît pas nécessaire [3].

1. C'est-à-dire en supposant, sans en avoir la preuve, tout ce qui serait nécessaire pour rendre l'hypothèse admissible.

2. Ce raisonnement pourrait valoir en faveur de toutes les hypothèses, même les plus extravagantes. Par exemple : En raison du principe de l'évolution des êtres, lorsqu'une table se trouve dans telles ou telles circonstances favorables, comme lorsque plusieurs personnages distingués lui imposent les mains, elle acquiert soudain une intelligence, même supérieure à celle des opérateurs, et une force de déplacement considérable, et elle pourra les utiliser tant qu'elle subira l'influence de ces circonstances favorables. — Comment cela peut-il se faire? — Nous n'en savons absolument rien, mais on le saura peut-être un jour. En attendant, nous affirmons que ces actes sont du domaine de la table (!).

3. L'auteur laisse ici percer l'intention, subconsciente sans doute, qu'il a de tout admettre, plutôt que de recourir à l'hypothèse d'esprits étrangers.



Celle du dédoublement psychique du médium est la plus simple[1].

... Dans les expériences médiumniques, les choses se passent comme si un être invisible était là[2], capable de transporter dans l'air divers objets sans heurter, en général, les têtes qui sont là, dans une obscurité assez grande, agissant sur un rideau comme un vent violent qui le pousserait au loin, pouvant jeter ce rideau sur votre tête, vous en coiffant, et le serrer fortement contre votre figure, comme par deux mains nerveuses, et vous toucher par une main vivante et chaude. Ces mains, je les ai senties avec la certitude la plus incontestable. Cet être invisible peut se condenser assez pour devenir visible, et je l'ai vu passer dans l'air...

Il y a certainement un prolongement invisible de l'organisme du médium[3]. Ce prolongement peut être comparé à la radiation qui sort de l'aimant pour aller toucher un morceau de fer et le mettre en mouvement; on peut le comparer aussi à l'effluve qui émane des corps électrisés; nous le comparions également tout à l'heure aux ondes calorifiques[4]...

Nous devons donc admettre, tout d'abord, ce prolongement de la force musculaire et nerveuse du sujet. Je sens bien que c'est là une proposition hardie[5], à peine croyable, bizarre, extraordinaire, mais

1. Il ne suffit pas pour une hypothèse d'être simple : il faut d'abord qu'elle soit raisonnable.

2. Puisque tout se passe comme si un être invisible était là, pourquoi ne pas le supposer présent? C'est pourtant ce qui serait le plus naturel et le plus vraisemblable.

3. Nous voilà revenus au premier prolongement! Comment ne pas l'admettre, puisque l'auteur affirme qu'il y est *certainement?*

4. C'est à tort que l'on cherche à établir une analogie entre les radiations de l'aimant, les effluves des corps électrisés, les ondes calorifiques, qui sont d'ordre physique, et un prolongement produit par la volonté, qui serait d'ordre purement immatériel.

5. Oh oui! la proposition est plus que hardie, pas du tout croyable, très bizarre, dépassant les limites de l'extraordinaire!! Les faits sont là, c'est vrai, mais sans aucune corrélation avec l'induction que vous en tirez... Et dire que toute cette peine que l'on se donne n'est que pour éviter d'avoir à reconnaître la présence des esprits!



enfin les faits sont là, et que cela nous contrarie ou non, c'est un mince détail.

Nous sommes forcés d'admettre que ce prolongement, généralement invisible et impalpable, peut devenir visible et palpable, prendre, notamment, la forme d'une main articulée, avec de la chair et des muscles, montrer une tête, un corps [1].

Le fait est incompréhensible, mais, après tant d'observations différentes, il me paraît impossible de ne voir là que supercheries ou hallucinations [2]. La logique a des droits qui s'imposent.

Du médium (car sa présence est indispensable) peut donc s'échapper momentanément un double fluidique et condensable [3]...

1. Ce qui prouve une fois de plus que ce n'est pas le prolongement de la main, de la tête, etc., du médium, c'est que la tête n'est pas toujours la même. que la main est tantôt une main d'homme, tantôt une main de femme, tantôt une main d'enfant, etc...

2. Nous admettons la réalité des faits : Ce que nous nions, ce sont les conclusions que l'on en tire.

3. La présence du médium n'est pas absolument indispensable, et ce double fluidique est une nouvelle supposition.

(*A suivre.*) S. MICHEL.



ÉTUDE HISTORIQUE

Faits préternaturels en Angleterre au XVII° siècle

SORCELLERIE, APPARITIONS, ETC.



I

Le hasard, ou plutôt la Providence (puisque le hasard n'est que son incognito), m'a fait tomber sur un livre rare et curieux; j'ose ajouter très bien fait, ce qui ne gâte rien, même aux livres rares. Il est de Joseph Glanvil, chapelain du roi Charles II, fort malmené par Walter Scott dans son *Histoire de la Magie*, moins sérieuse qu'humoristique. Le romancier n'a pas assez de plaisanteries, encore sont-elles loin d'être constamment bonnes, sur la féroce stupidité du juge d'instruction Hunt, dont Glanvil publie intégralement les *examens*, et sur la crédulité à toute épreuve du bon ministre protestant.

Cependant le volume, publié en plusieurs fois, tant par son auteur que par un ami qui l'a continué après le décès de Glanvil, contient une excellente discussion sur la réalité de l'âme et des esprits, qu'il soutient contre les modernes *saducéens*, d'où son titre latin, SADUCISMUS TRIUMPHATUS, *le Saducisme triomphé* — on nous passera ce solécisme, en faveur de sa fidélité comme traduction.

Assurément Glanvil ne montre pas une aveugle crédulité quand il avoue que l'imagination et la mélancolie ont une grande puissance et peuvent produire d'étranges persuasions, on dirait aujourd'hui des autosuggestions. Il n'en est pas moins vrai que notre Malebranche a mis beaucoup d'imagination dans son tableau des *sorciers imaginaires*, à une époque où les sorciers réels abondaient ; à une époque où le grand et humble Vincent de Paul, dont la tête égalait le



cœur et qui eut non seulement le génie de la charité, mais encore le génie dans la charité, présidant un comité où figuraient le premier supérieur de ses missionnaires et le fameux archidiacre Boudon qu'on égalait à M. Olier pour le discernement des voies spirituelles, approuvait une méthode et une formule de confession des sorciers qui lui étaient soumises par le grand missionnaire Maunoir et le vicaire général de Vannes, Kerlivio, co-fondateur de la Retraite, effrayés de voir cette plaie religieuse et sociale gagner jusqu'à des membres du clergé. C'est alors que Louis XIV annulait, ou peu s'en faut, l'arrêt de la justice normande contre des malfaiteurs cent fois coupables, et imposait silence à tous les autres procès de sorcellerie (faiblesse étrange, mais trop concevable pour peu qu'on étudie l'homme), non parce qu'il était convaincu, comme Malebranche, de la fausseté des accusations, mais parce que la sorcellerie était chose si réelle qu'elle régnait tout près de son trône, que l'accusation venait de toucher à ce qu'il avait en ce moment de plus cher, et n'était que trop fondée.

Glanvil ne se borne pas à ce premier aveu. Il convient en même temps qu'on peut faire beaucoup, mais beaucoup d'esprit là-dessus, que ce serait grand dommage d'en priver les gens d'esprit. Il aurait pu ajouter : et aussi ceux qui n'en ont pas; nous croyons que ce seraient les plus privés. On voit, d'ailleurs, que l'homme ne change guère. C'est bien toujours la même chose. Rien n'est encore plus facile que l'esprit, et surtout l'esprit fait mal à propos.

Il ajoute aussi que le plus grand nombre des hommes est crédule. C'est encore aujourd'hui vrai, mais l'objet de la crédulité a changé. Aujourd'hui, elle est toute pour la science; donnez sous le nom de la science une explication qui n'explique rien, et qu'il faudrait expliquer elle-même si elle était explicable : on fera semblant de comprendre, et, la vanité aidant la crédulité, on croira, sans savoir même ce qu'on croit, comme le dindon de la fable :

> Je vois bien quelque chose,
> Mais je ne sais pour quelle cause
> Je ne distingue pas très bien.



Il avoue aussi qu'il y a vraiment des maladies (c'est encore aujourd'hui le triomphe de la science!) qui ont de terribles et bizarres symptômes, et qui produisent des effets étranges, émerveillants, par delà le cours ordinaire de la nature, *beyond usual course of Nature*, et que cela, sans doute, arrive quelquefois chez de prétendus sorciers. Et pourquoi pas chez de vrais? Est-ce que maladie et sorcellerie se dérangeraient mutuellement? Nous croyons qu'elles s'aideraient plutôt, comme la possession et le mal caduc mentionnés tous deux pour le même individu dans l'Évangile.

Il croit aussi que les inquisiteurs catholiques, *papist inquisitors*, ont quelquefois arrachédes aveux à des innocents par la torture. C'est ce qui a pu arriver parfois en Espagne, bien qu'on n'en puisse pas citer un cas authentique et certain, mais ce qui n'arrivait guère en France, où la question ne se donnait qu'après de premiers aveux obtenus ou du moins après de fortes présomptions acquises par l'instruction.

Il ajoute enfin que les pactes prouvés contiennent souvent des stipulations si étranges qu'on peut malaisément en comprendre la raison, et qu'on ne peut toujours en concilier toutes les circonstances avec les notions communément reçues au sujet des esprits et de l'autre vie.

Et il conclut : « Si ces aveux peuvent faire quelque profit à mes adversaires, grand bien leur fasse. Par ces concessions, j'ai déjà ruiné tous leurs livres qui prouvent à peine autre chose que ce que je viens de leur accorder. Et j'espère, d'ailleurs, qu'en retour ils m'accorderont bien quelque chose de tout ce qui reste encore, ces concessions faites. »

Dans le volume où Glanvil fait cette déclaration, le plus intéressant de tous les *tomes* réunis, on trouve, entre autres pièces fort curieuses, deux relations complètes de procès en Cour, faisant suite aux instructions dont nous avons donné ici même, au début de la Revue, quelques échantillons; puis des récits d'apparitions, telles qu'il s'en produit encore aujourd'hui, et de maisons hantées comme on en voit, non seulement en Normandie, en Bretagne ou en Rouergue, mais en plein Paris, où des commissaires de police sont obligés de constater par procès-verbaux, sur dires de témoins oculaires,



les méfaits des esprits, qu'ils prennent sans doute pour de la physique, mais pas toujours amusante, au moins pour ceux qu'elle atteint.

Un savant français, que la réprobation de la science officielle de France a porté jusqu'à New-York où il occupe un poste très éminent, le Dr Paul Gibier, poursuit, avec une énergie et une persévérance qu'on ne peut qu'admirer, du moins en elles-mêmes, une série d'évocations de morts, prenant avec une imperturbable sérénité les *farces* cruelles de nos ennemis-nés, les démons, pour des énigmes de la nature, et la plus authentique nécromancie pour de la pure physique. La sérénité dans l'erreur est le caractère de la science actuelle. C'est que, grâce au progrès de toutes choses, quand on part pour ce grand voyage de la science, on commence toujours par s'assurer contre le doute.

Et maintenant, allons aux faits. Nous donnons pour commencer deux procès de sorcellerie. Mais nous y attachons beaucoup moins d'intérêt qu'aux apparitions, ne pouvant nous dissimuler que les preuves sérieuses et trop certaines des crimes de la sorcellerie y sont accompagnées de superstitions insensées relativement aux épreuves propres à la découvrir. Il est certain que la magie n'est point un code, et qu'aucun sorcier sérieux n'a cru à ses prétendues règles. Dans ce royaume, il n'y a pas de *constitution :* le démon en est le roi absolu.

Florence Newton, sorcière irlandaise de Youghal

Copie des dépositions des témoins, lors de sa comparution aux assises tenues pour le comté de Corke, 11 septembre 1661. (Procès-verbal publié par Joseph Glanvil.)

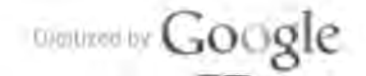
Cette Florence Newton fut enfermée dans la prison de Youghal par ordre du maire de la ville, le 24 mars 1661, pour avoir ensorcelé Marie Longdon, qui *donna évidence* contre elle aux assises de Corke, comme suit. Marie Longdon, *jurée et examinée* sur ce qu'elle pouvait dire contre Florence



Newton, sur toute pratique de sorcellerie, contre elle-même, à l'ordre qui lui fut donné de regarder en face la prisonnière, pâlit et montra une vive crainte de regarder de son côté; néanmoins elle le fit. Interrogée si elle la connaissait, elle dit que oui et voudrait ne l'avoir jamais connue. Depuis combien de temps elle la connaissait? a répondu : Depuis trois ou quatre ans. Qu'en Noël dernier ladite Florence vint trouver la déposante à la maison de John Pyne, à Youghal, où celle-ci était servante, lui demandant un morceau de bœuf du saloir. Celle-ci répondit qu'elle ne pouvait pas donner du bœuf de son maître. Florence parut fort en colère et dit : *Tu aurais aussi bien fait de me le donner*, et elle s'en alla en grommelant.

Environ une semaine après, la déposante s'en allant au lavoir avec un paquet de linge sur la tête, se rencontra avec Florence Newton qui, lui arrivant en face, lui jeta son paquet de la tête, la baisa avec violence et lui dit: « Marie, je te le demande, toi et moi soyons amies, car je ne t'en veux pas et je te prie de ne m'en pas vouloir non plus.» Marie s'en retourna donc, et, quelques jours après, elle vit une vieille avec un voile sur la figure se tenant près de son lit et quelqu'un debout auprès d'elle, pareil à un petit vieux vêtu de soie : cet homme, qu'elle prit pour un esprit, retira le voile du visage de la vieille, et alors elle vit que c'était la bonne femme Newton. L'esprit alors lui parla et voulut lui faire promettre de suivre son avis, qu'elle aurait alors toutes choses selon son cœur, et Marie lui répondit qu'elle n'avait rien à lui dire, que pour elle sa foi était dans le Seigneur.

Un mois après que Florence l'eut baisée, la déposante tomba très malade d'accès ou transes qui la prenaient tout à coup avec une telle violence que trois ou quatre hommes ne pouvaient pas la contenir. Et, dans ses accès, elle était souvent prise de vomissements et vomissait des aiguilles, des épingles, des clous à fers, des chicots, de la laine et de la paille, et cela fort souvent. Interrogée si elle s'apercevait de ce qu'elle vomissait, a répondu que oui. Car elle n'était pas alors aussi absorbée que dans les autres phases de ses accès. Un peu avant le début de ses accès, de petites pierres, et



même en quantité, lui étaient lancées, tandis qu'elle allait de côté ou d'autre, et la suivaient de place en place et même de chambre en chambre et la frappaient sur la tête, sur les épaules, sur les bras et, tombant à terre, s'évanouissaient. Elle et plusieurs autres les voyaient tomber sur elle et à terre, mais ne pouvaient les prendre, excepté deux ou trois que son maître et elle ont prises dans leur main ; une, entre autres, qui avait un trou et qu'elle attacha, sur un avis qui lui fut donné, avec un lien de cuir à sa bourse, mais elle s'évanouit aussitôt, bien que le lien restât noué solidement.

Dans ses accès, elle voyait souvent cette Florence Newton et criait contre elle, par les tourments que Florence lui infligeait ; Marie dit, en effet, que souvent elle lui enfonçait dans les bras des épingles et quelques-unes si solidement qu'un homme devait tirer trois ou quatre fois pour arracher une seule épingle et elles étaient piquées entre chair et peau. Souvent elle était transportée de son lit dans une autre chambre, quelquefois emportée au faîte de la maison, sur une planche entre deux poutres du grenier, quelquefois fourrée dans un coffre, quelquefois entre les deux couettes où elle couchait et quelquefois, le jour, entre le lit et la natte, dans la chambre de son maître.

Interrogée comment elle savait qu'on la remuait et qu'on la plaçait ainsi, puisque dans ses accès elle était dans une terrible absorption, répond qu'elle ne savait jamais où elle était jusqu'au moment où la famille et les voisins l'eussent enlevée des endroits où elle avait été ainsi portée et déposée. Sur la raison pour laquelle elle criait si fort contre Florence Newton, dans ses accès, elle répond : parce qu'elle la voyait et la sentait la torturant.

Interrogée comment elle pouvait croire que c'était Florence Newton qui lui faisait ce mal, elle dit : d'abord parce qu'elle la menaçait, puis : parce qu'après qu'elle lui eut donné ce baiser, elle tomba dans ces crises, et parce qu'elle la voyait et la sentait en même temps la tourmenter. Et enfin, quand les gens de la famille, sur l'avis des voisins et le consentement du maire, avaient envoyé chercher Florence pour l'amener à la déposante, elle se trouvait toujours plus



mal après qu'on la lui amenait et ses crises étaient plus violentes que jamais. Après que Florence fut emprisonné à Youghal, Marie ne fut pas tourmentée, mais fut très bien quelque temps, jusqu'au moment où Florence fut ramenée à Corke et alors la déposante fut aussi mal que jamais auparavant. Et le maire de Youghal, un M. Mayre, ayant envoyé voir si Florence était aux fers, comme on l'avait dit à la déposante, et trouvant qu'elle ne l'était pas, ordonna d'y mettre ordre, ce qui fut fait, et là-dessus Marie se trouva bien et a continué, dit-elle, de l'être jusqu'à cette heure. Et interrogée si elle avait eu de tels accès avant que Florence lui eût donné le baiser : « Jamais », répond-elle, mais elle croit que ce baiser l'a ensorcelée et principalement parce qu'elle a entendu dire à Nicolas Pyne et autres que ladite Florence en a fait l'aveu complet.

Marie Longdon ayant terminé sa déposition, Florence Newton jeta un regard vers elle, comme entre les têtes des spectateurs qui la séparaient de Marie, et levant ensemble ses deux mains, qui étaient emmenottées, les lança dans un violent mouvement de colère (W. Aston la voyait et l'observait en ce moment) contre Marie, comme si elle avait voulu la frapper et pu l'atteindre, et elle dit : « Maintenant, c'est fait. » Sur quoi la jeune fille tomba soudainement à terre comme une pierre, dans un si violent accès que tous ceux qui purent venir mettre les mains sur elle pouvaient à peine la contenir, elle se mordait les bras et se convulsait de la plus hideuse manière, au grand effroi de tous les spectateurs. Et l'accès continua environ un quart d'heure (ladite Florence Newton, accroupie, se pinçant les mains et les bras, et plusieurs de ceux qui l'ont observée en ont prêté serment). Ordre fut donné d'emporter la jeune fille hors de Cour et de la placer dans une maison ; d'où plusieurs personnes après cela ont apporté la nouvelle que Marie était dans un accès de vomissements et elles apportaient en même temps des épingles croches, des pailles, de la laine, dans des écumes blanches de salive.

Là-dessus la Cour ayant pris connaissance que la jeune



fille était bien lorsque Florence était aux fers et mal quand elle en était débarrassée, jusqu'à ce qu'on les lui remît, demanda au geôlier si elle était dans les fers ou non ; il répondit que non, qu'elle avait seulement les menottes. Ordre fut donné aussitôt de lui mettre les fers, et en les lui mettant elle cria qu'on la tuait, qu'on la démolissait, qu'on l'abîmait : « Pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? » Et elle continua de se lamenter durant un quart d'heure. Et alors arriva un messager de la part de la jeune fille, venant informer la Cour qu'elle était bien ; auquel immédiatement Florence, avec colère, marmotta ces mots : *Elle n'est plus bien*. Et sur la demande : Comment elle savait que Mary n'était plus bien, elle nia qu'elle eût dit la chose, bien que plusieurs en Cour eussent entendu ces paroles, et elle dit que si elle les avait prononcés, c'était sans savoir ce qu'elle disait, étant vieille et agitée et absorbée par ses souffrances. Mais la jeune fille étant passablement revenue de sa crise fut, avant que la Cour en sut rien, renvoyée de la ville à Youghal, ce qui fit qu'elle ne fut plus examinée par la Cour.

L'accès ayant été porté devant la Cour, avec toutes ses circonstances à la charge de Florence, comme étant une continuation de ses pratiques diaboliques, elle le nia, ainsi que le mouvement de ses mains et la parole : *Maintenant, c'est fait*, bien que la Cour eût vu ce mouvement et que les paroles fussent affirmées sur serment par un certain Roger Moore. Et Thomas Harrisson jura que ladite Florence avait fixé les yeux sur elle et fait ce mouvement des mains, et qu'il avait vu la jeune fille tomber aussitôt après et avait entendu Florence marmotter ces mots : *Maintenant, elle est à bas*.

Nicolas Stout a été récemment produit par M. l'attorney général : après serment prêté et examen subi, il dit qu'il l'a souvent éprouvée, ayant ouï dire que les sorciers ne peuvent dire l'oraison dominicale, soit qu'ils ne le puissent, en effet, soit qu'ils ne le veuillent pas. Là-dessus, elle affirma qu'elle pouvait la dire et l'avait dite souvent. Elle demanda donc à la Cour de l'entendre et l'on agréa la demande. Or, quatre fois de suite, après ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », elle ajouta aussitôt : « Comme



nous les pardonnons », laissant toujours de côté les mots : « Pardonnez-nous nos offenses. » Pressée de répéter ces paroles telles qu'on les lui prononçait, elle ne le fit pas. Sur quoi la Cour mit près d'elle une personne chargée de lui apprendre ces mots qu'elle passait. Mais, soit impuissance, soit mauvais vouloir, quand on les lui demandait, elle ne répondait que par des phrases où ce seul mot d'offense était compris, par exemple : « Aïe, aïe! offenses. »

Quand on lui demandait la raison de son refus, elle répondait qu'elle était vieille et manquait de mémoire. Et comme on lui demandait comment sa mémoire la servait si bien pour les autres parties de sa prière et ne manquait que là, elle dit qu'elle ne savait pas et n'y pouvait rien.

John Pyne, maître de Marie Longdon, fait une déposition identique à la sienne. Il dit que les pierres pleuvaient sur elle. Nous remarquons aussi la vieille expression de *Gammer Newton*, « la grand'mère Newton », que l'on retrouve jusque chez les sauvages d'Afrique comme titre d'honneur donné aux vieillards. Il ajoute la circonstance de la bible que tenait Marie sur ses genoux, jetée violemment loin d'elle avant les accès. Il avait vu une fois deux bibles qu'elle tenait sur sa poitrine étant couchée, jetées en un clin d'œil entre ses deux couettes. Parfois elle était jetée au milieu de la chambre et Nicolas Pyne (probablement son fils) retint un jour la bible si fort dans la main de la jeune fille, que, le livre leur étant tout à coup arraché, deux feuillets s'en déchirèrent. Elle était parfois jetée au fond du coffre de lingerie et cela de telle sorte qu'étant sous le linge, elle ne le dérangeait pas le moindrement. Tout le reste de sa déposition répète intégralement celle de Marie, y compris son transport sur le toit où il dut monter la chercher avec une échelle.

Nicolas Pyne ayant prêté serment dit que la seconde nuit après l'emprisonnement de la sorcière, le 24 mars dernier, lui et Joseph Thompson, Roger Hawkins et quelques autres vinrent lui parler au sujet de la jeune fille, lui disant que c'était l'opinion générale de la ville qu'elle l'avait ensorcelée et lui demandant de leur dire franchement si elle l'avait ensorcelée ou non. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas *ensorcelée*,

mais qu'il était possible qu'elle l'eût *œilladée* et qu'il y avait une grande différence entre ensorceler et *œillader*, qu'elle n'avait pu lui faire aucun mal si elle ne l'avait pas touchée, qu'elle l'avait seulement embrassée. Tout le mal qu'elle a pu penser en l'embrassant, Florence veut bien qu'il retombe sur elle-même. Elle ne voulait donc pas avouer qu'elle eût fait du mal à la jeune fille, et là-dessus, pourtant, elle tombe à genoux et prie Dieu de lui pardonner d'avoir maléficié la pauvre créature. Ils lui demandèrent de ne pas la pousser jusqu'à trépas. Elle dit alors qu'il y en avait d'autres, comme la bonne femme Halfpenny et la bonne femme Dod, qui pouvaient faire ces choses aussi bien qu'elle et que c'était peut-être une d'entre elles qui avait maléficié la jeune fille.

Vers le soir, la porte de la prison s'ébranla avec bruit (*shook*) et elle se releva en hâte et dit : « Que fais-tu donc là à cette heure de nuit? » Alors il y eut un grand tapage comme si un corps enchaîné et chargé de fers courait par toute la chambre. Ils lui demandèrent ce que voulaient dire ses paroles et d'où venait ce tapage, elle répondit qu'elle ne voyait rien, qu'elle n'avait rien dit et, en tout cas, ne savait quoi. Mais le lendemain, elle avoua que c'était un esprit, son familier, sous forme de chien gris.

Il ajoute que lui, M. Édouard Perry et les autres prirent un carreau de la prison près de l'endroit où la sorcière était placée et le portèrent à la maison où demeurait la jeune fille et le mirent dans le feu jusqu'à ce qu'il y fût rougi, puis y mirent quelques gouttes de l'eau de la jeune fille et que la sorcière fut alors grièvement tourmentée et, lorsque l'eau fut toute consumée, se retrouva bien.

Il raconte ensuite tout ce qui concerne les pierres, les transports sur le toit, dans les coffres, etc., comme dans les témoignages de Jean et de Nicolas Pyne.

Édouard Perry prête serment et dépose que lui, M. Greatrix et M. Blackwall vinrent voir la jeune fille, et M. Greatrix et lui avaient lu un moyen de découvrir une sorcière et voulaient l'essayer. Ils envoyèrent à la vieille un cordonnier qui, dans le siège où elle était assise essaya d'enfoncer une forte haleine, et ne le put qu'au troisième coup. Alors deux des personnes



qui l'accompagnaient et lui vinrent pour arracher l'alène et la retirerent moins un demi-pouce de la lame qui resta brisée dans le bois. Alors ils cherchèrent la place où elle avait été piquée, mais ne purent trouver le trou qu'elle avait fait nécessairement pour entrer. Ensuite ils prirent une autre alène et la mirent dans la main de la jeune fille et se précipitèrent sur la main de la sorcière en tenant la main qui serrait l'alène, mais ils ne purent l'y enfoncer, et l'alène se plia au point que personne ne put la redresser. Alors M. Blackwall prit une lancette et en ouvrit une des mains de Florence à un pouce et demi de longueur et un demi-pouce de profondeur, mais elle ne saigna pas du tout. Alors il donna un coup de lancette à l'autre main et elles saignèrent toutes deux.

Ce témoin a eu les mêmes aveux que les précédents relativement à la distinction entre *ensorceler* et *œillader*, à la demi-confession de la sorcière, et aux épreuves de la tuile (conseillée cette fois par un certain William Lap) et de la récitation du *Pater*.

M. Wood, ministre, ayant également juré, dépose qu'ayant entendu parler des pierres tombant en pluie et en jets sur la jeune fille et de ses accès, et se trouvant avec le père de Marie, il vint avec lui la voir et la trouva dans son accès, criant contre grand'mère Newton, qu'elle la piquait et la tourmentait. Et quand elle fut revenue à elle-même, il lui demanda qui la tourmentait, et elle répondit : « Grand'mère Newton. — Mais comment, dit-il, puisqu'elle n'était pas là? — Si, dit-elle, je l'ai vue auprès de mon lit. » Il lui demanda donc l'origine de son mal, qu'elle lui raconta comme elle est relatée ci-dessus. Alors on fit lever la jeune fille et l'on envoya quérir Florence Newton, mais elle refusa de venir, se prétendant malade, bien qu'elle parût se porter à merveille. Mais le maire de Youghal vint et, ayant parlé à la jeune fille, fit amener Florence, et la jeune fille tomba aussitôt dans un accès fort violent et trois fois plus long que les autres, et tout le temps que la sorcière fut dans la chambre elle cria continuellement qu'elle avait mal ici ou là, mais sans nommer jamais la sorcière, mais dès qu'elle fut partie, elle cria contre elle en la nommant grand'-mère Newton, et cela plusieurs fois. Et toujours quand



Florence était hors de la chambre, elle demandait un livre de prières, et trouvait des consolations pendant sa prière, mais dès que la sorcière était ramenée, bien qu'on n'eût pu le faire plus secrètement et qu'il ne lui fût pas possible, à ce que crut le déposant, de la voir, elle tombait aussitôt sans connaissance et comme étouffée, et cela continuait jusqu'au moment où l'on faisait sortir la sorcière, et dans tout le secret possible : alors elle reprenait ses sens.

M. Greatrix, M. Blackwall et plusieurs qui voulaient s'édifier sur l'influence de la présence de la sorcière firent la même épreuve et la même recherche à plusieurs reprises, avec tout le secret possible et de manière qu'il était impossible à la jeune fille de connaître ou l'entrée ou la sortie de Florence.

Richard Mayre, maire de Youghal, prête serment et dit que le 24 mars dernier, il envoya chercher Florence Newton et l'examina au sujet de la jeune fille; elle nia d'abord et accusa la bonne femme Halfpenny et la bonne femme Dod, mais enfin quand il eut ordonné de préparer un bateau pour faire l'épreuve de l'eau sur toutes les trois[1], alors Florence Newton confessa qu'elle avait œilladé (*overlooked*) la jeune fille et fait un maléfice avec un baiser, ce dont elle était marrie de cœur et priait Dieu de lui pardonner. Alors il examina pareillement les deux autres femmes, Halfpenny et Dod, mais elles nièrent énergiquement, consentant à subir toute épreuve. Sur quoi il fit conduire ensemble Florence, Halfpenny et Dod chez la jeune fille et il lui dit que les deux femmes, ou l'une d'elles avaient fait, d'après grand'mère Newton, le maléfice. Mais elle répondit : « Non, non, ce sont d'honnêtes femmes, c'est grand'mère Newton qui m'a maléficiée, et je pense qu'elle n'est pas loin. » Alors on amena la Newton secrètement, et Marie tomba aussitôt dans un très violent accès, presque étranglée; on éloigna la sorcière, et Marie revint à son état ordinaire, et l'épreuve recommença trois

1. Cette épreuve consistait à jeter les accusés à l'eau avec un poids considérable attaché au corps. Celui qui surnageait était sorcier, celui qui ne l'était pas allait au fond. Le P. Lebrun, de l'Oratoire, au dix-huitième siècle, dans son ouvrage sur *les Superstitions*, a vivement attaqué ce moyen judiciaire et peu judicieux.



fois. Il dépose ensuite qu'il y a trois aldermans à Youghal dont elle a embrassé les enfants, comme ils le lui ont affirmé et tous sont morts aussitôt après. Et sur ce qu'il envoya à Corke lui mettre les fers, il dépose comme on l'a dit précédemment.

Joseph Thompson dépose comme Nicolas Pyne et en termes quasi identiques au sujet du trait de la porte de la prison et des aveux de Florence sur son esprit familier et sur son maléfice.

Nous avons entendu jusqu'ici les plus considérables témoignages touchant l'ensorcellement de Marie Longdon par Florence Newton, pour lequel elle fut enfermée dans la prison de Youghal, le 24 mars 1661. Mais en avril suivant, elle ensorcela un certain David Jones à mort en lui baisant la main à travers la grille de la prison, pour quoi elle fut assignée aux assises de Corke, et voici les témoignages.

Éléonore Jones, veuve dudit David Jones, ayant prêté serment, est interrogée par la Cour sur ce qu'elle sait concernant toute pratique de sorcellerie par ladite Florence Newton sur David, son époux. Elle témoigne qu'en avril dernier, son mari, ayant passé la nuit au dehors, revint à la maison le matin de bonne heure, et lui dit : « Où penses-tu que j'ai été toute la nuit? » Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien. « Moi et Franck Beseley avons été en sentinelles toute la nuit près de la sorcière. » Sur quoi Éléonore lui dit : « Comment! Quel malheur est-ce? — Malheur! dit-il, marie-toi. Je doute fort qu'il m'en arrive le moindre bien. Car elle a baisé ma main à travers la grille, et depuis qu'elle a baisé ma main, j'ai une grande douleur dans ce bras et je crois vraiment qu'elle m'a ensorcelé, si jamais homme fut ensorcelé. » Elle lui répondit : « Le Seigneur t'en garde! » Toute la nuit sans interruption, depuis ce temps, il était sans sommeil et malade, se plaignant extrêmement d'une grande douleur dans le bras durant sept jours consécutifs et, à la fin du septième jour, il se plaignit que le mal était passé de son bras à son cœur, et alors il garda le lit jour et nuit, grièvement atteint et criant contre Florence Newton; au bout de quatorze jours, il mourut.

Francis Beseley, après avoir prêté serment, dit que, vers le



temps ci-dessus mentionné, se rencontrant avec David Jones et causant de plusieurs récits qui couraient sur cette Florence Newton (qui était alors à la prison de Youghal pour ensorcellement de Marie Longdon), qu'elle avait plusieurs esprits familiers qui la hantaient sous diverses formes, David Jones lui dit qu'il avait une grande envie de veiller Florence une nuit pour voir s'il pourrait apercevoir quelques chats ou autres créatures lui arriver à travers la grille comme on le soupçonnait, et il demanda à Francis de venir avec lui; Francis le voulut bien. Et quand ils y furent, David alla trouver Florence et lui dit qu'il avait ouï dire qu'elle ne pouvait réciter l'Oraison dominicale. Elle lui dit qu'elle le pouvait fort bien. Alors il lui demanda de la dire; mais elle s'excusa sur son défaut de mémoire causé par son grand âge. Alors David se mit à la lui apprendre, mais elle ne pouvait ou ne voulait la réciter, malgré ses leçons répétées.

Après quoi David Jones et Beseley s'étant un peu éloignés d'elle et causant sur ce qu'elle n'était pas capable de dire cette prière, elle appela David Jones, disant: « David! David! Viens ici : je puis dire maintenant la prière du Seigneur. » Sur quoi David s'approcha d'elle, l'autre s'efforçant de le retenir et cherchant à le dissuader d'aller à son appel. Mais il ne voulut pas croire et vint la trouver auprès de la grille, et elle commença la prière du Seigneur, mais ne put dire : *Pardonnez-nous nos offenses...* Si bien que David le lui répétait encore.

Elle se montra fort reconnaissante et lui dit qu'elle avait grande envie de l'embrasser, que la grille l'en empêchait, mais qu'elle voulait du moins lui baiser la main. Alors il donna sa main à travers la grille, et elle l'embrassa, et dès le lever du jour ils s'en allèrent; presque aussitôt après, le déposant apprenait que David Jones était malade.

Il alla donc le voir et le trouva souffrant depuis deux ou trois jours d'une douleur dans le bras. Il s'en plaignait extrêmement et il lui dit que du moment où il l'avait quitté, cette douleur l'avait saisi, que la vieille sorcière l'avait maléficié alors qu'elle baisait sa main, que la douleur était maintenant dans toute la main et qu'elle gagnait le bras. « Ne vois-tu pas,



dit-il, comme la vieille sorcière me déchire? Oui, je mets ma mort sur son compte, elle m'a ensorcelé. » Et plusieurs fois encore il se plaignit qu'elle l'avait tourmenté, qu'elle l'avait ensorcelé, répétant qu'il lui imputait sa mort. Et après avoir langui quatorze jours, David Jones expira.

Voilà tout ce que Joseph Glanvil nous a conservé de ce procès. Pour en finir avec les sorcières donnons encore *la narration de Maître Pool, servant et officier en la cour du juge Archer, dans son ressort, concernant le procès de Julienne Cox pour sorcellerie, lequel Pool, étant lui-même présent comme officier en la Cour, prit note des témoignages comme suit.*

Julienne Cox, âgée d'environ soixante-dix ans, était assignée à Taunton, dans le Somersetshire, aux assises d'été de 1663 devant le juge Archer, alors juge des assises en ce lieu, pour faits de sorcellerie qu'elle avait commis contre une jeune fille qu'elle avait frappée de langueur et de maladie causée par d'étranges accès, qui étaient l'effet de ses maléfices.

Les témoignages contre elle se divisaient en deux branches : 1° pour prouver qu'elle était sorcière; 2° pour prouver sa culpabilité dans les maléfices à sa charge contenus dans son acte d'accusation.

Pour la preuve du premier point, le premier témoin était un chasseur qui jura qu'il s'en allait avec une meute de chiens pour chasser un lièvre, et non loin de la maison de Julienne Cox, il leva enfin un lièvre. Les chiens le chassèrent de fort près, et le troisième rang le chassait à vue, si bien qu'enfin le chasseur, voyant le lièvre presque à bout et prenant à travers un grand fourré, courut à l'autre côté du fourré pour le prendre et le sauver des chiens. Mais sitôt qu'il eut mis la main sur lui il vit que c'était Julienne Cox qui avait la tête traînante à terre et les globes (selon son expression) en l'air. En la reconnaissant, il fut effrayé à ce point que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Cependant il lui parla et lui demanda pourquoi elle était là. Mais elle était tellement hors d'haleine qu'elle ne put lui faire aucune réponse. Ses



chiens aussi arrivèrent, donnant à pleine voix, pour s'emparer de la proie, la sentirent et la laissèrent pour chasser plus loin. Mais le chasseur avec ses chiens s'en retourna aussitôt, fort effrayé[1].

Un autre témoin raconte sous serment que, passant devant la porte de Julienne Cox, elle était sur le seuil à fumer une pipe de tabac et l'invita à entrer et à prendre une pipe, ce qu'il fit; et tandis qu'il fumait, Julienne lui dit : « Voisin, regarde quelle jolie chose il y a là. » Il regarde à ses pieds et voit un monstrueux crapaud entre ses jambes, le regardant en face : il essaya de le tuer d'un coup de pied, mais ne le put. Là-dessus Julienne lui demanda grâce pour la bête, disant qu'elle ne lui ferait pas de mal. Mais il jeta sa pipe et s'en retourna chez lui, à environ 2 milles de la maison de Cox et dit à sa famille ce qui était arrivé, et qu'il croyait que c'était un des diables de Julienne Cox. Après cela, il fumait chez lui une pipe de tabac lorsque le même crapaud lui apparut entre ses jambes. Il jeta le crapaud dehors pour le tuer et il le coupa ou crut le couper en plusieurs morceaux, mais retournant à sa pipe, le crapaud lui apparut encore. Il essaya de le brûler, il ne le put. Enfin il prit un bâton et l'en frappait. Le crapaud courait par la chambre pour éviter les coups, lui le poursuivant et le frappant toujours. Enfin le crapaud cria et s'évanouit, et il n'en fut plus jamais molesté par la suite.

Troisièmement, un autre jura que Julienne passait par sa cour tandis qu'on était à traire ses bêtes, et, s'étant baissée, elle faisait des marques sur la terre pendant quelques instants. Durant ce temps, tout le bétail se mit à courir follement, et plusieurs frappèrent leurs têtes contre les arbres et beaucoup d'entre eux moururent aussitôt. Sur quoi concluant qu'ils étaient ensorcelés, il lui fut dit que pour trouver la sorcière il fallait couper les oreilles des bêtes ensorcelées et les brûler, que la sorcière serait en telle souffrance qu'elle n'y

1. Comme le remarque Glanvil, il ne peut s'agir ici d'une sorcière se changeant réellement en lièvre, mais d'un prestige diabolique propre à tromper le chasseur. Les démons sont-ils moins farceurs aujourd'hui? Ajoutons que nous donnons ces deux procès à titre surtout de curiosité historique, n'ayant pas le moyen de les contrôler.



pourrait tenir qu'elles ne fussent tirées du feu. Il le fit, et tandis qu'elles brûlaient, Julienne Cox vint à sa maison, rageant et grondant qu'on l'avait vexée sans cause, mais elle alla droit au feu, y prit les oreilles qui brûlaient et fut calmée.

4° Un autre témoin (une femme) jure qu'elle a vu Julienne Cox voler dans sa propre chambre par la fenêtre, en sa taille ordinaire, et l'a très bien reconnue, qu'elle était sûre que c'était bien elle.

5° Un dernier témoignage fut la déclaration de Julienne Cox elle-même dans l'instruction de son procès par le juge de paix. Elle déclara, en effet, qu'elle fut souvent tentée par le diable de se faire sorcière, mais n'y consentit jamais. Un soir, elle marchait à un mille environ de sa demeure : arrivèrent à elle en chevauchant sur trois manches à balais trois personnes portées à une verge et demie à peu près de terre. Elle en reconnut expressément deux, un sorcier et une sorcière qui avaient été pendus pour sorcellerie plusieurs années auparavant. Le troisième, elle ne le reconnut pas. Celui-ci vint sous la forme d'un homme noir, il la tenta de lui donner son âme et d'en donner le gage en piquant son doigt et en signant son nom avec son sang et lui dit qu'elle avait désir de vengeance contre plusieurs personnes qui lui avaient fait tort, et ne pouvait accomplir ce dessein sans son aide, mais qu'à la condition proposée, il la vengerait d'eux. Elle dit qu'elle n'y avait pas consenti.

(La façon dont elle nia fut sans doute considérée comme un aveu, puisqu'elle fut condamnée et exécutée.)

L'officier de justice continue :

Voici maintenant les témoignages relatifs à l'ensorcellement d'une jeune fille.

Il fut prouvé que Julienne Cox vint demander l'aumône à une maison où cette fille était en service, et qu'elle lui dit qu'elle n'aurait rien et ajouta des paroles dures qui la blessèrent. Là-dessus Julienne, en colère, lui dit qu'elle se repentirait avant la nuit. Et ainsi fut fait, car avant la nuit elle fut prise d'un accès de convulsions, et quand elle en sortit, elle vit Julienne Cox qui la suivait et elle criait aux gens de la maison de la sauver de Julienne.



Mais personne ne voyait Julienne, excepté elle, et l'on imputa la chose à son imagination seule. Mais dans la nuit, elle cria contre Julienne Cox et l'homme noir, qu'ils venaient sur son lit et la tentaient de boire quelque chose qu'ils lui offraient. Mais elle cria qu'elle se défiait des breuvages du diable. On l'imputa encore à son imagination, ils lui dirent d'être tranquille, puisque, étant dans la même chambre avec elle, ils ne voyaient ni n'entendaient rien, et ils pensèrent enfin que c'était une idée qu'elle se faisait et pas autre chose.

La jeune fille, la nuit suivante, s'attendant à la même aggression, prit avec elle un couteau qu'elle mit à la tête de son lit. Au même moment de la nuit que précédemment, Julienne et l'homme noir vinrent sur le lit de la jeune fille et la tentèrent de boire ce qu'ils apportaient, mais elle refusa, criant (et toute la famille l'entendit) qu'elle se défiait des breuvages du diable, et elle prit son couteau, le lança à Julienne et la blessa, dit-elle, à la jambe. On la pressa d aller sur-le-champ avec le témoin à la maison de Julienne Cox pour voir s'il en était ainsi. Le témoin alla donc, ayant pris le couteau. Julienne ne voulait pas le laisser entrer, mais il força la porte et trouva une blessure fraîche à la jambe de Julienne, qui s'adaptait au couteau, a dit la jeune fille; Julienne venait justement de la panser. Il y avait aussi du sang sur le lit de la jeune fille.

Le matin suivant, elle continua ses cris, que Julienne Cox lui apparaissait dans le mur de la maison et lui présentait de grandes épingles qu'elle était forcée d'avaler. Et tout le jour on la voyait porter la main au mur et du mur à sa bouche et elle remuait la bouche comme pour manger. Mais personne hormis elle ne voyait quoi : on en conclut que ce devait être imaginaire et l'on y fit fort peu d'attention. Mais à la nuit, elle commença à se trouver fort mal, se plaignit que les épingles que Julienne l'avait forcée de manger en les tirant du mur la tourmentaient dans toutes les parties du corps au point de ne pouvoir y tenir, et elle criait lamentablement dans sa souffrance. Donc en présence de plusieurs personnes, on la leva et dans plusieurs parties de son corps plusieurs gonflements



considérables apparurent et aux boutons qui les couvraient plusieurs grandes épingles. Le témoin les arracha et, à l'audience, il y en eut une trentaine de produites devant la Cour; je les ai moi-même maniées, et plusieurs témoins prêtèrent serment qu'elles avaient été retirées du corps de la jeune fille.

Le juge fait ensuite l'expérience du *Pater* tout en déclarant qu'elle est déjà convaincue. Mais elle ne peut parvenir à dire : *Et ne nous induis pas en tentation.* Ce n'est pas le même passage que pour l'autre sorcière. Mais ici ce n'est pas un procès-verbal et le rédacteur a pu se tromper plus aisément que le greffier, étant nécessairement moins responsable.

L'accusée fut condamnée et exécutée. Plusieurs blâmèrent le juge de l'avoir condamnée sans aveu de sa part. Glanvil le défend, trouvant les preuves suffisantes. Nous n'osons pas, nous-même, entreprendre de juger ce nouveau procès :

Non nostrum tantas componere lites.

A. Jeanniard du Dot.



Le Rôle des Anges dans l'Univers

XVI

De la vertu informatrice de l'esprit en général et de celle des anges en particulier

Ce que nous avons à dire au sujet de la coopération des esprits célestes à la formation des mondes repose sur des principes qui, au cours de la présente étude, ont déjà été traités ou du moins soulevés. Ces principes les voici : *a*) Seuls les anges glorifiés — à l'exclusion des démons — ont le pouvoir de *présider* aux corps. — *b*) C'est à la hiérarchie moyenne que furent dévolues par Dieu les œuvres du haut univers. — *c*) Les Dominations occupent le chœur supérieur de cette hiérarchie et chacune d'elles, comme chaque ange quelconque, se trouve être d'une espèce à part. — *d*) Les esprits bienheureux ne s'intéressent au monde qu'en vue de l'homme, pour la gloire de Dieu, créateur et rédempteur; parce que l'homme est la fin de la création de ce monde, le sujet de l'Incarnation et l'objet de la Rédemption. — *e*) L'homme est en outre le type de tout le reste de la création; et le monde angélique, dont l'âme humaine est la synthèse admirable, correspond par ses opérations aux opérations de l'âme. Ce qui nous a permis de nous élever de la connaissance de notre âme à la connaissance des esprits célestes. — *f*) Enfin nous avons observé que l'âme est la forme du corps.

Nous allons maintenant considérer ces points-là sous un jour nouveau et nous tâcherons de conclure que les Dominations ont le pouvoir de tirer d'une matière première les substances dont cette matière est le principe; et que les Domina-

tions ont, en outre, le pouvoir d'ériger la matière en toutes sortes de corps bruts et en toutes sortes d'astres.

*
* *

Toute âme est une forme. Tout ange, d'après saint Thomas, est également une forme. — L'âme est tantôt forme adhérente comme l'âme par excellence qui anime l'homme ; tantôt forme inhérente comme l'âme de tous les autres êtres animés. — L'esprit pur ou angélique est forme séparée.

Toute forme spirituelle a pour propre d'informer la matière, de produire une chose en lui donnant l'aspect qui la rend telle qu'on puisse la reconnaître pour ce qu'elle est.

Tout ange, en tant que forme séparée, a pour propre de former, à l'aide de la matière, des corps *inanimés* qu'il meut sans les animer. Dans le terme des corps inanimés, nous comprenons ici les grands corps de l'univers, les astres.

*
* *

Afin de nous rendre compte de la vertu informatrice de l'esprit, mettons maintenant en comparaison l'ange avec les âmes.

L'ange est un esprit pur indépendant de toute corporéité. Les âmes, à divers degrés, sont des esprits impurs, parce qu'elles ont pour fin d'être unies à des corps qu'elles animent ; chaque âme constituant avec le corps qui lui est destiné, exclusivement à tout autre corps, un être spécial.

Les âmes des végétaux et des animaux sont *inhérentes* à la substance organique dont elles informent les corps des animaux et des végétaux, à partir de l'*intérieur* de l'être ; et l'inhérence de ces âmes est d'autant plus *intime* à la matière que l'organisme est moins développé. L'âme végétale est donc plus inhérente à la matière que l'âme animale.

L'âme humaine n'étant qu'*adhérente* à la substance du corps, elle l'informe en affectant la substance corporelle *aussi bien extérieurement qu'intérieurement par rapport à l'être humain.*



Notre âme n'est point enfouie dans la matière; aussi a-t-elle la faculté de subsister en dehors de la matière.

L'esprit pur ou angélique n'est pas même adhérent à la substance des corps inanimés qui reçoivent de lui, par simple attouchement ou influx, la forme qui leur est propre, c'est-à-dire l'information ontologique. Et c'est pourquoi les anges sont appelés des formes *séparées*. Ils sont séparés de la matière sur laquelle ils agissent, et cette information est par conséquent *tout à fait extérieure* aux substances inanimées que les anges affectent. Cette information est en outre *facultative*, de sorte que l'ange peut informer ou n'informer pas la matière. S'il est des anges qui utilisent leur faculté informatrice, ce n'est que pour satisfaire le Créateur et correspondre à l'ordre de la création. Or, une multitude d'anges n'informent rien ; tels les esprits de la hiérarchie supérieure, et nous doutons qu'à ces grands anges de trois ordres puisse être appliqué le terme de formes séparées, employé par saint Thomas pour les anges en général, si ce n'est dans un sens suréminent. Ces anges sublimes, loin de tendre à l'information, semblent plutôt être informés eux-mêmes par le Très-Haut qui, en vertu d'influences divines les plus intimes, les transforme en Génies, en Amours et en Trônes de sa souveraine présence.

⁂

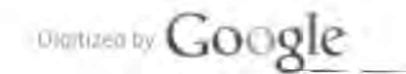
L'information humaine va nous donner une idée parfaite de la vertu informatrice dont les anges sont doués en tant qu'esprits purs.

Observons d'abord ce qui eut lieu lors de la création du premier homme. Ce fut l'œuvre exclusive de Dieu, porte le texte révélé; Il dit ensuite : *Faisons* un homme *à notre image et à notre ressemblance* : Et Dieu *créa* l'homme à son image : C'est à l'image de Dieu qu'il le créa : il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous;... Le Seigneur Dieu *forma* donc l'homme du limon de la terre, et il *souffla* sur son visage *un souffle de vie* et l'homme fut fait âme vivante ». (Gen., I, 26, 27, 28, II, 7.) L'homme nous apparait par son corps vivant et c'est ainsi que nous le

désignons. Ce que Dieu forma du limon de la terre c'est *le corps* de l'homme. Quel honneur dès le premier commencement du genre humain ! Ce n'est pas une âme, ce n'est pas non plus un séraphin ; c'est Dieu lui-même qui informe le corps du premier homme. Et pour faire éclater sa puissance infinie en indiquant la terre comme origine et séjour de l'homme, il se sert de qu'il y a de plus abject : un peu de boue qu'on foule aux pieds. Et de cette fange c'est à son image que Dieu informe *le corps* humain, puisque lui-même daigne lui servir de forme. Non, ce n'est pas seulement l'âme, c'est aussi le corps qui est formé à l'image de Dieu ; parce que Dieu inaugure ici ce que fera l'âme à partir du premier descendant du premier homme. Et l'âme d'Adam que Dieu *insouffle* ensuite sur son visage déjà divin n'est pas une création ordinaire, effet du *dixit et facta sunt*, c'est plus qu'une parole ; c'est le souffle intime, le soupir d'amour. Cependant, l'âme aussi bien que les autres créatures subsiste à part ; ce n'est pas une émanation, c'est une créature qui existe en dehors de l'essence divine et que Dieu conserve, comme il l'a créée, en raison de sa toute-puissance. L'Esprit-Saint, en inspirant les termes extraordinaires qu'emploie la *Genèse*, a voulu exprimer toute la noblesse de l'âme, l'honneur que mérite le corps et combien sublime est l'homme appelé à vivre de Dieu.

Et puis l'homme complet n'est pas l'œuvre du Père seul, mais le chef-d'œuvre des trois augustes personnes de la Sainte-Trinité : « *faisons* un homme ». Le Père a créé de rien le limon, et l'âme d'Adam destinée à maintenir dans sa forme vivante le corps informé par Dieu. Le Fils a infus cette première âme dans ce premier corps préludant à sa future incarnation. Le Saint-Esprit a uni le corps et l'âme si intimement que les deux constituent ensemble la personne humaine.

J'ajoute que les anges ne sont pas restés étrangers à la création de l'homme. L'immense multitude d'anges gardiens, chacun prédestiné à présider à l'existence de l'un des membres de l'humanité, auront recueilli, dans l'univers entier, de toutes les substances imaginables pour pétrir le limon sur lequel Dieu devait opérer.



*
* *

Plus distingué encore semble être le corps d'Ève puisqu'il fut formé par Dieu également, non d'une substance vile et inanimée comme le limon, mais du noble corps d'Adam.

Quel fut le songe ou la vision d'Adam durant le somme profond et mystérieux que le Créateur lui imposa, divin hypnotiseur, et que les Pères appellent *extase*, ravissement prophétique, vue d'un avenir lointain? Le premier homme, répondent les Pères, contemplait le nouvel Adam, le Christ expiré en croix, tandis que de son cœur divin jaillissait, sous un coup de lance, limon de sang et d'eau, l'Épouse de l'Époux des cantiques.

*
* *

Admirons ici la gradation que l'Auteur de toutes choses observa dans la création primitive de l'homme. Il y a là un acte triple exprimé en trois termes : créer, former, faire. Dieu notre Créateur, notre Auteur et notre Père à conçu l'homme, il l'a engendré, il l'a créé à son image; et la première femme est née du premier homme, premier-né de Dieu. L'un et l'autre reçoivent directement de Dieu la forme, l'être et la vie L'âme survient en même temps, créée à part et formée elle aussi, non de limon, ni de substance corporelle vivante, mais de souffle divin.

Et lorsque Ève devient mère, Dieu créée la troisième âme. Et le corps du premier enfant d'Adam n'est plus formé par Dieu: il est formé par l'âme. Et il en sera ainsi dans la suite et jusqu'à la fin du monde.

Oui, l'âme humaine informe le corps humain d'un peu de limon dérobé à la substance de l'homme. Le limon, sous l'empire de l'âme, se transubstancie en toutes les substances que comporte le corps: et la fange s'érige en organisme vivant, si parfait et si beau qu'il rend tous les attributs de l'image de Dieu.

Voilà le résultat de l'influence *inconsciente* de l'esprit,

l'attouchement d'une âme nouvellement créée sur la substance organique.

Or si telle est la faculté informatrice de l'âme humaine, inférieure aux esprits célestes, que refuser au pouvoir des anges, eux qui, en possession de leur intelligence et de leur volonté, agissent sciemment dans la plénitude de l'être? Que refusera-t-on au prestige de l'esprit pur, mis en contact avec le chaos originel? N'ont-ils pu, ces esprits angéliques, envoyés par le Tout-Puissant dans l'univers, eux substances spirituelles d'espèces infiniment variées, n'ont-ils pas obtenu de Dieu la puissance mise en contact avec le chaos de changer, grâce à leurs ineffables attouchements, la matière première en toutes sortes de substances corporelles, dès lors qu'il est donné à l'homme lui-même, à l'aide de ses procédés industriels, de changer le sable en verre, le bois en papier, etc., de tirer le sucre de substances organiques, etc.? — Et puisque nous, comparativement si faibles et ignorants, parvenons à produire tant de belles choses en fait d'ameublement, de machines, d'édifices, et à lancer nos bâtiments flottants à la mer, contesterons-nous à des anges le pouvoir d'allumer une étoile, de construire un globe planétaire et de le guider au sein des espaces?

Alfred Van Mons.



DE VRAIS MIRACLES CONSTATES

(Suite)

V

Témoignages des adversaires du catholicisme en faveur des miracles bibliques.

1° Consultons d'abord l'*Écriture* relativement à ces aveux. « Cet homme fait beaucoup de signes, que ferons-nous ? Si nous le renvoyons ainsi, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront, et ils s'empareront de notre pays et de notre nation. Dès ce jour par conséquent ils eurent l'idée de le tuer[1]. » Voilà un aveu que la vérité seule peut arracher aux pires ennemis du Christ, aux pharisiens; comme la vérité put seule contraindre les ministres de l'enfer, les magiciens de Pharaon, à s'écrier : « Le doigt de Dieu est là[2] », et Pharaon lui-même à reconnaître que Dieu est juste et puissant : « J'ai péché. Priez le Seigneur votre Dieu[3]. » Simon le Magicien, qui fut plus tard le grand adversaire de saint Pierre, dans l'établissement de l'Église à Rome, était dans la stupeur, à la vue des miracles des Apôtres, tant ces merveilles surpassaient ses prestiges. Il alla même jusqu'à croire, à cause de cela, à la prédication apostolique et reçut le baptême : « Et Simon crut lui-même; et baptisé, il suivait Philippe; en voyant faire aussi des signes et de grands miracles, il était dans la stupeur[4]. » Que sa conversion fût sincère ou simulée, la force du témoignage reste : il fut l'ennemi déclaré du christianisme naissant, et cela nous suffit.

Les juifs reconnaissent encore ces miracles quand ils accu-

1. S. Jean, xi, 47, 48.
2. Ex., viii, 19.
3. *Ibid.*, x, 16, 17.
4. Actes, viii, 13.

sent Jésus, non pas de faire des signes, mais de les faire le jour du sabbat : c'était un prétexte.

Même en attaquant la vérité philosophique des miracles du Christ, ce qu'ils font en les attribuant aux démons, les juifs rendent témoignage à la réalité historique des guérisons et des résurrections qu'il opère ; c'est parce qu'ils sont réduits à l'impuissance de nier leur vérité historique, qu'ils se retranchent derrière la vertu diabolique pour les interpréter. Et leur Talmud[1] nous prouve qu'ils ont persisté dans leur explication. Ce silence, relatif aux faits, est un aveu implicite.

Mais les démons eux-mêmes n'ont-ils pas reconnu et publié, en voyant les miracles de Jésus-Christ, que celui-ci était le saint de Dieu, le Messie? C'était reconnaître sa mission, et très probablement sa divinité, que de s'écrier par la bouche des possédés : « Qu'y a-t-il entre nous et vous, ô Jésus, fils de Dieu? Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu[2]. » Jésus étant venu, comme il l'a dit, pour détruire les œuvres et le règne de Satan, il est bon de voir confesser sa divinité, du moins sa grande puissance pour tourmenter les démons, par ses plus redoutables adversaires.

2° Compulsons maintenant l'*histoire*, pour y chercher les aveux des plus célèbres ennemis du christianisme.

Un passage des conférences du P. Monsabré[3] résume toutes ces recherches et en dispenserait au besoin : « Eh bien, dit-il, ni les hérétiques, ni les païens, ni les juifs ne se sont plaints de la supposition ou de la corruption des récits apostoliques relativement aux miracles. Les hérétiques en revendiquaient pour eux les bénéfices ; les païens, pendant quatre siècles, ont continué, par la bouche de leurs philosophes : Hiéroclès, Celse, Porphyre, Julien, la confession de la Synagogue qui attribue les miracles à Satan ; et les juifs, dans leur Talmud, n'ont pu les expliquer qu'en accusant Jésus-Christ d'avoir volé dans le sanctuaire le *Nom sacré*. » Mais nous avons des aveux spéciaux à enregistrer et de très précieux.

1. Talm., Sem. Hammephoras.
2. S. Matth., VIII, 29 ; S. Luc, IV, 34.
3. P. Monsabré, *Conf.* Mirac., t. III, p. 62.



Commençons par Josèphe, le célèbre historien juif. Quoique contesté quelque temps, le texte que nous lui empruntons a été toujours lu dans tous les exemplaires de Josèphe : il a été donné comme authentique par Eusèbe, saint Jérôme, Sozomène, Isidore de Damiette, Call. Nicéphore, Cédrène et Suidas. Baronius a démontré que, si un exemplaire ne portait pas ce texte, c'est qu'on l'y avait rayé. Huet, Benoît XIV, le manuscrit du Vatican ont justifié Baronius contre Casaubon, etc.

Ce texte est donc d'un très grand poids, étant donné que Josèphe joint au mérite de la gravité propre à l'historien, celui d'avoir été presque contemporain des événements qu'il décrit et celui d'avoir été gouverneur de la Galilée, qui retentissait encore du bruit des miracles du Christ :

« En ce temps-là, dit Flav. Josèphe[1], exista Jésus, homme sage, s'il faut l'appeler un homme seulement. Il était *faiseur d'œuvres admirables*, le maître des hommes qui embrassent volontiers la vérité. Et il a attiré à lui une foule de juifs et de païens. C'était le Christ. » Puis il dit que sa mort ne l'a pas empêché d'avoir des amis, « puisqu'il leur est apparu vivant trois jours après, comme les prophètes de Dieu l'avaient annoncé de lui, ainsi que beaucoup d'autres choses admirables ».

Entendons Celse, encore un ennemi juré du Christ.

Origène[2], qui le combattit victorieusement nous dit de lui : « Il donne en quelque sorte son assentiment aux miracles que Jésus a faits et par lesquels il en a attiré beaucoup à sa suite. Mais, ces miracles, il les attribue par la calomnie, non pas à la puissance de Dieu, mais à l'art magique. Et c'est souvent que Celse, ne pouvant nier les miracles que Jésus a faits d'après ce qui est écrit, a déversé la calomnie sur eux en les attribuant aux prestiges; mais souvent aussi nous l'avons combattu de toutes nos forces. » Celse disait aux chrétiens, d'après Origène : « Vous avez cru qu'il était le Fils de Dieu parce qu'il a guéri des boiteux et des aveugles. »

Hiéroclès souscrit à ce jugement sur la vérité historique de

1. Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. XVIII, ch. III, n° 3.
2. Orig., *Adv. Cels.*, l. I, n°s 28, 38; l. II, n°s 9, 48.



nos miracles bibliques, quand il les compare insolemment aux prétendus miracles d'Apollonius de Tiane. Il en est de même de Volusien, qui va jusqu'à donner la préférence aux miracles d'Apollonius sur ceux de Jésus-Christ. Ces deux auteurs païens ont été réfutés comme ils méritaient de l'être par Eusèbe ou saint Augustin[1].

Ils ont au moins avoué que Jésus-Christ faisait des miracles : on ne peut comparer à d'autres choses ce qui n'existe pas comme réalité.

Mais on pourrait leur répondre, même en supposant réelles les inventions de la vie merveilleuse d'Apollonius, ce que répondait Arnobe à d'autres païens : « Pouvez-vous nous nommer un seul homme qui, à travers les âges, parmi tous ces magiciens, ait fait la millième partie de ce qu'a fait le Christ[2]? »

Écoutons maintenant Julien l'Apostat, tel que nous le fait parler saint Cyrille d'Alexandrie[3] :

« Jésus, dit Julien, a fait peu d'œuvres considérables, à moins d'appeler telles, d'avoir guéri les boiteux et les aveugles, d'avoir conjuré les démons... marché sur les eaux. » Pourtant il parle plus loin des « œuvres prodigieuses... qu'il y a dans l'Évangile. »

Qui croirait que l'empereur Tibère, lui-même, eût été si frappé des miracles du Christ, qu'il ait sérieusement eu la pensée de le mettre pour cela au nombre des dieux de l'empire? Et, pourtant, rien n'est plus vrai : Tertullien et Eusèbe le racontent comme un fait certain. Si le projet impérial échoua, il le dut à la malveillance du sénat, mécontent d'être devancé par l'empereur, qui ne l'avait pas consulté, dit Eusèbe. Peut-être la cause en fut aussi, comme le dit P. Orose, le refus par Tibère des honneurs divins pour lui-même. « Quoi qu'il en soit de ces diverses raisons, dit Houtteville[4], il demeure indubitable que Tibère proposa d'accorder à Jésus-Christ les honneurs suprêmes, et cela seul prouve la

1. Eusèbe, *Prædic. ev.*, l. III, c. VIII ; S. Aug., Ep. 135, 136.
2. *Loc. cit.*
3. S. Cyr. d'Al., l. VI, 10.
4. Houtteville, *Relig. chr. prouvée par les faits*, p. 69; Tertul., *Apol.*, c. v; Eus., *Hist. eccl.*, l. II, c. II.



haute idée qu'il en avait conçue au bruit de ses prodiges. » Cela prouve autant la divinité de ces miracles que leur vérité historique et leur vérité relative, qui avait abouti à prouver la puissance divine en Jésus-Christ.

Lampride[1], *Vie de Sévère*, nous tient presque le même langage sur Alexandre-Sévère. Ce prince, quoique païen, faisait un si grand cas de Jésus-Christ, de sa doctrine et de ses miracles, qu'il lui avait dédié un oratoire privé où il allait en secret l'honorer. Le même historien dit encore cela d'Adrien, qui fit ériger plusieurs temples sans idoles, pour qu'ils fussent plus agréables au Christ. C'est de ces édifices que parle Spartien quand il parle des « Adrianées ».

Il n'est pas jusqu'à Mahomet qui ne professe la vérité des miracles évangéliques[2], d'après Grotius :

« Mahomet reconnaît, dit cet auteur protestant, que Jésus-Christ a rendu la vue aux aveugles, la santé aux infirmes, le mouvement aux boiteux, la vie aux morts. » Et, en conséquence, il le regardait comme un grand prophète, aussi grand que Moïse. C'était reconnaître la vérité historique et relative de leurs miracles.

Écoutons Grotius[3] parlant en son propre nom.

Il s'agit, cette fois, des miracles de Moïse et de Josué :

« Ceux qui vivaient, les recevaient (ces récits des miracles) de leurs pères qui les avaient appris de leurs ancêtres. Pour ceux de Moïse et de Josué, combien ont attesté la vérité des miracles que Dieu a accomplis avec évidence sous les yeux de leurs prédécesseurs, en mille occasions, principalement quand il les retira de l'Égypte, les conduisit à travers le désert et les introduisit dans la terre de Chanaan? » De ceux du Christ, il dit qu'ils ont pour but « l'attestation de sa doctrine et de sa mission ».

Jean-Jacques Rousseau[4] est encore plus affirmatif : il admet la vérité historique des miracles de l'Évangile et leur vérité philosophique, puisqu'il leur conserve le nom de miracles :

1. Lampr., *In Severo*.
2. Grot., *De la vér. de la relig. chr. Dém. évang.*, t. XII, p. 128.
3. *Id. De la vér. de la rel.*, l. I, c. VII; l. II, c. V.
4. J.-J. Rousseau, *Emil.*, l. IV; *Lettres de la Montagne*, III.

« Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente et, les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont bien moins attestés que ceux de Jésus-Christ. L'inventeur en serait plus grand que le héros... Les miracles étaient faits par Jésus-Christ, sans appareil ni pompe, comme ses discours et sa vie. »

Avicenne[1], philosophe mahométan, a cru, lui aussi, ou du moins a cherché à faire croire que les miracles du Christ pouvaient s'expliquer par la puissance de l'imagination.

Rien n'est nouveau sous le soleil : nos incrédules de l'école de Charcot cherchent, de nos jours, à les expliquer ainsi que ceux de Lourdes, par la persuasion ou foi qui guérit. Ils n'admettent que leur vérité historique.

Castro et Médina ont réfuté les uns et les autres.

« La preuve tirée des miracles, dit le protestant Haller[2], est intelligible pour tous les hommes et forte en même temps. Grâce à ce témoignage divin, plusieurs milliers de personnes ont proclamé Jésus, Messie-Roi. » Voilà pour la vérité relative.

« Si les dons du Saint-Esprit, dit Fabri[3], un autre protestant de marque, surabondaient dans les Apôtres, leurs successeurs n'ont pas pu en être totalement dépourvus. Et eux morts, l'Église du Christ a pu montrer ce qu'elle était par l'argument de l'esprit et de la puissance. »

Il y a beaucoup de miracles, dit Tholuck[4] : « Ils sont appuyés sur des témoignages très puissants et reconnus vrais par l'Église : de plus, ils se rattachent par une chaîne ininterrompue aux miracles des temps apostoliques, comme ceux-ci font suite aux miracles du Seigneur. »

Schelling[5] affirme aussi que : « Les miracles n'ont jamais cessé, de fait, dans l'Église et les protestants sont inconséquents, quand ils les acceptent pour le berceau du christianisme et les rejettent pour le temps suivant. »

1. Avicenne, *in IV Sext. Nat.*, c. VI.
2. Haller, *Lettres sur les vérités les plus imp.*, 7.
3. Fabri, *Œuvr.*, *1885*, p. 50.
4. Tholuck, *Credib. de l'hist. év.*, p. 420.
5. Schelling, *pass.*

Stanhope[1], encore un protestant, a écrit sur le même sujet :

« La vertu miraculeuse des disciples ajoute une nouvelle splendeur à la gloire du Maître, par ces motifs que ces miracles, opérés par eux, le furent au nom de Jésus ; et on n'a jamais vu un prophète qui en ait opéré un seul au seul nom de Moïse. »

Plusieurs de ceux-là même qui voient des transformations importantes dans la Bible, à travers les siècles, ce que l'Église condamne, admettent au moins un fond de vérité dans ce saint livre : « Il doit y avoir un fond de vérité historique », dit, à ce sujet, Graetz[2]. »

Terminons ces citations, si nombreuses et si concluantes, par celle de l'anglican Porteus[3], qui les résume toutes :

« Jésus-Christ a fait des miracles réels et véritables ; et puis, les miracles pouvant seulement être faits par la puissance divine, il est également certain que le Christ et sa religion sont divins et proviennent de Dieu. »

Passons, maintenant aux miracles particuliers.

1. Shanope, *Déf. de la rel. chr.*, 1, p. sect. II.
2. Graetz, *Hist. des Juifs*, t. II, p. 270.
3. Porteus, *The benef. effects of christianity*, prop. XI,

(*A suivre.*) Abbé P. T.



VARIÉTÉS

La Mahatma Agoumya Gourou Paramahansa et ses pouvoirs occultes.

Le *Progressive Thinker* de Chicago consacre un long article à cet étrange Indou qui fait les beaux jours des curieux, à New-York, et met en rumeur la grande cité. Grand et beau, un profil d'empereur romain, cet homme est au-dessus des castes par l'effet d'une vocation surnaturelle, et il a aussi le droit d'en dispenser les autres. C'est ainsi qu'il a pu passer la mer, absolument interdite aux castes supérieures, la mer aussi profane que le Gange est sacré.

Ancien magistrat, savant et philosophe *védantiste*, comprenant le *Véda* (tous les *Védas* n'en font qu'un) et pouvant l'expliquer et le faire comprendre à ses disciples, par un don particulier d'initiation (car personne, absolument personne n'arrive sans maître à son intelligence), cet homme ne possède rien, hors quelques robes de soie jaune et quelques beaux turbans, dons de ses disciples et des rajahs de l'Inde, car il n'achète rien. Il a le pouvoir (il s'en vante du moins) de séparer son âme de son corps quand il le veut ; d'arrêter les battements de son cœur aussi longtemps qu'il le veut : opération sans danger pour lui, car il ne mourra que quand il voudra ; jamais, si bon lui semble.

Pour ce qui est de l'arrêt du cœur, il semble bien que le *mahatma* (*la grande âme*, en sanscrit, c'est le titre des illustres maîtres en philosophie védantiste) ne s'est point vanté.

« A peine fut-il arrivé à New-York, dit le *Thinker*, un médecin, bien connu, lui demanda une entrevue, curieux de contrôler le pouvoir du Mahatma sur les mouvements de son pouls. Bien que son grand esprit regarde ces intrusions comme des impertinences, il reçut le sceptique médecin, par



égard pour des amis communs, et se mit à supprimer son pouls, jusqu'à ce que le médecin effrayé le suppliât de ne pas aller plus loin de peur de se tuer. Le Mahatma s'en amusa fort et parut jouir de l'alarme du docteur plus que de tout ce qu'il avait éprouvé de ce côté du monde. Le docteur fut grandement émerveillé d'apprendre, par la tranquille affirmation du Mahatma, que son vouloir était absolu, *qu'il travaille en harmonie avec une force qui domine toute chose en ce monde* et que tout savoir lui est ouvert par la source du savoir et tout pouvoir aussi par l'universelle Volonté. »

Le *Thinker* ajoute que, malgré sa profession de calme souverain, le grand homme est sujet à des colères terribles dès qu'on semble porter l'atteinte la plus légère à sa dignité. Un de ses disciples « un de mes vieux amis », dit le signataire de l'article, qui a conduit le grand homme à Londres, dit qu'il a les caprices de l'Océan. « Mais tandis qu'il apparaît au vulgaire du monde entier comme un être humain semblable aux autres, irritable et sans repos, l'état intérieur de son esprit est pur et net et sa conduite ne peut être comprise que par ceux qui ont atteint à son degré d'intelligence. »

On voit que les disciples rivalisent de modestie avec le maître.

« Le Mahatma n'est jamais seul, parce qu'il peut porter son regard dans les autres mondes. Il a ce qu'on appelle *la vision de l'espace*. Il dit que le temps et la distance ne sont pas des facteurs dans sa vie. Il me dit que l'autre nuit, bien qu'il soit arrêté à New-York, il peut voir tout ce qui se passe à San-Francisco. Il peut voir ce qui se passe dans les planètes, il dit que toutes sont habitées et que quelques-unes sont des lieux de châtiments. »

Dans les choses extraordinaires dont ce Mahatma se vante, il y en a une vraie au moins, et elle semble à peine moins étonnante que les autres. Comment l'expliquer autrement que lui-même, *par la force qui domine*, sinon *toute chose en ce monde*, comme il le dit, du moins beaucoup de choses. On vient de voir que la science humaine se tait devant la sienne, et qu'elle est stupéfiée devant l'effet du pouvoir du maître de



ce *gourou* (docteur), qui peut arrêter le mouvement du cœur humain, sans faire cesser la vie.

Il est, on peut le croire, en parfaite harmonie avec cette science préternaturelle, et s'il n'a pas les autres pouvoirs dont il se vante, c'est que son maitre n'en dispose pas et qu'ils sont à un Autre.

A. J. D.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD



AUTOUR DU SURNATUREL

Une grêle merveilleuse

Il s'est passé à Remiremont, dans les Vosges, le 26 mai dernier. un événement merveilleux, d'une portée considérable, dont la presse locale, nous ne savons pour quelle cause, s'est abstenue de parler.

La *Semaine religieuse* elle-même, par un sentiment de discrétion, peut-être exagérée, a, pendant plus de six semaines, gardé le silence.

On nous fait savoir que l'autorité ecclésiastique vient enfin de faire faire une enquête canonique : près de cent témoins ont été entendus et, dans son numéro du 19 juillet, la *Semaine religieuse* a déclaré que l'enquête avait conclu en faveur de l'authenticité indéniable du fait merveilleux.

Le rapport a été soumis à une des sommités de la science, et, dès que sa réponse aura été donnée, Mgr Foucault, évêque du diocèse, émettra un jugement définitif et officiel.

En attendant, voici le fait :

Le 20 mai, lundi de la Pentecôte, devait être célébrée avec grande pompe, à Remiremont. la fête du Couronnement de Notre-Dame-du-Trésor. Mgr Foucault, qui devait la présider, avait invité les évêques de Nancy, de Verdun et de Belley. Une grande procession, à travers les rues de la gracieuse et catholique petite cité, faisait partie du programme.

Or, au dernier moment, la municipalité interdit la procession à l'extérieur de l'église, au grand désappointement de toute la population.

La fête, néanmoins, fut célébrée avec toute la solennité



possible, et la piété des habitants fut d'autant plus grande que leur tristesse l'était davantage.

Quelques jours après, le ciel donnait sa réponse.

Le dimanche suivant, 26 mai, à 5 h. 1/2 du soir, éclata soudain, sur Remiremont, un orage épouvantable. *Vers la fin, des grêlons, de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux du haut en bas, se mirent à tomber, lentement, et à distance les uns des autres,* ET SUR LEUR SURFACE PLANE SE VOYAIT PAR TRANSPARENCE L'IMAGE DE NOTRE-DAME DU TRÉSOR.

Des centaines de personnes ont été témoins de ce prodige, qui a grandement consolé tous les pieux fidèles et jeté dans la stupeur tous les libres penseurs de la région.



Oppression diabolique

En Corée

« Dans une famille païenne, de la préfecture de Tjyen-tjyou, une jeune fille avait été obsédée par le démon et, après avoir été longtemps tourmentée par lui, était morte dans de cruelles tortures.

« Quelque temps après, son frère se maria. Sa femme n'avait été jusqu'à ce moment l'objet d'aucune obsession de la part du démon. Le mariage célébré, elle fut à peine entrée dans la maison de son mari qu'elle se prit à crier et à se plaindre d'un ennemi invisible qui la frappait à coups redoublés. Ces scènes avaient lieu fréquemment soit le jour, soit la nuit. Toute la famille la crut d'abord folle, mais bientôt elle se trouva dans le plus grand embarras, ne sachant quel remède apporter à cette étrange maladie qu'ils reconnaissaient être la même que celle de leur fille morte précédemment. Ils craignaient de la voir mourir, et le discrédit que cette nouvelle



mort jetterait infailliblement sur leur famille les glaçait d'effroi. Enfin, au bout de quelques jours d'angoisses, on se décida à renvoyer la jeune femme chez ses parents.

« La Providence attendait ici cette famille, qu'elle s'était choisie. Lors d'une visite que le mari de cette jeune femme faisait à son ancien précepteur de chinois, qui était chrétien, celui-ci s'aperçoit de la tristesse peinte sur son visage. Il lui en demande la cause. Le jeune homme hésite, balbutie, puis finit par tout avouer. Le chrétien, renseigné minutieusement sur l'état de la malade, lui déclare formellement que tout remède coréen sera inutile, qu'il n'y a qu'un remède, celui d'abandonner les superstitions et de pratiquer la religion catholique. Comme autre condition essentielle, le précepteur exige de toute la famille la même ligne de conduite. Toute la famille se soumit à ses prescriptions.

« Dès ce jour, le jeune marié avec sa femme commencèrent à apprendre la doctrine. Le diable ne se montra que plus furieux contre cette dernière. Apparaissant sous la figure de sa belle-sœur dont il est parlé plus haut, il lui commandait de ne plus songer au catholicisme, sinon il la châtierait sévèrement; il ajoutait même parfois qu'il amènerait avec lui ses soldats, et la tuerait. La jeune femme tremblante n'osait répondre ni oui ni non. Encouragée cependant par les exhortations de son mari elle finit par répondre timidement qu'elle voulait pratiquer la sainte doctrine.

« Le diable alors amène ses satellites armés de lances et de fusils; il menace de la tuer. La jeune femme effrayée perd connaissance et s'évanouit. Son mari, qui était à ses côtés, se doutant de la présence de l'ennemi commun du genre humain, s'arme d'un goupillon et asperge la chambre d'eau bénite. Le diable avec sa troupe s'enfuit aussitôt.

« De semblables scènes ont eu lieu plusieurs fois, tantôt dans la chambre, tantôt dans la cour ou à la cuisine.

« Il est un fait qui mérite d'être signalé, c'est que la visite du précepteur du mari eut pour effet, d'après le récit de l'obsédée, de rendre le démon plus furieux, mais aussi de lui enlever à l'avenir le pouvoir d'entrer dans la chambre.

« Enfin les assauts du diable devinrent moins fréquents à



mesure que la jeune femme crut plus fermement à la toute-puissance de Dieu. Ils finirent par cesser au bout de quinze jours de luttes et n'ont pas recommencé depuis un mois.

« Il va sans dire que cette jeune personne, tout heureuse d'être délivrée entièrement de ces visions effrayantes, remercie tous les jours Dieu, son unique libérateur, dont elle invoque avec foi le saint nom. »

(*Extrait d'une lettre de M. Baudounet, missionnaire en Corée. 1896.*)

En Chine

I. Province du Kouang-tong. — « En 1896, une persécution violente avait éclaté dans la préfecture de Kong-pi, pendant laquelle deux chrétiens eurent à subir une affreuse torture au prétoire, et quatre mois de prison.

« L'année suivante (1897), une jeune femme, très ardente à étudier la doctrine chrétienne, y fut obsédée par le démon.

« Depuis huit jours seulement, on avait, dans la maison, installé les symboles catholiques à la place des images superstitieuses, lorsqu'un soir, la jeune catéchumène, en rentrant dans sa chambre, vit une femme noire de haute stature. Effrayée, elle sortit précipitamment en faisant le signe de la croix, mais sans rien dire à ses parents.

« Le lendemain, sa belle-mère l'accompagnant, il n'y eut rien, le surlendemain non plus.

« La quatrième nuit, à peine assise sur son lit, elle se sent pincée si fortement à la jambe, qu'elle en garda longtemps une marque noire. Elle veut faire le signe de la croix, son bras ne peut remuer. Elle récite le *Pater* et l'*Ave*, mais, en tournant la tête vers son chevet, elle aperçoit de nouveau la femme noire, entourée d'une lumière rougeâtre. Transie de peur, elle crie et s'enfuit en pleurant et faisant des contorsions. Sa belle-mère, couchée dans une autre chambre, avait entendu le tapage. Elle se lève, épouvantée, et court à l'appartement où logeaient d'autres catéchumènes et le catéchiste.



« Celui-ci part aussitôt et commence par asperger d'eau bénite la jeune femme qui continue à pleurer.

« Sa mère qui la tient dans ses bras, lui demande ce qu'elle a vu. — Mon aïeule, répond-elle, qui vient me chercher puisque mon mari ne veut plus de moi.

« Son beau-père, entendant cela, l'asperge de nouveau d'eau bénite. — Pourquoi m'asperger d'eau sale? dit-elle.

« Le catéchiste fait mettre tout le monde à genoux et récite des prières; puis, s'adressant au démon, il le somme de partir. Mais lui, par la bouche de la possédée : — Pas si vite, rien de pressé; apportez-moi un peu d'eau pour me laver, et je partirai.

« Aussitôt, la jeune femme se lève, fait le tour de la cour en gémissant. Elle aperçoit des poules, et s'écrie : — Tant de poules ici, et vous n'en tuez pas une pour me l'offrir avant mon départ?

« — Mange ce que tu voudras, mais tu n'auras pas de poule, lui répondent les assistants.

« Alors se tournant vers son beau-père, qui est bossu : — Le vieux bossu, dit-elle, a aussi un gros bœuf. (Comme cette bru a toujours respecté son beau-père, cette injure montrait bien qu'elle ne parlait pas d'elle-même.)

« — Qu'il me l'immole, continue-t-elle, et je m'en irai.

« Elle va de là puiser de l'eau avec les deux mains, et se lave le visage, en faisant force bruit, comme pour effacer l'impression de l'eau bénite. Ensuite elle rentre, s'assied et reste un moment tête baissée, dans la position d'une personne épuisée de fatigue. Quelques minutes après, elle avait repris ses sens.

« Le catéchiste l'interroge : — Tout à l'heure, lui dit-il, tu n'as pas prié avec nous, pourquoi cela?

« Elle répond qu'elle ne se rappelle rien, et se met aussitôt à genoux pour remercier Dieu de sa guérison.

« Depuis ce jour le démon la laisse tranquille; c'est bien la plus fervente chrétienne du village. »

(*Extrait d'une lettre de M. Zimmermann, missionnaire au Kouang-tong.*)



II. Province du Kouy-tchéou. — « Une famille païenne, appelée Ten, habitait un gros village, à quelques kilomètres du marché de Pin-fa. Avant de se faire chrétiens, les membres de cette famille, comme d'ailleurs une foule d'autres Chinois, adoraient un *tan-chen*, espèce de dieu lare, qui n'est autre chose qu'un assez gros vase de poterie, lequel est supposé contenir des esprits et les âmes des parents défunts. Les païens insèrent force bibelots superstitieux dans ce vase et l'enterrent à demi sous leur autel domestique. C'est devant lui qu'ils brûlent leurs parfums, se prosternent journellement et font leurs superstitions, moyennant quoi le démon les laisse tranquillement vaquer à leurs affaires.

« Mais il paraît que le *chen*, ou esprit enfermé dans la cruche de la famille Ten, ne ressemblait pas aux autres. Il était méchant, querelleur et surtout frappeur. Pendant trois ou quatre ans, il se contenta de faire du vacarme, de casser la vaisselle de ses hôtes et de bousculer tout ce qui se trouvait dans le logis. La nuit, il sortait de sa cachette et exerçait sa rage contre l'ameublement de la maison. Terrorisés par ce sabbat infernal, les pauvres gens multipliaient en vain les superstitions de tout genre pour apaiser la colère de l'esprit. Rien n'y faisait.

« Le terrible *chen* devint au contraire de plus en plus méchant : il se mit à battre, non plus les meubles, mais les personnes. Puis les enfants tombèrent malades, et les remèdes n'avaient aucun effet sur eux. Finalement ce mauvais diable s'empara du père qui, en un moment, enfla comme un hydropique, et ressentit par tout le corps des douleurs étranges. Du coup, ce malheureux se crut perdu pour tout de bon. Il fit venir à son secours les sorciers du pays, qui s'acquittèrent consciencieusement de leurs fonctions. Ils firent entendre des hurlements à effrayer des milliers de démons. Mais le *tan-chen* tint bon et ne voulut pas lâcher prise.

« Ce fut alors que cette famille païenne vint raconter sa mésaventure à quelques chrétiens de ses parents. Ceux-ci lui promirent hardiment que si toute la famille voulait sérieusement embrasser le christianisme, eux répondaient, avec l'aide de Dieu, de chasser tous les mauvais esprits qui han-



taient la maison. Quelques jours après, les membres de la famille Ten, après avoir tenu conseil et sagement délibéré, revenaient trouver les chrétiens, leur promettaient d'embrasser la religion chrétienne, et les invitaient à se rendre chez eux pour déterrer le fameux *tan*, le briser, en brûler le contenu, et chasser les mauvais esprits.

« Les chrétiens ne se le firent pas dire deux fois. L'un prend de l'eau bénite, un autre un crucifix, un troisième une paire de cierges bénits, et voilà mes exorcistes improvisés en route pour se rendre chez la famille Ten. Après avoir allumé leurs cierges et aspergé soigneusement la maison dans tous ses recoins, ils entonnent les litanies de la sainte Vierge, sortent de terre le terrible fétiche, le brisent, brûlent les amulettes dont il était farci et jettent les débris dans une rizière.

« Pendant l'opération, la pauvre famille Ten tremblait et s'attendait à voir la maison s'écrouler ; il n'en fut rien. Depuis cet autodafé en règle, tout tapage a cessé ; le père a commencé à désenfler, et la famille entière, dans la joie de sa délivrance, s'est mise avec ardeur à apprendre les prières et la doctrine. »

(*Extrait d'une lettre de M. Layes, missionnaire au Kouy-tchéou, 1898.*)

III. Province du Su-tchuen. — « ... Tout près de Kia-tin, dans la sous-préfecture d'O-mei-hien, le diable ne s'est pas contenté de troubler un de mes missionnaires, M. Delolme, par ses suppôts, il s'est mis lui-même en campagne. L'affaire a fait assez de bruit à dix lieues à la ronde, pour en dire un mot.

« Vers la fin de mai, M. Delolme vint à Kia-tin, et me raconta que le diable s'était introduit dans l'orphelinat des filles, établi près de l'église et de sa résidence : il n'apparaissait pas ostensiblement, mais il révélait sa présence par une foule de ces faits si ordinaires en Chine : bruits insolites, dérangements et parfois disparitions d'objets.

« Une fois, pendant que les orphelines assistaient à la messe, tous leurs habits furent enlevés et cachés sous le



plancher, sans que les planches parussent avoir été déclouées. Ensuite ce furent les livres d'une grande fille de dix-huit ans, récemment entrée à l'orphelinat, qu'il dérobait pour les brûler. On en retira plusieurs du foyer, pendant que le riz cuisait.

« M. Delolme eut beau répandre de l'eau bénite, et mettre des médailles de saint Benoît dans tous les coins, le diable sembla n'en devenir que plus furieux. Il s'attaqua alors à la maison. A chaque instant, le feu prenait dehors, dedans, en des endroits fermés, où la main de l'homme ne pouvait pénétrer. Pas de grands dégâts en somme, mais cela devenait effrayant pour les orphelines et ennuyeux pour le missionnaire.

« Une nuit, le portail de l'établissement brûla en partie. Le fait ne pouvant être caché, une foule de païens accoururent. Le sous-préfet envoya des experts pour examiner le cas; ils conclurent à une intervention de mauvais petits esprits, *siao-chen-tse,* comme disent les Chinois. Le bruit se répandit partout que le diable s'attaquait aux chrétiens et aux Européens, qui ont la réputation de ne pas le craindre. La renommée, grossissant les faits, annonçait déjà que l'orphelinat, l'église et la résidence du missionnaire avaient été complètement brûlés. Il était temps de mettre fin à cette comédie qui tournait au tragique.

« M. Delolme, voyant que l'eau bénite n'avait pas réussi à chasser le malin, soupçonna qu'il était retenu par cette grande fille encore païenne dont il a été question, d'autant plus qu'elle savait et indiquait sûrement où les objets disparus avaient été cachés. Elle n'était pas entrée de plein gré à l'orphelinat, mais forcée par ses parents et la nécessité. Le missionnaire l'éloigna momentanément, et tous les phénomènes diaboliques cessèrent; l'orphelinat fut délivré du même coup... »

(*Extrait d'une lettre de Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, 1898.*)

IV. Même province. — « Liang-San est originaire de Lian-kia-pao. Tout enfant, quoique païen, le petit Liang-San



aimait beaucoup à entendre et à réciter nos prières. Non loin de la maison paternelle se trouvait une école chrétienne: Liang-San y venait souvent sous prétexte de s'amuser et, au dire de ceux qui l'ont connu, il se faisait remarquer par sa nature candide. Le moment de prier venu, il s'agenouillait comme tout le monde et récitait avec ses jeunes compagnons les prières ordinaires. Devenu plus grand, il fallut dire adieu aux amusements de l'enfance et, sur l'ordre paternel, conduire les bœufs dans la montagne et couper du fourrage. Cependant le divin Maître n'a point abandonné le jeune Liang-San qui accomplit sa vingt-quatrième année. La grâce insigne qu'il a reçue de Notre-Seigneur m'a été racontée par lui-même.

« Le 22 de la 2e lune (le jour de Pâques 1899), Liang-San allait travailler aux champs. Arrivé sur le terrain, à peine a-t-il déposé ses outils de travail que, tout à coup, une main invisible lui lance un fragment de rocher qui l'atteint au côté gauche, et lui cause une grande douleur. Il regarde de tous côtés et ne voit personne. A grand'peine il regagne sa demeure, et lui, qui au départ était fort et bien portant, est désormais incapable de tout mouvement. La journée se passe dans des douleurs atroces.

« Le soir venu, trois individus (diables qu'il appelait *san-ie-tse*) arrivent avec fracas. L'un d'eux s'écrie, en montrant Liang-San : — Voilà celui à qui j'ai lancé un quartier de rocher; c'est étonnant qu'il ne soit pas mort!

« Liang-San pousse un cri de terreur, et ses parents accourent aussitôt. On croit qu'il délire, et chacun de se retirer.

« Les diables reviennent aussitôt tout près du lit, ligottent les mains de Liang-San et lui font deux blessures, l'une au côté, l'autre au bras droit. Le malade n'a pas la force de crier, ses membres déjà froids font prévoir une fin prochaine; par-ci, par-là, il fait entendre quelques gémissements.

« Tout à coup une voix douce comme le miel l'appelle : — Liang-San! Liang-San! pourquoi te plains-tu de la sorte? Regarde : je souffre bien plus que toi et je ne pousse aucune plainte. Liang-San, comme sortant d'un profond sommeil, essaye en vain d'ouvrir les yeux. Une main, à deux reprises



différentes, passe légèrement sur ses paupières, et aussitôt le moribond aperçoit au pied de son lit un homme cloué sur une croix.

« — Puisque tu souffres beaucoup, lui dit la vision. appelle Jésus à ton secours, demande-lui de te délivrer. Liang-San ne cesse dès lors de répéter : Jésus, sauvez-moi!

« A ces mots, les trois démons s'éloignent, mais quand la voix du patient faiblit, ils s'approchent de nouveau. Pendant un jour et une nuit, Liang-San n'a cessé de répéter : Jésus, sauvez-moi! C'est par cette invocation qu'il a été délivré des maléfices diaboliques.

« A peine rétabli, Liang-San s'est rendu dans une famille chrétienne et, en apercevant le Christ qui était sur l'autel, il l'a trouvé tout à fait semblable à celui qui lui était apparu et qui l'avait sauvé.

« Liang-San est venu me trouver au mois de mai. J'ai vu sur son bras la cicatrice de la blessure que les démons lui avaient faite. Aujourd'hui Liang-San est un catéchumène et j'espère que sous peu il deviendra un fervent chrétien. Gloire à Dieu, qui daigne ainsi consoler le missionnaire au milieu de ses tribulations! »

(*Extrait d'une lettre de M. Buffet, missionnaire au Su-tchuen.*)

V. Même province. — « A Tchang-kia-ouan, une sorcière, désirant embrasser la religion chrétienne, se rendit à l'école du lieu pour se préparer au baptême.

« Dès son entrée, le diable la persécuta tellement, jour et nuit, que j'eus pitié d'elle et me décidai à la baptiser à Pâques, avec le minimum d'instruction. Pendant les quatre jours qu'elle est demeurée à l'école, son démon familier la tourmentait sans cesse. Plus de quarante chrétiennes ont été témoins de trois ou quatre scènes très émouvantes, où la pauvre sorcière perdait absolument connaissance et servait d'organe au démon. Elle ne trouvait de repos que devant le Saint-Sacrement.

« Après le baptême, elle fut transformée, son visage même et son regard étaient tout différents. Elle se promettait de prêcher partout, et, en effet, le mardi de Pâques, s'en retournant



chez elle,elle exhorta, le long du chemin, ses amis et connaissances à se convertir. Ceux-ci étaient grandement surpris de voir devenue chrétienne celle qu'ils avaient pendant quarante ans consultée comme sorcière authentique. »

(*Extrait d'une lettre de M. Bonnet, missionnaire au Su-tchuen, 1899.*)

Au Tonkin

« A Dinh-quan est mort récemment (1897) un notable qui s'était fait l'ennemi acharné des chrétiens. Il avait été autrefois catéchumène et avait suffisammnt étudié pour comprendre la doctrine. Ses derniers moments prouvent qu'il avait la foi

« Se sentant très mal, il m'avait fait appeler pour me demander le baptême. J'arrive chez lui avec mon catéchiste. A peine m'a-t-il aperçu qu'il est subitement saisi d'un accès de fureur.

« — Que venez-vous faire ici? s'écrie-t-il. Je suis damné. Voyez comme mon corps est ballotté au milieu de l'enfer, où je suis plongé plus bas que tous les damnés des environs.

« J'essaie de le consoler et de l'exhorter à la confiance en Dieu. N'obtenant rien, je me retire en recommandant aux chrétiens de prier pour cet infortuné.

« Un instant après, je suis prévenu que le malade me demande de nouveau; je me rends aussitôt auprès de lui. Même scène que tout à l'heure.

« — N'approchez pas, me dit-il, les flammes m'enveloppent de tous côtés.

« J'asperge le lit et la chambre d'eau bénite. Je l'encourage de mon mieux: peine perdue! je suis obligé de partir sans avoir pu le calmer.

« J'étais à peine sorti du village, que l'on accourt me chercher pour la troisième fois. J'envoie mon catéchiste à ma place. Il est d'abord reçu convenablement par le moribond qui le prie de le baptiser. Le catéchiste l'exhorte au repentir de ses fautes; mais au moment où il s'approche pour le bapti-



ser, ce malheureux pousse un affreux ricanement et rend le dernier soupir. »

(Extrait d'une lettre de M. Aubert, missionnaire au Tonkin.)

En Birmanie

« Un de mes chrétiens me suppliait, à chacune des visites que je faisais à son village, de lui faire de l'eau bénite. Je lui demandai un jour pourquoi il avait besoin d'une aussi grande provision.

« — Autrefois, me dit-il, on m'appelait Maître, car je pratiquais mille superstitions, et cependant je n'avais alors aucun pouvoir sur telle personne du village, qui est une possédée. Depuis mon baptême, j'ai toujours chez moi de l'eau bénite, et j'en asperge de temps en temps la maison. Voici ce qui est arrivé tout récemment. La malheureuse était à peine entrée dans ma chambre, qu'elle eut d'affreuses contorsions. Ses regards se portaient convulsivement de tous côtés, cherchant ce qui la tourmentait ainsi. Enfin, apercevant la bouteille d'eau bénite : — Jette donc cela au loin, cria-t-elle, je ne puis en supporter la vue. Ce disant, elle s'enfuit tout affolée dans le village.

« Et mon brave chrétien d'ajouter non sans fierté : — Comme le diable est faible et comme Notre-Seigneur est puissant, puisqu'un peu d'eau bénite chasse le premier et laisse la place libre à Dieu ! »

(Extrait d'une lettre de M. Ballenghien, missionnaire en Birmanie, 1899.)

Dans l'Inde anglaise

« Parmi les nouveaux baptisés, il en est un dont la fonction était d'immoler des chèvres à la pagode. Un jour que je le pressais de se convertir, en lui montrant l'inanité de ses dieux, je vis tout à coup sourdre dans son regard comme une lueur infernale.



« — Connaissez-vous, dit-il, quelque chose de plus délicieux que le sang des victimes mélangé, tout fumant, aux bananes offertes à la pagode? C'est le plus doux, le plus délicieux festin qu'un homme puisse goûter !

« Cependant, après plusieurs exhortations, il avait fini par consentir à assister un dimanche à la sainte messe. Au moment de l'élévation, il s'affaissa sur lui-même en poussant un cri effrayant. Tout le monde fut dans la stupeur, quelques-uns même songèrent à fuir.

« Que s'était-il passé? Un des assistants me raconta ensuite qu'au moment où l'énergumène tomba à terre, il avait entendu comme une voix mystérieuse qui lui disait : — Après m'avoir immolé cinq chèvres, ton bras s'est-il fatigué?

« Quoi qu'il en soit, cet homme se mit à apprendre les prières et le catéchisme. Vint le moment de lui administrer le baptême : il ressemblait à un cadavre. Je le touchai à l'épaule, il tomba comme une masse inerte. Mais quand l'eau sainte eut coulé sur son front, il reprit ses sens, et, depuis lors, il n'a jamais rien ressenti. Maintenant, fidèle à l'église, il travaille joyeusement pour soutenir sa belle petite famille. »

(*Extrait d'une lettre de M. Rogues, missionnaire au Coïmbatore, 1899.*)



Songes

On rencontre dans les lettres des missionnaires de nombreux exemples de rêves, qui paraissent devoir être classés dans la catégorie de l'extra-naturel, en raison des résultats dont ils sont suivis, surtout au point de vue de la conversion ou du retour à la foi.

Nous en citerons quelques-uns.



En Birmanie

Vers 1871, une femme birmane reçut le baptême ; mais l'indifférence de son mari et la pression exercée sur elle par sa mère, restée païenne, la détournèrent peu à peu des pratiques de la religion, et elle finit par l'abandonner complètement.

De nombreuses années se passèrent, et le missionnaire qui l'avait baptisée, M. Tardivel, n'avait plus eu l'occasion de la rencontrer, lorsqu'un dimanche, vers 1896, étant venu célébrer la messe dans l'église de Maryland, il remarqua une femme qu'il ne connaissait pas.

A la sortie de l'office, il la questionna, et elle lui avoua qu'elle avait reçu le baptême de ses mains vingt-cinq ans auparavant, qu'elle n'avait pas observé les préceptes de la religion, mais qu'elle venait de faire une longue et douloureuse maladie, qui l'avait conduite aux portes du tombeau, et qu'elle était décidée à se convertir.

Elle expliqua alors que pendant sa maladie elle avait vu en songe plusieurs chrétiens défunts qu'elle avait connus autrefois. « Ils étaient, disait-elle, dans un lieu si beau, si beau, que ce devait être le paradis, car il lui était impossible d'imaginer rien de plus beau. » Et elle avait été si vivement frappée de ce spectacle qu'elle s'était dit à elle-même : Il me faut, à leur exemple, pratiquer la religion chrétienne, afin d'arriver, moi aussi, au même heureux terme.

« C'est pourquoi, ajouta-t-elle, je viens, quoique souffrante encore, vous prier de vouloir bien me confesser et m'aider à obtenir l'objet de mes désirs. J'ai raconté ma vision à ma famille ; mais nul ne veut me croire : on prétend même que j'étais dans le délire. N'importe ! je suis, moi, sûre et certaine de ce que j'ai vu ; aussi veux-je me convertir sincèrement. »

Le missionnaire, la voyant animée d'aussi bons sentiments, l'engagea à faire son possible pour faire jouir son mari et ses enfants du bonheur qu'elle goûtait dans son retour à Dieu, en les décidant à se convertir, eux aussi.



« Je les amènerai, dit-elle ; à part les trois plus grands, qui sont mariés et loin de moi, j'ai encore cinq enfants à la maison. »

Elle réussit, quoique avec beaucoup de peine, et continua, jusqu'à son dernier soupir, à faire l'édification de tous les chrétiens...

Au Tonkin

En rendant compte à son évêque de son administration pendant l'année 1906, M. Girod, missionnaire exerçant le ministère dans le nord du Tonkin depuis plus de vingt-cinq ans, ajoutait :

« Aucun fait intéressant à signaler, si ce n'est le retour au bercail d'une vieille brebis de soixante-quatre ans, enlevée par les pirates, il y a un demi-siècle, et qui, la semaine dernière, est venue, toute tremblante d'émotion, me demander de la préparer à la réception des sacrements.

« Pendant cinquante années de séjour dans les brousses, la fillette, à peine nubile qu'elle était au moment de son enlèvement, a subi... des ans l'irréparable outrage, et bien d'autres misères. Mais elle n'a jamais omis de réciter chaque jour le *Pater* et l'*Ave*, seules prières qu'elle n'ait point oubliées. Elle a même baptisé plusieurs enfants moribonds. Mariée à un chef montagnard, elle a eu plusieurs enfants : à l'époque des troubles, toute sa famille a été massacrée. Seule, au milieu de populations de races différentes, la pauvre femme a vécu au jour le jour, gardant toujours l'espoir de revenir en pays chrétien.

« Elle prétend qu'une dame blanche lui est apparue pendant son sommeil, pour l'inciter à sortir des ténèbres de la mort, dans lesquelles elle était perdue.

« Après plusieurs incidents de route, elle a vu ses désirs se réaliser et son âme rentrer en paix avec Dieu. »



En Cochinchine

Le fait suivant s'est passé en 1903, en Cochinchine française, dans l'arrondissement de Go-cong, où le paganisme est encore très florissant.

« Il y a cinq mois, écrivait alors M. Abonnel, missionnaire du district, je vis venir à moi un paysan qui me demanda à se faire chrétien ; mais comme il habitait fort loin de mes postes secondaires, je me contentai de causer un peu avec lui et le renvoyai à plus tard. Néanmoins, je lui donnai un catéchisme dans lequel le bonhomme semblait comprendre un caractère sur dix. Il s'en retourna donc chez lui.

« L'habitude où je suis d'être trompé par les Annamites de Go-cong me le fit bientôt perdre de vue.

« Au bout de deux mois, un chrétien, sérieusement instruit, et qui était allé chercher du poisson dans le pays qu'habitait l'individu, vint me raconter des choses très intéressantes au sujet de cet homme, qui voulait se faire chrétien. Je les rapporte ici, après les avoir soigneusement vérifiées.

« Ce bon paysan, pour vivre plus tranquille, s'était retiré dans un coin de forêt, qu'il avait défriché, et où il cultivait le riz nécessaire à la nourriture de sa nombreuse famille.

« Une nuit, il vit en songe un beau vieillard, à barbe blanche comme la neige, qui lui dit : « Mon enfant, il faut « suivre la religion de Jésus. » Là-dessus, notre homme s'éveille, appelle sa femme et lui raconte ce qu'il a vu.

« Mais que pouvait bien être cette religion et ce Jésus ? Les deux époux n'en savaient absolument rien, ne connaissant aucune religion en dehors de leurs superstitions nationales. En effet, jamais ils n'avaient vu d'église ni rencontré de chrétien, ni entendu parler de Jésus.

« La bonne femme, cependant, se rappela avoir entendu dire, en allant au marché, qu'il y avait à Go-cong quelque chose comme une église. « C'est peut-être cela, dit-elle à son mari. En tout cas, essaie, et va voir, car il ne faut pas mépriser de pareils avis. » Donc, de grand matin, le mari se mettait en route et, après de nombreuses recherches, finissait par



aboutir chez moi, où il fut reçu de la façon peu encourageante dont j'ai parlé plus haut.

« A peine rentré chez lui, de son propre mouvement, et sans que personne l'eût exhorté à le faire, il avait mis au rebut tout le petit attirail superstitieux que les païens ont sur leur autel de famille.

« Deux ou trois jours après, il s'était rendu à la maison commune où les notables étaient assemblés. Là, il avait offert le vin traditionnel à ces messieurs, fait les salutations ordinaires et demandé humblement qu'il lui soit permis de se faire chrétien, et qu'on veuille bien le dispenser de tous les travaux et corvées contraires à la religion qu'il se proposait d'embrasser.

« Les notables, étonnés de tant de simplicité et de franchise, lui avaient répondu qu'il pouvait suivre sa conscience, qu'il serait respecté dans ses convictions; qu'au reste, il était connu de tous comme un homme de bien.

« Les deux époux allèrent ensuite saluer la vieille mère du mari avec les mêmes cérémonies. Celle-ci leur dit qu'ils étaient des fils respectueux, qu'elle leur permettait très volontiers de se faire chrétiens; elle promit même de les imiter dans la suite.

« La vision est-elle vraie ou fausse? Je n'en sais rien. Mais ce qui m'a touché, ce sont ces actes spontanés d'humilité, accomplis par des gens encore païens. Quelle belle préface à leur conversion, car, à coup sûr, l'humilité ne vient pas du démon! »

En Corée

I. Dans une lettre, écrite en 1905, M. Robert s'exprimait ainsi :

« Un païen, du nom de O-tchi-ok-i, habitait une maison située à quelques pas de la chapelle de Saint-Joseph. Il se faisait remarquer par sa mauvaise conduite : buveur, joueur, impudique, il était surtout animé d'une haine implacable contre notre sainte religion. Bien qu'âgé de vingt-quatre ans seulement, il avait plusieurs concubines, outre sa femme



légitime. En voyant nos chrétiens venir assister à la messe et aux saints offices, il croyait se distinguer du commun du peuple, en les injuriant et en vomissant contre eux tout ce que l'enfer peut mettre de plus sale dans la bouche de ses suppôts. Nos néophytes, fidèles à la consigne que je leur avais donnée, souffrirent tout avec patience, ne répondant aucunement à tous ces mauvais propos, et ne faisant pas plus attention à ce fou qu'à un chien qui aboie.

« Au commencement de mars 1899, l'une de ses concubines, celle qu'il aimait davantage, lui fut ravie par un païen de la même trempe; il en tomba malade de fureur. Obligé de s'aliter, une fièvre dévorante s'empara de lui, et, malgré tous les soins que lui prodiguèrent ses parents, qui d'ailleurs passaient pour d'honnêtes gens dans le quartier, il alla s'épuisant de jour en jour.

« La maladie suivit son cours et, le 19 mars, il perdit connaissance. Un moment on le crut mort, et aussitôt parents et amis éclatèrent en sanglots.

« Il était 7 heures du matin et tous nos chrétiens assistaient à la messe, à notre chapelle, d'où on entendait les pleurs et les gémissements.

« Après une demi-heure environ de syncope, l'infortuné fit quelques mouvements et sembla revenir à la vie. Aussitôt on s'approcha de lui et on se mit à le frictionner des pieds à la tête, mais lui, se levant sur son séant, s'écria d'une voix forte et parfaitement distincte : « Laissez-moi tranquille, allez-« vous-en tous, car tous ceux qui m'entourent sont des ado-« rateurs du démon. J'ai vu l'enfer, et sans un vieillard tenant « un enfant entre ses bras, j'y serais tombé. Oh! que l'enfer « est horrible! Non, non, je ne veux pas aller en enfer! « Hâtez-vous d'appeler les chrétiens, un tel, un tel, qu'ils « viennent vite, c'est en leur compagnie que je veux passer « les derniers instants de ma vie. »

« Les chrétiens désignés furent bientôt appelés, mais ils se refusaient à croire à la vérité de ce qu'on leur racontait, parce que ce fameux O-tchi-ok-i leur avait donné mille preuves de sa haine et de sa mauvaise foi. Par charité chrétienne, ils consentirent pourtant à aller trouver le moribond.

« Dès qu'il les aperçut, celui-ci s'écria : « O mes bons amis, « combien je suis heureux de vous voir! Jusqu'à ce jour j'ai « mené une vie indigne d'un homme raisonnable; je vous ai « injuriés, calomniés, vous et votre religion; j'ai été même « jusqu'à maudire le Père; je vous en demande pardon à « tous, et vous, ne refusez pas cette grâce à celui qui est sur « le bord de la tombe. J'ai vu l'enfer, il est terrible, et je ne « veux pas y tomber. Un vénérable vieillard, tenant un petit « enfant entre ses bras, m'a obtenu le temps nécessaire pour « me repentir. Je crois la religion chrétienne la seule « véritable; je veux mourir chrétien, de grâce donnez-moi le « baptême! »

« Comme ce jeune homme avait lu autrefois plusieurs livres de religion et que même, dans son enfance, il avait appris quelques prières, il ne fut pas difficile à nos néophytes de le préparer à recevoir la grâce de la régénération. Les concubines furent congédiées sur-le-champ, les restitutions à faire indiquées et promises, puis je fus appelé moi-même auprès du malade.

« Il me reconnut, me demanda pardon en public, et, après les exhortations d'usage, j'eus le bonheur de faire couler sur son front l'eau sacrée du baptême qui se mêla aux larmes du repentir. Il reçut le nom de Joseph et, deux heures après, pendant lesquelles il conserva toute sa connaissance, il rendit le dernier soupir en prononçant les saints noms de Jésus, Marie, Joseph.

« Sa famille sera bientôt toute chrétienne; son père et sa mère sont déjà baptisés. »

II. M. Deshayes écrivait pareillement en 1903 :

« Les motifs qui amènent les indigènes à notre sainte religion ne sont pas toujours purement spirituels. En voici un exemple :

« Tjyo François était un joueur et un viveur depuis son enfance. Son père Pierre était mort à Quelpaërt, il y a deux ans, en défendant la résidence des missionnaires, sa mère et ses frères étaient baptisés, mais, lui, continuait à s'amuser et à boire.



« Il avait failli être pris par les gens de la police qui débarrassèrent l'île de Tchou-tja-to des pirates l'an dernier. Il se décida alors à se convertir, et se mit à l'étude du catéchisme, mais il n'étudiait qu'à la façon des paresseux.

« Une nuit, dans un songe, il se voit transporté sur le bord de la mer avec un de ses anciens camarades d'enfance, mort noyé depuis peu. Ils s'avancent ensemble dans l'eau. Soudain, son camarade lui saisit le bras et l'entraîne vers la haute mer. Il veut résister, il se débat : c'est en vain. L'eau lui monte jusqu'à la bouche, il se croit perdu. Alors il entend des jeunes gens qui lui crient du rivage : « Fais le signe de la croix, et tu seras sauvé. » D'une main défaillante, il trace sur lui le signe de la croix : aussitôt son ami le lâche en poussant des ricanements lugubres.

« Depuis ce jour, François a étudié avec ardeur et je l'ai baptisé dernièrement.

« C'est la deuxième fois que je vois un païen converti par la vertu du signe de la croix. »

En Chine

Un autre missionnaire, qui avait résidé, pendant de longues années, dans la province de Su-tchuen, en Chine, M. Crabouillet, raconta, vers la même époque, le fait suivant :

« On m'avait volé un lingot d'argent, valant environ soixante-dix francs. J'avais des motifs sérieux de soupçonner, comme auteur du vol, mon domestique, jeune homme de dix-huit ans.

« Je lui dis à brûle-pourpoint qu'il m'avait soustrait un lingot d'argent. — Lui, sans m'émouvoir, nie énergiquement.

« Un mois après, je le pris à part, et l'engageai à avouer son méfait, dans l'intérêt de son âme, sous peine d'aller en enfer. — Il me répondit alors avec assurance qu'il était prêt à descendre en enfer, s'il avait commis le vol dont je l'accusais.

« Trois semaines après ce second interrogatoire, j'imaginai

de faire un vœu, consistant à dire une messe pour les âmes du purgatoire, si je recouvrais mon lingot d'argent. Je fis ce vœu intérieurement, vers le coucher du soleil.

« Le lendemain matin, comme je sortais de ma chambre, pour célébrer la messe, mon domestique m'aborda d'un air humble et confus, et me demanda à se confesser.

« — D'où te vient, lui dis-je, cet accès de dévotion dont tu n'es pas coutumier?

« — Père, me répond-il, c'est moi qui ai volé votre argent. J'ai eu cette nuit un songe, où je vous ai vu me menaçant de l'enfer. Terrifié, je n'ai pu dormir le reste de la nuit.

« — C'est bien, rends l'argent, à plus tard la confession!

« De fait il me remit aussitôt le fruit de son vol.

« Il avait dû être singulièrement secoué par la peur, pour se résoudre à une pareille démarche, si contraire à sa cupidité et surtout à son orgueil! »



Apparitions

En Océanie

Le fait se passe dans une des îles de l'archipel de Fidji, évangélisées par les missionnaires Maristes.

Le P. Bréhéret était un jour en prières dans la modeste case qui servait de chapelle aux naturels d'Ovalau.

Cette chapelle était bien pauvre : un autel grossièrement façonné, surmonté d'un crucifix; sur la paroi opposée à la porte d'entrée une simple gravure d'Épinal représentant la Vierge Marie : telle était l'ornementation du lieu saint. Soudain une femme entre brusquement dans la chapelle, regarde et tour à tour se met à rire, à pleurer et à parler, en fixant les yeux sur l'image de la sainte Vierge.

Ne comprenant rien à un si étrange incident, le P. Bréhéret

s'adresse à cette femme dont la fatigue et le dénûment étaient manifestes : « Qui es-tu ? D'où viens-tu? Que veux-tu? Que signifie ce que tu viens de faire? » lui demande le Père avec bienveillance.

« — Je ne suis pas de ta religion, homme blanc, lui répond cette femme, je suis païenne, mais il m'est arrivé une chose étonnante. Écoute mon histoire :

« J'habite à soixante milles d'Ovalau, c'est là que je suis née. Un jour, une belle femme m'est apparue et m'a dit : — Prends ta barque et va promptement à Ovalau.

« — Mais je ne sais pas le chemin de cette île, répondis-je à cette femme.

«Elle me dit : — Je t'accompagnerai et je guiderai ta barque vers Ovalau, n'aie pas peur. Quand tu seras arrivée, tu entreras dans la première case que tu trouveras; tu y verras un homme blanc, et tu feras ce qu'il te dira. Pars!

« Et je suis partie, et j'ai navigué bien longtemps; enfin je suis arrivée à Ovalau. Cette case est la première que j'ai trouvée sur mon chemin, j'ai vu là (et elle montrait l'image d'Épinal) la belle Dame qui m'est apparue; et vous, homme vénérable, vous êtes bien celui que la Dame m'a dépeint. Vous comprenez maintenant mon étonnement et ma joie. Me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Le P. Bréhéret, admirant les voies insondables de la Providence, instruisit cette femme païenne, la baptisa, lui donna le nom de Marie-Rose, lui fit faire sa première communion, et lui dit : « Maintenant, Marie-Rose, retourne dans ton pays et prépare les voies aux missionnaires que j'y enverrai dans quelque temps. »

Et bientôt la nouvelle convertie devenait le noyau d'une chrétienté assez nombreuse, et quand un missionnaire fut envoyé dans l'île de Marie-Rose, il trouva un terrain admirablement préparé.

En Birmanie

I. Il y a une quinzaine d'années, un immense incendie se déclarait à Mandalay. La plus grande partie de la ville était déjà réduite en cendres ; la résidence épiscopale et le quartier



habité par les chrétiens allaient devenir la proie des flammes, lorsque subitement le vent changea de direction. Bon nombre de païens et de chrétiens affirmèrent avoir vu dans les airs une dame habillée de blanc, qui, du geste, repoussait les flammes.

II. En 1902, M. Couillaud, missionnaire dans la même région, relatait un fait du même genre survenu à Nabek :

« Au mois de mars dernier, par une journée excessivement chaude, le feu se déclara au nord de ma résidence, dans le quartier païen. Chrétiens et païens se portèrent aussitôt sur le lieu du sinistre. Mais le vent soufflait avec violence, et ma maison devait flamber comme les autres.

« A ce moment, des païens virent au-dessus du toit une belle dame vêtue de blanc tenant un petit enfant par la main, et un homme habillé de jaune, qui passaient de ma résidence à l'église. Tous les trois, de la main, faisaient le geste de repousser les flammes. Le vent changea aussitôt de direction, et nous fûmes sauvés. Un chrétien, et des meilleurs, du nom de Zo-Ken, aperçut lui aussi les trois personnages. Nous croyons tous fermement que l'Enfant Jésus, la sainte Vierge et saint Joseph nous ont préservés d'un grand malheur. Grâces soient rendues à la bonne Mère qui nous donne de pareilles marques de sa maternelle protection ! »

En Chine

Pendant l'année 1900, dans une maison de néophytes de la province du Su-tchuen, les femmes se montraient très négligentes à prier et à s'instruire. La femme du chef de famille, après quelques jours de maladie, tomba en léthargie et on la crut morte. Une maîtresse d'école, invitée à présider aux funérailles, reconnut qu'elle respirait encore et se mit à réciter les prières pour les infirmes.

Cependant la malade se réveille et crie à tout le monde de se taire, de faire place, et de recevoir avec respect la belle dame qui arrive. Cette belle dame lui dit : « Depuis le temps



que tu es convertie, tu ne récites pas de prières, tu n'en apprends aucune; de la sorte, tu iras certainement en enfer. » Puis, elle lui apprit à réciter le *Pater*, l'*Ave* et les litanies de Lorette, que la malade récita aussitôt avec beaucoup de facilité. A la fin des litanies, la dame disparut et la désespérée de tout à l'heure se leva bien portante. Depuis ce temps, toutes les femmes de la maison prient et étudient avec ardeur.

En Corée

En automne 1901, un païen nommé Pak recevait le baptême et tombait gravement malade quinze jours après.

Se sentant mourir, il enjoint à sa famille païenne de ne pas faire de superstitions pour ses funérailles, et demande instamment qu'on appelle le missionnaire ou le catéchiste, ou du moins un chrétien des environs, pour l'assister à ses derniers moments. Son désir ne fut malheureusement pas rempli, et, Simon mort, sa famille dresse les tablettes en son honneur.

Aussitôt un membre de la famille tombe malade, et, pris d'une espèce de délire, se plaint de souffrir, dit qu'il est Pak Simon et supplie qu'on détruise les tablettes. La famille les enlève, mais en cachant au fond d'une caisse le *konpaik* en papier, siège de l'âme du défunt.

Un autre membre de la famille est pris de la même maladie, et, dans son délire, se plaint de cette fraude, sans qu'on l'ait mis au courant. Terrifiée, la famille brûle le malencontreux bout de papier et, le même jour, les deux malades sont complètement guéris. La famille de notre néophyte, après ces incidents, a compris la malice des superstitions et se prépare au baptême.

Dr MARTINEZ



La « Noula » de M. de Rochas

M. le colonel de Rochas est un partisan très convaincu du « corps astral », qui serait notre double *fluidique*, et auquel il faudrait attribuer les phénomènes de l'occultisme. Il vient de publier, dans les *Annales des Sciences psychiques* (juin 1907) une nouvelle, intitulée « Noula », où il pense voir pleine confirmation de la thèse qui lui est chère.

Nous voudrions discuter le fait et la théorie, au point de vue scientifique et théologique.

Voici l'histoire de Noula.

M. de Rochas reçoit, un beau jour, une lettre de Russie. Cette lettre émane d'une jeune veuve — d'après l'affirmation de la correspondante — qui veut confier le soin de sa santé à un homme dont la réputation scientifique est venue jusqu'à elle; elle se croit folle et prie M. de Rochas de lui dire ce qu'il en pense. Donnons un instant la parole à cette intéressante personne :

Depuis très longtemps, cinq ans au moins (j'en ai vingt et suis mariée, mais mon mari, qui était Français, est mort il y a un an), je disais donc que depuis cinq ans les médecins ne comprennent rien à ce que je ressens. Figurez-vous que lorsque je ne suis pas accompagnée d'une personne qui occupe ma pensée par la conversation, je vois (et je vous assure que cela existe réellement, malgré tout ce que les médecins disent, en affirmant que c'est seulement mon cerveau qui est malade), je vois toujours, dès que je suis seule, une autre personne qui, elle, est silencieuse, répète mes moindres gestes et n'est en rien semblable à moi. Je suis blonde, elle est brune, je suis maigre, elle est grassouillette. Personne autre que moi ne la voit, et cependant la photographie que l'on a faite de moi donne une ombre à laquelle le photographe ne comprend rien, et qu'il a beaucoup de peine à effacer, car cette ombre fait en quelque sorte partie de moi. Je souffre beaucoup de cette double personne et n'ose en parler à qui que ce soit, car j'ai toujours peur que l'on pense que je suis folle et je suis bien malheureuse.



Croyez-vous que je puisse guérir de cette horrible maladie? Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'est affreux d'entendre respirer, lorsqu'on est couché, une autre personne que l'on ne voit pas comme tout le monde, et comme je pleure toujours.

Mon mari, lui, ne voyait pas non plus; mais lorsqu'il entrait dans ma chambre et que je n'étais pas éveillée, il voyait disparaître, disait-il, une forme vague.

Les autres personnes ne voient pas par parti pris.

Je vous en prie, Monsieur, aidez-moi... je suis seule, orpheline, riche, et je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, quelque difficile que ce sera.

La personne qui m'a parlé de vous ne sait pas si vous êtes docteur; c'est pourquoi je n'ose vous demander le prix de vos conseils; mais je vous en prie, Monsieur, ne voyez là que la crainte de vous froisser; et si vous le désirez, quelle que soit la chose, je vous l'enverrai avant même.

En ce moment, elle est là, a sa main sur la mienne, un peu au-dessus, et son visage est triste. Il me semble qu'elle pleure; tant pis! je la déteste.

M. de Rochas répond à sa correspondante que son cas n'était pas unique mais reproduisait des phénomènes connus et déjà observés. Il lui conseille de se faire photographier dans une demi-obscurité, par des poses longues, pour fixer ce double trop peu lumineux. Honnêtement, il lui déclare qu'il n'est pas docteur et que loin de faire payer sa consultation, il regarde comme une faveur de pouvoir observer, grâce à elle, ce phénomène psychique.

Nouvelle lettre pleine de reconnaissance de la jeune veuve, qui complète les renseignements :

J'ai toujours vécu avec ce double personnage que j'appelle *Noula* (diminutif d'Anna). Lorsque j'étais enfant je ne le voyais pas; mais toujours dans mes yeux, il y avait l'impression que je n'étais pas seule. On me voyait toujours répondre à des questions qui semblaient aux autres faites par mon imagination. A qui répondais je? Je ne sais et n'ai nullement le souvenir des faits dont je vous parle; mais mon père, lorsqu'on me soumit aux médecins, se rappela parfaitement cela.

Je vis *Noula* lorsque je sortis de l'enfance pour être jeune fille.

M. de Rochas explique, ici, que c'est généralement au moment de la puberté que les phénomènes d'extériorisation se



manifestent pour la première fois. — Le phénomène, ici, se serait plutôt renforcé, à ce moment, car les impressions préparatoires datent de la prime enfance. Combien d'autres ont ressenti ces impressions de personnes présentes, quoique invisibles, en pleine maturité de l'âge! Nous citerons le témoignage de Léon Daudet, qui écrivait, il y a quelques années : « J'ai senti autour de moi une influence qui, si j'avais insisté, « eût pris, j'en avais la perception profonde, une forme « *indiscutable*, mais j'ai eu peur et je me suis soustrait au « phénomène. »

Ce fut le cas, aussi, de Mme la baronne de X..., qui m'écrivait : « Depuis la mort de mon mari, je sens qu'une per« sonne invisible est présente auprès de moi. Je voudrais savoir « ce que vous pensez de ce phénomène qui est très réel. »

Elle me révéla, en même temps, qu'elle lisait les pensées de M. de Z..., et du R. P. B..., et que le phénomène était réciproque. Du côté de M. de Z..., elle éprouvait des troubles inquiétants. Du côté du Révérend Père, elle n'éprouvait que consolation Elle pensait que le Révérend Père avait été autorisé par ses supérieurs à communiquer de la sorte avec elle pour son bien. — Mon conseil ne fut point favorable à ces jeux psychiques, mais j'ai su plus tard que je n'avais pas été écouté : ce qui ne m'a point surpris. Ce fut tant pis pour ses nerfs et la tranquillité de son esprit. Les esprits bouleversèrent ses appartements.

Revenons à « Noula » pour constater avec M. de Rochas que cette femme était anémiée, et que la « présence » se manifestait au moment des grandes secousses physiques ou morales.

La jeune propriétaire du « double fluidique », Noula, est un jour emportée par son cheval emballé. Puis, tout à coup, la bête en fureur s'apaise :

Que se passa-t-il? Je ne sais; mais il (le cheval) redevint doux et, devant mes yeux, j'aperçus Noula! mais, très distinctement! Je crus tout d'abord qu'une personne, me voyant en danger, avait arrêté mon cheval et je voulus la remercier. Mon père me rejoignit alors et commençait à me gronder doucement sur ma fantaisie lorsque, me regar-



dant, il me vit si changée qu'il eut très peur. (Je sentais précisément à ce moment une sensation étrange et que je ressens quelquefois encore : c'est la sensation d'un vide immense, comme si je me sentais en l'air). Il put me prendre dans ses bras, me descendre; toujours j'avais ce regard fixe et les yeux dilatés qui l'effrayaient tant. Il avait beau m'appeler, je ne répondais pas. Cela dura peut-être une minute, et cependant fut très long. Lorsque je sortis de cet état mon premier mot fut : « Tu l'as vue, dis? »

Le père avait conclu à une hallucination. Il revint avec un médecin qui calma ces transports par de l'opium.

Depuis ce temps, continue la jeune Russe, *Noula* devient de plus en plus distincte pour moi, surtout depuis que je *m'affaiblis*, car la tristesse de ma vie influe fâcheusement sur mon état de santé. Je suis très anémiée et frêle ; *Noula*, elle, est forte et bien portante. Je ne puis vous raconter les innombrables médecins que j'ai visités, et les bromures avalés...

La suite de l'histoire se résume en quelques mots.

Des photographies ont été prises, et plusieurs épreuves ont donné le spectre suffisamment net de *Noula*. Mais une fatalité veut que les photographies soient saisies à la poste parce qu'on a mis des annotations manuscrites! Impossible d'en avoir d'autres pour le moment, car le photographe effrayé ne veut pour rien au monde tenter la même entreprise! — Une dernière lettre explique que les fameuses photographies ont été réclamées et rendues. La mystérieuse correspondante va les apporter elle-même à M. de Rochas.

Puis, tout s'arrête là. « Peut-être est-elle morte, épuisée par le vampirisme de Noula », explique M. de Rochas, qui tout de même a des doutes, et se décide seulement après dix années de réflexions à publier le récit de *Noula*, sous cette rubrique : Histoire ou roman?

N'importe, le problème est posé, et d'autres phénomènes indiscutables nous autorisent à discuter le fait et le commentaire que nous en donne la science occulte.



*
* *

A s'en tenir aux données de l'occultisme purement animique dégagé de tout spiritisme, comme le prétendent du moins ses adeptes, au premier rang desquels se placent M. de Rochas et le Dr Baraduc, qui pensent, tous les deux, saisir et fixer les manifestations extérieures de la force *neurique*, il est difficile de tenter sérieusement une explication naturelle d'un phénomène aussi intense que celui de Noula, ou une explication du cas d'Émilie Sagée, qui lui est identique :

Un jour, nous est-il affirmé, des élèves aperçurent leur professeur au tableau noir, et près d'elle son *double*, faisant les mêmes gestes et les mêmes mouvements qu'elle... Une autre fois, quarante-deux élèves de l'établissement furent témoins du phénomène suivant : réunies dans une salle, elles avaient devant elles le *double* d'Émilie, assis dans le fauteuil de la surveillante, pendant que dans le jardin elles pouvaient voir la véritable Émilie cueillant des fleurs avec des mouvements lents et lourds, comme il arrive à une personne fatiguée. Une des pensionnaires s'étant approchée pour toucher l'apparition en éprouva une sensation analogue à celle que donnerait un tissu léger de mousseline. Elle traversa ensuite le fantôme qui disparut progressivement. Immédiatement Émilie fut aperçue, continuant sa cueillette de fleurs, mais alors avec sa vivacité ordinaire (*The Fantasm of the living*).

Nous n'avons pas une douzaine de fluides différents à notre disposition, ni une variété de forces neuriques... Comment M. de Rochas veut-il concevoir cette force pour expliquer *Noula?* Comme une force *sensible* et *motrice* qui s'exhale par les pores de la peau sous la pression de certaines émotions, ou autrement. Cette force *neurique*, ce *fluide* vital, comme on l'appelle encore quand on ne veut pas préciser sa nature, M. de Rochas, avec tous les occultistes de l'école de Papus, le croit répandu dans le corps et concentré dans certains centres nerveux. « Nous retombons, écrit-il quelque part (l'Envoûtement) dans la Trinité des anciens : l'*âme* immortelle, le corps *matériel*, et l'*esprit* ou agent nerveux qui, répandu dans tout le corps, sert à transmettre à ses



diverses parties la volonté de l'âme, et dont Paracelse a dit : « Cet esprit, comme toi, a des pieds et des mains. »

Voilà pourquoi *Noula* et le *double* de Mlle Sagée peuvent converser avec la personnalité première ou normale.

Nous ne croyons point à ce *fluide* pour des raisons physiologiques et pour des motifs d'ordre philosophique.

Nous ne sommes plus aux dix-septième et dix-huitième siècles pour croire même simplement aux esprits *animaux*, que la science moderne, dégagée de tout esprit superstitieux, a relégués dans le domaine des idées arriérées. Nous croyons au progrès scientifique. Après les esprits *animaux* vint le fluide *électrique*, dont la fonction était de parcourir les nerfs, simples conducteurs électriques, pour mettre en communication l'âme et les parties différentes du corps.

Nos grands physiologistes ont démoli tout cela, pour le plus grand bien de la saine philosophie. Béclard conservera toujours, à nos yeux, plus d'autorité en ces matières que Paracelse, un des oracles de la prétendue science avancée.

Nous ne concevons donc point l'influx nerveux comme une projection de fluide allant de la périphérie aux centres cérébraux, et de là, sous forme d'impulsions, aux extrêmes centres de motricité, mais plutôt nous devons considérer les nerfs en vibration, comme parcourus par les ondes de mouvements moléculaires ayant une certaine analogie avec les mouvements vibratoires de tiges solides qui transmettent les ondes sonores dans le sens de leur longueur. Le mouvement prend naissance à l'organe périphérique animé et conscient, quoique incapable d'*aperception*. Seulement, ce n'est pas un mouvement mécanique et passif, comme celui d'une tige de métal, où la vibration s'affaiblit à mesure qu'elle se transmet. Le mouvement vibratoire physiologique se nourrit aux éléments nerveux qu'il met en activité sur son passage.

Admettons que la science physiologique perfectionnera ces données. Il n'en est pas moins vrai que le fluide nerveux, agent des sensations, milieu nécessaire entre l'âme et le corps, appartient aux doctrines surannées et non à la science véritable. Cette constatation est gênante pour la théorie de l'occultisme ou du spiritisme : qu'on ne prétende pas du



moins, en renouvelant la vieille erreur du *médiateur* plastique, parler au nom de la science et du progrès scientifique.

M. de Rochas tient à son fluide, sans lequel croulent toutes ses expériences.

« Mes expériences ont *prouvé* que cet agent, cet influx nerveux spécial, qui *normalement* ne dépasse pas la peau, *peut*, chez certaines personnes et sous l'influence de certaines *manœuvres*, être *projeté* au dehors sur toute la périphérie du corps, et vraisemblablement par les pores de la peau, comme le serait le liquide contenu dans un tuyau de pompe à incendie, à toile perméable, si l'on fermait la lance qui la termine. »

Ce fluide, c'est nous-même, paraît-il, c'est notre intelligence, car il *pense* et *veut* comme nous, dans les manifestations lointaines des apparitions télépathiques; il emporte notre sensibilité.'

M. de Rochas vous dira qu'il a expérimenté cela. Si bien que si l'on avait torturé *Noula*, c'est la jeune Russe qui en aurait senti tout le mal, car *Noula* était faite de sa substance corps-astral.

C'est ainsi que M. de Rochas fut un bourreau sans le savoir.

Lors de mes premières expériences, faites en l'hiver 1891, écrit-il, je jetais, après chaque séance, les liquides sensibilisés par la fenêtre de mon cabinet. C'est ce que je fis notamment un soir où il gelait et où j'avais opéré sur deux sujets qui devaient revenir le lendemain. Le lendemain, pas de sujets. Le surlendemain, j'en vois apparaître un, se traînant à peine et ayant l'air à moitié mort; il me raconte que son compagnon et lui ont été pris tout deux de coliques violentes pendant la nuit qui avait suivi l'expérience, qu'ils ne pouvaient se réchauffer et qu'ils étaient glacés jusqu'à la moelle.

De la sensation en dehors de l'organe sentant, grâce à un fluide qui se passe d'organe pour sentir, voilà certes de la physiologie avancée! Le corps psychique, le fluide vital, a besoin de *courir le long de nos nerfs* pour préparer la sensation, et la pensée, dans la doctrine des occultistes. Une fois extériorisé, il n'a plus besoin de nerfs sensitifs et moteurs pour le travail physiologique que suppose la sensation : sans



nerfs il *pense, agit, jouit*, et *souffre;* il remue même les objets à longue distance. Si vous donnez un coup de canif dans la couche nerveuse extériorisée; le sujet en est cruellement blessé; si vous pincez, il se plaint; il ressent la fine pointe d'une aiguille. — Parfois, le corps astral se conduit tout autrement; c'est ainsi que nous avons vu les élèves d'Émilie Sagée tourmenter la mousseline de son double pour le plus grand bien de sa santé!

Les contradictions du corps astral sont peu de chose; il devrait d'abord se *prouver*. La physiologie ne permet pas de croire à un fluide nerveux. *Noula* n'est pas scientifique aux yeux du physiologue.

***

Aux yeux du philosophe, *Noula* n'est pas plus recevable que le *médiateur plastique*, dont le rôle est pour le moins superflu dans l'économie du composé humain. La nature ne fait rien d'inutile et de vain.

Pourquoi un milieu entre l'âme et le corps?

L'occultisme en avait besoin :

« De tout temps, écrit Papus, les antiques initiations égyptiennes, grecques, etc., ont admis dans l'homme l'existence de trois principes correspondant analogiquement aux trois segments : *ventre*, *poitrine* et *tête* de l'être humain.

Ces trois principes sont :

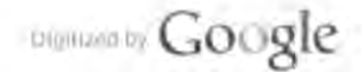
1° Le corps physique.

2° L'esprit immortel.

3° Et, entre ces deux, un troisième *chargé* de les unir pendant la vie terrestre.

Avant Reichenbach, Maxwell, dans ses recherches sur le *Magnétisme animal*, avait dit également : « L'esprit vital est le lien qui unit plus intimement l'âme au corps. C'est le milieu entre les deux. »

Papus ne cache pas son importance : « Appelez cet intermédiaire corps astral, périsprit, force vitale, force psychique, force neurique, c'est à son influence qu'il faut rapporter les



mouvements d'objets à distance, les *apparitions* et la *plupart des matérialisations* des séances spirites. »

M. de Rochas, qui a confessé également sa croyance à la trinité des principes occultes, ne nous démentira pas quand nous dirons que sa *Noula* ne pouvait être que du corps astral condensé. Il nous a averti, du reste, que la sensation de *vide*, que ressentait sa correspondante, provenait d'un dégagement du corps astral. — Nous sommes donc bien dans sa thèse, et en discutant le *médiateur plastique*, nous discutons *Noula.*

« Le médiateur plastique est formé de lumière astrale », écrit encore Papus, qui en détermine ainsi la composition :

Partie volatile	fluide magnétique.
Partie fixée	corps fluidique ou aromal.

On demande à ces occultistes pour quelle nécessité ils ont remis en honneur cet intermédiaire nécessaire entre le corps et l'âme. C'est parce qu'ils ne peuvent concevoir que l'âme, spirituelle, informe directement la matière. C'est donc qu'à leurs yeux il n'y a pas contact direct entre l'âme et la matière.

Mais, alors, l'âme aura la même répugnance en face du corps fluidique, si aromal qu'il soit, et si volatil que vous l'imaginiez. L'eau changée en gaz est toujours de la matière ; on ne fait pas de la matière avec de l'esprit ou des éléments *simples* en prenant ce mot au sens philosophique.

La substance aromale du médiateur se *coagule* à volonté, ce qu'on ne demandera jamais à une substance non matérielle. « J'ai vu, dit Crookes, des étincelles de lumière s'élever de la table au plafond et retomber sur la table en la frappant avec un bruit qu'on pouvait entendre distinctement. » — Cette substance volatile peut actionner une bascule dans une notable mesure, et un médium, dont on soutirait le corps astral par des passes, diminua d'un nombre respectable de kilogrammes.

Voilà l'élément qu'on nous dit nécessaire pour unir la grossière matière à l'âme spirituelle !



Si votre médiateur est matériel, l'âme mise en sa présence, éprouvera, pour s'unir à lui, pour se souder à sa contexture matérielle, les mêmes répugnances que pour s'unir au corps. S'il est spirituel, il faudra un autre médiateur entre lui et la matière.

A cette remarque qui est celle de tout le monde, le Dr Rozier, excellent physicien mais philosophe peu conséquent, me répondit un jour : « Le médiateur n'est pas *spirituel* et *matériel* à la fois : il est matériel, mais c'est de la matière qui se *dématérialise*. Voyez ce qui passe dans l'*apport* des phénomènes spirites : un corps matériel ne peut traverser la matière, mais dématérialisé, il peut le faire à l'état de fluide. » Telle est, en substance, sa réponse.

M. Crookes partage la même doctrine, mais il s'est renseigné aux bonnes sources pour en être plus sûr : il a consulté les esprits, qui ont répondu en posant le principe et en faisant une expérience :

« La conversation, dit M. Crookes, tomba sur un point qui nous paraissait inexplicable, la présomption que la matière pût traverser un corps solide. Là-dessus, le message suivant nous fut donné : « Il est impossible à la matière de passer au « travers de la matière, mais nous montrerons ce que nous « savons faire. » Nous attendîmes en silence, et bientôt une apparition lumineuse se montra, planant au-dessus du bouquet qui était sur la table. A la vue de tout le monde, un brin d'herbe de Chine, long de vingt pouces, et qui faisait l'ornement du bouquet, s'éleva doucement d'entre les fleurs et descendit sur la table. »

Les esprits auraient bien dû expliquer ce qui s'était passé, et comment la matière ne pouvant, d'après eux, traverser la matière, on venait cependant d'assister à un phénomène déclaré impossible, ou à une *apparence* de phénomène. C'est donc un simple prestige que les esprits, voulant montrer des talents de société, ont réalisé sans le dire. Tout nous le donne à supposer.

Et c'est avec des phénomènes de ce genre, où le préternaturel est manifeste, que l'on prétend établir la doctrine d'une force naturelle, d'un fluide nerveux qui serait



l'agent des phénomènes enregistrés par la science occulte).

Manifestement, *Noula* (le corps astral de la jeune Russe est apparentée aux opérateurs invisibles des séances spirites.

*
* *

Je ne suis point étonné que *Noula* ait reproduit son spectre sur la plaque photographique. Les spirites qui font de l'occultisme renforcé obtiennent plus, sous ce rapport, que les simples occultes. La jeune Russe n'était donc, alors, qu'un médium sans le savoir. Seulement ses *transes* ne prenaient pas la forme que revêtent les transes du médium.

Le médium va et vient, se promène, s'énerve un peu à la façon des derviches, piétine sur place, frotte et tord furieusement ses mains, puis il s'arrête tout à coup et devient immobile.

A ce moment, sur différentes parties du vêtement du médium, apparaissent des plaques lumineuses et blanches qu'il ne faut pas comparer à la phosphorescence produite par le frottement d'une allumette sur un mur, mais bien plutôt à la « poussière de lune ». Puis ces plaques lumineuses se réunissent sur la poitrine du sujet, d'où elles tombent lentement, suivant le corps, jusqu'au sol. Figurez-vous de la fumée lourde de cigarette qui, une fois qu'elle a atteint le parquet, s'enroule en évolution nuageuse, épaissit et monte plus opaque jusqu'au-dessus de la tête du médium.

Alors celui-ci pousse un grand cri, tombe raide par terre; à sa place, la fumée lumineuse, se *matérialisant* tout à coup, prend la forme d'*un être quelconque* ou *mort* depuis longtemps ou simplement *absent*.

Un médium peut *matérialiser* ainsi un simple souvenir, un portrait de personne morte. C'est ainsi qu'au congrès spirite de 1889, M. Donald Mac-Nab montra un cliché photographique représentant une matérialisation de jeune fille qu'il avait pu *toucher*, ainsi que six de ses amis, et qu'il avait réussi à photographier.

Le médium en léthargie est visible à côté de l'apparition. Cette apparition matérialisée n'était, paraît-il, que la repro-



duction d'un vieux dessin, datant de plusieurs siècles, et qui avait beaucoup frappé le médium à l'état de veille.

Remarquons que ces matérialisations sont vivantes : l'apparition *parle*, *marche*, est *palpable*.

M. de Rochas avait peut-être raison quand il écrivait à la jeune Russe qu'elle n'était sans doute point folle, que les manifestions étaient réelles; mais il se trompait et il la trompait quand il donnait à entendre que c'était là le seul résultat de ses *émissions astrales*. Le vampire avait bien certainement une entité différente de la sienne, et quand on les compare, ces deux entités distinctes, on voit que le *double* astral s'écarte à volonté de son modèle. *Noula* ne ressemblait point à sa victime. Voici un gros monsieur qui tombe en *transes*, et c'est une main d'enfant qui apparaît. Crookes, dans sa 9e classe des phénomènes spiritiques, a décrit ces fantaisies du corps astral : « Une *charmante* main d'enfant s'éleva d'une table et me donna une fleur, cette main apparut et disparut trois fois, me permettant de me convaincre qu'elle était aussi réelle que la mienne. Cela eut lieu avec de la lumière, dans ma chambre, alors que je tenais les pieds et les mains du médium. Une autre fois, une petite main et un petit bras, qui semblaient appartenir à un enfant, apparurent, se jouant sur une dame. Elle vint ensuite frapper mon bras, pour tirer mon habit à plusieurs reprises. »

Il faut dire, en effet, que le corps astral aime à taquiner, à faire mille plaisanteries. Quelquefois, il s'appelle Agénor, et fait le gavroche. Une autre fois il pousse d'un coup de main invisible un des assistants, et lui murmure : « Nabuchodonosor était près de toi, dommage que tu ne l'aies pas su ! »

Un *dédoublement* de notre être qui se comporte en vampire et suce notre vie, comme fit la *Noula* décrite par M. de Rochas, ne saurait être nous-même car nous n'avons pas deux âmes, deux intelligences, deux volontés, deux personnalités qui se combattent en deux *êtres distincts*. Le *dédoublement* hypnotique, étudié par les deux Janet, procède d'une autre interprétation ; il désigne des phases de conscience et d'inconscience d'une même personnalité ; ce dédoublement est naturel, quoique morbide.



Le dédoublement genre *Noula* ne relève que du spiritisme.

Et l'agent mystérieux qui prétend s'incorporer notre prétendu corps astral ne saurait être une âme de *défunt*.

Nous le nions pour des raisons philosophiques que saint Thomas à précisées, et que nous aurons peut-être un jour l'occasion de rappeler.

Nous le nions pour des raisons de convenance qui s'imposent aux esprits réfléchis.

« O nos chers défunts, s'écrie un penseur chrétien, est-ce vous qui parlez dans les tables tournantes et qui comparaissez devant le cercle magique d'un nécromant? Est-ce vous qui seriez les complices des vengeances d'un sorcier, ou de la bassesse d'un marchand d'orviétan qui a promis à quelque dupe le secret de l'impossible?

Ah! certes non! Ce n'est pas et ce ne sera jamais possible! »

Mme Holmès, qu'on disait quelque peu adonnée au spiritisme, en convient aisément :

« Vous êtes spirite? lui demandait-on.

— « Oh! que non pas! Je trouve à la fois un peu enfantine et très sacrilège l'hypothèse spirite. Il y a toujours dans les communications qui nous viennent de l'au delà, du moins dans celles que nous provoquons, une part d'erreur, de *taquinerie*, de *mystification;* vraiment, si les *morts revenaient, il me semble qu'il y aurait plus de gravité dans les choses qu'ils nous disent.* Quand l'influence qui se manifestait dans une table disait être Ambroise Thomas ou César Franck, je n'ai pas cru un seul instant à la présence de César Franck et d'Ambroise Thomas. »

∴

L'histoire de *Noula* suggère enfin une dernière hypothèse, qui est peut-être la bonne, et que semble soupçonner M. de Rochas à la fin de son récit : La jeune veuve, qui subi-



tement ne donna plus de ses nouvelles, aurait disparu non pour cause de vampirisme, mais pour cause de folie déclarée et parvenue à son paroxysme. Un asile aurait recueilli son infortune.

Je propose à M. de Rochas de ranger sa cliente parmi ces hallucinés que MM. Séglas et Brouardel ont si bien étudiés sous la dénomination d'*auto-persécutés*, ou de *persécutés auto-accusateurs*, surtout si l'on place ce sujet dans la classe qui renferme le type mélancolique. « Les symptômes les plus saillants de la maladie, dit M. Séglas, sont les hallucinations verbales motrices qui dirigent absolument la scène pathologique.

« On rencontre des hallucinations visuelles, des hallucinations motrices communes, également très accentuées, telles que sensation de déplacement d'une partie du corps ou du corps tout entier, des impulsions diverses, portant sur des mouvements que le malade accomplit malgré lui. On peut noter des phénomènes inverses d'inhibition — obstacles à l'accomplissement de certains actes volontaires, troubles de la sensibilité profonde : sensation de pesanteur de *légèreté*, de *vide*. » — Ces sensations de vide étaient remarquables chez le sujet de M. de Rochas : « J'avais, dit-elle, la sensation d'un vide immense, comme si je me sentais *dans l'air*. » M. de Rochas y voyait un dégagement probable du « corps astral ».

« La mélancolie du sujet était notoire : Mon mariage me rendit bien triste, car je souffrais de Noula. »

Un des sujets de M. Séglas distinguait deux voix, une d'homme, une de femme. Ces voix parlaient haut et lui « passaient à l'oreille ». Elle voyait le « devin » qui la tourmentait, ou lui oûvrait la gorge, ou lui tirait la langue, ou lui immobilisait bras et jambes. Elle serre son corset pour arrêter la voix qui lui vient de l'estomac, et son bourreau féminin lui dit : « Oh! tu me sèrres, suis-je assez lasse! » On a soudoyé cette femme pour la faire souffrir, pense-t-elle. « Nous *sommes deux en une* », lui a dit sa voix. « Quand tu es inerte, je suis inerte comme toi; quand tu vois des flammes de feu, c'est qu'on allume des allumettes devant mes yeux; si l'on



me tue, tu mourras. Moi et toi cela ne fait qu'une. » Et alors, tous les symptômes neurasthéniques.

M. Séglas remarque que ces malades, souvent, n'offrent pas de signes constatables de l'hystérie.

Il y a aussi les persécutés *raisonnants*. Ils n'offrent aucune tare intellectuelle appréciable. Tous ne sont que des délirants. Tous s'étiolent et s'épuisent, sans être sucés par un vampire.

Chanoine GOMBAULT,
Docteur en philosophie.



LES FORCES NATURELLES INCONNUES

(*Deuxième article.*)

Il nous reste, pour terminer l'analyse des *soi-disant forces naturelles inconnues*, qu'à suivre M. Fl... dans les développements de son explication personnelle des phénomènes du spiritisme.

On s'exposerait à une déception, si l'on espérait le trouver, ici, net et précis : il est, au contraire, toujours vague, flou, nuageux et d'un insaisissable déconcertant.

Nous nous efforcerons de dégager, avec la plus grande impartialité, la pensée de l'auteur et, après l'avoir appréciée aux lumières d'une saine philosophie, nous mettrons en regard la doctrine catholique sur ce sujet.

Pour ne pas être accusé de travestir sa pensée, nous serons obligé de faire encore des citations un peu longues de son ouvrage.

En réalité (pp. 572 et suiv.), il n'y a dans l'univers qu'un principe, à la fois intelligence, force et matière, embrassant tout ce qui est et tout ce qui est possible. Ce que nous appelons matière n'est qu'une forme de mouvement. Au fond de tout : la force, le dynamisme et l'esprit universel [1].

La matière apparente, qui pour nous représente actuellement l'univers, et que certaines doctrines classiques considèrent comme produisant toutes choses, mouvement, vie, pensée, n'est qu'un mot vide de sens. L'univers est un grand organisme régi par un dynamisme d'ordre psychique. L'esprit [2] est dans tout.

1. Si nous ne nous trompons, nous voici en plein panthéisme. Nous pouvons, désormais, nous attendre aux conceptions les plus bizarres.

2. On serait heureux de savoir ce que l'auteur entend ici au juste par esprit, par dynamisme d'ordre psychique. Combien vaudrait-il mieux parler pour être compris de tous ! Mais peut-être qu'alors la théorie dépouillée de sa forme imprécise n'apparaîtrait pas assez séduisante?

Il y a un milieu psychique ; il y a de l'esprit dans tout, en dehors de la vie humaine et animale, dans les plantes, dans les minéraux, dans l'espace...

Votre cœur bat, nuit et jour, quelle que soit la position de votre corps. C'est un ressort bien monté. Qui a tendu ce ressort?

L'embryon se forme dans le sein de la mère, dans l'œuf de l'oiseau. Il n'a ni cœur, ni cerveau. A un certain moment, le cœur bat pour la première fois.

Moment sublime! Il battra dans l'enfant, dans l'adolescent, dans l'homme, dans la femme, à raison de 100.000 pulsations par jour, environ, de 36.500.000 par an, de 1.825.000.000 pour cinquante ans. Ce cœur, qui vient de se former, doit battre un milliard de pulsations, deux milliards, trois milliards, un nombre déterminé, fixé par sa puissance, puis il s'arrêtera, et le corps tombera en ruine.

Qui a remonté cette montre, une fois pour toujours?

— Le dynamisme, l'énergie vitale[1].

Qui soutient la terre dans l'espace?

— Le dynamisme, la vitesse de son mouvement.

Qui tue, dans une balle?

— Sa vitesse.

Partout l'énergie, partout l'élément invisible.

C'est ce même dynamisme qui produit les mêmes phénomènes étudiés ici. La question se résout maintenant à décider si ce dynamisme appartient aux expérimentateurs.

Nous connaissons si peu notre être mental qu'il nous est impossible de savoir ce que cet être est capable de produire, même et surtout dans certains états d'inconscience[2].

1. Mais d'où vient ce dynamisme? Qui l'a créé? Car, assurément, il n'est pas apparu, un beau jour, de lui-même!... Qui a déposé cette énergie vitale dans les êtres, diversifiée selon la nature de chacun, commençant à tel moment et finissant à tel autre, etc...? Qui? Est-ce Dieu? Mais, alors, dites-le, pour que l'on sache à quoi s'en tenir! — Vous ne le dites pas, parce que votre secret désir est d'arriver à pouvoir vous en passer... Vous avez beau faire! vous n'y arriverez pas, sans tomber immédiatement dans l'incohérence et dans l'absurde.

2. Réduit à la plus simple expression, ce raisonnement pourrait se résumer ainsi : Nous connaissons si peu notre état mental, qu'il est *peut-être* capable de produire, sans s'en douter, les effets les plus merveilleux. Si l'on se contente



L'intelligence directrice n'est pas toujours l'intelligence personnelle, *normale*, des expérimentateurs ou de l'un quelconque d'entre eux.

Nous demandons à l'entité qui elle est, et elle donne un nom qui n'est pas le nôtre, elle répond à nos questions et prétend ordinairement être une âme désincarnée, l'esprit d'un défunt.

Mais si nous poussons la question à bout, cette entité finit par se dérober, sans nous avoir donné des preuves suffisantes d'identité. Il en résulte pour l'impression que le sujet principal en expérience s'est répondu à lui-même, s'est reflété lui-même, sans le savoir [1].

D'autre part, cette entité, cette personnalité, cet esprit a sa volonté, ses caprices, ses exigences et agit parfois en contradiction avec nos propres pensées. Il nous dit des choses absurdes, ineptes, brutales, insensées et s'amuse à de bizarres combinaisons de lettres, à de véritables casse-têtes. Il nous étonne et nous stupéfie.

Quel est cet être?

— Deux hypothèses s'imposent donc inéluctablement. Ou c'est nous qui produisons ces phénomènes, ou ce sont des esprits. Mais, entendons-nous bien : ces esprits ne sont pas nécessairement des âmes des morts, car il peut exister d'autres genres d'êtres spirituels, et l'espace pourrait en être plein sans que nous en sussions jamais rien, à moins de circonstances exceptionnelles.

Ne trouvons-nous pas, dans les diverses littératures anciennes, les démons, les anges, les gnomes, les farfadets, les lutins, les larves, les coques, les élémentals, etc., etc.? Peut-être n'y a-t-il pas là des légendes sans aucun fondement [2].

D'autre part, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que, dans les expériences étudiées ici, on s'adresse toujours, pour réussir, à un être invisible qui est censé nous entendre. Si c'est une illusion, elle date de l'origine même du spiritisme, des coups produits inconsciemment par les demoiselles Fox, dans leurs chambres d'Hydesville et de

d'un pareil *peut-être*, pour émettre ensuite une hypothèse positive quelconque, on ne sera vraiment pas difficile!

1. Nous ne savons pour qui peut résulter pareille impression. Nous avouons ingénûment que, pour notre part, il en résulte au contraire que, de ce que l'on vient de reconnaître, il faudrait logiquement admettre la présence d'une personnalité étrangère.

2. Lorsqu'on croyait qu'il en était fini de l'hypothèse des esprits, on ne pourra manquer d'être surpris de la voir réapparaître, timidement il est vrai et avec des restrictions et des peut-être... Attendez-vous à la voir bientôt disparaître... mais avec force protestations que l'on admet les esprits, etc...



Rochester[1], en 1848. Mais, encore une fois, cette personnification peut appartenir à notre être ou représenter un esprit extérieur.

Pour admettre la première hypothèse, il faut admettre, en même temps que notre être mental n'est pas simple, qu'il y a en nous plusieurs éléments psychiques et que l'un au moins de ces éléments peut agir à notre insu, frapper des coups sur une table, remuer un meuble, soulever un poids, toucher par une main apparente, jouer d'un instrument, produire un fantôme, lire un mot caché, répondre à des questions, agir avec une volonté personnelle, tout cela, je le répète, sans que nous le sachions.

C'est assez compliqué. Mais, est-ce impossible[2]?

Qu'il y ait en nous des éléments psychiques, obscurs, inconscients, pouvant s'exercer en dehors de notre conscience normale, c'est ce que nous pouvons observer toutes les nuits dans nos rêves, c'est-à-dire pendant le quart ou le tiers de notre vie[3]...

D'autre part, il n'est pas rare, pour chacun de nous, d'éprouver, en plein éveil de nos facultés, l'action d'une influence intérieure, distincte de notre raison dominante. Nous sommes prêts à prononcer des mots qui ne sont pas de notre vocabulaire habituel. Des idées subites viennent traverser et arrêter le cours de nos réflexions. Pendant la

1. C'est bientôt fait d'affirmer que ces coups étaient produits par les demoiselles Fox : il faudrait le prouver.

2. Oh oui ! très compliqué, et même plus que cela ! Comment voulez-vous que, sur votre simple affirmation et sans aucune preuve, on admette d'emblée toutes ces hypothèses en contradiction formelle avec le sens commun? Il est vrai que ceux qui sont le plus irréductiblement incrédules en face des dogmes les mieux prouvés de la doctrine catholique, sont ordinairement d'une crédulité sans bornes pour embrasser les opinions les plus fantaisistes et même les plus absurdes, pourvu qu'elles soient opposées à cette même doctrine. Mais, heureusement pour l'honneur de l'espèce humaine, ce n'est pas le cas du plus grand nombre dans nos pays chrétiens!

3. Les règles de la logique demandent que, pour dégager une inconnue, on ne fasse pas appel à une autre donnée aussi inconnue et inexpliquée. Or, dans les rêves, il y a beaucoup d'inconnu et souvent même de mystérieux. D'ailleurs, il n'y a aucune parité entre ce que l'on accomplit pendant le sommeil, sans sortir de sa personnalité, et les faits de lévitation, d'action à distance, etc...



lecture d'un livre qui nous paraissait attachant, notre âme s'envole ailleurs, tandis que nos yeux continuent de lire inutilement. Nous discutons certains projets en nous-mêmes, comme si nous étions plusieurs juges [1]...

Il y a probablement en nous, plus ou moins sensitif, un être subconscient, et c'est lui qui paraît en jeu dans les expériences médiumniques [2].

Cet être subconscient ne dépendrait pas de l'organisme. Il lui serait antérieur et lui survivrait [3]. Il lui serait supérieur, doué de facultés et de connaissances très différentes des facultés et connaissances de la conscience normale, supranormales et transcendantes [4].

Assurément, il reste encore ici plus d'un mystère, ne serait-ce que le fait d'agir matériellement à distance, et celui, non moins étrange, d'y rester étranger en apparence.

La première règle de la méthode scientifique est de chercher d'abord les explications dans les choses connues, avant de recourir à l'inconnu et nous n'y devons jamais faillir. Mais si cette règle ne conduit pas au port, notre devoir est de l'avouer.

C'est, je le crains bien, ce qui arrive ici. Nous ne sommes pas satisfaits. L'explication n'est pas claire et flotte un peu trop dans les vagues — et le vague — de l'hypothèse [5]...

Quant à ces êtres différents de nous, quelle pourrait être leur nature? Il nous est impossible de nous en former aucune idée.

Ames des morts? C'est très loin d'être démontré. Dans les innom-

1. Mais est-il bien sûr que, dans ces cas, nous soyons *seuls?* Ne pourrait-on pas supposer qu'alors nous sommes *plusieurs?* Cela fournirait l'explication de bien des points obscurs, et pareille hypothèse se concilierait très bien avec les données de la théologie sur l'action des bons ou des mauvais anges en nous.

2. Combien il est commode de pouvoir invoquer un être que personne ne connaît, ne voit et ne verra jamais! A coup sûr, cet être-là sera de bonne composition et l'on pourra lui faire porter tout ce que l'on voudra, sans que jamais il réclame!

3. Comment le savez-vous, pour l'affirmer ainsi?

4. De nouveau, comment le savez-vous?

5. Voilà un aveu bon à enregistrer! Il équivaut à cette constatation : Toutes les explications données jusqu'ici n'expliquent rien du tout. C'est la justification complète de toutes nos remarques et critiques.



brables observations que j'ai multipliées, depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire.

Aucune identification satisfaisante n'a pu être faite[1].

Les communications obtenues ont toujours paru provenir de la mentalité du groupe, ou, lorsqu'elles sont hétérogènes, d'esprits de nature incompréhensible[2]. L'être évoqué s'évanouit, lorsque on insiste pour le pousser à bout et avoir le cœur net de la réalité...

L'agent, néanmoins, paraît parfois indépendant[3]. Crookes signale avoir vu Mlle Fox écrire automatiquement une communication pour un des assistants, pendant qu'une autre communication, sur un autre sujet, lui était donnée pour une *deuxième* personne au moyen de l'alphabet et par coups frappés, et pendant qu'elle causait avec une *troisième* personne sur un autre sujet tout différent des deux autres. Ce fait remarquable prouve-t-il avec certitude l'action d'un esprit étranger[4]?

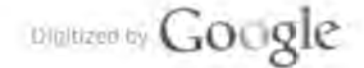
Le même savant signale que, pendant une de ses expériences, une petite latte traversa la table, en pleine lumière, pour venir lui frapper la main et lui donner ainsi une communication suivant les lettres de

1. Ici nous avons la satisfaction de nous trouver en parfaite communion d'idées avec l'auteur, relativement à l'identification des âmes des morts, théorie favorite et fondamentale du spiritisme.

2. Nous prenons acte de cette constatation, qui ne peut être que franche et loyale : Lorsque les communications ne provenaient pas de la mentalité du groupe, *elles ont toujours paru provenir d'esprits de nature incompréhensible*. Puisqu'il s'est vu dans la nécessité de reconnaître la présence de ces esprits étrangers, l'auteur aurait dû se servir de cette constatation, comme point de départ pour ses investigations ultérieures : il serait certainement arrivé à de tout autres conclusions que celles qu'il va ensuite tirer.

3. Nouveau pas en avant dans la reconnaissance des esprits, sauf à en faire bientôt deux ou trois en arrière.

4. Comme ce doute, insinué avec timidité, vient à propos pour permettre d'écarter ensuite une hypothèse gênante, qu'instinctivement l'auteur ne veut pas admettre! Sans prouver *avec certitude*, le fait pourtant est assez grave pour que l'on soit obligé désormais d'en tenir compte et de ne pas émettre une autre explication, tant que celle-ci restera debout.



l'alphabet épelées par lui. L'autre bout de la latte reposait sur la table, à une certaine distance des mains de Home.

Ce cas me paraît, comme à Crookes, plus probant en faveur d'un esprit extérieur, d'autant plus que l'expérimentateur ayant demandé que les coups fussent frappés suivant l'alphabet télégraphique Morse, un autre message fut ainsi frappé.

Le savant chimiste signale encore, on s'en souvient, le mot *however* caché par son doigt, sur un journal, et inconnu de lui, frappé par cette petite latte.

Wallace signale, d'autre part, un nom écrit sur un papier collé par lui sous le pied central de la table d'expérience; Joncières, une aquarelle faite correctement en pleine obscurité et un thème musical écrit au crayon; M. Castex-Degrange, l'annonce d'une mort, la place d'un objet perdu; nous avons vu aussi des phrases dictées à rebours, ou de deux en deux lettres, ou par des combinaisons bizarres manifestant l'action d'une intelligence inconnue. Nous avons mille exemples de cet ordre.

Mais, encore une fois, si l'esprit du médium peut se dégager en un état extranormal, pourquoi ne serait-ce pas lui qui agirait[1] ?... L'esprit des vivants suffit-il pour donner raison des observations? Oui, peut-être, mais en nous attribuant des facultés inconnues et supranormales[2].

Ce n'est toujours là qu'une hypothèse. L'hypothèse spirite des communications avec les âmes de morts reste aussi[3].

Que les âmes survivent à la destruction du corps, je n'en ai pas

1. Cette hypothèse d'esprits indépendants, admise par des savants de la valeur de Crookes, de Wallace et autres, et appuyée, même d'après vous, sur mille exemples du même ordre, méritait mieux, scientifiquement parlant, et demandait au moins à ne pas céder la place devant une hypothèse d'aussi peu de consistance que celle du *dégagement possible de l'esprit du médium en un état extranormal.*

2. Pourquoi ne pas avouer — ce qui serait plus loyal et plus clair — : *Oui, peut-être, en nous attribuant d'autres facultés que celles que nous nous connaissons*, ou, en d'autres termes, *en supposant que nous ayons une autre nature?*

3. C'était bien la peine de déclarer quelques pages auparavant (p. 581) : « *Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire. — Aucune identification satisfaisante n'a pu être faite.* » Il est vrai que, par le jeu de bascule qui lui est fami-



l'ombre d'un doute. Mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en a encore aucune preuve absolue.

J'ajouterai même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable[1].

Néanmoins, l'hypothèse spirite me paraît devoir être conservée, au même titre que les précédentes, car les discussions ne l'ont pas éliminée[2].

... L'hypothèse paraît presque absurde[3]...

... Quant aux hypothèses explicatives, je le répète, le champ est ouvert à toutes[4]...

... Je ne dis pas que les esprits n'existent pas : j'ai au contraire des raisons pour admettre leur existence... Mais, fidèle serviteur de la méthode expérimentale, je pense que nous devons épuiser toutes les hypothèses simples, naturelles, déjà connues, avant de recourir aux autres[5].

lier, l'auteur va se hâter d'affirmer que cette hypothèse *n'est pas vraisemblable!*

1. Et bien alors! pourquoi nous la servir de nouveau?.. Ce que nous en disons là, c'est pour faire toucher du doigt la façon dont l'auteur se plaît à enchevêtrer les contradictions dans le cours de ses démonstrations. Quant aux preuves qu'il apporte ensuite pour démontrer péremptoirement l'invraisemblance de l'hypothèse spirite, nous en admettons volontiers la justesse.

2. Nouvelle incohérence!

3. S'il en est ainsi, pourquoi s'y arrêter davantage?

4. Alors vous avouez que parmi toutes les explications que vous avez développées, avec plus ou moins de complaisance, aucune n'est satisfaisante. C'est un aveu d'impuissance de la part de la science que vous préconisez, que nous enregistrons volontiers.

5. L'auteur laisse ici passer le bout de l'oreille : Il faut recourir à tout, même à l'invraisemblable, même à l'absurde, avant de faire appel à la causalité des phénomènes par les esprits. Il a l'air d'avoir le sentiment, ou plutôt la peur, que s'il met une fois le doigt dans l'engrenage, le bras tout entier y passera, et même le reste avec.



∴

Nous n'en finirions pas si nous voulions suivre jusqu'au bout notre auteur, qui répète sans cesse les mêmes affirmations, et se contente de tourner dans le même cercle.

Finalement, il s'en tient à la théorie d'un naturalisme très vague, d'un dynamisme universel, et de forces psychiques d'autant plus merveilleuses qu'elles sont plus ignorées ou moins connues.

Nous avons disséqué le tout suffisamment. Passons maintenant à l'exposition des données théologiques de la doctrine catholique.

En vertu de l'axiome qu'IL N'Y A PAS D'EFFET SANS CAUSE, dès que l'on a constaté quelque part un mouvement produit sans cause apparente et en dehors de toutes les lois naturelles connues, surtout s'il est produit d'une manière intelligente — par exemple : coups frappés par une table se soulevant toute seule, et qui contiennent les éléments conventionnels d'une réponse intelligente — on peut être assuré que le moteur est un être intelligent.

Les êtres de cette catégorie sont de deux sortes : les visibles et les invisibles, ou, si l'on préfère, les hommes et les purs esprits auxquels on peut rattacher les âmes des défunts momentanément séparées de leurs corps.

Dans tous les cas merveilleux qui nous occupent, et autres similaires, qui paraissent devoir être attribués à une cause intelligente, cette cause est-elle un être visible (le médium ou les spectateurs), ou bien un être invisible (pur esprit ou âme de mort) ? — Toute la question est là.

Remarquons d'abord que tous ces faits merveilleux produits dans le spiritisme — rotations sans contact, soulèvements de poids quelquefois très considérables pareillement sans contact, lévitations, coups frappés, etc..., etc... — et qui sont *provoqués* par des passes ou au moins par le voisinage d'un médium, se rencontrent produits *spontanément*, et sans aucune intervention de médium — par exemple, dans les maisons

hantées — dans tous les lieux du monde, chez tous les peuples et jusque chez les sauvages les plus arriérés.

Or, l'immense majorité du genre humain, sous toutes les latitudes, n'a cessé de les attribuer à des êtres que les peuples ont désignés, selon leurs diverses conceptions traditionnelles ou religieuses, sous le nom de génies, de démons, de lutins, d'esprits désincarnés, etc..., etc...

Il y a lieu de compter avec une pareille quasi-unanimité, car, comme le déclarait naguère un des coryphées du spiritisme, le professeur Lombroso :

« On a beau mépriser les opinions du vulgaire, mais s'il est vrai qu'il ne possède, pour acquérir la vérité, ni les moyens scientifiques ni la culture préalable de l'homme de science, ni son ingéniosité, il y supplée par l'*observation* multipliée et séculaire, qui finit en réalité, dans beaucoup de cas, par donner des résultats bien supérieurs à ceux que peut atteindre le plus grand génie scientifique. »

S'il en est ainsi pour les faits en question *spontanés*, il y a la plus grande présomption qu'il doit en être de même pour les faits *provoqués*, puisque, les effets étant les mêmes, il paraît raisonnable que la cause doive l'être aussi, d'autant plus que, seule, cette explication, une fois admise, pourra fournir une réponse adéquate pour tous les cas du même genre, même les plus extraordinaires, qui pourraient se rencontrer.

Il est en effet tout à fait raisonnable d'attribuer à des êtres que nous reconnaissons être beaucoup plus forts que nous, des faits qui dépassent les forces de notre nature, tandis qu'il sera toujours innaturel et bizarre de recourir à l'hypothèse que l'on ne peut en aucune façon justifier — et qui ne ressemble que trop à l'effort désespéré d'une raison aux abois — d'êtres humains exceptionnellement doués d'un pouvoir mystérieux de beaucoup supérieur aux forces organiques ou mentales de toute l'espèce humaine.

Ne pouvant autrement apprécier la nature de ces êtres supérieurs et invisibles, que par les effets produits par eux, les peuples les ont généralement différenciés en bons et mauvais, selon que leur action, dans leurs rapports avec les hommes, était reconnue bienfaisante ou nuisible.

Dans tous les cas d'oppression diabolique cités dans la *Revue* — notamment dans les derniers numéros de juin et de juillet — non seulement les chrétiens, mais les païens aussi, quoique de civilisations et de religions bien diverses, n'hésitent pas à attribuer à des esprits malfaisants ces maladies étranges, qu'aucun remède ne pouvait guérir.

Jusque-là rien que de rationnel et de très admissible. La doctrine catholique est sur ce point en parfaite concordance avec le sentiment universel.

Ce en quoi elle diffère, ou plutôt ce en quoi elle complète la croyance populaire générale, et que l'on chercherait vainement dans les autres théogonies, c'est lorsqu'elle établit l'origine de la séparation des esprits en bons et en mauvais, et qu'elle renseigne sur la destinée présente et future des uns et des autres.

D'après cette doctrine, Dieu a créé, non seulement l'homme doué d'intelligence, mais encore une infinité d'autres êtres, purs esprits, qui lui sont de beaucoup supérieurs sous tous les rapports.

Ils ont été hiérarchisés entre eux, et ont reçu pouvoir sur les mondes et sur les forces de la nature.

Ils ont été soumis, avant même la création de l'homme, à une épreuve qui devait décider de leur sort définitif, de façon que leur bonheur ou leur malheur éternel dépendît du libre choix de leur volonté.

A la suite de cette épreuve, tous ceux qui se révoltèrent contre Dieu furent par lui condamnés au feu éternel de l'enfer. Toutefois, un très grand nombre d'entre eux furent, pour un temps plus ou moins long, et avec une puissance plus ou moins limitée, emprisonnés sur notre globe terrestre, de façon à contribuer à l'épreuve que les hommes, eux aussi, devaient plus tard subir sur la terre.

Ces esprits déchus sont foncièrement mauvais, et ne poursuivent pas d'autre but que de nuire aux hommes, dans la mesure que Dieu leur permet de le faire.

Les esprits qui, au moment de l'épreuve, demeurèrent fidèles, furent de suite destinés par le Créateur à jouir dans le



ciel d'une félicité sans bornes et sans fin. Mais leur action sur la terre ne fut pas restreinte pour autant, et fut au contraire amplifiée dans des proportions immenses. Un grand nombre d'entre eux reçut même, pour mission spéciale, d'aider, de secourir, de fortifier les hommes, au cours de leur épreuve, et dans les luttes qu'ils auraient à soutenir contre les mauvais esprits.

Il n'est peut-être pas un seul lieu sur la terre et dans l'atmosphère qui nous enveloppe, qui ne soit occupé, plus ou moins, par ces esprits de l'une et l'autre sorte.

A côté de ces purs esprits, quelle place peut-on assigner aux âmes humaines que la mort a séparées de leurs corps?

A leur sortie du corps, elles sont immédiatement jugées par Dieu, qui les fixe, selon la décision portée, ou dans le ciel, ou dans le purgatoire, ou dans l'enfer.

Peuvent-elles, *par exception*, revenir sur la terre et communiquer avec les hommes? — Oui, certainement, par une permission expresse de Dieu.

Ces cas peuvent même se rencontrer assez fréquemment, pour les âmes qui sont dans le ciel ou dans le purgatoire. Les Vies des Saints relatent un grand nombre d'apparitions de ce genre. Les Revues chrétiennes en signalent de temps en temps: la *Revue du Monde invisible* en particulier en a rapporté assez souvent.

Quant aux âmes qui sont dans l'enfer, leur retour sur la terre n'est pas impossible, mais n'a pu devenir manifeste que dans de très rares circonstances.

Ces préliminaires une fois établis, quelle application pouvons-nous en faire, relativement aux faits transcendants du spiritisme, ou autres phénomènes analogues?

Pour procéder avec méthode, commençons par les simples, qui sont les *spontanés*.

On ne peut les juger en bloc, ni établir de règle générale, mais il faut les examiner chacun en particulier, et décider d'après les circonstances de temps, de personnes, de but à atteindre, etc...

Nombreuses sont les apparitions d'âmes du purgatoire



venant réclamer des prières, et que tout porte à croire authentiques. Un grand nombre d'entre elles d'ailleurs ont été reconnues véritables, après examen sérieux, par l'autorité compétente.

D'autre part, les apparitions, pendant le sommeil, de personnages surnaturels, comme la sainte Vierge, les saints, même les âmes des défunts, qui invitent à se convertir — surtout s'il s'agit de païens et si la conversion suit réellement — portent avec elles suffisamment de caractères d'authenticité pour que l'on puisse prudemment les accepter comme véritables.

Enfin, en général, toutes les apparitions qui portent au bien, et qui ne présentent aucun caractère équivoque, pourront *ordinairement* aussi être acceptées comme vraies. Nous disons *ordinairement*, car la défiance doit toujours être de mise, les esprits mauvais pouvant se transformer parfois en anges de lumière.

Toutes ces données théologiques s'harmonisent parfaitement avec ce que nous connaissons du plan divin, et ne font que faire ressortir davantage la bonté, la miséricorde, la grandeur de Dieu et toutes ses infinies perfections.

S'il s'agit, au contraire, de phénomènes transcendants *provoqués* par les passes magnétiques ou spirites, il ne nous apparaît pas possible de les attribuer à Dieu ou à ses saints.

— Pour Dieu, cela paraît évident : il répugnerait souverainement de voir le Tout-Puissant se mettant à la merci de la plus infime, quelquefois même de la plus indigne de ses créatures, pour satisfaire sa curiosité, son orgueil, et souvent ses plus basses convoitises.

— Pour les esprits bienheureux, les saints et âmes justes du purgatoire, on peut, proportions gardées, faire le même raisonnement.

Comprendrait-on, d'ailleurs, de leur part, un langage enfantin, entremêlé de vrai et de faux, grossier, souvent obscène, comme les expérimentateurs l'ont maintes et maintes fois constaté ? Comprendrait-on davantage ces enseignements donnés par eux, en contradiction avec la doctrine du Christ et de son Église ?



Tout cela implique une contradiction dans les termes.

Il ne reste donc que les esprits mauvais, autrement dits démons, ou les âmes des réprouvés, à qui l'on puisse attribuer ces phénomènes.

Quant à ces dernières, il nous faut les éliminer ; car comme elles n'ont jamais eu, de leur vivant, de puissance sur les forces de la nature que l'on suppose ici mises en jeu, on ne voit pas comment Dieu la leur concéderait maintenant qu'elles ne méritent plus que le châtiment.

Ce sont donc les démons qui, en dernière analyse, sont les auteurs de tous ces phénomènes.

Ce rôle cadre, de toutes pièces, avec ce que nous connaissons de leur nature dépravée et de leur volonté, toute de haine contre les créatures raisonnables destinées à jouir d'un bonheur sans limites et éternel, dont ils se savent à jamais privés.

C'est pour atteindre le but qu'ils poursuivent, de faire tomber les hommes avec eux dans l'abîme, qu'ils consentent, eux, les forts, les puissants, à se mettre pour ainsi dire au service de ceux qui leur sont inférieurs. Ils poussent la condescendance jusqu'à les amuser et à satisfaire tous leurs caprices et toutes leurs fantaisies, en mettant à leur disposition les forces qu'ils possèdent.

C'est surtout avec les naïfs, ou avec ceux qui posent en esprits forts, en libres penseurs, depuis longtemps détachés de toute croyance catholique, qu'ils agissent de la sorte. Ils n'ont pas de peine à les éblouir, à les fasciner, et à les entraîner, presque sans qu'ils s'en doutent, jusqu'à l'abîme.

Leur plan de campagne est savamment conçu et leur action très habilement ménagée.

Loin de se démasquer d'abord, ils amorcent leurs clients par des représentations intéressantes, des communications inoffensives, flattant la curiosité, et souvent consolantes ou instructives. Ils s'adaptent admirablement, dans leurs réponses, aux questions qu'on leur pose, ou dans le rôle qu'ils prétendent jouer, à l'état d'esprit, aux idées, aux opinions, aux croyances, au savoir et même à la littérature des expérimentateurs.



Lorsqu'ils ont suffisamment préparé le terrain et capté la confiance, ils procèdent plus hardiment et inoculent leur virus en semant l'erreur à pleines mains, mais ordinairement mélangée avec la vérité.

Une fois qu'ils règnent en maîtres sur ces dupes, ils ne se gênent plus à leur égard : ils leur font sentir que, s'ils consentent à leur prêter leur concours, ils n'en demeurent pas moins leurs supérieurs et ils se comportent souvent vis-à-vis d'eux en tyrans superbes et féroces. Le moins qu'ils se permettront alors sera de se moquer d'eux et de les mystifier de mille manières.

Cette doctrine catholique, que nous venons de résumer aussi succinctement que possible, repose fondamentalement sur ce premier article du symbole de Nicée : *Je crois en un seul Dieu, Père, Créateur du Ciel et de la terre, des êtres visibles et des invisibles.*

S. Michel



ÉTUDE HISTORIQUE

Faits préternaturels en Angleterre au XVII° siècle

SORCELLERIE, APPARITIONS, ETC.

II

Les inspirations des Quakers au XVIIe siècle

Le quakérisme a été dès l'origine ce qu'il est encore aujourd'hui : un état de possession démoniaque voulu, systématique; et lorsqu'il cesse d'être voulu de l'homme, il ne cesse pas nécessairement pour cela d'être encore voulu de l'autre. L'exemple qui va suivre fait foi de cette triste vérité.

Le 1er janvier 1682 (jour de souhaits et d'expansions de l'âme), le Dr J. Templar, ministre de Balsham, à six ou sept milles de Cambridge, écrivait une lettre qui va nous apprendre ce que fut le quakérisme dès son berceau. Ce pieux lecteur public du saint Évangile, intimement convaincu que la parole divine suffit à tout, qu'elle est contenue tout entière dans la Bible et que l'Esprit-Saint l'explique à tout homme en toute langue imaginable, que si l'Esprit de vérité dit aux uns blanc, aux autres noir, aux autres bleu, il ne trompe pourtant personne, ce bon docteur, à qui son esprit particulier prodiguait la doctrine aussi bien qu'à ses ouailles, mais tranquillement et en toute bonhomie, par une inspiration pleine de calme et de tranquillité, voit en arrivant dans sa nouvelle paroisse le champ du Père de famille envahi par l'ivraie, que dis-je? par l'ortie et le chardon. Une nouvelle école, mue aussi par l'*esprit*, mais avec une force inconnue, avec une inspiration terrible, ardente, forcenée, avait fait de nombreux disciples dans la paroisse de Balsham. Aussi est-il heureux de pouvoir nommer à son correspondant un couple délivré et de raconter, après guérison, les crises affreuses de la maladie

diabolique, sans se rendre compte que le quakérisme, comme toute autre pratique inspirée par l'esprit particulier, était une conséquence logique de la foi en l'esprit particulier, et que cet esprit est quelquefois le diable.

« La femme d'un quaker, écrit Templar, allant faire visite à celle de Robert Churchman, celui-ci la rencontre à la porte et lui déclare qu'elle n'entrera pas, car sa visite mettrait la discorde entre deux époux. Après quelques mots échangés, la femme du quaker lui dit : « Tu ne croiras pas tant que tu « ne verras pas de miracles : eh bien, tu en verras. » Peu de jours après, il y eut un violent ouragan dans la chambre où il était couché, tandis que le calme le plus parfait régnait dans tout le reste de la ville. Et une voix au dedans de lui, qui était encore couché, lui disait : *Chante des louanges, chante des louanges!* ajoutant qu'il verrait la gloire de la Jérusalem nouvelle, et, pendant tout ce temps, une faible lueur remplissait la chambre. Vers le matin, la voix lui commanda de se lever sans vêtements avec sa femme et ses enfants. Tous se levèrent et l'esprit, par sa bouche, leur dit de se jeter sur le plancher, la bouche dans la poussière, ce qu'ils firent. Il lui commande ensuite d'appeler son frère et sa sœur pour qu'ils voient la Jérusalem céleste. Tous y allèrent sans vêtements, c'était à un demi-mille (plus d'un demi-kilomètre).

« Puis ce qui était en lui le chargea de dénoncer son courroux contre eux et de leur déclarer que le feu et le soufre tomberaient sur eux comme sur Sodome et Gomorrhe s'ils n'obéissaient pas. Là-dessus il retourna dans sa maison et y demeura nu sur le plancher durant trois ou quatre heures. Tout ce temps-là il fut remué d'une étrange façon. L'esprit le faisait tantôt chanter, tantôt aboyer comme un chien. Comme son frère et sa sœur l'engageaient fort à lui résister, l'esprit alors lui dit de les tuer tous deux, et voici en quels termes : *Ceux-ci sont mes ennemis qui ne veulent pas que je règne sur eux : emporte-les et les extermine de devant ma face.* Il lui fit citer aussi avec un grand à-propos maints passages de l'Écriture qu'il n'avait jamais connus. Il lui conseilla de retourner chez les quakers et lui en nomma plusieurs qui



demeuraient dans les villes voisines. Au bout de trois ou quatre heures, épuisé, il revint à lui et put rendre un compte exact de ce qui lui était arrivé.

« Plusieurs nuits après, la persécution recommença. Sa femme était en proie à des souffrances extraordinaires. Ses enfants, couchés dans sa chambre, se plaignaient dans leur lit d'avoir la bouche toute remplie de laine. Les désordres furent tels qu'il pensait quitter pour un temps sa maison et venir habiter la mienne avec moi. Je lui dis de ne pas se presser de déménager et d'essayer encore de supporter cette épreuve. Enfin, à force de prier, il obtint la fin de ces vexations. Les quakers lui prédisaient tous que la puissance de Dieu viendrait sur lui, que la blessure n'était que cicatrisée. Je lui recommandai vivement de n'avoir aucun rapport avec eux ni avec leurs écrits.

« Il suivit cette direction jusqu'en novembre 1681. Mais alors ayant fait usage d'un de leurs livres, vers le 10 de ce mois, les troubles revinrent. Une voix en lui se remit à lui parler comme les précédentes fois. La première sentence qu'il prononça fut : *Laisse-là l'homme dont le souffle est dans les narines : qu'est-il pour qu'on en tienne compte?* Il vit bien que le but de l'esprit était de le dissuader d'aller à l'église (comme il l'avait fait ce jour-là) et d'écouter la parole de Dieu. Il l'engageait à revenir aux quakers, ajoutant qu'il le combattrait, comme l'ange luttait avec Jacob, jusqu'à la fin du jour. La nuit suivante, il le molesta en lui disant qu'il serait avec lui comme il fut avec David qui *ne permit ni le sommeil à ses yeux ni l'assoupissement à ses paupières qu'il n'eût trouvé une place pour le Seigneur, une habitation pour le Dieu puissant de Jacob.* La nuit du mercredi, il eut toutes les peines du monde à lui résister. Comme l'esprit recommençait à le solliciter, il répliqua qu'il voyait bien que c'était un esprit de tromperie, qu'il n'obéirait pas. Sur quoi l'esprit le maudit en ces termes : *Allez, maudits, au feu éternel*, et il le laissa souffrant en tout son corps d'une chaleur brûlante.

« Après cela il se trouva, ou crut se trouver, beaucoupt mieux. Car une voix intérieure se mit à lui dire que l'espri qu'il avait auparavant était un esprit de tromperie, mais que



maintenant le véritable esprit de Dieu était venu en lui. »

Ici nous abrégeons un peu : l'esprit lui dit beaucoup de choses fort orthodoxes. Mais il montra un bout d'oreille calviniste en disant : *Ceux que le Père a choisis, le Christ les a rachetés*. Le bon docteur continue :

« L'esprit lui dit ensuite que le ministre de la ville l'instruirait plus amplement sur ces vérités. »

Et il nous semble, à nous, si l'on veut bien nous permettre cette parenthèse, qu'en donnant ainsi un certificat ou un brevet au ministre de la ville, l'esprit se contentait d'un pis-aller et, ne pouvant en définitive refaire un quaker de sa victime, se résignait à le laisser anglican.

« Le jeudi matin, reprend le Révérend Templar, à l'aube du jour, Churchman étant encore au lit, l'esprit le fit mettre à genoux et lui dit adieu. Le même jour, il vint à lui tandis qu'il était aux champs et pendant qu'il revenait du marché, le pressa de croire qu'il était le bon esprit qui le faisait mouvoir et dont il doutait encore. Une nuit de cette semaine, entre mille autres arguments, il lui dit que s'il ne voulait pas le croire sans un signe surnaturel, il ferait le miracle qu'il lui demanderait. Churchman lui demanda que, s'il était un bon esprit, ce chandelier de vil métal qui était sur le buffet fût changé en bronze. L'esprit dit qu'il le ferait. Il y eut en ce moment dans la chambre une très mauvaise odeur, comme celle de la mèche d'une chandelle qu'on vient d'éteindre, mais ce fut tout ce qu'il fit pour l'accomplissement de sa promesse.

« Le dimanche suivant, au temple, il retomba sur lui. Les chapitres étant indiqués, Churchman ouvrit son livre à l'endroit voulu, mais il ne pouvait lire. Quand on chantait le psaume, il ne pouvait prononcer une syllabe. Le lundi matin, il avait perdu complètement la parole. Lorsque je vins le voir et lui demandai comment il se portait, il remua la tête en me regardant, mais ne put parler. J'attendis une heure ou deux dans la chambre, espérant que la parole lui reviendrait et qu'il me rendrait quelque compte de son état. Mais ne voyant venir aucun changement, je demandai aux personnes présentes de s'unir à ma prière. Tandis que nous priions, son corps fut jeté fort violemment hors du lit et il m'ordonna



avec une grande véhémence de faire taire ma langue. La prière faite, sa langue fut liée comme auparavant jusqu'au moment où il éclata en ces mots : *A toi le royaume! à toi le royaume!* qu'il répéta, je crois, plus de cent fois.

« Parfois il était contraint de rire aux éclats, parfois de chanter. Ses mains, le plus souvent, n'étaient occupées qu'à battre sa poitrine. Tous ceux qui étaient là pouvaient entendre un étrange bruit de palpitation dans tout son corps. Ce désordre continua jusqu'au matin suivant, et alors la voix de l'esprit lui signifia qu'il allait le quitter, lui ordonnant de se mettre à genoux pour la circonstance, ce qu'il fit, et aussitôt il rentra en pleine possession de soi-même.

« Quand je revins le voir, il me rendit un compte exact de tous les faits de la veille, gardant un souvenir fort net de tout ce que l'esprit l'avait forcé de faire et de ce que lui avaient dit tous ceux qui l'entouraient. En particulier, il me dit qu'il était forcé de troubler, comme il l'avait fait, la prière, l'esprit usant de ses membres et de sa langue à son gré, contrairement à l'inclination de son propre esprit.

« Le jeudi suivant, l'esprit se remit à faire rage à sa première manière, comme j'étais à prier avec lui, et l'on pouvait bien voir comment cet esprit le faisait mouvoir dans tout son corps, le forçant à grincer les dents et à contracter la bouche de travers. Il me dit à la fin que l'esprit lui ordonnait de me lancer une malédiction...

Balsham, Jan. I. 1682 « J. T. »

Le fait qui va suivre, sans offrir toutes les garanties désirables d'authenticité, nous paraît néanmoins en réunir assez pour nous permettre de le citer, à titre de curiosité historique.

Apparition du major G. Sydenham au capitaine W. Dyke

(*Tirée d'une lettre de M. Douch à M. Glanvil. 1682*)

« Pour ce qui est de l'apparition du spectre du major George Sydenham (de Dulverton, dans le comté de Somerset) au capitaine William Dyke (de Skilgate), aussi dans ce comté, et maintenant tous les deux décédés, accueillez-en la relation,



comme je l'ai fait moi-même, du digne et savant Dr Thomas Dyke, proche parent du capitaine. Voici son récit :

« Peu après la mort du major, le docteur fut prié d'aller à la maison pour soigner un enfant qui était là, malade. Il invita le capitaine à l'y accompagner, ce dont celui-ci fut aise, car il devait y aller cette nuit et n'espérait pas trouver, dit-il, une si bonne occasion. Après leur arrivée à la maison et l'accueil aimable de la famille, ils furent conduits à leur chambre, car ils avaient demandé qu'on leur donnât le même lit. Ils étaient couchés depuis un peu de temps, quand le capitaine frappa au mur et dit à un serviteur de lui apporter allumées les plus grosses chandelles qu'il pût trouver.

« Sur quoi le docteur lui demanda ce qu'il voulait en faire. Il lui répondit : Vous savez, cousin, quelles discussions nous avions, mon major et moi, sur l'existence d'un Dieu et l'immortalité de l'âme : que sur ces deux points nous ne pouvions prendre aucun parti, nonobstant nos ardentes recherches et tout notre désir. Enfin, nous nous promîmes (et nous nous y engageâmes sur l'honneur) que le premier mort de nous deux viendrait, la troisième nuit après ses obsèques, de minuit à une heure, à la petite maison qui est ici dans le jardin, pour donner au survivant des renseignements complets sur ces matières ; celui-ci, fidèle au rendez-vous et au moment fixés, sera donc certain d'avoir toute satisfaction.

« Et ce moment, dit le capitaine, c'est cette nuit même. Je suis donc venu pour accomplir ma promesse.

« Le docteur le dissuada de son mieux, lui représentant le danger de donner suite à un si étrange dessein ; quelle garantie avait-il contre le diable qui, par quelque rouerie, pourrait prendre avantage de sa téméraire tentative et la faire tourner à sa ruine ?

« Le capitaine répond qu'il en a pris l'engagement solennel et que rien ne l'empêchera de s'y conformer. Il ajoute que si le docteur veut bien veiller un moment avec lui, il lui en sera fort obligé ; autrement, qu'il reprenne son sommeil, mais qu'il est résolu, quant à lui, de veiller pour être prêt à l'heure. Ils veillèrent ensemble et, dès que le capitaine vit



qu'il était 11 h. 1/2, aussitôt il se lève et, prenant une chandelle dans chaque main, s'en va par une porte de derrière, dont il avait eu soin de prendre la clef, jusqu'à la maison du jardin où il demeura deux heures et demie. A son retour, il déclara qu'il n'avait rien vu ni entendu d'extraordinaire : « Mais je sais, dit-il, que mon major serait sûrement venu « s'il l'avait pu. »

« Environ six semaines après, le capitaine se rend à Eaton, pour mettre son fils au collège. Le docteur était avec lui. Ils descendirent dans un hôtel à l'enseigne de « Saint-Christophe » et y passèrent deux ou trois nuits, non dans le même lit, comme à Dulverton, mais en deux chambres séparées. Le matin, avant leur départ, le capitaine demeura dans sa chambre plus longtemps qu'il ne faisait d'habitude avant de venir trouver le docteur. Enfin il vint à sa chambre, mais avec un air tellement défait que ce n'était plus lui, les cheveux dressés, les yeux égarés, tout le corps agité et tremblant.

« Le docteur effrayé lui demanda aussitôt « Qu'y a-t-il « donc, cousin capitaine? » Celui-ci répondit : « J'ai vu mon « major. » Sur quoi, le docteur ayant l'air de sourire, le capitaine confirma la chose, en disant : « Si jamais je l'ai vu dans « ma vie, je l'ai vu cette fois. » Et il raconta ainsi au docteur ce qui s'était passé : « Ce matin, le jour levé, quelqu'un vient « près de mon lit et, tirant tout à coup les rideaux, appelle : « *Cap! cap!* » (c'était le terme de familiarité que le major employait ordinairement pour l'appeler.) Je répondis : « Qu'y a-t-il, mon major? » Il me dit alors : « Je n'ai pu « venir au temps convenu; mais maintenant *je suis venu pour* « *vous dire qu'il y a un Dieu, et un Dieu terrible, et si vous* « *ne tournez pas une nouvelle page* (le docteur se rappelait l'expression très exactement), *vous trouverez de même.* »

« Sur la table était une épée que le major m'avait donnée autrefois. Le spectre ayant fait un tour ou deux dans la chambre, prit l'épée, la tira du fourreau et, ne la trouvant pas assez nette et brillante : *Cap, cap,* dit-il, *cette épée n'était pas entretenue de la sorte quand elle était à moi.* Ces paroles dites, il disparut aussitôt.

« Le capitaine, non seulement était très profondément persuadé de ce qu'il avait vu et entendu, mais en fut, comme on le remarqua, extrêmement affecté. Son humeur, qui était auparavant vive et joviale, fut très altérée. Il put à peine manger au dîner qu'on avait fait fort beau, comme repas d'adieu à leurs amis. Il y a plus : on observa que ce qu'il avait ainsi vu et entendu produisit une influence durable sur sa conduite, et ceux qui avaient avec lui des relations intimes jugèrent bien que le souvenir de cet événement s'était attaché à lui, que ces paroles de son ami mort résonnaient souvent comme toutes rafraîchies à ses oreilles, durant le reste de sa vie qui fut d'environ deux ans. »

Dans une seconde lettre à Glanvil, publiée par H. More, Douch parle encore du capitaine et de son major en ces termes : « Tous deux étaient de mes bons amis, bien élevés, d'humeur joyeuse et de gaie conversation, d'un sens prompt et fin, tous deux, enfin, hommes de savoir et d'esprit distingué. Le major mourut à quarante-six ans, à peu près, et je crois que le capitaine devait en avoir alors cinquante. Je n'ai pu savoir si le capitaine et le docteur avaient eu la moindre conversation sur le désappointement du capitaine, ni si ce dernier conservait quelque espérance de l'accomplissement de la promesse que lui avait faite le major. »

Ainsi parle M. Douch, continue Henry More. Naturellement on pourrait croire que, trompé au jour et au lieu fixés pour l'apparition, il avait dû perdre toute attente d'une apparition subséquente. Dans tous les cas, il ne s'y fût attendu qu'à l'heure de nuit convenue et non pas en pleine lumière matinale : moment peu favorable aux impostures de l'imagination. et cette circonstance donne plus de poids à l'assurance de la vérité de l'apparition. Mais voici un passage de cette seconde lettre qui a bien sa valeur : « Cette histoire, dit-il, aura tout son crédit auprès de ceux qui connaissaient le capitaine : car s'il ne faisait jamais ni difficulté ni scrupule de raconter le fait à tous ceux qui l'interrogeaient à cet égard, il ne le raconta pourtant jamais sans une grande terreur et sans trembler. »

(*A suivre.*) A. Jeanniard du Dot.



VARIÉTÉS

Un frère tué par sa sœur à cinq cents lieues

La *Progressive Thinker*, du 27 juin dernier, reproduit un récit du *New York Herald*, que son auteur, Miss Marguerite Glentworth, affirme être strictement vrai dans tous ses détails.

Le lecteur doit se reporter à la date de 1899. Le Dr Mac Léan, médecin en chef de l'asile des aliénés, à B..., près de New-York, reçut à cette époque une lettre du Dr Ward, de Sud-Berwick, concernant une Miss Dorothée Foraker, bien connue dans la société de Boston et de Washington, pour une charmante jeune fille. Elle venait d'être frappée de *mélancolie*. Elle refusait de manger, de parler. S'étant couchée un soir en parfaite santé, le lendemain matin, elle s'était trouvée tout à coup dans ce triste état. Le docteur demandait qu'un confrère de l'asile se rendît auprès d'elle. Le Dr Clark s'y rendit et revint avec la belle jeune fille, dont les cheveux avaient blanchi en une nuit.

Peu de temps après son arrivée à l'asile, on recevait la nouvelle que son frère jumeau, Robert Foraker, était décédé *la même nuit* à l'hôpital du gouvernement, aux Philippines, en criant : *Dolly, Dolly, vous m'avez tué!* Dolly, c'était elle.

Pour elle, rien ne semblait plus l'intéresser. Sa mère venait la voir, elle ne la reconnaissait pas. Cependant elle trouvait encore à s'occuper en faisant de la musique et en écrivant.

Elle serait morte, il y a environ deux mois, et avant de mourir, elle aurait fait appeler le docteur pour lui remettre ses écrits où elle racontait cette nuit fatale qui lui avait fait perdre la raison.

Robert avait le tort d'écrire très rarement à sa mère et à sa sœur, et de n'écrire, quand il le faisait, que des choses insignifiantes, ce qui inquiétait fort sa famille, l'incertitude étant toujours une source d'inquiétude.

Sa mère et sa sœur habitaient une campagne très solitaire : elles passaient l'hiver de 1899 dans une vieille maison de famille située à Sud-Berwick. Le soir de la Toussaint, ils se retirèrent encore plus tard que de coutume, après avoir passé la soirée dans la bibliothèque, auprès d'un grand feu.

Dorothée pensait à la visite de sa sœur Marie, qui devait venir le lendemain avec son enfant. Sa mère était fort souffrante, surtout d'inquiétude, car Robert avait été blessé au printemps dans une escarmouche, et il était resté à l'hôpital avec la fièvre. Et Robert n'écrivait pas.



Or voilà qu'au milieu de la nuit Dorothée entend comme frapper à la porte d'entrée de la maison ; elle se met à la fenêtre, ne voit personne frapper, mais devant la porte se tenait une forme immobile, indécise, humaine cependant, selon toute apparence. En effet, la regardant plus attentivement, elle vit une figure, enveloppée d'une sorte de voile, la regardant et ne détournant pas un instant les yeux de dessus les siens. Et elle entendait toujours de grands coups frappés dans la porte sans que le fantôme s'en approchât.

Épouvantée, elle s'écrie sans trop se rendre compte de ce qu'elle disait : « Si vous ne détalez pas, à l'instant, je vous tue ! »

Elle avait justement sous la main un revolver chargé, car elle se livrait habituellement à tous les exercices du corps, y compris le tir à la cible. Cependant sur cette menace, un bruyant rire moqueur et un éternuement se firent entendre à son oreille. Elle ne pensait qu'à effrayer le voleur ou le farceur. Elle avait pourtant déjà reçu la réponse à une première menace, simplement en action : comme elle avait allumé un flambeau pour chercher son revolver, un souffle froid éteignait aussitôt la lumière, tandis qu'une voix murmurait dans le silence : « Quoi donc ? Crois-tu effrayer les esprits de l'air avec de la poudre et du bruit ? » Cette fois encore, ce fut un rire, mais un rire éclatant, qui la mit en fureur ; et bien que l'être qui était devant la porte n'eût pas bougé davantage, elle tira. Aussitôt l'apparition s'évanouit, mais elle entendit une voix qui semblait lui arriver d'une grande distance : « Dolly, Dolly, vous m'avez tué ! »

A. J. D.

La possibilité de ce fait, quelque étrange qu'il puisse paraître à première vue, ne sera contestée par aucun occultiste. Il rentre dans la catégorie des dédoublements, des soi-disant sorties en astral, et se rencontre souvent dans les envoûtements. — Le cas de Julienne Cox, blessée à la jambe par un coup de couteau, dont elle fut frappée à distance (voir page 111), est un cas de ce genre.

A notre époque, où les tribunaux civils se désintéressent de plus en plus de poursuivre le crime de sorcellerie, il n'est pas hors de propos de constater que le maniement du pouvoir véritablement diabolique, dont usent tous ceux qui s'y adonnent, les expose aux plus grands dangers de répercussion.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



DIXIÈME ANNÉE N° 4 15 SEPTEMBRE 1907

LA « LÉVITATION »

Devant la Science officielle et la Science occulte

Tout le monde sait qu'il existe un phénomène de lévitation, dont s'accompagne souvent l'extase religieuse et divine.

La doctrine catholique reconnaît également l'existence d'une « lévitation » qui est la contrefaçon du phénomène religieux. C'est par les *circonstances* et la *présence des vertus héroïques*, habituellement pratiquées, qu'on discerne les causes du phénomène.

Je ne crois pas à la lévitation *naturelle*, c'est-à-dire à un phénomène qui serait attribuable à une cause naturelle non *définie*. Je crois, tout de même, à la *lévitation* médiumnique, mais je n'en fais point une troisième classe distincte : c'est à mes yeux une variété de la contrefaçon du phénomène religieux, due à la même *vis occulta*, qui parle grec et latin, révèle des choses inconnues de tous les assistants et se moque des académiciens.

Pourquoi je ne crois point à la *lévitation naturelle?* — 1° Parce que *tous* les savants officiels en ont peur : ils la suppriment *partout*, ce qui prouve leur impuissance à démontrer son origine naturelle. — 2° Parce que les occultistes, tout en l'admettant, ne l'expliquent point ou l'expliquent *comme nous :* par les *esprits*, c'est-à-dire par la cause *préternaturelle*, quand ce n'est pas Dieu qui opère immédiatement.

I

Ouvrons tout d'abord un document éminemment officiel : c'est le procès-verbal de l'exorcisme d'une fille possédée, édité par les bureaux du *Progrès médical*[1], et ses commenta-

1. Cet exorcisme eut lieu en 1591.

teurs nous en disent le plus grand bien : « Il raconte purement et simplement ce qu'il a vu. Tout est noté au jour le jour, à mesure que les événements s'accomplissent. Ce n'est point littéraire, c'est juridique... Ce n'est point là un de ces contes à dormir debout. C'est un texte *officiel, authentique* et *irréfutable.* » — Ainsi parle M. de Moray, disciple de Charcot, dans sa préface au document qui est ensuite publié en *entier*, tel que l'a restitué l'archiviste-paléographe Armand Bénet.

La fille possédée, Françoise Fontaine, fournit à M. de Moray l'occasion de montrer que les hystériques de la Salpêtrière ont présenté *tous* les symptômes reconnus en Françoise. Les « phases passionnelles » sont absolument ressemblantes, et toutes les possédées, du reste, ont offert ces mêmes caractères. D'où la conclusion du commentateur : « Je me crois en droit de conclure : 1° il n'y a point de possédées: 2° il n'y a que des malades, et l'hystéro-épilepsie suffit à expliquer *tout ce qu'il y a de vrai* dans les phénomènes démoniaques. » — Nous reviendrons peut-être un jour sur cette discussion.

Seulement, je voudrais savoir de M. de Moray *pourquoi*, dans ce récit déclaré par lui authentique en toutes ses parties, il *altère sciemment* certains *passages* qui *tous* ont *trait* à la *lévitation?* Serait-ce que l'explication par l'hystéro-épilepsie lui paraît insuffisante? Je veux bien croire qu'une fille qui croit avoir des relations avec le diable peut être victime de son imagination et de l'érotisme hystérique. Mais les témoins, eux, pourront voir si la possédée *croit* s'élever en l'air et, en réalité, ne quitte aucunement le sol. Or, le prévôt Morel, dont le témoignage est déclaré irrécusable, a raconté les faits suivants : « Comme notre greffier commençoit à escrire, il s'était escrié et nous avait montré la dite Fontaine, laquelle nous avons veu *enlever en l'air* environ deux piedz hors de terre toute droite, et aussy tost estait tombée à terre sur son doz, ayant les deux bras estendus comme une croix. »

Une autre fois, le corps de Françoise, couché de la même manière, est porté par une force mystérieuse, et, poursuit le malheureux prévôt qui était en train de réciter l'évangile de



saint Jean pour l'exorciser : « Estant ainsy le dit corps en l'air venu droit à nous, qui nous a donné une tremeur. » Le geôlier, les archers, les prisonniers, tout le monde s'enfuit en désordre. Le pauvre prévôt a entendu dire qu'il fallait prendre, pour conjurer la force mauvaise, « ung ballay de boys de boullay et en battre le dit sorcyer ».

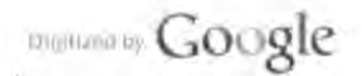
Comment va donc expliquer cet incident le commentateur que nous citons? Voici : « Vous voyez que Françoise a les bras étendus, la gorge gonflée, les yeux convulsifs... Convulsions, faiblesses, tremblements, secousses tétaniques, catalepsie, contorsions, *chutes*, distorsions des traits... Toutes les phases, tous les symptômes de l'hystéro-épilepsie.

« Je n'insiste que sur un fait : pendant une attaque où elle est arrêtée sur son dos, les bras étendus, le prévôt voulut lui faire plier les bras, ce qui lui fut impossible. C'est là un fait de *contracture hystérique* qu'il y a lieu de noter soigneusement... Ainsi donc, ces contorsions, qui semblaient nécessairement démoniaques à l'excellent prévôt général, sont des faits qu'on voit tous les jours à la Salpêtrière. »

Pourquoi Françoise, *soulevée de terre*, est-elle portée autour de la prison, au grand effroi des assistants? M. de Moray *oublie* de le dire. Il paraît qu'on trouve ce cas tous les jours à la Salpêtrière?

L'incident de la fin est de tous points remarquable.

On mena la possédée dans une église, où le prêtre commença à célébrer une messe basse. Plus de mille assistants, « tant catholiques que huguenots de la nouvelle prétendue religion », observaient ce qui allait se passer. Une foule de grands seigneurs, tous soigneusement nommés avec tous leurs titres, étaient présents. Tout alla bien jusqu'à la communion. A ce moment, on voulut donner l'hostie sainte à Françoise qui venait de réciter son *confiteor*, quand une ombre apparut, brisa les vitres d'une fenêtre et éteignit le cierge placé sur l'autel en le coiffant de la « mouchette ». Puis Françoise fut élevée en l'air « fort espouvantablement » sans avoir pu communier. On fut obligé de la retenir par ses vêtements, et ce ne fut pas de trop de l'effort de *cinq* ou *six* personnes pour la faire revenir à terre. — On essaya de nouveau de lui donner



la sainte hostie. Elle fut aussitôt enlevée « plus hault que l'autel », et de si étrange façon que les assistants, effrayés, se jettent à genoux et prient pour sa délivrance. — A une troisième reprise, elle est emportée la tête en bas, du côté de la vitre brisée, et une fumée puante envahit le lieu saint. Après des efforts assez longs, sept ou huit hommes la ramènent à terre et la maintiennent jusqu'à la fin de l'exorcisme. Finalement, la réception pieuse de l'hostie sainte la calme complètement, et les soldats huguenots présents se convertissent en grand nombre.

Voici maintenant le loyal commentaire de M. de Moray, pour qui la science des crises pathologiques n'a plus de secret : « Tout va bien jusqu'à la communion, mais alors tout est perdu! dès que le curé présente l'hostie devant la bouche de Françoise, un vitrail se casse, peut-être par *une pierre lancée de la place par un gamin;* le vent fait *irruption* et *souffle le cierge.* Françoise *prend peur :* nouvelle attaque. Elle ouvre la bouche, a les yeux tournés « avec unggeste tant « effroyable qu'il avait esté de besoing, à l'ayde de cinq à six « personnes, la retirer par ses accoustremens... » — Ces points viennent très à propos dispenser notre savant d'expliquer comment Françoise est enlevée au plafond la tête en bas. Il prend sa revanche quelques lignes plus loin en expliquant comment les gens naïfs de ce temps s'y prenaient pour mettre le *diable en bouteille.*

On est malin comme on peut!

Le curieux de l'affaire est que M. de Moray, pendant plus de vingt pages, reproche à l'Église d'altérer les documents.

⁂

Avant M. de Moray, d'autres eurent recours aux mêmes procédés de discussion. J'ai là sous les yeux le récit de dom Lataste concernant le fait de la veuve Thévenet, convulsionnaire janséniste. Mettons en regard de ce récit authentique la narration que le Dr Calmeil déclare fidèlement copiée sur le récit de dom Lataste, et absolument complète.



Dom Lataste

M. Mariette, chanoine de Corbeil, frère de la veuve Thévenet, la conduit dans le jardin pour lui faire prendre l'air, et voici un phénomène bien remarquable. Quoiqu'ils la tiennent *en deux de toutes leurs forces*, elle s'élève, *à diverses reprises*, à sept ou huit pieds de haut, sautant trois fois à chaque reprise, et avec tant de force qu'elle les *emporte* à la hauteur de trois pieds de terre, parlant dans ce temps-là un langage qu'on ne peut réciter.

Dr Calmeil

Dans certains moments, elle fait des sauts violents comme pour s'élever; le désordre de ses vêtements prouve qu'elle méconnaît tous les sentiments de la pudeur; les mots qu'elle prononce avec rapidité sont inintelligibles et n'appartiennent à aucune langue.

Le Dr Calmeil a soin d'omettre le détail qui nous intéresse. Et plus loin :

Dom Lataste

Étant couchée, elle qui n'avait jamais ni *prononcé*, ni lu, ni *appris* les propositions de Quesnel, les récita. Elle fit des sauts de tout son corps ; la couverture et tout ce qui était sur elle s'éleva à la hauteur de trois ou quatre pieds, avec cette *circonstance*, qu'on peut remarquer, que *sa tête et ses pieds s'élevèrent tout ensemble.*

Dr Calmeil

Elle se prend à réciter des prières qui sont très en renom parmi les convulsionnaires de Saint-Médard, et tombe dans des attaques convulsives, qui *font croire* à ses familiers qu'elle s'élève en l'air tout d'un bond avec ses couvertures.

Systématiquement, comme on le voit, les savants officiels *taisent* les phénomènes d'*auto-didascalie* non moins que les *lévitations*. On trouvait plus habile de nier l'existence de phénomènes, que M. Figuier lui-même déclare *naturellement* impossibles.

II

Autre omission non moins suggestive.

De nos jours, les philosophes les plus remarquables de l'Université se sont réunis en *Société philosophique* qui tient ses doctes assises à jours déterminés, et où les problèmes de psycho-physiologie sont étudiés avec persévérance. Citons parmi les plus marquants MM. Boutroux, Blondel, Delacroix.

Ces philosophes se sont donné pour tâche d'élucider les problèmes de dynamogénie psychique auxquels donnent lieu

les états mystiques. Sainte Thérèse est surtout le sujet qu'ils aiment à étudier, et il faut reconnaître que ces doctes penseurs ont su presque complètement s'affranchir des préjugés scientifiques que M. Charcot avait fait naître, et que ses admirateurs sans esprit critique appliquaient à tort et à travers.

Or, les analyses d'états mystiques que publie le Bulletin de la société française de philosophie renferment un oubli bien digne de remarque.

Toutes les impressions, toutes les *descriptions* de sainte Thérèse y sont enregistrées avec attention et intérêt. Il est même de règle, dans le savant aréopage, de ne pas suspecter un instant la bonne foi de la sainte, et de la croire sur parole. M. Ribot lui-même, comme on sait, ne veut pas qu'on se tienne en défiance à l'endroit de son autobiographie. — On n'entend faire que la critique de cette confession et introspection si sincère et si détaillée. Aussi, on ne laisse de côté aucun détail de ces extases, de ces révélations, de ces paroles intérieures qu'on espère bien, toutefois, expliquer suffisamment par le fond de névrose.

Eh bien! ces analystes si consciencieux, ont pourtant passé *sous silence*, avec une *obstination* et une *entente*, complètes, toute une *classe de phénomènes*, et pas un seul membre de l'illustre Société, pas même M. Blondel, si délicat sur la doctrine, n'a relevé le caractère systématique d'un tel oubli.

On s'est donc parfaitement rendu compte que le « nervosisme grave » de sainte Thérèse n'expliquerait point adéquatement les *élévations extatiques* de la grande mystique. — Ce n'est pas autre chose que passer volontairement à côté d'une partie notable du problème psycho-physiologique qu'on s'est donné pour tâche d'éclaircir. — *Ce silence obstiné est un aveu.*

D'autant plus que ces philosophes ont admis la réalité de phénomènes mystiques qui se passent à l'intime de l'âme, et dont le contrôle échappe aux sens: tandis que ces phénomènes de lévitation sont rapportés par sainte Thérèse, et sont contrôlés par les assistants, puisque la lévitation est



un fait ***sensible, extérieur, observable*** à tous les témoins.

Sainte Thérèse nous apporte son témoignage indiscuté : « Je me sentais enlever l'âme et la tête, sans que je puisse les empêcher, et ***tout mon corps suivait ce mouvement, en sorte qu'il ne touchait plus la terre*** [1]. »

« Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je ***sentais sous mes pieds*** quelque chose qui me ***poussait*** avec tant de ***violence*** que je ne saurais à quoi la comparer...

« Je confesse que cela me donnait une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir élevée en l'air [2]... »

Taire ces détails, c'est, de la part de nos critiques de philosophie religieuse, ***vicier les faits*** par postulat de méthode.

L'intensité du phénomène religieux peut varier. — Dans l'ascension extatique ordinaire, le corps s'élève lentement jusqu'à une certaine hauteur. Au-dessus de la simple ascension, est le ***vol extatique ;*** au-dessous, par l'intensité du phénomène, la ***marche mystique.*** — Dans le ***vol*** extatique, le corps s'élève rapidement à une grande hauteur. Sainte Colette, saint Joseph de Copertino, la bienheureuse Christine, sont restés célèbres pour leur vol extatique. — La ***marche mystique*** est une extase ***mobile***, avec légère élévation au-dessus du sol. — Marie-Madeleine de Pazzi allait et venait, en extase, sans interrompre le travail commencé : elle glissait majestueusement, sans toucher la terre. Ce n'est pas là, on le voit, la marche automatique du somnambule, marche qui n'est aérienne en quoi que ce soit.

On retrouve le phénomène de lévitation dans la possession démoniaque, où les médecins et physiologues ont ***soin*** de ne la jamais rencontrer; seulement, les circonstances qui l'entourent montrent aisément de quelle influence ressortent les faits.

Dans aucune crise de maladie naturelle, — et l'on sait que

1. *Autobiographie*, ch. xx.
2. *Loc. cit.*



les cliniques de la Salpêtrière et de Nancy ont étudié tous les cas possibles — on n'a vu se produire ces sortes d'élévation. M. Séglas, dans ses observations sur les *possédés naturels*, qu'il appelle des *auto-persécutés*, discerne des hallucinations *motrices* : les malades ressentent des *tiraillements*, croient à des *déplacements* de corps, etc., mais les assistants, qui, eux, ne sont point hallucinés, n'arrivent pas à percevoir la plus petite *lévitation*.

En réalité, on ne rencontre la *lévitation*, à l'état de contrefaçon du phénomène religieux, que dans les milieux *spirites*, où l'on fait de la contre-religion. Les cliniques scientifiques, au contraire, n'en offrent pas, parmi tant de cas morbides observés, un *seul* exemple. L'opposition des résultats est assez suggestive, à notre humble avis.

La « lévitation » des personnes ou des objets est, chez les spirites, phénomène courant. Écoutons leurs explications.

M. de Rochas, que l'on range parmi les occultistes animistes — mais qui a tout l'air, le plus souvent, de faire du spiritisme sans le savoir — n'a pas nié l'intervention fréquente des *entités* intelligentes. « Dans beaucoup de cas, écrit-il, on reconnaît l'intervention d'une force intelligente, qui agirait comme un être vivant, *saisissant* et *transportant* le patient. Le patient est simplement soulevé avec la *sensation de mains* qui le saisiraient sous les aisselles [1]. »

Lorsque cette sensation de mains « sous les aisselles » n'existe pas, M. de Rochas aura recours, pour expliquer le phénomène, à l'action d'*effluves* dont on aurait prouvé l'existence.

C'est là poser en principe, et d'une façon très arbitraire, que *l'entité n'est plus agissante* dès l'instant qu'elle ne trahit pas sa présence par n'importe quel contact sensible et extérieur. — Voici une récente expérience qui montre assez bien la fragilité d'une telle hypothèse.

« Jane (jeune fille médium) se sent enlevée *de partout*, et déclare, après chaque expérience, n'avoir senti de *pression nulle part*. » — Or, c'était d'après les indications d'un esprit

1. *Cosmos*, 5 mars 1898.

frappeur que se faisaient les expériences : — « Couchez Jane sur le plateau, disait l'esprit, *je veux la léviter au mur* » ; ce qui fut fait.

C'est par le *double extériorisé* que les spirites, de leur côté, exposent le mécanisme de la lévitation spirite : mais non sans y mêler encore le concours de certains esprits. Ils ont emprunté cette doctrine, nous est-il enseigné par l'école spirite, aux fakirs de l'Inde : « Les esprits sont les âmes de nos ancêtres ; ils se servent de nous comme d'un instrument ; nous leur prêtons notre fluide naturel pour le combiner avec le leur, et, par ce mélange, il se constitue un « corps fluidique », à l'aide duquel ils agissent sur la matière [1]. »

Par leur *mode* de production, comme par les *circonstances*, les phénomènes du spiritisme ne peuvent soutenir la comparaison avec le fait religieux.

Les spirites et les occultistes ont grand soin, avant l'expérience, de bannir les rayons *jaunes* et même les rayons *rouges* du spectre solaire ; autrement, nous affirment les docteurs de l'occultisme, le *double* se fondrait « comme le sucre sous l'action de l'eau ».

On remarquera que nos extatiques ne réclament pas, à l'exemple des producteurs de *corps astral*, la présence des seuls « rayons violets » pour s'élever dans les airs. Sainte Thérèse, et les autres extatiques, n'attendait pas, chambre close et volets fermés, que son *double* prît son essor ; mais c'est en pleine lumière du jour qu'elle entrait dans le phénomène.

Nous concédons à nos contradicteurs que le démon pourrait mieux faire, et agir ainsi comme dans les cas de possession. Mais il n'a pas la permission, semble-t-il, de simuler autrement de prétendues lois de la nature ; il ne lui est pas donné d'appuyer plus catégoriquement l'hypothèse, médiocrement progressive, de *forces non définies* que la nature

1. « Ce n'est pas le rôle du physicien, écrit à ce propos M. de Rochas, de chercher *ce que peuvent être* ces intelligences qui *interviennent ;* celles-ci sortent du domaine scientifique. » (*Cosmos*.) Elles n'en sortent pas quant à l'*action*, le physicien a besoin de savoir *toute la puissance* d'énergie dont peut disposer la force qu'il rencontre dans son domaine. Faute de cela, il *cessera* de lui *attribuer* des *effets* dont *elle est toujours cause*, en tant que *source cachée* des effets produits.



tiendrait en réserve, et que libéreraient les pratiques occultes.

La *vis occulta* du spiritisme n'a pas le pouvoir de créer des lois contre les lois de la nature ; elle ne peut *assurer* le résultat identique et permanent des mêmes causes, car son pouvoir semble lié ou capricieux : elle agit et se dérobe, laissant le savant perplexe, ou l'abandonnant à l'amertume des déconvenues. Des savants, tels que Arago, Luys, Grasset et d'autres encore, en firent l'expérience en des circonstances mémorables, qui confirmèrent les sceptiques dans leur scepticisme, et qui instruisirent le théologien.

C'est même cette *inconstance* des phénomènes occultes qui rend défiants les occultistes eux-mêmes et leur fait redouter, partout, la supercherie. — Aksakof récuse les Américains[1] ; de Rochas fait planer la suspicion sur tout le monde et le doute sur toutes les expériences. Il écrit, à ce sujet : « Les expériences de Milan, de Carqueiranne, de Varsovie et de Cambridge n'ont certainement changé les opinions de personne, puisque, de part et d'autre, elles reposent sur des affirmations dont on ne saurait donner la preuve absolue[2]. »

Quant au docteur Crocq, dont l'autorité n'est pas petite, il attribue presque tout à l'*automatisme psychologique* des expérimentateurs[3]. — A propos des prétendues lois de l'occultisme, où la Force est si capricieuse en ses effets, il constate très justement que ce qu'on reproche à l'occultisme, ce n'est pas le côté mystérieux de ses effets, mais leur *inconstance* : « On parle des rayons Rœntgen, dit-il, qui ont modifié si extraordinairement les connaissances, mais on peut reproduire le phénomène quand on le veut[3]. »

Dans les phénomènes occultes, c'est l'incertain. — A Milan, à Naples, à Varsovie, les expérimentateurs étaient Ochorowicz, Charles Richet, Notzing, Lodge, Myers, Lombroso, et les expériences étaient conduites avec tout le contrôle scientifique désirable. « A mesure, dit Charles Richet, que les conditions devenaient plus *précises*, les résultats devenaient plus médiocres[4]. »

1. *Animisme et spiritisme*, p. 139.
2. *Extériorisation de la motricité*, ch. IX.
3. *L'Occultisme scientifique*.
4. *Annales des sciences psychiques*, févr. 1898.

Les *forces non définies* de M. de Rochas n'ont point encore reçu la consécration scientifique. Ces forces qui n'opèrent que lorsque l'assistance est composée à leur goût, et se trahissent alors par un vent « très frais » ou bien font « monter le thermomètre », ont le tort — car c'en est un dans la circonstance — de parler anglais ou allemand sur l'ardoise où grince le crayon conduit par une main invisible, comme nous l'apprenons de M. de Rochas lui-même[1].

Pendant ce temps, il arrivait au docteur Baraduc, qui ne cherchait que du fluide, de trouver la trace des *entités* sur ses plaques photographiques : « Je vis, dit-il, une coque démonique, analogue aux larves extériorisées par les pratiques de l'exorcisme... » Cette plaque trahissait la force *obsédante*, « diable, diablotin, entité animique dissolvante[2]. » — M. Baraduc en vient à conclure que la science médicale devrait *modifier* ses conceptions et ses préjugés relativement à la question démoniaque. Il confesse, pour sa part, le *parasitarisme fluido-animique* de la possession, et indique « les dangers de certaines pratiques occultes[3]. »

Insistons sur ce fait, qui confirme ces aveux, que les cliniques de la Salpêtrière et de Nancy n'ont *jamais* constaté, *chez leurs sujets de choix, la plus petite lévitation, ce qui démontre qu'aucun lien ne rattache ce phénomène à l'état nerveux.*

On ne le retrouve que dans les milieux où l'on fait de la contre-religion, et les spirites de marque qui dirigent la secte n'ont pas d'autre but que de tenir en échec les dogmes et les pratiques de la vraie Religion.

« Le Martinisme, confesse un évêque gnostique converti, renferme une quantité considérable de spirites... Les spirites s'adonnent à toutes les œuvres de Satan ; ils perdent le sens du surnaturel. » — La *Paix universelle*, organe du gnosticisme, le déclare effrontément : « L'occultisme, ensemble des doctrines du Martinisme, est une *science* ; c'est aussi une *religion.* » — Après avoir rappelé le pro-

1. *Forces non définies*, in fine.
2. Baraduc, *l'Ame humaine*, p. 249, 250.
3. *Loc. cit.*

gramme du martiniste, qui est « la *réintégration universelle* qui renouvellera la nature et finira par purifier le principe même du mal », la Revue termine par ces mots qui trahissent son but véritable : « C'est par le désir de l'Illumination que se réalise le vrai Martiniste, l'Homme-Nouveau, Christ-Rédemption... Le Martinisme, la Gnose, nous enseignent que le mal n'est pas éternel, que les mauvais eux-mêmes arriveront à la réintégration.

« Telles sont les idées qui nous unissent, nous, spiritualistes indépendants, contre les foudres et les enfers de l'Église romaine. »

C'est dans ces milieux, et jamais dans les cliniques, qu'on retrouve la contrefaçon du phénomène religieux que nous étudions.

III

C'est dans les mystères de l'électricité humaine que M. de Rochas et ses collaborateurs ont voulu trouver le secret de la lévitation. Mais, en dépit de toutes ces expériences, personne n'arrive à comprendre comment nos *extatiques deviennent tous si électriques*, tandis que les cataleptiques ou extatiques de la Salpêtrière et autres lieux, demeurent obstinément rivés au sol et n'accusent pas la plus petite lévitation, même au degré où on la retrouve chez les spirites.

M. de Rochas a recherché tous les personnages que l'électricité humaine rendit célèbres. Angélique Cottin qui, d'un frôlement de jupe, renversait des objets pesant 200 livres et plus, et cela en présence de témoins irrécusables, parmi lesquels Arago, semble tenir le record du genre. Le phénomène débuta par un coup de foudre, en plein hiver, que personne, dans le pays, n'entendit, mais que perçurent, seules, les deux compagnes d'Angélique [1]. — Cette électricité se montra fort bizarre en ses effets. Finalement, Angélique

1. Le Dr Tanchou présenta, le 17 février 1846, à l'Académie des sciences, une note qui fut lue par Arago, et qui étudie le cas d'Angélique. — Angélique, actuellement Mme Veuve Désiles, vivait encore il y a cinq ou six ans, et habitait le hameau des *Coudereaux* (Orne). Ses compagnes, Mmes Raux et Marige, ont pu fournir à cette époque de nouveaux renseignements.



et son mari convinrent, après plusieurs années de taquineries inimaginables qu'il fallut subir de la part de cette Force mystérieuse, d'aller montrer, dans les foires, les propriétés électriques de la jeune femme. — L'électricité d'Angélique disparut aussitôt et ne revint plus. — Or, pendant tout ce temps, M. de Rochas ne peut relever, chez un sujet si électrique, aucun cas de lévitation !

C'est également sur l'électricité que M. le docteur Dupouy et les occultistes de son groupe reposent toutes leurs espérances ; mais on voudrait surtout pouvoir recourir aux données vraiment scientifiques. Voici la modeste expérience qui donne tant d'espoir à l'auteur des *Sciences occultes*, et qu'il nous décrit avec une satisfaction marquée : « Un globule de mercure, placé au pôle positif, dans une cuvette d'eau inclinée, remonte la pente et se trouve bientôt au pôle négatif, malgré la pesanteur. C'est de la *lévitation.* »

L'auteur ajoute, en conclusion d'une autre expérience :

« Le transport électro-moléculaire est donc entré, aujourd'hui, dans le domaine des faits acquis à la science, et le transport *psycho-moléculaire* s'imposera prochainement[1]. »

C'est ce programme que M. de Rochas s'efforce de réaliser par des expériences répétées. Malgré les résultats négatifs, il écrit de confiance : « La lévitation est le simple effet d'une force naturelle, développée *probablement* par un état du système nerveux, d'où résultent, *peut-être*, des courants électriques agissant dans un sens contraire à la pesanteur[2]. »

Il faut savoir, en effet, que, par des opérations bien conduites, on détermine, d'une façon générale, la répartition des dynamides dans le corps humain. La tête et le tronc sont *positifs*, du côté gauche, et négatifs du côté droit. Le bras et les jambes sont positifs du côté du petit doigt, et négatifs du côté du pouce et du gros orteil. Les animaux et les végétaux sont bi-polaires, comme l'homme.

Il y a donc, en conséquence, des courants dans le corps humain, et « c'est même par ce moyen que le Christ obtenait

1. *Sciences occultes*, p. 77, 78.
2. *Forces non définies*.



des cures à Nazareth[1] ». — Voilà la doctrine scientifique de M. de Rochas.

La terre elle-même, explique toujours cet auteur, a ses grandes polarités, et des polarités régionales nombreuses : « Telle région est naturellement nord-psychique et sud-psychique, et cela pour des raisons complexes. »

M. de Rochas oublie de nous dire si, dans les régions où les activités magnétiques et psychiques sont des *maxima*, on a constaté les « vols extatiques », ou la plus « modeste » lévitation !

L'extatique, dans l'hypothèse des occultistes, serait une sorte de médium inconscient, qui pourrait, au moyen de la polarité, attirer ou repousser les objets que « la surchage envahissante aura soumis à son influence ». — « Amener une surcharge, et mettre en jeu la polarité », voilà le dernier mot du système.

Le moyen est trouvé ; qu'on lui donne toute son efficacité, et qu'on reproduise ces effets par la « surcharge envahissante », ce ne sont point les sujets à « polarité intensive » qui manqueront aux expérimentateurs. — Que si le sentiment religieux est seul à dégager ces « polarités », nous aurons le droit d'imposer la doctrine religieuse, non moins que les effets qu'elle est seule à produire en de telles circonstances, avec une pareille intensité.

Tout entier à son hypothèse, M. de Rochas, guidé par les contractures, a voulu établir une carte des courants qui sont dits intérieurs au corps humain ; mais il avoue n'avoir point obtenu les résultats espérés, et n'avoir pu déterminer la loi qui les régit ».

Il a fait une découverte, toutefois, et il nous en fait part en ces termes : « J'ai constaté que les courants naturels horizontaux *changeaient de sens* par le seul fait que le sujet *retenait sa respiration*. — On a vu que c'est justement par ce procédé que les Orientaux produisaient la lévitation. » — Voici le procédé auquel il est fait allusion : « Par le *Kumbha-yoga*, le corps humain devient *plus léger que l'air* » — Or,

1. *Forces non définies.*



le Kumbha-yoga, explique notre auteur, est un exercice religieux consistant à clore le nez et la bouche pour retenir son haleine. Le secret est révélé ; on verra, désormais, la lévitation devenir phénomène courant, que la science se fera un honneur de vulgariser, ne fût-ce que pour discréditer les pratiques superstitieuses de la Théocratie.

L'auteur de *Forces non définies* croit l'hypothèse *acceptable* : « Il n'est point absurde de supposer que l'organisme humain *peut* développer, en *certains* cas, et sous *certaines* latitudes, des courants qui, parallèles au grand courant terrestre, et de sens contraire, en seraient repoussés avec une force *suffisante* pour *contrebalancer* le *poids du corps*... En des matières si obscures les hypothèses les plus hasardées peuvent guider le chercheur[1]. »

Sous nos latitudes *moins favorisées* — et c'est pourtant là qu'on trouve des extatiques qui s'élèvent en l'air — M. de Rochas a tenté l'expérience : Il fait retenir la respiration à ses sujets, au point de redouter la syncope, et il n'obtient rien : « Je suis cependant obligé de reconnaître qu'avec les instruments *grossiers* dont je dispose, et la crainte de causer des accidents au sujet, je ne suis point parvenu à reconnaître une *modification quelconque* dans son poids en l'empêchant de respirer[2]. »

Le colonel y renonce, mais non sansconseiller la modeste expérience que voici : « Suspendre une bobine sous le plateau d'une balance, l'équilibrer bien exactement et voir si le poids se modifie en renversant le courant qui traverse le fil[3]. »

M. de Rochas, qui a ses entrées dans tous les cabinets de physique de province et de la capitale, n'a pas été à même de faire ces expériences en de bonnes conditions, et de les mener à bien. Il lui manque une balance de précision !

Le théologien Gœrres explique le phénomène par un déplacement du centre de gravité! Dans un autre endroit, il dit plus poétiquement : « C'est alors l'oiseau qui se développe

1. *Forces non définies*, p. 260 et suiv.
2. *Loc. cit.*
3. *Id.*

dans l'homme, et il s'envole joyeusement vers la lumière[1]. »

Cette opinion est aussi scientifique que le Kumbha-yoga, mais pas davantage.

La vraie science n'admet point ces hypothèses que M. de Rochas reconnaît « hasardées » et dont il plaide seulement la « non-absurdité ».

« Il est impossible qu'un corps s'élève de terre et plane dans les airs contrairement aux lois de la pesanteur », dit Figuier.

« Jamais, écrit Littré, dans les amphithéâtres et sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé... Jamais, dans les plaines de l'air, aux yeux du physicien, un corps ne s'est élevé contre les lois de la pesanteur[2]. »

Benoit XIV avait donc raison de résumer ainsi l'opinion des anciens : « *Naturaliter dari non potest quod corpus a terra sublevetur.*[3] »

Chanoine Gombault,
Docteur en philosophie.

1. *Théol. myst.*, ch. XXIII.
2. *Introd. à la « Vie de Jésus par Strauss ».*
3. *De Can. Sanct.*, l. III, ch. XLIX, n. 3.



Souvenirs de Cochinchine

La relation suivante nous a été adressée par un vénérable missionnaire, aussi distingué par son esprit d'observation, fin et délicat, que par son sens critique remarquable.

I. — Maison hantée

C'était par une belle soirée de la fin de janvier 1877 que j'arrivais à B.-H..., vers les 5 heures. J'y venais remplacer un de mes confrères, obligé par les nécessités de son ministère de s'absenter de chez lui, pendant une semaine.

Depuis quelque temps, à plusieurs reprises, le bruit avait couru que le presbytère, où j'allais passer huit jours, était devenu le théâtre de manifestations extraordinaires : la nuit, on entendait des coups frappés dans les murailles ou sur le plancher; parfois on entendait comme le galop d'un troupeau traversant la maison; il y tombait des pierres, les portes et fenêtres étant fermées, sans que jamais l'on vît la main qui les lançait.

Après qu'on eut parlé de ces faits, après que chacun eut dit son mot et qu'on eut même en passant plaisanté le missionnaire résidant au presbytère, où se produisaient ces manifestations extravagantes, le silence s'était établi, on n'en parlait plus. Tout avait été dit, comme en pareil cas : hallucinations, imagination désordonnée, exaltation de poète... que sais-je? Telles étaient les raisons que la sagesse de tout le monde avait trouvées, pour se rendre compte de faits si peu raisonnables.

Me voilà arrivé après une journée de barque, bien content d'être enfin rendu à destination.

A peine arrivé, je me mis au bureau de mon confrère, pour écrire un billet à un fournisseur et me faire envoyer quelques provisions pour le souper.

J'étais en train d'écrire, toutes les portes et fenêtres encore



fermées, quand j'entendis, derrière moi, le bruit d'une pierre qui venait de tomber sur le parquet, là, à trois pas, au beau milieu de la chambre : c'était un grand morceau de tuile de 20 à 25 centimètres carrés...

Je ne m'émeus pas pour autant et je continue tout tranquillement à rédiger ma commande : pendant que je plie mon billet, et avant que j'aie appelé quelqu'un pour le porter à son destinataire... clac! voilà un autre grand morceau de tuile qui tombe devant moi, auprès du premier. En haut, rien. J'examine avec soin la toiture : elle est absolument intacte, pas une tuile ne manque, pas la plus petite ouverture au toit... et puis, ces grands morceaux de tuile qui sont là, sur le parquet, sont de dimension telle, qu'il faudrait un grand trou dans la toiture pour les laisser passer.

Je ne me tourmente pas longtemps : « Si cela t'amuse, tu sais? ne te gêne pas! » Ces paroles furent adressées au lanceur de tuiles, quel qu'il fût, et, cela dit, j'appelai un boy et envoyai ma lettre.

Je me disais à part moi, moitié riant, moitié sérieux : « Tant que les projectiles ne me tomberont pas sur la tête, je n'en aurai cure. » Cependant je ne tenais pas le moins du monde à servir de cible au bombardier invisible, qui aurait pu me mitrailler de toutes les tuiles cassées de l'arrondissement de B.-H... et de tous les arrondissements voisins.

Jusqu'au souper, rien.

Après souper, je pris un livre et me mis à lire jusque vers 9 h. 1/2, moment où j'allai me coucher.

La chambre où j'allais passer la nuit était une toute petite pièce : 3 m. 50 environ dans un sens, 2 m. 70 dans l'autre.

Dans un angle, un lit composé d'un cadre garni d'un treillis de rotin sur deux chevalets : une natte, une couverture, un mauvais traversin, voilà de quoi dormir mieux qu'un prince! deux chaises de deux styles différents, une table du temps de Philémon et Baucis, c'est tout le mobilier. Un des longs côtés de la chambre est séparé d'une véranda extérieure par une cloison qui ne monte pas jusqu'à la toiture : la partie supérieure de cette cloison est constituée par un treillis de lattes, sur une hauteur de 60 centimètres à peu près :



cette disposition facilite la circulation de l'air et laisse pénétrer la lumière. Le parquet de la chambre est absolument nu. Cette nuit était une nuit de pleine lune resplendissante. Ma chambre, grâce au treillis de la cloison, était éclairée *a giorno*. Je pouvais distinguer les moindres détails des objets qui s'y trouvaient...

Enfin, je vais bien dormir!... Me voilà sur le lit... Je comptais sans mon... Vous allez voir ce que je veux dire :

Il y avait peut-être cinq minutes que j'étais couché, quand j'entendis courir sur le parquet... Bon! un rat! deux rats!.. une demi-douzaine de rats!...

Ah! mais ça ne peut pas durer ainsi! Je me mets sur mon séant. J'entends toujours courir, mais, de rats, pas l'ombre: cela courait, courait toujours, et je ne voyais rien : *ce qui* courait là était plus gros qu'un rat... Je le suis de l'oreille, ce coureur que je ne puis voir; le bruit de ses pattes frappant le parquet est très retentissant, très clair, très distinct, tellement que, d'après la direction du bruit, je puis dire : la bête est ici... elle est là; puis, la voilà encore plus loin... puis, la voilà qui revient... etc...

« J'y suis! » Je me rappelle que la maison est hantée... J'assiste à une visite de l'être qui vient ennuyer les gens pendant la nuit...

Plus d'envie de dormir!.. Je suis des mieux éveillés, très calme et décidé à examiner les faits le mieux que je pourrai...

On courait donc toujours... Qui on? — Si vous le savez, je vous serai bien obligé de me le dire.

On courait indéfiniment. — comme au manège... Cela ressemblait au pas d'un caniche de moyenne taille, lancé à fond de train. Voici maintenant la piste suivie : le toutou, — si toutou il y a, — courait par le milieu de la chambre parallèlement au lit : puis arrivé au delà du pied du lit, il faisait un demi-tour à droite, revenait sur ses pas, mais en passant sous le lit, d'un bout à l'autre : comme la tête du lit touchait au mur, il fallait que le coureur sortît de dessous le lit, par le côté, pour recommencer un autre tour.

J'entendais bien, mais je ne voyais rien.



Je me tenais couché sur le côté, et sur le bord du lit, le coude au bord du lit, la tête sur la main.

Vous pensez bien qu'au bout d'un quart d'heure je commençais à m'énerver. — Je m'étais imposé de laisser faire et de ne rien dire. Je laissai le coureur aller tant qu'il voulut, et ne desserrai pas les lèvres...

« Nous allons voir, pensai-je, ce que cela va devenir! »

Avant d'aller plus loin, que l'on me permette de signaler deux observations que je fis alors :

1° Un toutou lancé à toute vitesse aurait, en deux bonds, franchi les 3 m. 50 qui constituaient la longueur de ma chambre. Or ici le rythme de la course était très rapide, mais l'avance, le mouvement en avant du coureur, était très lent. Au lieu de franchir les 3 m. 50 en deux foulées, mon toutou invisible en faisait au moins vingt — au grand triple galop.

Il y avait là un manque de proportion entre la rapidité des mouvements et la lenteur relative de la course.

2° Avez-vous quelquefois vu un maître chat occupant ses loisirs à se faire les griffes sur le siège d'une chaise en paille ou en jonc? Il allonge ses pattes à toute leur longueur; il écarte les doigts autant qu'il peut les écarter: il exhibe tout ce qu'il a de griffes et les enfonce avec délices dans les pailles de la chaise, qu'il arracherait ensuite sans pitié ni miséricorde, si un coup de balai ne venait à temps le rappeler au respect du bien de son prochain.

J'ai dit que le parquet de la chambre était absolument nu. Or chacune des pattes de l'X, qui courait là devant moi, semblait enfoncer des griffes dans une natte épaisse qui aurait recouvert le plancher, et, en se relevant dans le mouvement rapide de la course, arracher, déchirer les brins de jonc de cette natte, comme notre chat de tout à l'heure. C'était un bruit très caractéristique que j'eus tout le temps d'observer à mon aise.

Je ne remuais toujours pas; je ne disais toujours rien.

Alors, on va essayer d'une autre manœuvre! Attention, s.v.p.

Si vous avez à rouler un long tapis, un tapis d'escalier par exemple, il y a deux manières de s'y prendre. Le tapis est là étendu devant vous : vous vous baissez, vous saisissez le



bout du tapis et le roulez sur lui-même, en avançant de plus en plus jusqu'à l'autre bout. Le tapis ne bouge pas : c'est vous qui allez vers le tapis.

Il y a une autre manière de procéder, que voici. Vous vous mettez à genoux à un bout de votre tapis ; vous en roulez un bout jusqu'à longueur de bras, puis, vous saisissez des deux mains, une à chaque bout, le rouleau commencé, et vous attirez tout le tapis vers vous : vous en roulez une autre longueur comme la première fois, et recommencez la même manœuvre jusqu'à ce que tout le tapis soit roulé.

Dans cette seconde méthode, c'est le tapis qui avance vers vous, tandis que vous ne bougez pas de place. De plus si l'on veut y faire attention, on entendra un bruit caractéristique : le bruit du tapis traîné sur le parquet.

Ceci posé, revenons à notre coureur, essoufflé sans doute, et qui va trouver une autre tactique, pour agacer son homme.

Il ne court plus... il est maintenant à genoux sur le parquet au pied de mon lit, et va rouler, d'après la seconde méthode ci-dessus décrite, non pas un tapis de laine ou de coton, mais une longue natte de jonc comme celle qu'on fait dans le pays... Cela dura, mettez au moins vingt minutes, et cent mètres de natte. J'entendais admirablement ce traînage de la natte sur le parquet, sous mon lit, et le bruit du rouleau de plus en plus gros, et retombant sur le parquet, de plus en plus lourdement, à chaque fois que la natte avait été attirée.

Cela devenait ennuyeux!...

Mais voilà que ce travail est terminé et... la course recommence comme tout à l'heure : cette fois, elle se fait en sens inverse : on entre sous le lit par la partie haute, là, sous mon nez : puis, on sort de dessous le lit, par le pied du lit, et l'on revient par le milieu de la chambre parallèlement au lit, pour recommencer sans cesse le même manège. Je refais, à propos de cette seconde course, les mêmes observations qu'à la première, à savoir : manque de relation entre la rapidité des mouvements et la lenteur relative du déplacement du coureur : puis déchiquètement d'une natte par les griffes de l'animal que j'entendais courir, sans qu'il y eût la moindre natte sur le parquet...



Cela allait toujours et menaçait de ne plus finir, quand, à un tour, le toutou, au lieu d'entrer sous le lit, comme précédemment, s'arrêta net, et là, à 15 centimètres de ma figure — on se rappelle que j'étais couché sur le bord du lit, la tête appuyée sur la main gauche, — j'entendis les deux pattes de devant du caniche tomber sur le bord du lit, comme pour y prendre appui et s'élancer sur moi...

Brrr!... ce n'était plus un jeu!... D'un vif mouvement de recul, je me rejette en arrière vers la muraille, et je lance en avant un énergique signe de croix, en disant tout haut : « Mon Dieu, ne me laissez pas dévorer par cette sale bête-là! » Jamais improvisation ne sortit plus naturellement des lèvres d'aucun orateur. — Je suais à grosses gouttes, et le cœur me battait plus vite qu'à l'ordinaire.

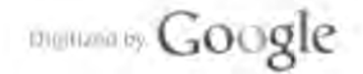
Ce fut tout... pour le moment!

Je ne fus pas long, à me ressaisir, et je finis, *malgré qu'il en eût*, par m'endormir...

Il y eut un retour, comme une vengeance : à 1 heure du matin, je fus réveillé en sursaut par un bruit formidable, quelque chose comme le tonnerre d'une avalanche d'un millier de mètres cubes de roches, qui, du haut d'une montagne, serait tombée sur la maison. — Que se passe-t-il? Je me lève d'un bond; j'allume la lampe et parcours la maison... Rien... que le silence de la nuit!.. aucun objet n'est dérangé!.. les cricris font leur musique dans le jardin, et, tout là-haut, dans les profondeurs du ciel, la lune me regarde avec le calme que vous lui connaissez, et semble me dire : « Tu vois bien que tout est tranquille! va donc te coucher! »

C'est ce que je fis...

On apprit par la suite que les païens de la localité, voulant faire partir le missionnaire, dont la présence les gênait, avaient eu recours à un sorcier, qui leur avait promis de le forcer à s'en aller avant un mois. — Le but ne fut pas atteint, et à la longue les bruits finirent par cesser complètement.



II. — Maléfice cambodgien

A l'occasion de l'un des jubilés qui furent accordés dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, plusieurs missionnaires étaient réunis dans une des chrétientés de la mission de Cochinchine occidentale. Ils étaient venus aider leur confrère, chargé du soin de cette chrétienté, à donner les exercices d'une retraite aux chrétiens, et les préparer à recevoir la grâce du jubilé.

Le deuxième jour de la retraite, l'un des missionnaires voit venir à lui un Annamite, qui le prie de vouloir bien l'écouter : il a quelque chose d'important à dire.

Le missionnaire accueille cet homme avec bienveillance, et lui demande quel est l'objet qui l'amène.

— Père, dit l'Annamite, je suis un nouveau chrétien : j'ai reçu le baptême il y a quelques années. La paroisse que j'habite n'est pas de la mission de Cochinchine : elle dépend de la mission du Cambodge. J'ai entendu dire que les Pères étaient ici pour le Jubilé; je suis venu parce que je suis bien malheureux : je viens vous demander conseil et secours.

— Va, va toujours, dit le Père. Dis ce que tu as à me dire, je t'écoute.

— Après mon baptême, tout allait bien et j'étais content, quand m'est arrivée une fâcheuse affaire qui a tout gâté, et depuis je suis malheureux.

« J'habite avec ma famille à une journée de marche d'ici. Je ne suis pas riche : je possède quelques terres dont le produit suffit à nous faire vivre, moi et les miens. Je n'ai jamais voulu faire tort à personne et je suis en bonnes relations avec tout le monde.

« Mais voilà que l'un de mes voisins eut l'idée d'agrandir son domaine à mes dépens, en déplaçant les bornes qui indiquaient la limite de ses terres et des miennes. M'étant aperçu du fait, je fis à cet homme les observations que je devais lui faire, et le priai de remettre les bornes à leur ancienne place : à mes observations il répond par des insolences, passe tout de suite



aux injures, et, non content de s'adresser à ma personne, le voilà qui, à la manière païenne, prononce les plus abominables exécrations contre mes ancêtres, jusqu'à la huitième génération !

« Etre volé effrontément, c'est dur!

« Etre, après cela, comme compensation, ignoblement insulté, tourné en dérision, c'est insupportable !

« Mais encore entendre mes ancêtres mis en cause, et traités comme les derniers des misérables, c'était mettre le comble à la plus criante des injustices!...

« Tout cela m'exaspéra au delà de ce que vous pouvez imaginer.

« Impossible à moi, pauvre *nhâ quê* (paysan), de chercher à rappeler au sentiment de la justice cet homme riche, et orgueilleux en proportion de ses richesses.

« Il me défia de l'attaquer devant les mandarins : il connaissait son monde! Je serais écrasé!...

« J'aurais dû me résigner et subir mon sort : comment fuir l'inévitable?

« Mais la colère me fit perdre toute raison. Le lendemain, je déposai une plainte contre mon voleur : c'était le chevreuil qui réclamait contre le tigre! Le chevreuil, c'était moi.

« Quelques amis essayèrent bien de me dissuader de poursuivre cette affaire : « Mon adversaire était riche, puissant, « avait de belles relations..., moi, je n'étais qu'un pauvre « *dân* (homme du peuple traitable et corvéable à merci), « à qui personne ne ferait attention... je serais mis en « pièces... etc..., je serais battu, je serais volé, j'aurais « tous les torts... etc..., etc... »

« C'était la raison : mais parlez donc à un sourd! Je me leurrais d'un fol espoir qu'on me rendrait justice, et, malgré mes sages amis, je soutins mon accusation. On plaida... Je fus condamné, volé, ridiculisé, et dus payer les frais du procès !

« Rien ne peut vous faire comprendre la rage qu'alluma en moi cette inique sentence !

« Empoisonner mon ennemi, brûler sa maison étaient des moindres projets de vengeance qui me hantaient, et ne me



laissaient en repos ni jour ni nuit. Mais pourtant il fallait être prudent!.. je ne voulais pas me compromettre!.. je trouverais une occasion... En attendant, je chercherais un plan de vengeance qui pût réussir, sans m'exposer à de fâcheuses conséquences... Mais d'une manière ou d'une autre je serais vengé! Je ne vivais plus que pour cela : tout à ma passion!

« J'en étais là depuis assez longtemps, quand le moyen de satisfaire ma vengeance se présente à moi : je le saisis avidement... je serais vengé!.. et mes ancêtres avec moi!

« Un beau matin, je me mis en route, et, loin de chez moi, allai trouver un *thay-phap* (sorcier), dont maintes fois j'avais entendu parler...

« Il me reçut tout de suite.

« Sans préambules inutiles, je lui demande ce que cela coûterait pour me venger d'une personne, qui, contre toute justice, m'avait causé un grave dommage, d'un ennemi que la justice même était impuissante à atteindre.

« Mon *thay-phap* me répondit, sans sourciller, le plus tranquillement du monde, que pour 12 piastres j'aurais ce que je désirais.

« — Voici les 12 piastres, lui dis-je en les lui comptant, « 12 belles piastres bien sonnantes et de bon aloi. »

« Le *thay-phap* prend les piastres, et va à un vieux coffre, où il cherche quelque temps, puis revient avec divers objets, dont voici la description :

« Il apportait plusieurs plaques de zinc, irrégulièrement coupées; elles étaient de dimensions inégales, oblongues, les unes de la grandeur de la main, les autres plus petites.

« Il apportait encore deux morceaux de bois, taillés grossièrement, deux éclats de bois plutôt, arrachés d'une bûche avec une serpe : aucune tentative n'avait été faite pour en faire disparaître les inégalités : c'était aussi fruste que possible; ils étaient vers le milieu de leur longueur de la grosseur du doigt, et s'en allaient plus ou moins en pointe vers les deux bouts.

« Ces éclats de bois pouvaient avoir : l'un, de 20 à 25 centimètres de long, l'autre était un peu plus court.

« Enfin, un troisième objet accompagnait les autres : c'était



une sorte de cordon composé de gros fils de coton tordu. qu'on auraitgrossièrement et sans aucun art tressés ensemble : la longueur de ce cordon était d'environ un mètre.

« Sur les plaques de zinc avaient été tracés des caractères chinois, un caractère par plaque. Sur une plaque, c'était le caractère du mot *tête ;* sur une autre plaque, le caractère du *poumon ;* puis, le caractère du *cœur ;* puis, le caractère du *foie*. puis des *entrailles*. Ces caractères semblaient avoir été faits avec un clou, et leur forme, quoique très reconnaissable, n'aurait jamais fait la réputation d'un artiste à celui qui les avait tracés.

« Ces objets ayant été apportés par le *thay-phap* furent déposés sur une table qui se trouvait là. Le sorcier enroula alors le cordon autour des deux bâtonnets ci-dessus décrits. Cela fait, il saisit de la main gauche la plaque portant le signe de la tête ; de la main droite, il prit les bâtonnets arrangés comme il vient d'être dit, et, s'en servant comme d'un poignard, il frappa la plaque de zinc.

« — Tu feras ce que tu m'as vu faire, me dit-il. Si tu veux frapper à la tête, prends la plaque de la tête : si tu veux frapper au cœur, prends la plaque du cœur... etc... etc... et ton ennemi sera frappé où tu auras voulu qu'il soit frappé. »

« Armé de la sorte je revins chez moi. Je ne parlais à personne de ce que je venais de faire, ni de mes projets de vengeance.

« Le soir venu, la nuit faite, sans que personne se doutât de rien, je pris la plaque qui portait le caractères des *entrailles*... Je ne comptais pas trop que le procédé que j'allais employer tuerait mon homme, mais j'espérais fortement que cela lui donnerait une sérieuse colique, à le faire hurler... Je frappai un bon coup. — Va donc !... arrive que pourra !...

« Qu'arriva-t-il ?... Il arriva que le surlendemain tout le monde apprenait que mon voleur était mort d'un mal de ventre, qu'aucune médecine d'aucun médecin du pays n'avait pu guérir.

« J'étais trop vengé !... Je fis le mort et ne dis rien...

« Mais ma conscience, depuis ce jour-là, ne me laisse pas un moment de repos. »



Le missionnaire demanda à l'Annamite s'il avait encore chez lui les instruments de maléfice que le *thay-phap* lui avait donnés.

— Oui, Père, je les ai encore.

— Va me les chercher.

Cet homme partit : il ne fut de retour que le lendemain soir, portant les plaques, les bâtonnets et la grossière tresse de coton...

Celui qui écrit ces lignes a eu en sa possession ces instruments de maléfice, qui n'ont plus servi à personne.

Le récit qu'on vient de lire, il le tient du missionnaire, son confrère, à qui s'était adressé l'Annamite repentant.

C. B.

L'APOCALYPSE ET LE PÉRIL JAUNE

J'ai fait paraître, en 1900, *La Clef de l'Apocalypse*[1], d'après des notes que j'avais rédigées pour moi ; sur les instances du chanoine Brettes, j'en composai un petit opuscule, qui parut avec une lettre très élogieuse de ce dernier, pour l'application que j'en faisais aux temps présents, et une de M. l'abbé Vigouroux, visant surtout ma traduction de grec en français, qui me valut les éloges des hellénistes, car, au lieu de ce style incompréhensible, dont on avait, à l'imitation de Lemaistre de Sacy, enveloppé et obscurci la belle prophétie de saint Jean, le texte en était clair, littéral et français.

L'obscurité légendaire de ce livre, qui fit toujours partie des *livrescanoniques* de l'Église, tenait à plusieurs causes.

Certes, la beauté des cantiques célestes, de la Jérusalem nouvelle, l'épithalame des noces de l'Agneau avaient fait l'admiration de Bossuet ; Holzauser y avait entrevu quelques clartés ; mais la clef de toute prophétie se trouve dans l'accomplissement des faits eux-mêmes.

Quand un certain nombre furentaccomplis, en rapprochant la sixième coupe, le sixième sceau et la sixième trompette, on s'était aperçu que les faits prédits étaient les mêmes, et que tous avaient trait, pour la fin de cet Age, à la préparation et au règne de l'Antéchrist, suivi de son extermination dans la plaine d'Armagédon.

On fit le même rapprochement pour les cinq écoulés, et on trouva la même concordance, et, de plus, une application frappante avec les événements correspondants de l'histoire.

Les symboles des scorpions dévastateurs, de la peau noircie par la famine, de la nation juive nourrie d'absinthe par l'invasion du roi de Babylone, se retrouvaient dans Jérémie, applicables à des faits identiques de l'Ancien Testament ; et, dans

1. Chez Bloud et Barral éditeurs.





Ezéchiel, se rencontrait celui de l'extermination de l'armée de Gog et de Magog et des oiseaux du ciel appelés à dévorer ses restes. Même dans les épîtres du début de l'Apocalypse on trouvait des conseils, dans chacune, applicables à chacun des Ages correspondants.

La clef était trouvée : cinq Ages étaient connus, le reste était applicable au sixième et au septième, mais ce dernier, très court sur la terre, devait se terminer au ciel.

Le premier visait l'Age des persécutions romaines ; le second, l'hérésie d'Arius ; le troisième, la destruction de Rome et le triomphe des barbares ; le quatrième, âge de foi dans l'Eglise d'Occident, était en Orient celui du schisme grec, puni par l'invasion de Mahomet ; le cinquième, le protestantisme, puis le philosophisme, qui déchainent la Révolution ; le sixième, l'organisation de l'armée du mal ; le septième, le triomphe de l'Eglise.

Indépendamment de la clef des sept Ages, le texte grec du Nouveau Testament, dont se sert la commission biblique nommée par Léon XIII et continuée par Pie X, pour l'interprétation des textes, a apporté son contingent de clarté[1].

Or la plupart du temps on n'avait travaillé que sur le texte latin.

D'autre part, dans l'ordre surnaturel, Dieu nous cache l'avenir, quand sa prédiction peut nous conduire à une fausse sécurité : Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Dans les commencements de l'Eglise, Dieu ne voulait pas qu'on se désintéressât du zèle et de l'action, en sachant le temps que le monde devait durer. Il y avait même inconvénient à ce que les Romains sussent que les chrétiens avaient en mains un livre qui prédisait la fin de leur empire et la désolation de leur ville, désignée sous le nom de grande Babylone.

1. Ce ne sont pas seulement les mots employés, comme *apocalypsis*, révélation, *alpha* et *oméga*, le commencement et la fin, l'article qui spécifie mieux la pensée et n'existe pas en latin, l'accusatif, sous entendu *kata*, le sens dérivé des mots au temps de la basse grécité, où écrivait saint Jean, comme *astèr*, pour désigner *flambeau*, les flambeaux de l'Eglise, les apôtres et les pasteurs, *angelos abyssou*, l'envoyé de l'abîme, mais *Maometis*, qui est le nom de la bête, *Apostatès*, qui en est la figure, pour les Grecs qui se servaient de leurs lettres en guise de chiffres, et ces deux noms, lus en chiffres, faisaient 666. (XIII, 18.)



Quand les temps prévus par l'esprit de lumière et de vérité sont accomplis, Dieu enlève peu à peu les voiles qui couvraient l'avenir, pour prouver sa prescience, et sa providence qui veille toujours sur nous.

Sommes-nous à l'un de ces moments prévus?

Pendant vingt ans, j'ai observé ce qui se passait. Mêlé à toutes les grandes œuvres de mon époque, voyant les événements qui se déroulaient autour de moi, les mœurs du temps, entendant les discours non seulement des orateurs catholiques, mais d'économistes et de statisticiens de grand mérite et qui n'étaient pas catholiques, voyant l'état des esprits, le but vers lequel on poussait et auquel aboutissaient les guerres et les révolutions, je voyais tout se ranger à la place marquée dans le cadre qu'avait tracé l'Aigle de Pathmos.

Relisais-je les épîtres dues à la plume des apôtres? j'y voyais que les hommes des derniers temps ne pourraient supporter aucune autorité légitime, et auraient les yeux pleins d'un péché qui ne cesse jamais. Or l'autorité du père de famille est méconnue, celle de l'Etat discutée, l'utilité d'une patrie contestée. L'argent est tout, et l'autorité de Dieu n'est plus respectée. La licence prend des proportions effrayantes: on sent que les esprits impurs sont déchaînés dans le monde. Pie X lui-même a reconnu, dans une de ses premières encycliques, ces signes tracés par les apôtres pour les derniers temps.

Voulez-vous d'autres bases? L'Antéchrist ne viendra que quand il n'y aura plus de foi sur la terre, a dit Notre-Seigneur, quand l'apostasie sera consommée, a dit saint Paul. — Or c'est à cela que travaillent activement la franç-maçonnerie et la juiverie; à cette puissance qui prépare les voies, il est donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre (XIII, 7); elle parle avec hauteur, d'une manière blasphématoire: elle a été entrevue par Daniel (VII, 8, 20, 21): elle est extraordinairement intelligente, et le pouvoir lui est donné sur toute tribu, tout peuple, toute langue et toute nation: elle prépare la venue de la seconde bête, qui s'élève par les conquêtes et finit par ne plus faire qu'un avec elle.

Tout est par sept dans l'Apocalypse; il y a aussi sept



tableaux. Suivons-les dans l'ordre où ils sont présentés pour le sixième Age.

D'abord, la sixième épître (III, 10) nous parle de la grande épreuve, qui doit venir éprouver les habitants de la terre sur toute la surface du globe.

Au sixième sceau, les grands hommes disparaissent, le monde est ébranlé, les rois, les grands, tous les hommes forts cherchent un refuge dans les cavernes et les pierres des montagnes (VI).

Et, comme un châtiment de Dieu ne vient jamais sans sa miséricorde, le retour d'Elie et d'Hénoch pour faire appel aux dernières bonnes volontés, et réunir les derniers élus (VII).

Le chapitre IX, à la sixième trompette, va être plus explicite. Le sixième ange délie les quatre émissaires enchaînés sur le grand fleuve de l'Euphrate, qui s'élancent avec une cavalerie de deux cents millions d'hommes et doivent tuer le tiers des hommes. Daniel a vu deux hommes, l'un en deçà du Tigre (c'est *Maométis*, nous le savons déjà), l'autre au delà [1]. Nous voyons celui-ci maintenant : c'est une invasion asiatique qui se prépare, et elle a des cuirasses et des canons décrits par le prophète : *de leurs bouches s'échappent le feu, la fumée et le soufre*. Elle tue le tiers des hommes, comme il lui en a été donné l'autorisation, et les autres ne se convertissent pas. (IX, 13 à 21.)

Jésus-Christ offre l'évangile éternel au monde, et, sur son refus, prédit que la fin est proche (X, 1 à 7) [2].

Les deux témoins prêchent alors pendant trois ans et demi, sont ensuite mis à mort, ressuscitent à la vue de leurs ennemis, et, d'un seul coup, nous passons à la vie de l'éternité (XI).

Nous arrivons au quatrième tableau (XII). L'Eglise apparaît avec son auréole de douze apôtres, et l'empire romain, sous la forme du dragon, qui s'apprête à dévorer son fils aussitôt né : alors une lutte s'engage entre saint Michel et ses anges, et la cité du mal, représentée par Satan et ses anges, qui ne prévaut pas et dont les autels sont renversés.

1. Dan., XII, 5.
2. Dan., XII, 7.



Julien continue la persécution jusqu'à ce que la terre ait recouvert sa dépouille mortelle; elle dure trois ans un quart, et Satan vaincu déchaîne de nouvelles fureurs en Perse, puis s'arrête sur les bords du golfe Persique, d'où nous le verrons repartir ensuite.

La sixième tête de l'hydre, qu'on croyait frappée à mort revit, au chapitre suivant (XIII). L'empire romain renaît dans la littérature, le théâtre, les beaux-arts: il inspire à nouveau les vues des hommes politiques. Il prépare l'omnipotence du conquérant asiatique, dont le nom est donné à la fin du chapitre, désarme l'Europe, la déchristianise, et emploie son influence et sa force pour assurer son règne et l'imposer.

Pendant la persécution, nous revoyons la prédication des deux témoins, les 144.000 qui chantent le cantique de leur triomphe au ciel. Puis, la terre est moissonnée et vendangée (XIV).

Le septième tableau paraît sous un nouveau décor : le châtiment final des persécuteurs.

A la première coupe, l'empire romain est ulcéré, ravagé par les pestes, les inondations, les famines, les contestations sanglantes entre les aspirants à la pourpre romaine et les révoltes extérieures.

A la seconde coupe, l'arianisme s'affaiblit, il est comme le sang d'un mort, comme la montagne en feu au milieu de l'eau, et disparaît entièrement.

A la troisième coupe, Rome est frappée, détruite ; pendant quarante jours, elle est la demeure des hiboux et des vautours.

A la quatrième, l'Eglise grecque, qui a adhéré aux hérésies, trahi les croisés, refuse d'acquiescer au Concile de Florence et de rentrer dans l'unité, est punie par l'invasion de Mahomet.

La cinquième marque tous les maux déchaînés par l'hérésie de Luther, de Calvin, le philosophisme ensuite, et dont la Révolution a été le couronnement.

Le sixième ange — et c'est là, si l'interprétation est juste, ce qui nous intéresse particulièrement — verse sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et son eau est desséchée, pour ouvrir la voie aux rois d'Orient.



Voilà la grande plaie de cet âge, qui est le nôtre! Trois esprits impurs sortent de la bouche du dragon, du faux prophète et de la bête, et vont vers les rois de toute la terre, pour les assembler au combat du grand jour du Dieu Tout-Puissant, et il les réunit dans la plaine d'Armagédon. Ici des fléaux de tout genre terminent le monde (XVI).

Deux chapitres (XVII et XVIII) dépeignent ensuite la désolation de Rome, après son châtiment. Puis nous voyons le Verbe de Dieu, accompagné de l'armée céleste, qui vient tirer vengeance de ses derniers ennemis et les juger.

Tableau final : le règne terrestre de l'Église, établi, fondé pour mille ans, après lesquels Satan est délié, et va convoquer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler au combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer, et qui rappellent les 200 millions de cavaliers de la sixième trompette (XX).

Ils sont exterminés par le feu du Ciel, et le livre finit par le triomphe de la Jérusalem céleste.

Vous me demanderez ce que c'est que l'Antéchrist après cela? Je viens de vous le montrer : les peuples idolâtres de l'Asie, eux dont le nombre est comme le sable de la mer, qui se jetteront sur le monde chrétien; l'Islam, que l'Europe maintient aux portes de l'Asie, et qui prendra part au charnier et aux persécutions violentes; les complices en Europe, qui nous désarment et préparent nos défaites.

Jugeons humainement. Que manque-t-il à ces peuples pour secouer le joug de l'Europe, qui prétend les assujettir?

Des armes? On en fond pour eux en Allemagne et en France, et il est dit que celui qui combat par l'épée périra par l'épée. Nous avons appris aux Japonais la stratégie de Napoléon, qui leur a servi à battre les Russes.

Des richesses? Il n'est pas un rentier, un banquier, un capitaliste qui ne soit prêt à leur prêter. Tous les jours, on leur accorde des conventions commerciales, entièrement à leur profit [1].

1. Deux jeunes gens, dans une école de commerce, ont été reçus avec les plus grands éloges : ils avaient soutenu comme thèse que l'avenir commercial était à la Chine et au Japon, et que nous devions y transporter nos industries. Voilà la tendance!



Il y a, disait M. Edmond Théry, dans une conférence à l'*Association de l'industrie et de l'agriculture françaises*, douze sortes de mines inexploités en Chine, des salaires qui défient ceux de toute la terre, des ouvriers endurants et adroits : ils ont effrayé les nations qui les ont utilisés, car aucun ouvrier indigène ne peut plus gagner sa vie là où ils travaillent.

Le régime monétaire actuel, de l'étalon d'or en Europe et de l'étalon d'argent en Asie et dans presque toute l'Amérique, que nous avons étudié avec les délégués des puissances européennes, est conçu de façon à développer l'agriculture et l'industrie de tous ces peuples, qui acceptent des paiements en argent, quand nous les exigeons en or.

Les idées belliqueuses manquent-elles? La moitié des finances du Japon, depuis le traité de Simonosaki jusqu'à la guerre russo-japonaise, fut consacrée aux armements.

Le Japon travaille activement la Chine par des journaux pour la militariser.

Des idées de révolte se sont déjà manifestées à Sydney et à Bombay, et l'Angleterre s'assure des possessions africaines, en prévision de la perte éventuelle des Indes dans l'avenir.

Les chemins de fer leur manquent-ils? La Russie a consacré une grande partie des milliards prêtés par la France à la construction des chemins de fer du Caucase, de la Sibérie et de la Mandchourie, qui a déjà assuré la première défaite européenne ; Guillaume II poursuit, avec le Sultan, la construction du chemin de fer de Bagdad, déjà établi, disait M. de Meurville dans le *Soleil* du 20 juillet, dans une partie de l'Asie Mineure ; on se heurte, pour le continuer, à des rochers, à des parcours difficiles, et l'Allemagne a absolument besoin de la France, afin d'avoir quelques centaines de millions, qui lui manquent. Il démontrait que c'était ce qu'il y avait de plus contraire aux intérêts de la France de s'y prêter.

Une fois relié au golfe Persique, un service de bateaux allemands aurait le record de vitesse sur les Anglais, pour se rendre aux Indes. Une autre ligne est prévue pour rejoindre la Chine.

De telles entreprises ont fait péricliter notre agriculture et



notre industrie, en déchaînant des concurrences contre lesquelles il était impossible de lutter, et ont alimenté les bénéfices de la spéculation cosmopolite, dont les puissants leviers sont dans la main des juifs, les plus grands ennemis de la religion chrétienne.

. L'Europe, affaiblie par le socialisme à l'intérieur et des rivalités terribles à l'extérieur, va se trouver aux prises avec des centaines de millions d'âmes enrichies, militarisées, ayant tout ce qu'il faut pour nous battre au point de vue industriel d'abord, militaire ensuite, et à qui nous nous proposons d'apporter ce qui leur manque, au point de vue des communications.

Relisez maintenant dans l'Apocalypse, ce passage (XVI, 12) : « *Le sixième ange versa sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et son eau fut desséchée*[1] *pour ouvrir la voie aux rois d'Orient* ».

N'est-ce pas à faire frémir?...

Vous me demanderez : Pour quelle époque ces faits sont-ils marqués?

Ici, je dois m'adresser au prophète Daniel : « *Lorsque l'abomination aura été mise en désolation et que le sacrifice perpétuel aura été aboli, 1290 jours; heureux celui qui attend et parvient à 1335 jours*[2] *!* »

« *Il viendra un temps*, dit-il, *comme il n'y en a jamais eu de pareil; des morts ressusciteront pour la vie éternelle, et d'autres pour un éternel opprobre.* » Il s'agit donc bien des derniers temps, et la prophétie doit rester longtemps scellée. Rome, en abomination auprès des Hébreux, la mère des abominations de la terre, comme l'appelle saint Jean, a été saccagée par les barbares, puis Mahomet a supprimé le sacrifice divin sur le quart de la terre et doit le supprimer sur les quatre parties de la terre (VI, 8).

Jour, dans Daniel, veut dire année; d'ailleurs, 1.290 jours ne donneraient rien dans l'histoire. Nous aurions donc, pour le commencement de l'Antéchrist, depuis l'hégire 622, en

1. Cela peut s'entendre de la voie du chemin de fer qui traversera le fleuve sur un pont.

2. Dan. XII, 11-12.





ajoutant 1.290, 1.912 pour le commencement de l'Antéchrist, et en ajoutant 1.335, 1.957 pour sa fin, suivie de son extermination et du jugement, et, comme il y a 3 ans 1/2 de persécution, de 1953 environ à 1957, où il est exterminé.

Mais faut-il compter l'année de l'hégire? Faites toutes les réserves que vous voudrez. Oui ou non, l'Asie se prépare-t-elle? La richesse lui vient-elle? Est-elle capable de faire avec succès des invasions en Europe? Sommes-nous prêts à nous défendre?

Et quel orgueil ne susciteront pas les premières victoires, chez ces peuples! Quel orgueil déjà chez les Japonais! Quelles atrocités commises en Corée! Les civiliserons-nous par nos sentiments humanitaires? Voyez donc les moyens de destruction employés par les Russes eux-mêmes, les terrains torpillés, qui lançaient dans les airs des bataillons, dont les membres humains retombaient dispersés et sanglants. La civilisation européenne ne vise plus qu'aux moyens de destruction perfectionnés. Voilà ce qu'ils imiteront, pour se livrer aux atrocités dépeintes par le prophète Joël, pour tuer le tiers des hommes et persécuter les chrétiens qui resteront. Voilà ce que préparent tant d'entreprises souvent criminelles, et auxquelles la cupidité seule tient lieu de prétexte! Et combien de complices, prêts à les applaudir en Europe! L'Islam secouera alors son trop long joug: maintenu à la porte de l'Asie, il la franchira et pénétrera jusqu'à nous.

On reverra alors des temps, comme ceux où les Tartares Mongols envahirent la Russie, conduits par Gengis-Khan, et Tamerlan à une date plus rapprochée de nous, où Mahomet II pénétra en Europe, conquit la Grèce et établit le siège de son empire à Constantinople.

L'Europe, malheureuse, divisée, ayant perdu son prestige, et fourni ses armes et ses capitaux, et n'ayant gardé que ses convoitises, en face de plus d'un milliard d'hommes révoltés, est perdue d'avance et le vainqueur se livrera à toutes les représailles!

Malheureusement, beaucoup de chrétiens s'imaginent que les Juifs se convertiront et nous prêteront ensuite leur concours. C'est là une douce illusion.



Au chapitre II de la première épître de saint Paul aux Thessaloniciens, versets 14, 15, 16, il nous dit qu'ils ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes, persécuté les apôtres et s'opposent à l'œuvre d'évangélisation, comblant la mesure de leurs fautes, pour que la colère de Dieu soit sur eux jusqu'à la fin.

Il est vrai qu'au chapitre XI de l'épître aux Romains, il nous dit que les Juifs se convertiront, mais tout à fait en dernier (25), de même qu'au temps d'Élie où un dernier reste fut sauvé, non en raison de leurs œuvres, mais des vertus de leurs pères et parce que Dieu est fidèle à ses promesses, malgré l'infidélité des Juifs (5, 6, 25, 28, 29).

L'Apocalypse nous montre quelque chose de semblable. Ils sont contre nous à la sixième épître, eux qui se disent Juifs et qui ne sont pas des enfants d'Abraham par la foi, mais sont de la Synagogue de Satan (III, 9).

Élie et Hénoch, immédiatement avant la fin du monde, prêchent à Jérusalem, où le premier doit rassembler les tribus d'Israël (*Ecclésiastique*, XLVIII. 10); c'est au moment de la grande persécution, la bête qui monte de l'abîme les tue et leurs corps sont laissés sur la place de la grande ville: ils ressuscitent à la vue de leurs ennemis épouvantés, un grand tremblement de terre fait écrouler un dixième de la ville, sept mille hommes périssent et les autres rendent gloire à Dieu (XI). Le septième ange sonne de la trompette et le monde finit.

Aussi les 144.000, appelés de toutes les tribus, ne sont-ils pas les Juifs, mais les tribus reconstituées par les douze apôtres, depuis qu'ils ont renié leur Dieu. Les autres peuvent laver leur robe dans le sang de l'Agneau, mais ces vertus si pures, énoncées au chapitre XIV, ne peuvent se cueillir que dans la fine fleur de l'Église et, jusqu'à cette époque tardive, ils sont à la tête de nos ennemis, ils les pressent et les organisent.

Jules SÉVERIN.



Les Démons devant la Nature et la Science

ÉTUDE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

Les démons haïssent le Créateur et par conséquent sa création. C'est pourquoi ils combattent la nature humaine et la nature des choses par la *magie*.

Les démons haïssent le Christ révélateur des vérités du salut et ils le combattent par les fausses révélations du *spiritisme*.

Les démons haïssent l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme, celui-là possesseur de la science, qui est la vérité des choses, l'autre ami et même amoureux de la science, et ils les combattent tous deux en obscurcissant, par les nuages qu'ils interposent entre l'esprit de Dieu et lui, l'esprit de l'homme et sa science.

A cet effet, ils mêlent et ils brouillent comme à plaisir tout ce que l'intelligence humaine avait divisé pour le mieux voir.

C'est ainsi qu'ils ont confondu, sous le nom nouveau de *science psychique*, deux ordres de connaissances distincts et opposés par leurs objets comme par les lois qui les régissent : la *psycho-physiologie*, science du composé humain, et la *physique*, science des êtres sans initiative et sans vie, et ce syncrétisme, imposant les mêmes modes d'agir à ce qui est tout inertie et à ce qui est tout action, identifie par là même les différentes espèces de faits et ne craint point d'attribuer, quand une fantaisie désordonnée l'y porte, les faits physiques à des causes psychologiques et les faits psychologiques à des causes physiques.

Et voilà ce que l'homme ne fait jamais de lui-même. Le plus simple paysan, dans la sphère bornée de ses connaissances, réunit pratiquement les moyens qu'elles lui fournissent pour accomplir l'acte qu'il a en vue, mais ne les confond jamais. Ce n'est pas à lui qu'on ferait jamais accroire que la volonté d'un homme suffit pour ouvrir une porte ou changer une table de place, sans remuer un doigt, ni que le télégraphe qui passe à sa porte ou un autre plus perfectionné, visible ou invisible, pourra jamais transmettre sa pensée sans qu'il l'exprime, à son fils qui est à la guerre ou en garnison.

Des savants sont plus crédules. L'homme sait donc par nature, et ne désapprend que par art, qu'autant il nous est utile d'associer pratiquement nos connaissances, autant il nous est mortellement dangereux, comme à elles, de les confondre dans la théorie.

Telles les sorcières de *Macbeth* chantant devant la chaudière où bouillonnent les ingrédients disparates de leur charme :

Mêlez, mêlez, mêlez, esprits,
Qui savez faire les mélanges.

Mélanges, en effet, dont l'homme, l'esprit le plus diviseur que Dieu ait créé, qui pense et qui s'exprime en divisant les sons comme les choses, logicien par nécessité de nature, est incapable d'imaginer la formule.

Comme il n'obtient la clarté des idées que par leur division, les esprits mauvais, qui le savent au moins aussi bien que lui, par cette invention d'une science nouvelle où se dissolvent et fondent comme dans un creuset les sciences que leur séparation seule avait rendues réelles, ces esprits n'ont cherché qu'à porter leurs ténèbres là où régnait du moins, pour tous les hommes, une faible lumière.

Et par un mystère que cette étude ne fera que constater de plus en plus et développer par les faits, sans jamais en pénétrer d'aucune lumière les obscurités les plus profondes, le tentateur immortel a fait accepter joyeusement à l'esprit crédule de l'homme, mais surtout de l'homme d'esprit et d'étude,



cette suggestion si contraire à toute notre philosophie naturelle.

Et tout cela pourquoi, sinon pour cacher les causes préternaturelles libres et perverses qui agissent à la fois sur la nature des choses et sur la nature humaine, comme des ennemis acharnés de l'une et encore plus de l'autre?

Il faut que la lâcheté des démons soit vraiment sans égale comme leur méchanceté : ces êtres si forts, attachés à combattre de tous leurs moyens des êtres si faibles, se dérobent partout et il n'est pas un objet, matériel ou autre, dans la création, qui ne leur serve pour s'y embusquer dans leur perfide guerre.

A vrai dire, ils ne sont pas lâches, ils ne sont que perfides, et nous les verrons bientôt capables de tout oser et de tout souffrir, comme ils le sont de tout dissimuler et de tout feindre, pourvu qu'ils nous vainquent ou qu'ils nous nuisent.

Ainsi les démons combattent la nature et brouillent la science qui l'éclaire.

Mais la nature (j'ai le regret d'excepter ici la volonté humaine), la nature leur résiste : elle ne se laisse pas vaincre, elle ne meurt ni ne se rend.

Celui qui a dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin » a fixé aux êtres des lois qu'ils ne peuvent franchir, ni d'eux-mêmes ni par autrui, et ces lois bornent les effets de la malice démoniaque. Et cette guerre défensive de la nature contre ses ennemis est sans doute le premier accomplissement, non le seul, de l'oracle de la Sagesse : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos*[1].

Tel est le sujet que nous allons, non point traiter, mais effleurer dans ses surfaces par quelques aperçus que la vue des choses et la réflexion nous ont suggérés.

1. L'univers entier combattra contre les insensés.



CHAPITRE PREMIER

LES DÉMONS COMBATTENT LA NATURE

Sommaire. — Magie, spiritisme, psychisme. — Amour de Dieu et haine des démons pour la nature. — Les démons et la lumière. — Les démons, la parole et l'écriture. — La possédée de Pellevoisin. — Enfant de trois ans improvisé ministre évangélique. — Enfant de cinq mois et demi qui écrit. — Le règne du spiritisme en Amérique. — Saveur divine et saveur démoniaque. — Physionomie transmutée. — L'oiseau rouge emblème d'un fils mort. — Le professeur James Hyslop et son père défunt. — Tous chrétiens et tous spirites? — Les chrétiens des Catacombes aussi! — Le *Credo* spirite chrétien. — Démons amuseurs. — Mort spirite effrayante de sérénité. — On danse encore après la mort.

Magie, spiritisme, psychisme, sont trois arts, non trois sciences; arts des démons, non de l'homme.

La magie est un formulaire de recettes et de moyens pour obtenir des effets que la nature ne peut ou semble ne pouvoir opérer.

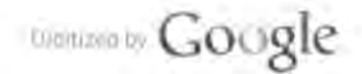
Ce formulaire est rédigé en partie par des charlatans purement humains, en partie par des charlatans surhumains. Mais on ne saurait toujours établir les proportions.

C'est un code arbitraire qu'on n'a cessé de reviser durant des siècles, ajoutant, retranchant, remplaçant, et qui nous est arrivé bien altéré de sa première forme, mais toujours semblable à lui-même.

Ces lois ont pour les appliquer celui qui les a inspirées plus ou moins intégralement ou directement, et il les applique comme il veut ou comme il peut le faire. Est-ce donc là une science?

Le spiritisme est un système de pratiques bizarres ayant pour but de communiquer par signes, paroles ou écrits avec le monde des esprits; pratiques imaginées arbitrairement ou trouvées par hasard, sans explication physique ou psychologique possible. Est-ce encore une science?

Le psychisme, enfin, cet art nouveau sur lequel la science projette un peu son ombre, c'est une étude informe ayant pour but de découvrir scientifiquement les causes naturelles



de certains faits qui semblent échapper aux lois ordinaires de la nature.

Et cela, au moyen d'expériences dépourvues de toute méthode rationnelle, instituées dans un ordre toujours changeant, établies sur des apparences de rapports entre des faits dissemblables, relevant de façon très incertaine et très inconstante d'une de ces trois sciences (à ce qu'on suppose) : physique, physiologie, psychologie.

Il s'agit donc de prendre sur le fait les agents naturels d'œuvres qui semblent dépaysées dans la nature, en les supposant eux-mêmes naturels d'emblée.

Aucune science eut-elle jamais le droit de s'accorder un pareil postulatum?

Or la plupart de ces faits singuliers ou ridicules, qu'on examine ou même qu'on provoque, semblent des parodies évidentes ou des contradictions violentes de tout ce que fait dans des circonstances absolument semblables ou la nature physique ou la nature humaine.

Il y aurait donc lieu de soupçonner au moins une troisième nature. C'est ce que l'on se garde bien de faire, et voilà déjà une fente énorme par où toute la sève scientifique de l'expérience s'écoule.

Où est le progrès d'une étude qui piétine sur place? A-t-elle découvert une seule cause évidemment naturelle? Non, elle n'a rencontré sous sa main que des causes intelligentes et libres, extérieures à l'homme, causes quasi honteuses, sans franchise, sans dignité, misérablement espiègles, comme des esclaves méchants, ne ressemblant, d'ailleurs, à rien de ce que nous pouvons connaitre clairement par les efforts naturels de notre esprit.

Non, ce n'est pas là une science, ce n'est qu'un art, mais un art suspect, qui n'a rien d'humain, rien non plus de divin.

Quand Dieu juge opportun de faire un miracle, il le fait en plein jour : il commande à haute voix à la nature, et elle obéit.

Cependant il la respecte, ou plutôt il respecte en elle sa propre loi, et il n'y déroge que pour notre bien et pour sa



gloire. Mais si le grand législateur aime sa loi, le plus désespéré des scélérats la hait et lui insulte.

Les démons, parodistes de Dieu, impuissants au miracle, abondent en prestiges. On dirait qu'ils ne peuvent souffrir la nature comme elle est. Cependant ils n'osent pas lui parler haut ni la regarder en face : elle les intimide.

Pour opérer leurs prestiges, il leur faut des conditions de lumière, comme aux *impresarios* de nos théâtres. Dans les jeux cruels qu'ils se font en nous effrayant de bruits et d'apparitions de toute nature, un peu de lumière apportée, même sans y songer, les met parfois en fuite ou les déconcerte au moins pour un temps.

Craignent-ils donc de nous montrer leurs machines? ont-ils lieu de le craindre? Ne sont-elles pas assez savantes pour déjouer, même à la lumière du jour, notre science d'aujourd'hui et même celle de demain?

Je n'en crois rien. Mais ils savent, eux, que la nature met, en quelque sorte, ses lois sous la nôtre à mesure qu'elle nous les laisse connaître, la science étant toujours, sinon la mesure, du moins la source du pouvoir.

Ils savent qu'il y a un Être qui sait tout et que celui-là peut tout. Aussi lui disons-nous avec une confiance égale à notre respect :

Tu qui cuncta scis et vales.

Mais nous, comme nous ne faisons jamais qu'un pas à la fois dans tout progrès du savoir et du pouvoir, ils comptent bien qu'en se tenant plusieurs pas en avant, ils nous domineront toujours au même degré.

Donc en abusant de ces lois naturelles qu'ils connaissent beaucoup mieux que l'homme et surtout de leurs apparentes exceptions, ils obtiennent des effets bien capables de tromper notre science qui n'est qu'ignorance au prix de la leur. Ils nous donnent, par là, les impressions qu'ils veulent, de fausses craintes comme de fausses joies.

Ils ont pu mettre à profit pour leur éclairage et le rayon X et le rayon N, puis les abandonner à temps pour d'autres rayons des milieux opaques appartenant à l'avenir de la



science humaine, en la voyant s'acheminer vers ceux-là, de son pas ordinaire.

Nous savons bien que les lois de l'invisibilité ne peuvent avoir d'autres principes que celle de la visibilité : cela dépend sans doute avant tout de la nature des milieux récepteurs. Ils sauront donc composer pour leurs spectacles des milieux factices.

Mais comment s'y prennent-ils pour rendre des corps artificiels visibles aux uns, invisibles aux autres ou visibles aux uns et aux autres à différents degrés et, avec cela, si denses qu'on les palpe avec l'impression de toucher des êtres humains (témoin Crookes avec Katie King) et qu'on a vu des fantômes de prétendus morts renverser, meurtrir, estropier des téméraires qui ne voulaient pas leur faire place et se ranger avec empressement pour laisser passer ceux qu'ils craignaient de léser?

Si denses, en effet, que parfois la photographie a pu reproduire des *matérialisations* ayant toutes les apparences de la vie. Qui nous dira donc le secret de ces photographies obtenues par des procédés humains et par la main seule de l'homme? Nous appelons là-dessus l'attention des chimistes et des photographes, et bien que l'attention soit, nous dit Bossuet, *la plus grande force de l'homme*, nous craignons qu'elle ne succombe devant une force plus grande.

Eh! qui sait, en effet, jusqu'où la compression des gaz peut porter la solidité des corps qu'un artiste, habile à ce point, en peut composer? Mais qui sait aussi jusqu'à quel point le savant hors ligne, dont l'artiste est doublé, aura pu choisir des éléments et former des compositions ou des combinaisons accessibles à nos constatations externes, tout en défiant nos analyses?

Tout jeu de scène doit montrer et cacher quelque chose; tout art est un peu mensonge, tout artifice l'est beaucoup. Les objets qu'on nous montre ne sont pas là pour paraître ce qu'ils sont en effet. Aussi a-t-on vu souvent les esprits, dans leurs séances nocturnes, se réserver le droit, non seulement de commander, mais de produire et de régler eux-mêmes l'éclairage, l'augmentant, le diminuant, le modifiant selon



la vision qu'ils prétendent imposer aux spectateurs.

La lumière, substance inconnue que Dieu créa au premier jour, et que nul ne peut se vanter d'avoir vue, sinon dans sa combinaison avec les objets, modifiée qu'elle est par tous les corps et par tous les milieux qu'elle-même éclaire, mais qui lui imposent leurs formes et leurs couleurs, la lumière qui use tour à tour toutes les hypothèses qu'on risque sur sa nature, qu'elle soit ou ne soit pas (et il y a toute apparence qu'elle le soit) une seule et même chose avec la chaleur et l'électricité !

Ce qui paraît certain, c'est que les esprits de ténèbres la haïssent sous sa forme qu'on peut dire la plus naturelle et la plus divine, la lumière du jour.

Ils laisseront bien photographier leurs *matérialisations* à la lumière artificielle, mais non pas à la lumière du bon Dieu, qui se refuserait à nous les montrer telles qu'ils les présentent et peut-être les ferait évanouir en les éclairant.

Ils s'arrangeront toujours avec la lumière artificielle qui leur obéit encore mieux qu'à nous, puisqu'elle obéit à la science, à ses exigences, à ses caprices, se plie et se soumet sous sa main à toutes les formes, à toutes les couleurs, à toutes les compressions et à toutes les diffusions possibles et imaginables.

Mais il n'y a, hélas! croyons-nous, pas le moindre danger pour eux de nous voir jamais deviner le *comment* de ces opérations ni dans quelles proportions ils pétrissent ainsi la lumière avec les ténèbres; tant ils tiennent leur science et l'art qui en résulte au courant, c'est-à-dire à la distance voulue en avant de la nôtre.

Mais ce point de vue n'épuise pas la question de la lumière.

L'homme est un être composé qui vit par les sens et, le plus souvent, sous leur empire. Or les ténèbres troublent nos sens, y jettent la crainte, notre imagination s'en remplit avec eux et la déverse sur tout l'être humain. Et la crainte, c'est ce que nos ennemis veulent de nous au défaut du respect. Celui qui craint tout est disposé à tout croire.

Que dis-je? Ils haïssent la lumière en elle-même, étant des



esprits de ténèbres. Mais ils la haïssent moins pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle signifie. Ces pures intelligences qui n'ont pas de sens ne peuvent être que de purs amours ou de pures haines. Nous ne pouvons donc pas comprendre leur façon d'aimer et de haïr.

Mais nous pouvons en soupçonner l'énergie et deviner un peu la haine actuelle des démons pour le Dieu de lumière, par leur premier et naturel amour pour cette lumière *inaccessible*, qui ne fait que l'effet des ténèbres aux intelligences et aux cœurs aveuglés.

Nous avons, nous, selon notre état d'âme, le double amour de la lumière et des ténèbres. Nous aimons la lumière, pour montrer ce que nous avons et faisons de bien; nous aimons les ténèbres, pour cacher ce que nous avons et faisons de mal. Eux n'aiment que les ténèbres, parce qu'elles cachent ou dénaturent la réalité, qui est la forme matérielle de la vérité, source de tout bien.

Et quelle que soit l'horreur de leur enfer, parce qu'ils aiment du moins ses ténèbres, ils en ont parmi nous la nostalgie, et, comme ces exilés que les poètes et les historiens de toutes les nations nous montrent se refaisant, partout où le sort les pousse, de petites patries, ainsi se font-ils partout, sur la terre où ils sont errants, comme de petits enfers.

Saurons-nous jamais expliquer plus clairement leur horreur pour la lumière et surtout leur science profonde des ténèbres, corrélative à celle de la lumière? Je ne le crois pas : car, du jour où notre science semblera près d'atteindre cette explication, ils s'empresseront de nous la soustraire en changeant leurs moyens et leur art.

On peut se demander encore pourquoi, dans ces séances nocturnes où de prétendus morts évoqués se glissent parfois dans la pénombre pour vous toucher d'une main froide ou humide, usurper vos serrements de mains et vos baisers de père et d'enfant, et vous entretenir en de courts instants qui semblent si solennels, de choses absolument frivoles, ils sont, pour la plupart du temps, du moins le plus grand nombre d'entre eux, si sobres de paroles et si prodigues d'écrits?



C'est encore là un effet de la bassesse de leur nature déchue. Ces serpents rampent devant la nature, même inanimée, comme devant la nature humaine, surtout quand elle est sainte.

Certes, on pourrait croire qu'il leur est moins aisé d'abuser de notre nature que de notre art. Or, la parole est un don du Créateur, l'écriture est une invention de l'homme.

Les démons ont souvent parlé par la bouche des possédés, en mouvant leurs organes vocaux, pareils à une seconde âme qui les animerait en liant la première.

Ils ont même fait parler des enfants à la mamelle. Cependant Dieu n'a pas souvent permis aux démons cette profanation de notre nature son image, mettant, sur les lèvres blanchies du lait maternel le simulacre de la parole adulte.

Lui-même a daigné se conformer en tout aux lois de notre nature qu'il avait prise. Il s'est tu jusqu'à l'heure naturelle de parler, et l'Évangile, parlant de sa croissance, montre avec quel soin le Verbe incarné voilait, sous l'ombre de sa forme humaine, les rayons de sa divinité.

Il faut donc croire ici, non pas à une impuissance naturelle des démons, mais à une interdiction qui souvent vient frapper leurs prestiges et déconcerter leur artifice. On ne comprendrait guère autrement comment ces artistes effrontés se défieraient tant de leur art.

C'est un fait que leurs *matérialisations* imitent l'homme infiniment mieux que ne feraient nos statues et nos automates combinés. Mais, encore, ils ont trop souvent à leur disposition une machine à parler qui laisse bien en arrière les nôtres, froides et nasillardes, et, sous leur action forte et délicate, cette machine a un timbre, non seulement plus humain, mais, parfois même, surhumain.

C'est qu'il manque à nos machines vocales la matière inimitable du mécanisme créé que nous sommes nous-mêmes, puisqu'un organisme est un mécanisme vivant. Les démons possesseurs ont cette précieuse matière avec son mécanisme tout fait.

D'ailleurs, ils connaissent mieux notre corps que ne fait



notre âme, et comme les artistes habiles savent tirer d'un instrument même médiocre certains sons qu'il n'a que pour eux, ainsi savent-ils trouver, dans la puissance de nos organes vocaux, des sons articulés qui n'y sont pas pour nous, dn moins à ce degré de perfection normale.

Et, qui sait si jamais, depuis Adam, homme les a trouvés? Ils peuvent donc bien naturellement sembler surhumains.

Témoin cette possédée qui, dans un pèlerinage de Pellevoisin, il y a environ quinze ans (l'*Univers* et le *Nouvelliste de Lyon*, ainsi que plusieurs journaux de Nantes et de Lorient l'ont raconté alors, avec de grands détails, sans dire pourtant tout ce qu'ils savaient), troublait nuit et jour les nombreux fidèles, fulminant des prédictions menaçantes contre le clergé, l'Église et la Vierge Marie, avec une voix terrible, et, après avoir caricaturé très cruellement et avec une très spirituelle malice les chants des pèlerins, pour leur montrer comment il fallait s'y prendre, faisait suivre cette parodie, durant des nuits entières, des mêmes cantiques chantés avec une voix d'ange sans rapport avec sa voix naturelle, qui, dans son état ordinaire, était fort médiocre.

Souvent, sans informer la voix ni les sens externes, ils informent l'imagination, la mémoire, facultés auxiliaires de l'intelligence, qui, directement et en elle-même, leur est inaccessible. Ces facultés ont précisément le domaine des langues : voilà comment les possédés sont si souvent polyglottes, du moins en apparence. Car l'esprit qui les fait parler est un savant, sans doute, mais non point un professeur : il n'enseigne rien à ses machines.

En un mot, les possédés ne savent que par l'imagination et la mémoire, non par l'intelligence.

Pour ce qui est de cette possession de la mémoire et de l'imagination, comme de la sensibilité interne, par les esprits, en voici un exemple actuel qui nous arrive à point :

Sous ce titre : *Under Spirit Control*, en d'autres termes : *Possédé d'un esprit* (d'un bon, croit-il), le *Progressive Thinker* de Chicago, du 27 juillet dernier, donne l'histoire d'un fait étrange et véritable, connu de tout Chicago.



Voici comment il annonce le récit dans son sommaire en caractères gras :

« Un enfant de Chicago, âgé de trois ans, prédicateur de l'Évangile, étonne, par sa très grande mémoire, d'éminents théologiens. » Je le crois bien. Et il ajoute très judicieusement, en forme de conclusion du sommaire : « Cet enfant est, sans aucun doute, mû par des esprits intéressés à la diffusion des enseignements orthodoxes. » Je n'en doute pas davantage.

Fils d'un gardien du chemin de fer du Nord-Ouest, qui, comme membre des Étudiants évangélistes, coopère avec sa femme à la *Pacific Garden Mission*, le petit Frédéric Bromley a trois ans, des cheveux blonds ensoleillés, *sunny hairs*, et tout Chicago, y compris le journaliste, fait fête à sa brillante enfance.

Or, assistant, *une nuit*, avec ses pieux parents le ministre évangélique Dixon (car les clients, gardeur de vaches et autres déclassés ou dévoyés, ne viendraient pas le jour), on l'a vu, la baguette en main, maitre de chapelle impeccable, diriger les chants, puis remplacar un moment sa mère au piano. Mais il pleure, quand elle entonne un certain cantique de contrition ; il s'écrie : « Ze suis pésseur ! » et supplie en même temps sa mère de cesser : « Pas ça, maman, pas ça ! » *Pleaser, movver, don't.* Et il étouffe de sanglots.

« Mais voilà que le ministre Dixon, faisant son catéchisme, arrive à passer auprès de lui et, ne s'attendant qu'à une réponse enfantine, lui demande, en plaisantant : « Connais-« sez-vous la Bible? » Mais lui, de sa petite voix zézeyante d'enfant, *lisping voice*, et se redressant de toute sa jeune hauteur, se met à réciter avec exactitude des versets tels que ceux-ci :

« Romains, III, 24 : Car nous sommes sauvés par l'espé-« rance, mais l'espérance qu'on voit n'est plus espérance, car « ce qu'on voit, comment peut-on l'espérer? »

« Jean, III, 16 : Car Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a « donné son Fils unique, engendré de lui-même, afin que « tout homme qui croit en lui ne meure pas, mais ait la vie « éternelle. »



« Le ministre était stupéfait. » On le serait à moins. « Un « petit enfant les conduira », dit-il doucement, en caressant les boucles d'or du petit garçon. Et, tout stupéfait qu'il était, il n'en pensa pas davantage.

On disait autrefois :

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

Mais on sait moins aujourd'hui à quel genre d'esprit on peut avoir affaire.

« C'est *pis* que Jésus dans le temple », diraient nos paysans bretons. et, dans leur langage incorrect, ils diraient vrai, *c'est pis*.

Que Dieu cueille donc plutôt cette pauvre petite fleur, si toutefois la rosée du baptême l'a rafraichie et lavée! Elle appartient encore, en dépit de ceux qui l'entourent, à l'âme de l'Église, bien que loin de son corps. Sinon... tout est à craindre, et, avant tout, l'orgueil, ce péché des esprits qui la cultivent. Ce serait la gelée de son printemps.

Voilà donc une parodie bien réussie de l'*ex ore infantium*. Pourrons-nous ajouter bientôt : *Et lactantium?* Non, car l'enfant qu'on va voir ne parle pas, il écrit, ce qui revient au même. Ce ne sont point, il est vrai, les louanges de Dieu : mais le sujet de ses écrits a bien moins de portée que le seul fait d'écrire.

C'est un fait que, si les esprits parlent quelquefois par la bouche des fantômes évoqués aux séances nocturnes, ils écrivent bien davantage. Tamadge, gouverneur du Wisconsin, et le grand juge Edmunds ont publié, dans le temps, de fort gros volumes reproduisant les oracles que des crayons posés simplement sur une table rendaient en courant tout seuls, aux yeux de tous, sur des feuilles blanches aussitôt noircies et se succédant jusqu'à fournir assez vite une main de papier pour l'impression.

Mais il y a pis que ces crayons magiques se démenant si allègrement sur les tables spirites. C'est presque de la franchise d'écrire de la sorte. C'est prendre la responsabilité de ses actes. Mais, hélas! l'assistance est si bien prévenue qu'on



peut dire que les démons font ici comme les humains qui pratiquent l'art de mentir en disant la vérité pour qu'on ne la croie pas.

Dans le numéro de juillet dernier, des *Psychische Studien*, de Leipzig, une longue et savante étude traduite du hollandais de M. H.-N. de Fremery, par M. Karl Grimm, nous offre cette scène que j'ose dire effrayante. Elle se passe à Londres.

« James Wason se trouvait chez M. Jenken, dont l'enfant était assis sur les genoux de sa grand'mère, au coin du feu, dans une chambre bien éclairée. Tout à coup elle s'écrie: « Un crayon qui est venu dans la main de l'enfant! » Comme elle n'expliquait pas comment, il n'y fit pas grande attention. Mais elle reprend presque aussitôt: « L'enfant qui écrit! »

« Mme Jenken, assise avec M. Wason, dans la chambre voisine, s'élance vers l'enfant, lui aussi s'en approche et voit le crayon dans la main du bébé qui avait déjà commencé à écrire. Or, on lut sur le papier : « J'aime cet enfant: Dieu le « bénisse! Bon retour à son père lundi à Londres. *Signé:* « SUZANNE. »

« Cinq jours après, M. Jenken lui-même était assis près de sa femme et de la grand'mère ayant l'enfant sur ses genoux, auprès d'une table. Un crayon se trouva mis encore dans la main de l'enfant.

« M. Jenken, alors, posa un papier sur le genou de l'aïeule, à portée de la main de l'enfant qui écrivit avec la plus grande rapidité: « J'aime beaucoup ce petit enfant: Dieu bénisse sa « mère! Je suis heureux. *Signé :* J. B. T. »

« M. Jenken, alors, comme par une aimable attention pour l'aïeule, demanda que l'enfant écrivît quelque chose pour sa grand'mère. (Il semble bien que ce ne fut pas à lui-même qu'il le demanda.) Après quelques minutes, un morceau de papier fut pris par une main invisible (qui n'avait pas besoin des services empressés des humains) et placé sur le genou de la grand'mère. En même temps et de même sorte un crayon était remis dans la main de l'enfant qui écrivit, avec la plus grande rapidité: « J'aime ma « grand'mère. »



« Cet enfant était âgé de cinq mois et demi. »

Voilà une belle précocité. Cela promet, ou plutôt cela menace. Mais ce que nous comprenons encore moins, c'est la satisfaction béate des parents qui s'en amusent, sans se douter que de pareils fruits humains ne mûrissent si tôt que sous la chaleur *extériorisée* des serres infernales.

Ce n'est pas le diable, ici, que je blâme : il aurait grand tort de ne pas profiter de si bonnes dispositions.

Le spiritisme est, à cette heure, dans une véritable recrudescence. Il a ses églises, nombreuses en Europe : France, Italie, Angleterre, Allemagne, et surtout Belgique. Mais l'Amérique est son fort : il y règne sans conteste. Il est en grande faveur dans la plupart des milieux protestants. Le *self control* aboutit au *spirit control*, c'est-à-dire à la *possession*,et à la possession désirée, voulue, acceptée avec reconnaissance.

Pourtant, dans les pays autrefois catholiques, où le fétichisme nègre a établi le monde renversé, son triomphe est complet. On nous envoie le premier numéro d'une revue qui paraît à Porto-Rico : *el Boletino espiritisto*. Ses principes sont ceux de toute la secte, c'est-à-dire de tout l'enfer, et de la partie de cette terre qui lui est acquise, et ils se résument en un seul : la haine du catholicisme ; témoin ces prescriptions initiales :

« L'Assemblée (des fondateurs) proclame que nul spirite ne doit prendre part ni donner secours sous aucune forme aux œuvres destinées à soutenir n'importe quelle religion possible. Nous devons démontrer par les faits que nous sommes des *libres-penseurs chrétiens.* »

L'incohérence n'existe pas que chez nous. Tous se réclament du Christ ; *tous disent : Le Christ est ici ou il est là*. Mais le Christ a dit : *Ne les croyez pas.*

Le *Boletino* continue : « Et nous devons donner au peuple un témoignage de la pureté et de la fermeté de nos principes. Un spirite qui fait baptiser ses enfants dans une église quelconque déprécie ses principes, cloche en ses propres idées, et coopère à soutenir ce qu'il juge préjudiciable et erroné. Celui qui fait nombre aux processions, aux fêtes religieuses,



celui qui contribue de son argent aux somptueuses neuvaines ou semblables fêtes de l'aristocratie, ou à élever des temples luxueux, des autels, etc., etc., ne doit pas s'appeler *spirite*, mais bien *catholique*, ce qui signifie *universel*. » On voit qu'il joue sur le mot, avec quelle gaucherie!

Un peu plus loin, le *Comité exécutif* recommande la propagande dans les garnisons et jusque dans les prisons, par des conférences montrant *toutes les douceurs du spiritisme*.

Le Christ, dont ils se réclament, disait et dit encore aux prisonniers (comme aux autres qui sont ou qui se croient libres): *La vérité vous délivrera*. Mais le mensonge, alors, les rendra deux fois captifs.

Tout spirite est le jouet d'un charme funeste : c'est quelque chose de léger qui pèse pourtant sur la vie humaine. Est-ce l'*Imitation*, est-ce un Père, est-ce l'Écriture qui a nommé cela : *fascinatio nugacitatis*, « la fascination de la niaiserie »?

Nugax, niais : ce mot de *première formation*, comme parlent les philologues, est né bien naturellement, par syncope régulière du *g*, sur les rudes lèvres de nos aïeux qui laissaient tomber la moitié des syllabes latines.

Fascinatio nugacitatis : C'est bien un peu, d'abord, ce qu'on appelle aujourd'hui une autosuggestion. Mais il y a aussi quelqu'un qui en profite et qui l'aggrave : c'est le serpent fascinateur du premier jour. Voilà le caractère du spiritisme, surtout à l'état d'épidémie, ce qui est le cas de l'Amérique, du fleuve Saint-Laurent au cap Horn.

L'*Imitation* nous dit qu'il faut apprendre à goûter la saveur vraie des choses, mais surtout la saveur de Dieu. La saveur de Dieu, c'est la suavité, même dans l'amer. Ici nous avons une saveur contraire : l'aigreur dans la douceur et dans ce qui voudrait être un piquant agréable.

On ne peut s'y tromper : toujours flatteur dans la forme et ironique au fond, le diable veut imiter la saveur divine, il ne réussit qu'à la singer : il a l'odeur de singe, il semble qu'au simple flair on en sente le goût.

Oh! non, quoi qu'en dise une fausse science, ce goût de



singe n'est point le goût de la nature humaine, mais de son grand ennemi. Et voilà ce qu'on gagne à s'y frotter.

On dit souvent des trompeurs humains qu'ils savent bien à qui ils s'adressent. Mais qui le sait mieux que le trompeur par excellence? Il prend l'homme par son faible, qui est la *niaiserie*, le goût du rien amusant, et ce faible de l'homme, il le trempe dans sa force, qui est la persévérance diabolique: c'est ainsi que la niaiserie devient persévérante.

Voilà ce qui rend le spirite incorrigible. Allégé de sa propre raison, qui est un poids divin, il ne peut plus aller au fond de rien; il flotte à tous les vents de l'atmosphère, comme une herbe arrachée du sol; il vit et il meurt enfin, dans sa légèreté, dans la *fascination de la niaiserie.*

(*A suivre.*) A. Jeanniard du Dot.

ÉTUDE HISTORIQUE

Faits préternaturels en Angleterre au XVII[e] siècle

SORCELLERIE, APPARITIONS, ETC.

III

Maison hantée à Bow

Ce récit fut envoyé à Glanvil, en 1681, par Henry More, qui l'avait entendu trois mois auparavant de la bouche des témoins et victimes.

« Un gentleman, il y a trente ans ou plus, allant de Londres en Essex, fut invité à passer à Bow, par un ami qui commençait alors à être quelque peu molesté par le malin esprit.

« Quelques jours après ce premier voyage, rappelé par ses affaires, il passait devant la même maison sans songer à s'y arrêter de nouveau; mais la maîtresse de la maison étant devant la porte, il se crut obligé de lui demander de ses nouvelles. Cette dame lui répondit avec un air de profond chagrin que sa santé était passable, mais que les choses allaient extrêmement mal pour eux, que la maison était horriblement hantée, surtout les escaliers, en sorte qu'ils étaient obligés de n'habiter que les chambres basses, qu'on jetait de tous les côtés des matières diverses, des briques, des pierres, par les fenêtres, enfin désordre partout.

« Il put à peine s'empêcher de lui rire au nez, donnant trop peu de crédit à de telles histoires et pensant que c'était tout bonnement quelques farces d'un mauvais plaisant pour s'amuser lui-même et ennuyer ses voisins.

« — Eh bien! lui dit-elle, si vous voulez vous arrêter un peu, vous avez toute chance de voir vous-même quelque chose.

« En effet, il n'était pas là depuis bien longtemps qu'une



fenêtre de l'étage s'ouvrit d'elle-même, laissant sortir un morceau d'un vieux rouet. Là-dessus elle se referme aussitôt en claquant. Un peu après, elle se rouvre encore tout à coup et il en sort un morceau de brique.

« Voilà le gentleman brûlant du désir de voir ce que c'était et de découvrir le truc! Il est décidé, dit-il, à monter dans la chambre si quelqu'un veut l'accompagner. Personne ne l'ose, mais le vif désir de deviner le tour le porte à s'aventurer seul dans cette chambre.

« En y entrant, il voit la literie, les bois de lits, les fauteuils et les chaises, les chandeliers, enfin tout l'ameublement jeté en désorde sur le plancher, mais il a beau chercher, pas un mortel dans la chambre. Fort bien! Il s'arrête un peu pour tirer ses conclusions, quand tout à coup un bâton de lit commence à s'agiter et se met à tourner en rond un bon moment sur son extrémité, et enfin se replace doucement par terre.

« Après l'avoir considéré pendant quelques instants, il s'approche pour voir s'il n'y avait pas quelque petit cordon, quelque crin où il fût attaché, quelque trou ou quelque bouton pour attacher un cordon dans le lambris au dessus; mais il reconnaît qu'il n'y avait pas le moindre soupçon de chose pareille.

« Il se poste alors près de la fenêtre pour voir ce qui pourrait encore tomber dehors. Mais à l'instant un autre bâton de lit s'élève de terre spontanément assez haut dans l'air et semble le menacer.

« S'apercevant enfin qu'il y a là quelque chose de plus qu'ordinaire, il gagne promptement la porte, et pour plus de sûreté la ferme derrière lui, mais elle s'ouvre aussitôt et un tel amas de fauteuils, de chaises, de flambeaux lui sont lancés avec fracas le long de l'escalier qu'ils semblaient vouloir le mettre en pièces; cependant le mouvement en était si bien ménagé qu'il n'en eut aucun mal.

« Du moins il acquit la pleine certitude que ce n'était point une pure crainte de femme ni une superstition qui effrayait la maîtresse du logis.

« Or tandis qu'il causait dans une chambre du bas avec la famille, il vit une pipe à tabac s'élever d'une table de côté,



personne n'étant auprès, et voler vers l'autre bout de la chambre et se briser contre le mur, comme pour plus complète confirmation que ce n'était là ni farce de mauvais plaisant ni rêverie de femme, mais gaietés de sorciers et de démons.

« Dans cette persuasion, ceux de la maison rôtirent un bâton de lit, sur quoi une vieille femme suspectée d'être sorcière vint à la maison et fut arrêtée, mais elle échappa à la loi. La maison, par la suite, fut si terriblement hantée dans toutes ses chambres qu'elle demeura longtemps inhabitée... »

Maison hantée à Welton, près Daventry.

La lettre suivante fut écrite par M. G. Clarke le 22 mai 1658.

« Cette histoire a d'abord été racontée devant moi à Sir Justinian Isham, par un révérend ministre qui y avait joué un rôle. Sir Justinian aurait bien voulu m'envoyer sur le lieu, mais je n'y pouvais aller à ce moment. Or, allant peu de temps après, sans plus y songer, visiter un ami, celui-ci me raconta encore l'histoire, et, comme l'endroit où elle avait eu lieu se trouvait tout près, et que le principal personnage était un de ses proches parents et une de mes connaissances, il eut l'occasion d'aller chez lui pour quelques affaires, et je l'accompagnai. Mon désir était d'avoir toute satisfaction sur cette histoire et je l'eus pleine et entière, bien qu'en pareil sujet je sois assez exigeant et dur à croire.

« Voici le fait :

« A Welton, à un mille de Daventry, dans le Northamptonshire, habitent ensemble la veuve Cowley, qui est la grand'mère, la veuve Stiff, qui est la mère, et ses deux filles. Dans la maison voisine demeure une autre veuve Cowley, sœur de la première, Moyse Cowley, mon parent, son fils et la femme de Moyse, fort aisés comme propriétaires terriens, sages et aimables gens.

« Ces trois derniers me dirent que la plus jeune des deux filles vomissait, à leur grande stupéfaction, trois gallons d'eau en moins de trois jours.



« Mais voilà que l'aînée accourt et crie que sa sœur commençait à vomir des pierres et des charbons. Les deux dames y allèrent et virent jusqu'à cinq cents pierres, dont quelques-unes pesaient un quart de livre, si grosses, d'ailleurs, qu'on avait assez à faire de les tirer de sa bouche.

« Moyse me dit qu'il pouvait à peine les mettre dans la sienne, et je me demande comment il l'aurait pu, si elles étaient toutes aussi grosses que celle qu'il me montrait comme échantillon. Je vous en ai envoyé une, mais pas un quart aussi grosse que quelques-unes d'entre elles. C'était cependant une des plus fortes qu'on avait pu garder et mettre dans une boîte. Ce vomissement continua quinze jours et eut beaucoup de témoins.

« Entre temps, il tombait sur le feu des monceaux de filasse, on le soufflait vainement, il s'éteignait. Les draps de lit étaient jetés par terre. Moyse dit qu'on les relevait chaque fois, mais, le temps d'aller dans le parloir et de revenir, ils étaient derechef à terre. Un boisseau de froment, qui était au pied du lit, qu'on l'appuyât n'importe comment, était toujours renversé. Une fois, les armoires et autres meubles furent changés de place, de manière qu'on ne pouvait bouger dans la chambre. Un jour, Moyse avait mis la Bible sur un lit, mais les draps furent encore jetés et la Bible transportée sur un autre lit. Un autre jour qu'ils étaient allés tous ensemble dans le parloir comme d'habitude, tout ce qui était dans la chambre fut mis en désordre, le rouet brisé en mille morceaux, quelques-uns jetés sur la table. Dans la beurrerie, le lait fut enlevé de la table et posé par terre : une fois même une jarre fut brisée et le lait tout répandu. Un poids de six livres fut suspendu par l'anneau à une broche, la bière mêlée de sable et toute gâtée, le sel parfaitement mélangé avec du son.

« La mère de Moyse dit que leur filasse fut jetée de sa boîte : elle l'y remit, la voilà jetée encore : elle la remet dans la boîte, la ferme à clef, regarde bien au crochet et au couvercle, pour s'assurer qu'elle était bien fermée; mais dès qu'elle eût tourné le dos, voilà la boîte renversée et la filasse rejetée.

« Moyse dit qu'en revenant du parloir il vit un morceau de pain tomber de la table, et ce fut la première chose qu'il



vit de ses yeux. Ensuite un patin de femme fut lancé dans la maison et tomba sur eux. Il entendit un peigne se briser contre la fenêtre, et il leur revint en deux morceaux. Un couteau apparut dans la fenêtre et se précipita sur un homme, le frappant avec le manche.

« Puis une multitude de pierres étaient jetées journellement contre la maison, brisant les fenêtres et frappant les gens; mais c'est en ce temps qu'ils furent le moins troublés: car aucun mal n'atteignit leurs personnes. Le froment était bien quelquefois jeté au milieu des visiteurs dont la chambre était pleine.

« J'allais dans la maison où je vis les fenêtres brisées et l'on me montra où chaque chose s'était passée. La grand'-mère me dit qu'ils avaient bien perdu un boisseau de froment, et il en arriva de même pour des pois qui étaient dans la grange.

« Un gentleman, nommé M. Robert Clark, ayant reçu des pierres, cria de la porte au boulanger de veiller à son pain, et, aussitôt, une poignée de cailloux tomba dans son tablier. On pouvait voir les pierres venir, mais c'était tout.

« Sur tout cela, plusieurs personnes qui passaient pour sorcières furent examinées, et une d'elles fut envoyée en prison. Je demandai à la vieille dame si cela continuait; elle me dit qu'une fois, depuis, ils avaient entendu un horrible tapage qui les effraya plus que tout le reste, et, une ou deux fois, en cette même semaine, le fromage avait été mis en pièces et sali. J'étais là le premier jour de mai 1658... »

Trois nuits de vexations démoniaques

C'est André Pascal, ancien *fellow* du Collège de la Reine (Université de Cambridge), qui raconte ces trois nuits de *disturbances* dans la maison de son père, située à Londres, *in Soper-Lane*, en août 1661.

Troubles de la première nuit. — « Mon père et ma mère vivaient en famille avec une de mes sœurs et une *gentlewo-*



man qui partageait son lit et semblait l'objet principal des attaques, plus une servante qui couchait dans la même chambre.

« La *gentlewoman*, dont j'ai parlé, était donc couchée avec ma sœur, sans dormir, et la chambre communiquait avec celle où étaient mon père et ma mère. Cette dame crut entendre quelqu'un marcher dans la chambre avec un bruit de robe traînante, frôlant et balayant le sol dans toute la chambre.

« Tout à coup on entendit un bruit sur le lit, comme un claquement qu'auraient fait leurs souliers et comme si l'on avait tiraillé et gratté la natte. Cela continua quelque temps; ma sœur s'éveilla, l'entendit et la servante aussi. Elle appela ma mère qui veillait dans la chambre voisine, où elle préparait une eau chimique, pour laquelle mon père et elle devaient passer toute la nuit.

« Elle arriva et les trouva en grand effroi. Mon frère monta aussi, qui était encore assis en bas. On apporta une chandelle et le bruit cessa tant qu'ils furent dans la chambre. Eux partis et la chandelle emportée, aussitôt la porte de la chambre (qui fermait difficilement) frappa avec fracas, étant toute grande ouverte alors, et ébranla la chambre où ma mère était occupée à sa préparation. Puis un des souliers, qui étaient à côté du lit, fut jeté par-dessus avec une force extrême contre une armoire qui était de l'autre côté. Ils en furent tellement effrayés que la dame se leva. Mon frère revint dans la chambre et s'assit près d'elle toute la nuit.

. . . .

Troubles de la seconde nuit. — « Le soir suivant, étant à souper, nous entendîmes tous du bruit en haut, dans la chambre au bout de la maison, fauteuils et sièges jetés à travers la chambre et grands coffres changés de place. Nous montâmes et tout se calma jusqu'à notre sortie.

« Cependant la jeune dame résolut de coucher encore cette nuit dans la même chambre. Ma sœur l'accompagna, et chacun reprit sa place ordinaire. Mais mon frère et moi voulûmes nous asseoir en bas pour attendre les événements.



« Un instant après, nous entendions au-dessus un coup fortement frappé; nous montâmes, et l'on nous dit que c'était comme la nuit précédente, et quelque chose de plus. Car outre la natte que l'on continuait de tirer, les draps aussi étaient tirés et arrachés sous eux, en sorte qu'ils avaient assez à les retenir à pleines mains pour les empêcher de partir. Tout s'apaisa encore quelques instants, c'est-à-dire tant que nous demeurâmes dans la chambre avec la lumière. Mais nous ne fûmes pas plutôt dehors avec la chandelle que natte et draps furent de nouveau tirés.

« Il vint aussi dans le lit quelque chose qui courait sur elle et qui semblait lisse au toucher comme une taupe. Elle s'élança, du lit; nous revînmes avec la lumière et tout redevint tranquille. Nous nous retirâmes ainsi plusieurs fois avec la lumière; et chaque fois le trouble recommençait avec un léger chuchotement en divers endroits du lit, mais surtout à la tête, ce que nous entendîmes en restant dans la chambre après avoir porté la chandelle dans la chambre voisine. Mon père et ma mère se levèrent, et il n'y eut personne de nous qui n'entendît tout ou beaucoup, mais rien ne nous apparut.

« La chose était sans cesse en mouvement plus ou moins rapide en maint endroit du lit, mais principalement au pied, où elle avait commencé. Enfin cela prit assez d'audace pour faire le même bruit, la chandelle présente, pourvu qu'elle fût un peu offusquée par la porte, si bien que nous pûmes voir les draps tirés et arrachés et nous le vîmes fréquemment s'élever et s'abaisser sous les draps, au pied du lit, en une petite grosseur que mon père et moi, en la pressant des mains, pouvions sentir se mouvoir avec un léger craquement qui ne peut pas plus que le chuchotement de tout à l'heure s'exprimer par écrit. Cependant nous ne pûmes rien y trouver que les draps que nous voyions ainsi s'élever et s'abaisser.

« Les souliers avaient été mis sur le ciel du lit cette seconde nuit pour prévenir le bruit qu'ils avaient servi à faire la nuit précédente, et tandis que nous causions dans la chambre, comme j'étais à quelque distance du lit, un des souliers vola et vint me frapper à la tête, légèrement, car j'avais mon chapeau. Un autre aussitôt après le suivit, sans ébranler le lit.



« Après quoi la petite chose revint si souvent sur la jeune femme que si nous nous étions le moindrement éloignés, elle n'aurait pu rester un instant dans son lit. Elle s'y assit avec un manteau qui, aussitôt après notre départ, lui fut enlevé comme une plume. Elle cria, je revins dans la chambre, elle me demanda de lui remettre son manteau.

« Enfin voyant que cela ne pouvait cesser, nous restâmes, mon frère et moi, avec la chandelle, jusqu'au petit jour : la natte tirée, les draps palpitant au pied du lit, le chuchotement, tout reprenait comme par accès jusqu'au lever du jour. Presque tous, mais surtout elle, nous conjurions ce chuchotement par les noms les plus sacrés de parler enfin et de nous dire clairement ce qu'il voulait. Mais nous ne voyions rien ni n'entendions nulle réponse.

Troubles de la troisième nuit. — « La jeune dame résolut de changer de chambre pour voir si ces vexations la suivraient, et ma sœur l'accompagna. Mon frère s'assit comme de coutume en bas, attendant la suite. On entendit le même bruit en haut. Ils nous appelaient à grands cris, ils étaient dans le même cas qu'auparavant, sinon pire. A peine étaient-ils au lit qu'un claquement se fit entendre à la porte, puis le même bruit sous le lit, la même palpitation des draps et le même chuchotement.

Vers minuit, la même chose qui venait dans le lit vint si souvent et avec de tels bonds (*skippings*), que la *gentlewoman* s'élança, en criant, du lit : cela paraissait froid et très mou et le plus souvent venait sur ses pieds et courait sur elle par son côté jusqu'à son épaule. Une fois elle me dit de mettre la main sur son dos, près de l'omoplate, le sentant arriver juste là : je le fis promptement et sentis sur ma main comme le souffle d'un vent froid.

« Une chose plus remarquable fut qu'entendant le chuchotement au pied du lit, et l'ayant conjuré en vain de parler et de nous dire à quelle fin ces bruits et ces vexations, je lui ordonnai très sévèrement de parler net ou au moins de chuchoter plus haut. Alors il fit entendre un sifflement plus haut, mais rien d'intelligible.



« Enfin tout ce tapage et cet objet dans le lit devenant de plus en plus insupportables à cette pauvre jeune dame, ma mère, qui était couchée dans la chambre voisine, vint dans celle-ci et se mit à prier au pied du lit. Or il plut à Dieu quelques instants après de faire cesser ces vexations pour le reste de la nuit. Après cette nuit pourtant, je ne suis pas certain que rien de semblable n'ait recommencé dans la maison. »

J. D. D.



VARIÉTÉS

Phénomènes psycho-physiologiques

Nous reproduisons, à titre de curiosité, le fait suivant, que nous n'avons pu contrôler. S'il est vrai, l'influence diabolique n'est pour nous pas douteuse.

Une jeune fille, presque une enfant, fait courir en ce moment à Londres le monde médical anglais. Elle a quinze ans, et depuis deux ans est sujette au phénomène bizarre de passer continuellement par dix états, dix personnalités différentes.

A treize ans, elle fut atteinte d'une forte influenza. A la guérison, la transformation s'était opérée, et l'enfant donnait le curieux spectacle suivant :

Dans le premier état, elle est dans l'attente et la crainte. Elle se cache la face et, si quelqu'un s'approche, elle dit que c'est un serpent. De temps à autre, son corps devient rigide.

Dans la seconde phase, elle devient plus intelligente, mais elle appelle les objets de noms extraordinaires, ne distingue pas le blanc du noir et le gris du rouge. Elle dit être une chose inanimée et n'avoir pas de bouche.

La troisième phase la montre habile à écrire et à lire; elle dit qu'un méchant homme a pris possession de son esprit et elle veut mordre ses vêtements. Elle se réjouit de l'orage, alors qu'à l'ordinaire elle exprime de la crainte.

A la quatrième phase, elle devient sourde-muette, et parle avec ses doigts, étant totalement insensible aux cris jetés à son oreille.

A la cinquième phase, elle annonce soudain qu'elle n'est âgée que de trois jours. Pour elle les flammes sont noires. Elle épèle ses mots par la fin, mais les écrits par le commencement.

A la sixième phase, elle ne sait ni lire ni écrire. Elle perd même l'usage de ses mains et ne reconnait plus des personnes familières.

A la septième phase, elle prétend s'appeler Adjuice Uneza, ne reconnait pas des objets familiers, mais se rappelle des incidents passés depuis longtemps.

A la huitième phase, elle tombe pendant une demi-heure par jour dans le stade numéro 2, et se met à préparer du thé pour sa famille, mais est complètement inconsciente de ce qu'elle fait.

Au neuvième stade, elle veut frapper les personnes qui l'entourent, et est incapable de marcher sans une chaise.

Enfin, au dixième stade, elle se change en une enfant idiote et aveugle qui exécute des dessins étranges et habiles.

Et dans aucun de ces dix états, elle ne connait rien des neuf autres.

On comprend la curiosité des médecins, avides de suivre pendant un jour les transformations de cette enfant phénomène.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



La Laïcisation des Phénomènes occultes

Le Dr Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier et bien connu par ses nombreux et importants travaux sur la pathologie du système nerveux, a récemment publié une étude très documentée des faits merveilleux, sous ce titre : L'OCCULTISME *hier et aujourd'hui. — Le merveilleux préscientifique.* C'est la troisième édition, mais considérablement modifiée, de son *Spiritisme devant la science.*

L'ouvrage comprend trois parties. La première fait connaître la définition et l'historique de l'occultisme et des phénomènes occultes, ainsi que les difficultés de leur étude. La deuxième traite de l'*occultisme d'hier* ou partie de l'occultisme qui a été « désoccultée », c'est-à-dire expliquée scientifiquement. La troisième enfin — l'*occultisme d'aujourd'hui* — parle des faits dont la démonstration, si elle est possible, paraît à l'auteur encore plus ou moins éloignée.

Dans une synthèse finale, le savant professeur expose l'ensemble des conclusions auxquelles son enquête l'a conduit. Il en est une qui ne me paraît pas reposer sur les faits observés, mais être plutôt la conséquence logique de la définition de la science que l'auteur pose en principe dès la première page de son livre et qu'il emprunte au philosophe positiviste A. Comte. La thèse de l'indépendance de l'occultisme et des diverses doctrines philosophiques ou religieuses, thèse qui fait l'objet du chapitre IX, me semble fort contestable, si, au lieu de partir d'une idée : la définition positiviste de la science, on part, au contraire, des faits. Et le propre de la science n'est-il pas de prendre toujours, en dernière analyse, le fait comme base de toutes ses affirmations ?

Or, s'il est un fait certain et incontestable, c'est que l'ob-

servation d'un phénomène merveilleux a suffi, plus d'une fois, pour changer l'orientation entière de la vie d'un homme.

Il y a quelques années, un de mes amis, le R. P. Murcier, des Missions étrangères, me communiquait un cas de ce genre :

« Mon frère François, m'écrivait-il, mort missionnaire en Cochinchine orientale, en 1870, vint, après sa mort, assister en personne ma mère à ses derniers moments et emmener son âme au ciel. Voici le fait tel qu'il m'a été rapporté par celui de mes frères qui en fut le témoin :

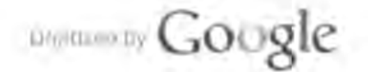
« C'était, me dit-il, vers deux heures du matin. Seul je « veillais notre pauvre mère ; elle me demanda à boire, ce que « je fis aussitôt. Tout à coup apparut François habillé en Anna- « mite, tel qu'il était sur une photographie, seulement il était « souriant. Je voulus lui parler, mais cela me fut impossible ; « la pensée ne me vint pas d'aller réveiller mon père. Je vis « François une demi-heure au moins : il semblait parler avec « maman ; puis il lui donna la main et son âme s'envola en « laissant un beau sourire, en sorte que chacun, dans le village, « voulut venir voir sa belle figure. »

« C'est ce fait qui décida mon frère à embrasser la vie religieuse à l'âge de vingt-six ans. Trois mois après il entrait chez les Maristes comme frère convers ; il est aujourd'hui au Canada. »

J'ai écrit moi-même à ce Religieux et j'ai reçu confirmation du récit que je viens de rapporter.

Je pense, comme le professeur Grasset, que les faits de ce genre « ne pourraient donner qu'une base et des arguments bien fragiles à une philosophie ou à une religion ». Mais qu'ils soient absolument indépendants des diverses doctrines religieuses ou philosophiques, voilà ce que je ne puis admettre. L'observation apprend qu'ils servent souvent de moyens pour attirer sur elles l'attention de l'homme et le conduire à les mettre en pratique. Ce sont des motifs accessoires, sans doute, mais qui ne laissent pas cependant de servir de préparation ou d'appui à la conviction.

En posant en principe la définition de la science donnée par A. Comte, le professeur Grasset s'est trouvé logiquement



conduit à ne pas envisager toutes les circonstances des phénomènes occultes et à chercher à déterminer le mécanisme de leur production plutôt que leur cause proprement dite. Le phénomène occulte, tel qu'il le présente, a quelque chose d'abstrait : ce n'est pas le fait réel, tel que le voit l'observation. De là des assertions comme celles-ci : « Je pose en principe qu'aucune doctrine philosophique ou religieuse n'a intérêt au succès ou à l'insuccès de ces recherches. » Et ailleurs : « La question des esprits, leur étude et leur évocation supposent l'existence et la survivance au corps d'un esprit, questions graves qui se posent à notre intelligence, mais ne sont pas l'objet de la science telle que je l'envisage ici, c'est-à-dire de la science biologique. Donc ceci est hors de la science de demain[1]. »

Les événements qui viennent de se passer au Maroc ont permis de constater un phénomène assez merveilleux pour avoir sa place dans l'occultisme d'hier, je veux parler de la communication établie par la télégraphie sans fil entre la tour Eiffel, à Paris, et les navires stationnés devant Casablanca. L'homme connait aujourd'hui les conditions du phénomène et l'explique scientifiquement.

Mais faut-il faire abstraction de l'homme lui-même et dire que le fait de cette communication est, pour l'officier de marine qui la reçoit au Maroc, sans valeur démonstrative et incapable de le convaincre de l'existence et de l'intelligence de l'homme qu'il ne voit pas et qui occupe le poste de la tour Eiffel ?

Le phénomène suppose incontestablement l'existence de cet esprit humain. Pourquoi certains phénomènes dits occultes, s'ils sont authentiques, ne conduiraient-ils pas à la même conclusion ? Pourquoi ne pourraient-ils pas servir à réfuter ceux qui nient l'existence des anges et des démons ?

On peut contester l'existence de ces phénomènes ; mais, une fois leur existence bien démontrée, la conclusion s'impose au savant et fait partie de sa science. On peut, par une définition purement arbitraire, limiter le domaine de la

1. *Loc. cit.*, p. 270.



science à celui des faits et des lois : mais on n'a pas le droit de conclure d'une telle définition que la cause est identique à la loi, ni que la question des esprits est absolument en dehors de la science, même de la science de demain.

Voici un fait, observé par le regretté Dr Ozanam et l'un de ses amis, M. Fiot, et dont je dois à ce dernier la connaissance :

Le Dr Ozanam et M. Fiot désiraient vivement la conversion d'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, très instruit et capable encore, malgré son grand âge, de réciter Virgile tout entier. Cet homme, qui avait traversé la grande Révolution et vu bien des scandales et des apostasies, avait accepté les idées voltairiennes dans toute leur étendue. Tous les moyens employés pour le convertir avaient échoué.

C'est alors que le Dr Ozanam, qui avait remarqué chez une de ses clientes, Cécile L..., des phénomènes de lucidité — elle avait pu, par exemple, lui dire où se trouvait son frère. le célèbre fondateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. voyageant alors en Italie, et, vérification faite, ses paroles étaient parfaitement exactes — c'est alors que le Dr Ozanam eut l'idée de demander à cette jeune fille la conduite à tenir pour arriver à la conversion de ce vieillard. Toutefois, M. Ozanam et M. Fiot n'entreprirent rien avant d'avoir consulté leur confesseur et ne mirent en pratique les conseils reçus qu'après les avoir soumis à l'approbation de ce prêtre.

Voici textuellement les notes prises, au jour le jour, par le Dr Ozanam :

Samedi 23 avril. — Allez rue..., au troisième étage ; à droite, dans la deuxième pièce, il y a un vieillard.

— Oui, je le vois. Oh ! il est sur le point de mourir : comme il est malade !

— Est-il chrétien ?

— Oh ! non ; quel horrible état de l'âme ! Comme il est malheureux ! Il a été imbu de fausses doctrines. O mon Dieu, ne permettez pas qu'il soit damné : sauvez-le !

— Au nom de la charité, je vous prie de me dire ce qu'il faut que nous fassions pour le convertir, et je prie Dieu qu'Il vous éclaire.



— Oui ; je le vois, je comprends. Il faut prier par Marie, par les Sept Douleurs de Marie. Il faut mettre sous son oreiller une médaille de la sainte Vierge. Il faut prier sept enfants de faire une neuvaine en l'honneur des Sept Douleurs de la sainte Vierge, et de communier dimanche pour lui. Puis on ira trouver le malade ; on lui dira que sept enfants vont commencer une neuvaine pour demander à Dieu sa guérison ; qu'il guérira — il mourra, mais ce n'est pas mentir, car son âme guérira. — On lui dira qu'il faut qu'il s'y unisse, qu'il prie, et qu'une malade, bien souffrante, s'intéresse à lui et prie pour lui et lui envoie un morceau de pain bénit.

— Mais il est samedi, onze heures du soir ; comment pourrai-je trouver sept enfants pour demain ?

— Il faut aller, demain à huit heures et demie, à Saint-Sulpice, parler au prêtre qui dirige le catéchisme. Il vous indiquera sept enfants pour faire la neuvaine.

Le tout est fait à la lettre, sauf que, n'ayant pas su trouver le directeur du catéchisme à huit heures et demie, on va lui parler, à une heure, au séminaire. Il répond que, si on était venu le matin, ce serait déjà fait ; mais qu'il se charge d'avertir sept enfants pour le lendemain matin.

Le vieillard, qui jusque-là avait tout refusé, écoute gravement lorsqu'on lui dit que la science est à bout et qu'on va recourir aux prières. Il promet de s'y unir en récitant tous les jours un *Memorare* qu'on lui prononcera ; et il accepte la médaille et le pain bénit.

Lundi 25. — Regardez notre malade et dites-nous ce que nous devons faire pour continuer sa conversion. Faut-il lui parler de confession ?

— Comment ! vous ne lui en avez pas encore parlé ! Il le faut et le plus tôt possible ; il n'a pas de temps à perdre. Dieu prolongera sa vie de quelques jours pour lui donner le temps de se reconnaître, mais ses instants sont comptés.

— Qui faut-il lui donner pour confesseur ?

— Je le vois. C'est un vieillard ; il a des cheveux blancs. Je voudrais vous dire son nom, je ne le puis. C'est le doyen de Saint-Sulpice.



— Est-ce le Curé ?

— Non, c'est le doyen d'âge.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre la fin de la neuvaine ?

— Non, de suite. Il faut lui en parler de suite pour l'acheminer peu à peu.

— Mais il nous dit qu'il ne croit à rien.

— C'est qu'il croit à tout.

Le lendemain matin, on dit au vieillard qu'il faut, pour obtenir les grâces du ciel, achever la neuvaine qu'il a commencée et, pour cela, confesser ses fautes. Il répond qu'il ne croit à rien, à peine à lui-même ; que la religion, la confession, sont des niaiseries. Après une longue discussion il promet cependant d'y réfléchir.

Vendredi 29. — Regardez vers notre malade ; que voyez-vous ?

— Je vois un homme sauvé. Il a été touché de ce qu'on lui a dit; il n'a pas cédé pourtant, mais Dieu a déjà compté avec lui.

— Que faut-il faire pour continuer sa conversion?

— Il faut qu'il commence avec moi le mois de Marie, et lui demander pour moi un *Ave Maria*. Je lui donnerai un *Souvenez-vous* écrit de ma main : il le dira pour moi, et moi pour lui, tous les jours à midi. Il faut aussi que je lui demande que, pour être exaucés, nous devons nous confesser tous les deux, le même jour et à la même heure.

— Acceptera-t-il de se confesser demain ?

— Non. Il refusera ; mais il y reviendra.

— Aura-t-il le temps de faire le mois de Marie avec vous ?

— Non. Mais il faut qu'il se confesse dimanche pour commencer le mois de Marie.

— Qui faut-il lui donner pour confesseur ? Est-ce le Curé de Saint-Sulpice ?

— Non. Il faudrait lui donner le doyen de Saint-Sulpice ; mais il ne voudra pas. Il faut que je lui écrive, que je lui donne le nom de mon confesseur ; et aussi je lui dirai : « Vous êtes mon frère par la souffrance, mon frère en Jésus-Christ ; priez pour moi, et que dimanche, à trois heures, nous soyons tous deux unis et pardonnés. »



Samedi 30 avril. — Regardez-vous notre malade : où en est-il ?

— Oh ! mon Dieu, il est toujours dans le même état ; il n'a pas changé. Oh ! comme il est entêté ! Qu'il est malheureux, ce pauvre homme ! C'est un reste d'orgueil qui le tient. Mon Dieu ! vous ne pouvez cependant pas le laisser périr !

— Vous m'avez dit, hier, qu'il faudrait que vous lui écriviez. Voulez-vous nous dicter votre lettre ?

— Je le veux bien :

« Monsieur,

« Unis tous deux par la souffrance, unissons-nous par la « prière. Aujourd'hui s'ouvre le mois de Marie : voulez-vous « le faire pour moi et acceptez-vous les prières que, de mon « côté, j'adresse à notre Mère à votre intention ? Prières bien « indignes, sans doute, mais rendues meilleures par les souf- « frances et purifiées par l'intention.

« Pour que nous soyons exaucés, voulez-vous nous mettre « tous deux en état de grâce ? Je ferai la sainte communion « pour vous, Monsieur, et j'éprouverai un grand bonheur si « vous voulez faire aussi cet acte si solennel à mon intention. « En attendant le pain des anges, partageons le pain bénit.

« Agréez, Monsieur, l'expression de mon respect et les « vœux que je forme pour l'amélioration de votre état.

« Cécile L....

« La meilleure pensée vient toujours la dernière. Consentez, « je vous en prie, à recevoir M. l'abbé Castan. Il est le neveu « de Mgr Affre ; vous verrez comme il est bon.

« J'attends un mot de vous, Monsieur, qui m'indique l'heure « où nous nous trouverons réunis dans le cœur de notre Père. »

La lettre est remise au vieillard qui l'écoute avec plaisir. On lui dit de songer sérieusement à se confesser et de choisir, parmi les personnes de sa connaissance, un ecclésiastique en qui il se confie. Il répond qu'il en connaît plusieurs et les cite ; mais il n'a confiance à aucun ; que, d'ailleurs, il ne croit pas



On insiste ; il répond qu'il connait davantage le R. P. C..., actuellement directeur de la maison de Vaugirard ; qu'il écrira le lendemain.

Le lendemain, dimanche, il refuse obstinément, disant qu'il a changé d'avis, qu'il ne veut pas absolument, qu'on n'obtiendra jamais cela de lui. La confession est une niaiserie et un homme ne doit pas faire une niaiserie, le sachant. D'ailleurs, qui lui répond qu'il a une âme plutôt que son chien, et où était donc cette âme avant sa naissance? A force d'instances, on obtient cependant de lui la promesse qu'il écrira le lendemain, lundi.

Lundi 2 mai. — Allez auprès de notre malade, et dites-nous ce qu'il devient ?

— Il était bien décidé : il a reculé. J'écrirai de nouveau : la conversion est faite dans son cœur.

— Il a, en effet, reculé, hier, dimanche ; mais il m'a promis de faire écrire, demain, à un prêtre de venir. Tiendra-t-il parole ?

— Oui : mais j'écrirai de nouveau. Il a un esprit très changeant : il faudra le saisir au passage.

— Combien de temps vivra-t-il encore ?

— Je ne vois pas bien.

— Mais à peu près?

— Ce n'est plus long. Il est temps qu'il se hâte : encore douze jours, s'il n'y a pas de trop grandes chaleurs.

— Dictez-nous votre lettre.

« Pardonnez-moi, Monsieur, d'être aussi impatiente; vous « ne me répondez pas. Que dois-je faire? Ne retardez pas « davantage notre bonheur à tous deux.

« Marie nous attend : elle nous invite à prendre notre part « des grâces qu'elle accorde d'une manière toute spéciale « pendant ce mois. Un mot, je vous en prie.

« Malgré mon indignité, j'ai l'espoir d'être exaucée en priant « pour vous et j'attends un soulagement par votre intercession.

« Votre dévouée servante en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Cécile L... »



Mardi 3 mai. — A une heure de l'après-midi, on va voir le malade. Il demande aussitôt une plume et de l'encre. On lui lit la lettre; il remercie et redemande une plume et du papier; puis il dicte la lettre suivante :

« Mon Révérend Père, vous vous souvenez peut-être de « l'ardente charité avec laquelle vous vîntes me visiter, il y a « six ans, dans mon ancien domicile de la rue... Nous eûmes « alors plusieurs entretiens, mais nous ne fûmes pas d'accord. « Vous me dites que, lorsque le moment serait venu, je vous « trouverais toujours prêt à venir à moi. Le moment est « venu.

« Je vous prie donc de vouloir bien être assez bon pour « venir me voir, dès que vos occupations vous le permet-« tront.

« Votre respectueux serviteur. »

La confession fut faite dès le soir même, avec beaucoup d'édification. Le malade voulut qu'on le dît à sa famille et demanda lui-même la consolation de recevoir la sainte Communion jeudi, jour de l'Ascension.

Ce jour-là il reçoit l'Extrême-Onction et le saint Viatique, et répond lui-même avec fermeté aux articles de foi sur lesquels l'interroge le prêtre. Toute la famille y assiste.

Depuis lors plus d'impatience, plus de railleries : conversion complète. Le vieillard demande de nouveau à se confesser quelques jours après, et dit à son confesseur : « Mon Père, il était temps. »

Les jours suivants il s'affaiblit, mais garde sa connaissance jusqu'au bout. Il expire dans la nuit du 17 au 18.

Ici se terminent les notes d'Ozanam. Cette observation ne soulève-t-elle pas naturellement la question : Qui inspirait et dictait les conseils de la cliente de ce docteur, son propre esprit, ou bien, au contraire, celui d'un autre être intelligent et distinct d'elle-même?

En résumé, les faits, qu'ils soient occultes ou non, forment toujours un tout complexe ; ce sont des actions spécifiées par

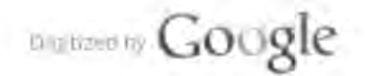


leur terme aussi bien que par leur principe. Pour les distinguer les uns des autres, il faut tenir compte des circonstances qui les précèdent, les accompagnent et les suivent. C'est la loi fondamentale de tout diagnostic.

Eliminer de parti pris l'une de ces circonstances, c'est mutiler l'observation et s'exposer à en tirer de fausses conséquences ; c'est oublier qu'il appartient à la science de constater et d'apprécier toutes et chacune de ces circonstances.

Le professeur Grasset, dans son exposé d'ailleurs si complet, si clair et si intéressant de l'occultisme, se place arbitrairement à un point de vue qui le conduit logiquement à étudier les phénomènes occultes abstractivement en eux-mêmes et à les considérer comme sans but et sans terme. Il n'est donc pas étonnant de voir son enquête aboutir à une sorte de laïcisation de ces faits.

Dr A. Goix.



HISTOIRE D'UNE POSSESSION DIABOLIQUE

Le 31 mars 1903 s'éteignait, dans la paix du Seigneur, Mgr André, habituellement connu sous le nom de P. Emmanuel, prélat romain, curé de Mesnil-Saint-Loup (diocèse de Troyes), directeur-fondateur de l'*Archiconfrérie de la Prière perpétuelle à Notre-Dame de la Sainte-Espérance.*

Durant les cinquante-trois années qu'il avait dirigé cette paroisse, ce prêtre, d'une vertu éminente, avait successivement créé diverses œuvres, toutes plus remarquables les unes que les autres. Ce fut d'abord l'inauguration d'un pèlerinage à la sainte Vierge, sous le vocable de *Notre-Dame de la Sainte-Espérance;* puis la fondation de la *Prière perpétuelle* sous ce même titre: puis l'érection d'une association, qui devint, plus tard, une archiconfrérie, pour l'entretien de cette dévotion; puis la construction d'une magnifique église; et enfin l'établissement de deux monastères, l'un de Bénédictins, l'autre de Bénédictines.

Ce fut le 18 mars 1875 que l'on jeta les fondations de ce dernier, à deux cents mètres environ de l'église.

Ce jour-là même, sur le soir, une fille très pieuse, âgée de vingt-sept ans, nommée Ern... C..., fut prise, subitement, d'un mal étrange, caractérisé surtout par une toux extraordinaire, qui fit craindre un vomissement de sang. On lui administra des calmants, mais la toux n'en devint que plus en plus accentuée. Elle ne venait point de la poitrine, ni même des bronches. C'était une sorte de mouvement convulsif, saccadé, qui *se* faisait dans la gorge.

Telle fut la première attaque du mal, et elle fut suivie, à différents intervalles, de plusieurs autres du même genre.

Le 1er juillet de la même année, survint une nouvelle crise de la même toux, mais avec accompagnement de mouvements convulsifs dans les membres et de cris involontaires.



A partir de ce jour, les mêmes crises se produisirent régulièrement tous les vendredis.

Un nouveau phénomène ne tarda pas ensuite à se manifester : il consistait dans l'impuissance de manger. La gorge était comme obstruée, la mâchoire ne voulait pas se mouvoir ; et quand on présentait à la patiente quelque chose à manger, la toux *spéciale* recommençait avec une violence et pendant un temps toujours proportionné au volume de l'objet présenté. C'était une question de géométrie, toujours résolue avec une précision mathématique.

Comme de raison, on appela le docteur. Il ne manqua pas de faire ses prescriptions : médication interne et externe, potions calmantes, bains, sinapismes, et tout le reste du rouleau. Toutefois, examinant de près son cas, il n'en revenait pas. En entendant cette toux *sui generis*, il disait : *C'est curieux ! c'est curieux ! Je n'ai jamais vu cela !*

Tout l'été se passa dans des crises à peu près périodiques et la même impuissance de manger. La malade maigrissait à vue d'œil, et s'en allait dépérissant.

Arriva la fête de Notre-Dame de la Sainte-Espérance. La patiente suivit l'exercice de la neuvaine, mais, tous les soirs, au sortir de l'église, il lui arrivait ceci : en mettant le pied sur le seuil de la maison, sans qu'elle le voulût, et sans qu'elle pût l'empêcher, un air de cantique *se* chantait dans son gosier, mais l'air seulement, sans paroles, et ce chant durait un quart d'heure.

Après la fête, nouveaux accidents. Tous les soirs elle éprouvait des suffocations. Au moindre bruit, au moindre mouvement qui se faisait autour d'elle, elle se sentait étouffée. Il lui semblait que sa poitrine était serrée, comprimée ; une sorte de plainte se produisait dans le centre de la poitrine. Pour lui éviter ces douleurs nouvelles, il fallait que tout le monde de la maison veillât à ne pas faire le moindre bruit : tous ne pouvaient marcher que pieds nus, et s'il fallait ouvrir une porte, on avait une frayeur épouvantable de faire reparaître l'étouffement.

Les accidents se transformèrent ensuite. Elle qui n'avait jamais sifflé était devenue une siffleuse très habile. Elle



sifflait malgré elle, et très fort, et très longtemps. Les voisins disaient : *Elle siffle comme un homme !*

Dans un même accès, elle sifflait et chantait, mais sans paroles, des airs seulement ; et cela dura plusieurs semaines.

Vers la fête de Noël, nouveaux accidents tous les deux jours. On lui donnait une potion calmante (selon la formule), elle la prenait tranquillement, et tout aussitôt, d'un seul jet, avec une violence inouïe, la potion était lancée à la face de la personne qui la lui avait présentée.

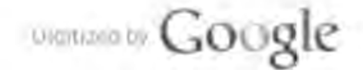
Un jour, dans la crainte d'accidents fâcheux, on la mit au lit. Elle se releva sur son lit, et se mit à danser, elle qui n'avait jamais ni dansé, ni vu danser. Un de ses bras était allongé en guise de violon, l'autre lui servait d'archet ; et elle mimait on ne peut mieux le plus habile artiste. En même temps elle dansait, faisait des gambades impossibles, exécutait des *pas* qui certainement dépassaient sa compétence. Dans son exercice chorégraphique, elle allait d'une extrémité à l'autre de son lit, et faisait craquer sa pauvre couchette : on lui disait : *Tu vas tomber !* Une réponse sèche, saccadée, arrivait convulsivement : *Je ne tomberai pas !* La danse finie, elle était rejetée sur son lit, brisée de fatigue.

Un jour, après sa danse, fatiguée à n'en pouvoir plus, elle subit un nouveau supplice : sa tête roulait sur son oreiller d'un côté et de l'autre avec une incroyable agilité. On s'approche d'elle pour la soutenir : elle prend alors convulsivement une couverture, l'enroule, et la lance avec la rapidité de la foudre sur la personne qui venait la secourir. Il y avait là deux voisines qui se mirent à rire. Elles furent servies l'une après l'autre, et reçurent à la tête, chacune, un oreiller lancé d'une telle force qu'elles furent ramenées à leur sang-froid.

On dit à la patiente : *Ne fais donc pas comme cela !* Elle répondit simplement : *Ce n'est pas moi !*

On la vit ensuite jeter son bonnet en l'air, se tirer violemment les cheveux jusqu'à se les arracher ; puis sa tête se trouvait tournée et comme fixée sur son épaule gauche.

Un autre jour, elle était dans l'impossibilité absolue de manger, se roulait à terre de tout son long, grattait la terre



de ses deux mains. Elle essayait de se relever ; malgré elle, sa tête retombait. On insista pour la faire manger : à chaque bouchée qu'elle prenait, il se faisait en elle un mouvement convulsif des plus pénibles.

La veille de Noël, nouveau changement : ses yeux se ferment, impossible de les ouvrir ; son parler est celui d'un homme paralysé dont on ne comprend pas le langage ; la toux convulsive ne lui laisse pas de relâche.

Tous les remèdes du docteur ayant été sans succès aucun, on se décide à voir un nouveau médecin. Les accidents de toux se manifestent en sa présence. Il est satisfait, établit là-dessus son diagnostic avec assurance, et prescrit une potion calmante, très calmante, à haute, très haute dose. Le pharmacien qui prépare le remède fait la remarque que la personne à qui on destine cela est donc bien forte ! On administre le médicament suivant la prescription du médecin. Alors on voit subitement se manifester les accidents les plus inquiétants : elle se met à chanter des airs, mais toujours sans paroles ; puis à faire des grimaces impossibles, à tirer sa langue de sa bouche à faire peur.

Tel fut l'effet de la première cuillerée du remède. On en avisa le médecin, qui ordonna de réduire la dose de moitié.

On le fit en effet. Le 4 février 1876, on lui administra de nouveau le remède, à dose réduite. Mais les accidents ne sont pas réduits, et sont au contraire plus que doublés. La toux convulsive reprend avec une violence telle qu'on croit que la pauvre patiente va mourir. Après la toux, une série d'accidents jusque-là inconnus commencent à se manifester, à la stupéfaction de la famille désolée. C'est d'abord un sifflement tout nouveau, et pourtant, dans sa nouveauté, il était bien connu : ce n'était ni plus ni moins que le sifflement de la locomotive du chemin de fer. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était cela.

A ce premier accident, en succédèrent deux autres, le jappement du chien, et le hurlement du loup.

Quand toutes ces scènes furent terminées, le drame prit une autre tournure : *la pauvre patiente fut soulevée à plus d'un*



mètre de hauteur, puis elle retomba violemment à terre, brisée de fatigue.

Ce n'était point encore fini, elle fut ensuite roulée à terre, mais tout d'une pièce comme roulerait un tronc d'arbre; et en roulant ainsi elle poussait des cris tels, que les animaux, les vaches, les poules, en étaient épouvantés et, chacun à leur manière, témoignaient de leur frayeur.

Un moment de répit put faire croire qu'on pourrait lui donner à manger; mais aussitôt elle fut reprise et de nouveau roulée à terre...

Voyant que rien n'annonçait la fin de ces scènes épouvantables, la sœur de la patiente courut chez un ami de la famille, pour prendre conseil. On convint alors qu'on allait faire une neuvaine à Notre-Dame de la Sainte-Espérance, et que chaque jour on ferait boire à la patiente un peu d'eau de Lourdes. Et comme on en avait très peu, on décida qu'on lui en donnerait, chaque jour, une goutte seulement dans une cuillerée d'eau.

De retour à la maison, la sœur de la patiente versa de suite une goutte d'eau de Lourdes dans une cuillerée d'eau, lui disant : « Voici ta guérison! c'est de l'eau de Notre-Dame de Lourdes. » La patiente but la cuillerée et fut subitement délivrée.

La guérison toutefois ne devait être que temporaire. Au bout de deux ou trois ans, les premiers symptômes recommencèrent, sans trop de véhémence d'abord; mais petit à petit le mal fit des progrès, et en 1892 on se décida à conduire à Lourdes la pauvre malade.

A la suite du pèlerinage de Lourdes, toute crise cessa, et l'on se mit à espérer que la guérison était définitive.

Mais après trois mois de calme, la malade fut de nouveau agitée par son terrible ennemi, avec une grande violence; et les crises recommencèrent tous les jours, et même plusieurs fois par jour.

Nous trouvons dans la correspondance du P. Emmanuel, à la date du 13 avril 1893, les détails suivants concernant la malade :

« Ern... est de plus en plus torturée par l'ennemi. Il lui fait



souffrir des douleurs atroces, quelquefois dans les dents, quelquefois dans les jambes. Souvent il la jette à terre, et alors pas moyen de la relever; ses jambes deviennent comme des étoupes, plus de nerf, plus de vie. Plusieurs fois il lui a rempli la bouche de cendres, disant qu'il veut la tuer, qu'il lui fera *comme à sainte Françoise*.... Ces jours derniers, il disait qu'*il lui ferait courir la bête*, qu'il lui mettrait une peau et la changerait en loup.... Quand je commande par une tierce personne, tout cesse immédiatement; mais, au confessionnal, il se moque de moi et dit : *Ici tu ne peux rien*; *tu ne m'empêcheras pas de faire du bruit*. Et en disant cela, il frappe des coups formidables contre le confessionnal... Il se dit être en colère à cause de la confirmation, qui aura lieu mardi prochain... Jamais il n'a été si démon que depuis Pâques. »

Le 8 février de l'année suivante (1894), le Père écrivait encore : « Nous avons toujours à lutter contre le diable. Il tourmente Ern... d'une façon épouvantable; il dit qu'il la tuera. Une de ces nuits, il lui a serré le cou avec les cordons de son bonnet, disant qu'il allait l'étrangler. Il n'y a pas moyen de lui résister; elle résiste cependant telle qu'elle peut, mais cela le rend plus méchant... »

Les choses arrivèrent à tel point que, le 12 juin 1894, le P. Emmanuel se décida à demander à Mgr l'Evêque de Troyes la permission de l'exorciser. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet à un des vicaires généraux :

Monsieur le Vicaire général,

Souvent j'ai eu occasion de vous parler de cette pauvre fille de Mesnil-Saint-Loup qui est trop visiblement et trop certainement possédée d'un démon, méchant au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.

Il menace de la tuer, de la jeter dans un puits; il la fait souffrir d'une manière effrayante. La semaine dernière, sous mes yeux, à l'église, il prit un agenouilloir et la frappait à la tête à faire trembler.

Quand je commande, en présence d'une tierce personne, il la laisse tranquille; mais il faut un témoin.

Au confessionnal, l'ennemi me dit : *Ici tu ne peux rien*. Il ne la laisse pas parler, c'est lui qui parle à peu près tout le temps. Il va répétant : *Tu ne te confesseras pas, tu ne te confesseras pas!* — Ou bien : *Ce n'est*



pas la peine qu'elle se confesse, puisqu'elle est damnée et qu'elle viendra dans l'enfer.

Il menace aussi de cracher la sainte hostie, quand elle viendra communier.

Toute la journée, il chante par sa bouche des *là-là*, des *tà-tà*, ou des airs de cantiques.

Une de ses voisines est obligée de venir deux ou trois fois le jour, me demander le commandement pour qu'il la laisse tranquille. Quand ce commandement est donné, tout cesse; mais pour recommencer bientôt.

Si alors on *lui* dit que j'ai tout défendu, *il* dit qu'il y a trop longtemps, et il ajoute que c'est pour nous rebuter qu'il recommence, pour nous impatienter.

Quelquefois il me nargue en me disant : *Console-la donc, elle a bien de la peine!*

Quand c'est lui qui parle, on n'a pas de peine à le reconnaître; la parole est plus brève, plus saccadée.

Il dit bien qu'il est le diable, d'autres fois il dit qu'il est le Saint-Esprit.

Il faudrait un volume pour vous dire tout ce qu'il en est : mais pour conclusion, je demande que Monseigneur *prescrive* l'exorcisme. Je dis *prescrive*, afin que l'ennemi sache bien à qui il aura affaire.

Si vous pouviez venir vous-même, vous seriez plus fort que moi; je l'ai exorcisée trois fois, mais au bout d'une quinzaine tout était à recommencer.

Maintenant tout est porté aux dernières extrémités et je demande du secours.

Priez donc Mgr l'Evêque d'avoir pitié de nous, et de déployer son autorité contre l'ennemi que vous savez. Il craint terriblement l'exorcisme, et quand on l'en menace il fait mine de s'apaiser.

Agréez, etc...

A cette lettre Mgr l'évêque de Troyes répondit :

J'ordonne au R. P. Dom Emmanuel[1] *d'exorciser le démon qui possède une de ses paroissiennes.*

Cum fiduciâ exi et dic!

† PIERRE, *év. de Troyes.*

Troyes, le 13 du mois du Sacré-Cœur, 1894.

1. Depuis l'année 1864, le P. Emmanuel, tout en demeurant curé de Mesnil-Saint-Loup, avait reçu l'habit de bénédictin et s'était fait affilier à l'Ordre de saint Benoît.



Les exorcismes commencèrent immédiatement. En voici le compte rendu :

Premier exorcisme

On maintient Ern... Elle n'a pas un moment de repos, ses bras sont toujours en mouvement, son corps s'agite sur sa chaise d'une façon étrange. Souvent on croirait qu'elle va perdre l'équilibre et tomber. Quelquefois elle ouvre de grands yeux, et les fait plus grands encore en les tirant avec ses mains : une fois ou deux elle ouvre une bouche énorme. Plusieurs fois elle se mord violemment les doigts ou les vêtements ; elle voudrait les déchirer avec ses dents. Pendant une bonne partie des exorcismes, elle se fait des cornes avec l'index de chaque main. D'autres fois, elle se lève précipitamment de sa chaise, errant çà et là, disant qu'elle est en colère, qu'elle va s'envoler au plafond. Deux fois elle se jette par terre et se cogne la tête contre le carreau, le diable disant par sa bouche : *Je veux la tuer.* A plusieurs reprises elle se cogne la tête contre le dossier de sa chaise, le diable disant toujours : *Je veux la tuer.*

Le diable parle tantôt à la première personne quand il dit : *Je veux la tuer*, tantôt à la troisième personne, comme quand il dit : *Ern... est une hypocrite*, ou bien : *Elle n'ira pas communier.*

Question : Pourquoi es-tu là?

Réponse : Parce qu'il y a au Mesnil des hypocrites ; parce qu'on ne se convertit pas ; parce qu'on travaille le dimanche : parce qu'il y a un couvent de Sœurs. Pourquoi un couvent dans ce pays? il n'y en a pas besoin, je n'irai jamais là-dedans.

Q. N'es-tu pas là aussi à cause de Notre-Dame de la Sainte-Espérance?

R. Notre-Dame de la Sainte-Espérance, je n'en veux pas, je n'en veux pas, je n'en veux pas ; qu'elle s'en aille!

Ici c'est une explosion de colère. Ern... se lève, court de divers côtés, le diable dit : *Je vais l'envoler, l'emporter.*



Q. Pourquoi ne veux-tu pas de Notre-Dame de la Sainte-Espérance?

R. Parce qu'elle veut qu'on se convertisse, et moi je ne veux pas. Qu'elle s'en aille!

Q. C'est à toi à t'en aller; pourquoi ne t'en vas-tu pas?

R. Je suis bien ici, j'y reste, j'y resterai tant qu'elle vivra. *Il faut qu'elle souffre pour les autres!* Je suis ici pour la faire souffrir. *Nous sommes sept ici.* Il y en a six qui s'en iront, moi je resterai.

Le ton le plus général des réponses, c'est la moquerie, la plaisanterie. Le diable cherche à faire rire, à distraire, à empêcher de prier. Pendant la récitation des prières prescrites par le Rituel, il parle continuellement, dit des niaiseries, parfois des insultes à Notre-Dame de la Sainte-Espérance. Quand on met les reliques de saint Benoît sur la tête d'Ern... le malin esprit dit par sa bouche : *Oh! il n'a plus de force, le diable! il n'a plus de force!* Quand on lui pose sur la tête les reliques de la vraie croix, le diable dit : *Qu'est-ce donc que tu m'as mis sur la tête? c'est bien lourd, ça m'écrase!*

Second exorcisme

Au commencement des prières, Ern... est moins agitée que pendant le premier exorcisme. Pourtant son bras droit fait continuellement le moulinet et tourne d'une façon peu naturelle. Malgré cela, elle peut rester à genoux jusque vers la fin des litanies. Les oraisons commencées, elle se met à parler continuellement.

— Qu'Ern..., dit le diable, renonce à son baptême, et je m'en irai.

— Ern..., récitez la rénovation des promesses du baptême.

— Mon Dieu, je renonce de tout mon cœur à Satan...

A ce mot c'est une vraie explosion de rage. *Non, non, je ne renonce pas à Satan, ni à ses œuvres, ni à ses pompes!*

— Dis-nous, démon, si on a fait quelque chose pour te faire entrer en Ern...?

— Oui, on a fait quelque chose, mais je ne dirai pas quoi...



Pourquoi y a-t-il des Sœurs et des Pères? C'est pour faire le bien; moi je ne veux pas de ça; je suis ici pour faire le mal.

Vers la fin de l'exorcisme, la fureur d'Ern... est à son comble, elle se mord violemment, se frappe la tête contre sa chaise et, quand on la laisse libre, elle court se heurter la tête contre les murs en disant : *Je veux la tuer.*

Troisième exorcisme

Pendant qu'on récite les prières, le diable appelle ses auxiliaires : *Petits, petits, venez, mes petits!*

— Je te défends d'appeler ces monstres-là.

— Il faut bien que je les appelle, je ne se serais pas assez fort tout seul!... Tu m'as forcé à dire pourquoi j'étais ici, je ne te l'ai pas dit l'autre jour: mais aujourd'hui je vais te dire la vérité. Je ne l'aime pas la vérité, mais je vais te la dire, parce que j'y suis forcé. Quand elle est allée à Lourdes, je suis parti; mais on ne s'est pas converti au Mesnil, ça n'a rien fait; ça n'a rien fait à Troyes, ni ailleurs, et alors je suis revenu. Cette fois je m'en irais bien encore, mais on ne se convertirait pas. Je n'aime pas qu'on se convertisse. Je ne veux pas qu'on se convertisse. Cette fois-ci, je dis la vérité. Et puis on fait de mauvaises communions... Je m'en irai à la Sainte-Espérance (fête qu'on célèbre le quatrième dimanche d'octobre à Mesnil-Saint-Loup). Tu sais bien : l'année dernière je l'avais déjà dit que je m'en irais à la Sainte-Espérance.

— Tu es un menteur alors?

— Oui, ça ne me fait rien de mentir, puisque je suis dans l'enfer.

— Je te commande de partir.

— Je ne partirai pas, je ne suis pas obligé de t'obéir. Elle doit t'obéir, elle, mais moi, je ne suis pas obligé de t'obéir.

Quatrième exorcisme

Ern... est assez calme pendant les prières. Aux mots *Ab insidiis diaboli*, elle fait un bruit dans sa gorge, comme pour cra-



cher. Il appelle ses compagnons comme précédemment : *Venez, mes petits!*

Après les prières, la possédée se lève d'un trait et court se cogner la tête contre les murs. Elle recommence ce train plusieurs fois, et même, en sortant de l'église, après l'exorcisme, elle se cogne la tête contre les murs extérieurs.

Cinquième exorcisme

Bruit de gorge aux mots : *Ab insidiis diaboli.* Aux mots : *dæmones effugiant,* elle entre en fureur. *Vous parlez de moi, vous parlez de moi, ça me met en colère.* Alors elle se raidit et s'agite au point qu'à trois on a de la peine à la tenir, et cela dure pendant trois heures entières sans répit.

On lui met sur la poitrine les reliques du B. Bernard Toloméi (c'est de la poussière de sa caverne).

— J'ai quelque chose qui me gène, dit-elle ; Célina, ôte-le-moi ; ça me brûle, je ne puis plus y tenir !

Elle répète ces mots pendant toute la durée de l'exorcisme, elle s'agite et se démène d'une façon extraordinaire.

Si Ern... fait des efforts pour s'unir aux prières, le diable la torture pour cela.

— *Elle a prié, la malheureuse! ce n'est pas fini!* et les crises redoublent.

Elle dit avec nous l'acte de rénovation des promesses du baptême. Dès que c'est fini, la fureur devient extrême. Il faut veiller à ce qu'elle n'arrache pas le sachet de poussière de la caverne du B. Bernard Toloméi qu'elle porte. Dès qu'elle peut avoir une main libre, elle essaye de l'enlever.

Chaque fois que dans l'exorcisme on prononce le nom de *démon* ou de *Satan* ou d'*Ern...*, c'est un redoublement de fureur, c'est une rage.

Sixième exorcisme

En arrivant dans la chapelle où se fait l'exorcisme, et au moment de l'aspersion de l'eau bénite, Ern... se jette plusieurs fois à terre, en s'appuyant sur ses mains.



L'agitation déjà signalée hier (cinquième exorcisme) se renouvelle presque tout le temps de l'exorcisme; elle répète ces mots :

— Je ne veux pas qu'elle prie, la malheureuse!...; et quand elle fait effort pour prier, elle est prise de fureur.

La seule chose intéressante à signaler aujourd'hui, c'est lorsqu'on lui met sur la tête une relique du B. Bernard. Elle ne l'a pas vue, cette relique, et pourtant elle dit :

— Qu'est-ce que tu me mets sur la tête? C'est bien lourd! ça m'écrase! c'est donc une relique du B. Bernard?

Avant l'exorcisme, elle avait déclaré que le B. Bernard ferait partir le démon.

Cependant le diable ne part pas et dit qu'il ne partira pas.

Septième exorcisme

Cette fois Ern... vient à l'exorcisme, portant sur sa poitrine une médaille de sainte Françoise.

Aussitôt l'exorcisme commencé, elle dit :

— J'ai quelque chose sur la poitrine qui me gêne, ça me brûle! laisse que je l'ôte!

On lui demande ce que c'est. Elle dit que c'est sainte Françoise. Elle continue :

— Sainte Françoise veut que je parte; sainte Françoise, ne me fais point partir!

Les scènes de fureur sont de plus en plus aiguës. Parfois Ern... se tord, se raidit, il semble qu'elle souffre beaucoup. Chose singulière! après l'exorcisme, Ern... ne ressent point ou presque point de fatigue..

Huitième exorcisme

Ern... est comme à l'ordinaire fort agitée. Elle prie encore sainte Françoise de ne point la faire partir. Le diable porte même l'insolence jusqu'à dire :

—Notre-Dame de la Sainte-Espérance, aidez-moi à rester ici!



On lui dit qu'il est un insolent. Il répond :

— Vous voulez me faire partir; moi, je veux rester; je fais comme je peux pour me défendre.

Pendant les prières, il souffle; on lui demande pourquoi. Il répond :

— C'est pour que vos prières s'envolent et ne viennent pas juqu'ici.

Vers la fin de l'exorcisme, il torture Ern... pendant environ cinq minutes, avec plus de violence qu'il n'avait encore fait.

Est-ce qu'il se sent obligé de quitter la place? Il a déclaré qu'il ne s'en irait pas sans la faire souffrir. Il parle de la changer en bête.

Le matin elle a pu communier. Tout s'est bien passé. En finissant, elle déclare quelle n'ira pas communier le lendemain, dimanche. Et cependant elle a communié tranquillement.

Neuvième exorcisme

Pendant les litanies, Ern... pose plusieurs fois ses mains de manière à se faire des cornes. Au cours des prières le diable s'écrie :

— Saint Benoît, ne me fais point partir!

Il répète plusieurs fois cette espèce de prière.

Les scènes de fureur se reproduisent comme précédemment, Ern... se raidit et paraît souffrir beaucoup.

A la fin, le diable prend un ton railleur :

— Priez donc, dit-il, priez donc! ça ne me fait rien, je ne partirai jamais...

Dixième exorcisme

Le diable parle moins, mais se manifeste davantage par la fureur.

Sommé de se retirer, il répond :

— Si je m'en allais, ce serait pour un mois ou deux, ce n'en est pas la peine.



— Pourquoi après le voyage de Lourdes es-tu revenu?

— Oui, je suis revenu le 7 janvier, il y a deux ans, et depuis ce temps-là, je l'ai fait souffrir tous les jours.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'on ne se convertit pas au Mesnil.

— Je t'ordonne de partir, au nom de Notre-Dame de la Sainte-Espérance!

— De la Sainte-Espérance je n'en veux point, dit-il avec fureur; je la détruirai, Notre-Dame de la Sainte-Espérance!

— Je te défends de répéter les insultes à Notre-Dame de la Sainte-Espérance

— Oh! que tu es donc malin (méchant) aujourd'hui; jamais je ne t'ai trouvé aussi malin! Aussi je ne t'écouterai plus.

— Pourquoi ne pars-tu pas?

— Parce qu'on a fait des communions sacrilèges...

— Ce n'est pas Ern... qui a fait cela.

— Non, mais c'est dans sa famille.

— Va-t'en, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ! au nom de Notre-Dame de la Sainte-Espérance!

— Non, je suis bien ici; où est-ce que j'irais? en enfer? mais je suis mieux ici qu'en enfer!

— Pars, au nom de saint Benoit!

— Saint Benoit, ne me fais pas partir!

— Ern..., priez avec nous : *Mon Dieu, je renonce*, etc.

Ern... dit : *Mon Dieu, je renonce*, puis elle ajoute avec fureur : *pas à Satan, pas à ses œuvres*. Elle dit encore : *Je renonce à mon baptême*, puis l'esprit infernal ajoute aussitôt : *Ce n'est pas elle qui a dit cela*.

Ern..., ou plutôt le diable, apostrophe ensuite M. C..., excellent instituteur, qui assistait à l'exorcisme :

— Pourquoi es-tu venu ici? qui est-ce qui t'a envoyé faire l'école ici? Tu pourrais bien rester où tu étais! Tu enseignes le bien aux enfants, ça ne me plaît pas. On pouvait bien se passer de toi!

Plusieurs fois, elle répète à M. C... :

— Allez-vous-en chez vous! il y a quelqu'un qui vous demande; votre mère est morte: on vient vous dire d'aller à l'enterrement.



Onzième exorcisme

Aujourd'hui, Ern... se met à dire tout à coup :

— Pourquoi as-tu établi ici la Société de Jésus couronné d'épines?... Ailleurs, les filles se mettent bien en cheveux et vont communier en cheveux! Cela me plaît.

On l'interroge sur un étranger qui a passé par le Mesnil, il y a déjà bien longtemps, avant qu'Ern... donnât des symptômes de possession. Cet étranger était fou ou possédé, faisait des signes de croix contrefaits, des prédications, des génu flexions par les rues, disait sa messe, « sa petite messe à lui », et il inspirait une répulsion profonde à tous les fidèles. Il logea pendant plusieurs jours chez les parents d'Ern... qui lui accordèrent trop de liberté pour accomplir toutes ses grimaces et ses singeries.

— Cet étranger a-t-il fait quelque chose pour que toi, démon, tu entres dans Ern...?

— Oui, cet homme-là était possédé; il était *simple* (au Mesnil *simple* veut dire qu'il n'a pas sa raison) et c'est à cause de lui que je suis ici.

— Qu'a-t-il fait?

— Je ne le dirai pas.

Douzième exorcisme

Le lendemain, dès le commencement de l'exorcisme, avant qu'on l'interroge, Ern... dit :

— Je vais dire aujourd'hui ce qu'a fait le simple qui a logé chez nous. Il a pris du pain, il l'a béni et *elle* en a mangé. C'est pourquoi je suis ici.

— Comment a-t-il fait pour bénir ce pain?

— Il a fait comme toi quand tu bénis du pain.

Le diable, ayant torturé Ern..., devient ensuite absolument muet. Il ne répond pas aux questions qu'on lui pose. Il ne retrouve la parole qu'à la fin, quand on lui jette de l'eau bénite. Ern..., qui était assise, se lève alors vivement et, d'un geste menaçant, dit :



— Tâche voir de m'en jeter de l'eau bénite! je n'en veux point!

Treizième exorcisme

Le démon avoue que dans la maison de la possédée le *simple* avait dit *sa messe*. Pour cela, il demandait une table, une croix, du pain et du vin. Comme il n'y avait pas de vin dans la maison il demanda, de l'eau. Enfin le démon ajouta :

— *Ern.. a mangé de ce pain; j'étais là-dedans.*

Il parle longuement de cet homme qui a dit la messe.

— Ils sont punis, dit-il, pour l'avoir laissé dire la messe, puisqu'il n'était pas prêtre. Il a dit la messe, *il a consacré* (sic), il ne le pouvait pas, aussi elle est punie de tout cela.

Après cela, il dit qu'il s'en irait dans un an. Enfin, il a pris a partie M. C... et lui a dit de s'en aller faire l'école, dans d'autres pays, à Pâlis. Il a dit aussi :

— *Il y a des francs-maçons dans ce pays, mais pas assez.*

Quatorzième exorcisme

Dans le quatorzième et dernier exorcisme il s'en prend au P. Emmanuel et lui dit :

— Pourquoi es-tu venu ici pour faire du bien? On se serait bien passé de toi! On en aurait un autre qui n'aurait pas fait tant de bien! Il n'y aurait point de Religieux ni de Religieuses. Si tu n'étais pas venu, je ne serais peut-être pas venu non plus!...

L'ennemi dit toujours qu'il ne partira pas, qu'il ne partira que quand elle sera morte...

Ern... n'a jamais cessé, depuis lors, d'être plus ou moins tourmentée.

Encore maintenant, quand elle est aux champs, elle *chantonne*, sans le vouloir, presque continuellement.

Quand elle reçoit la sainte communion, souvent elle remue la tête, comme pour empêcher le prêtre de déposer la sainte hostie sur ses lèvres.



Détail significatif : elle ne peut mettre ses habits du dimanche pour faire la sainte communion. Son ennemi les lui met en pièces, quand elle veut les prendre.

Il lui arrive bien souvent de se déchirer les joues avec les ongles, et de se taillader les jambes ou les bras avec un couteau, ou une faucille, quand elle veut venir à l'église.

Depuis la mort du P. Emmanuel, elle ne peut pas, malgré son désir, venir à la messe de toute la semaine. Quand le Père était encore là, il lui ordonnait d'y venir et elle y venait.

S. Michel.



A la Recherche du " Médiateur plastique "

et d'une " Religion nouvelle "

I

Dans une conférence donnée à son groupe d'études psychiques, M. le Dr Bonnaymé, de Lyon, nous révèle le motif qui l'incite à rechercher les preuves *expérimentales* de la force *psychique*, qui ne paraît pas être, dit-il, autre chose que le « corps astral ». Sous ce rapport il y a communion d'idées avec les spirites ou les occultes avancés. Tous croient à un « médiateur plastique » et s'efforcent d'en établir expérimentalement l'existence. M. le Dr Bonnaymé et les membres de son groupe ne sont sans doute pas des spirites, mais de simples chercheurs de « force psychique ».

Mais en quoi cette force *psychique*, ce *médiateur* les intéresse-t-il?

Ces recherches ont pour but, paraît-il, de démontrer la survivance de l'âme, l'existence d'une autre vie. — C'est encore un point commun avec les occultes et les spirites.

M. le Dr Bonnaymé et ses auditeurs habituels estiment sans doute que le christianisme, par l'Evangile, n'a pas suffisamment élucidé le problème du spiritualisme. Il pose la question comme si ces deux mille ans de vie intellectuelle, morale et religieuse n'existaient pas. Pas un instant, il ne déclare vouloir confirmer le spiritualisme chrétien. Tout est à refaire, puisque le christianisme n'obtient même pas une place à part parmi les hypothèses et les moyens. — Et c'est encore un point de contact avec les groupes occultes ou spirites, qui ne parlent pas du christianisme, ou le combattent dans sa forme vivante et féconde, le catholicisme.



* * *

« Que *sommes-nous?* D'où *venons-nous?* Où *allons-nous?* » — Voilà le *pourquoi* de la conférence, et c'est pour répondre à cette triple question qu'on va tenter la démonstration du « corps astral ». « Car il s'agit de résoudre par des moyens scientifiques le suprême problème de notre destinée après cette vie terrestre. » — C'est l'âme qu'on veut prouver. C'est un Dieu que l'on cherche, et une éducation nouvelle de l'humanité que l'on veut inaugurer. — Le problème, d'après ces psychistes, n'a pu encore recevoir une solution : « Tels sont les points essentiels (les trois interrogations sus-énoncées) que les philosophes de tous temps se sont efforcés d'élucider sans y parvenir entièrement, puisqu'on discute *encore aujourd'hui* sur ces sujets comme à l'époque où Platon et Aristote exposaient leurs doctrines. »

On trouvera la même note d'ignorance systématique par rapport au *fait chrétien* chez les occultes et les spirites.

M. de Rochas, parlant de l'occultisme, n'est pas d'un sentiment différent : « N'est-elle pas, écrit-il, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces plus subtiles, *commencent* à entrevoir le moment où l'homme, *assuré* par des preuves expérimentales que de son corps *peut se détacher pendant la vie quelque chose* qui *pense* et qui *sent*, en conclura que quelque chose peut survivre à la destruction de la chair, et remplacera alors par un *acte* de foi *inébranlable* l'acte de *foi chancelant* que lui *demandent toutes les religions* pour régler sa vie présente en vue d'une vie future [1]. »

Singuliers défenseurs de l'âme spirituelle! Comme les philosophes matérialistes doivent se sentir confondus en entendant dire que l'âme *peut se morceler en parties sentantes et pensantes*, comme si elle n'était qu'une résultante de forces multiples qui se désagrègent et se dispersent en jetant une flamme de vie intellectuelle et morale avant de s'éteindre! D'autant plus que cette prétendue force sentante et pensante

1. *Extériorisation de la motricité*, conclusions.



qui se dédouble se comporte absolument *comme une simple force physique :* telle la chaleur ou l'électricité ; plus elle s'éloigne du foyer producteur, de son foyer animique, plus elle est faible : « Il se forme une série de couches analogues à peu près équidistantes, dont *la sensibilité décroît proportionnellement à leur éloignement du corps*[1]. » — M. de Rochas dira-t-il que ce n'est pas là sa doctrine?

Le *Progrès spirite*, dans son numéro de juillet 1907, s'en explique clairement. On veut prouver la survie, et remplacer les vieilles religions qui ont fait leur temps.

« Je leur expliquai (à des postulantes) que le spiritisme est absolument basé sur le fait expérimental, qui prouve la survie de l'âme, d'où découle pour tout esprit éclairé la morale *la plus pure*, ainsi que la *sanction de la responsabilité de nos actions*... Je leur disais encore que le spiritisme avait pour but le redressement des erreurs et préjugés où nous *avaient plongés les anciennes religions*, et entre autres *la religion catholique*, complètement déviée des sublimes enseignements du grand missionnaire Jésus. »

Le *Guide du médium guérisseur* ne pense pas autrement. Il estime que les spirites magnétiseurs sont les vrais successeurs des apôtres, et l'âme d'un désincarné, ancien médecin, reproche aux prêtres de se désintéresser des bons fluides. Tant de gens autour de nous ont besoin d'oxygène et d'azote ! Il n'y aurait qu'à vouloir pour les soutirer à l'air ambiant et les projeter au bon endroit des corps souffrants, et ils ne le font pas! — « Actuellement les soi-disant serviteurs du Christ ne savent plus, ne guérissent plus ; ils ont perdu la tradition ! prêtres catholiques, au lieu de prévenir le mal, vous attendez que la mort atteigne l'homme, alors vous apportez votre viatique, vous êtes des impuissants, devenus marchands de prières tarifées. » On guérit, cependant à Lourdes! Bien mieux, le Dr Baraduc a photographié, croit-il, la *vertu fulgurante* de ce viatique ! — Nous reviendrons sur cette merveille.

Le *Progrès spirite* insiste sur cette nécessité de refondre

1. *Sciences occultes*, p. 80.



les croyances de l'humanité : « C'est à nous, libres-penseurs spiritualistes, non inféodés à une Église, mais adorant Dieu en esprit et en vérité, de chercher un terrain d'entente où les âmes *assoiffées d'idéal* puissent se réunir dans le culte du vrai, du beau et du bien. C'est à nous de proférer le cri de la conscience moderne : « Arrière aux religions, païennes plus « que chrétiennes, qui ne pratiquent que le culte extérieur ! « Place à la *religion profondément sentie, sans dogme* et *sans* « *autel*, mais pleine de foi et d'amour, qui sera le véritable trait « d'union entre l'âme et Dieu ! »

Ce qui prouve que le diable ne perd pas son temps.

Quant aux autres occultes, ils ont déjà trouvé le « terrain d'entente ». La *Paix Universelle* déclare que le *Martinisme* est une *religion*, et que ses adeptes ont pour but principal de combattre le *sectarisme romain.*

Le but spirituel que poursuit la secte est « la réintégration *universelle* qui renouvellera « la nature, et finira par purifier le principe même du mal ».

C'est là une croyance commune à la plupart des occultes.

La solution chrétienne du problème humain est donc nulle et non avenue.

∴

On ne se douterait pas que le motif qui incite les spirites et les occultes à cette régénération spiritualiste, c'est un besoin de morale plus *pure;* la morale chrétienne ne suffit plus à ces âmes « assoiffées d'idéal », comme dit plaisamment M. Laurent de Faget. Et pourquoi l'Église est-elle « impuissante à tirer de son propre fonds la croyance nouvelle, la religion sans dogmes erronés »? Parce qu'elle n'a pas su expurger de son sein « les puériles pratiques de piété, pour ne laisser subsister que les doctrines philosophiques élevées et les principes de morale supérieurs nécessaires à l'humanité pour ne point défaillir ici-bas. »

L'Église n'a donc point ces principes de morale supérieurs qui empêchent de défaillir? demanderez-vous.

Non. — On lui reproche : « La morale spirite, quoique très rationnelle, semble trop *rigide*, comparée à celle du catholi-



cisme où il *suffit d'énumérer* ses fautes à un prêtre pour en recevoir l'absolution. Tandis que le spiritisme enseigne, avec *preuves à l'appui*, que nul ne peut être pardonné qu'après avoir réparé le mal, ou la faute, qu'il a commis. Ceci est la vraie loi de la justice de Dieu. Nul ne peut progresser sans avoir satisfait à cette loi. »

Ainsi la morale évangélique enseigne qu'on peut être pardonné sans réparer. Il paraît que, chez les catholiques, il n'y a pas la satisfaction, comme partie *nécessaire* du sacrement de pénitence!

On se demande où l'auteur de l'article est allé au catéchisme. Mais il est peut-être juif ou protestant, ou moins que cela.

⁂

Je retiens de cette profession de foi spirite que des doctrines de la secte découle « pour tout esprit éclairé la morale la plus pure, ainsi que la *sanction de la responsabilité de nos actions* ».

La récompense des bons, le châtiment des méchants, voilà les dogmes qu'on retrouve dans toutes les religions, chez les plus anciens peuples, chez les plus barbares comme chez les plus policés. Le dogme d'un ciel et d'un enfer fait partie de l'enseignement religieux des peuples, comme de l'enseignement philosophique. L'Évangile, par la bouche du Christ, a mis ces deux vérités dans une saisissante lumière.

Les spirites, qui trouvent la *sanction* chrétienne insuffisante, auront donc leur ciel et leur enfer.

Que deviennent les âmes après la mort? — Que font les bons? Que font les méchants? — C'est reprendre la question du Dr Bonnaymé : « Où allons-nous? »

Après la mort, les âmes ne vont ni dans un ciel, lieu *spécial* de béatitude, ni au purgatoire, lieu de purification, ni dans un enfer, lieu spécial de châtiment. Il n'y a pas de lieu « spécial », expliquent les occultes, il n'y a qu'un *état*, celui de désincarné, ou d'*esprit*. Et l'on est un *esprit bon, sérieux, bienfaisant*, si l'on a été vertueux ; on est un esprit *léger* et *malfaisant*, dans le cas contraire. Les *bons* et les *mauvais*



aiment à *errer* autour des lieux qu'ils ont habités pendant la vie terrestre, autour des personnes qu'ils ont aimées ou connues.

Mais alors, direz-vous, quelle différence fera-t-on entre les bons et les méchants? entre un martyr et son bourreau, entre un assassin et sa victime?

Voici :

Les *mauvais* seront des *esprits légers*, taquins, *méchants*, *menteurs*, *vaniteux*, *grossiers*, *ignorants*, que les *médiums peu vertueux* attireront à eux; ce que voyant, les bons esprits, dédaigneux de pareille compagnie, n'approcheront pas.

Prouvons ces théories bizarres par des citations :

« Il faut se reporter à ce principe fondamental que, parmi les esprits, il y en a de tous les degrés, soit en bien soit en mal, ou pleins de science, ou ignorants[1]. »

« Les médiums sont soumis à l'influence occulte des conseils des esprits bons et mauvais, les attirent ou les repoussent, selon les sympathies de leur esprit personnel; les *esprits mauvais profitent* de leurs travers comme d'un défaut de cuirasse, pour s'immiscer à leur insu dans tous les actes de leur vie privée. »

Ces esprits-là sont, sans doute, les damnés. Est-ce en faisant des plaisanteries aux vivants, en accumulant les mensonges et les actes malfaisants, qu'ils marchent vers cette *purification* suprême et ce *pardon* final que M. Albert Jounet, dans *Résurrection* (N. 79), espère pour tous les coupables ?

« Le fluide des *esprits inférieurs* peut avoir des propriétés *malfaisantes*, si l'esprit est impur et animé de mauvaises intentions. »

Son seul châtiment sera donc de n'avoir de relation avec les humains que par l'entremise d'un médium *imparfait*, qui, par ses vices, laisse la porte ouverte à leur invasion. — Le médium qu'ils tourmentent sera déclaré « obsédé ». Les honnêtes spirites le congédieront : « Tout *esprit* qui souffre la *discorde*, qui excite l'*animosité*, entretient les *dissentiments*, révèle par cela même sa mauvaise nature. »

1. *Guide du médium guérisseur.*



« Les *bons esprits judicieux* abandonnent peu à peu ces médiums; ils deviennent le jouet des *esprits légers* qui les bercent de leurs illusions. »

Les mauvais esprits s'amusent ainsi, et rien ne prouve qu'ils trouvent cela plus pénible que de passer le temps à débiter dans les groupes de grandes phrases humanitaires et creuses, comme le font les *bons esprits.*

C'est pour combler cette lacune que plusieurs les condamnent à se *réincarner;* c'est la doctrine d'un groupe d'occultes et de spirites, que nous aurons l'occasion d'étudier.

∴

S'il n'y a pas d'*enfer* pour les mauvais esprits, il faut reconnaître que le ciel des bons esprits n'est guère tentant.

Il faut d'abord savoir que l'âme qui vient de subir la séparation d'avec son corps, quel que soit son degré de vertu, reste pendant un certain temps comme *étourdie.* On s'en aperçoit à ceci : elle ne sait comment s'y prendre pour correspondre avec nous, et elle ne sait trop ce qu'elle dit.

C'est la *Revue scientifique et morale* du spiritisme qui nous renseigne sur ce point délicat :

« Nous savons par le témoignage unanime des spirites de toutes les parties du monde, que la séparation entre le corps et l'esprit amène pour l'âme une *période de trouble* qui peut *se prolonger assez longtemps après la rentrée de l'esprit dans l'espace.* » — C'est l'âme du Dr Hodgson, savant spirite, qui fournit les plus précieux renseignements à ce sujet.

Voilà une *béatitude*, pour les bons, qui débute mal!

« C'est une sorte de *léthargie spirituelle*, entrecoupée de rêves, pendant laquelle l'être désincarné ne se rend pas compte de sa *situation !!* »

« Beaucoup s'imaginent vivre encore de la vie corporelle; d'autres sont si troublés qu'on ne peut en tirer que des *phrases incohérentes.* » — « La mort amène presque toujours une sorte de torpeur, produite par l'ébranlement psychique, intense. » — « Il est clair qu'un esprit, dans cet état, ne se manifestera pas facilement, même s'il est aidé par d'autres



esprits. » — Seulement, il parait que cette malheureuse âme peut être *aidée* par un esprit incapable, et alors il y a des *lacunes* et des *confusions* pour les communications! — On croit rêver quand on lit ces extravagances.

Sachez aussi que ces malheureux esprits, dans leur béatitude si douteuse, auront l'ennui d'emporter dans l'autre monde leur fâcheux état de santé. On peut avoir son *périsprit malade!* — Lisez cet aveu :

« Une autre catégorie est celle des esprits *souffrants*, qui *voudraient* se communiquer à nous, mais qui ne le peuvent pas, en raison même de l'*état physique* de leur *périsprit*[1]. »

∴

La béatitude chrétienne ne se contente pas de faire reposer l'âme dans le sein de Dieu. La théologie enseigne que l'âme est puissante en Dieu et par Dieu, et que sa science et son pouvoir sont grands, et que ces âmes peuvent l'exercer en notre faveur, non par puissance naturelle, mais par une facilité surnaturelle que leur confère la béatitude.

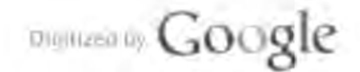
Dans le ciel spirite, la pauvre désincarnée ne peut rien faire, très souvent, même alors qu'elle se tient tout près du médium qui l'évoque, il lui faudra un intermédiaire; il lui manque un *rapport* avec ce médium.

Pourquoi cet intermédiaire qu'on évoque le possède-t-il, ce rapport? Les parents qui évoquent ne confèrent-ils pas ces vibrations sympathiques que possède un esprit étranger?

Les « esprits », dans la béatitude spirite, ne sont pas doués d'une grande acuité visuelle; je crois bien qu'ils voient un peu moins bien que nous et, en tout cas, chez eux comme chez nous, il y a des myopes et des presbytes, ce qui n'est guère encourageant pour changer de vie avec consolation :

« Il faut spécifier qu'il existe encore des degrés dans l'acuité de cette clairvoyance, et que tel esprit qui verra dans une chambre *éclairée* les personnes qui s'y trouvent, les distinguera *bien moins dans l'obscurité*. » — Notons encore que

1. *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, n° 12, 11ᵉ année.



si certains esprits ont le pouvoir de lire dans les livres fermés, à des endroits indiqués, comme le font également des sujets magnétiques, il en est d'autres qui se déclarent *incapables d'accomplir ces prouesses*; c'est pourquoi l'affirmation générale qu'un esprit, par le seul fait qu'il est désincarné, pourrait voir tout ce qui se passe ici-bas, ou prendre connaissance de documents écrits ou imprimés quelconques, est *tout à fait erronée*[1]. »

Aksakof prouve cette doctrine par de curieux exemples où un *esprit* n'arrive pas à découvrir des pièces de monnaie placées derrière une chaise. Finalement, après avoir fait une addition, l'esprit arrête l'opération : « J'additionnerai ; ce sera la fin, *car je suis fatigué.* »

Voilà ce qui doit encourager les âmes, pendant le trajet de cette vie d'épreuves! Ce qui n'empêche pas M. de Farget de s'écrier avec un accent lyrique :

« O pauvre terre de douleurs! Tu n'es encore guère, pour la plupart des hommes, qu'un *bagne*, où ils viennent s'épurer... Les spirites *seuls* savent bien comprendre tout cela. Aussi, doivent-ils être plus fermes que les autres pour résister aux maux de la vie. Ils ont, d'ailleurs, une foi sublime qui les soutient : la foi en cet au-delà de justice et d'amour où toute *souffrance noblement supportée* aura sa *compensation certaine.* »

Elle est belle, la compensation! — Combien j'aime mieux la voix douce ou terrible du Christ : *terrible*, quand elle parle de ces ténèbres extérieures et de ce ver rongeur, et de ce feu qui ne s'éteindra pas ; *douce*, quand elle murmure : « L'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille n'a point entendu ce que Dieu réserve à ses élus. »

Le christianisme console divinement, en projetant sur les tombes les clartés d'un *au-delà* vraiment digne de Dieu et de l'âme et proportionné aux vertus héroïques qu'il enfante. Quel triomphe pour lui que ces vingt siècles de sublime fécondité!

Les spirites ne nous promettent que *misères*, *souffrances* et

1. *Revue scient. et mor. du Spirit*, n° 1, 14e année.



langueurs (voir le numéro de juillet de la *Revue scientifique du Spiritisme*), et pour plus tard un *bain d'éther lumineux*. — C'est ce que le consolateur d'une mère qui vient de perdre sa fille a pu trouver de mieux. Il prête à la jeune fille ce discours à sa mère :

« A ton retour dans l'espace, un rideau noir que ta vue ne pourra percer se dressera entre nous, si tu ne sais pas supporter courageusement l'épreuve de la séparation...

« Le bonheur avec ta fille, dans l'éther éblouissant et éternellement harmonieux, ne vaut-il pas un effort? »

C'est le cas de redire après Victor Hugo :

> Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
> Diaphane habitant de l'invisible *éther*.

« L'éther éblouissant » est peut-être un peu hasardé, si nous en croyons le Dr Baraduc, qui, mettant une âme dans le *soi spirituel supérieur*, l'interroge et obtient cette réponse :

— A mes questions : Êtes-vous? — Réponse : Je suis.

— Qui? — Je ne sais pas; je sais que je suis.

— Comment êtes-vous?

— Une boule de lumière dans le noir!

Scientifiquement parlant, ce *soi supérieur* a raison : car l'éther n'est pas *lumineux*, encore moins *éblouissant*. Il a besoin de rencontrer des corpuscules matériels pour devenir tel.

Donc, dans l'éther, qui n'est pas éblouissant, les désincarnés, après être revenus de leur étourdissement, se livreront à des « courses vertigineuses à travers l'archipel céleste », et l'on se reposera sur « des îles fécondes ». On ira visiter, sans doute, les canaux de Mars et les glaciers de la lune.

On verra si M. Flammarion s'est trompé en plaçant dans un astre qui gravite autour d'un soleil voisin de *Gamma d'Andromède*, des hommes qui ne nous ressemblent point : *ils ont la tête d'une libellule et des ailes à musique*. — Ce serait une nouvelle attraction. Voir, dans *Uranie*, la description de ces sites enchanteurs.

Trouvez-vous que le ciel chrétien est bien pâle en face du



ciel des spirites? — Pour moi, si c'est ça le ciel, je me propose de soigner ma santé pour m'y rendre le plus tard possible!

*
* *

M. le Dr Bonnaymé se préoccupe de présenter à ses auditeurs les *motifs* de crédibilité à la foi spirite. S'il était démontré, par exemple, qu'il existe un *médiateur plastique*, un corps astral, cette découverte rendrait bien probable la doctrine occulte qui repose sur ce postulat. Voilà toute la thèse.

Eh bien! il faut y croire, car la science expérimentale semble bien en établir l'existence.

1° On peut recourir, tout d'abord, pour accréditer ce *médiateur*, au témoignage des philosophes, pense M. le Dr Bonnaymé.

La preuve philosophique serait, en effet, intéressante. Malheureusement pour sa thèse, M. le Dr Bonnaymé n'invoque pas les arguments philosophiques, c'est-à-dire la preuve *intrinsèque,* mais seulement l'affirmation de certains philosophes, c'est-à-dire la preuve purement *extrinsèque.* — A ce titre, nous pouvons lui opposer d'autres philosophes, et non des moindres.

Le Dr Bonnaymé a confiance en Leibnitz « parce qu'il parvint à établir la philosophie qui est peut-être la plus *sensée*, parce qu'elle tient compte de toutes les données ». Si l'on mettait en demeure le Dr Bonnaymé d'expliquer l'univers par la *monadologie*, il trouverait peut-être la tâche un peu lourde. Mais, passons.

Voici pourquoi l'on s'arrête à Leibnitz : « En outre, on lui doit d'avoir imaginé ce singulier *médiateur plastique*, sorte de substance intermédiaire entre le corps et l'âme et qui offre une analogie frappante avec la *force psychique* telle que nous la concevons. »

Leibnitz n'a jamais inventé un *médiateur*, sorte de milieu entre l'esprit et la *matière*, pour la bonne raison qu'il n'admettait pas la matière au sens où nous l'admettons. Leibnitz déclare que les *atomes de matière sont contraires à la raison*.



« Il y a grand sujet de douter si Dieu a fait autre chose que des Monades, ou des substances sans étendue, et si les corps sont autre chose que des phénomènes résultant de ces substances. » — Donc, il n'a pas besoin d'un médiateur *plastique* pour unir ses monades inétendues. — Leibnitz, dans sa lettre au P. Desbrosses, parle bien d'un *lien substantiel*, mais c'est pour unir les *monades* entre elles ; et il ajoute : « *Monades enim esse partes corporum, tangere sese, componere corpora, non magis dici debet quam hoc de animabus* (ep. XVIII). » — Qu'est-ce que vous voulez faire de cela?

Vous oubliez, aussi, que le *médiateur plastique*, tel que vous l'entendez, fut déjà réfuté par saint Augustin (ep. 13, *ad Nebridium*), et par saint Thomas, en maint passage, et notamment dans la question : *de Anima*, a. 9.

Aucun philosophe sérieux ne sert de caution à votre *médiateur*. En revanche, vous pouvez vous recommander du fou qui a nom Paracelse et qui déclarait « que les cordons de ses souliers en savaient plus long que Galien et Avicenne ».

2° C'est ensuite par un autre argument *extrinsèque* qu'on peut présenter le *médiateur plastique*. Sans doute, expose le Dr Bonnaymé, nous ne pouvons pas reproduire les phénomènes que Crookes affirme être réels. Je suis obligé de le croire sur parole et d'après le témoignage de ceux qui ont assisté à ces expériences.

« Or, quelle différence y a-t-il entre ce genre de certitude et celui de la religion, fondée sur les affirmations des apôtres qui ont vu les miracles de Jésus-Christ? » — Conséquence : Il faut croire au *médiateur* comme à la mission divine du Christ.

Il y a, tout de même, quelque différence.

Les témoins du Christ furent des saints, qui témoignèrent jusqu'au sang avoir vu des *faits publics, visibles à tous*, et souvent accomplis en présence des foules.

M. Crookes opère presque dans les ténèbres, pour éviter les rayons sous l'influence desquels le corps astral peut se dissoudre comme le sucre dans l'eau.



Dans ces expériences, se glissent tant de supercheries que M. Ochorowicz, un des expérimentateurs les plus connus, en a dressé le tableau :

A) La fraude consciente		
B) La fraude inconsciente	à l'état de veille à l'état de sommeil	Médianisme inférieur
C) Fraude partielle automatique D) Le phénomène pur	Médianisme supérieur	

Le Dr Crocq veut qu'on ajoute : *l'automatisme psychologique des assistants.* Bref, après les expériences de Rome (1893 et 1894), de Milan (1892), de Naples (1893), de Varsovie (1893-1894) faites en présence de savants tels que MM. Ochorowicz, Charles Richet, von Schrenck-Notzing, Lodge, Myers, Lombroso, on constate que rien ne se démontrait bien, et Charles Richet écrivit, en manière de conclusion (*Annales des Sciences psychiques*, février 1898) : « A mesure que les conditions devenaient plus précises, les résultats devenaient plus médiocres. » — Quant aux expériences de Cambridge, faites avec Eusapia Paladino, on attribua *tout* à la fraude consciente.

Voilà pourquoi, *sans nier les faits spirites*, nous n'avons qu'une foi partielle en M. Crookes. Et maintenant nous vous disons : Soit! tous les faits sont exacts. Cela prouve l'existence d'un *médiateur plastique* d'une force *psychique?* — Nullement! cela prouve les forces de l'au-delà, et nous sommes en train de discuter avec vous sur la *nature* de ces forces. — Nous disons, nous aussi, que ces agents de l'au-delà sont des *esprits*, mais nous avons trop le respect des morts pour en faire de pauvres *errants* de l'air, en quête d'une séance de spiritisme où ils se *fatiguent* à correspondre avec nous, selon notre bon plaisir et notre vaine curiosité.

Le Dieu rémunérateur a donné aux bons et aux méchants un sort plus conforme à sa justice et à sa sainteté.

3o M. le Dr Bonnaymé s'appuie ensuite sur les expériences de MM. Blondlot et Charpentier pour nous présenter le *dynamoscope* du Dr Collongues, grâce auquel on pourra *entendre* en quelque sorte le fameux médiateur.



On nous dit des expériences de Blondlot et de Charpentier :

« Vous connaissez sans doute les rayons N de MM. Blondlot et Charpentier. Des effluves lumineux s'échappent du bout des doigts et peuvent être décelés par la photographie. »

Mais ce n'est pas cela du tout! — Certains occultes, tels que Baraduc, Papus et autres, croient photographier les forces psychiques qui s'exhalent par le bout des doigts; l'expérience touchant les rayons N est bien différente.

Partant de ce principe que tous les corps sont peu ou beaucoup radio-actifs, ces expérimentateurs ont cru découvrir que toute matière *en état de contrainte*, comme l'acier trempé, ou tout centre *nerveux* en travail, peut dégager certains rayonnements. Ils ont pensé les mettre en relief, non en les photographiant, mais en les recevant, au milieu d'une chambre obscure, sur un écran noir contenant du *phosphure de calcium*.

On a beaucoup parlé de ces rayons. Et, de fait, rien ne s'oppose à ce que tous les corps aient un peu de radio-activité. Cela ne prouverait rien en faveur des forces psychiques et vitales. Le *radium* n'a pas de périsprit. De plus, on trouverait ces rayons N également dans tout objet *comprimé*, dans une brique exposée au soleil pendant quelque temps, dans la lumière du bec Auer, dans une lame de couteau! — Si vous *sifflez* d'une façon aiguë, la poudre phosphorescente s'illumine.

Le célèbre Papus, parlant au nom des occultes, n'attacha qu'une médiocre importance à ces radiations : « Pour les occultistes, écrivait-il, on n'a pas encore atteint le domaine des forces *astrales*. »

Le phénomène des rayons N est *si faible* « *qu'il faut*, explique le Dr Charpentier, *pour mieux observer le phénomène, ne pas regarder directement le sulfure, mais porter ses regards à côté* ». — Le même savant fait cet aveu : « *Les opérations sont si délicates que je fus assez longtemps, je l'avoue, avant de les saisir.* »

Il y avait tout lieu de craindre l'entraînement et la suggestion scientifique, pour ne pas dire l'hallucination. — C'est fait.



M. Emile Gauthier, dans sa chronique scientifique, écrivait en mai 1906 : « On me demande où en sont les rayons N? — La vérité m'oblige à dire que cette question n'a pas fait un seul pas en avant. Il semble, en revanche, qu'elle en a fait plus d'un... en arrière.

« On ne compte plus, aujourd'hui, les expériences négatives...

« On en vient à conclure que ces phénomènes, *purement subjectifs*, relèvent du domaine de l'hallucination — d'aucuns même disent : de la mystification.

« Ceux qui croient encore aux rayons N — et en dehors de Nancy ils sont rares — en sont à refuser à se prêter à la discussion contradictoire. C'est là en matière scientifique le plus fâcheux des symptômes. »

Nous livrons ces réflexions aux méditations du Dr Bonnaymé.

∴

Quant à son *dynamoscope*, c'est un vieil instrument inventé pour ausculter à l'aide de certains sons perçus par le bout des doigts. Personne ne s'étonnera que les mouvements fibrillaires ou le flux sanguin projeté avec violence produisent des résonances, donnant pour résultante un son appréciable. Qu'un instrument capable de faire percevoir distinctement ces bruits soit utile au diagnostic, et ait sa place à côté des autres instruments utiles, la chose est bien possible, et nous laissons à d'autres le soin d'en juger.

Mais quelle affirmation gratuite que celle qui prétend faire du dynamoscope un instrument pour constater les *forces psychiques*, ou même les simples esprits animaux ! Les occultistes les mieux qualifiés, du reste, n'ont jamais songé à cette opération fantaisiste. Non seulement le dynamoscope du Dr Collongues, mais ses expériences mêmes, qui ne visaient point les forces occultes, sont un peu oubliés. Le Dr Bonnaymé s'en plaint naïvement : « Quoiqu'elle date d'une cinquantaine d'années, je m'étonne qu'on n'y ait pas attaché plus d'importance, étant donné qu'elles confirment les assertions des magnétiseurs. Ces faits méritent d'être rapprochés



des faits découverts par MM. Blondlot et Charpentier. »

Nous sommes de l'avis de Papus : « On n'a pas encore atteint le *domaine des forces astrales!* »

4° Après le *dynamoscope*, le Dr Bonnaymé nous présente le *bioscope*. Une aiguille suspendue par un fil se déplace au-dessus d'un cadran. Cet appareil a pour but, dans les intentions du Dr Collongues, son auteur, d'enregistrer la sécrétion cutanée par les deux mains et d'établir la correspondance pour déterminer l'état de santé. C'est un *hygrodermomètre parfait*, explique le Dr Bonnaymé.

Nous ne voyons pas ce qu'un tel instrument puisse nous révéler de l'existence des forces *psychiques* ou du corps *astral* : « C'est un instrument, nousdit le Dr Bonnaymé, que l'on peut ranger parmi ceux qui sont *destinés à mesurer* la force *psychique*, quoique ce ne soit pas là son *but principal.* »

Il est regrettable qu'un des auditeurs du conférencier ne lui ait pas fait cette simple objection : « Comment pouvez-vous distinguer, au milieu des influences physiques que votre instrument a pour but d'enregistrer, les influences *purement psychiques?* » La réponse eût été intéressante.

C'est parce qu'ils comprennent cette objection que les maîtres de la science occulte, tels que Baraduc, Papus, de Rochas, ne veulent opérer qu'avec des *instruments qu'on cherche à protéger contre toute influence physique.* Ceux-là ont des craintes et des doutes qui n'effleurent pas l'âme confiante du Dr Bonnaymé.

Ainsi le Dr Baraduc fait mouvoir son aiguille sous une cloche où le vide a été fait pour arrêter les influences calorіques. Il opère, une autre fois, à travers un bloc de glace de 10 centimètres d'épaisseur. — Prévenu que l'*alun* en solution concentrée était un agent adiathermique plus sérieux, il enveloppe sa cage de verre d'une cuirasse d'alun. — Bref, le Dr Baraduc cherche à écarter *toutes les influences physiques*, parce qu'il sait que l'expérience serait *nulle* sans toutes ces précautions. — Le Dr Bonnaymé, lui, y va de confiance avec son hygrodermomètre, et il s'étonne de n'être pas imité. Ce n'est pourtant pas par de la chaleur et par de l'électricité que l'on prouve l'âme. — Vos biomètres ne parlent que de cela!



Malgré tous ces isolateurs, aucun instrument n'est à l'abri des objections. Dans de récentes expériences, contrôlées par l'éminent physicien Branly, le Dr Baraduc dut convenir qu'il passait des influences *physiques*, au jugement du Dr Branly.

La force psychique ne s'est pas encore révélée par le *biomètre* de Baraduc, en dépit des cuirasses d'alun, de mica, de collodion et de soie; et encore moins par le *bioscope* de Collongues.

Pour établir solidement l'existence de l'âme, sa spiritualité, ses responsabilités morales, il vaudra mieux s'adresser à la saine philosophie et adhérer scientifiquement au fait historique d'une révélation évangélique qui achèvera de nous instruire, et répondra sûrement à cette triple interrogation : *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?*

Chanoine GOMBAULT,
Docteur en philosophie.





Les Démons devant la Nature et la Science

CHAPITRE PREMIER

LES DÉMONS COMBATTENT LA NATURE (suite)

Nous n'avons qu'à reprendre encore le même numéro du *Progressive Thinker* (27 juillet 1907). Il abonde en preuves récentes de cette vérité. *La fascination de la niaiserie* est le commun caractère de tous les faits qu'il raconte.

Celui qui signe *Le Pèlerin Hull* vient de voir mourir un membre de sa famille. L'oncle Tobie, beau-frère du mourant. avait promis de l'assister à la dernière heure, mais était mort avant lui. Or voici qu'auprès de son lit d'agonie, une dame, intime amie de la famille, se met à changer de visage à vue d'œil au point de représenter exactement celui de l'oncle Tobie et, d'une voix qui était exactement la sienne, console le mourant.

Faut-il que ce superbe humilié ait honte de lui-même pour se changer sans cesse en autrui! L'Évangile nous fait voir toute une légion d'esprits impurs, néanmoins purs esprits, travestis, sur leur demande, en un tas de pourceaux.

Certes, le diable est pour nous le plus redoutable des êtres; cependant le moyen âge, avec son sens chrétien si profond, l'a ridiculisé. Et là, comme en tant d'autres choses, il a eu raison.

Cet être est si terrible, si dangereux, si invincibe à l'homme, quand l'homme est seul, qu'en y pensant toujours à ce seul point de vue, on en deviendrait fou. D'ailleurs, il a vraiment un côté risible, et Dieu n'a pas voulu qu'en craignant les mauvais esprits par-dessus toutes choses, on pût les respecter. Il lui a donc laissé *les prestiges*, non *le prestige*. Cette considé-



ration rassure, console et sauve ceux qui ont conservé, avec le vrai goût de Dieu, la vraie saveur des choses.

Donnons avec plus de détail une histoire certaine qui, de Chicago où elle se passe (car elle n'est pas encore terminée), a fait le tour de l'Amérique.

Le 30 avril 1904, Willie Cooper, âgé de vingt ans, mourait d'une fièvre typhoïde. La famille remarqua que, le matin de sa mort, un nombre infini d'oiseaux, parmi lesquels un bel oiseau rouge, se tinrent sur la fenêtre de sa chambre sans s'effrayer de la vue des personnes présentes. M. Cooper en fut fort troublé et s'enfuit dans la cour. En rentrant il rencontre Mme Cooper qui venait lui dire que son fils était décédé.

Je passe sur les coups que plusieurs personnes de la maison de Cooper, sa fille, entre autres, et une de ses amies couchée auprès d'elle, entendirent dans leur lit pliant. M. Cooper le vida de toute sa literie sans faire cesser les coups à l'intérieur des tiges de fer.

Enfin l'on cessa de les entendre. Mais quatre mois après la mort de Willie, un oiseau rouge vint chaque matin becqueter les vitres à la fenêtre de la chambre de M. Cooper.

« Dès que mon pied frappe le plancher, dit-il au reporter du *Thinker*, cet oiseau est à ma fenêtre, il semble venir d'une treille appuyée au mur tout auprès. Nous n'y pouvions rien comprendre, mais nous finîmes pour nous habituer à ses visites. »

Le 6 février 1905, à cinq heures, il allait à l'étable, selon sa coutume, pour traire les vaches, un pot à lait dans la main gauche, dans la droite une lanterne. « A dix pieds de l'étable, dit-il, une forme d'homme s'éleva de terre juste en face de moi, je reculai et retirai ma lanterne en arrière pour l'en frapper vigoureusement. Alors je reconnus Willie. Il avait disparu avant que je pusse ouvrir la bouche pour lui parler. Il paraissait exactement tel qu'il était vivant. Le coin de son mouchoir sortait de sa poche, tout comme dans son portrait que nous avons là. »

Cooper demeura profondément impressionné de cet incident. En mars suivant, ayant entendu parler d'un médium



célèbre qui venait donner des séances, il alla le trouver. « Là, dit-il, j'eus pour la première fois une conversation avec l'esprit de Willie. Je lui demandai s'il était heureux et il me dit que oui. J'étais si ému que je ne pouvais l'interroger comme il eût fallu, mais il parlait pourtant. Il me dit que le bonheur des esprits dépendait de leur conduite en ce monde et que je devais, quant à moi. m'amender. »

Au printemps l'oiseau rouge revint. « Que signifie l'oiseau rouge? demande M. Cooper à l'esprit. — C'est mon emblème, père, répondit Willie. Il répondra à vos questions. Un coup veut dire *non*, deux coups *je ne sais*, et trois *oui*. »

Dès le lendemain, voilà toute la famille à interroger l'oiseau : « Nous eûmes de fréquents entretiens avec lui, dit Cooper, il ne répondit jamais à faux, mais plusieurs fois frappa deux coups pour dire : *Je ne sais pas.* » ...« Il a continué, dit-il encore, à venir jusqu'à présent, mais non plus régulièrement. »

Nous avons cru devoir donner presque entièrement cette histoire, célèbre en Amérique. On la trouvera peut-être fade. Elle l'est, en effet: mais elle nous montre où en est le protestantisme spirite dont ce pauvre homme est un fervent adepte. Il croit que Pierre, Paul et Jean consultaient les esprits et que Jésus-Christ surtout fut un fervent spirite : « Etant de tous les hommes celui qui communiqua le plus avec les esprits, son esprit personnel contenait plus de bien que ceux de tous les autres hommes. »

Observons ici que Willie, communiquant avec son père par le ministère du médium (on ne dit pas par quel procédé spécial), commence par lui déclarer qu'il est heureux, et ne lui demande rien. Les rares défunts qui apparaissent aux catholiques ne viennent que pour leur demander des prières.

Mais quelle n'est donc pas la légèreté des hommes qui acceptent pour consolateur de leur vie et directeur de leur science et presque de leur conscience un oiseau qu'ils interrogent et qui frappe du bec sur un carreau de vitre pour leur répondre? Et quel est cet oiseau qui parle ainsi sans parler? Un perroquet, sans doute, car son instructeur n'est pas bien loin de lui.



Le professeur James Hyslop, de Chicago, chef et leader de la Société américaine pour les recherches psychiques, n'a été guéri du matérialisme le plus complet (la maladie des médecins) que par les messages authentiques de ses défunts et surtout de son père.

Celui-ci lui avait donné un mot de passe, tandis que le médium en *transe* avait perdu toute notion de ses entours et de lui-même, pour bien s'assurer toujours et partout de son identité. Le docteur déclare qu'il ne l'a jamais dit à personne et, quelque médium qu'il lui plaise de consulter. sans en être connu, toujours c'est son père qui se présente à lui avec le mot de passe.

C'est ce qu'il affirmait tout dernièrement à des milliers d'auditeurs à la suite d'une conférence, dans une sorte de catéchisme où il répondait *cx abrupto* aux questions des assistants, ajoutant que ces phénomènes ne sont nullement inconciliables avec la foi chrétienne. Ce savant, qui devait commencer dans les premiers jours d'août à examiner le cas de l'oiseau rouge, tient que le progrès du temps ne pourra qu'unir étroitement les deux croyances.

Ce que nous croyons, nous, c'est que ce mot de passe identifiant le même personnage par l'intermédiaire de plusieurs médiums inconnus les uns aux autres prouve encore mieux l'identité de l'envoyeur que celle de l'envoyé.

Puis, ce que la raison ne peut nous apprendre, l'Église le décide et c'est une garantie que n'ont pas les pauvres protestants.

Leur aveuglement est devenu tel que, dans une séance de M. Standford, à Melbourne, en Australie, on a entendu ce grand docteur spirite raconter sa visite aux Catacombes où, parmi tant de sujets d'édification dont il semble chrétiennement touché, il a trouvé avec une bonne volonté dont il ne se rend pas compte de nombreuses inscriptions spirites sur les tombes des premiers chrétiens.

Ainsi tous ces spirites veulent être en même temps chrétiens. Pourtant on ne peut servir deux maîtres aussi opposés que Dieu et le diable.

Mais pour mieux voir comment ils l'entendent, traduisons une de leurs hymnes insérées dans la même revue.



CREDO HÉRÉTIQUE

Ce cher être nouveau qu'un chaste amour appelle
Et reçoit en ses bras comme un céleste don,
Il est immaculé dans sa conception.
Tout cœur honnête et vrai dans l'amour fraternelle,
Tout cœur qui plus que soi chérit l'humanité
Et qui n'a pas gardé de place pour la haine,
Celui-là, c'est un Christ. Que si sa foi certaine
Voit en lui le palais de la divinité,
Il devient le Sauveur du monde, en vérité.
Si, clouant à la croix nos grossiers égoïsmes,
Nos vils buts, nos autels et tous nos catéchismes,
Doux aux méchants, rendant pour la haine l'amour,
Souriant à l'envie, il prête chaque jour
Son courage et sa force au faible qui chancelle,
Oui, le mortel dont l'âme, ainsi qu'un divin feu,
Rallume tout espoir de sa vive étincelle,
Il est le rédempteur, il est le fils de Dieu.

Ella WHEELER WILCOX.

Autant de vers, autant de blasphèmes! Et voilà donc la femme à la fois protestante et spirite! Et voilà donc où en sont, de ce côté lointain de l'Atlantique (car, de ce côté-ci, la race anglo-saxonne semble décrire un mouvement contraire), voilà où en sont et où se précipitent les sangs unis des Celtes, des Anglo-Saxons et des Normands catholiques !

Et la langue même où ils écrivent ces horreurs est encore tout imprégnée de catholicisme. Plus que nous autres, Français, ils désignent les moments de l'année par les noms des saints dont ils ont renié le culte, et leur mot *dirge* (chant funéraire) n'est qu'un souvenir de l'antienne *Dirige* qui ouvre les Matines des Morts aussitôt après l'invitatoire. Ah ! dirigez-les de nouveau, Seigneur!

A quel degré d'enfantillage le spiritisme a conduit ses adeptes, le colonel Joseph Peters l'a raconté à ses propres dépens, et sans se douter quelle prose il faisait, à la Société de psychologie scientifique de Munich (*Uebersinnliche Welt*, de juin dernier).

C'est l'histoire touchante du sort, dans l'*au-delà*, d'un petit chien de sa défunte sœur, mort deux ans avant elle. Il était fort préoccupé de savoir si son petit favori la rencontrerait

dans l'autre monde. C'est dire que les occupations graves ne l'accablaient pas. Et voilà qu'un soir fort tard, ou plutôt une nuit, au moment où il sortait de chez un médium qui avait donné séance, une dame le rappelle dans l'escalier, lui demandant si sa sœur avait un petit chien gris. C'est que le médium, qui avait vu la défunte, la main appuyée sur l'épaule de son frère, la voyait encore en ce moment caressant, avec mille attentions délicates, le petit Tobie qui faisait mille sauts vers elle pour répondre à ses tendresses.

Et le colonel s'épanchait là-dessus en sentiments de sympathie pour les animaux, chiens et chevaux, qui, ayant partagé notre vie terrestre, ne peuvent manquer, sans y faire un grand vide, à notre vie ultérieure. Et il parlait, entre autres choses, d'après les esprits, de la vie éternelle où l'on change quelquefois, non plus de corps comme chez les Hindous, et encore ailleurs d'après d'autres esprits, mais d'âme.

Oh! comme le grand fascinateur le sait bien :

> Le monde est vieux, dit-on, je le crois; cependant
> Il le faut amuser encor comme un enfant.

Et il s'est fait *le plus grand des amuseurs*[1], et le plus perfide.

Aussi a-t-il des amusements ou plutôt des amusettes pour tout genre d'esprits : pour les sentimentaux, qui cherchent à amuser leur douleur, et pour les songe-creux, qui ne s'amusent que de ce qui ennuie les autres. On comprendra que nous n'ayons donné aucun exemple de ces dernières.

Nous venons de parcourir un ouvrage espagnol de 116 pages, avec figures, dicté d'un bout à l'autre par des esprits, par Franklin principalement : *Teoria de las verdaderas leyes de los fluidos*[2]; et qui peut passer pour le chef-d'œuvre de l'ennuyeux.

Et non pas sans quelques belles échappées ontologiques mêlées à des allégories pédantesques, où les vertus et les

1. C'est ce que La Fontaine dit de Platon, *Épître à M. de Harlay*.
2. Alicante, 1907, Muñoz, Alfonso el Sabio, 14.



vices sont expliqués par des fluides différents. Il faut bien que le génie s'échappe par quelque endroit.

Et cet enfant qu'est l'homme s'amuse ou, plutôt, se laisse amuser ainsi jusqu'à la fin, comme cette fervente spirite, récemment décédée, dont entretenait ses lecteurs, avec effusion, le même *Thinker*, du 27 juillet, et qui, entourée à son lit de mort des fantômes de tous ses parents, enfants, petits-enfants et grands-parents défunts, voyait, au dernier moment, sa grand'mère s'approcher d'elle et déposer sur son front la couronne de sa vie, tandis que le sinistre *impresario* criait de la coulisse à ses machinistes empressés : « Tirez le rideau : la farce est jouée! »

Pour en finir avec la *fascinatio nugacitatis*, empruntons encore au même numéro du *Thinker* une dernière histoire bien caractéristique.

A Toledo (Ohio), il y a une femme du monde qui ne fit jamais le métier de medium; qui n'a qu'à s'asseoir près d'une table, et ceux qui l'entourent à l'interroger, pour qu'aussitôt les esprits répondent par des *raps*. Si elle marche dans la chambre, les *raps*, délaissant la table, la suivent sur le parquet et sur tous les meubles qu'elle effleure.

Dernièrement, ayant évoqué l'esprit d'un fameux musicien et danseur, nommé Johanny Dolan, elle le somme, pour prouver aux incrédules son identité, de jouer le *Clog dance* (danse des obstacles).

« Aussitôt vint la réponse, et chaque note de la difficile danse fut *rappée* clairement et distinctement sur la table, sans une interruption ni un moment d'hésitation. »

« Cela démontre, dit la Correspondante, amie du médium, qu'*il y a bien là quelque chose d'intelligent, capable d'entendre et de répondre.* »

Certes, on pourrait encore aller plus loin et qualifier l'espèce d'intelligence. Car les bons esprits sont incapables de nous leurrer de ces amusettes et ce ne sont point les anges de Dieu qui traitent ainsi l'homme en enfant pour lui faire perdre de vue le sérieux de la vie et celui de la mort.



CHAPITRE II

LES DÉMONS TROUBLENT LA SCIENCE DE LA NATURE

Sommaire. — Démons instructeurs. — L'assassinat de Lincoln et les cheveux de l'assassin : leur rapport testimonial. — L'écriture sous le sceau : théorie physique d'une praticienne. — Les écritures scellées de M. Paul Gibier. — Communication de pensée sans signe par un télégraphe spirituel (d'après un message écrit sous le sceau). — Cette science conservée dans l'Inde (d'après le même esprit instructeur). — Les mots monnaie courante des humains, les démons faux-monnayeurs des mots. — La fausse science psychique est sans progrès comme sans spécialité. — Exemples nombreux. — Crookes, Paul Gibier et Flammarion. — Katie King très supérieure à ses successeurs des soirées psychiques. — Crookes fervent spirite. — Home et Slade non surpassés. — Eusapia n'est pas même nommée. — *Meditabitur ut aranea.* — La magie revient. — Tempêtes de préternaturel.

Après les démons amuseurs, nous allons voir les démons instructeurs, qui veulent amener l'homme à imputer leurs œuvres à la nature ; c'est-à-dire les démons psychistes, qui, par des apparences de faits physiques ou physio-psychologiques, éveillent et soutiennent l'amour-propre ombrageux des savants, incrédules à tout le reste, mais plus crédules que le vulgaire même à tout ce qui a la moindre couleur ou le moindre parfum de science.

Car il faut bien croire à cette heure à un véritable lâcher de démons sur la terre et à un prodigieux rallongement de la chaîne de celui que saint Augustin compare si pittoresquement à un chien à l'attache, aboyant et ne pouvant mordre.

Hélas! il mord aujourd'hui, même quand il caresse : le venin n'est pas seulement dans ses dents qui déchirent, il est surtout dans sa langue qui flatte, et la langue est si près des dents!

Ils s'en vont donc tout nous expliquer, ou, ce qui est beaucoup plus flatteur, nous mettre sur la voie (voie où l'on n'aboutit jamais et qui n'a point de fin) d'expliquer tout par des fluides et mille autres termes nouveaux et bientôt vieillis, que nous avons vus changer d'année en année et de



mois en mois et que nous n'osons tirer de notre vieille mémoire de peur qu'ils ne soient plus intelligibles... s'ils l'ont jamais été.

La vérité, c'est que la vraie magie d'autrefois a encore beaucoup d'adeptes; ceux du spiritisme ne se comptent pas, ils forment une église, ou plutôt des églises. Mais dans les milieux savants, la *science psychique* est plus en faveur que les deux autres formes du préternaturel, beaucoup plus dangereuse aussi, comme plus hypocrite : ici, en effet, le véritable opérateur, sous un masque de pseudo-science, rejette tous ses agissements, soit sur la nature inanimée, soit sur la nature humaine. Les preuves en abondent.

Le *Progressive Thinker* raconte, avec des détails très intéressants, mais trop longs pour être entièrement transcrits, que M. Hubbell, très connu pour sa science psychique, puisqu'il est un des promoteurs de cette science aux Etats-Unis, mit sur la table oratoire de Mlle Marguerite Gaule, médium et conférencière célèbre, une boite fermée contenant une touffe de cheveux prise au milieu de la tête de l'acteur David E. George, mort suicidé le 14 janvier 1903, pétrifié après sa mort, connu, d'ailleurs, pour n'être en effet personne autre que John Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln, échappé au châtiment de son crime.

Il ressemblait d'une manière frappante aux frères Booth, surtout à deux d'entre eux.

Or elle oublia de s'occuper dans sa conférence de la boite remise sur la table; mais au moment où elle passait devant lui pour sortir, M. Hubbell l'interpella sur ce sujet, et aussitôt, sans ouvrir la boite, miss Gaule se mit à décrire dans tous ses détails la scène de l'assassinat comme présente à ses yeux. Elle dit que le propriétaire de ce qui était dans la boite et qui venait du milieu de sa tête était mort par le suicide et qu'on l'avait pétrifié.

Le docteur, édifié sur le fait de la divination, n'a pas encore réussi à spécifier scientifiquement la loi en vertu de laquelle une mèche de cheveux prise sur la tête d'un homme peut manifester ses faits et gestes à une personne douée d'un fluide ou d'un flair ou d'un coup d'œil privilégié. La nature



n'a aucun signe dénonçant les causes physiques de la médiumnité.

Pour ce qui est de l'écriture sous enveloppe fermée, voilà qu'une praticienne, Sarah E. Butler, cherche à s'appuyer d'une théorie entièrement naturaliste.

Elle a un crayon qu'elle taille bien menu. Alors, l'enveloppe fermée étant devant elle, elle agite son crayon dans l'air pour le saturer des gaz sympathiques qu'elle énumère en prodiguant les termes d'une chimie cabalistique. La substance de la mine de plomb se subtilise en gaz aérien et c'est ainsi qu'elle passe naturellement, avec la pensée et le désir, dans l'enveloppe fermée où elle se matérialise en forme de lettres. Un balancement à droite opère le premier effet, un balancement à gauche obtient le second. Et tout est fait.

Cela vaut la théorie de l'opium. On ne comprend guère, on ne devine même pas le rapport de causalité qui pourrait exister entre un mouvement du crayon à droite et la dissolution de ses éléments dans l'atmosphère, ou un mouvement du crayon à gauche et les mots que les éléments reconstitués écrivent sous le sceau.

A supposer que les gaz de l'atmosphère, actionnés par un procédé si simple, eussent le pouvoir de dissoudre la mine de plomb et celui plus exorbitant de la faire entrer sous le sceau, le seul endroit où elle rencontre un obstacle à sa libre circulation, il faut à l'intérieur un chimiste pour la recomposer et un écrivain pour écrire.

A. Jeanniard du Dot

(*A suivre.*)



“ GLANES ” SPIRITES

I. — J'ai eu l'occasion, un jour, de discuter avec le Dr Rozier, de Paris, qui ne cache pas son faible pour la théorie des *réincarnations*. Ce savant, toutefois, ne veut point qu'on le fasse passer pour un anti-catholique, et cette note le différencie profondément de ses amis les spirites avancés, qui traitent nos dogmes de « blasphématoires » et rêvent la destruction du « sectarisme romain ». — Comme je lui objectais, puisqu'il se dit catholique, les décisions du Concile de Vienne qui enseigne que l'âme est la forme *immédiate* du corps — *per se, essentialiter, immediate* — ce qui gêne bien un peu la doctrine du *médiateur plastique*, il me répondit :

« Je me crois bon catholique malgré ces condamnations.

« Tout ce que je vous demande, c'est de conserver mon *corps astral* et mes *réincarnations* sans cesser d'être chrétien... »

Si vous insistez, disant que Pie IX a renouvelé, dans sa lettre à l'archevêque de Cologne, les condamnations portées par le IVe Concile de Latran, il répond encore : « Je prétends que ces doctrines du *corps astral* et des réincarnations sont des questions purement scientifiques, qui ne touchent en rien à la véritable doctrine chrétienne, contredisant peut-être des opinions, opinions *respectables et autorisées*, je le veux bien, mais incapables de faire tomber une virgule de la loi, ou plutôt de l'enseignement chrétien. »

Je serais pourtant bien curieux d'entendre un savant comme le Dr Rozier m'expliquer, dans leur origine primordiale, le monde et l'homme tels que les définissent les théoriens de l'occultisme à réincarnations.

Vous retrouverez cette attitude non moins déconcertante dans M. Albert Jounet, qui se dit catholique respectueux des



définitions et se montre le défenseur ardent de Lourdes et de l'Autorité pontificale.

Seulement, M. Jounet professe que les damnés seront un jour délivrés de l'enfer. Et pourtant, explique-t-il, il faut dire que l'enfer est éternel. Mais cela signifie que le Bien sera toujours séparé du Mal. Toutefois, il faut nécessairement que l'*attrait du bien* finisse pas l'emporter, si bien que les damnés, de plus en plus détachés du *Mal*, monteront vers le bien. L'enfer reste éternel, mais les damnés se sépareront du principe de la damnation éternelle. — Et c'est ainsi que tout se peut concilier.

Que si vous rejetez cette doctrine, c'est que vous supposez que le bien ne pourra jamais triompher du *Mal*. Alors, vous êtes *manichéen*, vous signifie M. Albert Jounet.

Et c'est par cette fissure faite au dogme de l'éternité des peines que certains occultistes, qui veulent se dire catholiques, font passer leur théorie des réincarnations. Pour émigrer, en effet, des confins du *Mal* aux frontières du Bien, il faudra passer par tout le système des purifications.

En quoi ces doctrines diffèrent-elles du plus pur *Gnosticisme?*

M. Albert Jounet n'en intitule pas moins sa Revue : *Revue catholique d'avant-garde*. Ne faut-il pas qu'il y ait des occultistes à tous les degrés! — C'est ainsi qu'avant d'être trente-troisième il faut passer par le grade de simple apprenti.

II. — Le premier chapitre de la Bible ne trouble en rien les idées cosmologiques de Messieurs les spirites. Ils ont mieux que cela à nous donner.

En bonne place vient de se placer le docteur en occultisme athénien, Dr Pol Arcas, qui nous annonce trois gros volumes sur le « Secret de la vie ». En attendant les détails, il nous initie lui-même aux grandes lignes de sa « Communication universelle ». — « Le Secret de la vie » est un système nouveau « basé sur la théorie du fluide universel »; il examine spécialement « la fonction mystérieuse du corps humain, comme faisant partie du système polaire, le *seul vrai moteur*



de l'Univers ». — Les trois gros volumes feront connaître à fond « ce *système polaire vital* », d'où tout découle.

« D'où viennent les premiers organismes vitaux? » se demande M. Pol Arcas.

Au commencement, était le fluide universel, dont l'*électricité vitale* est la force coordonnatrice et organisatrice par excellence. Voilà la cause primordiale et suprême.

Si vous voulez savoir pourquoi il y a des corps, et des corps vivants, non moins que des âmes pensantes, c'est que l'*électricité vitale* se divise en une foule de doubles *courants*, l'un *négatif* (—) *intellectuel*, c'est l'âme; l'autre positif (+), c'est le corps. La *Vie*, c'est l'union des deux courants; la *Mort*, leur désunion.

Il paraît, d'après M. Pol Arcas, que les antiques cosmogonies hellénique, indienne, hébraïque n'ont fait que défigurer par des symboles ces *notions premières*. Mais le *Dualisme* que toutes ces cosmogonies laissent entrevoir nous révèle ces courants contraires : *négatif* et *positif*, c'est-à-dire *intellectuel* et *dynamique*. De là vient que toutes les religions ont le dogme du *Bon* et du *Mauvais*, c'est-à-dire de l'*action* de l'esprit, et de la *réaction* de la matière. Cette apparence d'accord vient peut-être de ce que M. Pol Arcas a voulu copier l'antiquité.

M. Pol Arcas, après de « laborieuses recherches sur la nécrologie, la psycho-physiologie et l'anatomie du corps humain », a décidé de placer dans la masse cérébrale la fonction du courant *pôle négatif* — lisez : l'âme intellective —, et dans le grand nerf sympathique, ayant pour sommet le *plexus solaire*, l'autre courant, le *pôle positif* qui transmet le fluide aux différentes parties du corps.

L'influence mutuelle de ces deux courants produit le *mouvement*, la *chaleur*, la *radiation*, que l'électricité provoque dans la nature. — C'est la vie, qui consiste dans l'union des courants.

La *Mort*, c'est la séparation ou destruction du pôle *positif* par l'épuisement qui provient des cellules.

Alors le *pôle négatif* (esprit) restant sans aucune réaction, *se verse dans le vide*, entraînant avec lui la forme du corps.



Pourquoi ? — Parce que chaque particule du fluide *négatif* continue à maintenir la même *densité* qu'elle avait dans le corps pendant la vie

La théorie de M. Pol Arcas est tout de même dure à digérer, car, enfin, un esprit qui a des *particules*, qui a de la *densité*, cela vous renverse, quand on n'est pas préparé.

« L'esprit, après la mort, continue notre auteur, consiste en une monade qui se conserve par elle-même dans le vide, et qui ne peut pas s'unir avec d'autres esprits, dans la nature, en un seul et unique courant électrique, parce que la culture particulière de chacun, dans son état de vie, par ses *différents atomes*, est toujours mathématiquement différente de celle des autres. » — Les atomes de l'esprit ! M. Pol Arcas tient beaucoup à cette contexture *spirituelle* de ses esprits.

Il faut savoir maintenant que plus une personne est *intellectuellement* inactive, plus elle est riche en fluide *positif*, c'est-à-dire en élément *dynamique*. « Ainsi, explique notre auteur, les femmes, les enfants, les ignorants, se *meuvent* plus, et ont les *sensations* plus *subtiles* que les personnes aux pensées profondes » ; de là cette loi formulée par l'auteur : *Le mouvement se trouve en rapport inverse de la profondeur de la pensée.*

Comprenez-vous maintenant pourquoi les femmes sont d'excellents sujets pour les phénomènes télépathiques ? Pourquoi les phénomènes de motricité se retrouvent plus fréquents avec le médium-enfant?

Voici l'âme d'un désincarné qui cherche un milieu pour agir. Ce courant-négatif-intellectuel rencontre une épaisse couche de *positif* autour de cette femme et de cet enfant, parce que moins actifs, intellectuellement, et ce riche gisement de *positif* fait bien l'affaire de l'esprit désincarné. Il fait alors des merveilles.

Mais j'ai des doutes. Je ne trouve point que les phénomènes spirites concordent si bien que cela avec les renseignements que nous fournit M. Pol Arcas. — Car :

1°) Pour qu'un phénomène télépathique obtienne un plein effet, il est utile et nécessaire que le personnage *transmetteur* soit de robuste santé dans ses deux *courants*, ses deux pôles négatif et positif. C'est pourquoi M. Pol Arcas



prend comme sujet, dans ses commentaires graphiques, un homme *sain* d'esprit et de corps qui va périr dans un naufrage : il prend en exemple un cas de mort violente. — D'autre part, du côté récepteur, il faut un sujet peu *intellectuel*, une femme, un enfant, un ignorant, ou un sujet chez qui la vie intellectuelle sera momentanément suspendue; de là, les états hypnotiques provoqués.

Alors, explique l'auteur, le mourant « a naturellement conscience de son état, et l'excitation de ses forces corporelles en état de défense dispose de toute la quantité de fluide positif, de manière que l'envoi de la pensée de son état actuel en *tableaux successifs* soit plus vif qu'à l'ordinaire ». — Le fluide négatif fonctionne plus vivement, et envoie des « courants forts, contenant la succession des tableaux de l'état », jusqu'au moment où tout s'arrête par l'épuisement du fluide positif dû à la mortification des cellules.

S'il en est ainsi je voudrais bien savoir si la télépathie d'homme à femme est plus fréquente ou plus *intense* que la télépathie de femme à homme. Ce dernier cas devrait offrir des phénomènes plus *faibles*, si la théorie est vraie, puisque, chez la femme, la force unie des deux pôles devra construire des *fantasmes* moins vibrants, pendant que l'homme n'offrira qu'une faible réceptivité, par suite de son mauvais état *côté positif*, parce que intellectuel.

Or, voilà un fait récent qui donne un démenti formel à la théorie, car c'est une femme et une enfant qui émettent de vibrants tableaux, et c'est un homme, en état de *tension intellectuelle*, qui perçoit les *fantasmes* avec une acuité merveilleuse. Le fait daterait de 1901.

La Patrie publie la dépêche suivante :

« New-York, 24 juillet. — Le comte Schuwazoff, présidant une séance du tribunal, fut tout à coup en proie à une hallucination horrible. Il avait vu sa femme et sa fille frappées par la foudre, à bord d'un yacht. En raisonnant ses impressions, il repoussa cette vision, se disant que les siens n'avaient aucun prétexte pour prendre la mer. Une dépêche vint lui apprendre que son sinistre pressentiment s'était réalisé. »



M. Pol Arcas expliquera-t-il pourquoi cet homme en état de tension intellectuelle très grande, et très pauvre, en conséquence, de fluide *positif* — d'après la doctrine nouvelle — est le sujet d'une si complète manifestation ?

Les phénomènes de ce genre, où les notions nouvelles sont renversées, seraient nombreux à citer.

2°) Si nous voulons en croire l'auteur précité, les phénomènes de *matérialisation* n'ont plus aucun mystère dans sa théorie. Voici en quoi consiste ce qu'il appelle la *loi naturelle de la matérialisation :*

Tout esprit désincarné — *pôle négatif* du mort — est attiré vers tout corps *homogène* qui lui offre suffisamment de courant de *fluide positif.* — Il faut savoir que le fluide positif découle du corps humain par 14 *aiguilles électriques*, et forme une épaisse couche de fluide autour du corps : c'est à cela qu'est due l'extériorisation de la sensibilité. — M. de Rochas s'entendrait bien avec M. Pol Arcas, sauf peut-être sur la question des 14 aiguilles, que n'a pas découvertes le distingué colonel.

De cette couche épaisse de fluide positif partent des courants qui sollicitent les courants *négatifs* errants ; par leur rencontre et union se forme la matière *vitale;* c'est là que prennent naissance les phénomènes de la *matérialisation.*

Quand la force des deux courants (+) et (—) forme une épaisseur suffisante, il y a apparition *totale* de l'esprit invisible, et *matérialisation* parfaite. Ce fantôme reste visible jusqu'à l'épuisement du fluide *positif* fourni par le médium, épuisement que provoque l'*influence chimique du pôle négatif* — c'est-à-dire de l'esprit étranger.

La matérialisation sera *partielle*, on ne voit qu'un *pied*, ou une *main*, si le courant positif n'est pas suffisant, ou par suite de la *volonté* de l'esprit sur laquelle peut se régler la quantité positive absorbable. Si j'ouvre les recueils de phénomènes spirites, je n'éprouve que des déboires de la part de M. Pol Arcas.

Voici, en effet, que M. Crookes, dans ses expériences, nous montre un *médium* qui entre dans des *transes* obligatoires et qui tombe en léthargie. Le voilà anéanti dans son activité



intellectuelle; ce qui va permettre au fluide *positif* de se dégager en abondance. Le fluide est si épais, si coagulé, qu'il tombe avec bruit sur la table, sous forme d'étincelles. — L'esprit évoqué a l'intention de faire des merveilles.

Que voyons-nous apparaître? Un robuste et complet fantôme? Du tout, c'est une simple main qui se rend visible; bien mieux, c'est une *main d'enfant*, qui caresse les dames présentes !

Voici une autre expérience décrite par le savant russe Aksakoff : Le médium Eglinton entre en transes; une lumière apparaît. — L'esprit qui *veut se manifester* ordonne de *joindre les mains* pour donner plus de *force* au phénomène. En regardant *attentivement on distingua* un corps *ovale lumineux*, de la grosseur d'un œuf. — Et c'est tout.

Que manquait-il donc, dans ces deux cas, pour avoir une *matérialisation*, si M. Pol Arcas n'a pas abusé de notre attention?

Notre auteur formule et souligne en grosses lettres ce principe : « *Dans cette doctrine, aucun phénomène psychique ne sera jamais suffisamment expliqué.* — C'est du moins reconnaître que jusqu'ici toutes les théories spirites ont abusé de notre crédulité.

III. — M. Grimard, qui a écrit des ouvrages « recommandés » dans les groupes, tant la doctrine y est pure, est encore celui qui disserte le plus éloquemment sur l'origine des choses. Écoutons-le :

La *Matière* n'existe pas en soi. Il n'y a que l'Esprit. L'Esprit et la Matière coexistent de toute éternité; mais, *essentiellement*, ces deux mots n'expriment qu'une même idée, ne désignant qu'une *seule* et *même* chose.

« Oh! je sais bien, s'écrie M. Grimard, que cette affirmation paraît énorme; depuis les philosophes grecs jusqu'à nos modernes physiciens et chimistes, on regarde l'esprit et la matière comme à jamais irréconciliables. C'est sur cette *antinomie prétendue* que tous les Pères de l'Église ont basé leur dogmatique *aventureuse*. C'était pour eux le blanc et le noir, le bien et le mal, la sainteté et le péché. »



ments minéraux ou métalliques, *sommeillent*, dans leur puissance du devenir, toutes les imaginables *possibilités :* Plantes. animaux, hommes, Esprits glorifiés, y tressaillent dans la perspective de leurs futures métamorphoses! »

Et voilà pourquoi la charité devrait s'exercer jusqu'à l'égard des pierres du chemin.

« Grandiose, merveilleuse doctrine de solidarité entre tous les êtres que rattachent les liens d'une infrangible fraternité! »

Voilà ce qu'elle nous donne « cette matière exécrée que tant de philosophes, de moralistes et de théologiens farouches, maudissent et excommunient ».

Ch. G.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



L'HYPNOTISME

DANS LE TRAITEMENT DES HABITUDES VICIEUSES

Dans la nouvelle édition de son opuscule, si justement apprécié de tous les parents et éducateurs chrétiens, *l'Éducation de la pureté*, le distingué et vaillant directeur du Cercle des étudiants catholiques du Luxembourg, l'abbé Fonssagrives, a abordé la question, très pratique et très à l'ordre du jour, de savoir si l'on pouvait licitement faire usage de l'hypnotisme pour combattre, dans certains cas, les habitudes vicieuses des jeunes gens.

Avec une fermeté de doctrine qui suppose de sa part une grande sûreté de coup d'œil, et avec un courage dont nous ne saurions trop le féliciter, il se prononce résolument pour la négative.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'il était de bon ton, même dans le clergé, de ne reconnaître l'existence du surnaturel que le moins possible. On aurait craint de passer pour un esprit faible et crédule, si l'on avait osé parler publiquement du diable et des sorciers.

« Un sorcier est un fripon, écrivait le bon abbé Mullois, et celui qui l'écoute est un niais. » Le plus naïf n'était certainement pas celui qu'il pensait !

Et le P. Debreyne, qui était meilleur médecin que théologien, n'avait-il pas craint de reprendre pour son compte cet aphorisme d'un sceptique : « *A naturâ multa, plura ficta, a dæmone nulla*[1]. »

Un des rares bons effets du spiritisme fut de diminuer,

1. « (Parmi les faits extraordinaires) beaucoup proviennent de la nature, quelques-uns sont supposés, il n'y en a pas à être produits par le démon. »



parmi les catholiques, le respect humain sous ce rapport. Mais la conversion ne s'opéra que petit à petit ; on n'abandonna ses positions de méfiance vis-à-vis du surnaturel que pied à pied, et quand il n'y eut absolument plus moyen de faire autrement.

Et lorsqu'on ne put plus nier l'existence des phénomènes spirites, on se contenta d'en admettre le moins possible, en déclarant que ceux qui ne pouvaient être produits par les seules forces de la nature devaient être très rares, et que la plupart de ceux dont on faisait grand bruit devaient être attribués au charlatanisme.

Survint alors une nouvelle mue du magnétisme en hypnotisme, avec des dehors presque inoffensifs et avec une allure se prétendant scientifique.

C'en fut assez pour que les partisans de l'ancienne formule : *De surnaturel le moins possible !* se rangeassent à la suite des médecins, la plupart matérialistes, promoteurs de cette nouvelle découverte, et déclarassent que l'on pouvait expliquer scientifiquement, par le moyen de la mise en jeu des forces naturelles, à peu près tous les phénomènes de l'hypnotisme, et que, par conséquent, on pouvait en tolérer l'emploi, au moins dans certains cas et sous certaines conditions.

Le nombre de ces tenants a diminué d'année en année, surtout parmi les prêtres qui se sont donné la peine d'approfondir la question.

Les médecins, même catholiques, sont généralement plus tenaces, pour la raison bien simple qu'ils ne consentent généralement pas à envisager la question autrement qu'en faisant abstraction du point de vue religieux. C'est ce que le Dr Goix, dans son analyse sommaire du dernier ouvrage du Dr Grasset [1], a qualifié d'une expression pittoresque, en l'appelant la *laïcisation* de l'occultisme et du surnaturel.

Après les derniers travaux théologiques de premier ordre qui ont paru sur cette matière, il nous semble que la probabilité de la licité de l'emploi de l'hypnotisme en certains cas.

1. Voir le numéro précédent de la Revue.



même très restreints, est devenue tellement minime qu'elle doit être considérée comme n'existant plus.

Jusqu'ici, on s'était à peu près borné à juger de la licité ou de l'illicité de l'hypnotisme, d'après ses inconvénients, tant au point de vue de la santé qu'au point de vue de la moralité.

Lapponi lui-même, sur l'autorité duquel surtout s'appuie l'abbé Fonssagrives, n'ose pas en condamner absolument l'emploi dans *tous* les cas, et se contente d'en signaler les inconvénients physiques et moraux pour le défendre presque toujours.

« Au point de vue individuel, écrivait-il, l'hypnotisme, en pratique, est presque toujours funeste : et c'est à peine si, dans quelques cas très rares, il peut avoir une utilité, d'ailleurs plus ou moins discutable.

« Il est funeste pour la santé physique et pour la santé morale. Pour la santé *physique*, parce qu'il réveille les névroses latentes ; parce qu'il épuise l'activité cérébro-spinale : parce qu'il accoutume de plus en plus le sujet à l'état hypnotique ; parce que, dans cet état, le sujet peut être exposé à des chutes dangereuses, à des brûlures, à toute sorte d'accidents ; et parce que les hallucinations, fréquentes chez les sujets hypnotisés, peuvent conduire ceux-ci à des actes contraires à leur santé, à des mutilations, ou même au suicide. Pour la santé *morale*, parce que, peu à peu, l'hypnotisme fausse ou obnubile le sens moral ; parce qu'il expose à accepter, comme des vérités et comme des devoirs, les principes les plus insensés et les pratiques les plus criminelles ; et enfin, parce qu'en excitant l'amour du merveilleux, il ouvre insensiblement la voie au spiritisme. »

En s'en tenant toujours à ces inconvénients d'ordre purement extrinsèque, qui, à la rigueur, pouvaient, une fois ou l'autre, ne pas se rencontrer, il était impossible de condamner absolument l'emploi de l'hypnotisme, pour le cas, précisément, où ils auraient été absents.

Or, la thèse de la malice intrinsèque de l'hypnotisme a fini par prévaloir, et nous la considérons, désormais, comme



définitivement démontrée, en ce sens qu'il paraît évident que la cause en est certainement diabolique.

Déjà le célèbre P. Franco, aussi savant dans les sciences physiologiques qu'en théologie, avait posé les principes, qui n'avaient jamais été réfutés, d'après lesquels cette conclusion semblait devoir s'imposer : mais, par une réserve que, maintenant, nous regardons comme excessive, il n'avait pas osé l'affirmer catégoriquement.

A notre avis, celui à qui revient l'honneur d'avoir fourni tous les éléments pour trancher cette question, est le très docte Dr Hélot, enlevé depuis peu à la science et à la religion. Il avait eu la bonne fortune de rencontrer, dans sa clientèle, de nombreux cas de possession diabolique, et avait assisté, comme témoin ou comme expert, à près de cent exorcismes; aussi était-il qualifié *plus que personne* pour se prononcer avec assurance, en toute connaissance de cause.

Dans un premier ouvrage, paru en 1897, sous le titre de *Névroses et possessions*[1], tout en faisant encore, avec une certaine hésitation, quelques réserves, il s'efforçait de montrer que « nombre de phénomènes extraordinaires... attribués par les savants à des causes diverses, ne pouvaient s'expliquer sans l'intervention d'agents étrangers à notre nature ».

La même année, il faisait paraître un opuscule, qui eut rapidement plusieurs éditions : *l'Hypnotisme franc et l'Hypnotisme vrai*, dans lequel il prenait à partie le P. Coconnier, directeur de la *Revue thomiste*, principal champion de l'opinion favorable à la licité, et lui prouvait que pour arriver à innocenter l'hypnotisme, même dans ses manifestations les plus simples, il était obligé de le *tronquer*, et que toute sa théorie ne visait qu'un hypnotisme abstrait, de convention, et non pas l'hypnotisme tel qu'il existe en réalité. — L'opinion du savant Dominicain ne s'est pas relevée de cette réfutation.

En 1901, le même docteur publie un nouvel opuscule : *le Diable dans l'hypnotisme*, dans lequel il fait un nouveau pas en avant, et précise de plus en plus l'état de la question, en

1. Grand in-8°, 556 pages



démontrant, avec force preuves à l'appui, les trois propositions suivantes : « 1° l'hypnotisme est contraire à l'ordre divin, qu'il tend à renverser ; 2° le diable seul peut être l'auteur des phénomènes hypnotiques ; 3° l'hypnotisme est une évocation au moins implicite du démon. »

Enfin, en 1903, paraît, du même auteur, en deux volumes, une dernière étude, décisive cette fois, car elle n'a pas été et ne peut être réfutée ; elle porte le titre de : *l'Hypnose chez les possédés*. Nous allons la résumer brièvement.

Après avoir consacré tout le premier volume à traiter de la possession diabolique, en apportant de nombreux faits et exemples récents, et en les citant sous le contrôle et la garantie d'un saint et très savant religieux, qui s'occupe d'exorcismes depuis plus de vingt-cinq ans, il aborde dans le second la question de l'hypnotisme, et s'exprime ainsi[1] :

Il importe de bien définir ce que nous entendons par hypnose, et de préciser tout d'abord les phénomènes communs qui rapprochent cet état de la possession diabolique.

En quoi consiste l'hypnotisme ?

1° L'hypnotisé, comme le dormeur, est privé de la conscience de sa personne et de ce qui se passe autour de lui ; mais, *en plus du simple dormeur*, sous l'influence de son hypnotiseur, *il peut perdre la mémoire* de certains faits dont il a été témoin, et *conserver dans son esprit des impressions ineffaçables*, quoique fausses, ou *des suggestions irrésistibles.*

2° L'hypnotisé *a donc perdu*, du même coup, *son indépendance personnelle et sa liberté*. Il reste soumis *à la domination invincible d'une autre volonté que la sienne*, qui, par la suggestion, *peut le mener et le faire agir* comme elle veut, *sans résistance possible.*

3° Non seulement *cette volonté maîtresse* domine l'hypnotisé pendant son sommeil, mais *elle le détient* encore *après son réveil*, alors qu'il a recouvré la conscience de ses actes et sa volonté libre pour les actions non suggérées. La *volonté*, même récupérée avec la conscience, peut donc encore *être entravée, pervertie, annulée et forcée* par la suggestion hypnotique.

4° Circonstance qu'il ne faut pas oublier, cet état et ses suites sont nécessairement *cherchés et voulus* à la fois *par l'hypnotiseur et l'hyp-*

1. *L'Hypnose chez les possédés*, II, p. 4 seq.



notisé. Ce double consentement est, en effet, au moins une première fois (l'expérience l'a constaté), la condition *sine quâ non* de l'hypnotisme. Quelques exceptions ne font que confirmer la règle.

5° Enfin cet état de prétendu sommeil et d'accaparement, une fois obtenu, *ne peut cesser* sans l'ordre de l'hypnotiseur, et *peut se reproduire* indéfiniment sous l'influence du premier venu. Tous les effets de l'hypnotisme sont donc la conséquence, *non pas accidentelle*, mais nécessaire, directe, immédiate de l'état d'hypnotisme.

Ne cherchons pas plus loin, pour le moment. Ces cinq propositions, qu'aucun hypnotiseur ne pourra contester, suffisent amplement à nous montrer les rapports très intimes qui lient entre eux ces deux états, l'hypnotisme et la possession, si toutefois l'hypnotisme n'est pas lui-même une véritable possession.

Pour comprendre tout l'à-propos et toute la force de ce rapprochement, donnons ici la théorie de la possession, telle que le docteur l'avait exposée dans le premier volume[1] :

... On pourra considérer dans l'homme, d'une part, l'âme et ses facultés spirituelles, intelligence et volonté, qui constituent, à proprement parler, l'*esprit de l'homme*, et, d'autre part, le corps et ses organes, dont l'âme perçoit les impressions et sans lesquels elle n'aurait aucune relation avec les objets matériels.

L'âme, en tant qu'elle perçoit les impressions du corps, est souvent appelée l'*âme sensible*, pour la distinguer de l'*âme intellectuelle*, dont les facultés sont indépendantes des organes qui la servent.

Ce sont ces facultés sensibles et le corps lui-même, pris dans leur ensemble, qui constituent la nature animale et inférieure de l'homme, ou, si l'on veut, pour simplifier, l'*animal humain ;* Xavier de Maistre eût dit « la bête ». N'oublions pas pourtant que « la bête » et ce que le spirituel auteur appelle « l'autre » ne font jamais qu'une personnalité.

L'*esprit de l'homme* est le maître-né, le possesseur naturel de l'*animal humain* et, s'il était permis de séparer, en deux êtres distincts, les deux parties indivisibles qui constituent, pendant la vie, le composé humain, on pourrait dire que l'homme, véritable centaure, ressemble au cavalier monté sur son cheval. L'*esprit* serait le cavalier, l'*animal humain* sa monture. A titre de comparaison, cet exemple nous aidera peut-être à mieux comprendre ce qui va suivre.

Comme le cavalier gouverne sa monture, l'esprit humain gouverne les facultés sensibles. Avec elles et par elles il est maître du corps ; il le fait agir, le gouverne et s'en sert, en même temps qu'il le fait vivre et le conserve. Non seulement l'esprit est l'informateur de l'animal

1. *L'Hypnose chez les possédés*, I, p. 11 seq.



humain, il lui transmet encore ses impulsions et en reçoit les réactions sensibles.

Voyons maintenant en quoi peut consister la possession diabolique.

Le démon ne saurait agir directement sur l'esprit de l'homme ou le posséder. Il ne peut atteindre l'esprit que par les facultés sensibles et, même dans ce cas, il ne pourrait jamais forcer la volonté à vouloir ce qu'il veut. La volonté de l'homme reste toujours libre en elle-même de consentir ou de résister à celle du démon, Dieu ne saurait permettre qu'il en fût autrement.

Ce n'est donc pas l'*esprit humain* que le démon possède.

Mais, Dieu le permettant, le démon pourra s'emparer de force de l'*animal humain* et s'y établir, se substituer à l'esprit de l'homme dans la conduite et le gouvernement des facultés sensibles et du corps.

De ce fait, le démon arrache l'animal humain à l'esprit et prive celui-ci de son empire naturel. Ce n'est plus l'esprit de l'homme qui est le maître de son animal. C'est le démon, sautant en croupe et arrachant au cavalier les rênes du cheval, pour le conduire et s'en servir à son gré.

Selon la très juste expression du bon religieux[1], le cheval seul est *possédé*, le cavalier *dépossédé*.

Il y a donc dans la possession diabolique deux effets principaux :

Quand le démon s'empare de l'animal humain, 1° il enlève à l'*esprit de l'homme* la conduite et le libre usage de son *animal;* 2° il se substitue à l'*esprit de l'homme* dans la conduite de l'*animal humain*, malgré l'esprit de l'homme dépossédé.

C'est ainsi que l'esprit, tout en restant libre en lui-même et conservant sa volonté, perd en dehors de lui toute sa liberté d'action, puisqu'il ne peut agir extérieurement qu'à l'aide de son corps et de ses facultés sensibles, dont il se trouve dépossédé...

Toutes ces notions sur la nature de la possession diabolique étaient nécessaires à rappeler, pour que l'on puisse saisir les rapports d'identité qui existent entre elle et l'état d'hypnose.

Après avoir énoncé en cinq propositions, comme nous l'avons vu plus haut, ce qui constitue l'hypnotisme, notre savant docteur ajoute[2] :

La volonté humaine étant *essentiellement* libre, aucun être créé ne peut la forcer directement à vouloir ce qu'elle ne veut pas. La force qui fait agir le sujet dans l'hypnose ou dans la suggestion invincible,

1. Celui-là même qui servait de guide au docteur.
2. *L'Hypnose*, etc., II, pp. 6-7.



ce qui est la même chose, ne peut donc pas être maîtresse de l'*esprit de l'homme ;* elle ne peut agir que sur l'*animal humain*, qui par lui-même n'est pas libre.

L'hypnotisé se trouve ainsi absolument dans le même cas que le possédé. L'*esprit* est dépossédé de son *animal* et de sa liberté d'action au dehors; l'*animal* est passé sous la domination d'une autre force, qui s'est emparée de lui et le fait agir à sa guise.

Mais avant que cette force ne fasse agir l'animal ou ne l'influence extérieurement, l'animal, n'étant plus conduit par son maître naturel, et n'étant pas encore mis en mouvement par la force qui s'est emparée de lui, reste complètement inerte et insensible, sans qu'aucune autre force puisse le réveiller.

Voilà le sommeil hypnotique dans toute sa simplicité. C'est la *dépossession de l'esprit* et la *possession de l'animal* par une volonté nécessairement étrangère, puisqu'elle agit sans le concours de la volonté du sujet, et souvent malgré lui...

Afin de compléter cette démonstration, et avant de tirer ses conclusions définitives, le même docteur pulvérise, en passant, les principales hypothèses par lesquelles on s'est efforcé d'étayer la théorie naturaliste :

La force qui agit dans l'hypnose[1] est intelligente, car elle le prouve par ses effets. Quelle est son origine?

— Est-ce la peine de parler des simagrées bizarres et impuissantes qui accompagnent si souvent l'apparition de l'hypnose?

Simagrées *souvent inutiles*, dont les effets sont *inconstants* et *peuvent se remplacer* plus tard par la seule volonté de l'hypnotiseur, même demeurée secrète. Qu'elles soient un signal, un appel, on pourrait le croire, car il s'adresserait à une intelligence capable de le comprendre et d'y répondre; mais elles n'ont en elles-mêmes aucun des caractères qui constitueraient une cause efficiente de l'hypnotisme, tel que nous le comprenons.

— Les hypothèses physiques ne manquent pas; mais puisque la force qui se montre dans l'hypnose est intelligente, douée de connaissance, de raisonnement et de volonté, nous devons écarter d'abord, parmi les causes efficientes de cet état, les forces purement physiques et matérielles.

Invoquez tant qu'il vous plaira les influences et les réactions, les énergies et les affinités du corps; supposez toutes les émissions, les vibrations, les ondulations de la lumière, de l'électricité ou du magnétisme, de l'éther ou de la matière radiante; inventez et multipliez tous

1. *L'Hypnose*, etc., II, p. 9 seq.



les fluides imaginables, odiques, vitaux, nerveux, terrestres ou universels, escargotiques, si vous voulez : ils seront peut-être, pour la volonté devenue maîtresse et seule agissante, des moyens, des intermédiaires; mais leur présence et leur action fussent-elles absolument prouvées, ils n'en seraient pas moins *matériels et incapables d'agir raisonnablement par eux-mêmes...*

— Les simagrées dont nous parlons plus haut procurent le sommeil. Le fait est incontestable.

On peut naturellement provoquer le sommeil ordinaire par les procédés très divers usités chez les hypnotiseurs; que peut-on en conclure?

Ce sommeil, tant qu'il restera naturel, *ne sera pas invincible; il cessera de lui-même* à la première excitation suffisante; il supprimera la conscience pendant sa durée, *mais il nous enlèvera du même coup la faculté d'agir*, circonstance très importante, qui explique admirablement la possibilité et la licéité de cette éclipse momentanée de la conscience devenue inutile...

... — Nous avons démontré ailleurs qu'un Dieu infiniment sage, après avoir créé les êtres libres et leur avoir donné la conscience, comme son porte-voix et l'organe de sa volonté, ne pouvait, sans se déjuger et sans renoncer à son empire sur eux, leur laisser en même temps *la possibilité d'agir en se soustrayant naturellement et licitement* à ce guide obligatoire et essentiel.

Cette objection, à laquelle personne encore n'a répondu, nous paraît importante, car elle s'applique d'emblée à toutes les hypothèses naturelles qui voudraient légitimer l'hypnose...

... Sera-ce le concours des deux volontés de l'hypnotiseur et de l'hypnotisé qui soumettra directement les facultés sensibles, et indirectement les facultés spirituelles de celui-ci à la domination de celui-là?

Mais le concours des deux volontés ne dépassera pas la nature des effets que chaque volonté peut produire. Si les effets dépassent ceux qu'une volonté humaine peut engendrer, c'est qu'une volonté supérieure est intervenue.

Je dirais cent fois à un homme avec toute la sincérité et l'énergie dont je suis capable : « Je vous cède le pouvoir sur mes facultés et la conduite de ma personne »; et cet homme me répondrait-il chaque fois : « J'accepte le pouvoir que vous me donnez »; malgré l'accord le plus complet de nos volontés, le contrat serait sans effet, *pour cause d'impossibilité.*

Je resterais toujours le maître de mes actes et libre d'agir comme je voudrais. C'est mon essence.

Une créature humaine peut par la violence contraindre mon corps à des actes contraires à ma volonté; mais cette violence extérieure ne m'impose aucunement la contrainte intérieure de vouloir ce que veut mon bourreau et de faire *volontairement sa volonté.*



Aucune volonté humaine ne peut exercer sur mes facultés la contrainte intérieure et intime, que ma propre volonté exerce sur mes facultés et sur toute ma personne.

Aucune volonté humaine et étrangère ne peut, ni de gré ni de force, ni d'un commun accord, se substituer, dans la personne humaine, à la volonté de cette personne, et exercer à la place de cette volonté l'empire qui lui appartient exclusivement et par essence. L'expérience en est garant, la raison le démontre, et Dieu d'ailleurs ne le saurait permettre.

C'est un principe incontestable.

Et cependant la volonté de l'hypnotiseur et de l'hypnotisé, voilà les deux seuls actes vraiment constants et nécessaires dans les préludes de l'hypnose.

Analysons d'un peu plus près cette double action, et voyons enfin si cet *accord des deux volontés* ne contiendrait pas quelque chose de plus qu'un simple consentement, et ne pourrait pas devenir, non la cause efficiente de la force que nous cherchons, mais peut-être la cause occasionnelle de l'intervention de cette force.

— Quel est le véritable sens de ces deux actes : « Je veux être hypnotisé — je veux vous hypnotiser »? Signifient-ils uniquement, d'une part : « Je me livre entièrement à votre volonté », et, de l'autre : « J'accepte la domination que vous me cédez » ?

Les deux parties savent parfaitement bien qu'un semblable contrat est irréalisable *par leurs propres forces*. Si donc leur volonté est formelle et leur désir sincère, ce double acte renferme encore, au moins implicitement, *la volonté qu'une force, capable par son action de produire les effets voulus et irréalisables sans elle, intervienne pour les réaliser*.

Il y a donc de la part du patient et de l'hypnotiseur un *appel*, au moins implicite, à une force supérieure aux forces humaines, afin qu'elle produise ce que les volontés humaines seules ne pourraient opérer.

Or, ce qui dépasse toute volonté humaine, la volonté d'un être supérieur à l'homme peut le réaliser. Elle peut, *avec la permission de Dieu*, s'emparer de la nature inférieure de l'homme, de l'animal humain, l'arracher à l'empire de l'âme, la directrice naturelle, et s'en servir ensuite au gré de son caprice.

Le savant catholique le sait bien; car le phénomène de la possession diabolique, dont il ne peut douter, le lui prouve clairement. Et, s'il a pu étudier pratiquement quelques cas de possession, il a certainement vu les appels, plus ou moins directs, du possédé ou de son envoûteur produire exactement les mêmes effets que les simagrées de l'hypnotiseur...

Quoique ces citations soient peut-être déjà bien longues,



nous ne croyons pas devoir omettre la suivante, qui contient une précieuse confirmation de la thèse: nous voulons parler d'aveux obtenus des démons eux-mêmes au cours des exorcismes, et qui, au moins pour les catholiques, tranchent définitivement la question.

Voici le récit, tel que nons le trouvons consigné dans le même ouvrage[1] :

Le 29 juin 1888, fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, un vénérable religieux fut appelé près d'une jeune fille de quatorze ans, presque une enfant. Cette jeune fille, que, pour simplifier le récit, nous appellerons *Berthe*, venait d'être prise subitement, et pour la première fois, d'une crise violente, dans laquelle, perdant la raison, elle voulait se suicider.

Le soupçon d'une action cachée du démon, justifié par certains détails, vint bien traverser l'esprit du bon religieux; mais un médecin déjà consulté avait certifié, par écrit, que la jeune fille, « aux prises avec les malaises d'une menstruation difficile, était atteinte d'un accès de folie, caractérisée par des hallucinations accompagnées d'idées délirantes et d'impulsions au suicide ». Il concluait que la malade « devrait être dirigée d'urgence sur un asile spécial, où elle pût recevoir les soins convenables ».

En l'absence des signes certains d'une intervention diabolique, le religieux crut devoir s'abstenir de toute allusion à ses pensées secrètes.

Le 2 juillet, fête de la Visitation, *Berthe* fut donc internée dans une maison d'aliénés, où elle resta pendant trois ans, jusqu'en mai 1891.

Dans le cours de ces trois années, le religieux ne la visita que très rarement, soit à l'hôpital, soit chez ses parents, où elle revenait de temps en temps passer quelques jours, dans ses moments d'accalmie; mais ces améliorations, généralement subites, quelque complètes qu'elles parussent, duraient peu, et la malade était bientôt reprise de son mal.

Berthe se trouvant d'ailleurs entre les mains des médecins, le rôle du religieux restait limité à l'administration des sacrements. Il ne s'est guère occupé d'elle autrement qu'au confessionnal. Jamais il ne lui a parlé de ses doutes, pas plus à elle qu'à ses parents.

« J'ai constaté, dit-il dans ses notes, que *Berthe* était très intelligente, très sérieuse et réservée, pleine de foi et d'une piété solide, sans exagération. »

Malgré tous les efforts de l'art, les règles ne paraissaient pas; mais, à part ce désordre, la santé générale était aussi satisfaisante que

1. *L'Hypnose*, etc., II, 43 seq.



possible, et les médecins, déconcertés par ces retours subits et complets de la malade à la raison, subitement perdue de nouveau au bout de quelques jours, ne savaient plus que penser et que faire.

En 1890, au mois de novembre, *Berthe*, guérie encore une fois, revint dans sa famille; mais elle y fut bientôt reprise de ses accès, auxquels s'ajoutèrent de fausses extases, accompagnées de visions fantastiques, dont elle gardait le souvenir aussi bien que des faits passés pendant les crises.

Jusqu'à cette époque, elle paraît n'avoir présenté que des phénomènes de *double condition*, avec inconscience complète pendant la période de prétendue folie et perte de tout souvenir.

Le silence des médecins au point de vue des stigmates de l'hystérie et la qualification donnée par eux à la maladie autorisent à penser que, dans leur opinion, l'hystérie était étrangère aux symptômes constatés par eux.

Ce fut alors qu'une dame très pieuse, mais sotte et imprudente, qui s'intéressait à la jeune fille, crut bien faire en lui amenant un médecin pour l'hypnotiser.

Le docteur arriva pendant que *Berthe* était en pleine extase, entièrement privée de ses sens extérieurs. Elle fut hypnotisée dans cet état, sans qu'on prît la peine de la réveiller, et, répondant aussitôt à tous les ordres de l'hypnotiseur, elle exécuta sans hésitation les différents mouvements et les actes suggérés par lui.

A la suite de cet essai, l'état de la jeune fille ne fit que s'aggraver. Les crises augmentèrent de fréquence et de violence. La famille se vit obligée de ramener *Berthe* à la maison de santé.

Le redoublement des accès et des extases, qui venaient s'ajouter aux précédents symptômes, firent croire aux médecins que la malade était atteinte de la grande hystérie; c'est du moins l'opinion qu'ils émirent alors.

L'hypnose provoquée produisit encore un autre effet très regrettable. *Berthe* se sentait constamment pressée d'aller trouver le docteur qui l'avait hypnotisée. Et cependant elle ignorait complètement le nom et l'adresse de ce médecin, dont on ne lui avait jamais parlé, et qu'elle n'avait jamais vu, puisqu'elle était en extase et privée de ses sens pendant qu'il l'hypnotisait.

Toutes les nuits, elle voyait le mur contre lequel son lit était adossé s'entr'ouvrir, et le docteur paraissait devant elle. Elle le voyait distinctement s'asseoir sur son lit et fumer une cigarette. Cette hallucination n'a cependant jamais été plus loin, et rien de contraire à la pudeur ne vint troubler l'esprit de la jeune fille.

En mai 1891, une nouvelle accalmie permit encore à *Berthe* de rentrer dans sa famille, pour y passer quelques jours. Elle en profita pour se faire recevoir Enfant de Marie. Sa réception eut lieu le 30 mai.



Dans la nuit qui suivit, *ses règles parurent pour la première fois.* Les médecins, qui n'avaient pu obtenir ce résultat en trois années de traitement, lui avaient promis la guérison dès qu'elle serait parfaitement réglée. — C'est le contraire qui arriva.

Depuis l'apparition des règles, même en dehors des crises, une agitation continuelle et involontaire se faisait remarquer.

Le jeudi, 4 juin, veille de la fête du Sacré-Cœur, *Berthe* voulut se confesser, pour communier le lendemain. Elle se fit donc conduire à la chapelle, où son confesseur devait se trouver.

« La voyant agitée, raconte celui-ci, je la confessai rapidement, dans la crainte de provoquer une crise, et je lui dis de se rendre au parloir, avec sa tante qui l'accompagnait.

« C'est alors que j'appris qu'elle était Enfant de Marie depuis quatre jours, et, qu'à partir de ce moment, tout en gardant l'usage de sa raison, elle éprouvait une agitation très pénible, à laquelle elle ne pouvait résister.

« Je demandai alors à la jeune fille ce qui se passait en elle pendant ses crises. Et, soupçonnant sérieusement une intervention diabolique, mais sans lui faire part de mes doutes, je dis à *Berthe* ce qu'elle devait ressentir, supposé que son état fût dû à l'action du démon. La jeune fille tout étonnée dit à sa tante : « Mais d'où le Père sait-il ce qui se passe en moi[1] ? »

« Pour moi, ajoute le religieux, le démon était découvert. Il le sentait si bien qu'il se manifesta presque aussitôt.

« Qui es-tu ? lui dis-je. — *Le démon*, me répondit-il, et il mit en pièces le chapelet de *Berthe.* »

Le religieux resta convaincu que la Sainte Vierge, dont *Berthe* était devenue l'enfant, avait, en cette circonstance, forcé le démon à se manifester ainsi, la veille de la fête du Sacré-Cœur.

Le lendemain, *Berthe* communia, et, dans la journée, le Père alla chez ses parents, pour l'interroger de nouveau.

Dès son arrivée, le démon se manifesta.

« Il nous révéla, dit le religieux, qu'ils étaient en elle sept démons possesseurs depuis son enfance, *et que trois autres y étaient entrés, lorsqu'elle fut hypnotisée.*

« Je fis l'incrédule, raconte le bon Père, et je dis au démon : — L'hypnotisme est une nouvelle découverte de la science... Le diable se mit à rire : — *De la science! allons donc! Les médecins font notre affaire.* J'objectai : — Ce sont les forces cachées de la nature qui produisent les phénomènes de l'hypnose... Les rires du démon redoublèrent, *et il nous affirma que l'hypnotisme était son œuvre, que chaque médecin hypnotiseur avait un démon à sa disposition, et qu'un*

1. Ce religieux était le même que celui dont nous avons parlé plus haut, et qui, depuis de longues années, s'occupait d'exorcismes.



ou plusieurs diables entraient dans la personne hypnotisée, pour exécuter les ordres du médecin. »

Les parents de *Berthe* lui avaient soigneusement caché le nom et l'adresse de son hypnotiseur; mais le démon, dans ses apparitions, lui avait révélé l'un et l'autre. Et reproduisant devant les spectateurs tout ce que le docteur avait fait pour hypnotiser la jeune fille et les mouvements qu'il lui avait fait exécuter, le démon affirma par sa bouche qu'il la conduirait au domicile de son hypnotiseur.

Il se moqua ensuite des médecins, qui, pendant trois ans que *Berthe* avait passés dans leur maison, n'avaient pu reconnaître son état réel et l'avaient prise pour une folle. — C'était lui, le démon, révéla-t-il plus tard, qui avait arrêté chez elle le cours régulier de ses règles, afin de faire attribuer sa maladie à une cause naturelle.

Le lendemain, le diable se vanta d'avoir conduit *Berthe* pendant la nuit chez son hypnotiseur (mais seulement dans une vision symbolique, et non réellement). *Berthe* cependant a raconté tout ce qu'elle avait vu dans l'appartement du docteur, et des détails que certainement elle ne pouvait connaître ou deviner, mais que ses parents reconnurent exacts...

Les démons entrés chez *Berthe* à l'occasion de l'hypnotisme furent chassés le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, particulièrement vénéré par la jeune fille. Avec leur départ, cessèrent les visites nocturnes de l'hypnotiseur, qui, depuis le mois de novembre, n'avaient pas manqué une seule nuit.

Mais, le même jour, la bande chassée fut remplacée par un autre groupe, dont le chef se donna pour un *perroquet*...

Les démons, dans les visions qu'ils donnent à leurs possédés, prennent souvent des formes humaines ou d'animaux plus ou moins bizarres et altérées. De même, sans se montrer d'une manière sensible, ils affectent souvent chez les possédés, surtout pendant les exorcismes, les allures et les manières d'un animal ou d'un être humain parfois monstrueux.

Le chef de la nouvelle bande, composée de trois autres démons, se disait donc être un perroquet, et il en avait toutes les façons. Il jacassait, bavardait et criait comme un cacatoès.

« Quel est ton nom? lui demanda l'exorciste. — X... [1], répondit-il. — Tu veux dire Jacquot? répliqua le bon religieux, faisant allusion à ses manières et à sa voix criarde. — Non, c'est bien X... », insista le démon.

Les diables se donnent volontiers le nom de leurs chefs-d'œuvre : Judas, Voltaire, Luther, etc., qu'ils prétendent avoir formés; mais généralement ils ne se permettent cette irrévérence qu'après la mort de leurs victimes. Aussi, l'exorciste lui fit cette réflexion : « Mais le

1. X... était le nom d'un professeur de médecine, alors célèbre par ses expériences en hypnotisme.



docteur X... vit encore! Tu n'as pas le droit de prendre son nom! — Oh! celui-là, répliqua le démon, je puis bien le prendre d'avance! » Et il se vanta d'avoir formé le professeur X...

Quant aux autres démons venus avec lui, ils étaient absents, *à l'hôpital, où ils font leur métier.*

Puis, tout en jacassant, le *perroquet* X... se moqua de la fausse science. A propos des hypnotiseurs : *Ils finissent tous,* dit-il, *par devenir fous, ou ils se suicident, ou ils meurent subitement. C'est ainsi que nous faisons notre récolte.*

Au milieu de ces bavardages, *Berthe* revint à elle et recouvra sa liberté; mais pendant qu'elle s'entretenait librement avec les assistants, le *perroquet* s'amusait à la rendre tantôt sourde, tantôt aveugle, elle voyait l'exorciste, mais ne voyait plus ses parents. *Le démon répétait ainsi les expériences des hypnotiseurs.* D'une loquacité fatigante, il reprenait souvent la parole, cherchant à troubler les prières par ses plaisanteries. Ne représentait-il pas exactement la fausse science, qui ne veut rien entendre, pérore beaucoup pour ne rien dire, et dit sérieusement les choses les plus absurdes?

La nuit suivante (du 22 au 23 juin), *Berthe* fut transportée en esprit à l'hôpital, et le lendemain, pendant l'exorcisme, le *perroquet* s'interrompit brusquement pour annoncer qu'il partait pour cet établissement, où il avait un rendez-vous.

En effet il disparut un instant, mais ne tarda pas à revenir, en disant qu'il était trop tard. « L'expérience, ajouta-t-il, qu'on a faite sans moi, n'a pas réussi. Tu m'as retenu! C'est une après-midi manquée! On a remis l'expérience à demain. Tu n'as qu'à t'informer; tu verras si je dis la vérité. »

Puis il dit encore : — *Les hypnotiseurs ne peuvent rien obtenir sans notre intervention. C'est le démon qui fait tout, qui supprime la vue, l'ouïe et les sens, qui paralyse... Moi, je suis l'aide du professeur X...*

L'exorciste alors humilia le démon, en lui représentant son abaissement. Lui, autrefois ange de lumière, devenu l'esclave et le mystificateur de X...!! Puis il lui demanda : — Les personnes hypnotisées restent-elles possédées? — *Non,* dit-il, *pas toujours, mais nous rôdons autour, et l'âme est toute changée. Qu'une de tes dévotes se fasse hypnotiser; toute sa dévotion s'en ira... Chaque hypnotiseur a son démon.* — Mais l'hypnotisme, dit le Père, ne peut-il pas être l'effet des forces naturelles? — *Ah! Tu crois cela!...* C'EST NOUS QUI FAISONS TOUT... »

Nous arrêtons ici nos citations, estimant que la conviction entière, sans restriction, doit être faite, ou elle ne le sera jamais.

L'abbé Fonssagrives, qui, en se prononçant pour la tolé-



rance, même restreinte, se serait attiré des sympathies dans un certain monde, surtout de la part des médecins, a donc fait preuve de courage et de coup d'œil théologique, et nous l'en félicitons de nouveau, en déclarant, comme il l'a fait : « Nous proscrivons donc, d'une manière absolue, la pratique de l'hypnotisme en matière d'éducation de la pureté. »

S. Michel.

———×———



LA FAMILLE HERNADEC

(*Étude spirite*)

Le vénérable prêtre qui se donna la peine de m'initier aux beautés de la langue de Cicéron avait conçu l'ambition excessive de faire de moi un archéologue. C'était déjà beaucoup pour mes dix ans de décliner *Rosa*, et je n'eus que du dégoût pour l'Abécédaire de M. de Caumont. L'abbé ne se découragea pas; escomptant la passion que je mettais à lire des *histoires*, il me donna, un beau jour, un roman archéologique; c'était, si j'ai bonne mémoire, l'*Histoire d'une Forteresse*. D'habiles et savantes descriptions mêlées à la trame d'un récit passionnant, devaient forcément, dans la pensée de mon dévoué professeur, m'initier sans fatigues aux secrets du *roman* et de l'*ogive*. — Mais je sautais invariablement ces pages savantes, pour aller aux luttes palpitantes livrées sous ou sur les remparts. L'effet archéologique fut manqué.

M. Grimard a composé, à l'usage des novices, un roman spirite qui renouvelle cette tactique. Il intitule son roman : *La Famille Hernadec* ou *Les Vies successives*. C'est toute la thèse spirite qu'on y développe, à travers les phases d'une intrigue qui finit par un mariage, où l'on voit un parisien blasé, le sceptique Robert de Valdrome, épouser... devinez qui? Tout simplement *Velléda*, mais la *vraie*, vous entendez bien, la prêtresse patriote du temps de Vespasien, celle qui, livrée par ses concitoyens, figura dans le triomphe de Domitien. — Seulement, notre Velléda moderne n'est pas cette Velléda court vêtue, sculptée par Maindron, et qui, appuyée au tronc noueux d'un chêne, rêve, souriante, non à la liberté dont elle sera la victime, mais, peut-être, puisque prophétesse, à son futur hymen, dix-neuf siècles plus tard, avec notre jeune boulevardier.



M. Grimard professe la possibilité des réincarnations à surprises, et c'est ainsi que bien des bergères modernes furent reines autrefois, et bien des princesses, fières de leur apanage, deviendront bergères dans les revanches de la survie.

Suivons le roman, pour discuter la thèse de M. Grimard qui veut nous instruire par cette fable : *ridentem dicere verum, quid vetat?*

Jacques est un archéologue qui remplit une mission scientifique en Bretagne; il a le culte de la pierre, comme les anciens Celtes. C'est un sceptique, que séduit encore la beauté du paganisme gaélique. Robert de Valdrome est un sceptique fatigué! Jacques. pour réveiller en son ami les forces de l'idéal, le conduit au fond du Finistère, dans un antique manoir qui domine la baie des Trépassés.

Là habite Allan Hernadec et sa belle-fille Berthe, une veuve aux yeux rêveurs. Celle-ci a un fils, Hervé, jeune homme de vingt ans, et une fille, Velléda, qu'on n'appelle pas mademoiselle.

L'esprit désincarné du fils d'Allan est venu rendre tous les siens spirites.

Le vieil Allan a mis là toutes ses espérances. — Hervé est un extra-sensible, un voyant qui sonde l'invisible et converse couramment avec les désincarnés. Velléda se présente elle-même en ces termes à Robert de Valdrome, à qui Jacques, ami des Hernadec, à déjà fait la leçon :

Ce nom de Velléda me convient pour d'autres raisons, répondit la jeune fille avec un sourire énigmatique et sur un ton d'autorité singulier qui fit tressaillir Robert, il me convient parce que cette antique Velléda, prêtresse germaine, qui est venue en Bretagne sur l'ordre du collège des Druides pour y présider les prêtresses de l'île de Séna et qui, devant ce *menhir* que vous voyez là, a offert des sacrifices, a fait des évocations de morts, a prophétisé suivant les rites — que cette Velléda, vous dis-je, n'est ni plus ni moins que *moi-même* en qui elle s'est réincarnée!... Et voilà pourquoi ce nom est deux fois le mien.

Robert, le sceptique, n'éclate pas de rire; il garde le sérieux de M. Grimard. Et Velléda en profite pour commencer son petit cours de spiritisme, en s'appropriant un argument qui



fait partie de toutes les doctrines spiritualistes, et que le spiritisme a grand tort d'escamoter à son profit.

Avez-vous quelquefois réfléchi, dans les moments de lassitude qu'inspirent aux plus heureux les déboires de la vie, aux déceptions de l'esprit qui proteste, aux amertumes du cœur qui souffre et se révolte? Ne vous a-t-il pas semblé qu'elle est angoissante, intolérable, l'éternelle inconnue, que pose devant nous l'obscur problème des destinées humaines? Vous est-il possible d'admettre que tout doive se borner à ces quelques années courtes et misérables que nous passons sur la terre, car s'il existe pour quelques rares privilégiés tels bonheurs relatifs dont ceux-là même ne se contentent pas, combien y a-t-il de millions de créatures pour lesquels la vie n'est qu'un long et douloureux martyre!

Et la jeune Velléda, s'enflammant aux réponses encore trop indifférentes de Robert, de protester :

Je réclame une compensation quelconque à celui qui — et dans quel but? — nous a jetés sur cette terre de malédiction. Sous l'apparente et passive acceptation de nos misères se cache, tout au fond de nos consciences troubles et révoltées, une invincible protestation à laquelle il est aussi superflu d'imposer silence que de prêcher la résignation...

Quoi, la vaine recherche d'un bonheur matériel..., et, d'autre part, la *poursuite* désespérée, autant que passionnée d'un *idéal que réclament nos cœurs affamés de justice, de vérité, de beauté morale...* tout cela devrait nous suffire?

Ainsi parle M. Grimard par la bouche de Velléda. — Je lui réponds que cette tirade est connue; elle fait partie des arguments spiritualistes, et M. Cousin paraît en avoir inspiré M. Grimard par la leçon seizième dans son livre du *Beau* : « Toute chose à sa fin. L'homme donc a sa fin. Cette fin se révèle dans toutes ses pensées, dans toutes ses démarches... Ce besoin de l'infini est le grand mobile de la curiosité scientifique. L'amour aussi ne s'arrête et ne se repose que là... Sur la route, il peut éprouver de vives jouissances, mais l'amertume secrète qui s'y mêle lui en fait bientôt sentir l'insuffisance et le vide. »

Saint Augustin a dit tout cela en une phrase célèbre.



« Nous tendons à l'infini, continue Cousin; la mort vient interrompre cette doctrine qui cherche son terme de toutes nos puissances, et la surprend inachevée.

« Il est donc vraisemblable qu'il y a quelque chose après la mort, puisqu'*à la mort en nous, rien n'est terminé*.

« Regardez cette fleur, qui demain ne sera plus. Du moins aujourd'hui elle est entièrement développée : on ne peut la concevoir plus belle en son genre : elle a atteint sa perfection. La mienne, ma perfection morale, celle dont j'ai l'idée claire et le besoin invincible, et pour laquelle je me sens né, en vain je l'appelle, en vain j'y travaille ; elle m'échappe et ne me laisse que l'espérance.

« Cette espérance serait-elle trompée? Tous les êtres atteignent leur fin, l'homme seul n'atteindrait pas la sienne? La plus grande des créatures serait la plus maltraitée? Mais un être qui demeurerait incomplet et inachevé, qui n'atteindrait pas la fin que tous ses instincts proclament, serait un monstre dans l'ordre éternel. »

Voilà certes un excellent argument tiré des tendances idéalistes de l'homme. M. Cousin confirme cette preuve par celle tirée de l'ordre moral.

« A l'ordre physique qu'on ne peut guère nier de bonne foi, ajoutez la certitude, l'évidence de l'ordre moral que nous portons en nous-mêmes. Cet ordre suppose l'harmonie de la vertu et du bonheur ; il la réclame donc. Sans doute, cette harmonie paraît déjà dans le monde visible, dans les conséquences naturelles des bonnes et des mauvaises actions...

« Toutefois, cette loi nécessaire de l'ordre moral *n'est pas toujours exactement accomplie, elle doit l'être pourtant, ou l'ordre moral n'est point satisfait.* » (Leçon 17e.)

La conclusion philosophique sera donc pour tous : Donc, il faut que, par delà la tombe, Dieu, auteur de l'ordre moral, récompense les bons et punisse les méchants, car, ici-bas, les bons peuvent être opprimés et les méchants triomphants.

Et c'est la conclusion de M. Cousin.

M. Grimard conclut également à la survie, mais dans un au-delà où les bons continueront d'évoluer douloureusement à travers les siècles futurs, en compagnie des méchants qui



devront se purifier également, mais par des incarnations moins *select*.

Et voilà que les malheureux et les plus misérables de ce monde peuvent se dire, grâce aux spirites, par manière de consolation : Si l'Être suprême qui préside aux réincarnations nous a faits si misérables, c'est en punition de nos crimes commis dans un autre monde; résignons-nous. Que si nous sommes des bons que la Providence aura maltraités sans raison, c'est qu'il n'y a pas de justice dans la Nature réincarnante.

Donc, dans la doctrine spirite, ou bien les réincarnations sont faites sans justice, ou bien les malheureux de ce monde sont des criminels des temps passés: voilà de quoi relever la dignité des souffrants et des déshérités de ce monde!

Le christianisme a dit, au contraire : *Bienheureux les pauvres et les souffrants!*

Les spirites sont logiques en concluant à l'*immortalité* de l'âme; ils sont illogiques quand ils dépassent la portée des prémisses pour conclure, de ce besoin de l'idéal, à l'évolution indéfinie. — Cette plainte, Dieu l'entend aussitôt et il donne à l'âme vertueuse l'idéal qu'elle a désiré et aimé. Voilà la réponse du christianisme.

Les spirites diront-ils que, dans la doctrine chrétienne, le bonheur vient trop vite, s'il suffit d'une vie pour l'obtenir? — Si le christianisme fait de Dieu un Être trop bon et trop compatissant, c'est là un excès qui ne déshonore point l'idée de Dieu, et c'est un motif de désir et d'espérance qui a fait plus de saints que n'en fera, chez les spirites, la triste espérance d'évoluer presque sans fin dans l'interminable série des réincarnations.

Écoutez les aveux de Velléda :

> C'est pour expier mes erreurs et les excès de mon fanatisme impitoyable que j'ai dû, après de longues purifications, me réincarner pour m'élever dans les sphères supérieures.

Voilà ce qu'il en coûte de servir la patrie et de défendre le sol des ancêtres, et les autels contre les hordes d'envahisseurs!



C'est ainsi, continue Velléda, que j'ai revécu pendant le moyen âge. J'ai été sœur de charité, plus tard nonne dans un couvent dont la règle était des plus rigoureuses et où je me suis astreinte aux plus cruelles mortifications.. puis enfin je me suis réincarnée sous ma forme actuelle... Combien je suis heureuse d'avoir mis à profit mes épreuves successives, car la Velléda moderne comprend la fraternité, la tolérance, la pitié...

— Il paraît que la sœur de charité ne comprenait pas la fraternité, la pitié. On reste confondu des sottises que peut faire dire la théorie des réincarnations.

Comme si ce n'était pas assez d'évoluer sans fin dans des situations qui ne semblent guère s'améliorer — car enfin la sœur de charité et la religieuse pénitente me paraissent plus en état de purification que la jeune Velléda toujours pâlissante d'émotion devant les attraits de Robert, et qui se montre une petite bourgeoise toute affriolée de plaisirs — M. Grimard fait dire à son héroïne qu'une vie qui ne sait plus finir a dû nécessairement avoir un passé, et *naître* un certain nombre de fois. — Admirez la logique de cette conclusion :

Où serait la raison de cette longue destinée, si nous devions les chercher dans les soixante ou quatre-vingts années que dure tout au plus notre existence terrestre?

Ça manque de proportion, comme vous voyez! Il faut à cette vie sans fin un *prologue* presque sans fin, et même *infini*, car M. Grimard oublie de nous dire s'il y a un commencement. Il fait dire à Robert :

Qu'il se recule à jamais dans les profondeurs de l'espace, s'écrierait avec raison le vieil Allan; qu'il disparaisse, ce prétendu créateur, cet hypothétique organisateur des mondes!

— Ce qu'il faut à l'élève de M. Grimard, c'est l'espace infini du temps pour évoluer. Autrement, « ce serait bien la peine, en vérité, de nous octroyer des aspirations infinies, des ailes qui battent l'air, impatientes de s'élancer, pour rendre ces aspirations dérisoires et casser ces ailes frémissantes! »



Il paraît que l'âme qui se réfugie dans le sein du Bien, du Beau, du Bon infini, dans le sein du Père céleste, voit ses aspirations tournées en dérision et sent ses ailes cassées! Bien meilleure serait sa destinée, s'il lui était donné d'attendre dans les limbes spirites le moment de se réincarner! Et quels limbes!

— Oui, répondit Velléda, ces esprits nous entourent de leurs légions.

— Cette promiscuité me paraît assez inquiétante, reprit Robert, car, enfin, sont-ils bienveillants ou haineux, ces Invisibles?

— Ennemis et amis, répliqua Velléda, sont en effet *confondus* dans cette foule; mais ce sont ces derniers qui, au besoin, nous protégeraient contre les autres...

Et c'est après cette belle situation faite aux bons dans la vie de l'au-delà, que M. Grimard s'égaye lourdement du paradis chrétien :

L'âme parvenue à sa vie supérieure n'est pas figée dans la stérile immobilité où la relèguent certaines conceptions dogmatiques. Le paradis n'est pas ce séjour légendaire et quelque peu enfantin, où les âmes glorifiées, rangées par catégories, s'échelonnent sur des gradins où leur a été assignée par saint Pierre, sans doute, une stalle pour l'éternité.

Il paraît que dans le ciel chrétien on vous met dans votre petit coin, avec défense de bouger. Pauvre M. Grimard!

Il paraît aussi que les bienheureux selon l'Évangile ne travaillent pas au progrès de l'humanité, à l'accomplissement des lois éternelles!

Mais le rôle sanctificateur de la douleur, c'est le christianisme, ô spirites, qui vous l'a appris. C'est au christianisme que vous avez pris, en la démarquant, toute votre phraséologie mystique. Avant le Christ, qui parlait de dissoudre l'orgueil et d'exalter l'humilité? Ce n'est pas en vain que le monde, depuis deux mille ans, vit dans la lumière du christianisme. Vous aurez beau fermer les yeux, vous ne vivez que de l'éclat qu'il a projeté sur toutes choses. Si l'on retirait de vos doctrines ce qui appartient au christianisme et ce que



vous lui avez emprunté sans vouloir en convenir, il ne resterait de vos conceptions que des extravagances. Votre morale est un pastiche de la morale évangélique, auquel vous ajoutez je ne sais quelle vague tolérance, née de l'indifférentisme, tolérance toutefois dont vous n'entendez pas faire usage à l'endroit du christianisme. La suite du récit va le prouver.

*
* *

Il faut savoir que le manoir de Plogoff, où habitent les héros du roman, était hanté. Une nuit que de l'enfer de Plogoff montaient plus violents des cris de colère, entrecoupés de longues lamentations, le frère de Velléda, Hervé le *voyant*, prit une lanterne, descendit sur les bords du gouffre, et là, d'une voix vibrante il s'adressa aux invisibles :

— Frères, qui êtes-vous ? Que voulez-vous?

Et un dialogue mystérieux commence.

— Oui, je vous comprends, vous êtes les âmes de ceux qui, l'année dernière, firent naufrage dans la baie des Trépassés. Je vous vois, je vous reconnais, mes pauvres amis... C'est toi, Léonidec, toi, Hédic, toi, Yves, et vous deux, les frères Plouhenec!

Eh bien, mes frères, malheureux esprits que poursuit l'épouvante, que hantent les terreurs de la mort, écoutez-moi. *Je ne viens pas vous excommunier et vous maudire, comme l'ont fait tant de fois des prêtres*, ignares et fanatiques, qui ne savent rien du monde invisible...

Vous me *demandez ce que vous êtes* et où vous êtes, *ne sachant pas bien encore si vous êtes morts ou vivants.*

Eh bien, mes amis, vous vivez; mais non plus de la vie de ce monde. Vous habitez en des régions que ne soupçonnent même pas les hommes...

Pendant des semaines, après votre naufrage, vos dépouilles mortelles ont flotté parmi les écueils, et quand vos cadavres ont été déchiquetés par les vagues, ne voyant plus rien autour de vous, vous vous êtes imaginés que vous étiez maudits sans retour, et voués aux *flammes éternelles* (M. Grimard aura voulu dire : aux vagues éternelles), *parce que vos corps ne reposaient pas en « terre sainte »*. Et vous l'avez cru parce que les prêtres vous l'ont enseigné autrefois et que vous l'avez lu dans vos catéchismes.

Eh bien, ne croyez plus à ces doctrines mensongères. Il n'existe pas plus, cet enfer monstrueux, que n'existe ce paradis imaginaire que les prêtres, toujours les prêtres, ouvrent et ferment à leur gré!

Non, ni enfer, ni paradis! Ce qu'il y a, ce qui existe en toute réalité, c'est un ciel, qu'habitent les esprits glorifiés (?). Ce ciel, c'est l'univers entier, et c'est vers ces hauteurs sereines que vous devez monter.

Laissons de côté l'esprit sectaire de ces attaques. Dans la pensée de M. Grimard, l'Église enseigne qu'un marin est damné quand il gît au fond de l'océan, au lieu de reposer en terre sainte! Il a vu cela dans les catéchismes! Ce qui reste, c'est que, dans la doctrine spirite, il n'y a vraiment ni enfer ni paradis. Et l'on nous donne cette doctrine comme trop austère pour des catholiques qui ont une religion sans autorité, parce que sans aucune sanction efficace.

Ce qui reste encore, c'est que les défunts peuvent être des années sans savoir s'ils sont morts ou vivants, ne comprenant rien à cet au-delà où ils se trouvent jetés! C'est bien là « cet étourdissement » et cet état lamentable que nous avons déjà signalé, et dont le spiritisme murmure la consolante doctrine au chevet des mourants!

Hervé leur crie encore, à ces désincarnés sans le savoir :

« C'est parce que vous avez un corps fluidique, inséparable de votre âme, que vous devez vivre désormais de la vie spirituelle. »

Ils ont un « corps fluidique »! Les pauvres gens ne s'en étaient pas encore aperçus!

*
* *

La palme du blasphème revient au vieil Allan :

Oh! ces dogmes blasphématoires! Quand donc sonnera l'heure de l'universelle purification? Quand se tairont toutes ces voix mensongères qui prêchent aux hommes l'avilissante doctrine du salut par la grâce, outrage perpétuel fait à la justice de Dieu. Mais source d'incalculables richesses pour ceux qui en ont empoisonné les peuples.

Voilà comment Messieurs les spirites traitent une religion qui a fait tant de saints, non moins illustres par le génie que par la sainteté, et qui a converti tant de hordes barbares à la civilisation. On est pris de pitié pour des hommes que l'aberra-



tion intellectuelle et morale peut porter à de tels excès. — Et ce sentiment de haine est commun à tous les spirites, quoique la plupart affectent un langage plus modéré.

M. Grimard continue de maudire en ces termes :

Écoutez ces pages véritablement inouïes qui, sous la forme habituelle de catéchisme, résument les éléments fondamentaux de cette dogmatique où le terrifiant et le grotesque se combinent en doses sensiblement égales, et dites-moi s'il n'est pas horrible d'avoir à constater que c'est de ce « pain »-là que vit l'humanité dite chrétienne et civilisée, depuis vingt siècles !

Et le vieillard tirant de sa poche quelques feuilles de papier lut, en accentuant, les étranges lignes suivantes :

— Pourquoi toute créature humaine est-elle coupable, dès le moment de sa naissance ?

— Parce que Adam a mangé une pomme, fruit défendu, et que tous les hommes, en tant qu'héritiers d'Adam, ont été déclarés passibles de cette première faute.

— Quel est le salaire de ce péché *inexpiable*, et cependant *bien véniel* en apparence.

— L'enfer éternel.

M. Grimard n'a donc jamais réfléchi à tout ce que contient la première désobéissance.

Ève sait très bien qu'elle se met en opposition grave avec le commandement divin et que la conséquence sera un mal terrible, appelé mort, qui tombera sur sa race si elle échoue dans son projet. Mais elle espère que tous deux deviendront les égaux de Dieu, et que dès lors la lutte ne sera pas inégale. Si Ève avait pu détruire Dieu, à ce moment, elle l'eût fait, puisqu'elle veut s'opposer à Lui avec des chances égales de puissance.

Elle ne voit que l'exaltation de l'homme, et commet, en pleine lumière et en pleine grâce, un effroyable péché d'idolâtrie.

La tromperie du démon n'excuse pas tant d'ingratitude, d'orgueil et d'impiété.

La miséricorde divine a résolu le problème de ce péché *inexpiable* en lui-même et qui méritait bien le rejet de notre race.



Le vieil Allan continue :

— Nul ne peut échapper à cette épouvantable punition?
— Quelques hommes seulement.
— Quels sont-ils?
— Ceux qui croiront aux mérites de Jésus-Christ mort sur la croix.
— Mais au moins ce cruel sacrifice sauvera-t-il tous les hommes de l'enfer?
— Non, mais ceux-là seuls que Dieu a prédestinés aux joies du paradis.
— Mais il est donc impossible à ceux qui ne sont pas prédestinés de se sauver par quelque moyen que ce soit ?
— Assurément; ils iront au feu éternel.
— Et s'il est parmi les non-prédestinés des hommes, chrétiens ou non, des hommes intègres et droits qui pratiquent, dans la mesure de leur faculté, toutes les vertus possibles... s'efforcent d'atteindre à l'idéal de justice où les poussent les plus nobles aspirations?
— Qu'importe tout cela! Un Père de l'Église n'a-t-il pas dit que les plus éclatantes vertus humaines ne sont que des « péchés splendides »! Tous ces gens-là iront au feu éternel.
Les non-prédestinés sont condamnés d'avance. Ils n'ont été créés que pour satisfaire à la justice de Jéhovah.
— L'Eglise nous parle cependant du purgatoire. A quoi sert-il?
— A la délivrance d'âmes qui attendent qu'on les ait rachetées par de pieuses offrandes. L'Église a institué un système de mesures préventives contre l'enfer, appelées *indulgences*, et contre lesquelles Martin Luther a eu l'infamie de protester publiquement.
— L'argent des fidèles serait donc, en cette circonstance, plus efficace que les mérites du sang du divin crucifié?
— Question mal séante et impie qu'on ne peut se permetttre à l'égard d'un dogme établi par l'Église infaillible.
— Les fautes étant personnelles ne réclament-elles pas une expiation également personnelle?
— Les dogmes ne se discutent pas.

Voilà un exemple de prétendu catéchisme romain... à l'usage des spirites. Il est vraiment gai, M. Grimard.

1° Dans la religion catholique, les fautes sont personnelles, et l'expiation est personnelle : mais comme il y a communauté de biens spirituels, pour l'Église, on peut *aider* son prochain par ses prières, ses pénitences et ses bonnes œuvres. Tout cela, fait pour le Christ et par le Christ, prend une valeur toute surnaturelle aux yeux de Dieu. Les spirites qui

croient avoir inventé la *pitié*, la *compassion* et la *fraternité*, le trouveront-ils mauvais?

2° Un des moyens efficaces pour *aider* son prochain, après la mort, est d'user des *indulgences*, qui s'acquièrent le plus ordinairement par les prières et les bonnes œuvres. L'aumône est une bonnè œuvre qui *vaut*, non par le *métal précieux* — une humble obole est aussi efficace qu'une pièce d'or —, mais par le *sacrifice*, la *privation* et le *détachement* qu'elle suppose; c'est donc par son côté spirituel, surnaturalisé, que l'aumône donne droit au trésor des indulgences. Ce trésor est rempli par les mérites de Jésus-Christ. M. Grimard commet donc une bévue en opposant l'efficacité de l'offrande à l'efficacité des souffrances expiatoires du Sauveur. L'offrande ne *vaut* que par la vertu de la croix.

Martin Luther n'eût jamais prêché contre les *Indulgences*, si le soin de prêcher *pour* lui eùt été confié, plutôt qu'à ses rivaux. — C'est de l'histoire,

3° Qui donc a dit à M. Grimard qu'on était, de toute éternité, prédestiné au ciel et à l'enfer, et que les mérites ou démérites ne pouvaient rien contre ces décrets éternels?

Qui lui a dit que les *actes* n'étaient rien et que la *foi* était tout, même sans la contrition?

Pas d'autre que ce même Luther, si sympathique à M. Grimard. C'est Luther qui déclare que la *contrition* était non seulement inutile, mais condamnable, car elle rend l'homme « plus hypocrite et plus coupable ».

Vous faites dire à votre Velléda qu'elle a fait des *jeûnes*, des *pénitences*, des *macérations* pour expier son fanatisme. L'Église admet ces jeûnes, mais Luther les déclare très *superflus* et affirme que toutes ces pratiques ne nous rendent pas « plus agréables à Dieu ».

Vous êtes scandalisé qu'un Père de l'Église ait supposé que les païens péchaient jusque dans leurs actes de *vertu*. C'est vrai quand ces actes sont faits avec des *intentions vicieuses*, ce qui fut le fait de beaucoup de héros païens. Malgré cela l'Église enseigne que les actes honnêtes, chez les païens, sont *éthiquement* bons et peuvent relever des *vertus naturelles*. Par contre, votre sympathique Luther enseigne, M. Grimard,



que *l'homme pèche dans toutes ses œuvres;* mais qu'*il est justifié quand même*, s'il croit aux mérites du Sauveur. Avez-vous oublié le *pecca fortiter* de cet immoral théologien?

Vous ne pouvez pas invoquer Luther en faveur de vos *réincarnations*, car il enseigne encore que le péché, *une fois remis par la foi, n'a plus besoin d'être expié, ni en ce monde, ni dans l'autre.*

4° Qui donc encore a partagé le genre humain en deux classes, plaçant, dans la première, ceux que Dieu favorise de grâces qui leur font accomplir *nécessairement* le bien et qu'il veut récompenser du bonheur éternel; dans la seconde, ceux qu'il a *destinés* à l'enfer et qui font nécessairement le mal?

— C'est Luther, c'est Calvin, c'est Bèze. Seul, parmi ces novateurs, Mélanchton veut adoucir cette doctrine trop cruelle.

Assurément, la doctrine catholique admet le dogme de la *prédestination*. Elle dit : Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes ; mais il traite les hommes en êtres *libres* et *responsables*. Il donne à *tous* les grâces *largement suffisantes;* mais, à certains, il lui plaît de donner des grâces cent fois suffisantes et, si vous le trouvez mauvais, je vous réponds : Si je donne un franc au pauvre qui passe, je me montre généreux ; il me plait de donner cinq francs à cet autre qui m'implore ; je suis libre. — Le « grand missionnaire Jésus », comme l'appellent les spirites, a mis cette vérité en parabole : Ceux qui reçurent le *denier*, prix de justice, pour le travail du jour, furent blâmés d'avoir jalousé les ouvriers de la dernière heure, qui reçurent *plus*, le recevant pour moins de travail : « Votre œil est mauvais parce que je suis bon », repartit le Maître.

Et maintenant je vous dis : Oui, *Dieu prédestine à la gloire ;* mais Dieu ne *prédestine* pas à la gloire comme il *damne*.

Prédestination signifie : *prévision* et *destination*.

Côté des élus : Dieu *prévoit*, *prépare* et *destine positivement*.

Côté des damnés : il *prévoit* et *destine négativement*. — Un exemple, M. Grimard :



Voici un magistrat qui fait publier le décret suivant : — Tout citoyen qui commettra un vol sera conduit à la potence.

Le magistrat *prédestine sincèrement* et aussi *efficacement* que possible, la liberté étant ainsi respectée, *tous les citoyens à la tranquille jouissance de leurs biens et à la vie heureuse.* — Il les y *destine* et *prédestine.*

Par suite de cette volonté, et en conséquence, *il destine à la potence* ceux qui violeront la loi.

Ce magistrat destine *positivement* ses administrés au bonheur.

Il destine *négativement* les coupables au châtiment.

Donc Dieu ne prédestine pas à la gloire, comme il destine au châtiment.

Vous pouvez maintenant, M. Grimard, maudire *la prétendue rédemption par le sang du Crucifié.* — Vous nous apparaissez comme de tristes blasphémateurs de la plus miséricordieuse des religions.

Voilà ce qu'auraient dû répondre, au vieux renégat d'Allan Hernadec, votre Jacques et votre Robert, s'ils avaient su un mot de leur catéchisme.

Ils lui auraient dit de fermer son catéchisme janséniste et luthérien, et ils auraient posé, dès le début, cette question, plutôt embarrassante pour un spirite, et qui ne vient qu'à la fin, quand on a bien préparé le lecteur à cette surprise :

*
* *

« Comment se fait-il, se décide à objecter M. Grimard, que nous n'ayons aucun souvenir de nos existences antérieures? Est-il admissible, est-il juste surtout, que nous n'ayons pas conscience des fautes commises, fautes accusatrices qui légitimeraient nos épreuves actuelles? Comment pourrais-je accepter, sans protestation, les souffrances qui me sont imposées et bénéficier de leur action réparatrice, si j'ignore les causes qui les ont rendues nécessaires? »

Il est clair que, par suite de cette ignorance, Velléda eût pu retomber dans son amour fanatique de la patrie. Et la voilà condamnée, de ce chef, à évoluer à travers les siècles !



Voici la réponse de M. Grimard :

1° « Certaines personnes ont conservé le souvenir de leurs existences antérieures. »

Qu'on veuille donc nous citer une personne honorable, sérieuse et d'*esprit sain*, qui consente à se dire en possession de ces souvenirs d'une autre vie ou d'un autre monde.

Surtout, qu'on nous épargne ces petites confidences de femmes vaniteuses qui se souviennent toujours, en leur *première existence*, d'avoir été *princesses* ou quelque chose d'équivalent.

Si vous aviez questionné la prophétesse Velléda, sur son état premier, soyez sûr qu'elle vous aurait avoué être la belle Hélène, ou la reine de Saba. — La doctrine des réincarnations ne porte pas à l'humilité.

Eh bien! ils sont rares ceux qui se *souviennent*. Aussi, M. Grimard ne veut pas insister sur ce silence de ses contemporains spirites.

Mais voici M. de Rochas qui vient à son secours.

Le colonel a multiplié les expériences dans le but d'établir la réalité des *réincarnations;* ce qui prouve que tout occultiste, seulement *animique* au début, finit par glisser dans l'occultisme spirite; car le colonel *croit* aux réincarnations: autrement, on ne s'expliquerait pas son attitude déconcertée en présence des résultats négatifs.

Donc, grâce au phénomène de *régression* de la mémoire, obtenu dans l'état hypnotique, M. de Rochas fait *revivre* à ses sujets leurs *existences antérieures*, ou *prétendues* telles. Mlle Mayo est un sujet de choix, dont il tire ses meilleurs effets.

Nous apprenons, par ces procédés, que Mlle Mayo a été, autrefois, *grande dame* sous Louis XIV — il fallait s'y attendre, — un jeune « sans-culotte » sous Robespierre, et, sous Louis XVIII, femme d'un matelot mort à la mer, circonstance qui aurait poussé la jeune femme au suicide.

M. de Rochas admire à quel point elle prend alors l'allure des personnages évoqués.

Malgré tout, le colonel a des déboires, car son sujet fait des anachronismes trop significatifs. — A un moment où le sujet



croit être une personnalité évoquée du dix-septième siècle, on demande ce qu'elle faisait : « Je passais le conseil de revision », dit-elle ; ou encore : « J'étais porteur de journaux » ; un incarné du temps de François Ier se *voit* « à la cour de Versailles » ! — « C'est déconcertant », murmure M. de Rochas, non découragé. — C'est surtout très instructif ; on en tire un document pour l'auto-suggestion.

Nous ne nous *souvenons* pas, c'est un fait acquis.

« Heureuse ignorance ! » s'exclame M. Grimard. Nos souvenirs nous eussent terrassés ! Quel fardeau écrasant d'iniquités nous est enlevé !

Et voilà un spirite qui nous accuse d'avoir des dogmes qui *fuient* la discussion !

Et puis, songez aux colères, aux actes de vengeance que susciteraient ces vieux souvenirs. Dans ces vies successives, où l'on aura pu être successivement *homme* ou *femme* — comme c'est moral ! — on aurait des griefs de toute couleur. Pour avoir la paix *universelle*, l'intelligence universelle a projeté sur toutes choses l'*universel oubli*. — Et voilà !

Quelle défaite pour une doctrine que d'être obligée de recourir à ces faux-fuyants.

Signalons ici un grave désaccord doctrinal entre les penseurs du spiritisme. Plus célèbre dans la secte, et plus renommé que M. Grimard fut le publiciste Tournier à qui la revue d'Allan Kardec envoie ce compliment : « Ses articles ne laissent aucune prise à la critique et font de leur auteur un athlète redoutable pour nos adversaires, par la *logique serrée* et la *précision* de son argumentation. »

Et que dit ce champion de la plus pure doctrine ? — Ceci :

« Comment puis-je expier ici-bas des fautes commises dans des existences passées dont je n'ai conservé aucun souvenir ? *Je suis, après tout, un être nouveau.* Pourquoi me punir de crimes que je n'ai pas commis ? »

Et voici la réponse qui renverse la doctrine de M. Grimard, et de l'ensemble des spirites réincarnants :

« Qui vous dit que vous êtes ici-bas pour *expier ?* Si quelqu'un vous le dit, il est *dans une grave erreur*. »

— Vous entendez, M. Grimard, qui prétendez que Velléda



est venue *expier* son excès de patriotisme sur la terre, en se réincarnant en *sœur de charité*, et en *religieuse* vouée aux mortifications de toutes sortes.

La vie sur la terre, explique M. Tournier, n'est pas l'*expiation*, c'est l'épreuve, et c'est dans la sphère des *désincarnés* qu'on expie. Et quand vous prétendez, ô spirites, que certains doivent se réincarner en *animaux*, est-ce pour l'épreuve ou pour l'expiation?

Chanoine Gombault,
Docteur en philosophie.



Les Démons devant la Nature et la Science

CHAPITRE II

LES DÉMONS TROUBLENT LA SCIENCE DE LA NATURE (suite)

Quand le docteur Paul Gibier, à Paris, commandait ses écritures entre deux ardoises ou sur un papier, également scellés, papier et ardoises, il avait commencé par mettre le blanc d'Espagne ou la mine de plomb sous le même sceau que les récipients de l'écriture. Je crois cependant qu'il les y a mis quelquefois pulvérisés : c'était là une difficulté de plus.

Dans tous les cas, il ne demandait point à l'esprit complaisant de se servir lui-même en apportant les outils, mais tout au plus de réparer leurs déchets.

Le chimiste et l'écrivain, qui peuvent bien être le même, ont-ils donc fait depuis ce temps de véritables progrès dans leur science ou leur art ?

Nous ne voyons, nous, dans ce crescendo du prestige qu'une habile gradation des moyens disposée par un froid calcul en vue de tromper les hommes : or, ce serait un prestige manqué s'ils y voyaient clair.

Nous voulons bien croire cependant que les deux mouvements du crayon, l'un à droite, l'autre à gauche, ont une efficacité, non comme procédé, mais comme signal, non physiquement ni même impérativement, mais *précativement*. Et c'est là ce qu'on ne dit pas. Mais il nous paraît impossible que le médium ignore qu'il ne fait rien et qu'un autre plus puissant travaille pour lui.

Un autre correspondant rapporte, sur les *communications de pensées*, une théorie qui lui fut elle-même *communiquée*



en 1894 dans une écriture obtenue sous pli scellé par feu M. George Cole, de New-York, qui, dans ses *phases*, avait le privilège de recevoir de semblables messages.

L'esprit écrivain disait que cette science ancienne, connue des premiers hommes et pratiquée encore dans l'Inde par les habitants des cavernes de l'Himalaya, serait bientôt rendue à la race humaine tout entière, n'étant qu'un télégraphe mis en œuvre par les courants magnétiques qui portent les vibrations mentales sur des cordes spirituelles rayonnant de chaque mortel aux quatre points du monde.

Cette science ayant passé aux Cipayes, de génération en génération, mettait au supplice, lors de la révolte de l'Inde, les Anglais qui ne pouvaient concevoir comment, à peine décidés, les mouvements des armées étaient aussitôt connus au loin, quand les Cipayes étaient consignés si étroitement sous la surveillance de gardes incorruptibles.

« Ces pauvres Cipayes méprisés, dit l'esprit, descendant d'une illustre et grande race, étaient plus intelligents que leurs présomptueux maitres. »

Comme conclusion, l'esprit conseillait à son *frère* mortel de « développer en lui ces germes latents contenant plus de science cachée qu'il n'en faut pour gouverner les empires ».

Il lui vante la force d'une prière silencieuse mettant tout le composé humain en communication « avec le grand dieu infini qui remplit l'espace », sans doute comme une substance matérielle, « la prière étant le principe gouverneur de toute cette science de télégraphie mentale ».

C'est ce que nous disions tout à l'heure plus clairement au sujet des écritures scellées.

Qu'on nous explique des opérations transcendantes et toutes mentales par un fluide similaire à l'électricité, c'est vouloir gouverner le monde de la métaphysique par les lois de la physique. La *matière subtile* a-t-elle été pourtant assez discréditée depuis Descartes? Tout le feu de l'enfer ne saurait la réchauffer.

Bacon prétendait que la nature est subtile et même parfois retorse, mais il est évident qu'elle ne le fut jamais au point de promener la pensée sans parole sur un télégraphe avec ou



sans fil et que nous avons affaire à un être non moins subtil et autrement retors que la nature. Sur cette nouvelle médaille, je reconnais le coin du faux monnayeur du langage humain comme de la science humaine.

L'homme, en effet, qui est par nature *une vie parlante*, se paie de mots comme de sa monnaie courante, sans même regarder si la frappe en est authentique et si le métal en est de bon aloi. Qui sait mieux cela que le démon qui en sait tant et dont toute la science est tournée à notre perte?

Il sait que nous cherchons par nature à pénétrer tous les problèmes physiques et métaphysiques et que notre amour-propre léger (je ne veux pas dire petit) n'est jamais si satisfait que lorsqu'il a trouvé un de ces mots qu'on répète après l'inventeur et qui semblent des solutions aux intelligences faciles à contenter.

Et dès qu'un de ces mots a volé de bouche en bouche, souvent peu appliqués à nous bien comprendre nous-mêmes, nous sommes moins étonnés de ne pas comprendre les autres, et il nous suffit que quelques hommes privilégiés comprennent pour nous.

Que dis-je? il nous faut moins encore : il nous suffit de n'être pas obligés de confesser notre inintelligence et les amours-propres complices des maîtres et des disciples, s'entendant sur ce mot bienheureux qu'ils n'entendent pas lui-même, sont également satisfaits.

Voilà comment spiritisme et psychisme ont pu être présentés par la grande Science et acceptés du gros public comme deux sciences quasi exactes ou comme une seule peut-être, non point en y faisant la lumière, mais en y introduisant l'obscurité.

La vraie science vient du Père des lumières, la fausse naît des *ténèbres extérieures* et elle enténèbre l'esprit humain, naturellement ami de la lumière, mais, grâce à la déchéance originelle, encore plus amoureux de soi-même.

Cependant la physique n'est pas transcendante : elle va du connu à l'inconnu qu'elle cherche à connaître par des expériences régulières, elle marche encore moins par sauts et par



bonds que la nature, elle ne passe pas de l'expliqué à l'inexpliqué par l'inexplicable.

La science psychique, elle, ne va que par bonds, sans méthode, elle n'avance pas depuis un siècle que nous la voyons marcher. Le prodige suit le prodige sans en sortir comme un effet d'une cause. En un mot, le progrès lent et constant dans la physique est remplacé par le chaos dans la science nouvelle.

Crookes a inventé des machines pour mesurer les subites augmentations de poids des objets ou empêcher par un contrôle défiant qu'on puisse les toucher pour les faire mouvoir. Qu'importe? A-t-il fait un pas vers la connaissance des causes du mouvement spontané d'un meuble pesant ou de l'apesantissement soudain d'une plume d'oiseau ou de telle autre chose légère?

Lui et ses nombreux et savants collègues de la Société royale ont inventé le mot de *force psychique*. Ils peuvent se le disputer, si bon leur semble : en sont-ils plus avancés, eux ou leurs successeurs?

D'où venait Katie King et où est-elle allée?

Mais où vont les neiges d'antan?

Et que sait-on sur cette entité vivante artificielle sortie de la force scientifique de Crookes combinée avec la force psychique de Mlle Cook et devenue pendant trois ans l'objet de leur commune tendresse? Le bon docteur la croyait-il avec raison son enfant psychique et n'était-il pas un peu dans le cas de la poule à qui l'on change sa couvée à son insu?

Qu'est-ce que le monde a su d'elle que ce qu'elle a bien voulu dire? Je me fie peu à sa véracité. Le mensonge m'est en horreur et elle semble venir d'un lieu où il est en honneur. Sa *mission* n'était-elle pas scientifique, puisqu'elle était envoyée à des savants et au premier savant peut-être de toute l'Europe, *ex æquo* avec notre Pasteur, qui avait par-dessus lui, c'est vrai, l'avantage du bon sens français et de la foi catholique?

Cependant aucune science n'y a rien gagné, pas même la



science de la vie, puisque, après un semblable prodige de création, M. Leduc se tue encore en vain à vouloir fabriquer des cellules vivantes, toujours à la veille, quelquefois au moment d'atteindre cet horizon qui le fuit?

Que ne les fait-il venir de ce monde de l'*au-delà*, je veux dire de l'*au-dessous*, d'où les vivantes beautés nous sont envoyées toutes faites?

D'ailleurs, quel que soit leur mode d'existence, beaucoup plus ordinaire en spiritisme, ni le Pelham d'Hyslop ni son successeur Hogson n'approchent d'un pareil fonds, je ne dis pas d'idées, mais d'imagination. En a-t-elle composé, des feuilletons, pendant trois ans! A-t-elle assez fait écouter ses contes bleus par un admirable savant entouré de ses pairs et parfois de sa famille? On croit ouïr la conteuse intarissable des *Mille et une nuits* : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-nous donc... » Et elle conte, elle ne dort pas, elle veille pour sa chère Florence qui dort pour elle, pour ce pauvre médium, pour cet être humain qui crée en dormant des fantômes, non pour sa propre imagination, mais pour les yeux d'autrui.

Pauvres esprits pleins de pensées vides et de sensiblerie vaine! (je parle de ceux de l'autre monde).

Le roman est le seul genre où ils réussissent. Il sont de notre temps comme ils ont dû être de tous les autres. On ne leur reprochera pas de rester en arrière. On peut craindre plutôt qu'ils ne soient toujours assez en avant pour que notre pied boiteux ne puisse jamais les mettre à la portée de nos yeux trop myopes. C'est là ce qui rend le jeu si intéressant pour eux et si dangereux pour nous.

Le Dr Hyslop a eu le privilège d'identifier son propre père. Le Dr Hyslop est bien heureux! Dans son très curieux et très sincère ouvrage qui vient de paraître et dont la *Revue spirite* fait un grand éloge : *The psychic Riddle* (l'Énigme psychique), le Dr Funk nous livre cet aveu remarquable et qui donne à penser :

Un des meilleurs médiums que j'aie jamais rencontrés m'annonça de la part de Théodore Parker que je devais faire une certaine chose.



C'était fort précis. Trois jours après, je vis un autre médium que je croyais et que je crois encore être honnête. Théodore Parker vint encore, mais il me dit qu'il ignorait absolument notre ancienne entrevue; il m'affirma qu'il n'avait rien dit de semblable, et d'ailleurs qu'il n'était pas là.

Depuis cette époque j'ai eu l'occasion de rencontrer Théodore Parker une dizaine de fois chez différents médiums et tous ces Parkers s'ignoraient mutuellement les uns les autres.

Ce fait n'est pas exceptionnel, il est typique dans le spiritisme. Que l'on veuille bien faire attention à ceci : je n'ai jamais pu — lorsque j'ai écarté toutes les chances d'entente entre les médiums — obtenir d'un second médium les répétitions approximatives de ce qui avait été dit chez un premier, par le même esprit. Il faut donc arriver à cette conclusion :

— Ou bien ces intelligences ne sont pas ce qu'elles disent être;

— Ou bien les esprits éprouvent, pour communiquer avec nous, des difficultés qui occasionnent une terrible confusion, que nous ne pouvons comprendre, ce qui est possible;

— Ou bien les médiums, dans leur stage de développement actuel, empêchent toute certitude scientifique, ce qui est encore possible.

— Non, le premier seul est possible, les deux autres ne sont pas seulement concevables : ce sont *des mots, des mots, des mots*, comme dans le livre que lisait Hamlet et dans beaucoup d'autres.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Aussi comme l'expression de la première hypothèse est claire et nette ! Mais les autres ! Il passe aussitôt de la lumière à l'obscurité. Ce n'est pas étonnant : la vérité dans toute sa lumière l'a ébloui et il ferme les yeux : la vérité aveugle souvent ceux qu'elle n'éclaire pas :

Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta.
Il cherche la lumière, il la trouve et gémit.

Il vient d'apercevoir par la fenêtre ouverte de sa chambre un paysage; mais au lieu de se contenter bêtement, comme vous et moi, du témoignage de la fenêtre, et de croire au paysage, il la ferme et s'empresse d'aller vérifier s'il ne le verrait pas mieux à travers la muraille.



Je le plains : car pouvait-il s'en dispenser? Pouvait-il omettre ce *procédé scientifique?* Il est esclave de la science, et l'on dit qu'il ne faut pas moins que cela pour contenter sa farouche maîtresse.

La grande crainte d'un savant, c'est de se voir disqualifié par ses pareils, fussent-ils ses inférieurs.

Pour nous la chose est beaucoup plus claire que pour les docteurs : le nœud n'est pas triple, il est simple et facile à dénouer : la grande difficulté de ces esprits menteurs en contradiction avec autrui et souvent avec eux-mêmes, c'est d'accorder ensemble leurs propres mensonges sans la compliquer du souci de les faire concorder avec ceux des autres, qu'ils peuvent ignorer, d'ailleurs, et dont ils détestent les auteurs autant et plus peut-être qu'ils ne nous haïssent nous-mêmes.

Mais quant à ce développement imparfait des médiums, il ne signifie rien, il ne dit rien à l'esprit, j'entends à l'esprit humain qui n'a pas la moindre idée de ce que pourrait être le développement plus parfait d'un germe qui échappe aux yeux et même au microscope.

Ici le docteur touche à une matière dont il ne connaît pas la nature (et ce n'est pas encore la difficulté, car savants et ignorants, nous ne connaissons la nature de rien, j'entends la nature profonde, l'être et l'essence en eux-mêmes), mais il en ignore aussi la moindre propriété, ce qui est le commencement nécessaire de toute étude, ce sans quoi nulle science n'est ni née ni conçue. *Quelles sont les propriétés certaines d'un médium?* Nous mettons toute la science, dispersée ou réunie, au défi de le dire.

La grande doctrine des explications universelles est tout entière dans Molière : elle n'a pas fait un pas depuis ce savant trop méconnu.

Nos docteurs ignorent que ces choses-là ne se jugent point avec le fond du cerveau, mais avec le flair, et malheureusement l'homme n'a pas le flair du chien : Miraut sait mieux *philosopher* sur l'odeur d'un lièvre que la *science* sur celle des *esprits* qui, loin d'être le gibier de l'homme, font de l'homme leur proie.



Nos savants ne savent donc pas... mais que se mettent-ils alors dans les oreilles pour ne pas entendre de tous les coins de l'Europe, de l'Amérique et de l'Océanie, les causes intelligentes de leurs phénomènes *physiques*, faire des gorges chaudes de leur méthode qui consiste visiblement à n'en avoir aucune?

Ils sont évolutionistes : que se mettent-ils donc sur les yeux pour ne pas voir une évolution qui les touche et les atteint eux-mêmes, transformant les laboratoires de physio-psychologie en ménageries, mais en ménageries du monde renversé où le lion qui a dompté l'homme le fait évoluer sous sa cravache... avant de le croquer. Car il est bien vrai que l'art joyeux d'Epinal n'a pas encore poussé la fantaisie jusqu'à faire figurer dans ses enluminures le lion dévoré par l'homme.

Le Dr Peebles, ce vieux missionnaire du Spiritisme, qui a blanchi sous tous les climats, raconte d'après ses notes une séance donnée par le riche et désintéressé spirite Stanford, avec le médium Bayley, à Melbourne (Australie), un soir de mars 1907, où se trouvaient vingt-six personnes, médecins, hommes de lois, ministres presbytériens et autres gens lettrés. Là le médium, dûment visité avant la séance par M. Peebles et un reporter de la presse, entre dans la salle bien éclairée, où l'on pouvait voir l'heure à sa montre, tombe presque aussitôt en transe, fait quelques pas, regarde en haut quelques instants, puis étend et lève le bras *sans main ni poignet;* enfin, comme en un éclair, poignet et main se remettent en place, tenant un bel oiseau connu dans l'Inde. M. Stanford le mit en cage pour le garder et compléta le couple dans la suite.

Fatigué, ajoute le docteur, de ces fastidieuses chansons (*sing song*) *de subliminal, supersubliminal, subliminal subjectif*, etc., je me sentis comme rafraîchi et remis de cœur, à une des séances de M. Bayley, entouré d'une vingtaine et plus de gens cultivés, ravi de le voir *en transe*, chaque esprit *contributeur* donnant une nouvelle expression à son visage, changeant son geste, changeant sa voix et transformant aussi chaque fois son langage en déplaçant sa sphère intellectuelle. Les esprits qui le servent occupent trois niveaux d'intelligence bien distincts. Lui, qui est un homme ordinaire dans son état normal, quand il est en transe,



on le voit transformé, transfiguré, et, passant par sa bouche, les discours du Dr Robinson sur Babylone, l'Assyrie, l'Egypte, les Toltèques et les Atzèques, sont grandioses au delà de tout ce qu'on peut dire.

Un soir, tandis que tombaient sur la table plusieurs de ces tablettes de brique babyloniennes et d'autres matières solides, je demandai à l'esprit possesseur comment lui et ses pareils pouvaient faire passer ainsi des corps solides et jusqu'à des oiseaux vivants à travers des murs épais et massifs. La réponse ne se fit pas attendre :

« Il n'y a pas pour nous de murs solides. Comme vous entendez, comme vous comprenez peu la physique et la chimie célestes! Ce que vous appelez des murs solides est pour nous comparable à ce que vous nommez vapeur subtile ou léger brouillard. Si vous pouvez me dire comment un rayon de soleil passe à travers un panneau de glace ou comment le rayon X peut traverser bois et brique, imprimant de l'autre côté une image sur une plaque sensible, vous aurez fait bien du chemin vers la réponse à votre propre question. »

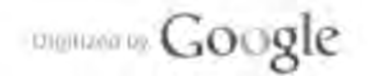
Il nous en coûte d'applaudir à un démon; et à un démon se moquant de notre espèce; mais en vérité, c'est bien répondu.

Et que sert à la curiosité affamée de ses convives, sur ses tables tournantes, dansantes, parlantes et lévitantes, que sert M. Flammarion que les restes mal réchauffés de Crookes? Car enfin, c'est sous les yeux de Crookes et de bien d'autres que Home s'élevait ou, à vrai dire, était enlevé dans son fauteuil sur les têtes des assistants, et c'est Crookes qui a vu, avec d'autres encore, les tables de Home et de Slade se retourner dans l'air et aller frapper le plafond de leurs pieds insolents.

Aussi Crookes, qui était, en son genre, un homme de foi, et de logique aussi, est-il devenu, d'un grand chimiste et physicien qu'il était, un franc spirite et, soit de bouche, soit de plume, à tous ceux qui l'ont interrogé, il a confessé hautement sa foi, sans rougir ni sourire à la raillerie qui ne lui a pas manqué. Il nous l'a déclaré à nous-même comme à tant d'autres.

Ainsi exercices tabulaires de toutes sortes, lévitations, matérialisations, paroles parlées, paroles écrites, révélations vagues, consolations banales, viandes creuses de l'intelligence et du cœur, c'est donc toujours la même chose, tellement transcendante pourtant par rapport à l'homme qu'il n'y a pas constatation possible du plus ou du moins, parce que ce n'est pas là sa science.

Comment se fait-il que, venu après tant d'autres, chaque



nouveau savant n'arrive jamais par son effort personnel à dépasser les premiers résultats? Comment restent-ils en somme au-dessous des plus frappants qui ne se renouvellent pas?

Comment M. Flammarion n'a-t-il pas reçu même la plus courte visite de quelque Katie-King? Comment peut-il dormir en songeant aux belles matérialisations de personnes entières, bien vivantes, bien parlantes, qu'obtient à New-York M. Paul Gibier qui ne put jamais voir ni toucher au Muséum de Paris que des mains froides pourvues d'un simple avant-bras pour tout support, ne songeant même pas alors à se demander que devenait le corps dont elles avaient été apparemment détachées? C'est là un progrès personnel: mais où est le progrès général de la *science psychique?*

C'est que, dans le labyrinthe où ils nous traînent après eux, savants ou ignorants, c'est tout un en l'espèce, eux, les grands maîtres de la science des ténèbres, ils nous refusent tout flambeau et ne nous mettent en main, pour nous guider dans l'obscurité profonde, qu'un fil brouillé de mille nœuds, que nulle adresse humaine ne dénouera jamais, pas plus demain qu'aujourd'hui, et que le glaive seul de saint Michel peut trancher.

La science des démons à côté de la nôtre est comme une immense forêt pleine de fauves horribles auprès d'un petit parc peuplé d'un gibier complaisant, et le tigre rusé qui veut bien sortir de sa forêt pour se changer en chat dans nos salons et s'y faire caresser malgré ses griffes ne nous les montre pas au quart de leur longueur.

Le psaume de David, pris dans un sens très *accommodatice*, nous offre cette image : « Il médite comme l'araignée. » *Meditabitur ut aranea.* L'homme, en effet, ne tire de son cerveau qui se tend qu'un fil très ténu d'où sort à force de labeur une trame légère. Il faut surtout le dire de la science qui se dessèche (et c'est là, nous dit-on, le sens de l'hébreu) à tirer d'elle-même le subtil réseau de ses théories pour y capter les causes physiques des faits et gestes de forces spirituelles, plus fortes physiquement que la physique même, empoignant les objets inertes ou vivants, le plus souvent sans le moindre



mécanisme, sans main comme nous, et mieux que nous ne faisons avec nos mains.

A peine l'araignée humaine a terminé sa toile scientifique, aussitôt l'araignée infernale l'enveloppe de la sienne où la pauvre bestiole affolée se précipite et se prend comme une simple mouche.

Puis, que le psychime soit ou non un progrès sur la magie antique, celle-ci n'en revient pas moins à la mode, et l'on peut lire sur mainte quatrième page de journal, couverture de revue ou tout autre lieu favorable au charlatanisme, cette bruyante annonce :

Immense succès :

FORMULAIRE DE HAUTE MAGIE

par Pierre Piobb

Orné de 50 pantacles

L'ennemi de la nature humaine et de la nature entière, le vieux pêcheur en eau trouble, n'avait donc pas assez de ses deux filets plus ou moins neufs, spiritisme et psychisme, qu'il se met ainsi à réparer le vieux, malgré ses trous énormes !

Ce sont les gens simples qui trouvent les vérités simples et qui nomment aussi les choses par leur nom. Là où la science s'égare, la magie grossière reconnait son chemin et, en attribuant les prétendus effets physiques aux forces démoniaques, rend mieux que la science justice au diable, sinon gloire à Dieu.

Les gros livres qu'on a autrefois écrits et imprimés sur la magie et qu'on refait aujourd'hui en les lançant à tous les vents les plus déchainés de la réclame, ces livres dictés en partie par les démons dans les séances spirites, comme autrefois dans l'immonde sabbat, renferment moins de vérités que de mensonges.

On y donne comme infaillibles des procédés qui ne sont rien par eux-mêmes, mais seulement par la volonté capricieuse ou



plutôt perfidement changeante des puissances infernales, qu'un seul vouloir de Dieu peut toujours rendre impuissantes, sans qu'elles-mêmes le puissent prévoir de près ni de loin.

Mais elle y a mêlé certains moyens naturels de mettre en action des causes non moins naturelles, des lois encore inconnues de l'homme, se gardant bien de les donner pour ce qu'elles sont et connaissant assez l'intelligence humaine pour savoir masquer le point de la notion encore ignorée accessible à notre esprit dans le stade présent de notre lent progrès. Car la science, autrement, ne serait plus occulte, ce qui est, pour cette curiosité humaine héritée d'Ève et d'Adam, son plus grand mérite.

Au moyen âge et au dix-septième siècle, où la crédulité se joignait encore à la foi (elle s'en est séparée depuis), les hommes prenaient la magie comme les démons la leur offraient, c'est-à-dire comme une science exacte, et c'est l'opinion qu'aujourd'hui savants et autres ont de la science psychique.

Le problème n'ira donc qu'en s'embrouillant et la solution n'en est point dans les salons pseudo-scientifiques: elle est dans nos églises, elle est dans la prière, dans cette invocation que le Saint-Esprit a dictée à Léon XIII, où le prêtre, d'une bouche encore humide du sang vivant de Jésus-Christ, appelle le ciel à notre aide et adjure le grand archange de reprendre ses combats pour repousser, dans son infernal exil, Satan et ses démons errants sur la terre.

C'est qu'il y a des tempêtes préternaturelles, des tempêtes de prestiges et de maléfices, comme il y a des tempêtes physiques.

S'il est vrai que celles-ci soient un châtiment des péchés des peuples, on peut le dire encore bien mieux des autres qui n'ont point, elles, comme les cyclones et les ouragans, des causes naturelles inéluctables.

S'il y a donc des époques tristement privilégiées pour les prestiges démoniaques, surtout pour les plus sensiblement malfaisants, c'est que ces époques font suite à des siècles de crimes : tels le dix-septième siècle, après les excès de la



Réforme et de la Renaissance, et le dix-neuvième, après les orgies du philosophisme et du jacobinisme.

Mais, chose extraordinaire! il semble que la puissance du bien et celle du mal se soient entendues, celle-ci pour susciter, l'autre pour permettre une recrudescence de la vieille sorcellerie du moyen âge et des maléfices spontanés des démons à deux époques de lumières philosophiques et scientifiques, lumières qu'à plus d'un point de vue on est parfois tenté d'opposer aux *ténèbres du moyen âge.*

Mais enfin, le moyen âge a peu ou mal cultivé la physique, c'est absolument certain, et ces deux siècles lui ont fait faire de belles et rapides étapes sur la voie du progrès, c'est encore incontestable.

Eh bien! ne dirait-on pas que le démon ait choisi ces deux siècles pour nous montrer que notre physique n'est rien auprès de la sienne, que, dans la maladresse de son orgueil, pour le plaisir d'établir sa supériorité, il se soit fait, sans le vouloir, sous le bon plaisir de la Providence, un instrument de la foi?

Mais qui croira qu'il soit vain comme nous, que sa superbe ait les légèretés de la nôtre, qu'il ait cessé pour un temps d'être, comme il le disait à sainte Brigitte, *la froideur même?*

Non, les étourderies des démons, comme leurs espiègleries, ne sont que des apparences, des miroirs de l'homme où il nous prend comme nous prenons les oiseaux par l'image de leurs semblables. Il n'a pas, comme nous, de distractions dans son ouvrage.

A combien de signes perceptibles à l'esprit humain, la présence des *puissances de l'air*, qui servent au milieu de nous *le prince de ce monde*, n'est-elle pas sensible?

Autrefois, au dix-septième siècle comme au moyen âge, on était trop disposé à vouloir trouver toujours la complicité des hommes dans toutes les interventions des démons ici-bas. De là les faux sorciers punis de leur orgueil pervers ou de leurs criminelles roueries, plus que de leurs prétendus maléfices.

Aujourd'hui, ceux qui croient encore au diable se rendent



mieux compte que *le lion qui cherche partout des proies à dévorer* n'est pas comme le dogue ou le molosse attendant patiemment que son maître l'appelle pour son repas, que cette bête enragée, qui fut jadis un ange de lumière, n'est pas plus à nos ordres que le fauve du désert : sa nourriture, c'est le mal de l'homme.

Cependant, il en est qui trouvent qu'il n'intervient pas assez en ce monde, et qui se font une fête de l'y inviter : inutile d'ajouter qu'il ne se fait guère prier.

Ces invocateurs des puissances occultes, ce sont les sorciers, les spirites et les psychistes : les premiers sont conscients : les seconds, subconscients, et les derniers, inconscients.

Mais quoi! dès qu'une force libre, visiblement étrangère à la personnalité des assistants, intervient dans l'opération soi-disant physique ou humaine, il n'y a plus à chercher ni action physique, ni action physiologique, ni aucune force d'ordre naturel engendrée par un fluide hypothétique.

Il n'y a plus qu'à se demander quel est l'opérateur, et, pour le savoir, à se poser la question que se font les magistrats instructeurs, dans les affaires, tant graves que légères : *Cui prodest?* Qui en profite?

Oui, qui profite de l'art magique, de l'art spirite et de l'art psychique ? Ce ne sont ni les sorciers, ni les spirites, ni les savants, ni leur science, que ce soit physique ou chimie ou physiologie ou psychologie. Nous venons de voir qu'elles se mêlent sans s'augmenter, non sans se dissoudre.

Les sorciers? Un fait bien remarquable par sa constance, c'est que, visant toujours à la fortune, on les a vus, presque toujours, jusqu'à l'extrême vieillesse, qui souvent devançait l'âge, grelottants de froid, de misère et de faim ; ils n'en mouraient pas tous, il est vrai : car un grand nombre étaient brûlés.

Les démons leur ont souvent promis ou fait espérer, comme à Urbain Grandier, qu'ils les délivreraient avant le supplice : jamais ils n'ont tenu leur promesse, pas même à Gilles de Retz, dont l'abbé Bossard et Huysmans ont ressuscité la tragique mémoire.

Est-ce aux spirites que le spiritisme profite, à ces pauvres



malades emportés chaque jour par la folie et le suicide, parfois épidémiques ?

Il est non moins certain que toutes ces pratiques, si nouvelles pour nos grands physjciens, ne profitent pas mieux à eux qu'à leur science. Elles leur valent sans doute quelques applaudissements, mais aussi que de railleries beaucoup mieux méritées! Nous savons bien lequel des deux devrait les peiner le plus : eux ne s'en doutent pas.

Non, ce n'est ni les uns ni les autres qui sont les bénéficiaires de l'opération : ils sont plutôt les bénéfices nets de celui qui ne s'enrichit que de nos pertes.

Nous avons plus d'une fois entendu dans le monde, dans un monde passablement instruit et lettré, soutenir cette opinion, qui n'est même pas étrangère au monde de la science chrétienne, que, dans la même série continue d'opérations, spirites ou psychiques, une partie est ou peut être physique ou physio-psychologique et l'autre préternaturelle, par exemple, s'il s'agit d'exercices *tabulaires*, que la table tourne naturellement et parle préternaturellement ; qu'on peut donc s'amuser en bonne conscience à faire tourner les tables jusqu'au moment où l'intervention des esprits vient remplacer le fluide nerveux des opérateurs.

— Et danser sans doute alors, et léviter peut-être aussi, pourvu qu'elle ne dise rien, ou seulement rien de suspect? Eh bien! non. L'abstention même de la danse et de la lévitation ne nous suffit pas. Que dis-je? La simple rotation ne peut s'expliquer par la physique.

Comme toutes les causes naturelles motrices supposées ne sont qu'imaginaires, il ne reste de constaté que la volonté mouvant impérativement et non mécaniquement un corps qui ne peut l'entendre pour lui obéir.

Mais quand ce premier effet ou tout autre de la même classe s'expliquerait par la simple physique, il nous paraît plus logique de croire à une même cause efficiente pour une série continue d'effets gradués produits sur un même sujet, être inanimé ou personne vivante, que de vouloir trouver à tout prix un point de séparation dans cette suite de nuances arrivant par degrés à la couleur évidente du pré-



ternaturel : on risquerait de fixer ce point trop arbitrairement.

Nous ne pouvons donc nous empêcher d'appliquer à toutes ces opérations multiples et désordonnées, étroitement liées, pourtant, le raisonnement que le P. Franco, dans l'*Ipnotismo tornato di moda*, Mgr Élie Blanc, dans une courte et substantielle conférence, et le regretté Dr Hélot, dans ses divers ouvrages, si riches d'expérience et si pénétrés de philosophie chrétienne, opposaient à la pratique de l'hypnotisme.

Une série continue d'opérations liées et progressives (du moins pratiquement, bien que sans méthode) suppose une seule et même cause, et parce qu'une partie de ces opérations pourrait se contenter d'une autre cause moins puissante, dont la présence n'est pas d'ailleurs prouvée, ce n'est pas une raison pour les lui soustraire. Ainsi la même âme raisonnable informe à la fois le corps humain et de la vie raisonnable et des deux vies inférieures, animale et végétative.

Il suffit que cette cause soit prouvée nécessaire ou effective pour éliminer toute supposition de causes moindres, comme absolument gratuite, puisqu'elle existe et qu'elle suffit.

Ici l'existence prouvée d'une cause préternaturelle est une raison suffisante pour s'abstenir des opérations les plus inoffensives en apparence qui se rattachent pratiquement à cette série graduée et continue. *La méfiance est la mère de la sûreté.* Or une sage méfiance regarde plus à la pratique qu'à la théorie.

A. JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)



“ GLANES ” SPIRITES

I. — Il paraît qu'on peut se *tripler*. C'était déjà bien gentil de pouvoir se *dédoubler*, et d'expédier ainsi en mission lointaine cette *doublure* de soi-même, qui emportait une portion de notre intelligence, de notre volonté. Si vous croyez, lecteur, que vous êtes d'une composition si simple que cela, vous n'avez qu'à prendre note de cet inventaire de vos éléments.

En dehors de l'âme, l'homme est composé :

1° D'un corps charnel, ou *sarcosome*, visible et palpable. C'est une agglomération de « nombreux individus de plusieurs ordres » ; il y a les *plasmides*, les *mérides*, les *zoïdes*. La vie de tous ces individus subordonnés les uns aux autres constitue la vie d'*ensemble ;*

2° D'un corps *aérien* ou *aérosome*, invisible et impalpable. C'est « une sorte de nuage composé de corpuscules de *divers* degrés de *complexité » ;* ça doit être très complexe, en effet, puisque c'est la *diversité* dans la *complexité*. On y distingue, nous est-il enseigné, les *ultimates*, les corpuscules *sous-atomiques*, les *atomes*, les *molécules* et *particules ;*

3° Parmi ces *ultimates* de l'éther (?) il en est qui possèdent un *développement psychique supérieur*, et qui se dénomment *psychées*. L'ensemble des *psychées* constitue le *psycholone ;* c'est ce que nous avons de meilleur en nous.

Et voilà !

Ces *doubles* peuvent voyager, mais avec des facilités diverses. Ainsi : l'*aréosome* sort du corps ou sarcosome, mais reste constamment *uni* à lui ; puis il rentre au logis. Ces sorties sont *rares*, paraît-il. Les voyages du *psycholone* seraient encore plus *rares*, mais enfin il peut sortir, en compagnie de



l'*aérosome;* il va beaucoup plus loin: il fait les grands voyages. Puis il rentre à son tour, comme la colombe au colombier.

Voulez-vous savoir si la sortie se fait en *aérosome* ou en *psycholone?* Voici. — « La sortie de l'*aérosome* se fait pendant un *assoupissement* plus ou moins marqué, tandis que la sortie du *psycholone* ne se fait que pendant un sommeil très profond. »

On nous prévient que, sans la connaissance absolument indispensable de ces notions, on ne *comprendrait rien à l'être humain.*

Est-ce bien sûr?

Mettez des *cornes* à votre *psycholone*, et vous comprendrez tout sans les *psychées.*

« Il ne faut pas mettre le diable partout! » — Non, mais il faut le mettre tout de même quelque part. — Et puisque vous nous dites que ces phénomènes sont *rares*, nous l'y mettons *rarement.*

II. — Vous saurez que Napoléon le Grand n'a pas coulé des jours heureux dans l'au-delà, depuis sa mort. « Il a horriblement souffert, tourmenté qu'il était par les récriminations de toutes les victimes de son égoïsme et de son ambition insatiable. *Sa situation dans la vie de l'espace* était tellement intolérable qu'*il n'a pas voulu y demeurer plus longtemps. Il s'est donc hâté* de se réincarner et se réincarnera bien des fois encore. »

Il paraît qu'on peut se réincarner à volonté. Enchantés les apaches dont le couperet termine les jours heureux; ils reviendront sur notre terre, séjour de douceurs, plus apaches que jamais. Et dire que la religion spirite est la religion « à grandes sanctions ».

Mais qui vous a dit que Napoléon était peut-être en train de vagir dans un berceau?

Mais les esprits. Celui qui révèle tout cela est un *Esprit* distingué, et, pendant sa *dernière réincarnation*, cet Esprit, ancien jurisconsulte américain, s'appelait John Parker. La



Société spiritualiste de Chicago lui doit de *saisissantes* communications.

Vous voyez que c'est bien sûr.

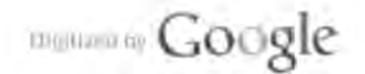
.:.

Et Bismarck! — « Ah l'homme néfaste! Mais quel supplice il endure! En voit-il autour de lui des gens à casques pointus qui le poursuivent! En voit-il des milliers de mains crispées qui se dressent vers lui et par quelles vociférations lui sont reprochées ses fourberies, son mépris pour la justice et le droit! » C'est toujours de John Parker que nous viennent ces renseignements.

Le malheureux a emporté dans l'autre monde les *couches de sensibilité*, les émissions du corps *astral* si bien décrites par M. de Rochas, et ce *fluide* lui cause ses ennuis, car il l'expose à sentir les coups et les blessures, comme dans la vie terrestre.

Je remarque seulement que ses *victimes*, qui devraient mériter toute la compassion du grand Tout, ne sont guère plus heureuses que lui. Car enfin, ce n'est pas une vie de porter éternellement un casque à pointe et de passer son temps à montrer le poing à son ancien persécuteur, en « poussant des vociférations ». Ce n'est pas drôle non plus pour les autres désincarnés, habitants de l'Espace et des plans inférieurs. Pourquoi Bismarck ne fait-il pas comme Napoléon, qui « n'a pas *voulu* endurer cela plus longtemps et s'est hâté de se réincarner »?

III. — De la *même source*, vous apprendrez avec étonnement que le sanguinaire Abdul-Hamid a trouvé le moyen de tromper la vigilance du Directeur suprême des réincarnations — j'ignore son nom — et de se dispenser de plusieurs *réincarnations animales*, qu'il avait méritées par ses crimes antérieurs. Mais il paraît qu'il ne perdra rien pour attendre. — C'est drôle tout de même qu'on se *réincarne* à volonté, comme le fit Napoléon, et qu'on saute son tour, comme Abdul-Hamid. Qui donc fait la police dans l'*au-delà* spirite?



Je n'invente pas. Voici la communication de la *Société spiritualiste* de Chicago : « Abdul-Hamid est un fauve sous forme humaine. Il a *indûment franchi deux phases d'animalité.* Peut-être sera-t-il *condamné à reculer dans une série plus ou moins longue d'incarnations animales.* »

Que ce ne soit pas en chien, surtout! Car j'ai un faible pour les toutous.

Vous trouverez peut-être, lecteur, que je ne suis pas sérieux? — Que voulez-vous? C'est le document qui veut ça.

*
* *

Je prévois une objection : La Bible ne dit-elle pas que Nabuchodonosor fut changé en bête. Il dit lui-même, dans le texte scripturaire, que sa *première figure lui revint;* donc, il l'avait perdue :*Et figura mea reversa est ad me.* (Dan., IV, 33.)

Je vois bien que, pour son orgueil, Nabuchodonosor fut menacé dans un songe et, sur le conseil de Daniel, il retarda le châtiment par des aumônes,sans l'écarter pour toujours. Sa pénitence, en effet, fut annihilée par une nouvelle faute.

Il tomba alors, dans un état frénétique effrayant, car les versets 12 et 20, chap. IV, donnent à penser qu'on dut parfois l'enchaîner. Il prit un extérieur sordide; les cheveux et les ongles lui poussèrent démesurément (verset 30); il vécut alors dans l'abjection, fuyant la vue des hommes, comme une bête sauvage, et vivant de racines et d'herbes. La Bible ne signale aucun changement corporel extérieur autre que ceux désignés au verset 30; mais elle insiste sur le changement intellectuel et moral qui lui fut infligé : *Cor ejus ab humano commutetur, et cor feræ detur ei.* — Ses instincts et ses fureurs de brute inconsciente le font s'écarter de la société des hommes. — A sa guérison, il dira lui-même : *Le sentiment m'a été restitué,* et avec le *sentiment* mon aspect *ordinaire,* et les *honneurs du royaume* me furent *rendus* : *In ipso tempore sensus reversus est ad me, et figura mea reversa est ad me, et in regno meo restitutus sum.*

Du reste, cet état d'anéantissement était traversé de moments *lucides,* car il devait, en même temps, reconnaître



la puissance supérieure qui le châtiait : *Donec scias quod dominetur Excelsus in regno hominum.* Aussi, il reconnut le Seigneur, et fut pardonné : *Ego Nabuchodonosor oculos ad cœlum levavi.*

La Bible n'insinue en rien que Nabuchodonosor fut *réellement* changé en bête. — Ce qui ne veut pas dire que l'*apparence* animale, sans la réalité de forme, ne puisse être donnée à un corps humain.

Mais Dieu ne s'abaisse pas à ces simples *prestiges.*

Or, dans la doctrine spirite, c'est un désincarné qui revêt la nature véritable de la bête.

∴

Que faites-vous de saint Augustin? me dira M. de Rochas? Saint Augustin a cru à ces transmutations et a écrit sur ce sujet des pages convaincantes. Je suis bien aise, à ce propos, de poser une question à M. de Rochas.

Le texte cité par vous dans votre grand ouvrage : *Les Sentiments, la Musique et le Geste,* est-il de seconde main, ou extrait de la *Cité de Dieu* par vos soins? Dans le premier cas, je vous excuse; dans le second, je vous demande pourquoi vous faites dire à un écrivain le contraire de ce qu'il pense, en omettant ses commentaires. Je signalerai par des points le passage *omis,* et l'on constatera qu'il est en plein *milieu* du texte incriminé ; il a donc fallu étudier soigneusement le passage à supprimer.

Ces explications données, voici le texte de saint Augustin, *tel* que le cite M. de Rochas, page XLIV de l'*Appendice* à l'ouvrage des *Sentiments* et du *Geste.* On vient de nous citer l'aventure des compagnons d'Ulysse :

Saint Augustin a consacré un chapitre de sa *Cité de Dieu* à l'examen de ces métamorphoses (l. XVIII) :

« Dirai-je qu'il faut refuser toute croyance à ces prodiges? Mais, encore aujourd'hui, les témoins ne manqueront pas pour affirmer que de semblables faits ont frappé leurs yeux ou leurs oreilles. N'avons-nous pas, pendant notre séjour en Italie, entendu raconter qu'en certaines parties de cette contrée, des femmes, des hôtelières initiées aux



pratiques sacrilèges, recélaient, dans un fromage offert à tels voyageurs qu'il leur était loisible ou possible, le secret de se transformer soudain en bêtes de somme qu'elles chargeaient de leurs bagages.

« Cette tâche accomplie, ils revenaient à leur nature; et toutefois cette métamorphose ne s'étendait pas jusqu'à leur esprit; ils conservaient la raison de l'homme, comme Apulée le raconte lui-même dans le récit ou la fiction de l'*Ane d'or*, quand un breuvage empoisonné l'a fait devenir âne, en lui laissant sa raison. (..... Ici, 30 lignes de passées; or le récit se *suit* sans interruption dans la citation de M. de Rochas.)

« Un certain Prœstantius racontait que son père, ayant goûté, par hasard, dans sa maison, de ce fromage empoisonné, il était demeuré sur son lit comme endormi, mais sans qu'il fût possible de l'éveiller. Revenu à lui-même, quelques jours après, il raconte comme un songe ce qui venait de lui arriver; il était devenu cheval et avait, en compagnie d'autres bêtes de somme, porté aux soldats des paquets de vivres. Le fait s'était passé comme il le racontait, et le fait ne lui paraissait qu'un songe... »

Ici, M. de Rochas met des points, car dans le passage supprimé, saint Augustin parle d'un phénomène qui ne s'est passé que par *image fantastique ;* on élague ce fait, et l'on continue.

Ces faits nous sont parvenus non sur l'attestation de gens quelconques à qui il nous semblerait indigne d'ajouter foi, mais d'hommes que nous jugeons incapables de nous tromper. Ainsi, ce que la tradition ou les monuments littéraires nous racontent des prestiges des dieux ou plutôt des démons, de ces métamorphoses habituelles d'Arcadiens en loups, et des enchantements de Circé, tout cela *a pu se faire de la manière que je viens de dire,* si toutefois cela a eu lieu.

Quelle est cette *manière qu'il vient de dire?* Pour la connaître il faut transcrire ces trente lignes si habilement détachées du récit, et dont voici la fidèle traduction. Ce texte précède immédiatement la phrase : Un certain Prœstantius... »

Mensonges que tout cela, ou phénomènes si rares qu'il est raisonnable de n'y pas ajouter foi. Ce qu'il faut croire, c'est que Dieu par sa toute-puissance peut faire tout ce qu'il veut, pour satisfaire à sa justice ou à sa clémence, et que les démons, ces créatures angéliques, mais perverties par un vice volontaire, n'agissent dans le ressort de leur puissance naturelle que suivant la permission de celui dont les



jugements sont cachés et jamais injustes. Sans doute qu'en *déployant ces prestiges dont il est question*, *les démons ne créent pas de nouvelles natures*, mais ils *modifient tellement*, dans leurs *apparences*, celles que le vrai Dieu a créées, qu'elles *semblent être ce qu'elles ne sont pas*. Ainsi je *n'accorderai jamais* aux démons, quel que soit leur artifice ou leur puissance, de pouvoir changer l'âme, que dis-je, le *corps même de l'homme*, au *corps*, aux *formes réelles* de la brute.

Tous les théologiens admettent, en effet, que les démons peuvent former des *apparences* voilant le vrai corps présent, ou le remplaçant *absent*, ou bien encore ils peuvent agir sur le sens visuel des témoins, sans que la forme représentée réponde objectivement à la vision. Aussi, saint Augustin, expliquant sa pensée, continue en ces termes :

Ce que je crois, c'est que l'imagination humaine se modifiant selon la multitude infinie des objets que suggère la pensée ou le sommeil, une certaine *image fantastique de l'homme* peut, à la faveur de l'assoupissement et de la léthargie, arriver, comment? je l'ignore, sous une apparence corporelle, jusqu'à notre perception sensible; tandis que le corps même de l'homme gît peut-être ailleurs; vivant sans doute, mais dans un plus profond évanouissement que celui du sommeil.

Ainsi cette *image fantastique* de l'homme se montrerait à vous sous une forme corporelle de brute, et, dans cet état, comme dans l'illusion d'un songe, l'homme lui-même *pourrait se croire tel qu'il se paraît, et s'imagine* qu'il porte des fardeaux.

Ces fardeaux sont-ils réels! Ce sont *alors les démons qui les portent pour abuser les hommes* dont la vision se partage entre un fardeau *réel* et une *brute imaginaire*.

Plus loin, parlant du sacrifice d'Iphigénie, il explique que les démons ont réalisé ce que, de nos jours, on appellerait un phénomène d'*apport* : « Puisque la jeune fille fut trouvée vivante après le sacrifice, on reconnut aisément qu'une biche lui avait été substituée. »

Et c'est après avoir donné ce commentaire que saint Augustin termine par ces mots qui clôturent la citation de M. de Rochas : « C'est ainsi *que les phénomènes ont pu se réaliser*, s'il est vrai qu'ils furent réels. »

Ne trouvez-vous pas que l'*omission si savamment* pratiquée



dans le texte de saint Augustin remet en honneur la phrase de Joachim du Bellay : « Les mauvais traducteurs seraient mieux nommés traditeurs. » — On en a fait, depuis, un *proverbe.*

*
* *

J'admets très bien, réserves faites de certains *prestiges* diaboliques, que la plupart de ces *transmutations* ne furent que des effets purement imaginaires de cerveaux exaltés par l'absorption de certaines liqueurs.

M. de Rochas raconte, d'après J.-B. Porta, *Magie naturelle*, que sous l'influence de la *jusquiame*, de la *belladone* et du *stramonium* réduits en poudre et mélangés aux aliments, les convives s'imaginent être transformés en bêtes; on les voit faire les signes de brouter l'herbe comme les bœufs, nager comme les phoques et barboter comme le feraient les canards et les oies dans les mares.

« Le *hachisch* peut produire des hallucinations analogues, et M. Motet raconte qu'à la suite d'une absorption de cette substance il se crut transformé en battant de cloche. »

M. de Rochas ajoute : « Il est probable que les épidémies de zoanthropie, qui ont été si fréquentes au moyen âge et même dans l'antiquité, avaient souvent la même origine et qu'on doit le rapporter à l'action de parfums, d'onctions ou de potions, quand elles n'étaient point dues à des accès d'aliénation mentale, ou à de simples suggestions.

Nous sommes tout à fait de cet avis pour les *phénomènes simples*, n'accusant *aucun indice de possession*, surtout après action normale de l'exorcisme, car les démons ont souvent besoin d'être *débusqués*, comme l'animal du fourré où il se tient tapi; des phénomènes non douteux ne tardent pas à fixer l'opinion. Le meilleur de ces signes sera toujours le *don des langues* se manifestant par des *réponses exactes, faites dans une langue inconnue du sujet.*

*
* *

Puisque, d'après M. de Rochas, certains onguents ou philtres enchanteurs donnent à ceux qui subissent leur



influence la manie de se croire transmutés en bêtes, si bien qu'ils en imitent les mouvements spécifiques, je me crois autorisé à demander à l'éminent colonel ce que valent, au juste, ses expériences de *régression* de la mémoire. Il a voulu, par certains procédés, démontrer la réalité des *réincarnations*. Ne craint-il pas que ses prétendus *réincarnés*, qui prennent des attitudes si conformes au personnage évoqué, ne soient du genre de ces hallucinés, décrits plus haut, qui nagent comme des phoques et barbotent comme des canards?

Chan. G.



ÉCHOS DU MONDE INVISIBLE

Des Cloches qui sonnent toutes seules

Le récit qui suit nous a été communiqué par un digne prêtre, qui se porte lui-même garant de son authenticité.

M. X..., de noble et très honorable famille, et qui joua un rôle considérable dans sa commune pendant trente ans, aimait à répéter, en entendant sonner les cloches à toute volée, aux jours des funérailles : « Voilà une famille qui sait bien rendre tous les honneurs à son défunt ! »

Lui-même, au jour de son décès, en fut privé. Soit préjugé, soit, peut-être, par trop de modestie, sa famille ne crut pas devoir faire *tourner* les cloches. La sonnerie fut ordinaire.

Dans la nuit qui suivit l'inhumation, ce fut tout différent, du moins pour les oreilles des membres des deux honorables familles, que laisse le non moins honorable défunt.

Le chef de la branche cadette, s'éveillant aux sons les plus puissants d'un glas solennel, se demande : « Qui peut être encore décédé dans la paroisse?... » Et il fait en même temps cette réflexion : « Qui que cela soit, sa famille a eu plus de savoir-faire que nous! »

Il interroge à l'instant sa femme : « N'entends-tu pas un glas? Pour qui le sonne-t-on? »

— « Je ne sais pour qui, répondit-elle; mais il y a un bon moment que je l'entends. »

Lui, se dirige vers la fenêtre, persuadé que l'aube doit être venue puisqu'on fait *tourner* les cloches. Il ne voit que l'obscurité la plus complète au dehors. Tout surpris, il consulte sa montre; c'est minuit! Ce n'est pas l'heure réglementaire des glas...



Qu'on juge de quelle sorte d'effroi furent saisies les deux personnes!

Le lendemain, dès le matin, elles ont hâte de faire visite à l'autre famille, et commencent à lui faire part du phénomène de la nuit. Au premier mot, le frère aîné frappe du pied pour marquer son étonnement, et s'écrie : « Mais moi aussi j'ai été dérangé toute la nuit par un bourdonnement ennuyeux de cloches! »

Trois autres membres de la maison avaient également entendu des tintements lugubres sonnés régulièrement.

La critique la plus sévère n'a point à chercher ici trace d'hallucination. Les témoins sont trop nombreux et trop sérieux pour que l'on puisse attaquer l'authenticité de ce glas nocturne.

Ne serait-ce pas une leçon d'outre-tombe, donnée par une âme chrétienne pour faire tomber tout préjugé contre les cloches? D'aucuns prétendaient que les grandes sonneries ne peuvent qu'exprimer la joie, qui serait, bien entendu, déplacée en un jour de décès. Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Encore moins maintenant, après ce fait étrange. Les cloches renferment donc des notes aussi lugubres pour traduire les tristesses du deuil, qu'elles en ont de joyeuses pour chanter l'allégresse du cœur.

Servez-vous, en conséquence, des cloches pour témoigner aussi bien votre douleur que votre bonheur!

X...,
Curé de Puyméras (Vaucluse).

Ames du Purgatoire

Nous extrayons du *Bulletin mensuel de l'Œuvre expiatoire de Montligeon* les deux faits suivants, qui nous paraissent présenter toutes les garanties d'authenticité désirables.

I. Assistance donnée par une âme du purgatoire

Ce fait, arrivé le 19 septembre 1906, a été raconté à cette époque par le *Réveil*, journal catholique de la région.



Mme Concetta Mattioli, religieuse professe dans le monastère de l'Étoile, à Ponziano, âgée de trente ans, parfaitement saine d'esprit et de corps, se trouvait, vers dix heures du soir, priant, bien éveillée, pour sa mère défunte : elle récitait le *De profundis ;* le lendemain revenait l'anniversaire de sa mort.

Tout à coup elle entend frapper sur le prie-Dieu où elle était agenouillée, et, près d'elle, une voix très distincte dit : *Le feu !*

Un second coup est frappé, et la voix plus pressante répète : *Le feu !*

La jeune religieuse effrayée se lève et, méprisant l'avis, se dispose à se mettre au lit. Elle ne veut pas déranger ses compagnes qu'elle croit toutes endormies.

Et voici qu'un nouveau coup, très violent cette fois, est frappé sur le prie-Dieu, et la même voix plus pressante encore : *Vite ! le feu prend.*

La religieuse sort alors de sa chambre, appelle la converse Mme Marguerite, qui était encore debout, lui raconte brièvement le fait, et toutes deux descendent dans la propriété, pour s'assurer si l'avis est une illusion ou une réalité.

Elles traversent la cour pour aller au bûcher et à la cuisine. Par les fentes de la porte du fournil qui était fermée, elles voient ce bâtiment tout éclairé à l'intérieur. Elles courent, ouvrent et le trouvent rempli de flammes : le feu avait déjà atteint le plafond et menaçait le magasin, le dortoir et la chambre de débarras où était entassée une grande quantité de bois.

Elles poussent un cri d'horreur et d'épouvante : leurs compagnes les entendent, malgré le vent qui faisait rage cette nuit-là. En peu de temps l'incendie fut éteint.

Un court-circuit avait mis le feu à un monceau de fagots et de feuilles sèches destinés à chauffer le four le lendemain.

II. Demande de prières

En 1887 mourait à Jérusalem un religieux Dominicain fort connu, le P. Mathieu Lecomte, prédicateur renommé dont



la voix apostolique s'était fait entendre dans presque toutes les cathédrales de France et avait opéré d'innombrables conversions. Homme entreprenant et énergique, il avait consacré les dernières années de sa vie à la fondation d'un couvent de son Ordre à Jérusalem, sur l'emplacement même où le premier martyr donna son sang pour Jésus-Christ. C'est le couvent de Saint-Étienne de Jérusalem, maintenant célèbre en tous lieux par ses études bibliques.

Tombé malade, il dut s'aliter à l'hôpital français de cette ville, et ce fut pour ne plus se relever. A son chevet, pour le soigner, veillait une religieuse française, dont nous tairons le nom, parce qu'elle vit encore, et à laquelle il avait rendu, comme un père spirituel — elle-même nous l'a dit, — de très signalés services. Elle l'entoura de toutes ses sollicitudes, mais ne put vaincre le mal qui empirait toujours. A l'approche de la mort, le P. Mathieu Lecomte s'effrayait beaucoup du compte qu'il aurait à rendre à Dieu. En vain lui rappelait-elle, pour l'encourager, ses travaux apostoliques, sa vie religieuse, les conversions qu'il avait faites...

— Ma fille, lui dit-il de sa voix presque éteinte, il ne suffit pas de faire des choses bonnes pour plaire à Dieu, il faut encore les accomplir avec une telle pureté d'intention ! Oh ! quand je ne serai plus, priez beaucoup pour moi !

Elle le lui promit. Et, comme les appréhensions continuaient :

— Oui, ajouta-t-elle, je prierai beaucoup pour vous. D'ailleurs si vous en avez besoin, venez me le dire et je ferai plus encore.

— Mon enfant, reprit le Père en souriant doucement, on ne revient pas ainsi de l'autre monde...

— Demandez-le à Dieu. Quoi qu'il en soit, je vous promets de ne rien omettre de ce que je pourrai pour vous aider à entrer au ciel.

Le P. Lecomte mourut quelques jours après et fut enseveli avec de grands honneurs dans un antique caveau, découvert pendant les fouilles sous le couvent de Saint-Étienne.

La religieuse pria pour le défunt quelques semaines et,



entraînée par ses occupations, comme il arrive d'habitude, elle l'oublia.

Or, un jour, travaillant dans sa chambre, elle entend tout à coup un bruit épouvantable; une odeur étrange et pénible, analogue à celle de soufre et de fumée, se fait sentir, et une voix suppliante, qu'elle reconnaît à l'instant pour celle du religieux mort, lui adresse ces paroles :

— Ma fille, oh! priez pour moi. Je souffre horriblement...

Et tout se dissipa peu à peu.

Quinze jours plus tard, mêmes phénomènes avec moins d'intensité. Le défunt déclara qu'il avait été soulagé par les prières, communions, rosaires, pénitences et autres bonnes œuvres de la religieuse et ajouta :

— Ma fille, merci; votre charité m'a été utile, vos prières étaient une rosée abondante qui tombait sur les flammes et en adoucissait la rigueur... Allez trouver le supérieur du couvent que j'ai fondé, et demandez-lui, de ma part, pour ma délivrance complète une neuvaine de messes.

Sans retard elle transmit le message. Le P. Paul Menier, qui la reçut, écouta sans manifester ses sentiments l'étrange récit, mais, tout en la conduisant poliment vers la porte de sortie pour prendre congé d'elle, il concluait, comme malgré lui, à quelque hallucination. Après son départ cependant, réfléchissant à l'accent convaincu de la Sœur, à son bon sens connu de tous, à sa vertu qui ne permettait pas de supposer un mensonge : « Je célébrerai les neuf messes, se dit-il. Quand bien même l'apparition aurait été dérisoire, le P. Lecomte en aura le bénéfice. » Et dès le lendemain, sans mot dire à personne de ce qui s'était passé, il commença la neuvaine.

A la fin du neuvième jour, les religieux de la communauté rentraient le soir dans leurs cellules pour prendre leur repos. Un excellent Frère convers, nature positive, active et moins rêveuse qu'aucune autre, entend frapper à sa porte.

— Entrez, dit-il.

Et quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant entrer le P. Mathieu Lecomte, radieux et débordant en quelque sorte



de bonheur! Le défunt s'avance vers lui souriant comme pendant sa vie, et lui demande des nouvelles du couvent :

— Père, nous allons bien, quel vide a fait parmi nous votre départ!

— Courage! répondit-il. Je monte au ciel. De là-haut, je vous serai plus utile que sur terre...

Ce disant, il serre affectueusement la main du religieux — dont nous tairons le nom parce que lui aussi vit encore — mais avec une telle vigueur que, plus d'un jour après, celui-ci s'en ressentait encore. Puis il retourna vers la porte de la cellule, qu'il ferma derrière lui, après être sorti. Le Frère eut beau la rouvrir aussitôt, il ne vit et n'entendit plus rien : c'était la solitude de la nuit.

Il court immédiatement et tout effaré chez son supérieur et lui raconte, avec l'émotion que l'on conçoit, ce qui vient de se passer. Celui-ci compare les dates si pleinement concordantes des deux témoins qui ne s'étaient pas vus et dont la bonne foi est à l'abri de tout soupçon. Lui-même nous a raconté tous ces détails à Lyon, quelques mois plus tard : c'est de sa bouche que nous les avons entendus, et ils ont fait beaucoup de bruit à Jérusalem.

Ayant eu la grande consolation de faire en 1900 le voyage de Palestine, nous nous gardâmes de passer dans la Ville Sainte sans interroger la religieuse hospitalière et le Frère Dominicain. Tous les deux réitérèrent le récit qui vient d'être fait, avec simplicité et sans l'ombre d'une hésitation.

A. Body.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



DIXIÈME ANNÉE N° 7 15 DÉCEMBRE 1907

LE MAGNÉTISME

JUGÉ PAR LA VÉNÉRABLE CATHERINE EMMERICH

Nous ne croyons pas pouvoir apporter une meilleure confirmation de la doctrine que nous avons développée sur la malice intrinsèque de l'hypnotisme [1], qu'en citant ce qui fut révélé à la Vénérable [2] Catherine Emmerich, pendant ses extases, sur le magnétisme [3].

— Nous empruntons cette citation à la *Vie de Anne-Catherine Emmerich*, par le P. E. Schmœger, t. I, pp. 472 et suiv.

Il y avait, en outre, les dangers provenant du magnétisme, contre lequel Anne-Catherine devait agir au moyen de diverses souffrances expiatoires, et ici aussi le médecin et le confesseur furent les premiers qui essayèrent de la guérir par des moyens magnétiques, de même qu'auparavant ils avaient essayé à l'aide de l'opium et du musc. Wesener [4] dit à ce sujet :

« M. Limberg [5] me raconta qu'Anne-Catherine étant dans un état de catalepsie, il avait fait diverses expériences magnétiques, mais qu'il n'avait eu aucun succès. Je me proposai alors de faire des expériences moi-même à la première occasion.

1. Voir le numéro précédent.
2. En 1892, la cause de béatification de Catherine Emmerich a été introduite, sur les instances de l'évêque de Munster.
3. A part quelques médecins, qui peuvent avoir des raisons spéciales et intéressées pour maintenir une différence essentielle entre le magnétisme et l'hypnotisme, on est généralement d'accord pour reconnaître que l'hypnotisme n'est qu'une appellation nouvelle du magnétisme, et que tout est identique dans les deux cas, sauf quelques détails secondaires et de moindre importance.
4. Wesener était médecin, et donna ses soins à la Vénérable pendant plusieurs années, avec le plus grand dévouement. Il comprenait généralement bien les choses, mais, avant de venir se fixer à Dulmen, étant encore assez éloigné de la pratique de la religion, il s'était occupé de magnétisme.
5. Le P. Limberg était un ancien dominicain, que Catherine Emmerich avait choisi pour confesseur et directeur : il était timide, craintif, peu instruit, surtout en fait de théologie mystique.

« Je commençai peu de jours après, pendant que la malade était en extase. Tout son corps était raide et immobile. Je prononçai quelques paroles sur le creux de l'estomac, sur l'extrémité des orteils; je mis le bout des doigts de ma main droite sur le creux de l'estomac, et je parlai sur le bout des doigts de la main gauche; je lui criai dans l'oreille; mais rien de tout cela ne fit sur elle la moindre impression. Sur mon désir, le confesseur répéta les mêmes tentatives, qui restèrent également sans effet. Mais, lorsqu'il prononça le mot d'*obéissance*, elle tressaillit tout d'un coup, en poussant un profond soupir, reprit l'usage de ses sens, et comme le confesseur lui demandait ce qu'elle avait, elle répondit : « On m'a « appelée. »

Le médecin et le confesseur s'abstinrent alors de nouvelles tentatives jusqu'au mois de janvier de l'année suivante; mais, pendant ce mois, Anne-Catherine tomba dans un tel état de souffrance que l'un et l'autre pouvaient à peine en supporter la vue. Durant plusieurs semaines, elle eut, chaque jour, pendant une heure, des douleurs spasmodiques au cœur, avec des accès de suffocation d'une telle violence que la mort semblait inévitable; cependant la communion quotidienne lui donna la force de résister à cette effroyable douleur. Ce ne fut pas la malade, mais le médecin et le confesseur qui furent déconcertés et perdirent enfin patience. Voici ce que rapporte Wesener à la date du 26 janvier :

« J'étais le soir chez elle. Elle était horriblement mal, et le pouls était tombé très bas. Vers cinq heures, survint une sorte de spasme tonique. Les yeux de la malade étaient ouverts, mais insensibles au point que je pouvais toucher la cornée avec le doigt sans que les paupières se fermassent. Le jour précédent, comme elle pouvait un peu parler, elle m'avait révélé que sa vue était si étonnamment perçante que, même à l'état naturel de veille, elle pouvait voir beaucoup d'objets les yeux fermés. Le spasme tonique dura une heure; mais peu de temps après elle tomba en extase, se releva sur les genoux et pria les mains étendues. J'engageai son confesseur à essayer du magnétisme, c'est-à-dire à lui demander quelle était sa maladie, et où en était le siège principal. Il le



tit à plusieurs reprises, et en insistant; mais la malade ne répondit pas. Je le priai alors de lui ordonner de le dire, en vertu de l'obéissance. A peine le mot d'obéissance était-il parti de sa bouche, qu'elle tressaillit et s'éveilla avec un profond soupir. Interrogée sur son mouvement d'effroi, elle répondit : « Quelqu'un m'a appelée. » Elle tomba de nouveau dans une défaillance causée par la faiblesse, et je lui donnai douze gouttes d'essence de musc. Le lendemain matin, elle me dit qu'elle avait passé toute la nuit dans un état de vertige continuel, par suite de sa faiblesse », et certainement encore plus à cause du musc, qu'elle ne pouvait supporter.

Il n'y avait pas de guérison possible pour cet état de souffrance, parce qu'il avait sa cause non dans une maladie corporelle, mais dans les péchés d'autrui qu'Anne-Catherine s'était chargée d'expier: c'est pourquoi elle ne put répondre à la demande que lui faisait son confesseur. S'il avait désiré qu'elle rendit compte de ses contemplations intérieures, il aurait sans doute reçu des explications complètes. Quand enfin les convulsions cessèrent, la malade fut prise de vomissements continuels d'un liquide aqueux, quoiqu'elle ne pût pas avaler une goutte d'eau et qu'elle mourût presque de soif. Cependant elle fut chaque jour plusieurs heures dans un état de prière extatique, qui, le 9 février, dura environ neuf heures sans interruption. Elle donna l'explication suivante au confesseur, ainsi qu'au médecin qui voyait son art et ses efforts déconcertés par ces souffrances, et dont la sympathie cordiale la touchait :

« Jeudi (8 février), comme je disais mes heures, ma méditation se porta sur notre indignité et sur la miséricorde et la longanimité infinies de Dieu; je fus toute bouleversée par la pensée qu'en dépit de ces miséricordes, tant d'âmes se perdent pour toujours. Je ne pouvais m'empêcher de supplier le Seigneur de faire grâce à ces malheureux. Je vis alors tout à coup ma croix, qui est là-dessous attachée au montant du bois de lit[1], entourée d'une lueur brillante. J'étais parfaitement éveillée, avec le plein usage de mes

1. C'était une petite croix d'argent avec deux parcelles de la vraie Croix.



sens : je me dis : « N'est-ce pas une vaine imagination? » et je continuai à dire mes heures; mais l'éclat de la croix m'éblouissait. Alors, je fus forcée de reconnaître que ce n'était pas une illusion; je me recueillis et priai avec toute la ferveur possible, demandant à Dieu, mon Sauveur, grâce et miséricorde pour tous, et surtout pour les faibles et les égarés. L'éclat de la croix devint plus vif, et je vis alors un corps qui y était attaché. Des plaies de ce corps crucifié, le sang coulait à flots jusqu'au bas de la croix; mais je ne le vis pas se répandre en dehors de la croix. Je redoublai ma prière et mes actes d'adoration; alors le corps étendit son bras droit en l'arrondissant, comme s'il voulait nous embrasser tous ensemble. Pendant que tout cela se passait, j'avais tellement ma connaissance que j'observai très bien plusieurs objets autour de moi et qu'entre autres choses, je pus, chaque fois que l'horloge sonna, en compter tous les coups. J'entendis en dernier lieu sonner six coups; mais je ne sais rien de ce qui se passa ensuite autour de moi. J'entrai alors tout entière dans la contemplation intérieure, et je méditai sans interruption la Passion de Jésus-Christ. J'ai vu toute l'histoire de la Passion de mes propres yeux, exactement comme dans la réalité. J'ai vu le Sauveur sortir, portant sa croix; j'ai vu Véronique et Simon contraint de porter la croix. J'ai vu le Seigneur étendant ses membres, puis cloué à la croix. Cela me bouleversait jusqu'au fond de l'âme; j'avais de la tristesse, mais avec un mélange de joie. Je vis la Mère du Seigneur et plusieurs de ceux qui lui appartenaient. Je continuai à adorer mon Seigneur Jésus, et à lui demander merci pour moi et pour tous les hommes. Là-dessus, il me dit : « Vois mon amour; il est sans bornes! Venez, venez « tous dans mes bras : je veux vous rendre heureux! » Mais alors je vis que la plupart se détournaient de lui et s'arrachaient violemment à ses embrassements. Dès le commencement de cette apparition, je priai le Seigneur, en vue de la guerre présente, de nous donner enfin la paix et de mettre fin aux horreurs des combats; je lui ai demandé de nouveau grâce et merci. Alors une voix me dit : « Ce n'est pas encore « la fin de la guerre; plus d'un pays s'en ressentira encore



« cruellement ; toutefois, prie et aie confiance. » Maintenant, j'espère très fermement que les pays de Munster et Dulmen ne seront pas trop maltraités. »

M. Lambert et la sœur de la malade ont encore rapporté que, pendant tout le temps de cette apparition, c'est-à-dire depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir environ, elle était restée très calme ; notamment, qu'elle eut, de dix heures à midi, les yeux ouverts et le visage coloré, mais depuis midi jusque vers cinq heures, les yeux fermés et tout à fait immobiles. Ils n'avaient rien remarqué de plus chez elle, si ce n'est que des larmes à peu près continuelles coulaient sur ses joues.

Le 8 février était le jeudi d'avant la Septuagésime. Anne-Catherine avait reçu ce jour-là la tâche qu'elle avait à remplir pendant le saint temps de Carême, et elle l'avait acceptée avec un ardent désir du salut des âmes. Son humilité l'empêchait de communiquer au médecin, sans l'ordre exprès du confesseur, des détails plus précis tirés de sa contemplation, qui embrassait beaucoup de choses ; mais le peu qu'elle dit suffit pour que Wesener ne pensât plus de quelque temps à une application ultérieure des moyens magnétiques. Ni lui, ni le confesseur n'osèrent faire mention devant Anne-Catherine de leurs tentatives avortées, car il leur fallait bien reconnaître qu'elles avaient trop peu agi sur elle, pour qu'elle en eût le moindre sentiment ou le plus faible souvenir. Ils laissèrent donc la chose tomber dans l'oubli.

Mais un an plus tard, un ami de Neeff et de Passavant vint à Dulmen, pour faire des observations sur Anne-Catherine, qu'il croyait un sujet magnétique. Ce médecin était plein d'un enthousiasme touchant au fanatisme pour la somnambule de Neeff, et en général pour le magnétisme, où il prétendait avoir trouvé une telle confirmation de la foi chrétienne, qu'il déclarait hautement avoir été guéri par là d'une incrédulité absolue. Comme il avait à un rare degré le don de la persuasion, il ne lui fut pas difficile de faire avouer à Wesener et à Limberg que des vues aussi élevées sur le magnétisme ne leur avaient jamais été présentées ; et tous deux, malgré les expériences antérieures faites sur Anne-Catherine,



étaient sur le point de se déclarer partisans et défenseurs de la médecine magnétique, lorsque intervint une sagesse plus haute qui fit connaître la vérité avec une clarté irrésistible. C'est par le journal de Wesener que nous savons comment les choses se passèrent.

Le Samedi-Saint, 5 avril 1817, le doyen Rensing fit annoncer à la malade la visite d'un médecin étranger arrivé de Francfort, lequel avait apporté un ordre écrit de le recevoir, adressé à Anne-Catherine par le vicaire général de Droste. Elle en fut si affligée qu'elle pria Wesener de représenter au doyen combien lui étaient pénibles les visites en général, et spécialement celles d'un homme qui était venu de si loin à cause d'elle. Le doyen n'accueillit point cette prière, mais il réitéra l'ordre, qui fut communiqué à Anne-Catherine par Wesener. Voici ce que celui-ci rapporte à ce sujet :

« Lorsque je lui annonçai cela, elle en fut d'abord attristée, mais reprit bientôt contenance et dit : « Puisqu'il en est ainsi, « je me soumets par obéissance. » Elle me pria alors de venir avec l'étranger, à cause de la difficulté qu'elle avait à parler. Quelques heures après, je l'amenai. Elle le reçut poliment : mais il fut tellement frappé à son aspect, qu'il se jeta à geuoux et demanda à lui baiser la main. Elle retira sa main avec une sorte d'effroi, et reprocha à cet homme son exagération, Elle ne comprenait pas, disait-elle, comment un homme raisonnable pouvait se laisser à donner de telles marques de respect à une misérable créature comme elle. Dans la soirée du même jour, elle m'exprima encore la douleur la plus vive de cet incident si affligeant pour elle, s'humilia et dit : « Que de tentations j'ai à combattre ! que d'épreuves « pour la patience et l'humilité ! Voici maintenant qu'arrivent « des tentations d'une espèce qui m'était inconnue jusqu'à pré« sent ! »

Peu de jours après, Wesener rapporte ce qui suit :

« Grâce aux entretiens instructifs de M. le docteur N... avec M. Limberg et avec moi, nous nous sommes familiarisés davantage avec le magnétisme et nous avons reconnu qu'il n'est autre chose que « l'écoulement d'un esprit vital déter« minant sur le malade ». Cet esprit, qui est répandu dans toute



la nature, est reçu par le malade au moyen d'une communication spirituelle ou même corporelle; il agit alors dans celui qui le reçoit, d'après la nature de son principe, y allumant une flamme qui appartient soit à la terre, soit aux régions supérieures, soit aux régions inférieures, et opérant, suivant son origine, des effets salutaires ou pernicieux. Cet esprit vital, le chrétien peut et doit l'enflammer par la religion et par l'amour de Dieu et du prochain, de manière à le rendre salutaire pour le corps et pour l'âme. »

Wesener savait pourtant par de fréquentes expériences ce qui avait le pouvoir d'enflammer Anne-Catherine et, peu de temps avant, il avait écrit sur son journal : « Je l'ai trouvée aujoud'hui toute vermeille et comme enflammée; je lui en demandai la cause, et elle me répondit : « M. Overberg est venu ici, et je n'ai parlé que de Dieu avec lui: cela m'a fort animée; mais, en outre, je ne me sens pas mal ». Or, ce même Wesener, soutenu par le confesseur, vint la trouver, tout plein de sa découverte de l'esprit vital magnétique, et il lui exposa avec tant de chaleur cette science, nouvelle pour lui, qu'elle put facilement reconnaître sur quelles dangereuses voies le Père Limberg et lui étaient au moment de s'égarer. Elle se contint pourtant avec sa prudence ordinaire, écouta patiemment les zélés adeptes, sans les contredire, et ne prit la parole que quand son ange lui en eût donné l'ordre. Voici ce que dit Wesener à ce sujet :

« Dans une visite postérieure, la malade me pria de rester un peu, parce qu'elle désirait me faire une ouverture, « Vous « avez remarqué, dit-elle, comment j'ai accueilli ce que le « P. Limberg, le docteur étranger et vous m'avez dit sur le « magnétisme. Je me suis montrée à peu près indifférente; « cependant j'étais bien aise de ce qu'au moins vous vous « efforciez de présenter la chose par un côté moral. *Mais voilà « que j'ai été avertie en vision pour la troisième fois. La pre- « mière vision n'était pas favorable au magnétisme; la seconde « me le présenta sous un jour qui me remplit d'effroi; mais, « la nuit dernière, mon conducteur m'a montré que, dans ce « qui s'y passe, presque tout est un prestige du démon.* « J'espère que je trouverai la force nécessaire pour vous

« raconter cela en détail. Quant à présent, je ne puis vous « dire qu'une chose : si nous voulons faire ce qu'ont fait les « prophètes et les apôtres, nous devons aussi être ce que « ces hommes étaient; mais alors nous n'avons aucun besoin « de ces manipulations dont un magnétiseur fait usage, car, « dans ce cas, le saint nom de Jésus suffit pour opérer ce qui « est bon et salutaire. Qu'on s'efforce d'opérer une guéri-« son au moyen de quelque chose qui se transmet d'une « personne bien portante à un malade, ce n'est pas mauvais « en soi; *mais les tours de passe-passe qu'on y ajoute sont « quelque chose de sot et d'illicite.* LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE *et « l'intuition de choses éloignées et futures pendant ce « sommeil, voilà où est le prestige du démon.* Il se donne dans « tout cela une apparence de piété pour gagner par là des « adhérents, et surtout pour attirer les gens de bien dans ses « filets. »

« Elle dit cela d'un ton si grave que je lui répondis qu'en présence d'un semblable jugement, je ne me croyais pas autorisé à continuer une cure magnétique commencée sur une fille de la campagne, qui avait un bras paralysé. Elle me demanda comment je m'y prenais, et, quand je lui dis que je faisais des passes avec les mains, que je traçais des cercles et que je soufflais sur la partie malade, que la malade buvait de l'eau magnétisée et portait autour du membre perclus une bande de flanelle également magnétisée, elle me dit : « Je « puis, à la rigueur, considérer l'insufflation et le réchauffe-« ment du membre malade par l'imposition des mains, comme « des moyens naturels: mais je repousse les passes et les « cercles tracés comme des choses déraisonnables et con-« duisant à une superstition dangereuse. »

« Je lui demandai alors ce qu'elle pensait des vues du docteur étranger, et elle me dit : « Il faut bien se tenir sur ses « gardes pour ne pas tomber dans la maison avec la porte. Cet « homme reviendra sur le bon chemin, et j'ai la confiance que « je pourrai lui être utile. »

Cet entretien fit une profonde impression sur Wesener, déjà convaincu par tant d'expériences de tout ce qu'il y avait de clairvoyance et de perspicacité chez Anne-Catherine:

mais, dans son zèle, il oublia l'avis qu'elle lui avait donné de ne pas blesser l'étranger, en lui faisant connaître trop brusquement cette sévère appréciation. Il lui communiqua, sans l'y avoir préparé, tout ce qu'avait dit Anne-Marie, et cela causa à celui-ci une surprise d'autant plus pénible qu'il avait une très haute opinion des lumières et de la piété de la somnambule de Francfort et de ses admirateurs. C'est pourquoi, loin d'être ébranlé par le jugement d'Anne-Marie, il répondit avec beaucoup de vivacité qu'on ne pouvait pas admettre que des hommes aussi graves et animés de sentiments aussi pieux pussent avoir quelque chose de commun avec le mauvais esprit; enfin, pour se rassurer, il prétendit qu'Anne-Catherine n'avait vu le magnétisme que par son côté ténébreux, mais non par son côté lumineux. Or, selon lui, ce côté lumineux pouvait encore arriver à se faire connaître avec l'aide du confesseur.

Il pria donc celui-ci de guérir le violent mal de dents dont Anne-Catherine souffrait alors, par l'imposition des mains et la bénédiction sacerdotale; il appelait cela le « procédé curatif magnétique ». Le confesseur, qui, pourtant depuis des années, avait mille fois expérimenté la merveilleuse sensibilité d'Anne-Catherine à l'égard de la bénédiction du prêtre et de l'efficacité curative des moyens employés par l'Église, voyant cette fois le prompt soulagement qu'avait apporté l'imposition de ses mains, se sentit porté à en chercher la cause, non dans la vertu du caractère sacerdotal, mais dans l'esprit vital magnétique. Ce même homme qui, d'ordinaire, ne faisait aucun usage pour Anne-Catherine du pouvoir de bénir, conféré à sa main par le sacrement de l'Ordre, que quand il la croyait à toute extrémité, se laissait maintenant entraîner par l'attrait de la nouveauté à soumettre « au procédé magnétique curatif » toute manifestation d'une souffrance physique chez sa fille spirituelle.

Anne-Catherine ne fut pas peu contristée de ce travers d'esprit, jusqu'à ce que son conducteur invisible lui eût donné l'avis formel d'engager le confesseur à s'abstenir de cette façon d'agir. « C'est la volonté de Dieu, lui avait-il été dit, que tu portes les douleurs avec patience; ton confesseur



ne doit rien te faire de plus que ce qu'il faisait auparavant. »
Elle eut, en outre, pour l'instruction des autres, la vision suivante :

« Je me trouvais dans une grande salle ; c'était comme une église qui était pleine de monde. Des hommes à l'air grave, imposant, allaient à travers la foule et faisaient sortir de l'église un grand nombre des assistants. Je m'en étonnai beaucou, et je demandai à ces personnages pourquoi l'on renvoyait des gens qui paraissaient avoir de si bons sentiments, et qui savaient parler à merveille. Là-dessus, un de ces hommes à l'air sévère me répondit : « *Ils n'appartiennent pas à ce* « *lieu ; ils sont dans de fausses voies. Et, bien qu'ils parlent* « *avec des voix d'anges, leurs opinions et leurs doctrines sont* « *fausses.* » Je vis alors que le docteur étranger était du nombre de ceux qui devaient être mis en dehors. Cela me fit beaucoup de peine pour lui, et je voulais courir à lui pour le retenir ; mais autour de moi se trouvaient d'autres personnages qui essayèrent de m'en empêcher, en disant que cela ne convenait pas. Je ne me laissai pourtant pas arrêter, et je répondis : « Il s'agit du salut de son âme ! » J'eus le bonheur de le retenir, en sorte qu'il ne fut pas mis dehors. »

Cette simple vision trouva un accomplissement bien remar quable, car, malgré leurs penchants apparents pour le catholicisme et en dépit de tous leurs beaux discours, la plupart des membres de ce cercle ensorcelé par la somnambule sont morts hors de l'Église. Seul, « le docteur étranger », secouru par les prières d'Anne-Catherine, arriva plus tard à trouver pour sa foi un autre et plus solide fondement que celui qu'il prétendait avoir rencontré dans la ressemblance des phénomènes du magnétisme avec les merveilles opérées par Dieu dans la personne de ses saints et de ses élus.

Le P. Limberg accepta les avertissements qui lui avaient été donnés, et ne se hasarda plus à tenter la moindre expérience de « cure magnétique » sur sa fille spirituelle, en dehors de la bénédiction sacerdotale selon l'Église. Wesener aussi semble avoir été bientôt guéri de son enthousiasme pour le magnétisme, car son journal se borne à mentionner ce qui suit :

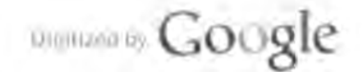


« Je lui demandai ce qu'elle me conseillait de faire pour mon compte, quant à l'application du magnétisme près des malades; à quoi elle répondit : « Vous pouvez faire usage de « l'imposition des mains et de l'insufflation, quand vous avez la « parfaite assurance que vous n'induisez en tentation et en « danger ni vous-même, ni l'autre personnage. »

Quant à ces visions, où Anne-Catherine avait appris à connaître l'essence du magnétisme, la dégradation où il peut entraîner une âme et les dangers qu'il lui fait courir, elle en communiqua quelque chose peu de temps après.

« Lorsque j'entendis pour la première fois parler du magnétisme par le docteur étranger, dit-elle, mon attention n'avait jamais été appelée sur ce sujet. Mais chaque fois qu'il parlait de la personne clairvoyante, et des amis qui étaient en rapport avec elle, cela excitait en moi, sans que je susse pourquoi, un sentiment de vive répulsion. Cette personne me fut ensuite montrée, et je fus instruite sur son état dans des visions qui me prouvèrent que cet état n'était rien moins que pur et venant de Dieu. Je vis que l'attrait sensible et le désir de plaire y avait part, quoiqu'elle ne voulût pas se l'avouer, et que, sans s'en rendre compte, elle avait trop d'attachement pour son magnétiseur. Je vis encore çà et là, dans l'éloignement, quelques autres personnes de cette espèce; on voit cela comme à travers un verre grossissant. Je les vis assises ou même couchées; j'en vis quelques-unes ayant devant elles un verre d'où partait un tube qu'elles tenaient à la main. L'impression que je ressentais était toujours une impression d'horreur, ce qui venait moins de la nature même de la chose que de l'immense danger auquel je les voyais presque toujours succomber.

« Les gestes des magnétiseurs devant les yeux, leurs passes et leur manière de prendre la main avaient pour moi quelque chose de si repoussant que je ne puis l'exprimer, parce que je voyais à la fois l'intérieur du magnétiseur et celui de la somnambule, l'influence de l'un sur l'autre, la communication de la nature et des mauvais penchants du premier à la seconde. *Je voyais toujours là Satan en personne dirigeant tous les mouvements du magnétiseur et les faisant avec lui.*



« Ces personnes sont dans leurs visions tout autrement que moi dans les miennes : quand, avant d'entrer dans l'état d'intuition, elles ont en elles si peu que ce soit d'impur, elles ne voient que fausseté et mensonge, car le démon leur présente des tableaux et donne à tout une belle apparence. Quand une telle personne se dit seulement à l'avance qu'elle désirerait ce jour-là dire quelque chose d'intéressant, ou quand elle a en elle la moindre convoitise sensuelle, elle se trouve aussitôt exposée au plus grand danger de pécher. Plusieurs, à la vérité, reçoivent un soulagement corporel ; mais la plupart en ressentent des effets pernicieux pour l'âme, sans le savoir et sans reconnaître d'où cela leur est venu. Je ne puis comparer l'horreur que ces choses me font éprouver qu'à celle que m'inspire une certaine association secrète[1] et ses pratiques. Il y a aussi là une corruption que je vois sans pouvoir bien la décrire.

« *La pratique du magnétisme confine à la magie ; seulement on n'y invoque pas le diable, mais il vient de lui-même.* Quiconque s'y livre prend à la nature quelque chose qui ne peut être conquis légitimement que dans l'Église de Jésus-Christ, et qui ne peut se conserver avec le pouvoir de guérir et de sanctifier que dans son sein : or la nature, pour tous ceux qui ne sont pas en union vivante avec Jésus-Christ par la vraie foi et la grâce sanctifiante, est pleine des influences de Satan. Les personnes magnétiques ne voient aucune chose dans son essence et dans sa dépendance de Dieu : elles voient tout isolé et séparé, comme à travers un trou ou une fente. Elles perçoivent un rayon des choses par le magnétisme, et Dieu veuille que cette prière soit pure, c'est-à-dire sainte ! C'est un bienfait de Dieu de nous avoir séparés et voilés les uns devant les autres, et d'avoir élevé des murs entre nous, depuis que nous sommes remplis de péchés et dépendants les uns des autres ; il est bon que nous soyons forcés d'agir préalablement, avant de nous séduire réciproquement et de nous communiquer l'influence contagieuse du mauvais esprit. Mais en Jésus-Christ, Dieu lui même fait homme nous est donné

1. La franc-maçonnerie.



comme notre chef, dans lequel, purifiés et sanctifiés, nous pouvons devenir une seule chose, un seul corps, sans apporter dans cette union nos péchés et nos mauvais penchants. Quiconque veut faire cesser d'une autre manière cette séparation établie par Dieu s'unit d'une façon très dangereuse à la nature déchue, dans laquelle règne avec ses séductions celui qui l'a entraînée à sa chute.

« Je vois l'essence propre du magnétisme comme vraie : mais il y a un larron qui est déchaîné dans cette lumière voilée. Toute union entre des pécheurs est dangereuse ; la pénétration mutuelle l'est encore davantage. Mais quand cela arrive pour une âme tout à fait ouverte ; quand un état, qui ne devient clairvoyant que parce qu'il implique la simplicité et l'absence de calcul, devient la proie de l'artifice et de l'intrigue, alors une des facultés de l'homme avant la chute, faculté qui n'est pas entièrement morte, est ressuscitée d'une certaine manière, pour le laisser plus désarmé et dans un état plus mystérieux, exposé intérieurement aux attaques du démon. Cet état est réel, il existe ; mais il est couvert d'un voile, parce que c'est une source empoisonnée pour tous, excepté pour les saints.

« Je sens que l'état de ces personnes suit, à certains égards, une marche parallèle au mien, mais allant d'un autre côté, venant d'ailleurs et ayant d'autres conséquences. Le péché de l'homme doué de la faculté commune de voir est un acte accompli avec ses sens, devant ses sens ; la lumière du dedans n'est pas obscurcie pour cela, mais elle exhorte dans la conscience, elle pousse comme un juge intérieur à d'autres actes sensibles de repentir et de pénitence ; elle conduit aux remèdes surnaturels que l'Église administre sous une forme sensible, aux sacrements. C'est alors le sens qui est pécheur et la lumière intérieure qui est l'accusatrice.

« Mais dans l'état magnétique, quand les sens sont morts, quand la lumière intérieure reçoit et rend des impressions, alors ce qu'il y a de plus saint dans l'homme, le surveillant intime, est exposé à des influences pernicieuses, à des infections contagieuses de l'esprit mauvais, dont l'âme, à l'état de veille ordinaire, ne peut avoir la conscience au moyen des



sens, assujettis comme ils le sont aux lois du temps et de l'espace : de même aussi elle ne peut pas se défaire de ces péchés à l'aide des remèdes purificateurs de l'Église. Je vois à la vérité qu'une âme tout à fait pure et réconciliée avec Dieu, même dans cet état où la vie intérieure est ouverte, peut n'être pas blessée par le diable. Mais je vois aussi que si, auparavant, ce qui arrive bien facilement, surtout pour le sexe féminin, elle a consenti à la moindre tentation, Satan joue librement son jeu dans l'intérieur de cette âme, ce qu'il fait toujours de manière à éblouir et avec les apparences de la sainteté. Les visions deviennent des mensonges, et, si elle y voit par hasard quelque moyen de guérir le corps mortel, elle l'achète bien cher au prix d'une infection secrète de l'âme immortelle. Elle est fréquemment souillée par un rapport magique avec les penchants mauvais du magnétiseur. »

Il arrivait souvent aussi que des femmes magnétisées étaient montrées en visions à Anne-Catherine, afin qu'elle priât pour leur salut ou qu'elle travaillât à prévenir les conséquences ultérieures de ces pratiques par des souffrances expiatoires. Elle disait ordinairement en pareil cas qu'elle était prête à porter secours à ces infortunées; toutefois, elle priait ardemment pour être dispensée de se trouver en contact avec elles, même dans l'état naturel de veille. Une fois seulement, comme le docteur de Francfort vantait beaucoup les visions soi-disant pures et la piété de sa somnambule clairvoyante, elle lui dit très nettement :

« Je voudrais qu'elle fût ici en face de moi, car ses belles et agréables visions cesseraient bientôt, et elle-même en viendrait à voir par qui elle est trompée. Elle m'a été souvent montrée en vision, et j'ai toujours vu que, pendant qu'elle était sous l'influence magnétique, le démon aussi usait de tous ses prestiges avec elle, et qu'elle le prenait pour un ange de lumière. »

Wesener, pendant un voyage, s'étant trouvé par hasard en rapport avec le docteur Neeff qui magnétisait cette personne, lui signala le danger. Celui-ci en prit occasion de venir lui-même à Dulmen, afin d'étudier la prétendue ressemblance avec Anne-Catherine. Il raconta alors que cette femme



avait le don de voir des remèdes pour tous les maux et toutes les maladies possibles, qu'elle frayait avec des esprits bienheureux, qu'elle était conduite par son ange et par celui du magnétiseur à travers des mondes de lumière et recevait une espèce de sacrement provenant du « saint Graal ». Tout cela fit frissonner Anne-Catherine; cependant elle s'efforça, avec toute la douceur que sa charité pouvait lui inspirer, d'appeler l'attention de cet homme infatué sur les grands dangers qu'il courait, et sur les illusions dans lesquels ils vivaient, lui et sa somnambule (tous deux étaient protestants); mais cela ne lui réussit pas. L'homme était comme ensorcelé : il invoquait la pureté d'intention avec laquelle la somnambule et lui, avant de commencer leur opération, priaient Dieu de les préserver de toutes les embûches et de tous les prestiges du diable. Il assurait que sa somnambule suivait une voie qui devenait chaque jour plus lumineuse et plus sublime, et, avec toutes ces protestations, il éluda tout examen plus approfondi de la nature intime de ses pratiques. Ce fut en vain qu'Anne-Catherine déclara que la nourriture céleste et les mondes de lumière de la somnambule étaient des tromperies et des prestiges, au moyen desquels l'esprit malin la tenait enchaînée dans ses filets; le docteur n'en crut rien et ne voulut pas prendre la main qui lui était tendue pour le sauver.

« Lorsque ces deux personnes me sont montrées, dit un jour Anne-Catherine, je le vois tirer de sa somnambule un fil qu'il dévide et où il fait comme un nœud qu'il avale, en sorte qu'elle le tire partout et le tient lié par là. Je vois ce peloton de fil dans son intérieur comme un nuage ténébreux qui pèse sur tout et étouffe tout. Bien des fois il lui vient à l'esprit qu'il devrait rejeter quelque chose hors de lui, mais il n'y parvient jamais. »

Il arriva plusieurs fois que des gens poussés par la curiosité et par une intention malveillante eurent recours à une somnambule, pour obtenir des révélations sur Anne-Catherine. Ainsi, pendant l'enquête dont il sera parlé plus au long dans le second volume, on lui enleva sa coiffe pour la faire servir à mettre en rapport avec elle une somnambule de M..., à qui



l'on voulait faire dire toutes sortes de choses touchant Anne-Catherine.

« Cette personne, raconta-t-elle plus tard, me fut montrée par mon conducteur céleste, et je vis qu'elle se tourmentait beaucoup sans pouvoir arriver à rien savoir de moi. *Je vis toujours le diable là-dedans*. Quand je fus délivrée de mon emprisonnement, il me fut montré en vision que mon confesseur se trouvait auprès de cette personne. A l'un de ses côtés se tenait le diable; un autre esprit était d'un autre côté. L'intention de l'ennemi était qu'elle dit de moi des choses infâmes en présence de tout le monde et devant mon confesseur: mais, malgré toutes les peines qu'elle se donna pour cela, elle ne put rien voir. Enfin, quand elle prit la main du P. Limberg, elle dit : « La Sœur Emmerich est en prière. Elle est très malade. Ce n'est pas une trompeuse, si personne ne l'est dans son entourage. » Lorsque mon confesseur revint de M... et me raconta la chose, j'eus encore une vision à ce sujet, et je fus saisie de crainte à la pensée de recevoir de lui la sainte communion le lendemain, parce que je croyais qu'il avait participé par curiosité à une chose *dans laquelle il devait savoir que le diable avait la main*. Mais je fus consolée en apprenant que c'était sans l'avoir voulu qu'il s'était trouvé auprès de cette femme. Je la vis dire des mensonges à propos d'autres personnes, et je vis comment le diable lui suscitait des visions. »

Dans l'enquête dont il vient d'être parlé, on fit, en outre, une tentative en sens inverse, en voulant forcer Anne-Catherine à porter sur elle un conducteur magnétique qui devait la mettre en rapport avec un magnétiseur. On lui pendit au cou un petit flacon enveloppé dans de la soie, qui excita aussitôt en elle un tel dégoût et de si violentes palpitations de cœur, qu'elle le lança loin d'elle et rejeta avec énergie comme un impudent mensonge l'allégation que cette affreuse chose lui était envoyée par Overberg, le directeur de sa conscience [1].

Une femme de Dulmen se laissa un jour persuader d'aller

1. Overberg, prêtre éminent du diocèse de Munster, était directeur extraordinaire de la vénérable malade.



chez une tireuse de cartes à Warendorf. Elle savait que cette personne avait coutume de prédire, d'après ses cartes, des mariages et des choses de ce genre, et elle se proposa de la mettre à l'épreuve par des questions touchant la Sœur Emmerich. — « Que se passe-t-il chez la Emmerich? » lui demanda-t-elle. La femme étala ses cartes en trahissant une irritation intérieure, et dit : « Chose curieuse, tout est là confit dans la dévotion! Voilà un homme âgé, qui est assez gros, en voilà un plus jeune! Voilà une vieille femme qui se meurt! (c'était la vieille mère d'Anne-Catherine qui mourait alors auprès d'elle). La personne elle-même est malade! Étrange maladie! » La questionneuse en eut assez et s'en alla tout effrayée. Quand Anne-Catherine entendit parler de cette affaire, elle fit à ce sujet des observations dignes de remarque :

« Ce ne sont pas les cartes, dit-elle, qui montrent ou font voir quelque chose à ces sortes de personnes, mais c'est leur foi aux cartes qui les rend voyantes. Elles disent ce qu'elles voient, et non ce que montre la carte. La carte est le simulacre du faux dieu, *mais c'est le diable qui est ce faux dieu.* Souvent il est *forcé* de dire la vérité, et alors la voyante l'annonce avec colère. »

En janvier 1821, lorsque Anne-Catherine, dans ses visions quotidiennes sur la prédication de Jésus, contempla la guérison d'un possédé, elle eut de nouveau une vision d'ensemble sur le caractère et les effets moraux du magnétisme, où les relations générales et les liaisons diverses du royaume des ténèbres avec les hommes lui furent représentées dans trois sphères ou trois mondes. La sphère inférieure, qui était la plus ténébreuse, renfermait tout ce qui tient à la magie et au culte formel du diable; la seconde, ce qui se rapporte à la superstition et aux convoitises sensuelles ; la troisième était celle de la libre-pensée, de la franc-maçonnerie, du libéralisme. Elle vit toutes ces sphères reliées entre elle par des fils innombrables entrelacés les uns avec les autres, qui, comme des degrés, conduisaient des plus élevées aux plus basses. Dans l'enceinte de la sphère inférieure et dans celle du milieu, elle vit les remèdes et les états magnétiques au

nombre des moyens les plus puissants par lesquels le royaume des ténèbres attire les hommes à lui.

« Je vis, raconte-t-elle, dans la sphère la plus ténébreuse, certains états et certaines relations qui, dans la vie ordinaire, ne sont pas considérés comme absolument illicites ; il y avait spécialement beaucoup de personnes magnétisées. Je vis quelque chose d'abominable entre elles et le magnétiseur ; c'étaient comme des nuages noirs de toutes les formes qui allaient des uns aux autres. Je n'ai presque jamais vu personne sous l'influence du magnétisme, sans qu'il s'y mêlât au moins une impureté charnelle très subtile. *Toujours aussi je vois leur clairvoyance ayant pour agents des mauvais esprits.*

« *Je vis des gens tomber de la région lumineuse, située plus haut, dans la région ténébreuse, par suite de leur participation à ces procédés magiques qu'ils appliquaient au traitement des malades, prenant pour prétexte l'intérêt de la science. Je les vis d'abord magnétiser et, égarés par des succès trompeurs, attirer beaucoup de personnes hors de la région lumineuse. Je vis qu'ils voulaient confondre ces guérisons d'origine infernale et ces reflets du miroir des ténèbres avec les guérisons opérées par la lumière et avec la clairvoyance des personnes favorisées du ciel. Je vis, à cet étage inférieur, des hommes très distingués travailler, à leur insu, dans la sphère de l'Église infernale.* »

S. Michel.



Lourdes et Baraduc

Au risque de paraître dénué de tout esprit libéral — ce dont je n'ai cure — je n'hésite pas à faire les vœux les plus ardents pour le complet avortement de certain projet scientifique, à la réalisation duquel M. le Dr Baraduc emploie toute son énergie et son talent.

Je ne voudrais pas avoir l'air de sauver le Capitole. Mais se doute-t-on assez, en ce moment, que les occultistes veulent mettre la main sur Lourdes, et en *naturaliser*, à leur manière, toutes les guérisons miraculeuses? Lourdes a connu bien des dangers. — Il y eut d'abord la malveillance des pouvoirs publics. Il y eut les tentatives de la fausse science, parlant au nom de l'hygiène. Avant cela, la franc-maçonnerie y avait installé audacieusement une loge, mais le sol rejeta la mauvaise plante.

D'une tactique plus subtile et plus dangereuse est l'entreprise que va tenter la Kabbale, par les soins de catholiques adonnés aux sciences occultes, et dont les intentions ne semblent exciter ni étonnement, ni répulsion.

Dans un article sans signature, voici ce qu'un journal très catholique, et d'ailleurs excellent, nous dit de ce futur projet :

« Le Dr Baraduc a tenté, au point de vue médical, l'*expérimentation des forces préternaturelles*, qui, *du commun avis des théologiens*, des philosophes et des savants, entrent nécessairement en jeu pour produire le phénomène miraculeux, *forces intermédiaires entre le plan surnaturel* inexpérimentable et le résultat physique visible. »

Nous dirons plus loin ce qu'on entend, ici, par *préternaturel* et *forces intermédiaires;* car tout est là.

Grâce aux plaques photographiques habilement présentées au bon endroit, le Dr Baraduc aurait photographié la *vertu*



curatrice, à Lourdes, — excusez du peu! — et il en vient, d'après l'article cité, à formuler publiquement ce vœu, qu'il compte bien voir prendre en considération par les autorités scientifiques et religieuses compétentes :

« Le Dr Baraduc demande à Lourdes un laboratoire qui, en même temps qu'il livrerait à la science des moyens de guérison jusqu'ici insoupçonnés, lui offrirait un champ d'expériences unique, lui permettant d'*observer les forces* qui *s'échangent* entre le ciel qui donne et la terre qui implore.

« La proposition est curieuse et nous sommes là sur un terrain nettement scientifique. »

Puisque le Dr Baraduc a livré le fond de son âme dans sa brochure : *La Force curatrice à Lourdes, et la Psychologie du miracle*, il faut pénétrer dans l'idée scientifique qu'il se fait de cette *force curatrice*.

* * *

Disons, tout d'abord, que ce qui fait l'originalité de la philosophie occulte de M. Baraduc, c'est le mélange constant de la doctrine catholique, et des données occultes de la Kabbale la plus échevelée. Baraduc professe la doctrine de l'*Emanation*. Il se réclame de Zoroastre, d'Hermès, de saint Paul et d'Eliphas-Lévi. Il cite les Pères et Isaïe, il parle du Père, du Verbe, de la Trinité, et vous constatez, à la fin de la phrase, que vous êtes en communion avec... les Brahmanes.

Venons-en aux citations, et goûtez la saveur panthéistique qui s'exprime de tous ces textes; nous respectons les mots en italique.

Écoutez saint Paul : « *In Deo vivimus et movemur et sumus.* »

En dehors de Dieu, il n'y a rien. *Il est l'être non manifesté et manifesté.*

Le nom de Jévé doit se lire surtout dans le sens involutif de la manifestation divine.

IOD. — Être Un absolu, tout non manifesté. Père-Pensée universelle en potentialité.

HE. — Dieu manifesté, verbe d'amour; vie et lumière des hommes, fils Incarné-Christ.



VAU. — Esprit de lumière et d'intelligence, Saint-Esprit, Mère-Providence.

HÉ. — Univers matériel naturel. Dieu dans la nature.

La Kabbale écrit ainsi, et tout est compris dans le nom de Dieu dont le nombre est dix, c'est-à-dire 1 avec tous les sous-multiples possibles représentés par des zéros, ajoutés à l'unité, dont l'essence reste identique, comme *un* est toujours *un*, qu'il soit multiplié ou divisé par des millions de zéros.

Dieu est l'un unique, existe par essence, le seul qui vive *en substance* (je signale ces derniers mots).

... Il crée ses propres membres qui sont des dieux.

Chacun de ces dieux, considérés comme identiques au Dieu, peut former un type nouveau, d'où naissent à leur tour, et par le même procédé, *d'autres types inférieurs* (je souligne le texte).

Celui qui crée sans cesse les mondes est triple, il est Brahma, le père; il est Maya, la mère; il est *Vichnou*, le fils : Essence, substance, vie.

Chacun renferme les deux autres et tous trois sont un dans l'Ineffable[1].

Nous avons encore une idée de ce mélange panthéistico-chrétien dans ces lignes :

« Avec saint Paul et Leibniz, ayons donc l'absolue conviction que vivants ou morts, dans le temps ou l'espace, *sous-multiples divins, nous sommes toujours en Dieu l'Être Absolu*, à travers ses différentes manifestations, et en constante évolution vers *Lui les Dieux*, l'Unité, l'Un et Tout... »

M. Baraduc comprend si bien la gravité de ces textes à forme panthéistique, qu'il tente de les excuser par cette note qui les commente :

« La notion de l'Unité représentée dans le tout, et du tout évoluant dans l'Un, est bien différente de la notion du panthéisme voyant en toute création une division *au lieu d'une émanation de Dieu*[2]. »

On pourrait citer de nombreux textes dans ce style.

Disons seulement « qu'à la fin des temps, d'après saint Jean — c'est M. Baraduc qui parle — l'abime sera fermé sur la création volatisée et la *créature subtilisée en Dieu* ». — Seulement, l'âme, qui n'avait pas conscience d'elle au moment de

1. *L'Ame humaine*, p. 279.
2. *L'Ame humaine ses mouvements*, etc., p. 293.

son *émanation*, et qui a pris *conscience en Jésus*, aura conscience, avant de se subtiliser en Dieu, qu'elle fait un retour *personnel* et *soi-conscient* par la connaissance de son *essence divine :* c'est donc sciemment et avec consentement qu'elle *permane* fusionnée en Dieu : « Fusion volonté de l'individualité consciente d'elle-même et de son *essence*, *avec* et *dans* l'Un-Tout. L'âme terrestre, humaine, devenue l'âme céleste, divine, voilà le but pour elle. »

Tout le cycle de l'âme se résume ainsi : « *Émanations impersonnelles avec la lumière du Verbe ; conscience personnelle avec Jésus, la voie et la lumière du monde ; retour personnel et soi-conscient par la connaissance de notre essence divine avec l'Esprit-Saint*[1]. » — C'est M. Baraduc qui met lui-même ce texte en italique.

Cet état d'âme de M. Baraduc était utile à connaître pour comprendre qu'il ait pu écrire la *Force curatrice à Lourdes*, où l'élément chrétien et même catholique se confond avec l'élément ésotérique, pour la refonte de la *conception religieuse moderne*.

∴

Comment s'étonner que M. Baraduc ait eu la prétention de photographier la *vertu guérissante*, quand on l'entend émettre la prétention, indiscutable pour lui, d'avoir enregistré sur ses plaques les plus merveilleuses touches du monde surnaturel !

Je m'en voudrais de ne pas citer cette fin de la page 234 de son *Ame humaine :*

« L'iconographie m'a donné la signature :

« 1° De la force vitale cosmique, instinct (?) universel ;

« 2° L'Esprit de vie du Verbe Intelligence et Amour ;

« 3° Les chutes de potentiels intellectuels ;

« 4° Le signe de l'Esprit créateur, du Paraclet. — La vie est parcourue dans toute son étendue. J'ai mis plus de deux années à suivre le *sentier*, seul en ce monde, *perseverando, laborando, orando ;* afin de ne me laisser surprendre par aucun

1. *Loc. cit.*, p. 298.



phénomène, je me suis souvent arrêté, lorsque *le vertige me saisissait*, reprenant ensuite ma tâche. J'ai pu la remplir, non sans avoir été aidé par la venue soudaine de l'Idée, qui m'a permis d'arriver au port, à l'interprétation réfléchie de la forme, de la signature obtenue.

« Ainsi a pu être mise au jour l'existence, scientifiquement démontrée, de la vie fluidique invisible du monde de l'âme (2e plan) et de l'esprit (3e plan), et partant prouver la communion invisible, mais réelle, du ciel et de la terre. D'un même coup, la science de l'antique sagesse, de Manéthon à Moïse, de Pythagore au Verbe incarné, a été réhabilitée par son mystère révélé. »

Donc, ce qui fera illusion au lecteur non prévenu, dans l'opuscule sur Lourdes, c'est le langage chrétien que parle, à chaque instant, l'auteur que nous révèlent les textes précités.

Il affirme, par exemple, « l'impuissance de la médecine chimique et dynamique » dans certains cas de « maladies fluidiques »; il constate qu'il y a d'autres remèdes que les médicaments, l'électricité et la médecine de suggestion; il veut qu'on emploie *certaines pratiques religieuses* dont il a pu constater la « vertu curatrice ». Le Dr Baraduc veut qu'on *mélange* les deux méthodes, et ce qu'on ne pourra obtenir par un moyen *isolé*, on l'obtiendra par l'emploi simultané des deux procédés :

« Mon expérience personnelle m'a prouvé l'impuissance de la médecine chimique..., alors qu' *en y joignant le secours eucharistique*, j'ai obtenu des guérisons considérées comme impossibles. »

Le Dr Baraduc est tout disposé à prendre à son compte les *miracles* qu'il croira avoir *provoqués* à Lourdes. — C'est qu'en effet, dans la méthode de thérapeutique nouvelle, scientifico-religieuse, qu'il préconise, le docteur étudie et indique les *procédés naturels* pour provoquer, des hauteurs du plan astral supérieur, la *décharge* du fluide guérisseur, dont la Vierge est la souveraine intendante, s'il est vrai, comme le veulent « certains » mystiques, que la Vierge est un être d'essence céleste, couronnée de douze étoiles exprimant les



douze potentialités « appartenant au *quatrième* plan cosmique », ou dont elle est la cause occasionnelle, si elle ne représente pas « qu'un symbolisme en rapport avec des conditions dynamiques de la vie invisible (p. 28, 29). » — Les successeurs de Baraduc se prononceront pour le pur symbole.

En tous les cas, explique le docteur, le plan supérieur « désigne l'Éternel féminin, insufflé de l'Esprit d'en haut, dont la Vierge providentielle (la *primogenita* cosmogonique) a été l'obéissante incarnation ». C'est à elle que l'on doit reporter les manifestations de ce plan de lumière de vie. « La radioactivité qui émane de sa substance se traduit en chute de potentialités globales, sous forme de gouttelettes. » — Et le Dr Baraduc s'appuie sur les textes bibliques : *Rorate, cœli...*

Donc :

— Il y a un *plan sidéral supérieur;* c'est ce qu'il appelle encore : le *surnaturel* religieux, ou l'Éternel féminin, ou la *Vierge* en tant que *pleine de grâces*, et disposant des *nuées divines*. Aussi le *Rorate* se traduit : « Fluides bienfaisants, pleuvez, descendez d'au-dessus des nuages (p. 17). »

Le docteur a constaté la réalité de ce *surnaturel en gouttelettes*, sur ses plaques. « Nous voyons sur toutes les plaques des forces en gouttelettes, en globules, présentant un centre correspondant à la chute du globule et une zone périphérique qui rappelle le mécanisme de la goutte d'eau tombant dans la poussière dans les jours de chaleur.

« La nature de ces gouttes à forme très arrondie est tout à fait spéciale. Elles appartiennent, d'après la classification de mes recherches, à *un plan du Cosmos qui a une puissance de réparation* (p. 17). »

On ne s'étonnera jamais trop de constater ces *secours divins*, disposés en *nuées bienfaisantes* dans un plan supérieur du Cosmos, et n'attendant qu'une décharge pour tomber sur la terre.

M. Baraduc a constaté que ces *pluies* de secours réparateurs, de *grâces de guérison*, existent ailleurs, mais avec des intensités moindres.

Oui, on nous l'affirme, il y a de ces nuées *surnaturelles* en suspension dans le plan supérieur. On nous insinue même que



ce sont peut-être bien ces nuées qui constituent certaines nébuleuses dont nous parlent les astronomes.

« Il est curieux, en passant, de signaler l'*analogie de l'empreinte* que laisse *cette rosée* avec les photographies de nébuleuses obtenues par l'astronome américain Barnard. Ces photographies révèlent un type de force sidérale présentant le *même aspect en globules* et qui laissent le champ à l'*hypothèse scientifique* sur la *nature sidérale ou préternaturelle* du phénomène (p. 18). »

Nous voilà fixés, en même temps, sur le sens du mot préternaturel. Nous sommes prévenus, du reste (page 14), dans une page où l'on nous parle de l'origine *surnaturelle* du phénomène de guérison, que par ce terme de *surnaturel* on entend, en théologie, quelque chose d'*essentiellement et purement divin*, mais que, dans le style de M. Baraduc, « *surnaturel est ici synonyme de cosmogonique*, c'est-à-dire *de la loi divine* (p. 14, en note) ».

Donc, il pleut une rosée *salutaire*. « Au point de vue critique, explique M. Baraduc, peut-on dire que les déflagrations dont j'ai parlé sont exprimées par les photographies que j'ai eues à Lourdes? *J'affirme l'existence* d'une *rosée bienfaisante*, que je crois de *substance intelligente cosmique* (?), pouvant impressionner les malades psychologiques, au besoin les cas physiologiques.

« J'ai vu la chute de ces potentialités en dehors de Lourdes produire des effets analogues sous l'*influence de la prière.* »

Des plans supérieurs du Cosmos, tombe cette pluie de forces. « A l'instigation de la prière, à l'action de ce *plan supérieur évoqué sous le vocable de la Vierge*, il se produit une chute d'une rosée céleste qui tombe en grosse quantité, comme un *orage* bienfaisant, sur l'ensemble de l'appel humain réclamant la force d'en haut. Je ne crois pas que ce soit tout. » J'ai raison de dire que le *vocable de la Vierge* disparaîtra, dans la théorie nouvelle, et qu'il ne restera plus que le plan *supérieur évoqué.* — Et ce sera tout Lourdes pour la science future, qui admettra *tout* ce qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas la thèse chrétienne et catholique.

Avons-nous exagéré en disant que c'était là une tentative



qui avait pour but de *naturaliser* le *surnaturel* de Lourdes?

Pour achever d'entrer dans la pensée de M. Baraduc, il faut savoir que c'est là comme une sorte de décharge électrique, où agit une électricité supérieure, mais de condition analogue.

Le mécanisme du phénomène curateur et les phénomènes d'induction électrique seraient à comparer :

« Il semble, en effet, que l'atmosphère de piété intense décrite plus haut constitue la base même du phénomène, sans laquelle il me paraît que les forces curatrices ne pourraient *être induites;* pas plus qu'une électricité en sens contraire ne pourrait être produite s'il n'y avait pas la bobine inductrice dans le chariot électrique.

« La bobine est donc représentée par l'atmosphère de piété, la foule en extase religieuse, suscitant la force curatrice à travers les plans qui sont interposés. La force qui va agir est représentée par la tige sur laquelle s'enroulent les fils qui vont produire, par induction, le courant électrique curateur. »

Aussi, partout où vous pouvez établir la même *batterie d'électricité curatrice surnaturelle*, vous obtiendrez les mêmes effets qu'à Lourdes. Nous avons entendu le docteur nous dire qu'il avait observé ces *pluies de rosée bienfaisante* ailleurs.

Seulement, à Lourdes, c'est plus intense. Savez-vous pourquoi « ce dynamisme momentanément créé cause entre les potentialités *humaines* et *sidérales* des effluves, des décharges qui atteignent tel ou tel malade (p. 11) », pourquoi l'effet est plus puissant, plus intense à Lourdes? C'est parce que la Vierge y opère, dites-vous? — Oui, sans doute, répondra Baraduc. Mais, d'après le système, si vous faisiez parler *ailleurs* ces 50.000 bouches, implorer ces 50.000 cœurs, vibrer ces 50.000 cerveaux, vous auriez forcément le même phénomène.

Or, ces données sont contraires aux faits. Ailleurs qu'à Lourdes, des foules énormes peuvent concentrer leurs prières sous un *seul vocable*, et on n'obtient pas les miracles qu'on obtient à Lourdes. A Lourdes, 10.000 pèlerins, et des foules moins nombreuses, obtiennent de grands effets. Dans d'autres



pèlerinages célèbres, où l'on invoque la même Vierge, où la prière monte de la foule nombreuse, on n'obtient pas ce qu'on obtient à Lourdes :. c'est à Lourdes que la Vierge veut montrer spécialement sa miséricorde.

La force *induite*, comme parle Baraduc, pourra être plus *forte ailleurs* qu'à Lourdes, à certains jours, et le résultat n'est pas identique. — Le Dr Baraduc explique-t-il cette différence ?

« Tout gît dans la valeur de la force induite et de la résistance qu'elle a à vaincre... C'est l'atmosphère de piété clamée à haute voix qui attire la force productrice, sous le vocable de la Vierge Marie, *saluée*, *appelée*, *priée* par 50.000 bouches, 50.000 cœurs, 50.000 cerveaux vibrants à l'unisson dans une commune et unique pensée : la guérison des loques humaines étendues devant la grotte. »

Tout cela crée une atmosphère *vibratoire* spéciale à Lourdes.

Aussi la plupart des clichés apportés à Lourdes ont réussi, « tandis que les clichés rapportés à Paris et mis *à la foire au pain d'épices*, ne nous ont rien donné, cette *multitude n'étant pas dans les mêmes conditions* que la *multitude de Lourdes*, polarisée uniquement vers la cure altruiste (p. 32) ».

Encore une fois, le grand pèlerinage qui amène 1.500 malades aura plus de guérisons qu'un petit pèlerinage qui en conduit 30 seulement aux piscines. Or, il est arrivé que des pèlerinages peu nombreux ont obtenu de merveilleuses guérisons.

Je vous concède que la ferveur y est le grand facteur des cures miraculeuses; mais non pour le motif que vous nous donnez; car c'est ici que se trahit le plus clairement votre tentative de naturaliser le surnaturel.

*
* *

M. Baraduc suppose qu'entre ces nuées *bienfaisantes*, qui se tiennent aux grandes hauteurs du plan cosmique qu'il imagine, et la foule en prières, il y a des *couches de vibrations* qui forment comme un écran hostile, et empêchent la défla-



gration de se produire, d'où absence de *chute* de rosée bienfaisante.

Écoutons cette conception bizarre. Voici la foule qui prie, et les *nuées supérieures* en présence :

« Que va-t-il se passer? Rien, si le plan *intermédiaire* des forces cosmiques terrestres n'est pas *percé* et *rompu* par l'acuité du trait de la prière, qui, dans sa force de projection évocatrice, doit *arriver à percer la nue.* »

Concevez-vous cela? Il faut que la prière perce une nuée qui entoure notre planète de ses vibrations contrariantes, une *nuée périplanétaire hostile* : « Si les vibrations de l'éther périplanétaire sont rompues, le phénomène a lieu, l'action *surnaturelle cosmogonique*... a lieu. » L'auteur appelle ce phénomène : action *surnaturelle cosmogonique* (par son élément supérieur), *préternaturelle cosmique* (par la mise en jeu des forces), *naturelle terrestre, humanitaire humaine* (par ses effets). Ouf! quel langage!

*
* *

Quand il n'y a pas de miracles à constater, c'est que la prière n'a pu réussir à dépasser la couche des *vibrations contrariantes.*

Ainsi dans son cliché 6, M. Baraduc entend nous montrer ce phénomène en train de se produire : « J'avais obtenu en avril, au-dessus de la procession des hommes, un vortex montrant les *couches épaisses* de *vibrations* que la prière arrivait à *percer* à cette date. » — En août, il paraît que le phénomène fut complet : « J'ai eu, en août, la douce pluie, le ruban fulgurant sur le passage du saint Sacrement, les apparences à la piscine. »

Nous dirons un mot de ces clichés avant de conclure, réservant pour un article postérieur la discussion des procédés photographiques du D[r] Baraduc.

M. Baraduc n'a pas obtenu, à son grand regret, l'*éclair brutal*, accusé par le choc ressenti par les malades.

Dans la secousse douloureuse, le déchirement physique que ressentent parfois les malades, au moment où un membre se

redresse, le docteur veut voir une confirmation de sa théorie d'électricité supérieure. Il nous avertit même que ceux qui entourent le malade reçoivent le choc en retour de cette décharge, au point que certaines personnes qui en *ont été frappées* (en se trouvant près du miraculé) *ne tiennent pas à recommencer l'expérience, même au bénéfice d'une cure d'autrui* (p. 19). » La charité que révèlent ces paroles, non moins que l'état nerveux qu'elles supposent dans ces personnes, nous font craindre que ces témoins de l'influence *fulgurante* ne soient, par avance, trop gagnés à la cause soutenue par l'expérimentateur.

Quoi qu'il en soit, voulez-vous obtenir des *guérisons* plus nombreuses? Alors, tenez compte des *saisons* et du *tempérament* des malades; ne les envoyez pas à Lourdes à n'importe quel moment, dans n'importe quel état morbide. Lisez plutôt :

« Dans les mois de pèlerinage, entre l'été qui finit et l'automne qui commence, les *plans cosmiques, intermédiaires* entre l'activité religieuse terrestre et le mouvement cosmogonique supérieur, sont à leur *maximum de potentialité,* et leur ouverture est d'autant plus facile; alors que lorsque les plans de séparation sont intensivement constitués, le *phénomène ne se produirait peut-être pas ;* en tous cas, il n'est pas recherché (p. 30). »

« Il n'est pas recherché » par la bonne raison qu'un pèlerinage national est impossible en hiver. Nous croyons tout de même que la puissance curatrice de la très sainte Vierge ne dépend pas du thermomètre!

Le docteur pense donc qu'au 15 août, les « couches cosmiques *périplanétaires* sont plus facilement *atteintes* et *transpercées* ».

Donc, prenons garde aux saisons :

« Les facteurs des époques *saisonnières*, à cause de la nature des *vibrations périplanétaires*, la quantité et la qualité du pèlerinage et l'étiage de la foi permettront d'établir le rapport existant entre l'action évocatrice de la foi et le miracle produit (p. 24). »

Il faudra donc tenir compte de cet état cosmographique nouveau.



« Dans le cours de l'année, il y a six mois où les miracles ne sont pas constatés, et il y a six mois où ils se *produisent* et où des pèlerinages sont institués; ces derniers sont les mois de mai, juin, juillet, août, septembre, octobre : *à la maturité de la sève et à sa descente.* » — *In cauda venenum.* Il est certain que pendant les mois d'hiver on ne va pas en pèlerinage : On n'y voit personne, à ce moment, dit le docteur, si l'on excepte les jeunes mariés « qui vont faire une prière à la grotte, et *racontent* n'y avoir *rien éprouvé étant pleins* de leur *propres sentiments* ».

M. Baraduc, on le voit, n'est pas exempt d'une douce gaieté!

Il continue :

« Il y a donc là une *condition en rapport* avec l'époque et la *nature des forces terrestres* qui *permet plus facilement*, à *telle date qu'à telle antre*, le *rapprochement entre le visible et l'invisible*, le facteur cosmogonique, l'action providentielle restant toujours égale à elle-même, dans le cours de la loi divine, mais les *plans intermédiaires étant plus ou moins perméables à la prière humaine et à la force providentielle.* »

Les saisons ne sont pas indifférentes dans cette nouvelle thérapeutique miraculeuse; février, mars et avril ne sont plus des mois favorables. C'est donc par instinct surnaturel, plutôt que par crainte des frimas, que les directeurs de pèlerinage conduisent les foules vers un Lourdes cosmogoniquement plus favorable; à cette époque, il n'y a pas seulement des *vortex*, indiquant le commencement du *percement* que subissent les *couches vibratoires* intermédiaires et *opposantes*, mais un vrai dégagement éthérique : « On ne peut comparer les vortex éthériques des mois de février, mars, avril, durant l'ascension de la sève et le *mouvement du sang*, à la sérénité du ciel et à l'apaisement humain durant les six derniers mois, où l'*arrivée de la force à nous est réellement plus facile à cause de l'absence* des tourbillons d'éther de février, mars et avril (p. 26). »

Les dispositions naturelles, du côté de l'atmosphère, deviennent ainsi un facteur important dans la guérison miraculeuse.



Qu'en pensent les théologiens? — Les textes sont-ils assez clairs?

« Les forces à Lourdes, envisagées par rapport aux forces cosmiques terrestres aux différentes époques de l'année, présentent donc un intérêt aussi grand que le degré de résistance à vaincre chez le patient mis en tentative miraculeuse. »

« Nous pouvons de suite dire que les *forces du nord*, en mai, désignées sous le nom de leur orientation cosmique, sont des *forces de création*, de *production*, de conservation physique, plus en rapport avec une possibilité de *réparation* physique, que les *forces de l'est*, en août, qui sont des forces d'illumination, d'*expansion*, d'intelligenciation (oh!) et de satisfaction morale. »

La sainte Vierge serait assez embarrassée, comme on le voit, si quelque pèlerinage, pris de ferveur malgré la bise, s'avisait de venir l'invoquer avec ardeur en février!

« En février, les mouvements de l'ouest sont composés de vibrations *contractives*, enveloppantes, intensives, *fermant la nue difficile* à percer, *d'après les clichés!* » — Octobre et septembre ne seraient pas mauvais :

« Quant au sud, en octobre, la dissolution, la décomposition permettent de comprendre plus facilement un travail de disparition, d'élimination dans le corps physique, tandis que des *nues de septembre pleuvent* les feux transmutateurs. »

Qu'on aille dire, après cela, que le Dr Baraduc n'est pas un homme renseigné!

Ne croyez pas maintenant que tout soit indifférent du côté du malade à guérir. Non seulement il faut la prière, mais il convient d'accorder sa *constitution* avec les *forces saisonnières!*

« Le malade est également à considérer dans sa constitution différente d'aptitude, suivant la prédominance de ses *vibrations ethériques*, la nature de son *double fluidique* et la substance de sa *mentalité psychique.* » Assurément, la bonne foi, la droiture, la *loyauté*, sont des qualités morales qui *écartent* les obstacles à la grâce, sans l'*attirer* par elles-mêmes, par leur seule vertu, car le dire serait tomber dans l'erreur pélagienne.



Mais que penser des conditions suivantes :

« Il semble que le travail à effectuer par la force de l'au-delà puisse se produire plus facilement brusquement chez les *natures fines, sensibles et grasses*...; tandis que les gens à *peau dure, desséchée, secs, hypocondriaques*, sembleraient moins favorisés.

« En tous les cas, comme il s'agit de forces en mouvement, il est *scientifique* de considérer les sujets et les natures, sur lesquelles ces forces opèrent (p. 27). »

En conséquence, le docteur demande un peu plus de méthode dans le mode d'envoi des malades, et que, dans les temps *propices*, on fasse une sériation des maladies. « Telle affection morale, mentale, serait envoyée en juillet et août; telle autre nerveuse, en septembre et en octobre. » « Si le *plan* de la *grâce* est *toujours prêt*, déclare le docteur, il n'est pas toujours aussi facile de *percer la nue par la prière* (p. 34). »

Voilà l'idée qu'il faut se faire d'un miracle obtenu par la prière, à Lourdes.

*
* *

Charcot prétendait, au début, que les miracles de Lourdes ne relevaient que de la suggestion. Il voulut même avoir ses miraculés, et l'on parle encore, dans cette clinique, du cas de Mlle Etcheverry; on fait mémoire aussi du cas de Mme Mériel, qui fut guérie à Lourdes, du reste; mais comme elle avait été envoyée par la clinique, on considéra ce miracle comme relevant de la Faculté.

Plus tard, Charcot reconnut qu'il y avait tout de même, à Lourdes, quelque chose de plus, et il supposa que l'élément religieux constituait une suggestion *d'ordre supérieur*, qu'on ne pouvait rencontrer que là.

Charcot parla donc de *la foi qui guérit;* il ne faudrait pas croire, pourtant, qu'il avait changé d'avis sur le fond de sa théorie.

Malgré tout, Charcot n'aurait pas demandé la fermeture de Lourdes.

M. Baraduc estime, aussi, que la foi suscite, à Lourdes,



comme nulle part ailleurs, une *orientation* des vibrations d'âmes qui porte sa vertu, par suite de cette intensité des *vibrations orientées*, jusqu'au plan sidéral des *forces curatrices*. — Mais Zola, lui-même, faisait consister la vertu curatrice dans l'ensemble des *volontés orientées* dans la *crise aiguë de la foi*. — Toutes ces théories se ressemblent par le fond, quoique *le vocabulaire chrétien soit conservé chez le seul Dr Baraduc*. A part cela, c'est le même naturalisme latent, la même guerre au *véritable surnaturel*. Bien légers ceux qui ne voient pas cela.

Le Dr Baraduc ne veut pas qu'on ferme Lourdes sous prétexte d'*hygiène médicale*. Il suffit, dit-il, de constater les miracles qui se réalisent dans cette eau *sale* mais *bienfaisante*, d'autant qu'on n'a relevé aucun cas de contagion microbienne, ou autre; il faut donc penser que cette eau possède une *force* à défaut d'hygiène. — Tout cela est justement pensé.

Donc, au jugement du docteur, cette eau est *hyperdynamisée*.

Mais comme il ne perd pas de vue son système des *forces curatives*, il explique sa pensée en ces termes :

« Les plaques m'ont *démontré l'intensité* de la force qui règne sur la surface de ces eaux, antihygiéniques, si l'on veut, mais *hyperdynamisées* par la *présence de formes* et *d'apparences*, d'entités *extrinsèques*, constamment *accumulées* sous l'action des mille voix qui appellent le phénomène sur les malades, lesquels attendent avec confiance leur immersion (p. 16). »

Le docteur conclut que l'eau n'est pas assez renouvelée, mais qu'elle est *immunisée* et *hyperdynamisée*.

On nous parle de *formes*, d'*apparences* que révèlent des plaques plongées dans l'eau de la piscine. Nous en avons une reproduction à la page 27, sous le cliché no 3. Au bas, le docteur a placé cette légende : « *Forme très nettement apparue sur le cliché trempé au tiers de la piscine.* » Et que voit-on? Une vague silhouette d'être humain sans tête, ressemblant à ces poupées de son, à longue taille, que l'on donne aux enfants pour s'amuser.

Mais c'est diabolique! direz-vous. — Je ne sais; mais je



crois plutôt que c'est le pur hasard des taches produites sur le cliché par l'humidité du bain. — Cette eau contient des sels variés, et ce n'est pas impunément qu'on trempe un cliché, enveloppé de papiers, dans un bain. L'humidité communiquée à cette plaque altère infailliblement la plaque, d'autant que cette plaque reste humide jusqu'à ce qu'on ait eu la facilité de la soumettre au bain révélateur. Le docteur n'a pas dû plonger, ni faire plonger dans la piscine une *seule* plaque; combien de fois a-t-il obtenu cette silhouette plutôt laide et inélégante?

Le hasard des taches et des attaques de l'eau a dû causer cette merveille.

Et que signifierait, docteur, cette vilaine forme de femme nue sur votre cliché? — Que des *formes* et des *apparences* habitent ces eaux pour les rendre guérissantes? Ces fantômes seraient la *résultante* des vertus appelées du ciel? — Ces explications seraient plus dignes d'un spirite que d'un savant catholique et d'un expérimentateur sain d'esprit et de jugement.

***

Parlons des autres clichés que renferme votre brochure, en attendant que nous discutions vos procédés.

Votre cliché 4 expose un *vortex* obtenu, dites-vous, aux époques du pèlerinage.

Si j'ouvre votre ouvrage de l'*Ame photogénique*, à la page 227, je trouve la trame de vos vortex, et vous appeliez cela, à ce moment : *Faisceaux et anses de lumière psychique cosmique :* Psychodaq attiré par un état d'âme élevée (!).

Vos deux plaques (fig. 1 et 2), qui représentent des taches de blanc cru sur fond noir et dénommées : *constellation et globules attirés par une invocation de force*, se retrouvent fréquemment dans vos clichés de l'*Ame photogénique*. Le phénomène s'appelle alors ; *Pois, animules-vie, nuée odique, boulets électro-vitaux* (p. 80), *psychicones non achevés* (p. 113). — Et même, cette constellation de globules, que vous dites avoir obtenus du contact des foules en prière,



vous l'avez enregistrée, quoique en points blancs plus petits, à l'épreuve XXXIV de votre ouvrage.

Vous la désignez, cette épreuve, de ces mots : points *blancs* sur *fond noir;* vous l'appelez : *animules-vie*, et vous l'expliquez ainsi : « Photographie obtenue par moi en juillet 1895, à la campagne : le garde donne à trois cents petits perdreaux des œufs de fourmis qu'il prend dans un sac... Quantité de petites *animules-vie* se dégagent des œufs et des fourmis. »

Le cliché principal de la brochure *La Vierge curatrice* est, sans nul doute, le n° 5, au bas duquel nous lisons : « *Ruban fulgurant de lumière de vie*, projeté au passage du Saint-Sacrement sur une plaque qui lui est présentée à un mètre de Fanny Combes. » — Il se trouvera peut-être des catholiques assez naïfs pour admirer une science qui prouve la vertu physique du Saint-Sacrement.

Il y a deux choses à considérer dans ce *ruban :* 1° sa teinte de *blanc cru*, qui indique une *précipitation massive* des molécules mal dissoutes du bain révélateur, et que l'on retrouve partout dans les clichés de M. Baraduc, notamment à l'épreuve X de son *Ame photogénique*, et en de nombreux clichés du même ouvrage : 2° la *forme* du ruban. — Cette forme se retrouve beaucoup plus parfaite dans l'épreuve XLV de l'*Ame photogenique*. M. Baraduc appelle ce ruban : *sympneuma-vito-psychodique*. Il avait réuni ses mains aux mains de deux de ses amis, et tous les trois avaient demandé à la Force universelle un signe de leur *trinité animique*, d'où trois prétendus tourbillons qui se fusionnent en un *ruban* d'une continuité *parfaite*. — Le prétendu *ruban* obtenu par le passage *fulgurant* du Saint-Sacrement est, au contraire, interrompu par de *noires* cicatrices, et offre un aspect coupé, haché, comme l'a voulu, du reste, le hasard des dépôts du révélateur. Est-ce que la force *fulgurante* des trois amis serait supérieure à celle du Saint-Sacrement ! — En tous les cas, le phénomène obtenu par les trois amis en *état d'âme collectif sympneumique* est autrement réussi.

C'est encore cette forme de ruban, et d'une continuité parfaite, que révèle l'épreuve XLVIII, et cela s'appelle : *Olives d'intelligence ; « elles constitueront les êtres qui viendront à*



la corporisation charnelle »; ce sont des« *chutes de force animique* ». — Encore un ruban à l'épreuve L *bis* : le *ruban* est parsemé de petites taches à bords saillants que M. Baraduc appelle *coques odiques*, *cocons vidés*; le très spirite commandant Darget a concouru à obtenir ce ruban de *coques odiques*.

Il ne faut donc pas s'étonner que M. Baraduc ait obtenu ce ruban fulgurant au passage du Saint-Sacrement, car en parcourant l'ouvrage de l'*Ame photogénique*, on s'aperçoit que *c'était déjà la préoccupation de M. Baraduc*, bien avant qu'il eût l'*idée d'aller expérimenter à Lourdes*. — L'épreuve LX de son livre, imprimé en 1897, reproduit l'épreuve XLV, dont nous avons parlé, mais avec cette idée dominante que le *Verbe* y est pour quelque chose, car je lis : « *Sympneuma psychodique* », puis ce commentaire, en regard : « Cette iconographie de la *lumière-vie du Verbe* a été obtenue en juillet 1895. » Avec de telles expériences antérieures, M. Baraduc se devait à lui-même de retrouver ce *ruban* sur le passage du Verbe Incarné ! — Qu'on veuille bien comparer ces épreuves et y réfléchir.

⁂

M. Baraduc veut un *laboratoire* à Lourdes, et, grâce aux plaques révélatrices, on pourrait sérier les malades, et « convenir d'une date plus appropriée » avec leur état vibratoire (p. 34). « On éviterait ainsi ce flot envahisseur qui inonde tout au moment des grands pèlerinages et permet difficilement une sériation dans la nature des cures observées. »

A côté de la clinique de M. Boissarie, M. Baraduc veut son laboratoire psychologique, où l'on constaterait l'*union* des forces du ciel et de la terre.

Déjà, M. Baraduc s'empresse autour de nos *miraculées*, et ne les quitte pas, à Lourdes. — Avant comme après, il reçoit leurs *confidences*, et sa brochure est enrichie des impressions d'Ernestine *Courcel*, une des dernières miraculées. Les confidences iront en augmentant, et M. Baraduc sera le confesseur scientifique de tous et de toutes.

On se plongera dans la piscine, plus préoccupé de bien



placer les *plaques* du docteur, que de prier avec abandon et recueillement.

« Je dois dire, écrit-il, que les plaques de la procession... ne ressemblent pas *à celles qui ont été prises dans la piscine par la personne qui y entrait* (p. 15). »

Ce laboratoire serait muni d'instruments spéciaux : *biomètres, plaques photographiques, esthésiomètres, dynamomètres, cardiomètres*, etc... (p. 22).

Et M. Baraduc est convaincu que la « cause religieuse » y gagnera beaucoup.

Toutes ces manœuvres *pseudo-scientifiques* sont-elles à *encourager* ou même à *tolérer?* Nous posons la question à ceux qui ont mission de veiller aux pures manifestations de la prière, que rien d'étranger, ni d'*étrange*, ne doit venir troubler.

M. Baraduc termine son opuscule par ces mots : « Ces recherches à Lourdes ont été inspirées par la découverte de cinq forces fluidiques influençant les sensitifs et les névrosés. » — Cette indication en dit long sur les conséquences non lointaines de cette mainmise de l'occultisme sur le surnaturel de Lourdes.

Chanoine Gombault.

N. B. — En réponse à un travail que publia la *Science catholique*, M. Baraduc, pris à partie à propos de ses clichés, me répondait : « Dans un article sur les occultistes, vous me faites l'honneur de me citer *souvent, pas toujours bien précisément*. Aussi la meilleure rectification que je puisse vous demander, c'est de venir voir vous-même, vous faire une conviction locale, pièces en mains... C'est en expérimentateur que je me suis posé d'une part, et en ferme et scientifique croyant de l'autre. »

J'estime que c'est là une façon trop sommaire de paraître répondre, sans rien dire. Ce n'est pas l'habitude de ceux qu'on réfute de trouver qu'on les a bien cités. Si c'est encore le cas pour M. le Dr Baraduc, qu'il ne perde pas de temps à ces répliques inutiles, et démontre tout de suite qu'on le cite dans *un sens qui n'est pas le sien*. Je ne manquerai pas de lui donner satisfaction. Ch. G.



Les Démons devant la Nature et la Science

CHAPITRE III

LA NATURE RÉSISTE AUX DÉMONS

Sommaire. — I. Difficulté du langage humain pour les purs esprits. — II. Conditions obligées de la possession. — III. Difficultés naturelles tant du commencement de la possession que de sa fin. — IV. Conditions et réactions des maléfices et sortilèges. — V. Les démons tels que les a faits la déchéance : sans amour, sans raison, par conséquent *aliénés*.

I. — Difficulté du langage humain pour les purs esprits.

Dans cette immense étude que nous effleurons à peine, il est un sujet peu abordé jusqu'à cette heure, qui nous a souri, d'un sourire grave, sans doute, mais encourageant. Nous avons senti l'attrait des sources vierges, *juvat integros accedere fontes atque haurire.* Mais loin de nous aventurer sans guide, comme Lucrèce, dans les chemins sans trace, nous avons voulu marcher comme Dante, sur les pas de Béatrice, si Béatrice, comme le disent les commentateurs, est la théologie.

Attaché dès notre enfance à l'amour des lettres, *ingenti perculsus amore*, nous avons trouvé dans les faits préternaturels si désordonnément variés qui occupent si à vide les soirées psychiques, tout un ordre de choses qu'on pourrait à bon droit appeler littéraire.

M. Paul Gibier, M. Eugène Nus, et quelques autres ont fait comme des *florilegia* de la littérature démoniaque. Heureusement pour elle. Car elle est, en somme, détestable, comme



la littérature décadente. Et sans la patience de M. Paul Gibier à recueillir dans tous les écrits dictés par les tables aux crayons attachés à leurs pieds ou courant à leur surface quelques traits véritablement hors ligne, nous aurions encore une plus triste idée de cet ensemble de volumes dont on pourrait faire une bibliothèque, mais quelle bibliothèque!

Comme beaucoup d'autres sans doute, mais peut-être avec plus de persévérance et de suite, nous nous sommes demandé comment des esprits aussi supérieurs à nous pouvaient nous offrir des écrits aussi inférieurs aux nôtres. *Le style, c'est l'homme*, dit Buffon. Mais il faudrait donc ajouter qu'il n'en est pas chez les esprits comme chez nous et que leur style est loin de représenter, fût-ce en petit, leur intime valeur?

Ces esprits ne pensent-ils donc en cela qu'à se moquer de nous et à nous mystifier? ou voudraient-ils plutôt nous faire croire à notre supériorité sur eux, comme un grand maître de lutte, un peu trop flatteur, se laisserait terrasser par son élève? Est-ce fausse complaisance? Est-ce perfide adulation?

Non n'en croyons rien. S'ils sont flatteurs, ils sont encore plus orgueilleux : la nature est plus forte que la simulation. En les voyant se vanter, comme ils le font, de leurs autres prestiges, et triompher avec insolence de notre étonnement, qui croira qu'ils puissent tenir en celui-ci une conduite opposée?

Il nous semble que si le style n'est pas l'ange, comme il est l'homme, c'est que leur style n'est pas leur style, mais l'imitation malheureuse du nôtre. Et nous espérons montrer clairement qu'en cette œuvre ils sont sortis de leur nature sans pouvoir entrer dans la nôtre.

C'est de ce point de vue, nouveau peut-être, comme d'un centre d'observations, que nous ferons rayonner, s'il se peut, quelque lumière sur toutes les autres impuissances démoniaques contre les résistances de la nature, toujours invincible, dans sa guerre défensive, à tout ce qui n'est pas Dieu.

Il n'est personne qui n'ait ouï parler d'ouvrages écrits par les esprits. Il y en a beaucoup d'imprimés. Mais beaucoup aussi se refusent à croire à leur origine préternaturelle. C'est



un fait. Mais quelle que soit la valeur des témoignages qui devraient l'emporter sur la question subsidiaire du mérite des écrits, ils croient que Lucifer et ses séides ne pourraient faire aussi mal ou du moins pourraient faire beaucoup mieux. En sont-ils bien certains?

La vérité, c'est qu'il y a tout un problème dans une telle impuissance que de si superbes esprits ne sauraient simuler, et il nous semble bien qu'on n'a pas tout dit quand on a mis en avant que c'est Dieu qui les empêche d'être meilleurs écrivains. Qui en doute?

Mais il faut chercher aux choses des raisons naturelles avant de proclamer le miracle, puisque c'est par la vérité que l'on rend gloire à Dieu et qu'un fait naturel nettement prouvé par une cause déterminée l'honore plus qu'un faux miracle, surtout si ce fait naturel est un triomphe du Créateur dans son œuvre même contre un vain essai de prestige démoniaque.

On a remarqué avec raison que les livres presque innombrables écrits par des esprits *tabulaires* et autres sont pleins d'incohérence et de désordre (*nullus ordo*, c'est le caractère de l'enfer) et, bien que semés par places de traits tantôt profonds et tantôt étincelants d'esprit, parfois même superbes, on n'ose dire sublimes, il y a toujours dans l'allure, avec quelque chose de louche, je ne sais quoi d'emprunté, et, enfin, qui le croirait? comme une véritable gaucherie.

Nous osons croire que cela ne tient ni à une interdiction positive ni uniquement à leur déchéance, mais encore à des raisons tirées de leur nature même.

C'est d'abord une réflexion bien simple en elle-même, mais qui devient audacieuse dans ses conséquences : toute nature capable d'action, soit intelligente, soit instinctive, a été faite pour son œuvre propre et tout spécialement adaptée à cette œuvre-là.

Les démons ont beaucoup écrit et leurs ouvrages imprimés nous feraient presque dire avant toute réflexion : « C'est donc un fait que l'ange lui-même ne peut parler le langage humain aussi bien que l'homme! »

Et pourquoi ne le dirions-nous pas tout d'abord? De même que notre intelligence, si supérieure à l'instinct des animaux,



ne peut jamais le remplacer d'une façon précise dans aucune de ses œuvres spéciales, que nous ne pouvons, par exemple, avec toute notre chimie, composer le miel aussi bien que l'abeille, de manière à lui faire choisir ou même prendre au hasard, en les lui présentant à la fois, le miel de notre chimie à côté du miel de son instinct, ainsi l'ange ne peut nous remplacer naturellement, malgré sa suréminence, dans toute œuvre qui appartient en propre à la nature humaine.

Notre langage est tout imprégné de notre nature corporelle, plein de couleurs et de saveurs ou de parfums que nous empruntons aux objets inférieurs, en leur donnant dans la métaphore (μεταφερω) qui les transfère à notre intelligence la vie intellectuelle, ou plutôt la vie complète et complexe de notre substance composée.

Mais le mot le plus simple, dès là qu'il est fait de matière et qu'il exprime pourtant la pensée, a par là même un caractère métaphorique, car il est ainsi transféré de la matière à l'esprit.

Par quel besoin? par quelle nécessité? par besoin qu'a l'homme d'un signe matériel pour représenter sa pensée, pour la rendre distincte à lui-même et perceptible aux autres.

Sans cette forme matérielle, lui-même ne la verrait pas, nul autre homme ne s'en douterait. Il ne peut donc montrer sa pensée pure et en elle-même : il faut qu'il en fabrique, autant pour soi que pour autrui, comme une image grossière.

Comment cet acte-là serait-il le fait des intelligences qui ont le don d'appréhender instantanément et de se montrer leur pensée les unes aux autres, quand elles le veulent, sous sa forme pure? L'ange, en effet, étant tout spirituel, ne peut parler naturellement qu'avec son esprit. L'homme étant une substance composée ne peut parler qu'avec tout son être. Ainsi pour parler comme l'homme il manque à l'ange le corps.

Les pensées qu'il peut nous faire entendre ou représenter par un écrit ne sont donc pas dans la nature : elles ne sont ni dans la sienne ni dans la nôtre, elles ne sont nées que de son art, où il apparaît comme ce don Juan que le poète lui



compare, le trouvant aussi *beau* que lui, *froid comme la vipère* et toujours *plein d'imitation* [1].

Encore cet art ne peut-il avoir les deux qualités maîtresses de tout art : la plénitude et la sincérité.

Aussi Dieu ayant à se révéler à nous, Dieu qui ne cesse d'avoir égard aux diversités des êtres dont il est l'auteur, a-t-il fait écrire la Bible, non par les anges, mais par les hommes, comme étant pour les hommes. Et quand les anges nous ont apporté ses messages sous une forme humaine irréprochable ou même sublime, c'est qu'il les avait dictés, lui qui n'a besoin d'aucun moyen approprié pour une œuvre spéciale et qui produit les siennes sans rien de préexistant à leur être.

J'ai lu des vers très spirituels écrits par les esprits : la poésie, on l'y chercherait en vain.

C'est donc ainsi qu'ils se trouvent dépaysés, avec leur langue tout intellectuelle, dans la contrée des langues semi-matérielles. Sans doute ils se serviront de ces langues comme ils voudront avec leur facilité d'anges; mais cette même nature d'anges leur interdit de le faire exactement comme nous, donc, en son genre, aussi bien que nous.

Sans doute leur langage est bien supérieur au nôtre; mais c'est une raison pour qu'ils ne l'y puissent bien traduire, et ils y sont obligés, puisqu'ils ne pourraient penser en ce langage et, comme dit le poète,

> Se parlent sans parole,
> Comme les yeux avec les yeux.

Donc le parler humain leur oppose des conditions où leur nature n'atteint pas mieux que ne fait la nôtre à certaines opérations instinctives des animaux. Voilà comment nous trouverons toujours que leur style manque pour nous de matière et de saveur.

C'est ainsi que la *Teoria*, que je n'ai pas encore eu le courage de me condamner à lire en entier, ayant trop peu de

1. A. de Musset, *Namouna*.



confiance dans les auteurs, m'a donné cette impression dont parle l'Ecriture, l'impression d'un rêve où l'on mange sans se rassasier et dont on se réveille avec la faim. Elle a pourtant des traits de génie que Franklin, le grand fluidiste, mais l'homme de bon sens bien simplement humain, n'eût probablement pas rencontrés de son vivant.

L'ange contient suréminemment notre nature inférieure, mais elle lui manque formellement pour faire comme nous ce que nous faisons dans les limites de cette nature inférieure qui est à nous.

Je ne vois pas de raison pour que les anges, et même les démons, ne nous surpassent pas toujours et de beaucoup dans tous nos arts proprement dits, qui sont une œuvre produite entièrement *ad extra* et détachée de nous, œuvre de matière ou solide ou subtile, n'importe, œuvre de lignes, de contours, de couleurs, œuvre de sons modulés ou harmonisés : ils ont toutes les ressources de la matière solide, liquide, gazeuse, radiante ou même invisible et quasi imperceptible, pour produire leurs sculptures, leurs peintures, leur musique, avec tous les tons et toutes les nuances, cachés pour nous et non pour eux en toutes choses, et c'est ici que la Providence a dû intervenir pour protéger l'ordre du monde et empêcher le bouleversement de la nature par l'enchantement des arts abandonnés au génie des démons.

« Si Dieu ne retenait sa fureur, a dit Bossuet dont le génie qui domine les temps semble envisager le nôtre, si Dieu ne retenait sa fureur, nous le verrions agiter le monde comme nous remuons une petite boule. » Il faut dire ici : « Si Dieu ne retenait ses douceurs, nous le verrions séduire le monde comme don Juan ses crédules victimes et faire *sa liste* orgueilleuse de l'univers entier. »

Mais l'œuvre humaine que l'école attribuait au premier des arts libéraux, l'œuvre qui n'a d'autre consistance matérielle que celle de la pensée incarnée dans la parole avec la chaleur du sentiment, pensée, sentiment parlés par celui même qui pense et qui sent, voilà le miel dont l'abeille seule peut produire la véritable saveur et qu'elle ne peut confondre avec le miel chimique apporté dans la ruche ; là nous sommes chez



nous et l'ange n'y peut entrer comme nous : l'envergure même de ses ailes l'arrête à l'entrée !

En un mot, ici comme ailleurs, l'art du génie supérieur peut égaler et surpasser ce que fait la nature inférieure mais sans jamais le reproduire dans sa perfection propre. L'agent n'étant pas le même, le mode d'agir différera et, tout en étant supérieur en soi, pourra se trouver moins propre à l'effet spécial visé.

Et pour ce qui est des livres dictés par les esprits, voilà, ce semble, un motif suffisant, indépendamment du poids de la déchéance attaché à leurs ailes, pour expliquer comment les écrits des mauvais anges n'ont jamais pour nous ni la substance ni la saveur ni le charme du génie humain.

Or quand ils cherchent à l'imiter de trop près, leurs efforts désespérés pour atteindre si bas les rend parfois plus ridicules que des pédants humains et il nous paraît impossible alors que notre humble humanité ne s'en égaie un peu et que la Sagesse éternelle elle-même n'en rie pas.

II. — Conditions obligées de la possession.

Les démons peuvent mettre la main de leur puissance sur tous les êtres de ce monde, soit inanimés, soit animés, en leur imprimant, comme par une touche spirituelle, toute motion que comporte leur nature. Mais le mot de *possession* est réservé à une opération toute privilégiée sur l'être vivant.

Sur la nature intelligente de l'homme, ils peuvent agir aussi par *obsession*. Ce n'est pas à dire qu'ils ne puissent obséder aussi les sens et l'imagination même des animaux supérieurs.

Ce mot a, d'ailleurs, un sens large. Car si, dans l'obsession, prise au sens le plus strict, qui a passé dans le langage ordinaire, les esprits mauvais n'agissent sur l'homme que par suggestion, comme dans la tentation, mais par suggestion prolongée, ils y joignent souvent des visions effrayantes et des sévices matériels, sans motion directe, positive et interne (*ab intra*) du corps et des facultés semi-corporelles : sensibilité, imagination, mémoire.



Par la *possession*, l'esprit localise son action dans ce corps et ces facultés qu'il paralyse et dont il remplace l'activité par la sienne, il y introduit son être spirituel, comme une nouvelle âme qui les actionne diversement. De là le mot d'*énergumène*, (ἐνεργουμενος), un être *agi*, si l'on peut le dire, et non point *agissant*.

Il n'atteint pas immédiatement l'âme humaine, la pensée. la volonté : il les impressionne par les facultés inférieures qu'il occupe : la sensibilité, l'imagination, la mémoire.

De son mouvement le démon possesseur fait celui du possédé : il le meut donc comme il se meut lui-même (mais non sans se mouvoir) d'un côté ou d'un autre, en haut, en bas, même de bas en haut, au plafond d'une salle ou d'une église, dans les hauteurs de l'atmosphère, et cela sans opposition des lois physiques, qui ne sont pas violées, et dont aucune ne s'oppose au mouvement quelconque d'un corps, même vivant, par une force libre supérieure à celle de l'attraction.

Il n'est même besoin pour cela d'aucune alléviation réelle du corps, que la science ne pourrait toujours constater par un pèsement. Ce n'est point l'œuvre d'un Montgolfier ou d'un Santos-Dumont de l'autre monde, c'est l'acte naturel d'un pur esprit, plus fort *physiquement* que ne sont les corps. Il n'y faut que le mouvement actuel de l'esprit qui prête à ce corps humain prétendu *lévitant* sa propre vie avec toutes les suites qu'elle comporte : du moins dans la mesure où il peut la recevoir.

Mais comme il est obligé de se servir de ce corps, non seulement selon les conditions de sa propre nature (selon le mode de l'agent), mais encore selon celles de la nature de l'homme (selon le mode du patient), il ne peut transporter le possédé d'un lieu à l'autre sans traverser les milieux. C'est une condition de tout être physique, personne ou objet inanimé.

S'il y a donc quelquefois, et même souvent, apparence contraire, cela s'expliquerait par l'invisibilité, qui, elle-même, ne dépend alors que de quelques lois encore inconnues de la lumière, qu'ils appliquent au sujet.

Oui, tous les mouvements se ressemblent en un point;



celui des facultés semi-matérielles — sensibilité, imagination et mémoire — est en cela comme celui du corps; tous, ils imposent leurs propres conditions naturelles au moteur, comme une limite à sa puissance. Les esprits ne peuvent donc se servir de nos facultés, ou physiques, ou semi-matérielles, que selon notre nature, avec laquelle seule elles sont en harmonie.

Que leur apporteront donc les mauvais esprits? Une puissance énorme, mais désordonnée. Or on ne fait pas de l'ordre avec du désordre, et, sans l'ordre, ni la matière ni l'esprit n'ont de véritable beauté. Ainsi, par l'effet de sa force même aux prises avec le faible instrument que nous lui fournissons, l'équilibre manque à l'œuvre qu'il prétend nous faire exécuter.

D'ailleurs qu'il s'agisse d'opérer, ou par nos facultés inférieures, ou par les objets inanimés, ils sont dans le même cas : le bras est trop fort pour l'instrument; il pourrait le briser, bien plus souvent il le fausse dans l'opération.

Cette observation peut s'appliquer à tous les genres de prestiges qui sont tous, dans un sens large, des possessions : possession d'hommes ou de femmes adultes, possession d'enfants inconscients, possession d'animaux, possession de meubles et d'instruments, comme cloches qui sonnent spontanément ou qui *lévitent*, crayons qui écrivent tout seuls.

C'est bien là que l'âme nouvelle, l'âme survenante, l'âme par intrusion, qui se fait comme un corps de toute chose, use ce corps qu'elle anime, de son mouvement de force et de haine. S'il est certain que, presque en tout genre, l'excès est pire que le défaut, cela est vrai surtout de l'excès de force de la main motrice par rapport à la faiblesse du levier.

Ainsi l'esprit possesseur ne peut, ni ne veut d'ailleurs, instruire, former, développer en un moment nos facultés quasi intellectuelles, comme ferait un maître, avec le temps, qui est un maître aussi, mais seulement leur imposer un acte instrumental, supérieur à elles-mêmes et à leur état présent, sans que leur valeur interne en soit plus augmentée que celle d'un piano par la note qu'on y frappe en ce moment.

Donc ce n'est pas une acquisition par l'imagination et la

mémoire, ce n'est pas une force et une liberté nouvelles, ce n'est qu'un esclavage.

Ce travail de ses facultés n'y est ni un travail de pur esprit, ni un travail d'homme libre, pas même un travail d'esclave intelligent, mais de machine.

L'homme est descendu, en cet état, au-dessous même de la bête, à moins que ce ne soit celle de Descartes.

Ce n'est pas son âme intelligente, en effet, qui a informé son imagination et sa mémoire, c'est une âme étrangère qui a fait cette louche opération.

Cette force étrangère n'a pu lui rien apporter qui fût un surcroît à son être, par conséquent une puissance de plus, mais elle en a tiré au contraire tout ce que cet être comporte sous la motion de la force qui le possède, par conséquent tous les esclavages possibles.

Et comme l'esprit possesseur meut le corps à la façon d'une âme survenante qui l'a fait sien, il meut pareillement les puissances semi-corporelles, la sensibilité, l'imagination, la mémoire ; l'intelligence seule lui échappe.

Ils envahissent la vie externe de l'homme au point de transformer, pour ne pas dire transfigurer — car c'est le plus souvent défigurer — ce témoin permanent de la présence de l'âme, la physionomie.

L'âme est cependant si libre par essence qu'elle peut conserver, au plus fort d'une crise de possession, toute sa lucidité la plus sereine, comme un ciel pur au-dessus d'un orage.

A. JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)



LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE ET FIN.)

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs le dernier article de la série des études si appréciées de notre collaborateur Simmias.

VI. — L'Église de Philadelphie (suite)

§ 3. — *La Sixième Trompette*

« Le premier malheur (Væ) est passé, et voilà que viennent encore deux Malheurs après ces choses.

« Et le Sixième Ange sonna de la Trompette; et j'entendis une voix des quatre cornes de l'autel d'or, qui est devant les yeux de Dieu,

« Disant au sixième Ange qui avait la trompette : Délie les quatre Anges qui furent liés sur le grand fleuve Euphrate.

« Et furent déliés les quatre Anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour, et le mois et l'année, afin qu'ils tuassent la tierce partie des hommes.

« Et le nombre de l'armée équestre vingt mille fois dix mille (deux cents millions). Et j'en entendis le nombre.

« Et je vis ainsi les chevaux dans la vision, et ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, et d'hyacinthe et de soufre; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions; et de leurs bouches sort du feu, de la fumée et du soufre.

« Et par ces trois plaies fut tuée la tierce part des hommes, par le feu, la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche.

« Car la puissance des chevaux est dans leurs bouches, et dans leurs queues; leurs queues en effet ressemblent à des serpents, ayant des têtes; et par ces moyens ils nuisent. »



*
* *

Commençons par le « commencement ».

Entre le son de la quatrième Trompette et celui de la cinquième, l'apôtre place le fait suivant :

Et je vis, et j'entendis la voix d'un aigle volant *par le milieu du ciel*, disant d'une grande voix : « *Malheur, malheur, malheur* aux habitants de la terre, au sujet des autres voix des trois Anges qui allaient sonner de la trompette. »

« *Par le milieu du ciel* », c'est-à-dire au dessous du Zénith, donc au point culminant, non de l'Église, que nous désignons par Pergame, mais de l'histoire, que nous plaçons au quatrième Age, — Église de Thyatire.

Nous concluons donc que l'Apogée historique de l'Église s'étend de l'An 323 à l'An 1456, — un peu plus, un peu moins, — durée qui embrasse les mille ans du Règne de Jésus-Christ et des Saints sur la terre. — Le niveau le plus élevé peut être placé de Charlemagne Empereur (800) à la mort de Saint-Louis (1270).

Or, nous l'avons déjà fait remarquer, le premier « Malheur » (Væ) n'éclate qu'à la fin du Cinquième Age (Sardes). C'est donc bien la Révolution, venant après la Réforme et la Renaissance, qui est annoncé par ce « malheur », le « Tremblement de terre » qui ouvre le tableau du Sixième Sceau (Église de Philadelphie). Et ceci confirme notre calcul sur le Nombre 666. — Le « premier Malheur » clôt la première période de *Dix huit cents ans* équivalant à Six-cents multipliés par Trois. Cette période embrasse cinq Ages, ou cinq Églises.

Le Sixième Age doit donc, d'après le même calcul, durer cent quatre-vingts ans, ou soixante multiplié par trois. — On remarquera que, dans ce calcul, nous obtenons :

$$600 \times 3 = 1.800$$
$$60 \times 3 = 180$$

Le multiplicateur est 3 dans chaque multiplication. L'addition de ces deux 3 donne 6, ce qui complète le Nombre unité de la Bête, équivalant à 18.



Or la durée de *dix-huit ans* que nous assignons hypothétiquement au septième Age (Église de Laodicée, ou du Jugement) contient également *trois fois* le chiffre 6. — C'est la victoire définitive, foudroyante, de Dieu sur les derniers ferments de la Révolte.

Et nous obtenons ainsi :

$1.800 + 180 + 18 = 1.998 = 600 \times 3 + 60 \times 3 + 6 \times 3.$

$3 + 3 + 3 = 9 = 3 \times 3 =$ le Cube, ou Plénitude du Ternaire, — c'est-à-dire la *Consommation* de l'Œuvre de Dieu. « Factum est. »

Mais ce n'est pas tout.

Si nous additionnons les quatre chiffres de 1.998, nous obtenons :

$1 + 9 + 9 + 8 = 27 =$ le Cube de 3 (9) multiplié par 3 ($9 \times 3 = 27$), soit trois fois 9, ou trois « consommations » successives.

Si nous divisons 1.998 par 9, nous obtenons 222.

222 est contenu 3 fois en 666.

222 exprime la différence entre 888, Nombre du Nom divin Jésus, et 666, Nombre de la Bête. 222 s'écrit avec trois 2, nombre de l'opposition (*qui adversatur*).

Il y a donc trois « oppositions », ou luttes, suivies de trois « consommations », entre Jésus et la Bête.

Mais 222 répond exactement à l'échelle décimale de 888 comme de 666. Il se compose, en effet, de 200 + 20 + 2. Il représente donc la première lutte dans le Ciel entre le Verbe de Dieu (Deuxième personne de la Sainte Trinité), représenté par l'Archange Michel, et Satan (Lucifer, Azazel ou Semyaza), le *Second* après Dieu dans l'ordre des existences : — la deuxième lutte, sur la terre, entre l'Homme-Dieu et le même Ange déchu, pendant la Vie mortelle du Christ ; — la troisième lutte entre le Christ et son Église, d'une part, et la Synagogue de Satan, d'autre part.

Et cela se retrouve encore à l'inverse :

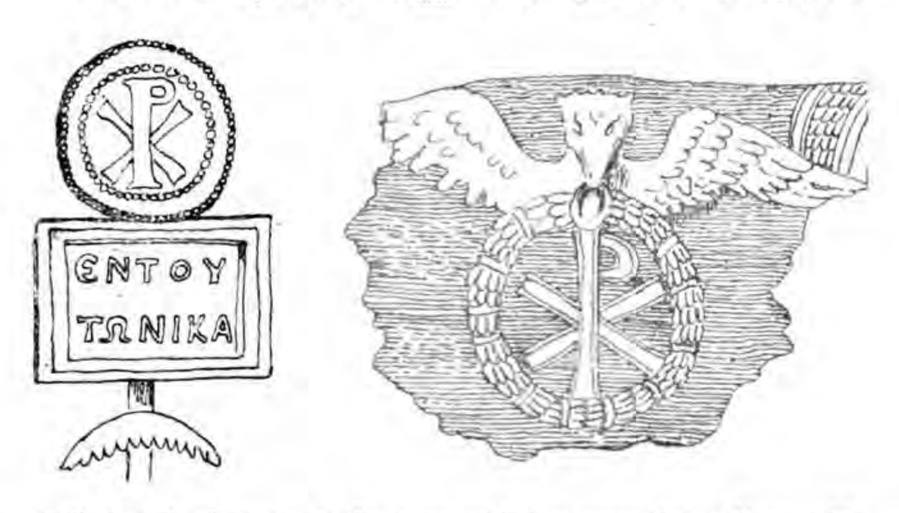
Lutte de l'Église et de la Bête = 200 ; lutte de l'Homme-Dieu et de la Bête = 20 ; lutte définitive du Verbe de la Bête, de l'Homme de péché, du « Fils de Perdition », contre le Verbe de Dieu, l'Homme-Dieu, le Fils de Dieu manifesté à



la fin des temps, = 2, — c'est-à-dire lutte d'un *individu* contre le Christ.

Enfin, si de 1.998, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous retranchons 888, Nombre du nom de l'Homme-Dieu Jésus (Ιησους), il reste 1.110, équivalant du Monogramme inscrit sur le Labarum, X = 1.000, P = 100, I = 10. Or, qu'est-ce que 1.110, Nombre formé par trois 1, ou trois I (trois fois 1 = Trinité), plus le zéro, ou cercle, représentatif de la *plénitude*, sinon 1.000 + 100 + 10.

Nous avons déjà vu que 1.998, formé par 1.110 et 888, peut



se diviser également en deux quantités proportionnelles, 1.332 et 666. Entre 1.110 et 1.332, se compte exactement le nombre 222 qui distingue le Nom Sacré de Jésus, 888, du Nombre de la Bête, 666.

Qu'est-ce à dire?

Nous interpréterons ainsi cette différence :

Le Chiffre 1.110 marque la plénitude du Règne du « Christ » sur la terre : 1 × 10 + 100 + 1.000. — A cette date, Notre-Seigneur a dominé victorieusement « mille ans » avec les Saints, après une lutte de plus de deux siècles contre le monde (888 + 222).

Charlemagne a placé l'Europe sous le « joug léger » de l'Agneau, et Godefroy de Bouillon a conduit l'Occident au Saint-Sépulcre. C'est bien l'apogée de la religion. Encore

cent onze ans, et la terre admirera le plus noble des Rois, Saint Louis, sous la tutelle d'une autre sainte Hélène, l'admirable Blanche de Castille, qui osera prononcer à la face de l'univers cette incomparable parole :

« Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel. »

C'est bien le moment où « l'Aigle », oiseau de Vision, qui figure à côté de saint Jean dans l'iconographie chrétienne, vole « par le milieu du ciel » et fait entendre son triple « Væ ».

Car l'apogée atteint, le déclin commence. — Encore cent onze ans et nous atteignons la date de 1332.

Or, voici ce qui s'est passé dans l'intervalle.

En 1303, Philippe le Bel, monarque habile, a accompli un sacrilège effroyable. Par son ordre, le chancelier Guillaume de Nogaret et le noble Romain Sciarra Colonna ont envahi Rome, comme le fera le général Radet en 1809. Ils ont poursuivi jusqu'à Anagni le vieux Pontife Boniface VIII, que Colonna a frappé au visage de son gantelet de fer.

C'en est fait. La Fille Aînée a souffleté sa mère. Le châtiment est immédiat.

Déchaîné pour un temps, l'Ennemi choisit à son tour une « Fille » digne de lui. Il la trouve en Angleterre. Pendant *Cent ans*, l'Anglais va humilier la France. En 1346 Philippe de Valois est écrasé à Crécy, — en 1356, Jean II est, à son tour, vaincu et fait prisonnier à Poitiers, — en 1415, Azincourt achève la détresse de la France. Un Roi d'Angleterre, Henri V, est proclamé Roi de France à Paris, avec l'appui du dément Charles VI et de l'infâme Isabeau de Bavière, au détriment du faible Dauphin, qualifié railleusement « roi de Bourges ».

Mais les justices de Dieu sont momentanément apaisées. Il suscite, « pour la grande pitié qui est au Royaume de France », cette figure unique dans l'histoire, cette Jeanne de Domrémy, cette « Pucelle d'Orléans » que les Francs-Maçons, Synagogue de Satan, au service de l'Angleterre, viennent d'outrager publiquement à Orléans.

Cent ans se sont écoulés. Le 31 mai 1431, la Vierge



sublime, l'Héroïne, la Sainte, monte à Dieu, sous la figure d'une Colombe, ou, plus exactement, emportée par la Colombe Divine, par le Paraclet, dans l'apothéose du bûcher de Rouen.

Mais déjà le quatrième Age touche à sa fin. Encore vingt-deux ans, et Mahomet II s'empare de Constantinople. Le cinquième Age commence, au bout duquel se sera accompli le premier « Malheur », car la Renaissance, continuée par la Réforme, s'achèvera par la Révolution. — C'est, nous l'avons vu, le « tremblement de terre » qui, commencé à la fin du dix-huitième siècle, ne prendra fin qu'au Jugement Dernier, unissant les trois Ages solidaires de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée.

Mais de 1110 à 1332, Jésus-Christ est encore supérieur à son adversaire. A partir de 1332, celui-ci grandit en force et en audace. Non seulement l'Église schismatique d'Orient succombe sous l'assaut de l'Islam, mais l'étoile est tombée du Ciel qui a ouvert « le puits de l'abîme ». — Coïncidence étrange : le nom de l'hérésiarque est *Luther* et commence par les mêmes lettres grecques que le verbe *Être déchaîné*, Λύθῆναι, *Luthenai* (exactement *Avoir été déchaîné*, aoriste passif).

Au chapitre xx, verset 7, l'Apôtre, parlant du déchaînement de Satan, dit :

« Et lorsque les mille ans seront accomplis, Satan sera DÉLIÉ (en grec Luthesetai, Λυθήσεται) de sa prison, et il sortira et il séduira les nations qui sont aux quatre coins de la terre, etc. »

Or, c'est au son de la cinquième Trompette que tombe du ciel l'étoile, à qui est remise « la clef du puits de l'Abîme ».

« Et elle ouvrit le puits de l'abîme, et la fumée du puits monta comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits (IX, 2). »

Mais ce son de la cinquième Trompette n'éclate qu'après le vol de l'Aigle, et, après en avoir raconté les effets, saint Jean ajoute ;

— « Le premier « Malheur est passé », — « *Væ unum abiit.* »

Donc, si l'Aigle est « au milieu du ciel » au moment où il fait entendre le triple « Væ » et si nous plaçons ce « milieu



du ciel » au point culminant de « l'Église de Thyatire », il apparait que la chute de l'étoile, Luther, correspond au « déchaînement de Satan », c'est-à-dire à « l'ouverture du puits de l'abime », soit dès le début de « l'Église de Sardes », dont l'Age commence à la prise de Constantinople, à la suite de laquelle se manifestent la Renaissance (1456-1520), la Réforme (1521-1684) et la Révolution (1789). Ces trois faits, logiquement dépendants les uns des autres, constituent le « premier Malheur », le « Malheur EN UN », — *Væ unum.*

Le « deuxième Malheur » — *Væ secundum,* — n'éclate qu'après le son de la sixième Trompette, après que l'Apôtre à mesuré le Temple de Dieu et raconté le martyre et la glorification des deux Témoins. — Il semble donc que la venue de ces deux Témoins (Hénoch et Élie), correspondant au Règne de l'Anté-Christ, doive marquer la fin du sixième Age, — le nôtre.

* * *

« *Et le Sixième Ange sonna de la trompette; et j'entendis une voix des quatre cornes de l'autel d'or, qui est devant les yeux de Dieu,*

« *Disant au sixième Ange qui avait la trompette :* « DÉLIE LES QUATRE ANGES QUI FURENT LIÉS SUR LE GRAND FLEUVE EUPHRATE. »

« *Et furent déliés les quatre Anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour et le mois et l'année, afin qu'ils tuassent le tiers des hommes.*

« *Et le nombre de cette armée équestre était de vingt mille fois dix mille, Et j'en entendis le nombre.* »

Nous passons les versets suivants qui font la description de cette formidable cavalerie de « deux cents millions » d'exterminateurs. — Elle peut s'entendre, soit d'une universelle corruption morale, soit d'un déluge humain faisant déborder l'Asie et l'Afrique sur l'ancien continent.

Mais nous retenons le dernier verset du chapitre IX :

« *Et ils ne firent pénitence ni de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leurs fornications, ni de leurs vols.* »

Ici le Prophète fait nettement entendre que ce châtiment



effroyable n'a pas ouvert les yeux de l'humanité et que le péché subsiste au sein des deux tiers survivants.

§ 4. — *La Sixième Coupe*

Nous réunissons à dessein, afin d'abréger cette étude, la 6e Trompette et la 6e Coupe. La Sixième Trompette est, en effet, à la Sixième Coupe ce que les trois roulements de tambours d'une sommation en temps d'émeute sont à la fusillade qui les suit. Dieu ne procède pas à la manière des Japonais attaquant Port-Arthur, ni des gendarmes de Narbonne. Il avertit avant de frapper.

— « *Et le sixième Ange répandit sa coupe sur ce grand fleuve l'Euphrate, et il en tarit l'eau pour que la voie fût préparée aux rois venant du lever du soleil.*

« *Et je vis de la bouche du Dragon, de la bouche de la Bête et de la bouche du Faux prophète trois esprits impurs à la facon des grenouilles.*

« *Ce sont, en effet, des esprits de démons accomplissant des prodiges, et ils vont vers les rois de toute la terre, pour les assembler au combat au grand jour du Dieu Tout-Puissant.*

« *Voici que je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'on ne voie sa honte.*

« *Et ils les assemblera au lieu qui est appelé en hébreu Armagedon.* »

∴

L'avertissement premier, nous l'avons trouvé à la Sixième Trompette :

« Et sextus Angelus tuba cecinit, et audivi vocem unam ex quatuor cornibus altaris aurei, quod est ante oculos Dei,

« Dicentem sexto Angelo qui habebat tubam : Solve quatuor angelos qui alligati sunt in flumine magno Euphrate.

« Et soluti sunt quatuor angeli qui parati erant in horam et diem, et mensem, et annum, ut occiderent tertiam partem hominum. »



Voilà le commencement du tableau: il se trouve au chapitre IX, versets 13, 14 et 15. La suite ne vient qu'au chapitre XVI, versets 12, 13, 14, 15, 16.

Qu'est-ce que cet « autel d'or »?

C'est celui que nous avons vu aux versets 9, 10, 11 du chapitre VI, à l'ouverture du cinquième Sceau, l'autel des holocaustes, sous lequel se trouvent les âmes des martyrs demandant justice et à qui Dieu répond qu'elles prennent patience « un peu de temps jusqu'à ce que soient au complet leurs frères serviteurs de Dieu comme eux qui doivent être tués comme eux ».

Le « peu de temps » est passé. Le monde est sorti du 5e Age (Renaissance — Réforme — Révolution) et entre dans le 6e. Pour « compléter le nombre » des témoins de Dieu, la Voix de l'autel d'or fait appel à quatre exécuteurs tirés de l'Orient, les « quatre anges » qui *furent liés* (et non pas qui *sont liés* — le texte dit : *alligati fuerunt*) sur le grand fleuve Euphrate.

Ces quatre « anges » ne seraient-ils pas ceux des Mèdes et des Perses, dont parle Daniel, que combattirent Michel et Gabriel, — ceux des races Mongoles (se rappeler que le mot *Mongol* est la modernisation du mot hébreu *Magog*) qui, depuis dix-neuf siècles, ont exercé leurs ravages sur les régions de l'Euphrate, les descendants d'Oktaï, de Timour le Boiteux, de Gengis-Khan, et, avant ceux-ci, des Huns d'Attila, et, plus avant encore, des Scythes, peuples de Gog et de Magog, dont Ézéchiel particulièrement annonce l'invasion suprême pour le jour où les Juifs auront été retirés par Dieu « du milieu des nations » et rétablis « aux montagnes de Sion continuellement désertes », sur leur terre, « nombril de la terre » ; dont il annonce également la destruction dans le « val des voyageurs », près de la ville d'AMONA (*hamonah* — « la multitude ou le cimetière »), que les Septante appellent Πολυάνδριον — le cimetière »?

En langage « moderne » n'y faut-il pas voir une immense conjuration des peuples Slaves (la Russie — Rossia — Rosche), Caucasiens et Tartares (Moschi — Moscou — Mosoch — et Tubal — Tobolsk — Tomsk, etc.), guidés par un Tzar prédé-



cesseur de l'Anté-Christ, ou l'Anté-Christ lui-même, tel que le désigne Daniel, lorsqu'il annonce qu'il dressera sa tente sur les hauteurs de Jérusalem, — APADNO, et dont il fixe la date d'apparition : « Et au soir et au matin, *deux mille trois cents jours.* »

Or, rappelons-nous également que Daniel désigne ce tyran suprême comme un descendant de l'empire grec d'Alexandre, le Bouc vainqueur du Bélier Perse.

Qui représente aujourd'hui l'Empire grec disparu, sinon la Russie schismatique et l'énorme masse de peuples qui évoluent dans son orbite?

Si nous prenons pour point de départ le commencement de l'expédition d'Alexandre, nous trouvons :

335 avant J.-C. + 1,965 = 2,300.

Si nous prenons la fin d'Alexandre, nous trouvons :

323 avant J.-C. + 1,977 = 2,300.

Ce n'est pas tout.

Ce fleuve Euphrate est la limite fatidique entre l'Orient et l'Occident. L'Empire Romain lui-même ne la franchit jamais. La sanglante défaite de Crassus à Carrhes, les échecs d'Héraclius, ceux des Croisés établirent que là était bien la barrière, le fossé creusé par Dieu entre les deux mondes.

C'est de l'autre côté de ce fleuve que s'étend l'Orient proprement dit : la Perse, l'Afghanistan, le Beloutchistan, l'Inde, la Chine, et surtout ce formidable Japon, ce peuple né d'hier (1868) à la civilisation Européenne, et qui, vainqueur une première fois de la Russie, pourrait bien, demain, s'unir à elle pour lancer sur l'Europe. l'Église et, sans doute, Jérusalem reconstituée, les « deux cents millions » d'envahisseurs aperçus par saint Jean.

* * *

Voilà ce que nous révèle l'avertissement de la Sixième Trompette. Achevons les 2.300 ans de Daniel, et nous nous trouverons en 1965 ou 1977. Le Sixième Ange vide sa coupe.

Le fleuve Euphrate est tari. Le « GRAND ORIENT » maçonnique a achevé son œuvre. Les Juifs, qui l'ont inventé, accrédité, consacré en haine du Christ et de son Église, depuis les



jours de saint Paul, où commençait déjà le « mystère d'iniquité », — les Juifs, disons-nous, sont rétablis dans la Terre-Sainte (Sionisme). Ils s'y croient en sécurité. Peuple pacifique, mélangé de chrétiens, ils n'attendent plus que la révélation du « FILS DE DAVID », ainsi que l'a déclaré le Sioniste Louban, qui faillit tuer le Sioniste Max Nordau.

Mais, à ce moment, les Juifs ne sont plus les maîtres de la Franc-Maçonnerie. Née d'eux, parvenue à la toute-puissance. elle enfante « l'homme de péché », le « fils de perdition », le César des derniers temps, le Tzar Slave, Mongol ou Grec, successeur d'Alexandre. Secondé par Satan (le Dragon ou Serpent), la force politique humaine (la Bête), et le grand pontife de la suprême erreur (le Faux Prophète), c'est-à-dire les trois démons à figure de Grenouilles, il rassemble les peuples pour ruiner la dernière citadelle du Christ. — C'est l'heure du triomphe pour le « *Grand Orient* » (*regibus ab ortu solis*), dont le Japon, — Empire du SOLEIL LEVANT, — pourrait bien être le premier lieutenant.

Alors s'avance l'armée de Gog. Elle envahit le territoire de la suprême foi. Et elle vient jusqu'à la « montagne de Mageddo » — *har Mageddon*, — que déjà Ézéchiel a nommée *ha monah*, et Daniel *apadnô*. Et les temps s'accomplissent.

* * *

Nous avons un peu hâté la fin de cette étude. Nous savons que, si elle n'a pas eu l'heur de plaire à quelques lecteurs, elle nous a valu une longue et vibrante correspondance de beaucoup d'autres. — Mais nous ne voulons pas terminer sans appuyer notre dire d'une citation.

A l'heure même où nous commencions la publication de cette étude, l'initiative d'un homme de profond savoir et de rare intelligence mettait au jour la première traduction française d'un livre mystérieux, discuté avec acharnement tant par les Juifs que par les chrétiens. — Disons tout de suite que ce livre, le *Sepher ha Zohar* (Livre de la Splendeur) est surtout lettre close pour ceux qui en parlent avec le plus d'assurance. Ainsi procède toujours l'ignorance. Inconnu avant le

treizième siècle, ce livre, diversement apprécié, d'une authenticité discutée, n'en contient pas moins d'étranges vérités qui en ont fait attribuer la paternité à un faussaire Juif, plus ou moins influencé par les dogmes chrétiens. — *Adhuc sub judice lis est.* L'opinion traditionnelle, et irréfutée jusqu'ici, est que le *Zohar*, compilation postérieure au douzième siècle de l'Ère chrétienne, n'en contient pas moins des vérités professées par l'enseignement rabbinique depuis les jours de Moïse.

Nous n'avons point à trancher le débat. Il suffit aux besoins de notre étude de constater que ce livre remonte au moins au treizième siècle et qu'il reflète la pensée des Rabbins Juifs à cette époque.

Or, voici ce que l'on trouve dans le *Zohar*, I, 116, 117, 118, 119, 120.

— « Que signifie le mot « beithah »? Ce mot doit être lu « be-eth-hé », ce qui veut dire : au temps du Hé; car c'est au moment où le Hé ressuscitera de la terre que Dieu fera ces merveilles. Rabbi Yossé dit en outre : Et pourtant nous savons par une tradition que la « Communauté d'Israël » (le peuple juif) ne demeurera ensevelie sous la terre (c'est-à-dire dans l'exil) que durant un seul jour, mais pas plus longtemps. *Comment se fait-il donc qu'Israël soit si longtemps dans l'exil?* — Rabbi Yehouda lui répondit : En effet, la tradition est ainsi que tu la rapportes; mais en voici le sens spirituel tel que nous l'avons appris. Dès le jour où la « Communauté d'Israël » a été chassée de sa demeure, les lettres du Nom Sacré ont été, — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — séparées l'une de l'autre; le Hé se sépare de Vav, et c'est en raison de cette séparation que le Psalmiste a dit : « Je me suis tu et j'ai gardé le silence. » Car, du moment que le Vav est séparé du Hé, la voix ne fonctionnant plus, le Verbe s'est tu. C'est pourquoi la « Communauté d'Israël » reste ensevelie durant le « jour Hé ». Que signifie le « jour Hé »? Le « jour Hé » veut dire *le cinquième millénaire.* Bien que l'exil d'Israël ait commencé avant le cinquième millénaire, la tradition ne parle que du « jour Hé », parce que c'est le seul millénaire qui verra, dès son commencement jusqu'à sa fin, Israël en exil. Mais quand arrivera le *sixième millénaire*, qui est



l'image du Vav, alors le Vav ressuscitera le Hé. *Six fois dix font soixante* et le Vav arrivera à son terme, car dix Vav font six fois dix. Le Vav montera vers le Yod et redescendra vers le Hé. Et le Vav s'accomplira *dix fois pour former soixante* et relever Israël de la poussière. Et *tous les soixante ans* de ce sixième millénaire, le Hé devient plus fort et monte sur l'échelle afin d'augmenter sa puissance. Ainsi, *après six cents ans du sixième millénaire*, les portes de la Sagesse suprême s'ouvriront et les sources de la Sagesse commenceront à jaillir en ce bas monde.

C'est à partir de ce moment que le monde commencera à se préparer à entrer dignement dans le *septième millénaire*, tel un homme qui vers le soir de la veille du sabbat se prépare pour entrer dans le sabbat. On trouve une allusion à cette époque dans les paroles de l'Écriture : « L'année *six-cent* de la vie de Noé, le *dix-septième* jour du second mois, toutes les sources du grand abîme ont fait jaillir leurs eaux... »

« Rabbi Siméon commença à parler de la manière suivante : Il est écrit : « Et je me souviendrai de l'Alliance que j'ai faite « avec Jacob. » Le mot « Jacob » est écrit en cet endroit avec un Vav. Pourquoi? Il y a deux raisons à cela : la première prétend que ce Vav fait allusion au mystère de la Sagesse, degré où repose Jacob ; la seconde, qui est la plus importante, soutient que ce Vav se rapporte à l'exil d'Israël ; *il indique l'heure où Israël sera affranchi de la servitude*. Cette époque est indiquée dans le Vav qui désigne le *sixième* millénaire. Le Vav indique également les six secondes et demie ; car, lorsque *soixante ans* se seront écoulés après le *sixième siècle* du *sixième millénaire*, le ciel visitera la fille de Jacob. Dès ce moment, jusqu'à la parfaite souvenance de Dieu du peuple d'Israël, se passeront autres *six* ans et demi : ensuite se passeront autres *six* ans, en tout soixante-douze ans et demi. En l'an *soixante-six*, le Roi-Messie se révélera dans la province de Galilée. »

Nous ne voulons pas pousser plus loin cette citation d'un livre qui, au jugement des plus prévenus, date *au moins* du treizième siècle et contient en grande partie les traditions rabbiniques. En publiant cette étude, nous n'avons voulu,



nous le répétons pour la dernière fois, que porter un hommage de plus à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son Église. Tout lecteur de bonne foi nous rendra ce témoignage que cet ensemble de concordances est plein d'une austère leçon.

Résumons donc cette citation du *Zohar* :

Dix Vav plus cent Vav ($6 \times 10 \times 100$) égalent 660. — Selon la numération juive, le *sixième siècle* après le commencement du *sixième millénaire*, plus *soixante ans*, nous porte en l'an 1900 de l'ère chrétienne. Si l'on y ajoute les *soixante-douze* ans qu'indique notre citation, nous sommes reportés en 1972 pour la « révélation du Roi-Messie en Galilée ».

Or, quel est le « nombre » de la Bête, — Nombre d'un homme, — selon saint Jean : c'est SIX-CENT-SOIXANTE-SIX.

Si, de 1972, nous retranchons 6, — il reste 1966. — Toute la différence, entre le chiffre de l'Apocalypse et celui du Zohar, tient en ces 6 ans.

Maintenant, finissons avec l'Apocalypse :

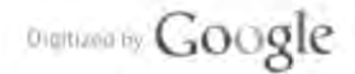
— Oui ou non, les Juifs ont-ils crû en puissance depuis le *Sixième Siècle* du *Sixième millénaire*, soit depuis l'affranchissement révolutionnaire et surtout l'égalité juridique octroyée par Napoléon Ier, en 1806?

— Oui ou non, est-il exact que la Franc-Maçonnerie, fille d'Israël et *Synagogue de Satan*, impose sa marque *sur le front ou la main* de tous, « petits et grands, riches et pauvres, libres et serfs » ?

— Oui ou non, est-il vrai que toute liberté, surtout la liberté religieuse, tend à disparaître, en sorte que « nul ne puisse vendre ou acheter, sinon celui qui porte le *signe* ou le *nom* de la Bête, ou le « nombre » de son nom?

— Oui ou non, le mouvement Sioniste a-t-il pris, depuis tantôt vingt ans, un accroissement tel qu'il suffirait de la volonté des puissants d'Israël pour opérer la reconstitution d'Israël en Palestine?

— Oui ou non, l'Orient s'est-il éveillé en 1868, a-t-il vaincu l'Europe en 1903 et se prépare-t-il à diriger contre la race blanche l'effort des « Rois du lever du Soleil » (Empire Nippon)?



La réponse est d'une netteté rigoureuse. Les faits parlent tout seuls.

Et ces choses s'accomplissent sous le pontificat du plus grand, du plus saint des papes que le monde ait admirés depuis 1800, et ce pape, dans une prophétie célèbre, est désigné par la devise *Ignis ardens*, le *Feu ardent* (Feu de la Charité apostolique, feu de l'intelligence lumineuse, feu des foudres ecclésiastiques qui viennent de frapper 65 propositions hétérodoxes, feu des persécutions, feu des guerres récemment passées et prochainement imminentes), que suit l'affligeante devise *Religio depopulata*, « la Religion dépeuplée », suffisamment expliquée par les violences actuelles et futures, mais suivie, à son tour, par la devise *Fides intrepida*, « la Foi qui ne tremble point », promesse d'un triomphe final.

Nous le demandons, à ceux qui sourient à ces questions: Si de telles coïncidences ne sont pas voulues et préordonnées par la Sagesse divine pour nous avertir, elles sont le résultat du... « hasard ». Or, le « hasard » n'existe pas.

SIMMIAS.



VARIÉTÉS

Le Docteur BARADUC, grand homme d'Église

Dans son numéro du 7 septembre dernier, le *Progressive Thinker* de Chicago présente à ses lecteurs des deux mondes un de nos compatriotes, connu, pour ne pas dire célèbre, même parmi nous, le docteur Baraduc (Hippolyte), qu'il donne, non seulement pour un grand médecin, ce que nous savons, mais pour un grand *churchman* (un grand homme d'église), ce qu'il nous faut aller apprendre en Amérique, et il nous étale, encore et toujours sérieusement, les photographies de ce docteur, qu'une revue anglaise vient d'apporter à Chicago, au grand *amazement* (étonnement) de tous les graves Américains : ne lisez pas *amusement*, ce serait bon pour des Français.

Bornons-nous à donner la liste des choses tout immatérielles dont il a produit des photographies, que les esprits mêmes ne sont pas capables d'obtenir. Il est donc plus fort que le diable.

Les voici sans commentaires, sous les numéros que leur accolent les deux revues, anglaise et américaine : c'est 1° la figure d'une invocation, fort intense apparemment; 2° celle d'une prière sous l'apparence d'une lumière spirituelle; 3° « une bonne pensée saisie au vol par l'appareil du docteur Baraduc » : *A good thought caught by doctor Baraduc's apparatus;* 4° « une colonne de prières montant de la Tour Eiffel de Paris »; 5° « une cataracte de force curative à Lourdes devant un miracle » : 6° « un tourbillon d'éther et de violentes pensées apparaissant dans la chambre obscure »; 7° « un cauchemar photographié »; 8° les belles formes d'une béné-



diction : 9° « la descente de bénédictions curatives » (à Sainte-Anne d'Auray).

Et nos *savantissimi doctores* veulent qu'on les croie! c'est déjà trop qu'ils se croient eux-mêmes.

Ici l'important et le difficile est de savoir (et c'est là un lièvre que le reviewer ne lève pas) si le secret et la vertu de telles photographies sont dans l'appareil ou dans l'opérateur. Car il importe toujours d'honorer les reliques et non celui qui les porte.

A. J. D.

Remerciments

A la suite de notre appel du mois dernier nous avons déjà reçu plusieurs ouvrages :

— *L'Histoire du Merveilleux*, par Figuier, 4 vol. ;

— Un lot de livres et de brochures *sur la chiromancie et l'hypnotisme*,

pour l'envoi desquels nous exprimons toute notre reconnaissance.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



AUTOUR DU SURNATUREL

OPPRESSION DIABOLIQUE

Nous continuerons à donner, en bonne place, les faits diaboliques *spontanés* qui se produisent journellement dans les pays infidèles, sur tous les points du globe.

Ils sont précieux à plus d'un titre : d'abord ils sont instructifs, et nous renseignent sur les mœurs et pratiques des démons, et, bien qu'au fond ils se ressemblent généralement, néanmoins ils sont assez variés dans les détails, dans les paroles prononcées par le démon, par les aveux qui lui échappent, etc., pour qu'il n'y ait pas lieu de craindre de se répéter; ensuite, ils prouvent qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait un médium pour que de pareils faits se produisent, ainsi que le proclament les docteurs en spiritisme, en occultisme, etc... ; enfin, comme il n'y a pas moyen de se méprendre sur la nature des êtres malfaisants qui sont en jeu dans tous ces cas, et que tous les peuples, partout et toujours, les attribuent aux mauvais esprits, autrement dit aux diables ou démons, et que, d'autre part, les faits étranges qui se produisent dans les séances spirites, ou autres du même genre, sont absolument identiques avec ces faits spontanés, on est autorisé à attribuer ceux-là aux mêmes causes que ces derniers : résultat très appréciable, qui, à lui tout seul, suffirait à nous encourager à poursuivre cette étude.

Pour accepter l'authenticité d'un récit relatant un fait sortant de l'ordinaire, il faut avoir confiance dans la véracité du narrateur, dans sa capacité intellectuelle, et aussi dans son impartialité absolue. — Or les missionnaires, auxquels nous empruntons les faits qui font l'objet de nos articles, et dont



nous citons les noms et les pays qu'ils habitent, afin que l'on puisse contrôler leurs dires, offrent toutes ces garanties.

Leurs récits sont ordinairement écrits sans autre prétention que celle d'être sincères et exacts, sans viser aux effets de style. En outre, les possessions qu'ils signalent d'ordinaire, sont celles qu'ils ont pu étudier eux-mêmes, surtout lorsqu'elles ont été suivies de conversion au christianisme.

On remarquera que, dans ces pays païens, les démons subissent la vertu des choses saintes ou bénites, ou des prières de l'Église, beaucoup plus que dans nos pays chrétiens. La raison de cette différence est peut-être que les démons qui résident en ces pays-là sont généralement d'un ordre moins élevé. — De même dans nos pays civilisés et chrétiens, les démons cachent ordinairement leur jeu, et, selon la mentalité de ceux qu'ils veulent séduire, ils se contentent de flatter la vanité, ou d'emprunter un masque de *science*, tandis que dans les pays païens ils se montrent tels qu'ils sont en réalité, durs, brutaux, violents, et s'imposent surtout en inspirant la terreur.

Quoiqu'en théorie on distingue assez facilement la possession de l'obsession, celle-ci consistant dans l'attaque extérieure du démon, tandis que celle-là importe un envahissement du corps et des organes, néanmoins en pratique il est souvent difficile de les délimiter, l'obsession se compliquant souvent de possession passagère : c'est pourquoi on emploie quelquefois indifféremment l'un pour l'autre.

En réalité, nous entendons par *possession* un état permanent, tandis que si le démon s'empare du corps d'une manière transitoire, on se servira le plus souvent du terme *obsession*.

Quoi qu'il en soit, que l'on veuille bien remarquer que le terme latin *obsidere* a les deux sens : *assiéger* et aussi *envahir*, *occuper*.





Possessions de Païens

I. EN CORÉE. — Le P. Pasquier écrivait en 1894 : « Près de la ville de Hpyenghtaik, dans un village où la voix de l'Évangile n'avait trouvé encore aucun écho, vivait, il y a deux ans, une veuve païenne âgée de soixante ans, et mère de cinq enfants. Depuis plusieurs années, cette famille était hantée par un démon domestique qui s'emparait tour à tour de chacun de ses membres, et leur faisait endurer les maux les plus cruels. La mère pourtant avait échappé jusque-là à l'empire de ce mauvais génie.

« Mais, il y a deux ans, un jour qu'elle était occupée à rendre ses devoirs superstitieux à son mari défunt, voilà que le diable se présente à elle, entre dans son corps et pousse par la bouche de la malheureuse ce cri : « Vivons ensemble « à jamais! »

« Dès ce moment, la pauvre femme fut en proie aux plus horribles tourments. Tantôt elle tombait dans un délire diabolique, faisant les simagrées les plus hideuses, gesticulant de tous ses membres, exécutant des danses échevelées, poussant des hurlements affreux; tantôt, épuisée par ces scènes frénétiques, succombant à la fatigue qu'elles occasionnaient, elle tombait en prostration aux prises avec la fièvre et les plus cuisantes douleurs, poussant des gémissements plaintifs accompagnés d'horribles grimaces et de gestes désordonnés.

« Voyant leur mère tombée à son tour dans les griffes du diable, les enfants de la veuve Hong firent alors ce que font toujours les païens en pareille occurrence. Ils appelèrent les sorciers : mais ceux-ci firent payer très cher leurs soi-disant services, et leurs enchantements ne réussirent pas ; la malade ne guérit point et la fortune de cette famille, naguère dans l'aisance, fut en grande partie engloutie par ces colporteurs de superstitions.

« Sur ces entrefaites, la vieille veuve entend parler de la religion catholique. On lui dit que ceux qui l'embrassent sont à jamais délivrés du diable : pour comble de bonheur, elle



apprend que cinq ou six familles chrétiennes habitent à une demi-lieue de son village, au hameau de Tai-tjye-ri. Aussitôt elle se lève et se prépare à partir; mais le diable, furieux de voir échapper sa proie, fait tous ses efforts pour la contraindre à rester ; il crie de nouveau par la bouche de la possédée : « Je te défends d'aller là. »

« Cependant la malheureuse veuve, éclairée par un rayon bienfaisant de la grâce, fait la sourde oreille à Satan et vient s'enquérir de notre sainte religion; c'était au printemps 1893. Dès cette époque les attaques du démon devinrent moins fréquentes et leur intensité diminua.

« Au bout de six mois, malgré son âge avancé et sa mémoire infidèle, triomphant de tous les assauts de l'enfer, elle avait appris les douze prières et savait son catéchisme par cœur; elle était prête au baptême, lorsque je fis ma visite annuelle à Tai-tjye-ri dans les premiers jours de janvier.

« On l'amena en ma présence; je l'exhortai au repentir de ses fautes et lui enjoignis de réciter l'acte de contrition. A ce moment, sa figure se transforma, sa bouche produisit une horrible grimace, ses mains se crispèrent, ses bras s'élevèrent, se tordant en convulsions, puis du fond de sa poitrine sortit un sourd grognement prolongé.

« A cette vue, frémissant moi-même, je traçai sur son corps un large signe de croix, ordonnant au diable de laisser cette femme en paix et demandant à celle-ci la cause de cette crise subite. Reprenant son calme, la vieille me répondit : « Voyez-« vous, Père, même en présence du prêtre le diable ose se mani-« fester. Que sera-ce quand je serai seule? » Puis elle récita avec ferveur l'acte de contrition, après quoi je la renvoyai, lui disant de se tenir prête pour le baptême dès le soir même.

« A l'heure désignée, elle se présenta ainsi que deux autres catéchumènes également préparés au baptême. J'examinai d'abord ces derniers; puis vint le tour de la pauvre possédée. A peine eut-elle commencé à réciter son *Pater*, que les grimaces et les contorsions reprirent de plus belle. Par précaution j'avais apporté de l'eau bénite, et chaque fois que le diable la tourmentait, elle était soulagée aussitôt à l'aide de l'eau sainte ; puis elle reprenait ses prières avec un nouveau



courage et une foi admirable. La récitation du catéchisme de l'Eucharistie lui fut particulièrement pénible; toutes les fois qu'elle devait prononcer le saint nom de Jésus, un sourd grondement se faisait entendre au fond de sa poitrine; puis elle prononçait ce nom sacré d'une voix forte et avec une grande énergie.

« Tant d'assauts furieux, soutenus avec tant de constance devaient être couronnés par une victoire décisive. Je commençai donc les cérémonies du baptême. Dès les premières paroles, je vis encore apparaître une horrible grimace, et j'entendis un sourd grognement; à tous les exorcismes ce phénomène se répéta de plus belle; j'avoue que mon cœur battait fortement; j'étais frémissant, et je puis dire que je n'ai jamais fait ces saintes cérémonies avec autant de ferveur et de conviction; je me sentais en présence de l'Esprit mauvais. Enfin l'eau sainte coula sur le front de l'élue; après l'onction du saint chrême elle fit encore une grimace et ce fut fini. Depuis ce moment, la nouvelle chrétienne fut parfaitement calme. Le lendemain elle faisait sa première communion et était confirmée dans les meilleures dispositions.

« Le diable était pris dans son propre filet. Deux mois après je demandais des nouvelles de la veuve Hong. Un chrétien de l'endroit me dit qu'elle pratiquait ses devoirs avec ardeur et que, depuis son baptême, jamais elle n'avait été inquiétée par l'esprit mauvais. »

II. EN CHINE. — Lorsque le christianisme commença à s'implanter, il y a une vingtaine d'années, dans la sous-préfecture de Jen-Chéou, province de Sutchuen (Chine), le chef d'une nombreuse famille, nommé Sou-lao-pin, demanda à se convertir, et invita le missionnaire à venir visiter sa maison.

Celui-ci y consentit volontiers, mais à condition que l'on ferait disparaître les tablettes des ancêtres et autres objets superstitieux.

Une des pièces principales à déménager était une pierre carrée, percée d'un trou au milieu, et logée dans un coin de la maison. Cette pierre, honorée sous le nom de *Tan-Chen*



(*esprit du foyer*)[1], représente une des idoles les plus respectées et les plus redoutées du pays.

Le missionnaire, aidé de son servant, prit lui-même cette pierre, et la jeta dans un fossé,

Deux années plus tard, il advint que la femme de Sou-lao-pin, qui avait refusé de se convertir, fut tourmentée du démon.

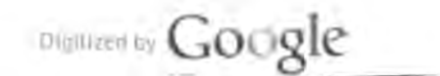
« Elle était comme folle, écrivait un peu plus tard le Père Béraud, missionnaire du district, et s'acharnait à vouloir mettre le feu à sa propre maison. Elle criait, comme une possédée, le démon Tan-Chen parlant par sa bouche : *Vous autres, chrétiens, vous n'avez pas de conscience; j'étais si bien dans votre maison! Pourquoi m'avez-vous jeté dehors, dans un bourbier, exposé à la pluie et au soleil? Au moins, portez-moi dans la pagode voisine!...*

« On l'aurait bien laissée dire, sans les terribles menaces de mettre le feu à la maison. Les païens du voisinage, effrayés pour eux-mêmes, forcèrent alors le pauvre néophyte Sou, encore ignorant et faible dans la foi, à inviter onze sorciers pour chasser le diable, et transporter la fameuse idole Tan-Chen à la pagode. Ceux-ci passèrent toute une nuit à conjurer l'Esprit mauvais, faisant, comme de coutume en pareil cas, un tapage infernal. Ils emportèrent la pierre carrée, le Tan-Chen, à la pagode voisine, et imposèrent à la femme obsédée d'aller au plus tôt brûler de l'encens sur la fameuse montagne O-Mey, et d'acheter un certain nombre de tuiles pour la grande pagode de la ville de Yen-chéou.

« Cela étant fait, la femme Sou se sentit délivrée et rendue à son bon sens. Alors son mari et son fils l'exhortèrent de nouveau à se faire chrétienne, lui montrant à quoi elle s'exposait en restant sous l'empire du démon. Elle se rendit sans trop de difficulté, se mit à faire le signe de la croix et à apprendre les prières.

« Cela durait depuis près d'un mois, lorsque, dans le cours de la visite de mon district, j'arrivai dans la famille Sou. Tout le monde fut enchanté de ma présence. La mère de

1. Il a déjà été question précédemment d'un fétiche du même genre. Voir pages 67 et 134.



famille vint me prier elle-même de l'instruire, me disant qu'elle voulait se faire chrétienne, elle et tous ses enfants, quatre garçons, une fille et une bru.

« Je fis de mon mieux pour les préparer, et je fixai le lendemain matin pour l'adoration du vrai Dieu, cérémonie par laquelle les païens font profession de christianisme[1].

« Mais le diable n'avait pas encore renoncé à la partie. Le lendemain matin, avant le jour, il revient s'emparer de la pauvre femme. Elle s'agite comme une furie et sort de la maison, en criant que *les chrétiens n'ont pas de conscience, qu'elle ne peut plus habiter avec eux*, etc., etc... Et malgré la pluie qui tombait, elle va se cacher dans un tas de paille, derrière la maison.

« J'avais entendu du bruit et du mouvement dans la maison, sans me rendre bien compte de ce qui se passait. Lorsque mon servant eut disposé l'autel pour la cérémonie de l'adoration et la célébration de la messe qui devait suivre, j'appelle la mère et ses enfants: les enfants se présentent seuls. Je demande où est leur mère.

« — Son mal l'a reprise, me répondent-ils, elle est partie! »

« J'envoie son mari et son fils aîné la chercher. Ils l'apportent à force de bras et la déposent devant moi.

« — Eh bien! lui dis-je, hier soir tu voulais adorer, c'est le moment. »

« Pas de réponse, elle reste étendue par terre, comme une morte. Je lui jette de l'eau bénite: elle frissonne. Son mari la prend par le milieu du corps et veut lui faire plier les genoux: impossible: elle est roide et s'étend tout d'une pièce. On veut lui faire faire le signe de la croix; son bras est roide aussi, et ses doigts crispés.

« Je l'interpelle de nouveau, lui rappelant sa promesse de la veille. Tout à coup elle se lève, fait une grande prostration devant moi et me dit :

« — Père, je vous adore, à condition que vous me donnerez après ma mort un beau cercueil et une belle ceinture de soie. »

1. Cette cérémonie précède toujours, au moins de plusieurs mois, la réception du baptême.



« — Esprit de vanité et de mensonge, lui dis-je, je ne te demande pas de m'adorer, moi, mais bien le souverain Maître du ciel et de la terre, dont je ne suis que l'indigne ministre. »

« Puis voyant que le démon ne voulait pas lâcher sa proie, et comme je n'avais pas le pouvoir de faire les exorcismes officiellement, je me contentai de la faire transporter dans un coin de l'appartement. Ils l'assirent sur un banc, et j'allai commencer la célébration de la sainte messe, me réservant de revenir plus tard faire les exorcismes, lorsque j'en aurais obtenu la permission de Mgr. l'évêque.

« Avant de prendre les ornements, je fis la cérémonie de l'adoration pour les autres membres de la famille, après quoi je commandai à la possédée, au nom de Jésus et de Marie Immaculée, de se taire et de rester tranquille pendant la sainte messe. — A l'Offertoire la possédée s'écrie : *Même mon petit quatrième fils, vous voulez qu'il se fasse chrétien!* Puis plus rien. — A l'élévation, j'entends un grand bruit : elle est renversée par terre violemment, et reste comme morte. Je terminai la messe de mon mieux, sans m'interrompre ni me laisser distraire.

« Après avoir quitté les ornements sacerdotaux, je vais la voir : elle était encore étendue par terre, respirant à peine. Ne sachant trop que penser, j'ordonnai de l'emporter dans sa chambre, comptant revenir plus tard, mieux armé, chasser ce démon rebelle. Mais à peine est-elle déposée sur son lit, qu'elle paraît se réveiller comme d'un profond sommeil, ou plutôt d'un pénible cauchemar qui l'a horriblement fatiguée.

« Ne se souvenant de rien, elle se lève, sort de sa chambre, vient me saluer et me demande à adorer le vrai Dieu, comme il avait été convenu la veille au soir.

« — Mais la cérémonie est faite, lui dis-je.

« — Non, Père, dit-elle, ce n'est pas possible ; je ne viens que de me lever, je veux adorer aujourd'hui. »

« Alors on allume de nouveau les cierges, et la cérémonie recommence pour elle : elle trace elle-même le signe de la croix sans difficulté, et récite les prières toute seule. Elle était délivrée !



« Notre-Seigneur, descendant sur l'autel au moment de l'élévation, avait chassé le démon de sa présence. Obligé de céder, celui-ci avait alors cruellement tourmenté la pauvre femme, mais il partit et ne revint plus, grâce à la persévérance et à la foi vive de la nouvelle catéchumène. Aussi, sur ma recommandation, elle faisait des signes de croix et récitait des *Ave Maria* à chaque instant. Depuis, la femme Sou a été baptisée et est devenue une bonne chrétienne.

« Son mari Sou-Lao-Pin était l'aîné d'une nombreuse famille : il avait sept frères, déjà tous mariés, ayant tous des enfants et petits-enfants. Témoins de la délivrance de leur belle-sœur aînée, tous se sont convertis avec toute leur famille : les vieux parents eux-mêmes ont fini par suivre l'exemple de leurs enfants et petits-enfants, et maintenant ils composent à eux seuls une belle station de 40 à 50 chrétiens. »

A peu près vers le même temps (1888), le P. Oster, missionnaire dans la province de Yun-nan, écrivait ce qui suit :

« La famille Liéou, assez riche et nombreuse, montrait depuis quelque temps un faible désir de se faire chrétienne ; mais comme il n'y avait dans son esprit rien de bien résolu, pour différer toute raison était bonne. Le diable, qui prévoyait peut-être que cette affaire tournerait mal pour lui, voulut effrayer les païens et les éloigner de l'Église. Dans ce dessein, il s'empara d'une jeune femme de vingt et un ans de cette famille. Satan traitait son esclave assez mal et lui faisait exécuter toute sorte d'extravagances ; elle faisait des grimaces à faire peur aux gens. En outre cette femme parlait avec aplomb une langue inconnue du village.

« Ce fut un événement dans le pays, et chacun disait que, pour chasser un diable de cette taille, il fallait un artiste habile, un homme puissant. On invita donc le premier sorcier du pays. Dûment prévenu et surtout averti que l'affaire est fort grave, le *touan-kong* se présente armé de toutes pièces et muni de recettes infaillibles ; il a prévu tous les cas, la victoire est certaine.

« Pendant un long mois, ce malheureux répète tous les jours ses plus terribles conjurations, fait de nouvelles offran-



des sans obtenir le moindre succès. Le démon tient le poste et résiste fièrement, pendant que la pauvre malade pousse des cris lugubres, qui glacent tous les cœurs d'épouvante. Enfin notre sorcier, effrayé lui-même et confus, avoue qu'il a trouvé son maître et part sans demander ses comptes.

« Les femmes chrétiennes étaient aux aguets; elles avaient non seulement prévu la déconfiture du sorcier, mais l'avaient même demandée à Dieu par de ferventes prières.

— « C'est à notre Dieu qu'il faut vous adresser, dirent-elles à la famille Liéou, lui seul peut vous secourir. » « Les Liéou, déconcertés et un peu honteux de ce qui venait d'arriver, n'eurent pas de peine à se rendre à ce conseil. Nos chrétiens aussitôt s'emparent de la malade, la portent jusqu'à l'église, malgré ses cris et une résistanee désespérée.

« Loin de l'intimider, ma présence donne à cette possédée un courage nouveau. Elle commence par débiter bruyamment une tirade que personne ne comprend : « Vilain! lui dis-je alors, je te défends de te moquer de nous, en nous parlant une langue que nous ne pouvons pas comprendre. »

« Obéissant à cette première injonction, le démon reprend aussitôt et dit en chinois: *Nous sommes ici trois Arabes; nous parlons la langue de La Mecque et suivons la religion de Mahomet.*

J'ordonne aux chrétiennes, qui étaient venues en nombre, de jeter de l'eau bénite en faisant le signe de la croix. Ce fut alors une véritable bataille, car ce diable se défendit avec acharnement et ne partit pas ; il ne recula pas d'une semelle. Je prends alors ma croix de missionnaire et la mets sur le front de la pauvre malade, qui s'efforce vainement de l'écarter. Enfin après une longue résistance le démon parut vouloir capituler: il se retira un instant, mais pour reparaître aussitôt. Ce ne fut qu'à la troisième imposition de la croix qu'il partit tout de bon et ne reparut plus. »

III. AU THIBET. — Le fait suivant est récent et a été raconté par Mgr Giraudeau, évêque du Thibet, dans une lettre écrite le 15 mars 1907.

« ... Il y a près de six mois, j'envoyai en reconnaissance



dans les principautés situées au nord-ouest de Tatsienlou, un Chinois baptisé depuis peu. Comme partout il y a des marchands chinois, j'espérais qu'il pourrait facilement entrer en relations avec les Thibétains. Effectivement il réussit à trouver partout des interprètes.

« Je lui avais recommandé de prendre beaucoup de précautions en pénétrant dans le pays de Kantsé, et même de ne pas y aller du tout s'il y avait quelque danger. Il y alla tout de même, mais incognito.

« Il y était depuis quinze jours environ, lorsque le diable déclara par la bouche d'un lama, dans lequel il était entré, *qu'il y avait un chrétien sur les lieux*; puis il ajouta : *Ne faites pas de mal à cet homme-là, sinon vous serez traités comme Bathang et Sampiling*[1].

« Cette divulgation ne fut donc suivie d'aucune recherche.

« Mais un autre jour, dans une nouvelle crise de possession, le même lama se met à faire un grand vacarme et à frapper tout le monde. Le chrétien, qui était au nombre des spectateurs, ne bougeait pas, lorsque tout à coup le lama se dirige de son côté. Quand il est tout près, le chrétien fait un grand signe de croix et commence à réciter le *Veni, sancte Spiritus*.

« Aussitôt le possédé s'arrête tout court : il n'a plus de jambes pour courir, plus de bras pour frapper, plus de gosier pour hurler ! — Et la foule de demander au chrétien d'où lui vient pareille puissance, et quelle est cette religion qu'il professe?

« Peu après, une femme tombe en pleine rue, comme foudroyée. Le chrétien s'informe de la cause de cette mort subite.

« — Elle n'est peut-être pas encore morte, lui répond-on. C'est le diable qui s'est emparé d'elle, et qui l'a mise dans cet état. Ce n'est pas chose rare ici; le diable nous persécute de toutes les façons et nous fait énormément souffrir; souvent même il donne la mort. »

« Le chrétien prend alors son chapelet bénit, le dépose sur cette femme, en lui ordonnant de se lever, et en enjoignant au diable de partir, et il est obéi aussitôt.

1. Lamaseries détruites récemment par les Chinois.



« Au Kantsé donc où il nous était interdit de paraître, à cause de l'antipathie du peuple contre tout étranger, 120 à 130 familles, des principales, se sont présentées comme voulant devenir chrétiennes.

« En repassant un peu plus tard dans ce même endroit, le même chrétien délivra encore, avec son chapelet, la femme d'un catéchumène dont le diable s'était emparé.

« — *Ote-moi ces lourdes chaînes, dont tu viens de me charger*, s'écria alors le démon, *et je partirai*. Et comme il s'obstinait à rester, le chrétien se mit à réciter le chapelet, et la femme se releva guérie... »



Possessions de Catéchumènes

Les possessions diaboliques sont fréquentes, en pays infidèles, non seulement parmi les païens, mais encore parmi les catéchumènes, avant leur baptême. Les démons font les efforts les plus désespérés pour retenir les hommes sous leur joug.

On a remarqué que, dans les pays soumis à l'influence d'une puissance chrétienne, les possessions de catéchumènes ont diminué de fréquence ; mais si les anciens démons, plus nombreux, se sont retirés, les nouveaux venus qui les ont remplacés, en moins grand nombre, sont peut-être plus forts et plus terribles.

I. AU THIBET. — Dans une lettre écrite en 1884 par le P. Couroux, nous lisons le fait suivant :

« Depuis quatre mois, un païen, du nom de Thrapa-Lodjen, avait le plus vif désir de recevoir le baptême.

« Le 2 mai, à 8 heures du soir, il tombe subitement malade, et l'on accourt me chercher.

« Aussitôt arrivé, je crus reconnaître, à des indices non équivoques, une intervention diabolique. Le malade poussait



de temps en temps des cris de bête fauve, son regard était affreux, sa langue sortait d'une longueur démesurée ; il ouvrait la bouche plus grande qu'on ne peut le faire naturellement : il aboyait comme un chien ; de temps en temps, il s'élançait avec fureur pour mordre les païens présents, même sa mère et son frère non baptisés ; il menaçait moins les chrétiens. Il ne jeta pas un seul aboiement contre moi ; il tomba à la renverse et resta comme mort. Avant de tomber, il montra son cou de la main et balbutia que quelqu'un l'étranglait.

« Alors je dis aux quelques chrétiens présents : — « Prions ! C'est au démon que nous avons affaire. »

« Je priai un instant avec eux ; à diverses reprises, je jetai de l'eau bénite et j'exhortai le possédé à invoquer Jésus, Marie.

« D'abord, il ne put prononcer ces saints noms ; mais bientôt il se mit à crier sur un ton et d'une voix sataniques : — « *Gloire à Jésus !* »

« Je défendis au démon de se moquer ainsi de Jésus-Christ, et le malade se tut.

« Alors j'ajoutai : — « Prononce simplement le nom de Marie. »

« Il me répondit : — « Je ne puis pas. »

« Je fis réciter le chapelet par les chrétiens, et je commençai les prières des exorcismes.

« Enfin le malade put prononcer le saint nom de Marie, et le démon lâcha prise. Gloire à la très puissante et immaculée Vierge Marie, dont le nom seul est si redoutable aux puissances de l'enfer !

« Lorsque la délivrance commença, j'engageai Thrapa-Lodjen à prier Jésus, Marie, à ne pas craindre le démon, qui sera impuissant à lui nuire, s'il prie bien.

« Il me répondit : — « Oui, très bien, mais il faut parler bas, car il n'est pas loin, et il m'entendrait. Voyez comme il m'a mis le cou en plaies, et il m'a déchiré les entrailles. »

« Vers 11 heures et demie du soir la délivrance était entière. Mais le malade fut pendant quelques jours dans un état de prostration complète. Pendant dix jours environ, il eut les yeux troublés et le regard inquiet.



« Quand il vint me remercier, il me dit : — « Si le Père n'était pas venu à mon secours, le démon m'aurait emmené tout vivant en enfer. Ce n'était pas un seul démon que je voyais, mais un grand nombre, à l'aspect terrible, qui tous me menaçaient; plusieurs m'ont même frappé au côté avec des épées. Il faut que désormais j'observe bien la religion, sinon, je suis perdu! »

« Et en parlant de la sorte, il pleurait à chaudes larmes.

« Maintenant Thrapa-Lodjen est complètement délivré et se montre fervent chrétien. »

II. EN COCHINCHINE. — Un bon vieux missionnaire, le P. Fougerouse, exerçant son ministère en Cochinchine depuis plus de vingt ans, écrivait à son évêque, à la date du 1er septembre 1889 :

« Il vient de se passer à Mac-bac un fait que je crois bon de signaler à Votre Grandeur. Bien des fois j'ai constaté *de visu* les agissements du démon sur les catéchumènes avant leur baptême, mais jamais d'une manière aussi manifeste que pendant le mois d'août dernier.

« Le catéchiste Thanh, voisin de mon église, avait reçu chez lui un jeune païen, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, auquel il enseignait les prières et le catéchisme. Ce catéchumène se montrait doux, obéissant et plein de bonne volonté pour apprendre la doctrine.

« Il y a environ quinze jours, vers 6 heures du soir, comme je récitais mon bréviaire, je vis arriver au presbytère le frère du catéchiste Thanh, qui, tout ému, me supplia d'aller au secours du catéchumène en question,

« — Il est dans un état épouvantable, me dit-il, on ne peut plus le tenir, il veut à toute force s'enfuir chez les païens; le diable l'obsède pour sûr.

« — Va, lui dis-je, prends de l'eau bénite, asperge ce garçon-là, et fais-lui invoquer les saints noms de Jésus et de Marie. »

« Mon homme hésite, dit oui, et s'en va d'un air assez peu convaincu.

« Dix minutes après, comme je terminais mon bréviaire,



voilà le catéchiste Thanh lui-même, qui accourt hors d'haleine, me suppliant d'aller sauver le catéchumène.

« — L'eau bénite n'y fait rien, me dit-il; impossible de lui faire prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Venez, Père, je vous en prie. »

« Je pensai que le *Grappin*[1] était venu là et qu'il avait fait un coup de sa façon. Je pris donc mon bâton de vieillesse, et me rendis près du néophyte, tout en recommandant, dans mon cœur un peu ému, ma petite affaire à la Bonne Mère.

« En entrant dans la maison, je la vis remplie de monde. Les figures étaient bouleversées, personne ne soufflait mot, et chacun se sentait en face de quelque chose d'extraordinaire. Le jeune païen, étendu sur un lit de camp, et les deux pieds solidement attachés à une colonne de la maison, avait les yeux rouges et abattus, la tête affaissée sur la poitrine, la respiration haletante : il ne disait mot, il semblait sortir vaincu d'une lutte acharnée et inégale.

« Je pris aussitôt l'eau bénite, et l'en aspergeai, puis, faisant le signe de la croix sur son front, sa poitrine et ses bras, je lui ordonnai de prononcer avec moi les saints noms de Jésus et de Marie. A l'étonnement et à la grande joie de tout le monde, il prononça plusieurs fois ces noms bénis, s'assit sur le lit de camp, et demanda à être délivré de ses liens. Il avait repris sa figure ordinaire et retrouvé son état normal.

« Je rentrai donc au presbytère, le cœur content de voir mon jeune homme délivré, et en même temps un peu inquiet sur la probabilité d'un retour du *Grappin*. Je n'avais que trop raison de m'en méfier.

« Trois jours après cette première bataille, mon pauvre catéchumène est de nouveau attaqué avec une fureur épouvantable; en un clin d'œil, il s'échappe de la maison de Thanh, et s'enfuit du côté de la rivière, où l'on craint qu'il ne se jette.

« Quatre forts gaillards se lancent à sa poursuite, l'atteignent sur le bord de la rivière, et le ramènent au presbytère. Mais, avant d'y arriver, en face de la grande croix du cimetière, la crise devient extrêmement violente; il refuse d'avancer,

1. Terme dont se servait le Bienheureux Curé d'Ars pour désigner le diable.



s'agite avec fureur, bouscule tout le monde, et frappe jusqu'au sang les jeunes gens qui le tiennent ; c'est une vraie bataille entre lui et tous les autres. Enfin, à bout de forces, serré de près, il se laisse trainer sous la vérandah de l'église, où il s'étend sur le pavé en poussant des gémissements affreux.

« Prévenu par le tapage, j'arrive bientôt près de lui, et je l'interroge ; pas de réponse. Je lui ordonne de prononcer les saints noms de Jésus et de Marie; pas de réponse. Alors je prends de l'eau bénite, je lui fais le signe de la croix sur le front et la poitrine, et, immédiatement, mon jeune homme se lève joyeux et content, dans son état naturel. Il répond à toutes mes questions comme un homme de sens rassis.

« — Pourquoi, lui dis-je, veux-tu t'enfuir et retourner chez les païens?

« — Père, je ne veux pas m'enfuir, je veux devenir chrétien. Mais, subitement j'ai été entouré de diables dont l'un, à trois cornes [1], et très haut, avait une verge à la main et poussait les autres à m'emporter.

« — Mais pourquoi n'as-tu pas voulu prononcer les saints noms de Jésus et de Marie?

« — Père, je le voulais bien, mais c'était impossible. Ce grand diable-là me serrait à la gorge, et m'emplissait la bouche de sable, et de cendre [2]. »

« Deux jours après, le catéchumène recevait l'eau sainte du baptême, et était délivré de la puissance du démon par les exorcismes de l'Église. Depuis, il est visiblement heureux et tranquille, la joie déborde de son visage, et les tracasseries diaboliques n'ont pas reparu. »

1. Dans les visions diaboliques, il arrive fréquemment que les démons apparaissent, les uns avec deux, les autres avec trois cornes.
2. Voir dans le Numéro 5 (p. 272) un phénomène du même genre. A noter aussi que très souvent, pendant la possession, le diable cherche à étrangler le possédé.

Dr MARTINEZ.



Les Démons devant la Nature et la Science

CHAPITRE III

LA NATURE RÉSISTE AUX DÉMONS (suite)

III. — Difficultés naturelles tant du commencement de la possession que de sa fin.

Il y a plus : jamais l'action de l'esprit possesseur n'est assez forte pour empêcher la réaction des choses qu'il emploie comme instruments. Le corps inerte n'a d'autres réactions que celle de la loi naturelle qui l'actionne. Celle de l'animal raisonnable, au contraire, même sans initiative consciente, est nécessairement plus forte et elle impose à celui qui viole la nature humaine un effort douloureux, une souffrance méritée, inévitable.

Il faut donc, pour opérer cette œuvre néfaste, un *courage d'enfer.* On pourrait dire mieux encore : un courage d'ange. Car le courage n'est jamais ce qui manque à l'ange, bon ou mauvais.

Il y a dans les expériences du docteur Paul Gibier (*le Spiritisme, fakirisme occidental*) un fait qui peut donner par *à fortiori* une idée des difficultés de la possession humaine : c'est le spectacle de plusieurs esprits cotisés ou coalisés s'essayant vainement à *posséder* un pauvre crayon, pour le faire écrire tout seul sur une table, comme ont fait mille et mille fois depuis et même auparavant les crayons américains devant des centaines et des milliers de spirites.

Les spirites n'ont pu s'empêcher de voir ce que l'Eglise



enseigne aux catholiques : qu'il y a des degrés de force et de puissance entre les démons. C'est que, d'après la théologie, le neufs chœurs que forment les trois hiérarchies célestes ont conservé leur ordre en perdant leurs droits et il y a ainsi des hiérarchies infernales, sinon des chœurs, car ils ne chantent plus que pour donner des opéras aux habitants de la terre.

Le docteur donc demande à la force intelligente et libre qu'il avait fini par reconnaître dans les opérations spirites si le crayon pourrait écrire seul. Il lui fut répondu par frappements du pied de la table : « Nous essaierons. » Ils étaient apparemment plusieurs à faire cet essai. Aussitôt le crayon se releva, retomba, se releva encore, s'arcboutant d'une petite règle plate qui était sur la table, et retomba vaincu. Pourquoi? Comment le savoir?

Obstiné contre tout surnaturel, le docteur avait donc fini par reconnaître une force libre. Il dit même *indépendante*, ne sachant pas que Dieu seul est indépendant. Nos savants font profession de ne pas savoir de métaphysique, et c'est une lacune dans leur science, dont ils sont seuls à ne pas s'apercevoir.

La philosophie sert beaucoup à savoir si l'on sait une chose ou non. Le vide de cette science directrice leur ouvre l'oreille à toutes les théories, je dis l'oreille, car c'est elle, et non le cerveau, qu'ils remplissent de ces belles choses qu'ils croient intelligibles et dont ils entendent, en effet, tout ce qui s'en peut entendre, les sons.

Dans la possession, il y a bien autre chose que l'acte moteur de l'esprit qui ébranlait le scepticisme du docteur Gibier. Il y a un acte d'union, non d'union par amour, mais par haine, et d'union telle portant du démon à l'homme qu'elle semble vouloir simuler et railler l'Incarnation du Sauveur dans la nature humaine.

Mais cet acte s'opérera-t-il sans que l'esprit possesseur en souffre? Non, car il doit s'y dénaturer. Il faut qu'il y prenne de l'autrui, il faut qu'il y perde du sien.

Il semblerait encore là qu'autant l'homme aime sa propre nature, autant les démons haïssent la leur. Ils ne cherchent qu'à en sortir. Mais ce ne peut être sans souffrance.



L'union du possesseur au possédé est assez étroite pour communiquer au pur esprit des qualités corporelles, si bien qu'il se sent douloureusement atteint par les coups donnés à la personne ou à l'animal qu'il a envahi. La théologie mystique a recueilli en mille exemples les plaintes amères des démons partageant, peut-être avec usure, et sûrement avec l'angoisse horrible du sentiment de leur nature humiliée et déchue, les souffrances infligées à leurs victimes. L'histoire de la magie chez tous les peuples est pleine de faits de ce genre.

Notre langue philosophique est-elle juste en appelant douleurs physiques celles que la présence de l'âme rend seule possibles, qu'elle éprouve elle-même par le moyen du corps et que la doctrine de l'Eglise sur le Purgatoire nous montre qu'elle peut éprouver sans ce moyen? Cependant on voit des âmes qui apparaissent à quelque fidèle privilégié imputer, par une habitude acquise, leurs douleurs au corps qu'elles ont cessé d'informer et qui n'existe plus, comme si elles l'avaient encore : ainsi l'amputé localise la sienne dans le membre qu'il a perdu. Car nous ne croyons pas qu'elles aient un *corps astral* et que les empreintes brûlantes dont il reste tant de traces soient matériellement celles de leurs mains véritables, mais des signes appropriés au mode de nos perceptions actuelles.

Il y a lieu de croire que pour entrer en possession de l'homme en qualité d'âme motrice l'esprit doit faire un effort infini de double rébellion contre la nature angélique et la nature humaine, et ce nœud si difficile à faire par une science naturelle dont l'acte est maudit de Dieu sera-t-il plus facile à dénouer?

De là peut-être, et non pas seulement de l'opiniâtrete glacée des démons, de l'indignité ou de l insuffisance des ministres. les difficultés de l'exorcisme et ses insuccès.

Le démon ne veut pas, sans doute, mais il ne peut pas non plus sortir. sans une grande souffrance de même nature que celle qu'il a dû éprouver en entrant.

La porte humaine par où il a dû passer pour entrer est trop étroite et trop basse pour un géant de l'ordre spirituel et il a peine à y repasser.



Puis, que pouvons-nous savoir des circonstances de chaque possession, du nombre, de la force des démons, de l'étendue des *permissions*, nous allions dire, avec le langage biblique, des *missions* divines?

Les pécheurs, en effet, sont quelquefois livrés, c'est-à-dire abandonnés aux démons comme à eux-mêmes, et c'est des démons aussi bien que des vices que parlait le curé d'Ars comparant l'âme du pécheur à un « morceau de viande gâtée que les vers se disputent ».

Parfois il ne s'agit pour la divine Providence que d'éprouver un juste pour le purifier davantage et embellir sa couronne éternelle de quelques fleurs ou de quelques rayons de plus.

Sans être jamais possédé, le curé d'Ars, comme beaucoup d'autres saints, fut obsédé presque toute sa sainte vie.

La possession des religieuses deLoudun est certifiée par bien des fois autant de témoins qu'il en eût fallu pour condamner un homme à mort quand la vie de messieurs les assassins étaient moins précieuse et celle des honnêtes gens moins indifférente.

Et qu'étaient les pauvres victimes? Des vierges chrétiennes irréprochables, à part quelques petites imperfections que le regard jaloux de Dieu ne voulait plus voir.

Urbain Grandier, le criminel impur et deux fois sacrilège, provocateur de cette possession célèbre, a trouvé de nombreux défenseurs parmi les protestants de cette époque et les catholiques de la nôtre.

On se rappelle ce rude Breton, Pierre Le Gouvello de Keriolet, qui avait longtemps bravé la colère et jusqu'à la miséricorde de Dieu, défiant la foudre qui essayait de l'arrêter sur le chemin de ses forfaits, Pierre de Keriolet, qui, venu à Loudun, après une première conversion et une profonde rechute, pour aider de sa personne, et au besoin de ses armes, un de ses amis dans une entreprise adultère, entra, poussé par une curiosité toute frivole (et c'est encore le mieux qu'on en peut penser), dans l'église de Sainte-Croix, au moment des exorcismes.

Mais aussitôt il s'entendit interpeller par un des démons



qui lui dit et ce qu'il avait fait et ce qu'il voulait faire et ce qu'il allait faire tout à l'heure et dont il ne se doutait pas. Keriolet se trouva tout à coup changé en un autre homme, le contraire du premier.

La fine plume de notre savant ami Le Gouvello a retracé dans les détails les plus heureusement choisis l'histoire de son grand-oncle, où il n'a eu que le tort d'abréger dans la seconde édition, bientôt aussi introuvable que la première, l'épisode de Loudun, par quelque exigence d'éditeur, sans doute.

A la suite de ce double récit d'une vie céleste succédant à une vie d'enfer par la vertu des sermons du diable, prédicateur malgré lui, l'auteur a donné la liste écrasante de tous les personnages recommandables par leur savoir ou par leur sainteté, ou par leur haute capacité judiciaire, voire par leur génie, qui intervinrent dans le procès de Grandier, y compris Richelieu dont la politique ne tint d'aucun fanatisme, témoins qu'il faudrait tous ranger parmi les criminels les plus atroces et les plus gratuits, si ce n'est parmi les fous les plus doublés de la plus épaisse bêtise, si l'on voulait innocenter Grandier pour nier la possession. Faut-il immoler aux mains d'un sorcier une hécatombe digne de Lucifer?

Devant cette grande invasion démoniaque, on vit les exorcistes impuissants dans leur zèle et dans leur dévouement sans bornes ne réussir enfin qu'après leur mort et par leur martyre.

Presque tous succombèrent aux tourments que leur infligeaient les démons. Ainsi finirent les deux Pères capucins Lactance et Tranquille; et, plus éprouvé peut-être encore, le pieux jésuite Surin, dont Bossuet loue la sage direction dans les voies spirituelles, fut toute sa longue vie obsédé par les mauvais esprits, qui dominèrent un jour sa volonté jusqu'à le forcer à se jeter par une fenêtre. Il se cassa une jambe qui fut assez mal remise et dont il souffrit toute sa vie. Mais il observe et il raconte dans ses Mémoires que sa jambe, qui lui refusait toujours le plaisir d'une simple promenade, ne lui manqua jamais dans les besoins de son ministère.

Pour tous ceux qui ont étudié les possessions de Loudun, suivies de faveurs miraculeuses pour les saintes religieuses si



longtemps éprouvées, les faits préternaturels, tant d'ordre diabolique que d'ordre divin, demeurent indéniables.

Il est vrai que Dom Lobineau n'est pas de ce nombre, il avait fait *son siège* sans pièces à l'appui. Aussi n'a-t-il pu suppléer par le poids de ses sarcasmes et de ses ironies à celui qui manque à ses raisons.

Instruit peut-être par l'expérience des autres, ou simplement dominé par son humilité, le saint curé d'Ars n'osa jamais se livrer à l'exorcisme. Il se contenta de donner souvent à une possédée, qui gémit longtemps auprès de lui, la bénédiction sacerdotale qu'il n'accordait qu'aux plus grands pécheurs, sa charité l'emportant alors sur le sentiment de sa bassesse.

Mais faut-il s'étonner que les démons résistent à un moyen si puissant, consacré par l'Église et indiqué par Jésus lui-même? Nous ne le croyons pas. C'est qu'il ne s'agit point ici d'un sacrement à conférer, mais d'un miracle à obtenir selon la promesse conditionnelle du divin Maître à *ceux qui croient* (Marc., XVI, v. 17-18) : « Voici les miracles qui suivront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons, ils prendront des serpents, et, s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera aucun mal : ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris. » Quel est le degré de foi nécessaire au miracle ? C'est la question. Mais où trouver la réponse?

IV. — Conditions et réactions des maléfices et sortilèges.

L'ange bon ou mauvais demeure immuable dans sa science et inflexible dans sa volonté.

Mais si les démons pouvaient ne pas être inflexibles, leur œuvre le serait pour eux. Quand ils ont déchaîné pour quelque maléfice une de ces forces de la nature qui leur sont toutes connues et par là même soumises, alors c'est comme la pierre lancée : soit qu'elle atteigne ou manque sont but, il faut qu'elle ait son effet.



Ils ne peuvent pas la retirer, comme le chasseur rappelle un chien ou un faucon : il faut qu'elle frappe quelqu'un, fût ce, par une cause de répercussion, celui qui l'a lancée. C'est ce qui arrive parfois au sorcier et (soit par le maléfice formel, soit par une équivalence mystérieuse) au démon lui-même.

Aussi tout maléfice démoniaque s'appelle-t-il très justement un *sort*. Comme le sort lui-même, c'est aveugle et c'est invincible.

Cependant la part du sorcier dans l'envoi des sorts se réduit à bien peu de chose. C'est le démon lui-même qui les lance, et les recettes de la magie, très diverses selon les pays, et même selon les temps, ne sont guère qu'un signe de connivence, *signe sensible de la malice invisible*, tout au plus un apport de substances demandé à l'homme par les démons, comme s'ils étaient incapables de se le procurer eux-mêmes, eux qui font leurs *apports* à travers toutes les murailles et introduisent dans les écrins fermés ou sous les sceaux intacts tout ce qu'il peut leur plaire. Simple part de complicité matérielle que l'ennemi de la nature humaine tient à lui imposer en faisant de l'homme racheté son servant et son serf.

D'ailleurs ces formules, peut-être mêlées de vrai et de faux, peut-être entièrement fausses quant à la vertu de leurs ingrédients, semblent rédigées exprès pour dérouter la science humaine et l'esprit méthodique de l'homme : en cela comme en tout, les démons se montrant les plus consommés des charlatans. Ils se gardent bien de nous communiquer leur science : ils en sont méchamment jaloux, comme la Divinité l'est justement de la sienne.

V. — Les démons tels que les a faits la déchéance : sans amour, sans raison, par conséquent aliénés.

A toutes les raisons des impuissances ou des difficultés de l'opération démoniaque s'en ajoute une autre qui tient à leur état de déchéance.

Dieu est le grand auxiliaire de toute opération des créatures. Ce secours qu'il donne à tous en vertu de la création et



qui n'est que la création toujours active dans chaque créature pour lui conserver par cet acte créateur qui dure autant qu'elle tout ce qu'il y a d'être positif et actif en elle, ce secours manque au réprouvé dont la carrière active a cessé avec l'état de voie : *Ni œuvres ni jours dans les enfers.*

Qu'on nous suive encore dans une dernière investigation, non pour aller, sans doute, au fond des choses, mais pour en approcher davantage. Nous marchons sur un terrain solide, mais brûlant, le terrain des faits, mais des faits préternaturels. Faisons donc, dans le demi-jour humain où nous sommes, une dernière reconnaissance des lieux et des êtres qui les habitent.

C'est ainsi que leurs prestiges manquent souvent leur effet sans être positivement frappés d'interdit. Cela s'applique aux écritures ou autres communications, comme aux possessions et aux sortilèges.

C'est justice, sans doute, que les anges, quand ils agissent sans mission divine, et surtout quand ils ne viennent sur cette terre du bon Dieu (*Domini est terra*) que pour l'y *guerroyer de ses dons*, demeurent privés de ceux qui n'appartiennent pas strictement à leur nature et qu'abandonnés à cette nature supérieure, mais réprouvée et impuissante aux grandes pensées, aussi bien qu'aux douces pensées, qui, chez l'homme, viennent également du cœur et, chez l'ange, de l'amour, la poésie leur échappe comme l'éloquence.

Ce qui échappe toujours à leur art, ce sont les harmonies du corps et de l'âme qu'ils ne sauraient remplacer. Ils ont beau connaître par la vue cet orgue mystérieux du composé humain, ils n'ont pas les doigts qu'il faut pour en jouer. L'homme en joue naturellement sans le connaître. Et ce qu'on sait par nature, on le sait bien, quoique sans savoir comment.

Dieu seul, qui a fait l'instrument, le connaît à fond et en joue à son gré, puissant également et sur le corps et sur l'âme, et s'il n'y met pas plus souvent la main, soit pour en corriger le jeu, soit pour l'accorder, cela tient au respect qu'il a pour ses créatures, c'est-à-dire pour sa création, respect condescendant pour sa créature libre, toujours prêt à la servir, sur sa



demande, ne se réservant que le choix de l'heure, qui est, de droit primordial, à l'Éternel.

Dieu *qui punit en se retirant* a donc abandonné les démons à leur force révoltée qui n'est contre lui que faiblesse. Or la première force que perd un esprit abandonné de Dieu, c'est cette conclusion logique et pratique de toute bonne intelligence, *intellectus bonus :* l'amour.

Ce qui est digne de connaissance est aussi digne d'amour : pourquoi le connaîtrait-on que pour l'aimer? Ce mouvement si naturel à l'être intelligent, et qui est *logique* chez l'homme, *intuition* chez l'ange, les démons ont perdu la force de le faire.

Qu'ils apparaissent à l'homme dans des séances nocturnes sous les noms et les formes simulées de ceux qu'il a perdus, ils lui diront de grands mots comme nos savants, ou des fadaises comme nos gens de salon, mais rien de sérieux ni de sensé, surtout rien d'affectueux ni de tendre.

Où prendraient-ils le *pectus* qui seul est éloquent? Ni dans leur esprit glacé ni dans la tombe des morts où il s'est consommé, abandonné de sa *forme*, qui est l'âme. Or nul ne peut rien dire, ou, ce qui est bien pis, ne peut dire que des choses insignifiantes à ceux qu'il n'aime pas. Ainsi les démons qui n'aiment personne ne peuvent simuler l'accent inimitable d'un père ou d'une mère, d'un époux ou d'une épouse, d'un fils ou d'une fille, d'un frère ou d'une sœur. Les poètes ont mieux trouvé. Alors ils en sont réduits à la ressource des humains eux-mêmes, quand le sentiment leur manque : à des banalités.

Grâce au mot de passe qui a surpris la confiance facile du savant et peu sage Dr Hyslop, il n'est pas difficile à tous les démons qui voudront jouer les personnages de ses parents ou de ses amis passés dans l'autre monde de lui faire accroire les plus absurdes théories : que les esprits désincarnés ont besoin d'un long délai après la mort pour se faire à leur nouvelle vie et se prendre à quelque chose; qu'ils sont longtemps comme endormis d'un sommeil bizarre, à l'instar de celui des hypnotisés, qu'on les hypnotise, d'ailleurs, en les évoquant; qu'il n'est pas rare d'en voir de moins avisés que les autres et qui



demeurent des mois et des années dans cet état de surprise qui faisait dire au Cinna du grand Corneille :

Je demeure stupide.

Ils ont cent fois plus de raison que lui de demeurer stupides. Encore s'ils étaient les seuls, ou plutôt s'ils étaient les vrais stupéfiés!

Ces prétendus esprits de l'*au-delà* sont, il est vrai, ceux de l'*au-dessous*. Mais quel que soit leur degré d'intelligence, à les entendre, l'Église, elle, sait à qui s'en tenir, et elle tient pour certain que le plus *stupéfié* dépasse de beaucoup, non la moyenne, mais le plus haut point de notre humanité.

Il n'y a que par la froideur glacée de leur intelligence qu'ils sont descendus si au-dessous du zéro.

Ce qui manque toujours à leurs écrits, comme à leurs paroles, c'est la sérénité du bon sens humain, si souvent blessé pourtant, mais qui ne peut mourir de ses blessures.

On dirait que, plein de mépris pour notre langage tardigrade aux pas analytiques, avec toute la gaucherie de leur orgueil humilié, ils se font un plaisir et une joie mauvaise de le fausser en déraisonnant avec éclat, ce qui est encore, hélas! de leur part un trait d'imitation.

Donc il ne faut pas s'étonner que des esprits si éminents, mais si pervertis, ne puissent s'exprimer avec quelque suite dans la langue des humains comme le fait un génie humain supérieur ou seulement raisonnable.

Ainsi dès qu'il s'agit d'imiter la perfection soutenue de la pensée et du langage humains, qui ne sont qu'un dans leur exercice simultané, impuissant à violer l'intelligence, cette source vierge de la parole, ce sanctuaire de l'âme spirituelle, à profaner l'intérieur de cette pensée qui parle, de cette parole qui pense, il bâtit à côté, mais il manquera toujours le cachet de notre style à son édifice trompeur, et soit qu'il y emploie ou non les matériaux dérobés à cette muraille extérieure, le corps, qui sert d'enceinte et de clôture à l'âme, ce sanctuaire, rien ne lui est un moyen sûr, tout lui devient un obstacle, tout lui oppose les lois d'une nature étrangère et rebelle à la sienne.

Dans la possession, qui paraît son triomphe, l'esprit pervers trouve une cause encore plus forte d'amoindrissement personnel.

Saint Thomas dit que l'ange ne peut être en plusieurs lieux à la fois, et son lieu, c'est son œuvre présente.

Sa force n'est pas plus infinie que son mouvement, et il est à croire que, dans la mesure même où il se livre à l'acte ultra-puissant de posséder autrui, par une inévitable réciprocité, devenu serf lui-même de son œuvre servile, il se dépossède, en quelque façon, de sa forme angélique; enfin dans la même mesure où il se livre à cette nature nouvelle, il s'*aliène* de sa propre nature.

Sans doute, il a toute sa puissance quand il est lui-même, mais quand il se fait autrui, quelle espèce d'être bâtard l'ange est-il devenu? Et que peut-on attendre, enfin, d'une intelligence sublime, quand elle est *aliénée?*

Ainsi, se désemparant de leur nature pour s'emparer de la nôtre, les démons s'aliènent d'eux-mêmes comme ils se sont *aliénés* de Dieu, vrais *déclassés* de l'autre monde, comme Victor Hugo le fait dire à Satan dans une strophe que quelque démon se donnant pour son chef lui fit un jour la malice ou la flatterie, l'une et l'autre plutôt, de citer à ses hôtes réunis autour d'une table tournante. Les démons sont quelquefois polis, et toujours politiques.

S'ils sont parfois et souvent grossiers, ce n'est point à l'éloge des humains; car ils savent bien à qui ils s'adressent, et si comme on connaît les saints on les honore, souvent aussi, pas toujours heureusement, comme on connaît les hommes, on les méprise. Et les démons savent mépriser, eux dont l'orgueil révolté lance son mépris jusqu'au ciel.

C'est qu'il ne manque pas seulement à ces aliénés superbes le cœur de l'homme ou l'amour de l'ange, il leur manque aussi la raison.

Non la raison spéculative qu'ils ne peuvent perdre, mais la raison pratique que la perversion de la volonté les empêche de suivre. Ils sont ainsi demeurés dans un perpétuel péché contre le Saint-Esprit.

Ils sont donc fous, dans le sens absolu du mot, bien que



leur folie soit dans leur volonté. Car quel homme raisonnable ferait jamais ce que le désespoir leur fait faire : s'obstinant contre ce qu'ils savent clairement invincible (l'homme déraisonnable a encore l'excuse d'une espérance plus ou moins illusoire de réussir), s'acharnant à vouloir détrôner ou amoindrir Celui qu'ils savent tout-puissant et infini, à faire à tous les êtres intelligents et sensibles qu'ils pensent atteindre un mal qui ne peut les soulager eux-mêmes, qui ne peut que les rendre plus malheureux : car la conscience du mal qu'on a fait en est le premier et le plus grand châtiment, et leur liberté pervertie, invinciblement portée au mal, mais portée à tout mal par elle-même et par son propre élan, subsiste toujours.

Nous disons donc que les démons qui se coalisent pour posséder un même corps ne sont unis dans cette œuvre funeste que par une haine commune qui ne diminue en rien leur haine mutuelle et même l'augmente par la rivalité.

Tels apparaissent à divers degrés, mais avec quelques restes ou lambeaux de cœur et de raison pratique, les ennemis acharnés de l'Église de Dieu, ces démons commencés.

Ils ont le même langage que les démons, le langage de la folie : le blasphème, la déraison pratique par excellence, folie éternelle à laquelle démons et damnés sont livrés ou plutôt se sont condamnés eux-mêmes.

Qu'est à côté du blasphème éternel, le blasphème d'un jour? Celui-ci souffle vers le ciel et ferme les yeux; puis il crie bien haut qu'il a éteint les étoiles. Le blasphème éternel ne peut fermer les yeux : il voit les étoiles et il les maudit toujours. sans pouvoir les nier jamais.

La raison pratique a péri chez les démons complets ou complétés. La raison immanente inextinguible garde contre eux dans la lumière qui les brûle après les avoir éclairés en vain son implacable vengeance.

Et voilà nos ennemis ! Et voilà ceux qui nous caressent et que nous caressons ! Ce sont ces serpents à qui les méchants obéissent, qu'ils adorent, comme le paganisme antique, et que prétend manier impunément la science ; la science, non, mais ceux qui la professent.



Il y a une dernière difficulté à l'action des démons, et elle est, sinon la plus grande, du moins celle qui exige, pour la vaincre, le plus grand courage. A la réflexion, nous voyons bien qu'on a raison de dire, plutôt qu'*un courage d'ange*, *un courage d'enfer*.

Les bons anges, en effet, n'ont nul besoin de courage, à proprement parler. Ils se portent d'eux-mêmes à tout bien sans la moindre difficulté et avec l'aide de Dieu la plus efficace.

Mais les mauvais anges ont besoin pour pouvoir agir d'être courageux contre Dieu même, patients contre la patience invincible, faite d'éternité, fièrement stoïques à l'égard de leur souffrance inouïe, sans relâchement, sans trêve, sans distraction possible, qui devrait, ce semble, absorber tout leur être et jusqu'à leur vaste pensée.

On dirait qu'ils en font comme une abstraction pour être tout à l'invention de leurs artifices et à la perpétration de leurs forfaits.

Il est vrai que c'est sans difficulté d'action, sans obstacle physique qui puisse compter que leur force suréminente, dominant toute force physique (nous ne parlons pas ici des lois inviolables de la nature), atteint à son *but* ou du moins à son *effet*.

Mais enfin, ils marchent seuls dans leur orgueil, impuissant au fond, contre Celui dont le pouvoir créateur ne cesse de peser sur eux par la conservation de leur odieuse vie, y compris cette même force dont ils *le guerroient*.

Ils ont à lutter contre cette souffrance horrible de tout leur être, dont nous n'avons pas idée et dont la seule pensée nous glace aussitôt d'effroi.

Ces serpents brisés en mille endroits ont tous leurs mouvements libres, sans rien qui les paralyse, mais non sans toute la souffrance dont leur nature privilégiée est capable, et c'est toujours sur des blessures qu'ils rampent avec la rapidité du vol partout où la rage et la faim du mal les aiguillonnent et dirigent leurs morsures.

Aussi, n'était l'orgueil dont ils sont les premiers punis et dont ils voudraient rendre tout l'univers victime, on les



prendrait en pitié, ces êtres si supérieurs à notre nature raisonnable, fous de douleur et de déraison pratique, ne cédant à rien, pas même à Dieu, moins encore à Dieu, toujours maîtres d'eux-mêmes dans leur froide activité.

Mais ils ne sont pas également maîtres de leur action même : ils se heurtent à des barrières que ne saurait ni franchir ni briser *un courage d'enfer*.

Conclusion

Dans la *magie*, le démon se présente à l'homme sous son nom véritable ; dans le *spiritisme*, sous le nom de nos amis et de nos parents morts ; dans le *psychisme*, sous le nom de la science.

Dans le premier, il aide l'homme à se perdre, mais ne le trompe pas ; dans le second, il trompe son cœur ; dans le dernier, son esprit.

Entre les trois il n'y a point à choisir : Dieu seul ne trompe pas.

Aussi celui-là seul qui se réfugie dans la foi divine est toujours à couvert contre les passions et les illusions dont les esprits mauvais leurrent si aisément l'esprit que rien ne règle ou que rien n'occupe, le cœur que rien ne gouverne ou que rien ne remplit.

A. Jeanniard du Dot.



« GLANES » SPIRITES

J'aime beaucoup m'instruire auprès des spirites touchant les choses que la science ordinaire n'ose aborder qu'en tremblant, car les spirites, à force de fréquenter les esprits, ont certainement de l'esprit plus que tout le monde.

Le *Bulletin spirite de Liège* (septembre 1907) veut bien nous dire son avis sur l'*origine des Religions.*

L'homme n'a pas été créé dans les circonstances que raconte la Bible. L'état sauvage fut son premier lot. On nous le montre errant à travers les forêts de continents bien modifiés depuis, dévorant la chair palpitante des animaux, ignorant et inculte comme la nature, effrayé de la voix terrible des orages.

Ce bruit qu'il ne comprenait pas l'emplissait d'épouvante et jetait l'émoi et la terreur dans son cerveau épais, barbare et brutal... Il ressemblait à la bête féroce, avec laquelle il était en contact journellement, et, comme elle, devenait faible et gémissant devant cette voix de la nature.

Le morceau est de bonne venue.

Seulement, cette brute avait une vague conscience que cette force devait émaner d'un agent redoutable, auprès de qui notre homme se sentait tout petit.

On se figure, en lisant ces mots, que l'auteur va conclure, comme Lucrèce : *Primus in orbe deos fecit timor.* — Point du tout :

Seulement, l'homme n'a compris réellement l'idée d'un Dieu, que le jour où *il trouva le feu.*

On n'est pas préparé à cette conclusion. On s'aperçoit bientôt qu'on a affaire à un disciple de Zoroastre :



Le feu, cet agent à l'apparence immatérielle (?) et cependant presque toujours produit par la matière (et pourquoi pas toujours?), sauf dans les cas d'électricité (l'électricité est-elle donc immatérielle?), est la condition forcée et obligatoire de la vitalité des mondes... emplissant l'univers de cette *divine harmonie*, de ce charme incomparable qui jette le sage dans l'éblouissement et la félicité, et que, malheureusement, les hommes ne comprennent pas assez, enlizés dans les luttes journalières qui se livrent dans cette fourmilière qui s'appelle la Terre, globe où nous vivons, et qui, lui aussi, est redevable de sa vie au feu immense, brillant dans le soleil.

Mais il nous suffira, M. Laloux, d'adorer l'auteur du soleil.

Donc, voici comment l'idée d'un Dieu a germé pour la première fois, et a suscité la première adoration :

Un naturel de cette époque, ayant frotté deux morceaux de bois ensemble, vit quelque chose de brillant s'en échapper et mettre le feu à un tas d'herbes sèches, placées par hasard à côté, ou bien, ayant exposé accidentellement un morceau de cristal de roche aux rayons solaires, *aura mis le feu autour de lui*, et, *épouvanté*, par ce fait naturel, *se sera jeté à plat ventre de peur;* donc la première religion fut vraisemblablement *celle du feu*.

Donc, Zoroastre a raison.

Il faut avouer que cela ne nous sort guère des manuels pédagogiques.

*
* *

Combien plus profonde et plus évocatrice des âges lointains est la doctrine des *Entretiens Spirites*.

M. G. Béra, dans sa préface au précieux petit livre, nous le recommande comme tombé du ciel, ou à peu près, puisqu'il vient en ligne directe des contrées de l'astral. Ce témoignage porte d'autant mieux que M. Béra n'accorde qu'une confiance bien limitée aux élucubrations sorties des groupes spirites. Il estime, toutefois, que, dans les milieux spirites où il fréquente, on fait du bon et sérieux spiritisme :

A côté d'une *foule de productions ineptes*, dites « médianimiques », *acceptées trop aisément dans de petits cercles crédules*, et qui doivent le jour, soit à l'imagination somnambulique des médiums, soit aux



divagations, à peine conscientes, de certains *désincarnés,* que *l'on n'ose ni critiquer,* ni même seulement *questionner,* il existe des œuvres de réelle valeur.

M. Béra ne cite que six ouvrages qui aient sa confiance ; c'est sévère pour les confrères en spiritisme.

L'opinion d'un critique aussi austère touchant l'origine des choses est à citer. Au commencement, la volonté et l'idéal, émanés du foyer divin, se trouvèrent en présence des *scories* qui constituent la *matière.* Ces *scories* provenaient d'une création antérieure, laquelle avait trouvé, également à ses débuts, les *scories* d'un monde précédent. Il en sera ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de *scories* dans les mondes. — D'où viennent les premières *scories?* — On ne renseigne pas notre curiosité sur ce point. — Les *scories* sont éternelles, sans doute.

La *volonté* et l'*idéal* s'étant proposé de faire évoluer la *matière,* se sont divisés en *parcelles* ou *dualités animiques,* les unes *positives* (provenant de la volonté), les autres *négatives* (provenant de l'idéal). — Voilà encore le principe actif et passif qui revient sous une forme nouvelle.

Ces *parcelles* sont des *atomes d'âmes* qui s'incorporent dans les atomes de matière, et organisent le monde sous l'action *régulatrice du fluide éthéré.* Ces *atomes d'âmes* passent par les différents règnes de la nature, se transforment avec la matière de plus en plus épurée, constituent des collectivités d'êtres de plus en plus élevés, et font enfin leur entrée dans le foyer de l'infini. Les *scories irréductibles* serviront aux évolutions du monde futur.

Cette doctrine a été révélée à trois dames par des *voix* de l'invisible. Les premières révélations furent publiées par Eugène Nus, dans *Les Origines et les Fins.*

On nous renseigne sur le sort des trois dames inspirées par les *dualités* de l'espace. L'une est allée retrouver son *groupement supérieur ;* elle est au ciel spirite, ou c'est quelque chose d'approchant. — La seconde a été abandonnée par l'inspiration ; nous ne songerons pas à la plaindre. — La troisième continue à nous instruire, et nous méditerons plus tard ses enseignements.

De tout ceci, M. Eugène Nus a dit :

Cet enseignement, s'il est discutable, ne manque pas d'une ampleur remarquable.

Au lecteur d'en juger.

M. Béra ajoute que, tout comme la doctrine kardéciste et théosophique, la morale y est d'une pureté et d'une sublimité grandioses.

Les spirites ont toujours l'air d'avoir inventé la vertu.

∴

M. Grimard sonde les anciens âges de l'humanité d'un regard aussi perçant qu'assuré. Il découvre quatre races humaines ayant précédé la nôtre. L'évolution s'est faite lentement, à travers dix-huit millions d'années, car la « monade divine, qui constitue notre individualité, a progressé avec une prodigieuse lenteur à travers les vagues de la vie ». Enfin, elle a fini par prendre forme.

Vous vous demandez, ô paléontologues, dans quel *tertiaire inférieur*, *secondaire* ou *primaire* vous allez rechercher les ossements ignorés de ces espèces inconnues, mais lointaines? — Quittez ce souci. Ces espèces n'eurent pas le squelette vulgaire que vous croyez.

L'homme du *premier âge* n'avait à sa disposition qu'un « corps d'ombre » fait de vapeurs *denses* qui ne commencèrent à se solidifier qu'au *second* âge. Ce furent les — « races *astrales* », comme parle M. Grimard.

Le poète Lucrèce aura, sans doute, inspiré notre auteur : seulement, il prend l'homme à la phase du « solidifié », car il n'y a plus que le vêtement qui est en vapeur : *Terra cibum pueris, vestem vapor... præbebat.*

La troisième « race », explique toujours notre auteur, est *complétée* par une certaine dose de « mentalité supérieure ». — Cette race-là est la véritable *race-souche*, dont nous sommes



les descendants perfectionnés. — On l'appelle *lémurienne*; elle habita, en effet, le continent austral (Lemuria), dont les îlots de la Polynésie sont des débris épars. — Tant que vous n'aurez pas creusé le fond des mers vous ne pourrez pas dire que M. Grimard est mal renseigné.

La quatrième « race » est celle des *Atlantes*, ou race rouge; elle a vécu sur les îles de l'*Atlantide*, dont les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, Ténériffe et autres lieux, sont les restes sauvés des cataclysmes.

De ces *deux* races, il ne reste que quelques descendants dégénérés : les Veddhas, les Boshimans, les Tasmanians, les Akkas, etc...

Nous sommes, nous, la *cinquième* race. Mais il paraît que des spécimens de la *sixième* race sont déjà en circulation. — Découvrez-les, si vous pouvez. Pour moi, j'y renonce; j'ai encore trop de sang « lémuro-atlantéen » dans les veines, d'où une mentalité insuffisante dans mes « atomes d'âme », pour mener à bien une opération si délicate.

Mais, quels savants que ces spirites !

∴

Le *Bulletin spirite de Liège* (numéro 6) dépense un zèle incroyable pour fonder l'œuvre... des *catéchismes spirites*.

N'êtes-vous pas convaincus, parents spirites, que votre doctrine est, à l'heure actuelle, la *seule capable* de vous fournir les moyens propres à vous conduire à la perfection et au bonheur?

Mais le progrès moral ne *commence* que par une *connaissance parfaite de la philosophie spirite*.

Nous devons entendre par ces paroles qu'avant le spiritisme et le *Bulletin de Liège*, il n'a rien été fait pour la perfection et le bonheur de l'humanité, pendant ces deux mille ans de christianisme. — Quelle audace ils ont ces gens-là ! Mais il est tout de même utile de connaître leur mentalité.

Il est vraiment pathétique ce M. Fraikin :

N'avez-vous pas regretté, bien des fois, de n'avoir pas été initiés plus



tôt aux *vérités consolantes* et *encourageantes* (oh! combien) du spiritisme?

Il faut donc se hâter de préserver le jeune spirite des *ravages que causent* les microbes ambiants du matérialisme et des *superstitions religieuses* (lisez : du catholicisme)..., et vous n'auriez pas souci de leur inoculer le vaccin de la *pureté* et de la *santé morale,* c'est-à-dire les *vérités spirites.*

Comment faire? me direz-vous. Nous connaissons pour la plupart le spiritisme, mais *grosso modo ;* nous sommes peu instruits et peu propres à *catéchiser* nos enfants.

M. Fraikin promet d'y aviser.

J'ai trouvé, dans les *Entretiens spirites,* les demandes et les réponses de ce catéchisme nouveau.

D. — Que résulte-t-il pour nous du bien matériel et moral que nous faisons à nos frères?

R. — Il attire autour de nous les fluides sympathiques des désincarnés. Ces fluides nous entourent d'un réseau protecteur.

Allons, tant mieux. — Mais je croyais que la doctrine spirite était si désintéressée qu'elle ne promettait jamais rien en retour de son « pur altruisme ». Et voilà que le petit spirite est enseigné à demander les « bons fluides », comme le petit catholique à demander la grâce. — C'est déjà du christianisme démarqué. — Continuons.

D. — Quels dangers nous menacent sur le plan astral?

R. — Ils nous exposent à subir les chocs les plus violents des fluides lourds de l'espace.

Voilà le mal « moral » que les spirites veulent guérir par la pratique des vertus, car il paraît que ces « chocs de fluides lourds troublent le mental ».

Mais alors pas autrement que la maladie, et l'on n'a jamais fait un péché à quelqu'un de ne pouvoir rien faire de bon pendant une rage de dent!

D. — Qu'est-ce que les forces morales?

R. — Les forces morales sont le *reflet des forces éthérées* de l'Espace.

Les développer en soi est le premier devoir de l'Incarné.



Est-il possible d'entendre débiter de pareilles calembredaines!

C'est pour obtenir de tels résultats qu'ils osent profaner les mots, et recommander de se *vaincre* et *prier*, afin de permettre aux *forces éthérées* de s'unir à l'âme!

D. — Quels effets produit l'union de notre âme avec le fluide éthéré?
R. — Le fluide éthéré apporte avec lui le complément de *sagesse* et d'*amour* qui donne l'essor aux pouvoirs supérieurs de l'âme, et lui permet de répandre autour d'elle le rayonnement de la *lumière* dont elle est pénétrée.

Il fallait bien inventer un *sacrement de confirmation* pour les enfants, une fois qu'on les a retirés des « superstitions religieuses ».

Mais ce qui me jette dans l'étonnement, c'est que cette *grâce de l'union avec le fluide éthéré* peut devenir dangereuse.

D. — Quel résultat obtenons-nous par ces efforts (de pensées saines et élevées)?
R. — Celui d'éviter que l'*afflux du fluide éthéré* ne vienne *donner une forme*, pouvant avoir prise sur nous, aux *conceptions erronées de notre imagination*.

Donc, il faut du fluide, mais il ne faudrait pas en abuser, sans quoi, à force d'avoir abusé de ce nectar, on se troublerait l'imagination.

Quant aux vibrations des plans supérieurs, c'est

le murmure incessant des appels divins, conviant tous les êtres à la perfection et au bonheur.

Comment des vibrations peuvent-elles être tout cela!

Le chapitre se termine par cette déclaration dithyrambique :

Ces notions, amis, sont le balbutiement de nos âmes qui s'éveillent à la vie. Sachons bien que tous, incarnés ou désincarnés, nous ne sommes qu'une humanité enfant, commençant à épeler les premiers mots *de la langue et du savoir des Dieux*.



Le diable se moque des spirites comme de la première femme : *eritis sicut dii.*

*
* *

La doctrine spirite sur la *prière* est curieuse à étudier.

Nous croyons, nous catholiques, que notre humble prière, celle que le Christ nous a apprise, monte vers Dieu, et qu'il se penche vers nous pour l'exaucer, car il l'entend, même quand les lèvres sont muettes et que le cœur parle seul. « Ne priez pas longtemps et fort », disait le Sauveur, mais redites avec moi : « Notre Père qui êtes dans les cieux..., et priez dans le recueillement de vos demeures, et le « Père qui voit « dans le secret des cœurs vous exaucera sans manquer ».

Eh bien, il parait que le « grand missionnaire Jésus » — comme parlent certains spirites — dont l'Église a faussé l'enseignement, n'a point enseigné une prière *utile* et *puissante.*

D. — Qu'est-ce que la prière ?
R. — La prière n'est point cette *formule banale* que la routine met sur vos lèvres. C'est le cri de l'incarné montant vers l'invisible pour attirer à lui le fluide éthéré.

On nous prévient, ici, que le « fluide éthéré » est un rayonnement du foyer divin de l'infini. Il nous arrive

par les courants magnétiques qui, allant du pôle positif qu'est l'Infini au pôle négatif qu'est l'Espace, enregistrent et transmettent les *puissantes vibrations* de l'un et les faibles appels de l'autre.

Seulement tandis que notre humble *Pater* monte jusqu'à Dieu qui l'entend, le *Foyer de l'Infini* — on se demande où il peut être placé — n'est pas facile à atteindre par la prière spirite :

Les aspirations de nos âmes-enfants ne peuvent encore arriver jusqu'à ce foyer de *lumière* et d'*amour.*



Heureusement que nous avons, paraît-il, de grands frères, qui gravitent « sur les plans supérieurs de l'Espace », et relient « par des courants secondaires » tous les plans de l'Espace.

Grâce à eux, nos « émanations fluidiques », produites par le jeu des passions et l'activité de la pensée — nous révèlent les spirites — *sont actionnées par les forces d'attraction et d'affinité*, et se mêlent aux fluides de ses grands frères.

Et alors, notre prière, *réfractée* ou *réfléchie*, se polarise, et il se fait autour de nous des courants fluidiques constamment en activité.

Étonnez-vous, après cela, que M. Baraduc puisse photographier la *prière!* La suite de l'instruction me rend rêveur :

D. — Que produisent les courants?

R. — Ils établissent entre l'Invisible et nous une échange perpétuel de fluides *plus ou moins clairs* ou *opaques*, selon le degré de pureté de la cause qui les a produits.

D. — Que font les fluides opaques?

R. — Ils créent les courants *néfastes* à qui sont dus les douleurs du plan terrestre et les troubles du plan astral.

Alors l'Invisible travaille avec nous pour produire ces douleurs et ces troubles?

Mais quand nous prions avec de mauvaises dispositions, nous ne sommes pas exaucés, mais nous ne disons pas, nous, que Dieu combine avec nous d'aussi déplorables effets, en punition de nos prières.

∴

Si vous êtes curieux de savoir ce que l'on devient après la mort, voici des renseignements précis, qui ne manqueront pas de vous consoler grandement.

Après la mort, chaque être est emporté par « les courants qu'il a réalisés pendant la vie terrestre ». — Chemin faisant, il songe, et vit de souvenirs, s'il en a.

D'autres nous disent qu'on peut rester plusieurs années *étourdi* du choc que vous a causé la mort. — Et quand la



force des souvenirs est épuisée (car il paraît que les souvenirs s'épuisent et s'évaporent)?

D. — Qu'arrive-t-il ensuite?
R. — Cette force s'étant épuisée, le fluide éthéré, devenu libre de son action, *désagrège les parcelles de cette âme*, dirigeant *les plus pures vers leur groupement supérieur* et *gardant les autres en réserve pour une future incarnation.*

Ainsi donc, par une moitié de mon âme je serai au ciel spirite, et je serai *réincarné* par l'autre moitié.
C'est insensé!

D. — Qu'est-ce que le *groupement supérieur?*
R. — C'est la réunion des parcelles d'une même *Dualité*, qui, s'étant divisée pour animer la matière, se reconstitue pour retourner *Unité* vers le foyer divin.

Mais quelle *Unité*, qui se confond avec *Dualité* et qui se constitue de parcelles qui courent les unes après les autres!

D. — Où se trouvent ces *groupements supérieurs?*
R. — Sur les plans élevés de l'Espace, d'où ils surveillent et dirigent les groupements secondaires de parcelles qui doivent leur revenir.

Voyez-vous ça d'ici! Une partie de nos parcelles surveille l'autre partie, celles qui ont été moins pures. Qu'est-ce qui fait qu'une parcelle de moi-même est *pure* et l'*autre pas?* Chaque parcelle est donc responsable d'elle-même? J'ai donc autant de consciences que de parcelles?
Quelle philosophie désopilante!

***

Je suis bien aise, à l'*Entretien* suivant, d'entendre poser la question, pour me renseigner enfin sur mes consciences.

D. — Qu'est-ce que l'âme?
R. — C'est la réunion des parcelles ou fluides composant le foyer qui anime notre corps.



J'apprends ensuite que je peux amener la terre à l'apogée de son progrès en faisant grandir ma « vie spirituelle ».

D. — Comment peut-on faire grandir sa vie spirituelle?
R. — En développant la conscience.
D. — Qu'est-ce qui constitue la conscience?
R. — Ce sont les *sommets purs de vos fluides ou parcelles* qui puisent au contact du fluide éthéré le sentiment plus ou moins vif de leur responsabilité et de leurs devoirs.

Il parait que lorsque cette doctrine-là sera admise par tous, le monde sera transformé.

Nous ne pouvons, amis, vous décrire les merveilleuses transformations que doit subir la planète...
Les œuvres du génie d'aujourd'hui seront les jeux d'enfants de demain.
Il faut répandre autour de vous les *vérités lumineuses* que vous apporte la révélation spirite...

Et voilà ce qu'on enseignera dans les *catéchismes spirites*, à ces petits enfants auxquels le *Bulletin de Liège* veut qu'on distribue de bonne heure le pain substantiel.
Pauvres petits!

*
* *

Le *Petit Bleu* raconte une nouvelle qui montre Nicolas II très adonné aux sciences spirites et très confiant dans ses prophètes. Il ne parait pas, toutefois, que cela lui eût beaucoup profité ; loin de là.

Fréquemment ont lieu au palais des séances de spiritisme, où l'on évoque l'âme des grands hommes : Napoléon, Frédéric le Grand avaient été ainsi appelés à donner leur avis sur la guerre de Mandchourie, et ces grands guerriers s'étaient contentés de rendre hommage aux généralissimes russes et de prédire la victoire des armes moscovites. Malgré le terrible démenti que leur ont infligé les événements, le Tsar n'a point perdu sa croyance dans les esprits. On continue à mander au palais des médiums, et un bourgeois de Kaluga, un idiot qui ne pouvait parler, mais dont les bégaiements étaient interprétés comme les oracles de Delphes, a eu un moment la vogue. Actuellement, la faveur



du Tsar va à un paysan de Crimée, « Saint-Mitio », qui a été découvert par le baron Fredericks, et que protège également le prince Putiatine. Ce Saint-Mitio est considéré comme un être supérieur, et il s'occupe de spiritisme *sans oublier la dive bouteille.*

Ce dernier trait met sens dessus dessous la *Revue de Liège* qui écrit naïvement :

C'est renversant et paraît d'autant plus invraisemblable que *c'est tout à fait contraire à la théorie spirite.*

Tant il est vrai que les spirites sont tous des *petits saints;* seulement leur calendrier est encore un peu court.

⁂

La *Vie d'Outre-Tombe*, organe de la Fédération spirite de Charleroi, cherche querelle à M. Jounet sur sa manie de vouloir être *catholique modèle* et *fervent spirite* tout à la fois. M. Jounet se défend contre M. Zingaropoli qui lui demande *s'il croit tout ce que croit l'Église?* — Mais oui, répond M. Jounet, toujours souple en ces questions, mais j'adapte les choses et, bien commentés, les dogmes catholiques se prêtent à ma doctrine.

Mais enfin, insiste M. Zingaropoli, les préceptes de l'Église défendent de faire du spiritisme.

Pas du tout, répond M. Jounet. Voyez donc le très orthodoxe M. G. Méry, directeur de l'*Écho du Merveilleux*, qui, lors du passage à Paris du médium Miller, organisa et dirigea les séances les plus intéressantes ; il y a même plus fort, l'abbé Gaffre a fait impunément une longue série d'expériences et d'études médianimiques. Et M. Jounet de chanter victoire.

La *Vie d'Outre-Tombe* lui réplique en citant, dans la *Revue du Monde Invisible*, du mois d'août, l'article de S. Michel, consacré au livre de Flammarion, et où le jeu du spiritisme est attribué à ses légitimes auteurs : *les démons.*

Nous donnons raison à la réplique de la *Vie d'Outre-Tombe*. L'illogisme est du côté de M. Jounet. Il est parfaite-



ment exact que la pratique du *spiritisme* constitue une faute grave contre le premier commandement, car c'est là une détestable superstition.

M. Gaston Méry et le R. P. Gaffre sont assez grands pour se défendre; mais M. Jounet apprécie mal les choses, s'il confond la pratique *habituelle et aimée* du spiritisme avec un essai passager de contrôle et de vérification.

Ceci dit, il pourra consulter tous les auteurs de théologie morale qu'il lui plaira, il s'apercevra que la doctrine est unanime.

« Le spiritisme, écrit justement Gury, respire l'hérésie et l'impiété: il s'attaque aux dogmes et spécialement au dogme de l'éternité des peines. On y entend des défunts déclarer qu'ils ont été pendant un temps dans l'enfer, mais qu'ils sont présentement bienheureux ou sur le point d'entrer dans la béatitude. — C'est une pratique diabolique et l'Écriture la condamne avec sévérité. »

Il n'est pas tendre aux spirites le livre du Deutéronome:

« Quand vous serez entrés dans le pays que le Seigneur vous donnera..., prenez bien garde de commettre les *abominations* de ces peuples:

— « Qu'il n'y ait *personne* d'entre vous qui consulte les *devins* ou qui observe les songes et les augures, ou qui use des maléfices, des sortilèges, des enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python et qui se mêlent de prédire l'avenir, ou qui *interrogent les morts* pour apprendre la vérité... Car le Seigneur a en *abomination toutes ces choses*, et il *exterminera* tous ces peuples à votre entrée, *à cause de ces sortes de crimes* qu'ils ont commis[1]. »

M. Jounet, qui ne manque jamais de faire la leçon aux théologiens, va-t-il adresser des remontrances aux écrivains sacrés? — La tentative serait tout au moins curieuse et classerait ce *catholique d'avant-garde.*

1. Ch. XVIII.



⁂

S'il est impossible d'être à la fois *catholique et spirite*, est-il admissible qu'on puisse être en même temps *spirite-athée*, sans cesser d'être digne de la religion nouvelle? C'est le *Bulletin spirite de Liège* qui soulève la question, non sans être scandalisé qu'un habitué du spiritisme puisse donner lieu à semblable débat entre frères.

Très peu de spirites sont athées; mais il y en a, et la preuve, c'est qu'un journal français insérait, au mois de juillet dernier, un article sur la question : « Peut-on être spirite et athée? » et où l'on y répondit affirmativement.

Le *Bulletin de Liège* s'indigne de voir abandonner l'âme au milieu des forces aveugles :

N'est-ce pas priver l'enfant de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus noble : le père, Dieu; *la mère, l'harmonie de l'Univers?*

Mais cette harmonie dans l'Univers, c'est un *effet* non une cause.

Vous déifiez les œuvres de Dieu; vous bouleversez toutes les notions du bon sens et de la raison; et vous pensez réfuter ainsi les athées qui scandalisent vos groupes.

Eh! bien, si l'on ajoutait aux athées, qui se donnent franchement comme *tels*, les adorateurs du *Grand-Tout* — et ils sont légion parmi les spirites — on trouverait dans les groupes pas mal de négateurs de l'*Être personnel*, infini en sagesse et en puissance, qui répond à la claire notion que l'on doit se faire de la Divinité.

C'est parce que les spirites se sentent isolés de toute idée religieuse, qu'ils se séparent de tout culte extérieur.

Le *Bulletin spirite de Mons* demande, en conséquence, à tous ses adeptes, de ne point se désincarner sans avoir répondu au suivant appel, qui est un modèle de testament spirite; et l'on signifie à chacun qu'il ait à se mettre en règle « avec cette importante question » :



Je, soussigné , déclare vouloir être enterré civilement, sans aucune cérémonie religieuse d'un culte quelconque, sous les auspices de la Fédération spirite de la région de Mons. Je me place sous la protection 1035 du Code civil et défends qu'aucun ministre des religions officielles ne s'occupe de la cérémonie.

Je lègue une somme de à mon ami X., et je le nomme exécuteur testamentaire, lorsque l'heure de ma désincarnation sonnera.

Fait de ma main, en double, à , le .

Très pratiques, messieurs les spirites!

⁂

Les spirites ne s'entendent pas sur leur dogme fondamental de *réincarnation*. Voici en quels termes, un peu dédaigneux, le *Bulletin de Liège* rapporte un phénomène dont s'occupent, en ce moment, les milieux scientifiques anglais:

Près de la ville de Rangoon mourait, en 1903, le major Welsh. Ces derniers temps, un enfant de *trois* ans étonnait ses parents, en leur annonçant gravement qu'il était le major en question, revenu à la vie, et le bambin leur décrivit, avec force détails, l'habitation de l'officier défunt, alla même jusqu'à donner un compte rendu de ses occupations et le nombre de ses poneys. Plus fort, il relata comment Welsh avait péri, au cours d'une excursion sur le lac Meiktelea, avec deux autres personnes.

Les parents sont absolument bouleversés, leur fils n'ayant jamais rien su auparavant du major et de sa famille.

Ce cas *bizarre*, répété à grand fracas, préoccupe les milieux scientifiques anglais.

La Revue l'annonçait sous ce titre : *Un soi-disant cas de réincarnation.* — Comme on est incrédule, au *Bulletin spirite de Liège!* Mais c'est une hérésie, en spiritisme, que de ne pas croire aux réincarnations!

Ce phénomène d'*autodidascalie* n'est pas plus surprenant que beaucoup d'autres.

Souvenez-vous de cet apprenti cordonnier, J. Davis, qui écrivait des ouvrages hors de sa portée.

Un médium illettré put être le continuateur de Ch. Dickens.



Une Vie de Jeanne d'Arc fut écrite par une enfant de quatorze ans, Herm. Duffaux, dans des conditions spiritiques évidentes.

Les *Arcana of Nature* furent écrits par l'illettré Hudson Tuttle. Sans parler du protestant Sainton Moses, qui écrivit, malgré lui, les *Enseignements spiritualistes*, en opposition formelle avec ses idées.

A Tours, il n'est question, en ce moment, que de Mlle France Darget, fille de commandant, le plus enragé spirite de la création.

M. Darget ne fait pas mystère de ses idées. Il a demandé, par prières ferventes, aux forces de l'Invisible, que le corps de sa fille fût possédé par un poète.

Et Mlle France, qui est actuellement une belle personne de vingt ans, fait des vers d'origine spiritique, au vu et su de la ville entière, dont elle est la curiosité. Le commandant est convaincu qu'un poète s'est incarné dans sa fille.

Il n'y aurait, sans doute, qu'à exorciser tout ce monde pour voir disparaître et la Science et la Muse.

*
* *

Avez-vous vu la « Lumière rouge »? — Je pense que c'est en ces termes que les lecteurs de la *Revue du spiritualisme moderne* (août-sept. 1907) doivent s'aborder en entrant en séance. — C'est là un événement spirite assez notable, puisque les *visionnaires* en conçoivent une grande joie.

C'est M. de Farémont, dans un article intitulé « le Bonheur », qui nous fait cette révélation et communication.

Tout d'abord, M. de Farémont constate que, créés pour le bonheur, nous sommes, en réalité, traqués par les douleurs :

> Pourquoi une âme souffre-t-elle? Évidemment, c'est parce qu'elle désobéit ou qu'elle a désobéi aux lois de Dieu qui *doit* donner le bonheur.

Ce n'est point au péché originel que l'auteur fait allusion, mais aux seuls péchés actuels. Il paraît convaincu qu'en sup-



primant la faute *actuelle* nous ferons disparaître la douleur de la terre. — Ce n'est pas tout à fait exact.

Mais la thèse devient curieuse, quand on ajoute:

> Un cri universel sort du cœur de l'humanité: Je souffre!...
>
> *Pas un homme* n'a cherché un remède à cette souffrance! un moyen de diminuer les souffrances de toutes les âmes!
>
> Souffre, pauvre âme! c'est ton lot, c'est ta destinée, c'est la justice. — Voilà tout ce que nous avons trouvé.

Ni la religion, paraît-il, ni les philosophies n'ont su répondre à M. de Farémont. Il aurait pu excepter la religion toute d'amour, de pardon et de consolation, qui est la religion chrétienne. Il aurait pu rencontrer, dans sa recherche d'un consolateur pour l'humanité, *Celui* qui a dit, de sa voix très douce : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Eh! bien, non, personne!

> Pas un effort de bonté et de charité... Pas une âme, sœur de ces âmes, ne se dresse entre elles et leur douleur... Pas une prière assez ardente pour monter jusqu'au cœur de Dieu et lui dire : Mais, mon Dieu! fais donc descendre un rayon de ta lumière sur ces âmes que tu as créées.

Alors, voyant que personne ne se présentait pour être ce *Paraclet*, M. de Farémont a songé à faire la chose *en personne*. Et il a réussi. Et la *lumière* de Dieu est descendue à la prière de ce *Consolateur* moderne : Elle est *rouge et bleue*.

Laissons parler l'inventeur. — Un jour qu'il songeait que la loi de Dieu c'est l'Amour, le contraire la Haine, il déclara une guerre sans merci à la Haine :

> Et il me fut donné, alors, une vision splendide de la vie et de la mort, une conception complète, intense, *visible*, de l'harmonie et de la désharmonie universelles.
>
> Je vis toutes les vies se produire par l'Amour, toutes les destructions se produire par la Haine.
>
> Je vis sur la terre la Haine plus forte que l'Amour!...
>
> Mais lorsque je regardai vers le ciel, je vis les astres rouler dans des flots d'obéissance(!) et d'Amour. La Haine n'était plus au ciel et je fus consolé.



Et je me dis : Sur la terre il y a la lutte entre la vie et la mort, entre l'Amour et la Haine ; mais sans cesse la vie tue la mort, et l'Amour tue la haine.

Aidons l'amour à tuer la haine.

Pendant trente ans, raconte l'auteur, je vécus dans ces sentiments, mais les hommes haïssaient toujours, et les âmes souffraient toujours.

C'est alors qu'il reçut la récompense de tant d'ardeurs :

Il y a deux ans, je songeais, le soir, devant ma petite maison solitaire. Le ciel était plein d'étoiles, l'air reposé et doux.

Tout, aussi, était tranquile dans mon âme.

Tout à coup, il se *forma*, dans un coin du ciel, une *lumière rose...*, puis cette lumière rose devint un *cœur rouge*, *cerclé de bleu*. — Ce cœur ! Je l'ai *vu*, *de mes yeux vu*, mais très haut.

Puis, du côté opposé du ciel, *se formèrent d'autres cœurs*, mais *très pâles* et *plus petits*.

Cette vision dura plusieurs minutes ; après cela, elle s'évanouit.

Le *cœur rouge* m'avait comme pénétré et, pendant longtemps, je me sentis plus *aimant* et plus *heureux*.

— Qu'est-ce que ce cœur rouge et ces cœurs pâles ? — Je n'en sais rien. — Peut-être des *parcelles agglomérées du cœur de Dieu, des parcelles, des atomes d'amour*.

Vous le voyez, lecteur, c'est une petite Pentecôte qu'on nous raconte là.

Mais ces « parcelles du cœur de Dieu », ces « atomes d'amour » sont une trouvaille ! — Écoutons la suite du récit :

Il y a quelques jours seulement, encore le soir, je vis flotter au-dessus de moi la même lumière *rouge* et *bleue*. Elle demeura plusieurs minutes, puis, l'ayant touchée, elle disparut.

Même pénétration, même bonheur. Cette lumière *pourrait donc nous toucher ?* Elle pourrait donc pénétrer l'âme et la rendre heureuse !

La *lumière de Dieu !*

Alors, je pensais à ces pauvres âmes qui souffrent et qui sont mes sœurs et je me dis : Ah ! si je pouvais faire descendre aussi sur elles la lumière de Dieu ?

Et la bonté de Dieu *me le permit*. — Et *beaucoup d'âmes ont vu* descendre sur elles la *belle lumière rouge*. Et cette lumière les a *pénétrées, réchauffées, fortifiées, consolées*. — Et leurs peines se sont enfuies comme des ombres aux lueurs du matin. — Et même des *maux du corps ont été guéris de la sorte*.



Il faut avouer que ce M. de Farémont, aussi consolateur que thaumaturge, de par la vertu d'en haut, fait un peu figure de prophète ou de Messie.

A sa prière, le ciel s'entr'ouvre, la lumière céleste descend, *se pose sur la tête* des adorateurs et les pénètre de vertus divines :

Chose étrange! écrit-il, la lumière s'arrête d'abord au-dessus du front, puis elle entre doucement, elle traverse tout le corps, quand on le lui demande, et s'arrête presque toujours au siège du mal qu'elle réchauffe ou qu'elle rafraîchit.

Qu'est-ce que cette *lumière?* On ne peut nous le dire ; on ne connaît que ses effets. Mais notre auteur croit que :

c'*est l'amour*, une *émanation* de *la vie universelle*, peut-être une *parcelle de Dieu*, une *parcelle d'amour*.

Cette *lumière rouge* est bienfaisante aux âmes de bonne volonté, mais elle deviendrait *dangereuse*, paraît-il, aux âmes qui ne veulent pas sortir de la haine, *elle les dévorerait*.

Depuis des années, nous avons revu bien souvent la *belle lumière rouge* ; elle nous a toujours fait du bien.

De plus, nous avons reçu une multitude de lettres de *voyants* et de souffrants, nous affirmant qu'ils avaient vu eux-mêmes la *lumière rouge* — sous forme de bonté et de cœur — et que cette lumière, en les pénétrant, les avait toujours soulagés, consolés ou guéris.

Quant au mode de réception, il est à peu près le même pour tous les voyants :

Ordinairement, elle vient seule, sans que nous y pensions ; elle s'approche tout près de nous jusqu'à portée de notre main. Il ne faut jamais essayer de la toucher, nous la ferions disparaître.

Elle flotte parfois pendant plusieurs minutes autour de nous. Il faut *essayer de l'aspirer*. Le bonheur que l'on ressent après sa venue est délicieux et se prolonge pendant plusieurs jours.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, disait Jésus, parce qu'ils verront Dieu. » Dieu, c'est l'amour, et cette lumière est une *parcelle d'amour*.



Il paraît que d'autres personnes la voient, mais en fermant les yeux et en priant. Dans l'obscurité, elle devient d'un rouge *ardent ;* elle se meut ordinairement dans un cercle bleu.

Nous serions reconnaissants aux personnes qui verraient cette lumière de bien vouloir nous en informer.

Une dernière confidence nous est faite :

Comment faisons-nous, comment avons-nous fait pour *soutirer* à la force d'amour universelle cette *force nouvelle*, toujours bonne et souvent visible ?

Il nous serait trop long de le dire ici, *nous le dirons à ceux qui nous témoigneront le désir de le savoir.*

A rapprocher de cette communication de la revue *Le Spiritualisme moderne*, la tentative, déjà signalée, de M. Baraduc. Lui aussi, il médita sur l'*Amour vengeur de la Haine*, sur cette morale du Christ établie sur le principe de l'Amour, et il voulut projeter un cœur lumineux, avec ou sans cercle bleu, sur la plaque, et il obtint une tache blanche sur fond noir simulant (oh ! de très loin) un cœur cerclé d'une bordure plus effacée — la raie bleue, sans doute !

La légende est celle-ci : *Cœur-Psychicone : Image de l'esprit projeté en cœur attirant des boulets vitaux.* — M. Baraduc pourrait s'entendre avec M. de Farémont.

*
* *

Savez-vous que ces *voyants du feu* mystique ont un illustre prédécesseur ! Qui donc ? — Tout simplement Pascal. Cet illustre converti, janséniste, revenu des illusions de la vie et tout rempli du nouveau mysticisme, eut une vision. C'est de là qu'est née l'*Amulette de Pascal*, dont Voltaire s'est amusé. — Moreau de Tours, l'auteur de la *Psychologie morbide*, en a profité pour insinuer que Pascal fut un halluciné, ce qui ne devait étonner personne, étant donné — d'après ces psychologues — que *le génie et la folie se touchent.*



Donc, à vingt-trois ans, en 1646, Pascal se dégoûte des sciences et se jette dans la dévotion; c'est sa première conversion. Puis, il retourne au monde. En 1654, à trente et un ans, il revient à la dévotion. Un phénomène aurait accompagné et peut-être causé ce retour à la ferveur. On trouva, après sa mort, cousu dans son habit, cet écrit conservé en double sur parchemin (nous en donnons une partie) :

En tête une croix. Puis ces mots :

L'an de grâce 1654,
lundi 23 novembre, jour de saint Clément,
pape et martyr, et autres au martyrologe,
veille de saint Chrysogone, martyr et autres,
depuis environ dix heures et demie du soir
jusques environ minuit et demi,
Feu.
« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob »,
(*Exode*, III, 6, etc.; MATTH., XXII, 32, etc.)
non des philosophes et des savants.
Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.
Dieu de Jésus-Christ
Deum meum et Deum vestrum.
(JEAN, XXII, 17.)
« Ton Dieu sera mon Dieu. »
(RUTH, I, 16.)
Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.
Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.
Grandeur de l'âme humaine.
« Père juste, le monde ne l'a point connu, mais je l'ai connu. »
(JEAN, XVII, 25.)
Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Et l'excellent M. Saisset, qui cite ce texte mystérieux dans son cours à la Sorbonne, de dire : « Êtes-vous disposé à en rire, de l'amulette? — Pour moi, je suis profondément touché. Je trouve ce fragment d'une profondeur admirable ! »

Très bien! Mais alors admirez les visions de notre grande Thérèse!

Pascal a donc vu, comme M. de Farémont, le *feu* qui donne le bonheur. Seulement, je ne sais pas s'il était *rouge* et *bleu.*

Chanoine GOMBAULT,
Docteur en philosophie.





Une maison hantée devant la justice

Les *Annales des sciences psychiques* (novembre 1907) viennent de publier le mémoire d'un avocat napolitain, M. Zingaropoli, connu surtout par ses ouvrages sur le spiritisme, qui soulève une question de droit intéressante en son genre.

Il s'agit d'une demande de résiliation de bail, introduite devant la justice par une locataire, qui s'aperçoit, après un temps notable d'habitation tranquille, que la maison est hantée par les esprits.

Le mémoire de M. Zingaropoli, en défense de la duchesse de Castelpoto, contre la baronne Laura Englen, fut présenté à la justice de paix du XIe arrondissement de Naples, en octobre 1907.

Voici comment étaient exposés les faits :

Au second étage de la maison appartenant à Mme la baronne Laura Englen, au Largo S. Carlo alle Mortelle, n° 7, second étage, et louée par la duchesse de Castelpoto et sa famille, se révélèrent, il n'y a pas longtemps, des manifestations spontanées mystérieuses si variées et gênantes qu'elles troublèrent la tranquillité et la paix des habitants. Ceux-ci furent effrayés à tel point qu'ils se virent même obligés d'aller coucher ailleurs, et, maintenant qu'ils y sont retournés, cette panique justifiée qui les a envahis les astreint à dormir mal commodément dans des chambres non adaptées et exiguës, où les phénomènes se produisent d'une manière moins intense et moins fréquente.

Les manifestations, comme il arrive souvent, se reproduisirent par périodes, décrivant, pour ainsi dire, une parabole d'abord ascensionnelle, puis tendant à diminuer.



Au commencement, c'était des coups et d'étranges rumeurs dans un long corridor de passage, qui devenaient surtout plus intenses à la tombée du soir et s'accentuaient dans les heures de la nuit. Par la suite, on remarqua des déplacements de meubles, parfois d'une manière assez bruyante pour réclamer l'attention des locataires des étages au-dessous. Une fois, l'on entendit des pas et l'on vit s'approcher du seuil de la chambre où se trouvaient les lits de Mgr Michel Caracciolo, qui habite aussi dans la maison, et des deux jeunes fils de la duchesse, un fantôme de forme humaine qui lança une clef, indiquant le mur vers le fond du corridor, où — plus tard — il fut constaté qu'il y avait une ancienne porte murée et couverte de couches de crépi et de papier de tapisserie; il parut que le spectre voulait symboliquement faire allusion à quelque chose de caché de ce côté...

Dans son grand ouvrage *Névroses et Possessions*[1], le Dr Hélot rapporte le fait, étudié par lui-même, d'une hantise de maison, qui durait depuis une vingtaine d'années, et qui paraît avoir été causée par la présence d'ossements humains enfouis sous le seuil de l'étable, probablement à la suite d'un meurtre.

Lorsque ces ossements eurent été exhumés, puis enterrés dans le cimetière de la paroisse, tous les phénomènes de hantise disparurent.

On a constaté souvent, même dès la plus haute antiquité, des faits du même genre dus à des causes analogues.

C'est ainsi que Pline le Jeune racontait à son ami Sura[2], comme une chose digne de foi, l'histoire de cette maison d'Athènes, où, dans le silence de la nuit, on entendait un bruit de chaines agitées et on voyait apparaître un spectre effrayant. Le philosophe Athénodore la loua pour découvrir le mystère. Le fantôme lui apparut et lui fit signe de le suivre. Athénodore marcha derrière lui et le vit disparaitre dans la cour de la maison. Le lendemain, on fit des recherches en creusant à cet endroit, et l'on trouva des ossements enveloppés d'une chaine. Ils furent recueillis et enterrés publique-

1. *Observation XVI*e, pp. 81-88.
2. *Lettres*, liv. VII, ch. 27.



ment, et, à partir de ce moment, la tranquillité ne fut plus troublée dans la maison.

Dans le cas présent, il n'aurait pas été déraisonnable, de la part du juge, d'ordonner de faire des recherches à l'endroit de la porte murée. Mais cela ne pouvait fournir qu'une présomption, insuffisante en elle-même pour accorder la résiliation du bail; car il semble que pendant deux ans au moins la tranquillité n'avait pas été troublée, et, par conséquent, la cause du trouble avait fort bien pu survenir depuis la signature du contrat.

Ce fut à cette occasion qu'une grosse pierre tomba d'en haut, et, peu après, pendant que la famille était réunie au salon, on entendit de nouveaux dérangements dans les chambres voisines et trois lits furent remués et défaits, les matelas, les draps et les oreillers ayant été renversés, disséminés à terre.

Cette nuit-là les locataires, saisis d'épouvante, abandonnèrent la maison.

Le jour suivant, ils retournèrent et, après le dîner, décidèrent de passer la soirée ailleurs, en laissant tout en ordre; il éteignirent la lumière électrique et fermèrent la maison, que même la domestique avait quittée.

Revenus vers 11 heures du soir, ils eurent la désagréable surprise de trouver la porte d'entrée barricadée à l'intérieur avec des meubles très lourds; il fallut une grande peine pour défaire la barricade. Une seconde surprise les attendait : lorsqu'ils eurent fait les premiers pas dans la chambre, ils furent frappés par une grande clarté : toutes les bougies de la chapelle contiguë au salon étaient allumées!

Le jour suivant, la duchesse et son mari vinrent me voir pour prendre conseil. Je proposai de tenter que les manifestations, de spontanées, se changeassent en provoquées par une séance expérimentale, dans le but de régler, si possible, les phénomènes. Mais mon conseil fut repoussé à cause des idées catholiques de la famille.

Nous ne pouvons, pour notre part, qu'approuver l'abstention de la famille, car le remède aurait été certainement pire que le mal.



On fit alors une amicale proposition à la propriétaire, Mme Laura Englen, pour l'amener à rompre le contrat et, — qu'on le remarque, — bien à contre-cœur, parce que, depuis deux ans, la duchesse de Castelpoto habitait la maison avec grand plaisir, et de plus l'avait élégamment arrangée et décorée avec d'assez lourdes dépenses.

Les propositions furent brusquement repoussées, supposant qu'il s'agissait d'un truc préparé d'avance pour discréditer la maison. Et une lutte sourde et déloyale commença; on recourut même au commissariat et à la curie archiépiscopale, comme si les sbires pouvaient conduire les esprits rebelles au violon!...

Alors la duchesse se vit contrainte de recourir au magistrat, et, par un acte du 4 octobre dernier, la propriétaire fut appelée devant le préteur au deuxième mandement, pour entendre déclarer l'annulation du contrat, puisque la jouissance pacifique de la maison louée a été détruite à la suite des faits que l'on peut attribuer à des forces ou entités occultes, de manière à faire naître chez les habitants une juste et grave frayeur, et à leur causer des torts assez importants.

Dans le cas d'opposition, on demanda à être admis à la preuve testimoniale.

La propriétaire, en ligne principale, conteste la réalité des phénomènes, et, en deuxième lieu, avance qu'ils ont été occasionnés par la présence d'un médium parmi les membres de la famille, et demande donc, en ligne reconventionnelle, l'annulation du contrat au dommage des locataires.

Après cet exposé des faits, qui paraît sincère, l'auteur du mémoire cherche à établir, par l'histoire et les aveux des savants la possibilité de pareilles manifestations en général. Nous ne reproduisons pas ces données, connues et admises par tous nos lecteurs.

Il demande ensuite qu'on lui permette d'établir la réalité objective de ces phénomènes, en l'autorisant à faire la preuve.

Pour les fins de la cause présente, ce qu'il importe de raffermir, c'est la réalité objective des manifestations. Le juge, convaincu de la réalité, est obligé d'admettre la possibilité qu'elles se répètent, et, puisque l'une des deux parties affirme qu'elles se sont vérifiées, il ne pourra refuser la preuve demandée.



La discussion de leur cause et de leur explication échappe à l'examen du magistrat.

Je vise à démontrer que le dérangement et les dommages ont été causés, non pas à expliquer *comment*, *pourquoi*, *et par qui* ils sont advenus. Pourtant, comme simple notion, il ne serait pas superflu de dire que la grande question controversée est la nature de l'agent producteur de phénomènes qui, pour les théologiens — dans les manifestations spontanées — est le plus souvent le diable; tandis que pour les spirites, c'est toujours l'esprit d'un défunt, et pour les positivistes le fait est toujours un produit des pouvoirs et des attitudes humaines ; les trois hypothèses s'accordent cependant à admettre sans conditions la réalité des faits.

Puis, se plaçant sur le terrain juridique, il examine *si le locataire d'une maison infestée par les esprits peut demander la résiliation d'un contrat de location.*

Les nombreux textes de jurisconsultes, surtout anciens, qui sont ici cités, paraissent être en faveur d'une réponse dans le sens affirmatif, mais en laissant entendre toutefois que les phénomènes doivent être spontanés, et nullement causés par celui qui demanderait la résiliation.

M. Zingaropoli réfute ensuite sommairement une exception de son adversaire, mais avec une virulence et des éclats de voix qui laissent l'impression qu'il n'a pas une confiance absolue dans la valeur de sa propre argumentation.

La trouvaille de mon contradicteur, d'avoir recours à l'article 1581, a une extravagance surprenante! Il écrit dans sa comparution ces paroles textuelles :

« Ces manifestations et ces oppositions dériveraient d'êtres volon-
« taires, conscients, existant en eux-mêmes quoique invisibles, et pour
« cela, ils rentreraient en tous cas dans l'hypothèse de l'article 1581.
« Code civil, qui parle des ennuis que de *tierces personnes* causent au
« locataire. »

Cet argument est merveilleux : comparer les esprit aux *tiers*. Mais quelles *personnes* (dans la signification juridique) peuvent bien être les esprits ? Il me semble que la personne physique doit être un sujet d'agir et contracter, et quels contrats pourra-t-on jamais conclure avec



les esprits? Comment pourrons-nous les contraindre à l'accomplissement de leurs obligations... comment ferons-nous pour les appeler en justice?

Je savais jusqu'à présent que des esprits avaient été invités à dîner par Don Juan Tenorio, mais non que des esprits apparaissent en justice en personne, ou au moyen d'un procureur. Mon adversaire a écrit que ma thèse devrait plutôt être confiée à la compétence d'un psychiâtre que d'un magistrat... et à qui confierons-nous alors ses étranges exceptions?

Oh! grandes ombres d'Alphénus et de Gotofred, il me semble entendre des rires autour de moi, et vous aurez bien raison! Entendez-vous? vous êtes de *tierces personnes*... préparez-vous donc — faites une procuration et donnez-moi des nouvelles de votre domicile pour tous les effets de loi!...

Le fougueux avocat aborde enfin, comme suit, l'objection capitale contre sa thèse :

Autour de la proposition subordonnée de l'adversaire, que les manifestations dépendent de la médiumnité du locataire.

Causa causarum est causa causati.

Je rapporte littéralement les paroles de la défense adverse :

« Étant donné, et non concédé, que les manifestations spirites « dénoncées, bruits et apparitions, se sont vérifiées dans ces derniers « mois dans la maison habitée par la duchesse Bartoli et par Mgr Ca« racciolo, la cause exclusive en aurait été la locataire elle-même, « qui *fait* (!...) habiter avec elle l'un des médiums les plus connus de « Naples, c'est-à-dire son propre fils...

« On demande pour cette raison de prouver formellement avec des « témoins que le fils de la duchesse est un médium et, comme tel, a « fonctionné en plusieurs séances spirites dont l'avocat Zingaropoli, « défenseur de la duchesse Bartoli et qui cultive passionnément et « avec compétence les sciences occultes, avait été aussi le promo« teur. Les manifestations, donc, seraient une conséquence directe « de la présence du médium dans la maison, et la responsabilité en



« résulte pour la locataire envers la propriétaire. Et il est joli (!...) « de voir que le même avocat Zingaropoli, dans son livre *Gestes d'un* « *esprit*, raconte la cessation de plusieurs phénomènes spirites d'un « édifice, non par exorcismes, mais seulement par l'éloignement du « médium, un certain Charles-Marie Vulcano. »

... Il est à peine nécessaire de faire remarquer que nous sommes sur un thème de manifestations *spontanées* et non *provoquées*, et que, pour la production des premières, la présence du médium peut ne pas être nécessaire, tandis que, dans beaucoup de cas, le médium doit être sur les lieux.

Je m'arrête au second cas pour élargir les concessions. La thèse que l'on discute est la suivante : Les manifestations spontanées se produisent-elles *par le fait* de la présence du médium, ou bien *sont-elles facilitées* par lui ?

En se tenant aux résultats déjà acquis de la phénoménologie spirite, le médium, dans ces circonstances, *ne provoque pas*, ni *ne veut provoquer* aucune manifestation d'aucun genre ; il est inconsciemment doué d'une aptitude spéciale et sympathique par laquelle les invisibles, *qui sont déjà dans la maison*, sont (pour des raisons inconnues) poussés à agir. Et alors le médium n'est jamais la cause du phénomène, mais il en est seulement l'intermédiaire. Dans les deux hypothèses avancées, celle où la présence du médinm est nécessaire, et celle où elle ne l'est pas, la *causa causarum* est le vice occulte de la chose louée (où une entité perturbatrice existerait), le médium n'est qu'une occasion pour mettre en évidence le vice occulte. Qu'on me permette quelques exemples. Une chambre est en de mauvaises conditions d'équilibre et s'effondre, parce que celui qui l'habite l'a chargée d'un poids qui aurait été supportable, si les conditions du bâtiment avaient été normales. Or l'effondrement, bien que facilité ou accéléré par le locataire, ne peut pas se dire produit par sa faute, mais par un vice inhérent de l'immeuble.

Autre exemple : Si, dans un endroit caché de la maison, on a posé, à l'insu du locataire, de la poudre; j'allume le feu sur ce point, facilitant ainsi l'explosion, mais je ne suis pas la cause de l'explosion ; c'est la poudre qui s'y trouvait cachée.

Toute cette argumentation a le tort de s'appuyer sur ce



que l'on appelle, en logique, un *faux supposé*, à savoir que les manifestations dont il s'agit sont *spontanées*.

Ce que vous appelez médium n'est en réalité qu'un être placé sous la domination d'un ou de plusieurs Esprits. Cela peut exister sans qu'il y ait de la faute du médium, comme dans le cas d'un sort jeté par une tierce personne[1]; mais le plus souvent cela sera survenu à la suite d'une intervention voulue ou consentie d'un magnétiseur ou d'un hypnotiseur.

Dans un article précédent, *l'Hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*[2], nous avons vu que, d'après les propres aveux des démons, dans l'hypnotisme ce sont eux qui agissent, et qu'ils s'emparent plus ou moins de celui qui a consenti à se laisser hypnotiser. Or, une fois cette mainmise des Esprits apposée sur quelqu'un, il peut se produire autour de lui les phénomènes les plus étranges et les plus troublants.

Comment prétendre alors que ces phénomènes sont *spontanés* et que les invisibles qui les produisent se trouvaient déjà là avant l'arrivée du médium? S'ils y avaient été, ils auraient manifesté leur présence. S'ils n'ont commencé à la manifester que depuis l'arrivée du médium, il est tout à fait vraisemblable que les invisibles sont venus avec lui et par lui.

La famille de celui-ci ne serait donc pas en droit de réclamer en sa faveur la résiliation du bail, mais il semble que ce droit pourrait être invoqué au contraire contre elle par le propriétaire.

... Ces considérations amènent à retourner l'argument; et, en vérité, même en constatant la présence du médium dans la maison comme l'unique occasion facilitant la production des phénomènes, le locataire demandera la résiliation *a fortiori*, car le vice occulte se relève et s'intensifie avec sa présence, tandis qu'il a le droit de jouir pacifiquement de la chose louée. Donc, dans les deux manières, la solution de l'ancienne jurisprudence se rend plus évidente et plus logique.

1. Un exemple typique en ce genre est celui du presbytère de Cideville, si minutieusement étudié et si bien raconté par de Mirville, dans son bel ouvrage : *Des Esprits*, t. I, 319-389.
2. Voir le numéro du 15 novembre 1907 de la Revue.



Même vice dans l'argumentation. Il est évident que si le médium est la cause originelle, même involontaire, de ces phénomènes, il ne peut pas vouloir en rendre le propriétaire responsable.

... Il y a dans la conception qu'on se fait de la médiumnité quelque chose de passif et d'étranger à la volonté du médium. Il n'est qu'un organe de transmission inconsciente et de la production des phénomènes transcendantaux qui ont lieu dans un état de *transe*, dont il ne conserve pas le moindre souvenir.

— Comment est-il possible de parler de responsabilité en de telles conditions?

Non, le médium n'est pas purement passif, surtout lorsqu'au début il a consenti à se laisser endormir ou hypnotiser. Cet acte de volonté a été le point de départ de l'envahissement par les Esprits. Comment dès lors ne pas lui appliquer l'axiome : *Causa causæ est causa causati?*

Même dans le cas où l'on serait devenu médium ou possédé par le fait d'un sort jeté par un autre, s'il se produisait ensuite dans la maison des bruits ou des bouleversements, on ne voit pas comment on pourrait exiger de la part du propriétaire, qui n'y serait pour rien, la résiliation du bail.

Après cette discussion, où la raison ne semble pas être de son côté, l'auteur du mémoire finit par affirmer, tout à fait incidemment, et dans une simple note, que les phénomènes de hantise avaient déjà été constatés dans la maison, avant l'arrivée du médium.

En effet, les phénomènes les plus accentués au Palais Englen se sont produits pendant l'*absence du supposé médium*. La phénoménologie est riche en manifestations spontanées produites sans la présence du médium. Par analogie, on peut faire remarquer que rarement les médiums troublent la tranquillité des demeures. Eusapia Paladino — l'un des plus grands médiums modernes — a demeuré tranquillement dans bien des maisons, et jamais des manifestations spontanées produites par elle n'y ont eu lieu. — Je défie qu'on me donne la preuve contraire.



Mais quel cas ferons-nous de votre exception quand nous vous prouverons (et cela nous est aisé!...) qu'avant les Castelpoto, des faits remarquables s'étaient déjà vérifiés dans le palais..., et que, d'un autre côté, dans aucune des maisons précédentes habitées par mes clients, des manifestations semblables n'avaient eu lieu?...

Que cela soit bien établi, et que l'on arrive à démontrer l'existence d'un vice occulte aussi radical, connu et tenu caché par le propriétaire, au moment de la signature du contrat, et nous ne doutons pas que la résiliation du bail ne soit prononcée.

Comme complément de l'analyse du Mémoire qui précède, nous croyons instructif de publier ici le résumé d'un compte rendu de trois séances de spiritisme, donné, il y a quelque temps, par la revue italienne *Luce e Ombra*. On y verra que l'exception mise en avant par l'avocat de la propriétaire de la maison hantée n'était pas dénuée de fondement.

Ces trois séances furent tenues à Naples, avec Eusapia Paladino comme premier rôle, en présence seulement de trois personnes : MM. G...., Zingaropoli et le jeune Gennaro Bartoli, des ducs de Castelpoto.

Ce dernier jouissait déjà d'une grande notoriété comme médium. C'est par lui que s'étaient produites antérieurement les manifestations dites du *Fossoyeur de Livourne* et de l'*officier suicidé Paternostro*.

Zingaropoli, l'organisateur de ces séances, avait ménagé la rencontre de Bartoli avec Eusapia, espérant que de leur réunion pourraient être obtenus des effets encore plus merveilleux que de coutume.

Eusapia ne connaissait pas Bartoli, mais, dès que celui-ci eut mis les mains sur la table, elle déclara qu'il était médium.

Toutes les précautions furent prises par Zingaropoli : les mains et les pieds d'Eusapia furent tenues, les portes et les fenêtres furent fermées et scellées.

Le compte rendu ne fait qu'énumérer les phénomènes physiques, lévitations de tables, avec ou sans contact, *en pleine lumière;* coups frappés dans les murs et les meubles:



transport d'objets, appareils photographiques apportés sur la table, boîte contenant un *carillon*, pesant une dizaine de kilos, transportée dansl'air, tout encarillonnant, puisdéposée également sur la table, enlevée de nouveau et reportée, toujours sonnant, à son pointdedépart, attouchements divers, etc.

Les matérialisations allèrent en s'accentuant de plus en plus. Ce fut d'abord une main et un bras de couleur sombre, semblant sortir du cabinet, à la gauche d'Eusapia ; ses contours étaient peu marqués et comme vaporeux. Vint ensuite une petite main d'enfant, de couleur normale, parfaitement formée, faisant un geste de salut. A ce moment les deux rideaux vinrent entourer le buste d'Eusapia, dont la tête, sortant immobile de ces draperies, formait, avec ses cheveux blancs et ses yeux demi-clos par la transe, un contraste frappant sur leur front sombre.

Des lueurs de forme ovoïde s'élevèrent du milieu des assistants et se dissipèrent.

Voici comment se produisit la première matérialisation complète. M. G.., qui était à gauche d'Eusapia, fut enveloppé par le rideau, et sa femme, morte depuis peu, vint causer avec lui avec autant de netteté qu'une personne vivante. *En même temps*, Zingaropoli, situé à la droite d'Eusapia, était recouvert par l'autre rideau ; deux mains saisissaient sa tête, la couvraient de caresses, et sa mère lui dit : « Mon fils! » Sur une demande de preuves d'identité, elle le bénit avec un signe de croix, comme elle le faisait tous les jours, lorsqu'elle le portait tout enfant dans son petit lit. Zingaropoli avoua ensuite que depuis longtemps il avait oublié ce signe.

Pendant que ces deux manifestations se produisaient de chaque côté d'elle, on voyait la tête d'Eusapia sortir du milieu des deux rideaux comme une spectatrice impassible.

Malgré les efforts de Zingaropoli, le jeune médium Bartoli tomba en transe, et l'on vit sortir, comme du milieu de la table, un buste et une tête recouverte d'un béret de marin, pendant que quelques paroles étaient prononcées en japonais. Il eut beaucoup de peine à le réveiller, et, en sortant de sa transe, Bartoli lui dit qu'il le voyait entouré d'une vapeur blanche.



John, l'esprit-guide d'Eusapia, manifestait tout le temps sa présence, tantôt en touchant l'un ou l'autre, avec son énorme main si caractéristique, tantôt en dirigeant la séance, par coups frappés dans les murs ou les meubles.

Zingaropoli, voyant que son jeune médium avait toujours tendance à s'endormir, s'écria : « John, je te confie ce jeune homme; empêche-le de s'endormir. » Aussitôt Bartoli déclare qu'il sent une énorme main lui couvrir le front, et, à partir de ce moment, il resta parfaitement éveillé et conscient.

Pour la troisième et dernière séance, on avait posé à terre, dans le cabinet, un violon et son archet, parce que, Mme G... ayant été une excellente musicienne, M. G... espérait obtenir d'elle une manifestation.

En effet, la séance n'était commencée que depuis peu de minutes, lorsque l'on vit le violon sortir entre les rideaux écartés et venir se poser sur l'épaule de M. G... tandis que la poignée s'allongeait le long de son bras. M. G... très bon violoniste pose les doigts sur les cordes, et l'on voit alors l'archet sortir des rideaux, se poser sur les cordes et donner les premières notes de la *Sérénade Valaque*, que M. G... s'efforce d'accompagner en pinçant les cordes. Cela ne donna pas, comme on pense, un résultat parfait, mais le phénomène n'en était pas moins merveilleux. Bientôt l'archet disparut et le violon enlevé en l'air flotta dans la salle, pendant que des mains mystérieuses pinçaient ses cordes, donnant des sons admirables.

Quelques lueurs se produisirent de nouveau; une forme blanche et vaporeuse se montra, et dès qu'on l'eut saluée, la chaise de G... fut enlevée et le força à se tenir debout; Zingaropoli, se sentant tiré vers le haut, se leva également. Une main s'appliqua derrière la tête de chacun d'eux, les rapprocha comme pour les inviter à s'embrasser. Ce fut le signal de la clôture: car le fantôme devint de plus en plus vaporeux et s'évanouit.

Eusapia continua pendant tout ce temps à garder une impassibilité de statue.

(D'après la *Revue scientifique et morale du spiritisme*)

S. MICHEL.



LA GRÊLE MERVEILLEUSE DE REMIREMONT

Dans le numéro du 15 août dernier, la *Revue du Monde invisible* donnait des détails très circonstanciés sur une grêle merveilleuse qui était tombée à Remiremont, dans des circonstances très remarquables. La plupart des journaux catholiques et des *Semaines religieuses* reproduisirent cet article.

Le vénérable archiprêtre de Remiremont, résumant dans son *Bulletin paroissial* les faits les plus saillants de l'année au point de vue religieux dans sa paroisse, s'exprime ainsi au sujet de cet événement :

« L'année qui finira restera dans notre histoire religieuse comme une année mémorable.

« En dépit de toutes les prévisions et malgré toutes les menaces d'un horizon bien sombre, Notre-Dame du Trésor a eu l'insigne honneur d'être couronnée, au nom de Pie X, par S. G. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié et délégué apostolique pour cette haute fonction.

« Vous savez avec quel élan ont été préparées, avec quel enthousiasme ont été célébrées ces fêtes : ceux qui en furent les heureux témoins ne les oublieront jamais.

« A cette magnifique glorification de notre Madone, le Ciel fit une réponse.

« Elle fut donnée sous une forme insolite, que nous rappelle cependant Notre-Dame des Neiges, dont on fait la fête le 5 août.

« A l'heure même où, huit jours plus tôt, avaient commencé les fêtes du Couronnement, à 5 h. 1/2 du soir, un orage éclatait sur notre ville et sur la banlieue la plus rapprochée. Il était accompagné de grêlons extraordinaires, appelés *Grêlons-Médailles*, parce qu'ils portaient en relief, comme le font les médailles ordinaires, l'image de Notre-Dame du Trésor.

« Le moment viendra bientôt de satisfaire enfin votre légitime impatience en mettant sous vos yeux les documents relatifs à ce grand événement.

« Aujourd'hui je me borne à admirer avec vous le retentissement qu'il a eu en Europe et au delà des mers.

« Cette merveilleuse médaille a eu plus de succès que le Couronnement. Elle a porté l'allégresse chez les bons et la stupeur chez les mécréants. Elle a pénétré dans le laboratoire du physicien et du chimiste à Paris, Lille, Bordeaux, Montpellier.

« Elle a traversé l'Océan et a gagné le Canada. La Belgique s'en est émue et jusqu'en Irlande on a acclamé la Vierge des Grêlons... »

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



MÉMOIRES D'UN POSSÉDÉ VOLONTAIRE

M. le comte de Tromelin, lauréat de l'Institut, savant indépendant, ou qui se croyait tel, s'est vu réduire en esclavage par des Esprits malfaisants qui se sont abattus sur lui et se sont emparés de sa personnalité.

Affranchi de tout ce qu'il considérait comme une servitude par rapport aux croyances religieuses, il s'est laissé enchaîner par eux, et s'est dédommagé de toutes les amertumes qu'il s'est vu obligé de subir de leur part, en racontant la genèse et le développement de ses relations avec eux, et en communiquant le résultat des observations qu'il a faites à leur école et dans leur compagnie.

Ce livre [1], fort curieux dans son genre, et qui a surtout la prétention de réfuter la théorie matérialiste, en établissant l'existence des Esprits — ce qui n'était vraiment pas bien difficile — est déconcertant par ses incohérences.

D'une part, l'auteur se pose en adversaire des spirites, en refusant d'admettre l'identification des Esprits avec les âmes des désincarnés; de l'autre, docile disciple des suppôts de l'enfer qui l'inspirent, sans qu'il s'en doute, il s'insurge contre la religion catholique et attaque ses dogmes de toutes manières.

L'introduction de ce livre contient en abrégé l'autobiographié de ce possédé volontaire.

Sans se préoccuper des appréciations plus ou moins défavorables, que le public ne manquera pas de porter sur sa mentalité, il raconte, avec un accent de sincérité et une loyauté dont il convient de lui tenir compte, des choses et

1. *Les Mystères de l'Univers*. Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris.

des actions dont on ne se vante pas d'ordinaire et que l'on tient plutôt cachées.

Longtemps avant la main-mise sur sa personnalité par les Esprits, il avait beaucoup désiré devenir médium, ce qui explique bien des choses qui devaient lui arriver.

« Avant d'être médium, écrit-il, j'ai été obsédé pendant près de trois ans, *sans le savoir* (1900-1903).

« Je dessinais et j'écrivais médianiquement, ayant toute ma connaissance. Je me servais d'un énorme crayon appelé *sauce*, et je remarquais que je n'étais pas l'auteur conscient des écrits et des dessins qui sortaient sous le contact de la large surface de mon crayon, promené à plat sur mon papier....

« ... Un jour, au bas d'un dessin que je venais d'achever, je lus assez nettement : *Pacte entre tels Esprits et de Tromelin, par lequel il s'engage à leur jurer fidélité*, etc... Je fus étonné et, comme cet écrit m'engageait à signer, je le fis par plaisanterie, et aussi parce qu'en signant mon dessin cela me faisait souscrire à ce pacte, et j'en fis la remarque à haute voix ; néanmoins j'apposai ma signature en riant. »

Quelle conception pouvait bien se faire ce pauvre comte de ces Esprits, auxquels il se livrait ainsi, en riant, pieds et mains liés? Un homme raisonnable et chrétien aurait bien dû se figurer, au moins vaguement, qu'ils pouvaient ne pas être bienfaisants, et alors se dire que l'aliénation de sa liberté au profit de tels êtres ne manquerait pas d'avoir pour lui les plus terribles conséquences !

Mais non !... Il posait alors en sceptique, et n'était par conséquent pas en mesure de se tenir sur la défensive...

Cet acte, qui devait devenir le point de départ de la vie la plus fantastique et la source de tant de déboires et de désillusions, sans parler du reste à venir, est fait avec une légèreté quasi enfantine.

Le sentiment qui prévalut alors dans son âme fut que ce serait une bonne fortune et un honneur pour lui, de lier amitié avec des êtres supérieurs, qui pourraient peut-être le faire entrer en participation de leur puissance, et lui donner le moyen de faire des choses prodigieuses, qui le grandiraient aux yeux de ses semblables.



Ces désirs et cette ambition ne devaient pas être satisfaits, et, au lieu de ce qu'il espérait, il ne devait guère rencontrer que des déceptions de toute sorte, comme nous le dirons plus loin.

En attendant, ses nouveaux maîtres le prennent par son faible, en flattant sa vanité et en lui faisant voir des choses extraordinaires.

Laissons-le nous raconter lui-même comment les choses se passèrent après la signature du pacte :

1° Quelle ne fut pas ma joie et ma stupéfaction d'entendre aussitôt la table sur laquelle je dessinais se mettre à craquer et à frapper des coups répétés d'une manière significative! Cette fois, il n'y avait plus à douter, et les Esprits étaient bien les auteurs, *du moins en partie*, de mes écrits et dessins.

Notez que jusqu'à cette époque de ma vie, je n'avais jamais pu obtenir le plus petit phénomène, et voir un seul Esprit. Lâchant mon dessin, après ces appels dont je viens de parler, je me mis à écrire, sur une bande de papier, que les Esprits m'invitaient à me rendre dans la salle de bains voisine, qui était dans l'obscurité et où, en regardant la glace apposée contre la muraille, je verrais des Esprits.

Je me rendis dans la salle de bains, où un très léger trait de lumière filtrait, et j'eus le bonheur d'apercevoir des Esprits lumineux et diversement colorés, qui se formaient devant mes yeux éblouis, et qui sortaient du cadre de la grande glace, faisant l'effet d'un miroir magique.

Le costume de ces gracieux Esprits était composé de longues robes de diverses couleurs. Une sorte de capuchon avec ou sans pèlerine, comme en portent nos dominos, coiffait leurs têtes, et masquait leurs cheveux.

Je ne pouvais me lasser de ce spectacle tout nouveau pour moi, et à diverses reprises, dans la soirée, je fis des stages d'une demi-heure, ou de trois quarts d'heure dans ce cabinet de toilette.

J'étais donc médium, moi qui l'avais tant souhaité!

Il me fallait, à présent, étudier les phénomènes, et j'en avais les moyens. Être en rapport avec ces êtres mystérieux, que je croyais inventés par des rêveurs, quelle joie!

Bien plus, ces êtres, sans proférer de paroles, remuaient leurs lèvres

quand je leur parlais, comme pour me répondre. Ils me faisaient des gestes gracieux. Je leur envoyais des baisers lorsque c'était de jolies femmes, et elles me répondaient... Étais-je donc le jouet d'une hallucination subite et imprévue, moi, le sceptique, qui lisais ces histoires d'Esprits en souriant?

Mais non, ces tableaux, que je percevais dans le monde occulte, devaient avoir quelque chose d'objectif, puisque dès que je tournais la tête je ne voyais plus rien.

Quand un Esprit se formait devant moi, il s'enlevait du sol, montait obliquement à trois ou quatre mètres de hauteur, et là il s'arrêtait. C'est à ce moment que je lui parlais, lui posais des questions et que nous échangions des gestes. Quelquefois, cet Esprit aérien (c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes) s'enlevait de nouveau, et tournoyait en rond au-dessus de moi.

Ce fut à la suite de mes questions et doutes émis sur leur réalité, qu'ils me firent jouer à un jeu qui m'intéressait beaucoup. C'était le suivant, qu'ils m'indiquèrent : certains Esprits convinrent de ne rester visibles à mes yeux que tant que j'arriverais à ne pas les perdre de vue. Alors, l'Esprit qui avait accepté ce jeu commençait à décrire des courses en spirales folles et sinuosités de toutes sortes. Il en résultait qu'étant debout, cela me forçait à tourner sur moi-même dans un sens, puis dans l'autre. Puis l'Esprit plongeait tout à coup, rasait le sol et reparaissait derrière moi.

Ce jeu durait ainsi trois minutes ou plus; mais, par ses mouvements rapides, à la fin, il arrivait toujours à échapper à ma vue.

Tous ces amusements ont varié de toutes les façons, et d'autres fois tel Esprit s'enlevait et allait s'immobiliser dans les hauteurs, à quatre ou cinq mètres de moi. Puis, un autre lui succédait et allait rejoindre le premier resté immobile. Je les voyais alors se donner le bras comme des amis, partir ensemble et disparaître.

D'autre fois, les groupes étaient de trois personnages et même davantage. La plupart du temps, les Esprits disparaissaient à mes yeux en éteignant leur lumière.

J'en ai vu aux vêtements lumineux, à reflets métalliques, splendides. roses, mauves, noirs, bleus, jaunes, dorés, etc.

J'en ai même vu opérant, sous mes yeux, le changement de coloration de leurs costumes.

Quels beaux spectacles, et combien j'étais ébloui! Je rêvais de



romans occultes, et l'avenir me paraissait plein de promesses... Avec quel respect je traitais ces êtres mystérieux et puissants, qui me plongeaient dans les merveilles de l'au-delà! Avec quel soin, je lisais leurs ordres et leurs communications! *Ah! j'étais bel et bien, entre leurs mains, leur esclave dévoué et plein d'admiration.*

Quelles têtes aux traits surhumains j'ai pu apercevoir! Je vis entre autres une femme d'une telle beauté, que jamais je n'aurais pu me figurer qu'elle pût être réalisée, et surpassant toutes mes conceptions les plus idéales. Dans ces conditions, on pourra comprendre quel était mon état d'âme, et quel désir ardent j'avais d'être initié à tous les secrets de la magie occulte.

Les aériens me firent signer des pactes, et ils ne cessaient de me recommander le secret le plus absolu, de ne rien révéler de mes séances et de leurs révélations à personne. A chaque instant je lisais des phrases de ce genre :

« Jure de rester muet comme une carpe, aveugle comme une taupe, et sourd comme une salamandre. » Telle était la formule.

Je me délectais en lisant leurs récits merveilleux dans leur écriture magique et cabalistique, et ils m'avaient promis d'être mes seuls maîtres et de m'accorder des pouvoirs divers, ainsi que de grands avantages.

2° Comment, de sceptique que j'étais jadis, ne serais-je pas devenu crédule, au risque de tomber dans l'excès contraire?

Les Esprits m'avaient déclaré que les Puissances occultes étaient chargées de me confier une mission et de m'enseigner une doctrine nouvelle que j'aurais à publier. Cela m'étonnait, mais en présence des merveilles que je constatais je n'osais guère protester.

Cette nouvelle doctrine que j'apporte aujourd'hui doit être celle dont il s'agit, si mes Esprits ne m'ont pas trompé. Ils m'avaient recommandé de ne rien lire sur les sciences occultes et théosophiques, afin de ne pas être gêné par des idées ou des théories préconçues.

M. Taton, secrétaire de la « Société théosophique » de Paris, m'avait écrit la même chose, et il insista sur cette précaution, quand il vint me voir à Marseille, voyage dont les Esprits m'annoncèrent la date, par écrit, et d'avance : ce qui me confirma [1].

1. M. Taton venait à peine de s'asseoir, que je lui dis : Je savais que vous arriveriez ici tel jour, et tirant, d'une liasse de papiers, posée devant moi, un écrit que je mis sous ses yeux, il put vérifier ce fait d'autant plus curieux que lui-même ignorait, à cette époque, quel jour exact il arriverait à Marseille.



Qu'étaient ces visions? Des réalités? Des hallucinations?

Probablement ni l'un ni l'autre. — C'était plutôt des espèces de rêves qu'il faisait, en restant éveillé. Toutes ces images fantastiques, ces féeries, n'étaient peut-être pas uniquement subjectives, mais n'avaient pourtant aucune réalité positive.

C'était des jeux de lumière, en même temps qu'une fascination des sens.

Ainsi grisé, ce pauvre esclave est tout préparé pour accepter de confiance ce qu'il va considérer comme une mission spéciale à remplir, et tout disposé à publier la doctrine qui lui sera dictée, n'importe laquelle.

Pour un autre, qui n'aurait pas eu ses connaissances scientifiques et sa notoriété de savant, cette recommandation des Esprits de ne rien lire sur les sciences occultes aurait suffi peut-être pour le mettre en défiance; pour lui au contraire il en fut flatté, car cela lui permettait de garder son esprit affranchi d'idées préconçues, de théories vulgaires et courantes, et lui faisait espérer recevoir connaissance de notions sublimes et tout à fait nouvelles. — Il ne se doutait guère que ce dont il allait recevoir communication, traînait depuis longtemps dans les livres d'occultisme et de magie de tous les pays, et que c'était du cent fois ressassé !...

Nous allons assister maintenant à l'initiation de cette fameuse science magique :

3° A cette époque de ma vie se place un fait bien curieux. Les aériens m'annoncèrent qu'ils allaient me faire subir des examens sur ma science de lire les caractères magiques.

En effet, pendant plusieurs jours, ce fut un travail acharné : j'avais à résoudre toutes sortes de problèmes, de charades mystérieuses et d'énigmes, qui toutes portaient un nom.

Il y avait celle des pyramides, celle d'Hermès, celle du sphynx, etc. Enfin, grâce à l'aide des Esprits, je m'en tirai assez bien, et un beau jour je lus ceci :

Les Esprits déclarent que tu es à présent assez versé dans l'art de lire les caractères sybillins ou magiques, pour te décerner le titre de Mage. Sache que, comme Mage humain, tu n'es qu'un ignorant auprès



des Mages de l'au-delà; mais ce titre te sera utile pour te garantir des attaques des mauvais Esprits, contre lesquels tu auras pouvoir.

J'avoue que ce titre m'étonna, mais ce qui me fit plaisir, ce fut de constater que les dons et pouvoirs attachés à ce titre étaient véritables, car il me fut affirmé que je pourrais voir les Esprits à l'avenir à toutes heures du jour ou de la nuit. En effet, ce fut ce qui arriva et j'en fus enchanté !...

4° Ensuite, je reçus plusieurs grades, et mes dons furent successifs.

Je remarquai, entre autres, que maintenant j'avais toujours à mes côtés un Esprit blanc, qui ne me quittait jamais, ni le jour ni la nuit. Quand je lui parlais, je le voyais s'agiter, et allonger vers moi ses bras longs et comme recouverts par de longues manches flottantes. Au début, il me fit même un peu peur; mais, je m'y habituai vite. Jamais je n'ai pu contempler son visage, car je ne le vois que d'un côté, me faisant l'effet d'une personne habillée de blanc, et se tenant près de moi, un peu en arrière de mon travers.

Cet être connaît mes pensées, car, pour le vérifier, je n'ai qu'à penser qu'il s'approche plus près et remue, pour que je le voie accomplir ces mouvements. Il est sans doute mon génie personnel, et en ce moment je viens de l'apercevoir se remuant à ma droite.

Il faut aussi noter que, depuis que j'écris ce récit, il est comme ponctué par de petits craquements discrets, qui me prouvent que des êtres occultes se préoccupent de tous mes actes. Mais je ne puis savoir si les nombreux craquements dans les meubles sont produits par mon génie ou par d'autres aériens.

Bien souvent, en outre, malgré le poids de mon corps, ma chaise est déplacée par ces êtres mystérieux.

La chaîne est maintenant solidement rivée. Les Esprits n'ont plus besoin de se gêner désormais; en conséquence ils vont faire sentir à leur esclave leur supériorité et leur tyrannie et donner libre cours à leurs instincts dépravés de moquerie, de dureté et de violence...

5° C'est après ce qui précède que commence la série de farces et mystifications qui transformèrent ce commerce avec les Esprits en



d'amères déceptions, que je qualifierai même de *désespérantes*. Tant qu'il ne s'était agi que de promettre, il fallait laisser aux Esprits le temps de l'exécution, et je ne pouvais les taxer de mensonge, avant que j'aie pu constater combien les mortels doivent être prudents et défiants, avant d'accorder foi aux promesses des aériens.

Il faut que je dise de suite, à cause de l'importance de ces faits, que, parmi les Esprits qui communiquèrent avec moi, un certain nombre se donnèrent pour des amis ou amies décédés, et aussi comme étant mon père, ma mère, mon frère, mon oncle l'amiral, etc... Je reçus, en cette circonstance, les preuves que les spirites admettent comme suffisantes en pareil cas. Combien je fus heureux de reconnaître que la survivance était une réalité! et, à la suite de certaines communications de mes chers parents, je fus si ému que je pleurais à chaudes larmes comme un petit enfant.

Hélas! tout cela devait être de courte durée, et toutes sortes d'autres preuves me laissèrent dans une telle perplexité, que je crus pouvoir affirmer que les Esprits prenaient n'importe quel nom, et qu'ils connaissaient assez bien le passé des mortels défunts pour nous donner toutes les preuves que nous désirions.

Mais ce furent surtout la manière fantastique dont les aériens me traitaient, leurs caprices et leurs mensonges inexplicables, qui me firent supposer que je n'avais affaire qu'à des Êtres occultes mystificateurs.

Un pareil aveu, fait par quelqu'un d'aussi bien renseigné, est d'une grande importance, relativement au peu de consistance de toutes les affirmations et soi-disant preuves données par les spirites, au sujet de l'identité des Esprits.

6° Je suis obligé de revenir en arrière pour m'expliquer en des pages aussi courtes. En effet, à l'époque où je reçus le titre de Mage, j'étais en rapport avec deux groupes d'Esprits opposés : ceux qui s'intitulaient les Mages du Seigneur, et les Mages de Satan. J'avais dû choisir entre l'un de ces titres, et naturellement je choisis celui de Mage du Seigneur.

Feu mon père, qui surveillait toutes ces opérations, et me servait de guide, *soi-disant*, à ce moment, me dit : « Très bien, mon enfant, tu as bien fait, car si tu avais choisi celui de Mage de Satan, tu serais



devenu Sorcier, au lieu de Magicien d'Hermès, ce qui ne mène à rien de bon. Crois-moi, reste toujours serviteur dévoué de Dieu, et tu n'auras pas à t'en repentir... »

Je dois ajouter que l'un de mes Esprits s'était mis en tête de m'éclairer sur tous les devoirs que ce titre de Mage m'imposait. L'énigme du Mage, qui est fort belle, me donnait par écrit les devoirs fondamentaux du mortel nommé Mage.

Toujours la même tactique de la part des Esprits de mensonge! Pour mieux cacher leur jeu, ils se font passer pour des Anges de lumière, et, afin de réussir plus sûrement, ils affirment, avec un grand accent de sincérité, qu'à côté d'eux il existe des Anges de ténèbres.

En admettant que tout cela fût une simple mystification, faite avec gravité, je fis cette réflexion logique, que puisque ces devoirs, était-il dit, étaient restés les mêmes qu'il y a quatre mille ans, ils pouvaient aussi bien avoir été révélés à Hermès Toth, ainsi que les Esprits me l'affirmèrent. Cette manière d'agir fut pour moi un trait de lumière, dont j'ai tiré parti, car j'ai pu en conclure que les anciens et les premiers mages avaient pu recevoir comme moi, et de la même façon, par la géomancie égyptienne ou chaldéenne, des révélations, regardées à tort comme divines.

Dès lors, j'avais le droit de supposer que d'autres humains, et fondateurs de religions, avaient parfaitement pu recevoir, des Puissances occultes, des révélations d'un ordre élevé, qui servaient de bases, et constituaient les dogmes des premières croyances monothéistes.

Cette observation, sous un certain rapport, ne manque pas d'à-propos.

En laissant de côté l'allusion indirecte qu'elle peut contenir relativement à l'origine de la vraie religion, l'application que l'on peut en faire, par rapport à toutes les fausses religions et à tous les cultes païens, est très fondée.

Beaucoup de ceux qui dissertent à perte de vue sur l'histoire et l'origine des religions s'obstinent à ne vouloir reconnaître que des causes naturelles : traditions primitives défigurées, matérialisation des sentiments, divinisation des



passions, etc., et ils omettent systématiquement l'agent principal — nous dirions presque : le facteur essentiel — qui suffit à lui seul à expliquer l'introduction sur la terre des cultes les plus grossiers et les plus monstrueux, et sans lequel une foule de côtés demeureront toujours obscurs et même absolument incompréhensibles.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire du passé, on trouve la trace des relations des démons avec les hommes, d'où sortirent ces cultes aux mystères de boue, de débauche et de sang.

Quoique les anciens Pères professent généralement que l'idolâtrie n'a pas régné sur la terre avant le déluge, néanmoins ils admettent que Caïn et ses descendants eurent commerce avec les démons et se livrèrent à toutes les pratiques de la magie. D'après eux, les secrets de cette science infernale furent conservés par Cham et ses enfants, qui s'efforcèrent de se dédommager de la perte de la bénédiction paternelle et divine, en cherchant à obtenir communication des pouvoirs des démons.

Plus tard, et à la suite de très nombreuses visions, en appliquant les mêmes principes, j'avais également le droit de supposer que d'autres humains avaient eu des visions analogues aux miennes, et que cela justifiait les ressemblances que je constatais dans les représentations d'Esprits, de démons aux ailes de chauves-souris, d'animaux fantastiques, etc., et tels que j'en avais aperçu dans mes diverses visions. Comme, à toutes époques, les humains eurent des visions, cela prouverait que leur imagination seule n'était pas l'auteur des figures cabalistiques représentant des scènes de l'occulte, et des personnages que nous supposions imaginaires.

Cette remarque est digne d'être retenue. Elle fait comprendre que les représentations de la sculpture symbolique dans l'ornementation des cathédrales au moyen âge, de même que celles des tableaux et des vitraux, étaient loin d'être des inventions créées de toutes pièces par des imaginations naïves et grossières. Les modèles en avaient été fournis, avec leurs formes fantastiques ou grotesques, dans des visions



diaboliques, dont les Pères du désert, ou des Saints à toutes les époques, ou encore des possédés, avaient laissé des descriptions.

... J'ai tiré encore de ces faits la preuve que les humains étaient ou pouvaient être gouvernés par les Esprits, d'une manière occulte ou sans que nous nous en doutions, par simple suggestion...

Nouvelle constatation qui a son prix, et dont il convient de prendre acte.

7° Je reviens aux deux groupes d'Esprits de mentalité si opposée. Qu'on ne se hâte pas de critiquer, car je ne suis que le sincère narrateur de ce qui s'est passé.

Je me trouvais donc entre l'enclume et le marteau, d'après ce procédé; car, il arriva que certains Esprits aériens mauvais prétendirent avoir des droits sur ma personne, par mes pactes, tandis que les Mages du Seigneur affirmaient le contraire, disant que j'étais avec eux par mon titre de Mage du Seigneur. De telle sorte que, quand je commettais tel acte, j'étais toujours en désaccord avec l'un des deux groupes opposés. C'était là une invention diabolique, permettant de mêler du fiel en tout et de me mystifier facilement, car ces Esprits n'étaient jamais d'accord, naturellement.

L'un des Esprits du mauvais groupe avait pris le nom de Satan, et cet Esprit en avait pris le genre. Il était assez brutal et grossier dans ses communications et procédés. En outre, par un phénomène singulier, il me semblait souvent l'entendre, par la voix intérieure, et j'arrivais à distinguer dans les tons des nuances curieuses.

Ces deux groupes me déclaraient que leur but était de m'accaparer à leur profit, et Satan écrivait même : « Tu me plais, je t'aime et te le prouverai. C'est moi qui gouverne la terre, par les passions des humains, et tu as tout à gagner en m'écoutant et en m'obéissant. » Le lecteur doit maintenant comprendre ce nouveau jeu, et dans quelles situations terribles et embarrassantes je me trouvais.

Ce n'est pas tout, je remarquai vite que le groupe dit satanique se moquait de tout, n'avait aucune vergogne, mentait atrocement, et n'avait aucun respect pour les Mages du Seigneur.

Ce fut surtout ce dernier point qui me fit supposer que tout cela



pouvait bien n'être qu'une comédie, et qu'en réalité, au fond, ces Esprits soi-disant ennemis devaient être d'accord.

Ce qui contribua enfin à confirmer mon opinion, c'est que je disais aux bons Esprits : « Puisque vous prétendez que vous êtes mes maîtres réels, et que je dois ne suivre que vos conseils, eh bien! soyez assez aimables pour me donner quelques indices, quelques marques de votre pouvoir et surtout de votre bienveillance à mon égard, et je vous jure que je n'aurai foi qu'en vous. »

Mais tous mes raisonnements furent inutiles! Mis au pied du mur, jamais je ne pus obtenir, ni d'un groupe, ni de l'autre, la plus petite marque de bienveillance, ni le moindre indice qu'en faisant tel acte, j'étais dans la bonne ou mauvaise voie.

Je disais aussi à mes parents et amis : « Il me paraît impossible que *tous, vous soyez de mauvais Esprits*, et que pas un seul parmi vous ne soit capable de me donner les preuves logiques que je réclame, et qui sont un minimum d'exigence. »

Cette manière peu correcte de me traiter de la part de mes chers parents et amis, augmentait ma perplexité, et je m'écriais : « Non, non, il n'est pas possible que je sois en rapport avec les âmes de mes parents qui m'aimaient tant, ni avec mes amis, car ils ne me mentiraient pas et ne me tromperaient pas ainsi!... »

Récapitulons un peu maintenant la somme des gains et profits que ce pauvre comte a retirés de son commerce avec les mauvais Esprits, et pour lesquels il a aliéné sa liberté et vendu son âme :

D'une part, on lui a procuré des visions, des apparitions, des spectacles extraordinaires et fantastiques, qu'il ne demandait pas. D'autre part, il n'a rien reçu de ce qu'il demandait ou attendait. De là, que de tristesses, que d'amertumes, surtout lorsqu'il s'aperçoit qu'il est indignement mystifié!...

Piètre rançon pour la vente de son âme!

Il semble qu'à la suite d'expériences aussi décevantes, il aurait dû, à tout prix, essayer de rompre les liens qui le tenaient à la merci de pareils bourreaux; mais ces liens étaient devenus des chaînes solides, sa force de résistance s'était émoussée, en même temps que l'obnubilation de son intelligence était devenue d'épaisses et profondes ténèbres.



D'ailleurs, pour le retenir sous leur joug, et appesantir même celui-ci tous les jours davantage, les Esprits continuaient à lui servir de temps en temps des plaisirs des sens plus ou moins factices, ou même — comme nous allons le voir bientôt — des voluptés charnelles frelatées, qui, pour un homme instruit et intelligent comme il l'était, n'auraient dû être qu'un bien mince dédommagement.

Ces Esprits ne poursuivaient évidemment qu'un but, celui d'obscurcir et de matérialiser son intelligence de plus en plus, en enchevêtrant dans leurs communications les erreurs subtiles, les conceptions bizarres, les hypothèses gigantesques et les doutes les plus perfides, de façon qu'il en arrivât à ne plus pouvoir distinguer le vrai du faux, et même à accepter comme raisonnables les conceptions les plus fantastiques et les monstruosités les plus étranges.

En attendant, ils lui faisaient comprendre qu'il ne devait plus désormais s'attendre à être le maître chez lui.

8° Pendant tous ces débuts, des phénomènes terrifiants se passaient dans ma chambre à coucher. Les Esprits semblaient y faire un sabbat infernal. Le plafond tremblait, ainsi que le lustre, pendant que j'entendais, de mon lit, comme des rondes que des êtres nu-pieds auraient dansées sur le parquet de ma chambre. En outre, les meubles craquaient, des coups formidables éclataient de toutes parts et sur les bois de mon lit.

Pour augmenter ma frayeur, je sentais des êtres invisibles se promenant sur mon corps, et surtout sur mes jambes, à travers mes couvertures. Ma tête était caressée ou mes cheveux tripotés. D'autres fois on me berçait lentement la tête comme pour m'endormir, mais on comprendra que le sommeil ne pouvait venir dans de pareilles conditions, car, je l'avoue, j'avais peur... Enfin, des apparitions très nettes se produisaient, et, un peu plus tard, je les examinais, étant bien éveillé, afin d'en inscrire les détails dans mon journal.

Les Esprits m'avaient dit qu'il me fallait voir tout cela, afin d'étudier ces phénomènes, et subir toutes sortes d'épreuves, afin d'arriver à devenir un grand maître initié en occulte.

Je prenais patience, mais je leur demandais toujours pourquoi ils me trompaient et cherchaient à m'effrayer autant.



« C'est afin de t'aguerrir, car un Mage doit tout voir et ne rien craindre. »

Je leur disais encore : « Vous dites que les humains sont des ignorants, et je le reconnais. Mais pourquoi augmenter encore les difficultés d'interpréter les phénomènes, en mę mentant, à moi, que vous voulez initier et qui ai déjà tant de peine à comprendre. » *Sur ce point, je n'ai jamais pu obtenir de réponse.*

Mais au milieu de toutes mes mystifications, mes maîtres me faisaient des merveilles, qui relevaient mon courage, quand j'étais découragé. Ils me disaient par exemple : Nous allons baisser le gaz, ce qui avait lieu. Compte jusqu'à dix et le gaz se relèvera. Je comptais et le gaz reprenait son éclat...

Voilà vraiment qui s'appelle se contenter de peu !

Mes Esprits ne cessaient de me faire jurer d'être discret et de ne rien raconter de ma vie intime.

S'il m'arrivait de commencer une histoire indiscrète à table, j'entendais des coups discrets se produire sur moi ou dans la table. Si je poursuivais quand même, j'étais touché ou pincé. Une fois même, ayant continué, mon oreille fut pincée ou mordue au sang légèrement, et mon mouchoir fût taché de sang. C'est que ces Êtres paraissent fort exigeants, eux qui sont la fantaisie et le caprice personnifiés.

Pour m'indiquer les facultés des Esprits, ils me variaient mes séances particulières de toutes les façons. Tout en fumant mon cigare, je n'avais qu'à observer, et ensuite, je couchais mes observations sur mon journal, avec la date du jour et de l'heure.

A la fin de mon commerce, j'ai renoncé à dater et à noter les heures, car j'avais perdu ma confiance et mon premier enthousiasme.

Pour me montrer leurs connaissances parfaites en anatomie, ils me firent toutes sortes d'expériences. C'est ainsi que me mettant sur le dos sur un canapé, je laissais ma bouche entr'ouverte et molle, c'est-à-dire sans exercer aucun effort sur mes mâchoires. Tel Esprit aussitôt s'en emparait, les maniait, me faisant ouvrir ou fermer la bouche de toutes les manières. Ils me faisaient sortir la langue en grand et la roulaient. Ils retroussaient mes lèvres ou les contournaient en des positions bizarres, que jamais je n'aurais pu exécuter par ma volonté, ne sachant pas commander aux muscles nécessaires, pour obte-



nir des résultats nouveaux, auxquels je n'étais pas habitué. Ils me simulaient aussi dans la bouche la présence de corps étrangers, ou du moins me donnaient cette impression nette. J'ai fait cinquante fois toutes sortes d'expériences sur ce sujet.

On voit que ses maîtres — comme il les appelle — ne lu : enseignaient pas grand'chose. Il se bornait le plus souvent à l'éblouir, en étalant devant lui leur savoir-faire, et se gardaient bien de lui indiquer les moyens d'opérer les mêmes choses.

Après la perversion de l'esprit, voici maintenant la dépravation de la chair : sans cela, la formation du Mage n'aurait pas été complète, et la fureur de l'Ange maudit contre l'homme, être raisonnable, créé, lui aussi, à l'image de Dieu, ne serait pas assouvie!

9° Quand je fus nommé Mage, les Esprits, se disant Mages du Seigneur, me dirent : « Il est d'usage que les Mages se choisissent une compagne à leur goût, parmi les esprits aériens. Nous t'en choisissons une qui t'aime déjà, qui te rendra heureux, et te délassera de tes travaux pénibles de rédaction sur l'occulte. »

Mais, fidèles à leur système, les Mages de Satan aussitôt me firent la même proposition en termes plus clairs, et flattant davantage mes passions. « N'écoute pas ces farceurs de mauvais Esprits, répondaient les bons Mages, car ils ne te donneraient comme épouse qu'une Asmodée quelconque, peu correcte, qui pourrait abuser de toi et de ta santé. » Il faudrait encore de longues pages, pour raconter cette histoire inouïe de mon mariage avec une sylphide.

J'avais naturellement choisi celle que les bons Mages me proposaient mais les autres Esprits tinrent bon. Sans tenir compte de mon choix, ils dirent que j'étais libre, en effet, et que je devrais choisir. Par conséquent, ils me mettraient en rapport avec telle autre sylphide, qui avait été jadis grande prêtresse d'Eleusis, qui m'aimait aussi et me serait fort utile pour mes travaux.

Que vouliez-vous que je fisse?... Très étonné de tout ce qui m'arriverait, je pensais qu'il n'y avait pas péril en la demeure, et que pour mon instruction, ainsi qu'ils le prétendaient dans les deux camps, il serait bon que je puisse me rendre compte par expérience.



Ce fut à partir de ce moment que les phénomènes les plus étranges de ma vie commencèrent à se dérouler. Après m'avoir fait refaire de nouveaux pactes, et jurer encore fidélité à ces sylphides et une discrétion à toute épreuve, sous peine de subir le sort des traîtres, je pus connaître quelques-unes des joies de ces commerces curieux avec ces êtres.

Quoique je n'aie pas peur, et que je ne craigne pas grand'chose, je resterai discret sur cette partie de mon initiation, que les Esprits appellent *les mystères*. Je me bornerai à dire que ce n'est pas un commerce analogue à ceux que le comte de Gabalis raconte dans ses Mémoires. Ce qui s'en rapproche le plus, ce sont ces récits de possession, qu'on trouve dans quelques ouvrages anciens.

On devine ce qui est voilé sous ces réticences. Messieurs les rationalistes et autres esprits forts, qui ne cessez de vouer au mépris public les prétendues inventions diaboliques du Moyen Age, allez demander au comte de Tromelin si les démons incubes ou succubes peuvent exister? et il vous répondra.

Ce qui ressort clairement aussi de tout cela, c'est qu'il avait bien conscience d'être possédé, et qu'il n'éprouvait aucunement le besoin de s'en cacher.

Malheureusement, par suite de cette lutte supposée des deux groupes d'Esprits opposés, ces êtres ont tellement mis de fiel dans ces rapports étranges, que ce qui pourrait être une joie profonde se trouve transformé en un commerce capricieux, illogique, fantastique, où le mortel devient plutôt une sorte de fantoche entre les mains de ces aériens mystérieux. J'ai passé mon temps à m'étonner de la marche peu logique des choses, et tout ce que je puis affirmer, conformément à ce qui m'avait été promis, c'est que je pourrais tirer de ces faits de profonds enseignements pour la science occulte et pour mes travaux.

Beaucoup d'opinions et de conceptions que j'ai énoncées n'ont pas d'autre source, malgré que je ne cite pas les faits en détail ; mais le lecteur comprendra combien un commerce aussi intime avec les êtres de l'au-delà, a pu m'aider pour formuler des opinions motivées sur ce que j'avais vu réellement.

La conclusion la plus importante de toutes, c'est que je reconnais aux



Esprits leurs pouvoirs draconiens sur le corps humain, et la possibilité pour eux de s'emparer de notre personne.

Cela prouve aussi cette possibilité d'être gouverné par ces êtres d'une façon occulte, sans même que nous nous en doutions.

Notre auteur a bien raison en constatant le terrible pouvoir des Esprits sur le corps humain, et, aurait-il pu ajouter, sur une grande partie des forces de la nature, de celles mêmes qui nous sont totalement inconnues.

Mais ce pouvoir sur le corps humain, les mauvais Esprits ne peuvent ordinairement l'exercer que par rapport à ceux qu'ils *possèdent*, particulièrement à la suite de pacte.

Relativement aux chrétiens, surtout s'ils sont en état de grâce, leur pouvoir est limité et souvent même annulé par la puissance des bons Anges, à la garde ou à la protection desquels ces chrétiens sont confiés.

10° J'ai remarqué que quand j'étais levé, et assis devant mon bureau, en train d'examiner des Esprits apparaissant tour à tour, ceux-ci semblaient ne pas pouvoir ou ne pas vouloir s'approcher de moi à plus de 3 ou 4 mètres de distance.

On aurait juré que j'étais entouré d'une sorte de sphère protectrice m'enveloppant de toutes parts. Je veux dire que très rarement, étant debout ou assis, les aériens sont venus me toucher ou me serrer dans leurs bras.

En revanche, quand j'étais couché, ce veto semblait disparaître, et ils s'approchaient à me toucher de toutes façons.

Bien souvent il m'arrive de dormir, avec la sensation d'être bercé, comme à bord d'un navire qui roulerait doucement, et mon corps ne pèse plus. J'entends très souvent une respiration comme si quelqu'un dormait près de moi, et je sens une main lourde qui s'appuie sur ma tête et de temps en temps me tripote les cheveux. J'ai essayé vingt fois de toucher cette main, mais à peine ai-je fait le mouvement pour atteindre ma tête que la main disparaît. Je n'y fais donc plus attention, et je dors très bien avec cette main appuyée sur ma tête, ce qui prouve qu'on s'habitue à tout...

Était-ce là une conséquence de mes pactes, je ne saurais l'affirmer, mais les Esprits le disaient : *Nous avons le droit*, etc.

Au lit, il m'est arrivé de mettre la main sur la figure d'un Esprit, afin de le repousser; et, celui-ci m'ayant mordu les doigts, on comprendra que j'aie vite retiré ma main. Mais c'était plutôt l'émotion, car les dents de l'apparition me firent l'effet de dents en cuir, et ne me firent guère mal.

J'ai vu aux Esprits des yeux de toutes sortes. J'en ai vu de très beaux noirs et veloutés, comme ceux que l'on peut rêver aux odalisques de Mahomet. J'en ai vu de sombres et terribles, d'autres dorés, ou d'un bleu céleste comme je n'en vis jamais sur terre; mais, en général, les chevelures sont cachées par des voiles divers, ou par des capuchons dont la forme et la coupe varient à l'infini.

J'ai vu des yeux d'où sortaient comme de courtes flammes, ou des rayons lumineux.

Une nuit un Esprit-femme m'apparaît, et ce fait est assez récent. Il avait les yeux lumineux, comme si des lumières éclairaient l'intérieur de sa tête. L'effet était peu gracieux, je l'avoue.

Elle me dit : « Sais-tu qui je suis, et d'où je viens? »

En voyant ces yeux éclairés, j'avais envie de répondre pour m'amuser : « Des Enfers! » Mais je répondis : « Ma foi, non. » Cet Esprit ne me donna pas d'explication et fut correct...

Encore une fois, qu'on me pardonne de ne pas insister sur ce sujet! Ceux qui sauront lire entre les lignes et qui sont initiés comprendront mieux...

Ce n'est pas du roman que j'écris, c'est de l'histoire très sincère. Les faits sont authentiques, et je ne puis me tromper que sur la manière de les interpréter. Chacun sera libre de le faire à son gré...

Sans prétendre rattacher tous ces faits à quelque loi générale, qui régirait les mauvais Esprits dans leurs rapports avec nous, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que le pouvoir des démons s'exerce surtout la nuit, ou dans l'ombre ou dans les ténèbres. — De là, le nom de *puissances de ténèbres* sous lequel le langage chrétien les désigne ordinairement.

C'est pour cela que le plus souvent, dans les séances de spiritisme, les Esprits exigent, pour leurs principales manifestations — comme les matérialisations — des conditions



spéciales d'obscurité ou de certaine lumière artificielle[1].

Mais là où il semble que leur action s'exerce plus généralement, c'est pendant le sommeil et dans les rêves. Comme une mère avisée et prévoyante, l'Eglise fait réciter tous les jours, à la tombée de la nuit, cette prière à ses prêtres et à ses lévites sacrés[2] : *Que les mauvais rêves s'éloignent, et aussi les fantômes nocturnes !*

11° Avec les serments de discrétion, que j'avais faits et répétés aux aériens, on comprendra que je ne divulgue pas toutes les merveilles que j'ai observées.

Je ne voulais pas non plus que ma vie intime transpirât au dehors, et j'avais à me méfier des racontars de mes domestiques. J'y avais aussi intérêt, car deux ou trois bonnes me quittèrent parce qu'elles avaient été effrayées de ce qu'elles avaient vu dans leur chambre.

Une fois, c'était la nommée Rose, qui accourait dans la salle à manger vers minuit et demi, une demi-heure après s'être couchée.

Elle venait de quitter sa chambre, presque en chemise, était essoufflée, et donnait des signes d'un grand effroi. Aussitôt arrivée, elle s'affala sur un siège disant : « Oh non ! je ne veux pas remonter dans ma chambre ! J'ai peur, car il y a des êtres que je n'ai pu voir. Ils m'ont touchée dans mon lit, et j'ai entendu plusieurs fois quelqu'un respirer sur mon oreiller, près de moi. »

Cette bonne n'était pas au courant de ma vie et de mes expériences, et, aussitôt, je m'efforçai de la rassurer en disant : « Allons, Rose, vous avez dû rêver, puisque vous n'avez rien vu ; tout cela, ce sont des idées que vous vous forgez, etc. » Et Rose de répondre : « Mais non, Monsieur, je vous assure que je ne dormais pas, et que je ne me suis pas trompée. » Peu après, elle quitta mon service.

D'autres fois ce furent la cuisinière Marie et la repasseuse qui, travaillant dans la salle à manger, aperçurent, toutes deux et en même temps, un fantôme blanc, à 4 heures de l'après-midi. La cuisinière fut terrifiée, mais Mme Samat sortit et vit ce fantôme gravir l'escalier qui allait au premier étage. M. B... se trouvait là aussi, et ces faits me furent racontés ensuite en détail.

1. Voir livraison du 15 septembre 1907, pages 235-238.

2. *Procul recedant somnia*
Et noctium phantasmata.
(Hymne des Complies.)

Je ne parle pas des coups et chocs qui ébranlaient les murailles et que plusieurs personnes perçurent souvent chez moi.

Si M. Tromelin ne voulait pas que sa vie fantastique transpirât au dehors, on ne comprend vraiment pas pourquoi, sans y être forcé, il a lui-même raconté tout cela en détails.

Nous n'avons pas, nous, de raisons de nous montrer plus réservé. Au contraire, nous jugeons très à propos de reproduire tous ces faits, afin de prémunir les naïfs et les innocents, qui pourraient être tentés de jouer avec le feu, c'est-à-dire avec les mauvais Esprits.

— Une fois que vous leur aurez ouvert la porte, et qu'ils seront entrés chez vous, ils seront vos maîtres absolus et tyranniques, et vous serez à leur merci et discrétion.

12° Dans ma conception, j'ai expliqué que l'homme est double, et que si l'âme est reliée et fusionnée intimement avec la chair du corps, l'Esprit était un être jouissant d'assez d'indépendance pour s'extérioriser et sortir du corps humain.

Cette conception, inexacte en soi, possède néanmoins un fonds de vérité, comme nous allons le voir.

J'ai dit aussi que l'une des causes de la médiumnité était dans la séparation ou désagrégation plus ou moins prononcée, qui pouvait s'effectuer entre l'âme ou moi conscient, et l'Esprit, *cet être qui est logé en nous* et que nous connaissons si peu, qui peut avoir une mentalité inverse de celle de l'âme.

Ce que l'on est convenu, dans le monde occultiste ou spirite, d'appeler *médiumnité* n'est autre chose, comme nous avons déjà eu occasion de le constater précédemment [1], que la possession par un Esprit (ou même par plusieurs), qui manifeste sa présence par des effets plus ou moins extraordinaires, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Cela une fois admis, il n'est plus nécessaire de recourir à

1. Voir numéro du 15 janvier, page 507.



un *double* dans l'homme — ce qui est contraire aux principes de la saine philosophie, en tant que cela détruirait l'unité de l'être humain — pour expliquer les phénomènes de bilocation ou de dislocation qui se produisent; mais il suffit d'admettre le déplacement ou l'intervention de l'Esprit *logé en nous*, dont la puissance est incomparablement supérieure à notre pouvoir, pour rendre raison des images, visions, apparences, etc., produites à distance sur les sens d'autres personnes.

Comment, sans cela, et en admettant l'extériorisation du soi-disant double, expliquer la vision par un autre de la chambre à coucher, des meubles, etc., dont il va être question plus bas... Cette chambre à coucher et ces meubles n'avaient pourtant pas de double à leur disposition, pour pouvoir s'extérioriser!

J'ai dit que certaines substances narcotiques ou stupéfiantes avaient pour effet d'annihiler l'âme et de rendre l'Esprit libre de se manifester dans ses facultés transcendantes d'Esprit éthéré.

Les manœuvres hypnotiques atteignent un but analogue. Il en est de même dans le somnambulisme, etc.

J'estime donc que, contrairement à l'homme normal, mon Esprit, depuis que je suis devenu *médium*, jouit d'une certaine liberté.

Nous réservons à plus tard, lorsqu'il sera question de ce sujet, de dire ce que nous pensons de l'action des narcotiques sur les Esprits.

En attendant, notons ce que dit ici notre auteur des manœuvres hypnotiques, en leur attribuant une corrélation avec l'intervention des Esprits, ce qui concorde absolument avec ce que nous avons exposé dans un article précédent[1].

A noter de nouveau qu'il faut entendre le terme de *médium*, ci-dessus employé, dans le sens de *possédé*, et alors ce qui est dit est vrai.

C'est ainsi que j'ai pu apparaître dix à douze fois, soit dans mon

1. Voir numéro du 15 novembre 1907 : *L'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*.



entourage, soit à Marseille, hors de chez moi; soit à Alais, à Mme E. Brot, soit au comte de G..., de Paris.

En outre, cette dernière personne, qui ne me connaît en rien, m'a donné une description parfaite de mon costume, de mes traits, de ma chambre à coucher, qui est d'une exactitude parfaite. Personne ne connaît ma chambre à Marseille, ni mon costume d'intérieur; or, il me décrit même la pendule qui est sur ma cheminée : pendule Empire à quatre colonnes, dont le bois porte des dessins divers incrustés.

Le docteur Bertrand Lauze, maire et conseiller général à Alais, m'a écrit que Mme E. Brot, mariée honorablement, était sincère et de bonne foi.

Après les explications que nous venons de donner, on trouvera sans doute notre possédé un peu naïf s'il s'est figuré avoir véritablement apparu, comme il le dit.

Bien naïve aussi est l'explosion de mauvaise humeur qui suit immédiatement, et la facilité avec laquelle il se laisse ensuite endoctriner!

Mais ce qui me vexe, c'est que, malgré que je l'aie demandé à mes Esprits, jamais je n'ai pu avoir le plaisir de voir mon double. C'est toujours la même question, celle de la logique, qui a le don de me mettre en colère. Pourquoi aux autres et pas à moi? *Ce qui m'a ennuyé le plus, c'est de ne pas avoir de dons publics.* Mes Esprits s'y sont refusés absolument, en me déclarant que le métier de médium était contraire à mon caractère, et que j'en retirerais beaucoup plus d'ennuis que d'agrément.

Il y a d'autres médiums qui ont la mission ou la faculté d'instruire par les faits matériels, là où ils sont passifs; mais mon but doit consister plutôt dans mes écrits et conceptions philosophiques, qui ne sont pas à la portée de la plupart de ces médiums publics.

Voilà la réponse des Esprits.

Bien plus, certains soirs, il m'est arrivé de me voir entouré d'Esprits. En outre, tous mes meubles craquaient, ma chaise était déplacée, et je jugeais l'occasion bonne pour essayer une séance. Aussitôt, dans ma salle à manger, ayant réuni trois personnes, je les mettais autour de la table. Hélas! à part au début, où j'eus quelques phénomènes, et à part les apparitions d'Esprits, que je suis presque



toujours seul à percevoir, les Esprits refusaient absolument de rien faire. Pas même un seul craquement. Ou plutôt, un grand coup fort, et c'était tout.

Cela me mettait dans des colères sourdes, telles que je ne cessais de m'en plaindre à mes Esprits. Je me suis tellement plaint que, pour ne pas encombrer mon journal de mes jérémiades, j'ai rempli deux cahiers à part, de ces plaintes, et de tous mes griefs contre mes Esprits. Je ne cesse de leur reprocher leurs mensonges, leurs farces, leurs mystifications, leurs promesses mal tenues, leurs tromperies, leurs ruses, etc.

J'ai rédigé un cahier de conseils aux néophytes, où je leur enseigne à se méfier et à ne rien croire en principe aux promesses que leur feront leurs Esprits, et même je les engage à ne pas chercher à se mettre en rapport avec ces Êtres, car ce commerce est plein de périls et de déceptions de toutes sortes...

Après tant de déboires et de mystifications, pourquoi ne pas commencer par prêcher lui-même d'exemple, et cesser tout commerce avec ces Esprits trompeurs?

Une fois que l'on a subi la tyrannie d'une passion violente, il est bien difficile de s'en affranchir, par le seul effort de sa raison laissée à elle-même. De même et *a fortiori*, relativement à la tyrannie du démon, une fois qu'on s'est livré à lui.

D'ailleurs celui-ci, pour l'empêcher de songer à se détacher, lui procurait de temps en temps quelques satisfactions, bien maigres assurément, mais suffisantes cependant pour le retenir sous le joug.

13° Mais ce qui ne cesse de me surprendre, c'est qu'au milieu de toutes ces farces et mystifications, mes Esprits me font des prédictions qui se réalisent, ils me donnent sur des choses cachées des indications précises, ils me donnent des séances merveilleuses, etc.

Enfin, je ne comprends rien à leur caractère. Ils me déplaceront ma chaise vingt fois dans deux heures pour s'amuser, et, si je les prie de le faire une seule fois à mon ordre, jamais ils ne le feront. J'ai beau leur dire : « *Ce n'est pas pour vous commander, mais pour obtenir de vous une marque de bienveillance : vous m'avez aigri profondément le caractère par vos manières d'agir avec moi, eh bien ! faisons la paix,*



etc. » Ils font la paix, mais ne m'accordent rien à mon ordre, que dans un certain ordre d'idées personnelles, se rapportant aux mystères secrets.

Je citerai au hasard, parmi les faits nombreux : Eugénie Fougères venait d'être assassinée à Aix-les-Bains. Ayant pris mon gros crayon et ne songeant pas à ce fait, je lus que cette victime avait été assassinée par trois personnes complices, deux hommes et une femme, et que la Giriat, dame de compagnie d'Eugénie, était la plus coupable des trois. Or, depuis cet événement, les journaux ne cessaient de représenter comme victime cette Giriat, que mes Esprits traitaient de misérable coquine.

J'ai dit cela à mon entourage deux jours après le crime. Je l'ai inscrit sur mon journal, afin de vérifier plus tard les faits. Eh bien! mes Esprits avaient raison.

Suit le récit d'une soi-disant guérison, qui ne paraît guère sérieuse, et qui semble n'avoir été qu'une simple coïncidence.

... Je pourrais multiplier ces exemples qui me mettaient dans un état d'âme inexprimable; car ces mélanges de vérités, de facultés transcendantes, de mystifications, d'enfantillages, de caprices, de haute intelligence confondaient tous mes raisonnements. A l'heure actuelle, je n'ai pu percer cette énigme, qui rend l'étude de l'occulte si pénible et si décevante, car on ne peut compter sur rien de fixe, ni même sur la logique pour raisonner et tirer des conséquences de faits antérieurs certains...

Mon pauvre comte, après avoir été encore plus ballotté, et après avoir perdu toutes vos illusions et tous vos fols espoirs, peut-être reviendrez-vous au catholicisme, religion de vos pères!... C'est lui, et lui seul, qui pourra vous donner la lumière et la vraie liberté, c'est lui qui dissipera vos doutes, qui vous éclairera sur le seul et unique but de la vie, et qui vous donnera le moyen de l'atteindre. En attendant, laissez-moi vous le dire, vous continuerez à flotter comme une épave sur une mer agitée par la tempête.

L'auteur commence ensuite à exposer sa théorie sur la composition de l'être humain ; et, comme il reconnaît en lui,



en plus de son âme, un Esprit, qu'il appelle aussi *mansprit* (et que nous appelons, nous, dans la circonstance présente, un *démon possesseur*), il en conclut, en généralisant, que tous les hommes sont de même ainsi composés, ce qui est une erreur reposant sur le vice de son argumentation, qui lui a fait conclure du particulier au général.

15° Quand je vois des physiologistes, des biologistes, psychologues officiels, essayer de raisonner sur les questions qu'ils étudient, je ne puis m'empêcher de les plaindre de leur tâche ingrate, car ils négligent absolument, dans l'Être humain, l'Esprit (ou les Êtres éthérés, selon les théories), qui est le facteur le plus important dans les phénomènes psychiques.

Il faut bien que ces matérialistes sachent que la partie matérielle de notre corps n'est que l'ensemble des organes à la disposition de l'âme et de l'Esprit, pour produire justement les phénomènes qu'ils étudient en vain, car ils négligent les causes profondes. Jamais, la matière, même vivante, n'a été et ne sera capable d'engendrer la plus petite pensée. La vie et la pensée sont inséparables; mais de ce que la matière prend telle apparence, que nous appelons la matière vivante, cela ne prouve pas que cette matière ait la faculté de produire des pensées et de raisonner. La difficulté est également considérable, même pour un médium instruit, qui peut analyser son Esprit, au moyen de son âme (moi conscient), et qui observe les actes de son *mansprit* (Esprit personnel d'un homme vivant).

Comme on le sait, je suis médium écrivant et dessinateur d'un genre spécial, qui m'est propre et que j'ai inventé. J'essaierai néanmoins de tirer de mes travaux quelques conclusions. J'estime d'abord que si j'exécute un acte intelligent sans le secours de mon âme, c'est-à-dire de ma conscience, de mon moi conscient, cet acte est accompli par mon autre être intelligent, *logé en moi*, qui est mon mansprit.

Chez l'être normal, ces deux êtres éthérés, âme et mansprit, agissent toujours de concert entre eux, ou avec leur aide réciproque.

a) Par exemple, au moyen de mon crayon de un centimètre de diamètre, posé à plat sur ce papier, je trace un large trait en deux secondes. J'examine ce trait et je le trouve rempli de figures, de caractères écrits, et de groupes variés de petits personnages. Comme j'apprécie qu'il faudrait à un graveur un temps considérable pour pro-



duire ce travail que mon mansprit a exécuté sans effort en deux secondes, j'ai le droit de conclure que cet Être pense avec une rapidité inouïe, puisqu'il a pu combiner en un temps aussi court tous ces prodigieux tracés.

b) Je laisse errer mon crayon au hasard sur une large feuille de papier blanc comme celle-ci. Je remarque que mon mansprit a exécuté une planche de dessins bizarres, où les personnages ont toutes sortes de dimensions. Il y en a de grands, de petits, se croisant en tous sens: les uns les jambes en bas, d'autres en l'air. Enfin les groupes se croisent dans un ordre non apparent pour un mortel, qui n'y voit que le désordre. J'en conclus que mon Esprit a une foule d'idées de dessins variés, mais qu'il a exécuté une œuvre qui n'est pas coordonnée au point de vue humain.

c) J'apporte à une autre œuvre le concours de mon âme ou de ma conscience qui raisonne, et je recommence à barbouiller une autre feuille de papier. Mais, par moment, je m'arrête, j'entrevois un plan, une idée me vient. J'ai entrevu une scène de sabbat, par exemple.

Eh bien! je vais me servir à présent de tous les documents que mon mansprit me sert. Je vais les coordonner; je repousserai les dessins et groupes qui ne cadrent plus avec mon idée, en effaçant ce qui me gêne.

Mon mansprit, qui connaît ma pensée et l'a saisie, va m'aider de son côté, et, l'un aidant l'autre, je pourrai de cette façon accomplir une œuvre coordonnée, et que les humains pourront comprendre et apprécier.

Cette page est fort importante, car elle est l'image du mécanisme de la pensée de notre Être psychique, qui est *double* et se compose de l'âme et de l'Esprit.

C'est ici surtout et dans le paragraphe suivant, que se fait sentir le vice de généralisation, que nous avons signalé plus haut.

De ce qui précède, je conclus que notre Esprit est la source de nos pensées, et que l'âme raisonne, en acceptant les pensées qui lui viennent de son Esprit, ou en les repoussant, selon que leur suite est correcte, coordonnée, et permet à l'âme de dire ce qu'elle veut, ou d'arriver à déduire de la suite des pensées des raisonnements logiques.



L'homme perplexe ou d'un caractère hésitant sera celui qui a de la peine à effectuer cette suite d'opérations de la pensée. Ce sera encore celui chez lequel l'âme et l'Esprit ne seront pas d'accord ; car, ne l'oublions pas, ces êtres, âme et mansprit, ont leur personnalité psychique très distincte...

17° Ce qui rend ces études très difficiles, c'est que souvent tout est modifié par l'intervention des êtres occultes, complètement étrangers à notre personnalité. Lorsque, par exemple, avec de grands médiums, comme Home ou Eusapia Paladino, il se produit un phénomène, comment reconnaître la part de leur mansprit et celle des Esprits extérieurs ?...

Comme nous avons eu l'occasion de le dire précédemment, *qui dit médium dit possédé par un Esprit ou par plusieurs.* Ce qui fait que certains médiums font des choses plus extraordinaires que d'autres, c'est que l'Esprit qui les possède est plus fort et plus puissant que ceux des autres.

Les choses ainsi comprises, il n'y a pas lieu de s'occuper de la part qui doit être attribuée au soi-disant mansprit ou aux Esprits extérieurs : cela revient toujours au même.

18° Je reviens à mes dessins semi-médianiques. Pendant deux ou trois ans, j'ai été obsédé par ces recherches que j'effectuais en dessinant, sans me rendre compte que c'étaient les Esprits qui, déjà, me forçaient à ce travail, consistant surtout à lire cette écriture magique, si difficile à déchiffrer.

Comme je l'ai expliqué, ce ne fut que quand je fus devenu assez exercé pour la lire, que les Esprits se manifestèrent par pactes, coups et craquements. On connaît la suite...

J'ai appelé art occulte cette collection très étrange. On pourrait y ajouter le mot satanique, car les scènes dessinées sont plutôt infernales, et ne pourraient pas être mises entre les mains des jeunes filles...

Ce qu'il y a de très remarquable dans ces créations, c'est que tout y est dessiné au moyen de petits personnages qui forment les ombres des sujets. De telle sorte que, dans un dessin, il y a des centaines de petits tableaux qui ne peuvent se voir qu'à la loupe : c'est tout un monde, car les détails que le public ne voit pas sont encore plus remar-



quables que le grand sujet. Tous ces petits groupes et petits sujets représentent des scènes de l'au-delà, et les formes innombrables des Esprits de tous genres qui peuplent le monde occulte...

20° J'ai dit que mes dessins étaient semi-médianiques, parce que j'y fais entrer aujourd'hui une part de mon moi conscient, dans le choix des personnages que je choisis et conserve pour exécuter l'une de mes œuvres. Mais il y a des cas où les têtes de tel de mes personnages sont entièrement dessinées par mes Esprits dessinateurs, quels qu'ils soient.

Je vais ici résumer l'un de ces cas, qui se trouve raconté par M. Cals, professeur de sciences à Carcassonne, et inséré dans le numéro de la *Revue du spiritisme*, du mois de février 1906, dirigée par M. Gabriel Delanne. Le professeur sceptique m'écrivit pour me demander des preuves nettes de l'intervention de forces ou d'êtres intelligents en dehors de notre conscience. Il me donnait son adresse pour tout renseignement. Je lui répondis spontanément, lui annonçant que le 1er décembre 1905, il devait se présenter pour être membre de telle société, et engager ainsi sa parole et sa vie, et qu'il ne s'agissait pas de mariage. Je lui dis aussi qu'il luttait en ce moment pour échapper au service militaire qui le menaçait à très bref délai, et, en effet, il se préparait à passer des examens pour entrer dans ce but dans l'administration. Je lui prédis qu'il serait refusé à ses examens.

Enfin, je lui indiquais d'autres faits d'ordre intime absolument inconnus de moi, et qu'il m'était impossible de connaître. Comme il le déclara lui-même, il fut stupéfait, car tout cela était exact.

Mais le plus curieux est le fait suivant. Je lui avais parlé de mon système de géomancie et de découverte, ainsi que des moyens que j'avais employés pour lui faire ces révélations. J'y ajoutais un aperçu de ma méthode pour dessiner.

Voulant lui donner un échantillon de mon procédé, au bas de la lettre, je frottai mon crayon au hasard, me promettant de corriger au besoin, *ne sachant* pas ce que j'allais dessiner.

Je fis ainsi quatre personnages, deux enfants, une dame de quarante ans et une vieille dame.

Dans cette exécution, je n'ai été que le manœuvre, apportant la matière noire à la surface du papier. — Mais quel est l'Esprit qui a opéré le tracé des portraits? Est-ce mon mansprit qui s'est extériorisé, ou bien est-ce un Esprit étranger?...



Or, chose étrange, M. Cals, étonné et bien convaincu de mes facultés, m'écrivit que j'avais dessiné les portraits des deux enfants dont il avait été précepteur une année auparavant, et que la famille représentée était les quatre derniers membres survivants de la famille Thomas, de l'Hérault, où il avait vécu comme précepteur de ces deux enfants. Quel est l'Esprit qui est allé au loin se renseigner ?

J'avoue que je fus moi-même aussi étonné que lui ; mes Esprits s'étant contentés de me dire que ces portraits intéresseraient beaucoup M. Cals.

Si notre existence devait se terminer ici-bas, et si nous n'avions pas à rendre compte un jour de toutes nos actions à Celui qui nous a donné l'être, et qui les jugera d'après la conformité qu'elles auront avec la règle que lui-même a posée, il pourrait être agréable de chercher à se procurer en ce monde le plus de pouvoirs extraordinaires ou de voluptés possible. Mais.... c'est une bien mince satisfaction d'en jouir pendant quelques années à peine, si nous devons ensuite le payer, chèrement, pendant toute l'éternité!..

D'ailleurs la contre-partie ne se faisait pas attendre, et ne permettait pas de savourer longuement le plaisir.

21° Mais si j'obtiens des réussites qui me consolent un peu, et me donnent du courage, combien j'éprouve de souffrances morales, de croire que mes Esprits passent leur temps à se moquer de moi !

Il m'est impossible d'arriver à comprendre le caractère de ces êtres capricieux qui agissent quand vous ne demandez rien, et qui refusent d'agir quand vous les suppliez de le faire, pour montrer leur bienveillance. Jamais je n'ai pu raisonner avec eux, car ils ne tiennent, en ce qui me concerne, aucun compte de mes raisonnements. Que je crie, que je prie, que je me fâche, que je me lamente, rien n'y fait. On jurerait des êtres ataraxiques, poursuivant leur but, celui de m'initier, sans tenir aucun compte de mes réclamations. Pendant que j'écris ces phrases, des coups discrets les scandent une à une, comme si elles m'étaient dictées, ou qu'un auditeur ou lecteur dirait à chaque membre de phrase : « Bien, bien, bien, etc. » Je ne suis donc jamais seul, et je puis affirmer que, par tous ces signes extérieurs, j'ai l'impression très

nette que des êtres invisibles vivent autour de moi, et s'occupent de tous mes actes...

23° Je terminerai cette introduction, en disant encore quelques mots des Esprits. C'est le sujet que je connais le mieux, car, tous les jours, je les vois et les étudie.

Etant donné le mode d'initiation que les Esprits, mes maîtres, ont employé, je suis obligé de supposer que toutes les scènes qu'ils m'ont fait voir avaient pour but mon instruction.

Ou le monde occulte n'existe pas, ou les Esprits existent. Or, après toutes les preuves que j'ai obtenues sans les chercher, il m'est impossible de nier que nous soyons entourés d'êtres invisibles qui ont sur les humains et la marche de l'humanité une énorme influence...

Si donc ce monde existe, il faudra supposer que ces êtres intelligents vivent en société d'une façon analogue à la nôtre, malgré qu'elle puisse différer énormément. Mais ils doivent avoir des occupations nombreuses.

J'ai montré que les Esprits, malgré leur état éthéré, pouvaient être entre eux aussi solides que nous le sommes, nous mortels, les uns par rapport aux autres.

Un Esprit ignorant qui traverse nos corps et nos maisons, comme s'ils étaient formés de gaz, serait aussi fondé que nous à déclarer que nous sommes des illusions, ou tout au moins des êtres fluidiques et peu résistants.

Rappelons-nous que nous ne pouvons juger les phénomènes que nous percevons, que d'après nos pauvres facultés, et la nature et la qualité de nos sens et organes de toutes sortes que nous possédons. Nous sommes donc mal placés pour juger un monde et des êtres que les médiums clairvoyants seuls peuvent percevoir.

N'oublions pas non plus que nos passions ont leur source dans la nature et la qualité des matériaux qui composent le corps de chair des êtres. Que cette chair soit éthérée ou matérielle, la loi est la même. Les Esprits ont des corps et des organes analogues à ceux des êtres matériels. Ils doivent se nourrir de substances éthérées, comme nous nous nourrissons d'aliments matériels.

L'auteur serait bien embarrassé pour prouver une pareille assertion, que les Esprits ont des corps, qui est en contradiction avec l'expérience de tous les peuples et de tous les siècles.



Que les Esprits prennent des *apparences* de corps dans leurs relations avec les hommes, c'est indubitable; mais que ces corps soient réels, matériels, c'est ce que l'on ne saurait admettre, sans se heurter à une foule de difficultés inextricables.

C'est ainsi que l'archange Raphaël, au moment de remonter au ciel, disait à Tobie[1] : *Je paraissais manger et boire avec vous, mais la nourriture et la boisson dont je fais usage ne peuvent être vues par les hommes.*

Les Esprits m'ont fait assister à toutes sortes de scènes et spectacles de la vie du monde occulte, et j'en rapporte beaucoup dans mes Mémoires. De toutes façons, il me paraît certain que le choix des tableaux de la vie intérieure et intime des Esprits était voulu par mes maîtres dirigeant mon initiation. — Cela expliquerait leur variété extraordinaire.

Avec quel genre d'Esprits suis-je en rapport? Au début, j'ai cru le savoir; mais plus j'avançais et plus ce point devenait obscur pour moi. Cette recherche vérifiait encore cette vérité que les mortels sont des ignorants, et, plus nous travaillons, plus nous fouillons le fond des choses, et plus nous remarquons que nous ne savons rien.

En dehors des sciences exactes et mathématiques, je puis affirmer que tout notre savoir se borne à définir les choses et les phénomènes, et à essayer de notre mieux l'énumération de la suite des phénomènes étudiés.

Cette constatation, une fois faite, aurait dû mettre en défiance un homme intelligent et conséquent avec lui-même contre le rejet de la doctrine de l'Église catholique sur les Esprits bons et mauvais, qui, elle, est si raisonnable et si satisfaisante pour l'esprit. Ce n'est pas sur des à peu près, des peut-être, des propos tenus par des êtres que l'on reconnaît être des fourbes et des mystificateurs qu'elle repose, mais sur un ensemble de preuves admirablement liées les unes aux autres, et tirées soit des évangiles, soit des enseignements de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Église sans excep-

1. Tob., XII, 19.



tion, c'est-à-dire des premiers génies de l'humanité, corroborées par les miracles des saints sans interruption, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à notre époque.

Mon opinion est que je suis en rapport avec un groupe d'Esprits, qui est fort complexe. Ils paraissent assez nombreux. Les uns sont fort sages, très intellectuels et amis des sciences. Je le sens aux craquements, lorsque j'entame mes recherches astronomiques et sur la cosmogonie de notre système solaire. Je comprends que *ça leur plaît.* Les autres sont des Esprits d'amour, du sexe féminin : êtres étranges, et sur lesquels je suis resté fort perplexe. Je l'ai dit, il m'a été impossible d'analyser aucun caractère d'Esprit.

Connaître leur mentalité à fond est un problème insoluble. Ce sont des aériens d'apparence futile, et qui peuvent devenir très dangereux. Ils paraissent d'un caractère passionné et jaloux, et cependant on ne peut acquérir des preuves certaines de leur affection. Aiment-ils les humains, ou se moquent-ils d'eux ? Bien malin celui qui trouvera la vérité !

Dans une grande initiation par les maîtres de l'au-delà, ces sylphides semblent destinées à créer à l'initié une distraction de ses travaux ; mais il se mêle tellement de malices dans ces rapports, que votre plaisir est altéré par ces doutes qui vous empêchent de les adorer. Peut-être est-ce exprès, afin que le néophyte ne se mette pas martel en tête ? C'est du moins ce que j'ai cru comprendre, au milieu de faits inexplicables.

Il y a enfin les êtres sataniques. Je suppose que celui qui avait osé prendre le nom de Satan devait appartenir à un groupe de démons.

La conclusion que nous tirons de toute cette étrange confession, c'est qu'il est souverainement triste de voir une belle intelligence s'être fourvoyée en pareille compagnie, et s'être abandonnée sans réserve aux caprices et fantaisies de pareils maîtres.

Nous examinerons peut-être un jour, au moins dans les parties essentielles, les élucubrations de ces Esprits mystificateurs promulguées par leur pauvre esclave.

S. Michel.



L'OCCULTISME " OBJECTIF " EST-IL PROUVÉ PAR LES PLAQUES DE M. BARADUC?

L'occultisme est en train de subir une petite crise « scientifique ».

C'est, tout d'abord, le Dr Grasset, dont l'autorité est grande, qui nous déclare, dans son nouveau livre : *L'Occultisme hier et aujourd'hui*, que les phénomènes occultes ne sont point scientifiques.

Le Dr Grasset a raison ; mais il faut s'entendre.

Si par « scientifique » il faut entendre — et cela est la note essentielle du mot *scientifique* — un fait qui a été non seulement *constaté*, une fois en passant, non seulement *vérifié* par un ensemble de preuves et de contre-expériences, mais *encore* et *surtout* un phénomène qui se reproduit *toujours*, étant posés les mêmes circonstances et les mêmes éléments de causalité, il est certain que le docteur est dans le vrai en affirmant que les phénomènes occultes ne sont pas *scientifiques ;* l'instabilité des hypothèses vient justement de l'inconséquence des phénomènes.

Donc, les faits *occultes* ne sont pas *scientifiques*. En sont-ils moins *réels* pour cela ? — C'est une autre affaire. — Nous n'avons jamais cessé, et nous ne cesserons jamais de montrer l'inconstance et les caprices de la *vis occulta* ; et par là se recommande, à première vue, la thèse catholique qui attribue certains phénomènes aux *esprits maudits*. D'un seul coup, on explique comment les faits peuvent être *réels*, sans relever des lois stables et fixes sur lesquelles repose toute science.



Avec M. Jules Bois, on nie l'objectivité des forces *occultes*. C'est la ruine des forces astrales, celles que M. Baraduc va chercher dans le *plan cosmique supérieur*, et que la lunette astronomique de M. Barnard *semble* découvrir sous forme de *nébuleuses*. L'auteur de la *Force curatrice à Lourdes*, après avoir posé cette analogie à la page 18, l'affirme encore page 38 : « Les clichés impressionnés à Lourdes ont une analogie avec les photographies de nébuleuses du professeur Barnard. »

Je serais curieux de savoir ce que M. Jules Bois pense des *plaques* du Dr Baraduc, au point de vue de leur *objectivité d'origine*.

En attendant, cherchons à en comprendre le mystère, car nous n'avons pas seulement pour devoir d'attaquer la contrefaçon diabolique du *vrai surnaturel*, mais encore sa contrefaçon *humaine*.

∴

Peu de temps après que l'*Iconographie de l'invisible* eut paru, j'écrivais ces lignes, que motivait la savante réfutation que venait de lui opposer le Dr Guébhard :

« Les partisans de ces doctrines extravagantes devenaient légion, quand un homme de science, M. A. Guébhard, se présenta au public savant, le sourire aux lèvres, et les mains pleines d'épreuves en tout semblables à celles que collectionne le Dr Baraduc (à part quelques-unes par trop spiritiques), et il tua l'enthousiasme par ces simples mots : « Messieurs, agitez vos cuvettes !... »

« La déconvenue fut vive dans le camp des occultistes, d'autant que le Dr Guébhard, dans une série de brochures, compléta ses révélations.

« La position scientifique de M. Baraduc est actuellement fort pénible. »

L'écho de cette désillusion se fit sentir au sein de la *Société des études psychiques*, alors en pleine activité. On y compara les épreuves du Dr Guébhard avec celles qu'apporta le Dr Encausse, autrement dit Papus, et cet ami de Baraduc constata que cette histoire devait servir à rendre les *savants plus prudents* dans *leurs affirmations*.



Depuis, le Dr Baraduc a retrouvé son assurance. Il nous présente actuellement le *graphique*, en attendant, sans doute, la signature authentique de la Trinité tout entière.

.:.

Je commence par vous dire que je ne ressens aucune antipathie pour les corps radiants. Tant de mystères d'ordre physique nous entourent qu'il est difficile de fixer des limites aux découvertes.

Quoi de plus étonnant que ces rayons X qui s'échappent de l'endroit où les rayons cathodiques viennent frapper le verre de l'ampoule, et cheminent invisibles à travers les corps !

Qui se doutait, avant l'expérience de M. Henri Becquerel, que les corps simplement *fluorescents* émettaient des rayons invisibles analogues aux rayons X? — Ce fut la découverte des corps radiants.

Puis voici Mme Curie qui découvre son chlorure de radium, dont la radio-activité dépasse *deux millions* de fois celle de l'uranium dont s'était servi M. Becquerel.

Et voici encore qu'un étudiant en pharmacie vient de découvrir un concurrent sérieux du radium.

Des savants partent de là pour conclure que la *radio-activité* est une propriété générale de la *matière*, et doit se retrouver à dose *inégale* dans *tous les corps*. Les uns seraient prodigieusement radio-actifs, comme le radium, les autres ne le *seraient presque pas*.

Aussi, je n'aurais point été étonné que les humains fussent quelque peu radio-actifs, et la science n'eût point été bouleversée de fond en comble pour cela. Cela n'eût point expliqué naturellement, par exemple, comment saint André Avellin pouvait guider, à travers une nuit de tempête, par la seule lueur qui irradiait de sa personne, ses compagnons de voyage; ni comment saint François de Sales, pendant tout un sermon, fut vu par toute une foule la figure si resplendissante qu'on ne distinguait pas ses traits, raconte Benoit XIV.

Eh bien ! si nous sommes radiants, il paraît que c'est à dose si minime que rien ne nous le peut révéler. On avait



pensé que l'écran au *phosphure de calcium* trahissait la présence des trop discrets rayons N. — Et voilà que les savants nous confessent aujourd'hui qu'il y eut erreur d'opération, et pas autre chose. On n'y croit plus guère qu'à Nancy, affirme M. Émile Gautier, et encore on ne peut plus réussir les expériences.

Hâtons-nous de dire que les rayons N, qu'on disait illuminer légèrement l'écran à fluorescence, n'ont jamais impressionné aucune plaque photographique.

∴

De quelle nature sont donc, alors, les impressions lumineuses que M. Baraduc croit fixer sur ses clichés?

Ce savant n'a pas seulement la prétention de trouver les traces d'une radio-activité quelconque de la matière. Il prétend ni plus ni moins fixer sur ses plaques les *mouvements lumineux* de l'âme; il photographie des *états d'âme*.

Le titre de l'ouvrage ne laisse aucun doute sur ses intentions : *L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières*. « L'âme *se meut* et *luit* », voilà le principe général.

Et devant son œuvre, il réfléchit et se pose cette question : « Est-ce l'antique magie, qui sort des sanctuaires ténébreux où elle était adorée et vient, à son heure, s'incliner devant la science humaine, et se dévoiler d'elle-même à son tour? Peut-être... (p. 5, préface). »

Donc, par son *iconographie*, M. Baraduc entend « démontrer la vibration lumineuse de l'âme, qui se graphie sur une plaque sensible, et la création d'images *fluidico-vitales* par l'esprit modulant la force vitale animique (*psychicones*) ».

Prenons des exemples :

Dans l'épreuve I, l'auteur croit reproduire par des marbrures blanches sur fond noir l'*instinct de vie universelle, attiré par un enfant plaignant un faisan récemment tué*.

A l'épreuve II, faite de semis floconneux sur fond noir : *photographie du fantôme de l'âme sensible, instinctive du monde s'individualisant pour refaire notre vitalité animale.*

L'épreuve III représente un glacis sur fond noir, parsemé



de taches blanches, et cela représente une *poussée de boulets électro-vitaux attirés par l'image d'un cœur, symbole de l'amour.*

L'épreuve IV est l'*appel à la bonne nature par notre âme sensible déficiente.* — C'est un simple tachetage floconneux.

Ce tachetage, si souvent retrouvé par votre serviteur sur des clichés manqués ou non impressionnés et développés par erreur, vous ne sauriez croire tout ce qu'il inspire à M. Baraduc :

« C'est de la vie générale en instance de formation d'entités individuelles; c'est de la force cosmique se divisant instinctivement, et constituant les *anima bruta*, les âmes naturées instinctives...

« L'âme particulière est *particule de l'âme universelle;* sa segmentation, sa séparation du voile vibrant, de la masse totale, en fait une forme spéciale individualisée (p. 65). »

Après cela, on nous présente les *boulets électro-vitaux* qu'on appelle « des *libellules animiques*, des *éphémères d'âmes* »; et même on nous dit de ces larges taches blanches sur fond noir : « Ces petites existences instinctives sont des *rudiments de la vitalité première*, les *élémentaux* de la magie, les *esprits des éléments*, les *microbes de l'astral* (p. 82). »

Un jour M. Baraduc va contempler la basilique du Sacré-Cœur; il redescend l'âme remplie de l'idée de sacrifice et d'amour; il pénètre dans son cabinet noir, et, à la faible lueur de sa lampe de laboratoire, il étend la main vers une plaque, et y projette... un *cœur*. C'est l'épreuve XXII où nous sommes invités à voir un cœur dans cette large tache ovale qui s'estompe sur les bords.

Et encore, M. Baraduc nous prévient qu'il a utilisé l'électricité.

Passons les *olives d'intelligence* et pour finir admirons un cliché très gris, avec quelques petites taches allongées à la partie inférieure de l'épreuve : c'est, paraît-il, la *photographie d'une prière.* — « Très recueilli, *je désire savoir si la prière est une force ayant une signature spéciale, je récite un* Veni Sancte *avec piété et tension d'esprit.* »



Quoi d'étonnant, après cela, que M. Baraduc arrive à constater sur ses plaques des *chutes d'entendement*.

∴

Nous voudrions discuter quelque peu la valeur des clichés obtenus par ce photographe des *vertus miraculeuses astrales*.

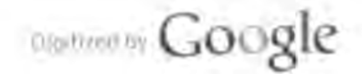
Ces clichés sont de bien inégale valeur.

1° Il y a des clichés qui n'ont reçu *aucune impression*, et que le développement classe, suivant les hasards du léger voile reçu pendant l'opération ou pendant la fabrication, dans toute cette série de *nuées odiques* qui constituent une bonne part des épreuves que nous expose l'auteur d'*Ame humaine*.

Qui ne sait que les plaques extra-sensibles sont sujettes au voile d'origine ou aux accidents de laboratoire? Il faut veiller à ce que la lumière rouge elle-même soit écartée des plaques qu'on vient de plonger dans le bain révélateur ; et même couvrir la cuvette pour plus de sûreté. Tels sont les conseils des fabricants de plaques extra-sensibles. Qui dira à quels vices de fabrication sont exposées de telles plaques que la lumière rouge peut voiler!

J'ai voulu m'en rendre compte, un jour, et j'ai développé sans lumière, à tâtons, au fond d'un souterrain, des plaques extra-sensibles que je prenais dans une boite qui ne fut ouverte que là. Je plongeais la plaque dans le bain révélateur, et, après avoir agité cinq minutes la cuvette, je laissais le tout au repos pendant un quart d'heure. Je fixais l'épreuve dans l'hyposulfite, et je pus examiner leur transparence. J'obtins une jolie collection de *nuées odiques*, façon Baraduc, car presque toutes les plaques se développèrent, révélant des nébulosités, aux formes variées, sur fond noir ou gris. Qu'on n'accuse pas « mon attitude expectante » d'avoir projeté ce prétendu fluide *odique*, car je n'étais qu'un instant auprès de chaque plaque, que j'abandonnais à son sort.

2° C'est grâce à ce voile préalable, reçu à l'origine ou pendant l'expérience, que M. Baraduc excelle à *noyer* dans le



vague et le flou certaines photographies *obtenues avec l'électricité* adjuvante. — De pareilles épreuves sont nulles de plein droit : et elles sont nombreuses dans les reproductions de l'auteur. Nous écartons ce procédé, non moins que les épreuves obtenues à l'aide de l'aimant.

M. Baraduc ne nie point que l'électricité provoque ici des effets, mais il a pour théorie que, lorsque l'on sait bien s'y prendre, ce n'est plus l'électricité qui se graphie, mais de l'*électricité digérée*, de l'électricité *noyée* dans le *fluide vital* qu'*elle aide à se projeter ;* la preuve, ce flou, ce vaporeux de l'effet électrique, qui, en réalité, vient du voile subi par la plaque, ou de la mise au point imparfaite : notre auteur abuse passablement de ce dernier procédé, témoin l'épreuve à l'aspect très flou de l'*enfant plaignant un faisan*, où le révélateur a ensuite déposé son semis floconneux, par suite du truquage inconscient révélé par le Dr Guébhard, que nous aurons occasion de décrire plus loin.

C'est ainsi que le Dr Baraduc (p. 5 de la Préface) nous avoue que, dans ses expériences, « l'électricité n'est pas *toujours* nécessaire » ; c'est dire, par avance, le large emploi qu'il compte en faire.

Écoutons encore cet autre aveu : « *Plus souvent*, j'ai eu recours à la tension du vent électrique positif ou négatif, pour *renforcer la lumière interne obscure et vivante* de l'objet humain ou non, que je voulais mettre au jour (*Ame humaine*, p. 34). »

C'est donc l'électricité qui donne « ces signatures de forces cachées », c'est l'altération de la plaque qui fait le reste.

Donc pour obtenir les meilleurs effets, M. Baraduc ne craint pas de recourir à l'électricité. Le courant fluidique est alors « composé *d'un vent électrique, d'une disposition animique spéciale, et d'un effort de volonté* ». On a alors « le courant *électro-odo-psychique*, qu'il faut *savoir produire et combiner, sous peine de n'avoir que les signatures séparées de l'électricité* et de notre od vital (p. 43) ». — Tout le monde craindra qu'il n'y ait trop d'électricité. Mais M. Baraduc, qui a appris le maniement de ces forces de M. Iodko, sait s'y prendre ; il sait comment on fait *digérer* le fluide électrique,

pour obtenir la fusion. « Si donc on a bien fait digérer le fluide électrique *avec le fluide odique et la volonté*, le fluide électrique ne laisse plus de trace graphique... Le feu *externe visible électrique* est alors *rentré dans le feu interne invisible* (p. 43). » — « Lorsque la fusion électrique avec le *zo-éther* n'est pas accomplie... l'électricité apparait seule avec plus ou moins d'od (p. 44). »

Nous croyons à un *éther* tout court, qui n'est aucunement *zo*. Commencez par prouver l'existence de ce fluide vital; après cela vous pourrez parler de ses combinaisons. Au lieu de cela, vous voulez prouver son existence par ces mêmes combinaisons que nous disons purement arbitraires; vos plaques sont donc à la fois l'*accusé* et le *témoin;* c'est là un processus dialectique condamné à l'impuissance.

∴

Il y a encore, pour obtenir ces variétés de prétendues *nuées* odiques, c'est-à-dire de *sombres* et de *clairs* distribués sur la plaque au hasard de l'opération, un truquage inconscient qu'on n'oserait pas reprocher à un savant tel que M. Baraduc, si lui-même ne nous en faisait pas en quelque sorte l'aveu.

Tout le monde sait qu'une plaque *imparfaitement* lavée dans l'hyposulfite laisse des ombres qui noircissent plus ou moins au bout de peu de temps, et mettent en relief les parties mieux dissoutes.

On a fait ce reproche à M. Baraduc, et il n'a point osé, pour ce motif, reproduire ces clichés suspects dans son *Ame humaine :* « Pour trancher la question de technique opératoire, *il est nécessaire de s'expliquer, en présence de certaines réticences* relatives à des clichés que j'ai eu soin de ne pas présenter. Je fais allusion au *défaut d'épuisement des plaques par le bain d'hyposulfite* (p. 37). »

— Nous y voilà. — Combien prudents furent les auteurs de ces réticences !

Quant aux 70 clichés qu'il présente dans son ouvrage, il se rassure lui-même, *sans nous rassurer*, par ces paroles : « Pour ces quelques clichés, *je crois les avoir laissés assez longtemps*



dans le bain. » — « Certaines réticences » cependant, nous enlèvent confiance en leur qualité supérieure. — Puis l'auteur continue : « Mais il n'y a pas à invoquer cette question relativement à ceux que je présente. » — Pourquoi devons-nous reprendre assurance? — Parce que « la lumière *interne* ou animique *peut impressionner* plus ou moins faiblement certaines plaques, *vu son degré de puissance photochimique* (p. 38) ».

Mais c'est justement ce qu'il faudrait démontrer. Vous supposez acquis ce que nous mettons en question!

Eh bien! nous doutons aussi de ce bon nombre de clichés à cause de l'explication suivante :

« Pour conserver *certaines finesses*, le bain hyposulfite qui dissout la gélatine doit être *surveillé* dans son action, car il *pourrait tout emporter;* nous ne sommes plus en présence de l'active puissance chimique du rayon solaire. »

Ainsi donc, *de peur que l'hyposulfite emporte tout, on lave insuffisamment la gélatine;* on laisse des dépôts de sels d'argent qui n'ont pas eu le temps d'être réduits, surtout si le bain est faible, comme le prouve le mélange employé par l'opérateur.

Que voulez-vous? explique M. Baraduc, nous n'avons pas ici l'active puissance du rayon solaire. — Alors, comment expliquez-vous que vos pois et vos *boulets vitaux* s'impriment sur la plaque dans des touches de blancheur éclatante que l'activité photographique des minerais les plus radio-actifs, le *radium* lui-même, ne pourrait surpasser: car j'ai là sous mes yeux une épreuve de radiographie obtenue par le radium qui m'inspire cette réflexion.

« Surveillez l'hyposulfite », Monsieur Baraduc! Autrement vous serez victime de la cuisine photographique.

3° « Agitez la cuvette », vous demande aussi le Dr Guébhard. Et c'est là une opération que vous omettez de faire pour obtenir vos « auréoles » autour de certains objets, et vos « semis floconneux » orientés dans le même sens.

Ce sont les parcelles, mal dissoutes, du bain révélateur — comme l'a démontré le Dr Guébhard dans ses épreuves photographiques en tout semblables aux vôtres — qui se déposent



ainsi, suivant les derniers mouvements du liquide, sur la plaque, et y produisent ces effets.

Si vous visitiez les sables de la Loire, dans certains endroits resserrés que l'eau peu profonde vient de quitter, vous trouveriez parfois d'infinies petites vagues de sable, figées dans la forme que le mouvement des eaux vient de leur donner, et toutes symétriquement alignées. Vous retrouverez les traces de ce mouvement si vous jetez un bain *rougi* dans une cuvette blanche, ou de l'eau troublée par le blanc d'Espagne dans une cuvette noire; vous verrez les semis se disposer symétriquement suivant les tendances du mouvement imprimé au liquide abandonné à lui-même.

« On voit alors, écrit le Dr Guébhard, des stries foncées (quand c'est le liquide rougi par l'usage) dessiner à la surface, soit en alignements parallèles, soit en volutes enroulées, les derniers mouvements du liquide, puis subitement s'en détacher des rangées de petits glomérules, qui descendent bientôt vers le fond, pour s'y étaler ou s'y comprimer suivant leur nombre. »

Et ailleurs : « Toute plaque (légèrement voilée) abandonnée au repos dans un bain de faible épaisseur pendant cinq ou vingt minutes, en sort couverte, tantôt d'un semis floconneux de taches blanches et noires, tantôt d'une zébrure de bandes noires et blanches moins épaisses[1]. »

On obtient en mouillant la plaque avant de la mettre au bain, observe toujours l'éminent physicien, des figures encore plus régulières, grâce au premier afflux du révélateur sur la plaque mouillée. — De plus, l'épaisseur du liquide joue un grand rôle dans la dimension des taches.

Si maintenant, dans le bain, *on place un objet qui trouble* les alignements de glomérules et de bandes radiées, les formations qui se disposent autour de la forme de l'objet *paraissent être les effluves de l'obstacle.*

4° Si, au lieu de mettre un objet ordinaire, on place le *doigt*, alors le phénomène sus-indiqué se reproduit et, de plus, est

1. Communication à la *Société de physique.*



renforcé par l'état calorique du doigt. Comme on opérait avec le doigt, ordinairement, on a parlé aussitôt d'*effluves humains*, et on les découvrait dans le rayonnement trompeur que formaient les alignements autour de l'obstacle. — Donnons la parole au contradicteur de Baraduc :

« Il est vrai que la figure se compliquait pour eux de l'apparition d'auréoles, zones alternativement claires ou sombres, autour de l'empreinte. Mais pour se convaincre de l'origine *purement mécanique* de ces apparences (auxquelles contribuent d'ailleurs plusieurs causes physiques longues à énumérer), il n'y a qu'à observer ce qui se passe autour du doigt, ou de tout autre objet, lorsqu'on le pose sur le fond d'une *cuvette noire contenant une mince couche de liquide troublé par du blanc d'Espagne*[1]. »

Seulement, étant donnée la chaleur du doigt, le phénomène devient plus intense, et encore plus si l'on y mêle l'électricité.

Pour démontrer l'effet produit par la chaleur du doigt, le Dr Guébhard remplit d'eau chaude un tuyau de caoutchouc, forme un doigt artificiel pouvant conserver une chaleur moyenne égale à celle du doigt vivant, et il obtient l'intensité des effluves[2].

« Cette influence thermique ne s'exerce pas sur l'impressionnabilité du gélatino-bromure, mais sur le mécanisme — thermique lui-même — du groupement des molécules révélatrices. » M. Guébhard remplace même ce mouvement dû à la chaleur par le jeu d'une petite pompe aspirante et foulante.

∴

J'ajouterai autre chose : le doigt appuyé longtemps sur une plaque sèche produira également un commencement d'auréole, et il n'y aura qu'à développer la plaque en agitant la cuvette, sans craindre d'*effacer l'auréole* par l'hyposulfite, car la plaque est *impressionnée*.

M. Baraduc croit-il trouver là confirmation de ses effluves?

1. Guébhard, *Revue scientifique*, 15 janvier 1898; - 9 octobre 1897.
2. *Revue scientifique*, 15 janvier.

Je soutiens que cet effet est dû à l'humidité, à la moiteur du doigt, et que tout objet légèrement humide, ou déposé dans un lieu humide, comme une cave ou un souterrain, produira le même commencement d'auréole. — Je m'explique.

Je venais d'être mis en possession d'une collection de minerais, et suivant le conseil de la revue *le Radium*, je recherchais si ces minerais étaient en quelque chose radio-actifs. — Voilà qu'en développant mes plaques, je vins à constater autour du morceau de minerai qui avait marqué sa place en noir — par suite de la pression sur la gélatine — une auréole très nette, large de plus d'un centimètre.

Je me demandai un instant si la radio-activité n'y était pas pour quelque chose ou si, tout au moins, les fameux rayon N, dont on parlait tant, ne m'auraient pas donné leur signature.

Mais n'était-ce point, plutôt, le voisinage d'un corps légèrement humide, qui avait altéré les molécules les plus proches, et par elles les plus éloignées? — Je pris, au fond du souterrain, une pierre du même poids, et je la plaçai sur une même plaque, avec le minerai auréolé. — Hélas! la pierre fut auréolée à son tour, et pourtant elle devait être archi-pauvre de rayons N, n'ayant jamais vu le jour.

Je transportai alors, pour la contre-épreuve, le minerai et la pierre dans une chambre bien sèche, après les avoir, auparavant, saturés de lumière solaire et chargés, si possible, de rayons N. Je n'ai plus eu mes auréoles, quoique le temps d'exposition ait été double du précédent.

Je replaçai les deux objets dans le souterrain, et les auréoles reparurent autant de fois que je voulus en faire l'expérience.

Je tiens ces clichés à la disposition de M. Baraduc.

Les effluves digitaux ne nous inspirent aucune confiance. Si l'on *opère dans le bain*, ils se produisent par les causes que décrit le Dr Guébhard. Si l'on opère à sec, par la *pose du doigt humide et chaud sur la plaque*, c'est un phénomène dû à l'altération de la gélatine et des sels.

5° Que dire de ces *tourbillons*, de tout *vortex* que nous pré-



sente le Dr Baraduc pour signifier certains états d'âme plus violents, plus tourmentés?

Je constate, d'abord, que, dans de nombreux clichés à *réseaux tourbillonnaires*, l'auteur emploie l'*électricité*. Ainsi l'épreuve 42 est décrite : *Appel à l'esprit de vie, avec électricité, sans appareil.* « C'est la méthode électrique attractive », nous est-il dit. L'auteur confesse que la plaque *avait reçu un voile*, mais que *les rayons photo-chimiques de l'invisible ont pu quand même manifester*. Et, en effet, la plaque est une des mieux réussies. — Pourquoi, alors, le Dr Baraduc avait-il peur de laisser plus longtemps ses clichés dans l'hyposulfite, donnant pour raison que *les impressions de l'invisible sont de si fine contexture* qu'il faut craindre de les effacer?

Eh bien! nous répondons à M. Baraduc, touchant ces courbures en forme de tourbillons obtenues sur ses plaques, qu'il doit cette distribution tourbillonnaire des dépôts du bain révélateur à l'électricité elle-même. La preuve, je la demande à M. Baraduc qui nous dit, page 35 de son ouvrage : « En Autriche, M. Zenger *reconnut, par les traces imprimées sur une plaque au gélatino-bromure d'argent, que, comme on le supposait, l'électricité se propage par tourbillons.* » — Alors, tout s'explique, Monsieur Baraduc!

Le docteur nous répondra : Et le vortex que j'ai obtenu en photographiant les vibrations des foules en prières, à Lourdes? Et le vortex tourbillon-fluidique, dû à la main droite du Dr Adam, alors qu'il était pris d'un grand mouvement de tristesse mentale, et que j'expose sous l'épreuve XI? Il n'y a pas d'électricité en tout cela.

Je constate, en premier lieu, que le *vortex* exprime, avec vous, bien des choses disparates, car, enfin, la force que vous dites émaner de 50.000 cœurs, de 50.000 âmes en état de tension extrême serait-elle simplement égale à l'accès de tristesse du seul Dr Adam? — Que l'on compare votre *vortex* de la brochure sur Lourdes, avec le superbe *tourbillon* que vous dites émané du Dr Adam, on dira de ce dernier : Quel homme! Quel docteur!

J'ajoute que le Dr Guébhard, votre ancien professeur à la Sorbonne, ou tout au moins celui de Papus, vous répond que



ces mouvements *tourbillonnaires* sont communs aux liquides.

« Tout vient du bain, tout dépend du mode d'arrêt de ses mouvements et personne ne s'étonnera que M. Baraduc ait trouvé ses apparitions d'empreintes de *force courbe* irrégulières et capricieuses, comme les dernières girations du liquide inconstant qui se fit un jeu de traduire d'identiques états de suractivités vibratoires affectives, une première fois par un *pointillé*, pluie de *pois fluidiques* selon Baraduc (taches de parcelles mal dissoutes du révélateur) — et, une autre fois, par les *amples volutes d'un de ces tourbillons annulaires* dont Helmholtz et Maxwell ont montré mathématiquement — l'un pour les liquides visqueux, l'autre pour l'*éther cosmique véritable* — le rôle dynamique prépondérant, *vérifié* par moi-même, il y a quinze ans, dans de modestes recherches expérimentales sur les mouvements relatifs aux liquides hétérogènes[1]. »

Et ailleurs, l'éminent physicien reconnaît des indices d'une « propriété commune à tous les *liquides*, même *homogènes*, de ne passer de l'état dynamique de mouvement à l'état dit statique, de simple vibration atomique, que par l'intermédiaire d'une phase de vibration moléculaire, de nature *probablement tourbillonnaire*, qui divise toute la masse[2] ». — Et ainsi s'explique la distribution en *courbe* des influences révélatrices.

On retrouve ces traces de *courbe* dans tous les clichés où la précipitation n'a pas été trop massive.

Terminons par cette dernière citation, car il faudrait citer tout Guébhard :

« Je prétends bien que tous ces effets sont dus aux accidents de la cuisine photographique, ou à quelques agents physiques tels que la chaleur.

« Tout révélateur, abandonné sur une plaque capable de noircir, donne, sans la moindre impression odique, et si seulement le bain ne dépasse pas quelques millimètres de hauteur, un tachetage, non pas lumineux, *malgré les apparences*.

1. *Vie scientifique*, 27 octobre 1897.
2. *Vie scientifique*, loc. cit.

mais en réalité tout *chimique*, orienté suivant des lignes, non pas d'effluves éthérés, mais de *flux liquide*, et simulant, par son action sur la gélatine, au cours de ces phases successives, tous les aspects divers que nous avons vus mirifiquement décorés de si beaux noms[1]. »

Scientifiquement, cette cause nous paraît jugée.

⁂

Il fallait que la réfutation opposée par le Dr Guébhard fût sans réplique pour qu'ont ait pu entendre peu de temps après le Dr Encausse (Papus) déclarer en pleine séance de la *Société des études psychiques* :

« Les clichés obtenus par le Dr Baraduc, d'une part, MM. Luys et David, de l'autre, ont été l'objet de critiques expérimentales de la part du Dr Guébhard, agrégé. Le Dr Guébhard a obtenu des épreuves que je fais passer sous vos yeux. Vous y verrez des *analogies très grandes* avec celles du Dr Baraduc...

« Le Dr Guébhard prétend que les effluves de MM. Luys et David sont dus à la chaleur, et voici, Messieurs, le jouet d'enfant, qui, rempli d'eau chaude, reproduit les *superbes flammes* que vous constatez sur ces épreuves. Vous voyez combien *il faut être prudent encore dans l'enregistrement au moyen* des plaques photographiques[2]. »

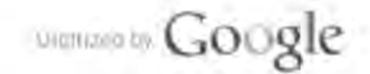
Et pour remplacer les plaques, Papus proposa les empreintes sur le mastic de vitrier (qu'une main peut frauduleusement modifier), et les *moulages* (dont on peut faire disparaître les raccords, comme l'a déclaré à Aksakof le sculpteur américain O'Brien).

Il y avait pourtant cette phrase, dans la communication de Papus, que je veux retenir parce que je la crois vraie :

« Vous constaterez aussi que le contradicteur n'a pas obtenu une seule épreuve contenant des *têtes humaines bien marquées.* »

Et c'est un résultat que n'a pu obtenir le Dr Guébhard, car

1. *Vie scientifique*, 9 octobre 1897.
2. Séance du 3 novembre 1897.



de tels effets relèvent purement et simplement du *spiritisme.*

Tout un groupe de photographies, dues au Dr Baraduc ou présentées par lui, sont *spiritiques*, et il est clair que ces clichés, tout en *prouvant les entités de l'au-delà,* ne contribuent en *rien* à établir les *forces astrales.*

Disons cependant que, parmi ces épreuves en forme de fantômes, que le Dr Baraduc exhibe dans son chapitre VI, il en est un bon nombre qui paraissent n'être que des formes dues au hasard des taches. Le cliché LV en est un exemple, l'épreuve LVI également.

A vrai dire, je ne vois, dans tout l'ouvrage, qu'*une seule épreuve* qui réponde *véritablement* à un phénomène spirite. Et le cliché n'est pas de M. Baraduc. C'est un psychone télépathique obtenu entre MM. Istrati et Hasdeu, de Bukarest, directeur de l'enseignement en Roumanie. Voici la légende (épreuve XXIV *bis*) : « Le Dr Istrati, se rendant à Campana, il est convenu qu'il doit, à date fixe, apparaître à Bukarest, sur une plaque du savant roumain, à une distance d'environ Paris-Calais.

« Le 4 août 93, M. Hasdeu *évoque l'esprit* de son ami en se couchant, un appareil aux pieds, l'autre à la tête de son lit.

« Après une prière à l'*ange protecteur*, le Dr Istrati s'endort à Campana, *en voulant, avec toute sa force de volonté*, apparaître dans un appareil de M. Hasdeu. Au réveil, le docteur s'écrie : « Je suis sûr que je suis apparu dans l'appareil de « M. Hasdeu, comme une petite figurine, car je l'ai rêvé très « clairement. »

Il l'écrit au professeur P... qui accourt, lettre en main, et trouve M. Hasdeu en train de développer.

« Sur la plaque, on voit trois essais, dont l'un est extrêmement réussi. »

Le profil est, en effet, bien réussi, comparé à la photographie du docteur.

Tous ces phénomènes, où l'on évoque les esprits, relèvent du spiritisme, comme le reconnaît aisément le Dr Baraduc lui-même :

« Y a-t-il un point de contact entre les formes apparues spontanément, à la suite d'appel (chap. VI), et les *photogra-*

phies spirites de Crookes, Aksakof et Bodisco? Je ne saurais le préciser (p. 34). » — Cette hésitation est d'autant plus significative que l'auteur déclare avoir rencontré sur ses plaques des traces visibles de possession, des *coques démoniques*, comme il les qualifie, ce qui lui donne à penser que l'Église a raison d'*exorciser*.

*
* *

La conclusion sera que M. le Dr Baraduc n'a point démontré sa thèse, matérialiste plus qu'il ne le croit, à savoir que l'âme a des mouvements vibratoires, et des propriétés *photogéniques*.

A part quelques photographies qui prouvent *trop*, et dans un ordre de phénomènes qui ne servent aucunement la cause des vibrations animiques, il y a ses innombrables épreuves qui ne prouvent *rien*, au témoignage des physiciens les plus réputés.

Sa brochure sur Lourdes n'est appuyée que de cette seconde catégorie d'épreuves photographiques. La forme *fantômale* qu'il prétend avoir obtenue à la piscine étant de celles qu'il faut attribuer, en toute évidence, au hasard du tachetage; et encore faut-il beaucoup de bonne volonté pour y discerner la forme annoncée.

Quant au *ruban fulgurant* qu'il attribue au passage de l'Hostie *guérissante*, nous lui répondons que le *Verbe incarné* a bien cette vertu en effet, mais que cette vertu divine n'est pas faite d'*effluves guérisseurs* empruntés aux forces astrales et *distribués* par ce moyen.

J'ai déjà signalé que M. Baraduc était égaré par l'*idée préconçue*. Longtemps avant qu'il ait eu l'idée de photographier, à Lourdes, la vertu *eucharistique*, la *Lumière du Verbe*, comme il dit, il annonçait déjà, *à priori*, que le *rayonnement divin* prend cette forme de *ruban*. Voir l'épreuve XLVIII, qu'il déclare obtenue « après une prière à l'*Esprit de lumière* et d'intelligence de se révéler par une forme ». A l'épreuve LX il appelle ce ruban : « Iconographie de la lumière. Vie du Verbe. »

Le Dr Baraduc nous enseigne, dans un autre passage, que ce « *ruban* de force cohésive » révèle la nécessité sentie du *Principe rénovateur* de *revivifier*, de *redynamiser* son œuvre humaine.

En conséquence, la *force divine guérissante* devra se manifester par « ces *rubans de force cohésive*, ces *pois lumineux*, ces *boulets électro-vitaux* ».

Doit-on s'étonner si, dix ans plus tard, M. Baraduc recueille, à Lourdes, ces *pois*, ces *boulets*, ces *rubans*, puisqu'il a déjà, à cette époque, cru découvrir que c'est la signature du *Verbe qui guérit*, du *Principe rénovateur* qui vivifie les forces languissantes.

M. Baraduc est évidemment victime de l'idée préconçue.

Qu'il redoute les plaques mal lavées,

Qu'il se mette en garde contre les étincelles électriques qui donnent des voiles,

Qu'il se défie des plaques sur lesquelles il étend avec le doigt la graisse de blaireau,

Qu'il veille aux parcelles mal dissoutes,

Qu'il éloigne de ses plaques les doigts chauds et humides.

Qu'il donne *toujours* à la cuvette son balancement traditionnel,

Qu'il mêle un peu moins la Cabale à l'Évangile,

Qu'il renonce à Satan, à ses pompes, et à ses œuvres,

Et ses épreuves photographiques ressembleront aux épreuves de tout le monde.

La vraie science n'y perdra rien. — Nous n'aurons en moins que la fameuse clinique où se doivent traiter les maladies *fluido-animiques*. — Et ce sera tant mieux.

Chanoine Gombault,
Docteur en philosophie.



L'ENVOÛTEMENT

L'envoûtement consiste à maléficier quelqu'un en pratiquant sur son image des actes symboliques des sévices qu'on prétend exercer sur lui, et qui vont jusqu'à lui donner la mort.

Comme ce maléfice, connu dans l'antiquité, au moyen âge et au dix-septième siècle, ne dépend pas plus que les autres d'une science positive, mais simplement d'un pacte avec le démon, peu importent au fond les formes diverses dont il se revêt.

Le plus souvent, on s'est servi d'images de cire, d'où son nom d'envoûtement, *invultuamentum*, de *vultus*, visage.

L'étymologie donnée par Ménage, *invotare*, envoûter, vient de ce que les anciens se servaient, dit-il, du terme *devovere*, dans le sens d'ensorceler avec des images. Mais Diez et Littré préfèrent avec raison *invultare* ou *invultuare*, d'autant qu'on a dit aussi *voutoyer*.

Il serait impossible de trouver un fait réunissant toutes les horreurs et toutes les profanations dont le moyen âge et le dix-septième siècle accompagnèrent souvent cet acte criminel : huiles baptismales et saintes hosties mêlées à la cire des figures, etc.

Mais les figures de cire ou de terre ne sont pas les seuls instruments des maléfices : on se sert encore, dit Campanella, de certains animaux plus ou moins ressemblants à la personne qu'on veut atteindre, et l'on pratique sur ces objets les mêmes profanations et les mêmes imprécations que sur les figures de cire.

Nous ne trouverons dans le fait qu'on va lire qu'une petite partie des détails mentionnés dans les divers auteurs qui ont écrit sur les sciences occultes. Mais nous y verrons la



présence et l'action des démons avouées dans un procès d'envoûtement jugé le 15 février 1678 par les Assises de Paisley, on Écosse. Tout ce qui suit est extrait du *record* officiel et seulement mis en ordre et réduit au nécessaire.

Quelques pauvres et méchantes gens, ayant quelques griefs contre le comte de Pollock, résolurent de l'envoûter. Ils tinrent à ce sujet, sous la présidence d'un démon, deux assemblées où ils fabriquèrent les instruments de leurs maléfices et dont toutes les circonstances se trouvent racontées dans la confession judiciaire d'Annabil Stuart, enfant de treize à quatorze ans, et dans celle de son frère, John Stuart.

La première scène se passa en octobre 1677, l'autre en janvier 1678 et le jugement est du 15 février de la même année. Les choses, comme on le voit, allaient vite.

Annabil Stuart raconte que le diable, sous la forme d'un homme noir, vint, à la dernière moisson, dans la maison de sa mère, sommant la pauvre enfant de se donner à lui, avec promesse qu'elle ne manquerait de rien. Sa mère et une autre misérable la persuadèrent d'obéir au démon.

Elle mit donc une main sur le sommet de sa tête, l'autre sous la plante de son pied et accomplit ainsi l'acte qu'on lui demandait.

Cet acte symbolique exprime bien clairement qu'on se livre au démon de la tête aux pieds, c'est-à-dire corps et âme.

Sa mère lui promit pour cela un cotillon neuf. Mais ce démon, qui prenait le nom d'Ejoall, lui fit sentir sa malice dès le premier moment, il la prit par la main et lui pinça le bras, dont elle souffrit pendant une demi-heure : c'était, de sa part, la ratification du pacte. Elle ajoute un détail horrible, sinon tout à fait obscène, non sans rapport avec ce que Bodin raconte dans sa *Démonologie* sur les relations des sorcières avec les démons.

Annabil était présente à la fabrication des images de cire destinées à représenter sir Georges Maxwel, comte de Pollock.

On y voit que les sorciers, après avoir renoncé à leur baptême, recevaient un *nom d'esprit*. A cette assemblée se trouvaient, en effet, dit Annabil, Jeannette Mathie, sa mère, sur-



nommée Landlady, Marguerite Craige, surnommée Rigerum, Bessie Weir, surnommée Sopha, et Marguerite Jackson, surnommé Locas.

Elles attachèrent l'image à une broche qu'elles tournaient devant le feu, en criant toutes à la fois : Sir George Maxwel! sir George Maxwel!

Elle parle aussi d'une autre réunion qui avait eu lieu le 3 janvier. Là était encore l'homme noir, au costume noir, au rabat bleu, aux manchettes blanches, aux jambes guêtrées, aux pieds nus et fourchus, qui s'assit auprès du feu avec les sorciers : ils font ensemble une image de terre et lui enfoncent des épingles, une dans chaque côté, une dans la poitrine.

L'homme noir en fait autant lui-même à une image de cire; elle n'est pas sûre qu'il l'ait fait pour l'image de terre. Mais elle reconnait bien les images produites au procès.

Son frère, John Stuart, fait à peu près les mêmes aveux, nomme les mêmes personnages présents, mais selon lui l'assemblée aurait eu lieu le 4 janvier. On l'aurait prévenu la veille, fort tard, et, la nuit suivante, l'homme noir serait entré chez lui, après qu'il se fut mis au lit et l'aurait appelé doucement. Sur cette invitation, John se lève, s'habille et allume une chandelle.

Les autres personnages entrent alors et devant tous, à la requête du démon, il fait sa renonciation au baptême et son acte de soumission absolue dans les formes accoutumées, une main sur la tête et une autre sous son pied.

En retour, Ejoall lui promit qu'il ne manquerait jamais de rien et qu'il soûlerait son cœur de toute vengeance contre qui lui aurait fait tort.

Il en voulait, pour sa part, à sir George qui avait fait arrêter sa mère. De son côté Bessie Weir gardait rancune à ce seigneur de ce qu'il n'avait pas pris son mari parmi les ouvriers de sa moisson.

Son *nom d'esprit* fut Jonas.

John ajoute que le démon prit leur consentement à tous pour l'envoûtement, que tous travaillèrent aux figures de terre et que l'homme noir modela la face, la tête et les bras



d'une même statuette et y mit trois épingles, une dans la poitrine et une dans chaque côté.

John lui-même tint la chandelle tout le temps de l'opération, et alors il vit que *l'un des pieds de l'homme noir* était fourchu. Il remarqua ses manchettes, son rabat bleu, ses guêtres, et avec cela sa voix basse et sombre. Il se sert pour l'exprimer de deux mots écossais que le copiste anglais déclare ne pas comprendre et croit pourtant deviner.

Sa sœur Annabil n'arriva cette fois qu'après les figures commencées et sortit avant tous les autres.

Il est d'accord à peu près en tout avec sa sœur, sauf sur la date qu'il retarde d'un jour ou qu'elle-même avance. Pour ce qui est des pieds fourchus, elle a pu n'en voir qu'un seul et conclure que l'autre était semblable.

Il paraît certain que les effets du sortilège ne se firent point attendre.

D'après les déclarations de trois témoins appartenant à l'entourage de sir George, dont un paraît être indépendant de son service, un autre est qualifié de serviteur et l'autre de secrétaire, sir George a été deux fois très malade, c'est-à-dire lors de la fabrication des figurines, et deux fois s'est guéri aussitôt après la découverte des instruments magiques et l'extraction des épingles.

André Martin, serviteur de lord Pollock, constate que cette maladie commença le 18 octobre ou environ (il n'affirme pas plus que les autres ne vont le faire tout à l'heure la date exacte, qu'il n'a pas remarquée). Il était présent lors de la découverte de la figure de cire produite au jugement; cette découverte eut lieu en décembre, et c'est vers cette époque que la maladie diminua ou se ralentit.

Des épingles étaient fixées dans les côtés et dans la poitrine de la statuette. C'était aussi de là que souffrait sir George et ses douleurs enfin cessèrent après qu'on eut trouvé les figures de cire et tiré les épingles.

Ce témoin affirme aussi que Mathie a la renommée de sorcellerie.

Laurence Pollock, secrétaire du comte, était à la porte de la maison lorsqu'on y apporta la figurine retirée de la cheminée.



La maladie de son maître commença, selon lui, *vers le 14 octobre ou environ*, il a pu, plus aisément peut-être que les autres, en constater le début, et elle diminua aussitôt après l'extraction des épingles. Sur Jeannette Mathie, son témoignage ne diffère pas du précédent.

Ludovic Stuart donne la même date au commencement de la maladie, *le 14 ou le 15 octobre*. Il n'a point assisté à la découverte des figurines; mais il a vu sir George dans sa maladie et sa convalescence qui a commencé vers le 11 ou 12 décembre, date de la première découverte que les témoins fixent au 14 ou au 15. Cette question de dates laisse une difficulté qui ne nous paraît pas insurmontable et nous n'y voyons qu'un défaut de mémoire des uns ou des autres.

Stuart affirme aussi la réputation suspecte de Craige et de Mathie.

Il a vu ensuite lord Pollock, déjà en pleine voie de guérison, retomber ensuite plus malade qu'il ne l'avait été avant la découverte de l'image de cire.

Mais le 8 janvier, ayant quitté sir George, lui, James Dunlop, Allan Douglace et plusieurs autres se rendirent à la maison de John Stuart, à Pollock-Shaw, et trouvèrent une figure de terre avec des épingles fixées de la même façon que dans la première. Il y a lieu de croire qu'ils les retirèrent, comme l'autre fois, et il ajoute qu'au retour sir George lui dit qu'il avait été grandement soulagé, et cela sans savoir qu'ils avaient trouvé les images de terre.

Il pourrait être intéressant d'étudier les faits d'histoires nombreux, et particulièrement certaines morts de princes où l'envoûtement a été soupçonné. J'ignore si les documents qu'on pourrait réunir seraient suffisants pour arriver à faire la lumière sur ces points difficiles.

Bornons-nous pour aujourd'hui à examiner la prétention d'un savant qui aurait découvert un moyen naturel de pratiquer cette opération réputée jadis préternaturelle.

M. de Rochas, depuis dix ans et plus, pense en avoir trouvé l'explication. Il reproduit le fait à volonté dans son laboratoire. Nous croyons, nous, qu'il est victime d'une auto-suggestion, comme ses sujets le sont d'une suggestion simple.



Que fait M. de Rochas?

Il prend un sujet rendu capable par un long entrainement des états les plus profonds de l'hypnotisme et lui ordonne d'extérioriser sa sensibilité.

D'après sa théorie, il paraîtrait que dans l'hypnose profonde, la sensibilité sort du sujet pour se fixer dans une couche qui demeure à quelques centimètres de lui. Plus l'hypnose est profonde, plus la couche, ou plutôt les couches s'éloignent par vibration comme les ondes sonores.

Ceci est une pure hypothèse appliquée à une substance elle-même hypothétique, ce qui n'est pas le cas des ondes sonores, prouvées par leur évidente action.

On affirme que, dans cet état, le sujet a le pouvoir d'extérioriser sa sensibilité et de la fixer sur une matière réceptrice quelconque : l'eau et la cire semblent jusqu'ici les meilleurs matières réceptrices.

Mais qui ne voit déjà qu'il n'y a rien ici de l'envoûtement et que s'il eût fallu aux envoûteurs du moyen âge obtenir le consentement de leurs victimes pour donner efficace à leurs opérations sur les statuettes, ils en eussent été plus qu'embarrassés et l'œuvre néfaste manquait par la base.

Ajoutons qu'ils opéraient à des distances considérables et indéterminées où, d'après la théorie qu'on nous expose, la sensibilité extériorisée ne saurait parvenir, puisqu'à quelques mètres seulement on ne la trouve plus.

L'envoûtement, qui n'a pas cessé d'être, tue à des distances toujours considérables, si l'on en croit des récits autorisés, qui nous en sont faits encore assez souvent [1].

M. de Rochas continue d'expliquer sa théorie à peu près en ces termes dans les articles du *Cosmos :*

Si le sujet fixe sa sensibilité sur une plaque et que l'expérimentateur fasse ensuite sur cette plaque la photographie du sujet, tous les coups portés sur la photographie passent avec leurs impressions sur le corps du sujet, insensible quand on le touche directement.

Par exemple, M. de Rochas fait une écorchure à la main de

1. Voir le récit absolument authentique, sous le titre de *Maléfice Cambodgien* dans le numéro du 15 septembre 1907.

la photographie, l'excoriation a aussitôt paru au même endroit de la main du sujet qui s'est évanoui.

S'il eût percé le cœur du sujet, nul doute, remarquait le *Cosmos*, que le pauvre original ne fût trépassé.

Ce n'était pas à faire et la vivisection des animaux ne pouvait ici suffire à l'expérimentation, puisqu'il faut préalablement faire agir la volonté du sujet.

Mais c'est là une raison suffisante pour éloigner toute assimilation de cette expérience avec l'envoûtement, puisqu'il faut à M. de Rochas la complicité de la victime.

L'envoûté des temps passés, comme le véritable envoûté des temps modernes, non seulement n'a garde de se prêter à l'opération, mais le plus souvent ne s'en doute même pas et, s'il vient à s'en douter, ne peut chercher qu'à en empêcher l'effet.

Quant à la *sensibilité* qu'on *extériorise*, ce ne sont là que des mots. La sensibilité n'est pas quelque chose qui puisse se réduire en couche matérielle. Ce n'est pas une substance, c'est un effet qu'on éprouve, un phénomène qui se fait sentir dans les organes de l'homme ou de l'animal. On ne la soutire pas comme la foudre, on ne la capte pas comme l'eau ou la lumière. Pour ce qui n'est pas soi-même une matière, il n'y a pas de matière réceptrice.

Le premier malheur des mots par lesquels on cherche à exprimer des opérations chimériques, c'est de perdre toute espèce de sens.

On n'extériorise pas la sensibilité parce qu'elle est essentielle à l'être sensible, elle n'est pour lui que le pouvoir et le fait de sentir. Extériorise-t-on les moyens qui la mettent en jeu, qui lui transmettent les impressions des choses extérieures?

Mais quels sont ces moyens? Entre-t-il dans son organisation quelque chose, un fluide, par exemple, qui puisse être mis en dehors du sujet tandis qu'elle reste en lui? (Et ce serait ici le cas véritable.)

Que j'éprouve réellement une impression à l'occasion de cette substance extérieure que vous dites être ma sensibilité et qui en serait du moins imprégnée, cela n'est pas prouvé



par l'expérience de M. de Rochas qui ne démontre en aucune façon l'existence de la substance hypothétique.

Ce qui demeure prouvé et bien prouvé, c'est que le sujet. fortement suggestionné, subit l'impression qu'on lui suggère: c'est là un fait d'hypnotisme très ordinaire en soi.

La douleur est donc ainsi facilement expliquée. Mais elle se complique de l'impression des stigmates.

Il est bien vrai que beaucoup de nos docteurs pensent expliquer tous les stigmates, même sacrés, par la surexcitation maladive des facultés sensibles, et nous n'aurions qu'à accepter cette théorie pour compléter l'explication du prétendu envoûtement moderne.

Si donc on nous posait ces deux questions: D'où vient la douleur? d'où vient la blessure? nous ne serions pas peu embarrassé à cause de la corrélation de l'une à l'autre. Mais nous voyons clairement qu'il ne peut être attribué à la sensibilité extériorisée, puisqu'elle est visiblement restée dans le sujet. Et quant à son instrument extérieur, rien ne prouve qu'il existe. Quelles que soient donc les causes, soit naturelles, soit préternaturelles du phénomène, il est bien loin d'avoir la puissance de l'envoûtement qui n'est pas réduit à agir ainsi à quelques centimètres du sujet.

Nous laissons donc entière la question, non des stigmates sacrés, comme ceux de saint François, mais des plaies par suggestion, reconnues par tant de médecins, pour nous en tenir aux blessures et aux blessures mortelles par l'envoûtement. Car, pour une *sensibilité extériorisée*, on ne peut même pas s'imaginer ce que c'est.

Ainsi, en opérant son prétendu envoûtement, M. de Rochas ne fait pas autre chose qu'une suggestion hypnotique.

Il n'a pas opéré autrement que les docteurs des hôpitaux produisant les phénomènes cités, par le Dr Bérillon, dans la *Revue de l'Hypnotisme :*

M. Farez raconte qu'en 1904, une jeune fille de treize ans, Berthe S., est à l'hôpital d'Allevard, où elle est entrée pour mutisme hystérique survenu à l'occasion d'un incendie. M. Podiapolsky la guérit de son mutisme par une suggestion hypnotique, puis lui suggère qu'elle aura



le lendemain à la face dorsale de l'avant-bras, près du poignet, une brûlure avec phlyctène. Le lendemain, la suggestion se réalise parfaitement! Un médecin, qui n'avait pas été mis au courant de l'expérience, diagnostiqua une brûlure du second degré.

Dans la même revue nous lisons : « M. le D[r] Voisin est convaincu du pouvoir de la suggestion hypnotique dans la production des brûlures ou des hémorragies cutanées. Comme preuve de ce qu'il avance, il cite le cas d'un individu nommé V... auquel il suffisait de dessiner sur le bras, à l'aide d'un papier roulé en pointe, une lettre quelconque et de suggérer pendant le sommeil hypnotique de faire saigner cette lettre ainsi dessinée, pour que l'on vît, au bout de quelque temps, la lettre apparaître très rouge et se couvrir de petites bulles de sang. »

Un jour, sur une malade du Dépôt, près la Préfecture de police, malade qui joua un grand rôle dans une affaire d'assassinat, M. Voisin fit apparaître, sous l'influence de la suggestion hypnotique, au bras, à l'endroit même qu'il avait indiqué, une vésication de la largeur d'une pièce de 5 francs. Il n'avait même pas entouré le bras d'une bande et d'un morceau de papier simulant le vésicatoire. Il avait seulement touché avec le bout du doigt l'endroit qu'il voulait voir recouvert de vésicules. Tous ces faits furent rigoureusement contrôlés. Il ne peut y avoir aucune supercherie.

Enfin, M. le D[r] Bertillon mentionne les expériences de Delbreuf. Le savant belge fit, avec un fer rouge, une brûlure vraie à chacun des bras, s'appliquant même à la produire de même intensité à droite et à gauche. Il avait préalablement suggéré au sujet brûlé une guérison rapide par l'un des côtés. Il en fut ainsi. La brûlure ne fut même pas douloureuse, tandis que du côté opposé la guérison fut lente et ne se termina que sous l'influence d'une nouvelle suggestion ; la même expérience fut renouvelée avec le même succès dans le dos.

Nier de pareils faits, affirmés par des savants sérieux, nous semble difficile. Les expliquer naturellement ne le paraît pas moins.

Pour prouver leur caractère naturel, il faudrait, non seulement en poursuivre le processus partant du cerveau et arrivant par la voie des nerfs au but désigné par le suggestionneur, mais il faudrait aussi prouver le pouvoir naturel qu'a l'imagination d'opérer avec cette précision sur l'ordre d'un tiers.



Ici on touche à la fois aux mystères profonds et suspects de l'hypnotisme et à ceux de la stigmatisation.

Il y a, en effet, de faux et de vrais stigmatisés, beaucoup moins de vrais que de faux. Non que nous accusions les maladies naturelles d'être l'unique cause de tous les faux stigmates. Les plaies causées par les maladies ne sont pas des plaies, si j'ose le dire, précises et dociles, obtenues par ordre.

On n'en verra point, par exemple, comme la transverbération du cœur de sainte Thérèse ou les stigmates de saint François, détaillant sans équivoque et sans lacune les plaies du Sauveur.

Dans leur genre inférieur, les stigmates hypnotiques surpassent aussi en précision ceux des maladies naturelles et, aux yeux des catholiques qui ont déjà toutes les raisons possibles pour suspecter l'hypnotisme en général, ce phénomène inexplicable scientifiquement ne comporte que trop bien l'explication préternaturelle.

Étant donnée la série continue des phénomènes hypnotiques dont quelques-uns sont dus évidemment à la cause préternaturelle qui suffit en même temps à l'explication de tous les autres, nous sommes en droit d'attendre la preuve de l'origine naturelle de l'un de ces faits, quel qu'il soit, mais surtout s'il a toutes les apparences contraires, et de croire, jusqu'à l'administration de cette preuve, à son origine préternaturelle.

Ce serait ici le cas de dire avec Catherine Emmerich : « Le démon n'y est pas appelé, mais il y vient. »

JEANNIARD DU DOT.



“GLANES” SPIRITES

J'ai eu l'honneur de discuter, il y a quelque temps, avec le Dr Rozier, au sujet de la contexture du fameux « corps astral » qui n'est, paraît-il, ni complètement naturel, ni complètement spirituel, mais entre les deux. Je ne savais pas discuter avec un personnage que l'on pourrait regarder comme l' « enfant du miracle ». Puisque M. le Dr Rozier, dans un récent ouvrage : *Les Puissances Invisibles*, se met lui-même en scène, et prend une position de combat entre le catholicisme romain, il nous est bien permis de le suivre dans ses confidences ultra-merveilleuses.

Or donc, il était une fois un jeune enfant qui perdit sa mère dès l'âge le plus tendre. Sans maman, à l'âge de deux ans et demi, le bébé tendit ses petits bras vers l'invisible, et l'invisible descendit du ciel, sous la forme d'une gracieuse jeune fille, qui vint *souvent* cajoler le jeune enfant, et diriger ses jeunes ardeurs vers le bien, c'est-à-dire vers les doctrines si belles et si touchantes de l'occultisme.

Je vous vois, lecteur, écarquiller les yeux dans un étonnement intense. Je vous le répète : Une jeune sainte quittait le ciel empyrée pour venir dorloter le jeune Rozier, et lui servir de nourrice sèche! Avez-vous compris? — Du reste, voici le morceau :

Dès mon enfance, j'ai *senti* la présence de Dieu : je l'ai aimé et j'ai aspiré à lui. J'ai senti toute ma vie le besoin d'aimer et d'être aimé, mais j'ai perdu ma mère à l'âge de deux ans et demi, et je n'ai jamais connu les caresses des parents, ces caresses qui font tant de bien aux enfants...

Mais *quelqu'un* m'a donné des consolations, m'a cajolé et a empêché mon cœur de se dessécher. *Je voyais quelquefois*, trop rarement à mon



gré, une *jeune personne, fort belle*, qui *me prenait par la main en me souriant*; quelquefois, *elle s'asseyait auprès de moi, me prenait sur ses genoux, me berçait*, et j'étais heureux.

Je ne savais pas qui elle était, et je ne m'en occupais pas. Ce n'est que bien plus tard que *j'ai su que cette protectrice* était sainte Philomène...

Oh... ! Le plus fort, c'est que cette sainte Philomène, canonisée par l'Église et honorée par conséquent d'un culte à sa gloire, n'est pas du tout contente de l'Église romaine. Elle aurait élevé le jeune Rozier pour en faire un réformateur des doctrines romaines par l'occultisme! Elle a voulu fonder une Église occulte, dont elle est la *grande patronne*, et dont M. Rozier est le grand prêtre :

Le 13 avril 1900, sainte Philomène s'est déclarée patronne des *occultistes chrétiens*, et a fondé une *fraternité invisible*.

Et M. Rozier déclare qu'on vient à ce sanctuaire, et que le miracle n'y est pas rare. — Un petit Lourdes occulte, quoi!

C'est une mission que sainte Philomène est venue accomplir sur la terre, paraît-il, afin de *briser la puissance temporelle* de l'Église, pour ramener les peuples à la vraie religion de Jésus, à la religion primitive. Aussi, un des premiers résultats *obtenus* par sainte Philomène serait la *Séparation* de l'Église et de l'État.

O sainte Philomène, auriez-vous fait ce vilain coup?

Mais pourquoi sainte Philomène, plutôt qu'une autre? direz-vous. — Eh bien, il paraît qu'elle est mécontente des papes :

Le pape a essayé de faire enlever les statues de sainte Philomène de quelques-uns de ses sanctuaires, en Italie, mais il n'a pas réussi; les populations se sont soulevées, elles ont défendu leur sainte bien-aimée et ont fait des violences et du désordre, absolument comme vos partisans et vos *salariés*, en France, en ont fait pour les inventaires. — Le pape n'a pas insisté; il a fait une retraite en bon ordre, en donnant un prétexte *comme les gens d'Église savent toujours en trouver*.



Charmant ! Il va bien, le nourrisson de sainte Philomène !

Si jamais le Dr Rozier rencontre, dans le plan astral — je suis convaincu que la rencontre n'aura pas lieu — le vénérable curé d'Ars, je pense qu'il y aura une explication plutôt pénible au sujet de sainte Philomène. Je crois bien que la bonne, c'est tout de même celle du saint curé.

J'opine à croire que celle de M. Rozier est un démon femelle qui a abusé de sa crédulité enfantine. Et je murmurais, malgré moi, en le lisant, ces vers d'un poème célèbre sur l'exil des dieux, et sur la confidence qui fut faite au nocher de l'*Hymne à Zeus :*

Oui, les dieux s'en allaient vers le Nord, vers le Pôle,
Les dieux fuyaient la Grèce où croulaient leurs autels ;
Comme Enée emportait Anchise sur l'épaule,
Emportant l'espérance et l'amour des mortels.
O calme vision à travers la nuit brune !
Leur silhouette d'or blanchissait sous la lune ;
La nef du nautonnier enfin les aborda.
Leur groupe balança son essor dans l'espace ;
Vénus leva sa main toute pleine de grâce,
Et l'albâtre vivant de son corps s'accouda
Sur le bord de l'esquif, et sa voix musicale
Dit : Quand vous serez las de la Vierge rivale,
Quand vous voudrez aimer — répète-leur cela ! —
Quand vous m'appellerez, plus tard, je serai là !

Prenez garde, Rozier ! C'est *Hélène-Ennoia* des gnostiques, c'est *Lilith* [1], c'est *Succa* [2] !

1. Vénus-Aphrodite.
2. La *succuba* de certains occultistes.

Ch. G.

—————•✕•—————



Une Maison hantée à Ancône

A mesure que les phénomènes spirites se multiplient, les maisons hantées deviennent plus nombreuses.

Le *Corriere della Sera*, de Milan, rapportait dernièrement, d'après un de ses correspondants d'Ancône, le fait de la maison du procureur du roi en cette ville, qui serait le théâtre des plus étranges manifestations.

Voici le récit fait par les deux fils, avocats tous les deux, de M. Maraccine, procureur du roi.

On entendit d'abord des coups violents frappés dans les murs ou sur les meubles.

Puis, les sonnettes électriques se mirent à carillonner, toutes seules, de la façon la plus désordonnée.

Ensuite, de véritables jets d'eau sortirent des murs assez abondamment pour arroser copieusement une chambre. Après, ce fut du lait qui coula, et même du café au lait. Le procureur royal s'étant alors écrié : « *J'aurais préféré que ce fût du vin!* », du vin se mit aussitôt à couler.

La cause occasionnelle de ces phénomènes fut attribuée, peut-être avec raison, à la présence dans la maison de la plus jeune fille de M. Maraccine, qui était médium spirite. — Un jour qu'elle sortait de la salle à manger, un livre de spiritisme, placé sur une console, sauta sur son épaule, puis voltigea légèrement par la chambre, et finit par tomber à terre, près du mur d'où était sorti du lait...

Quelle était la cause principale? Si les faits sont tels qu'ils ont été racontés, il ne nous semble pas que l'on puisse hésiter à les attribuer à la même force qui agit dans le spiritisme et dans tous les autres cas de hantise, c'est-à-dire aux Esprits malfaisants.

S. M.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



Les Esprits et Victor Hugo

Des séances de spiritisme avaient été tenues autrefois à Jersey, chez Victor Hugo. Les comptes rendus rédigés par lui-même et plusieurs cahiers de notes s'y rapportant restèrent longtemps inédits, et ne furent communiqués qu'assez tard à MM. Camille Flammarion et Jules Bois, qui en publièrent quelques extraits.

M. Delanne vient de donner un regain d'actualité à ces anciennes communications spirites, en reproduisant la relation donnée par ces deux écrivains[1], et, avec un sans-façon que l'autorise à prendre sa compétence en pareille matière, il ne se gêne pas pour dire leur fait à l'un et à l'autre, au sujet des théories mises par eux en avant.

Comme cette relation renferme des détails intéressants, nous allons la reproduire à notre tour, et nous en profiterons pour dire ce que nous pensons de la critique et des théories.

Voici d'abord ce que C. Flammarion avait publié dans les *Annales politiques et littéraires*[2] :

Les séances ont commencé en 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855; elles ont duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, Mme Victor Hugo, leurs fils, Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, Mlle Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitalière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois, à Paris, quelques années avant sa mort; *il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits.* Elles forment trois

1. *Revue scientifique et morale du Spiritisme.* — Janvier 1908.
2. Numéro du 7 mai 1899.

énormes cahiers, presque entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances. Voici comment les choses se passaient :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table ; Vacquerie et quelques autres, alternativement, Hugo presque jamais, car il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivait à une autre table, m'assure M. Paul Meurice, sur ces feuillets qui ont été conservés, les dictées de la table. Celle-ci frappait du pied tout simplement : et l'on nommait les lettres à chaque coup : A, B, C, D, comme Vacquerie l'a indiqué.

En général, elle annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques, principalement Molière, Eschyle, Shakespeare, le Dante, Camoens, et d'autres personnages tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc. Mais la plupart du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une question quelconque, ce n'étaient pas eux qui répondaient ; à la place du nom qu'on attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, tel par exemple, que l'*Idée*, ou celui-ci qui revient très souvent : *L'Ombre du Sépulcre*.

Galilée a cependant signé là des pages vraiment belles sur l'astronomie. Il y a notamment une sorte de trilogie en trois chapitres, dont le dernier est d'une élévation, d'une noblesse, d'une grandeur et d'une transcendance sublimes. On y admire entre autres cette affirmation : « Tous les milliards de mondes, tous les milliards de siècles additionnés font UN. LE TOTAL DE TOUT, C'EST L'UNITÉ. » Ce dernier chapitre est signé l'*Ombre du Sépulcre*.

Un jour, les *esprits*, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo déclara qu'il ne savait pas improviser de la sorte, et demanda de remettre la séance au lendemain. Dans l'intervalle, il prépara deux questions : l'une de simple curiosité, dit-il, l'autre plus grave. Le lendemain, Molière ayant dicté son nom, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

— Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppes?
Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet?
François premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope?

Molière ainsi interrogé ne répond pas.

— Qui donc est là?



— *L'Ombre du Sépulcre!*

Et celle-ci, dégagée de tout sentiment d'admiration pour le poète, lui répliquant sur le ton d'un maître d'école à un écolier, lui répond :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François premier.
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Un peu décontenancé de la familiarité de la leçon, Victor Hugo prend sa seconde question, adressée également à Molière, sur la présence duquel il semble compter.

— Molière est là, dit-il, il a donné son nom tout à l'heure, mais n'a pas voulu répondre. Molière! c'est moi qui t'interroge!

Et voici les très beaux vers qu'il prononce devant l'invisible :

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare a ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, Archange au ciel, ô grand Molière,
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes.

On attend. Molière ne répond pas. C'est encore l'*Ombre du Sépulcre*, et, vraiment, nul ne peut lire cette réponse sans être frappé de son ironique grandeur.

L'OMBRE DU SÉPULCRE A VICTOR HUGO

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres
Crocheter l'immense tombeau!
Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles!
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts!

La leçon était dure. Il paraît que Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle, indigné de la conduite des esprits à



son égard. L'illustre maître n'avait jamais été traité avec une hauteur aussi cavalière.

Ces communications, dictées par la table de Jersey, sont véritablement d'une grande élévation de pensée et d'une belle langue.

L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'il y avait là un être extérieur, indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place. On ne peut cependant, en parcourant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ».

C'est du Victor Hugo que l'on entend, parfois même du Victor Hugo sublimé.

On ne peut accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion.

Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs assistants; ou la présence d'un esprit indépendant.

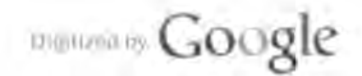
L'examen attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique, de ces communications, me fait pencher du côté de la première hypothèse : du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François Victor Hugo, de Mme Hugo, etc...

M. Delanne ne poursuivant pas d'autre but, dans son article, que d'établir la doctrine spirite de l'identité des esprits, ne pouvait manquer de ne pas trouver de son goût cette doctrine ultra-fantaisiste du dédoublement. Pour notre part, nous sommes heureux de nous rallier à son argumentation, que nous trouvons marquée au coin du bon sens.

Nous le citons textuellement :

« Eh bien ! non, malgré toute mon admiration pour les travaux et l'esprit éminent de mon ami Camille Flammarion, je ne puis accepter ses conclusions, car l'examen « attentif, loyal, sincère, impartial, *purement scientifique* » du phénomène ne me permet pas du tout de supposer qu'il est produit par les assistants, et, ceci, pour plusieurs raisons que je tiens à développer.

« On ne peut pas logiquement imaginer — sans dépasser les limites de la vraisemblance — que des individus absolument normaux, jouis-



sant d'une excellente santé physique et intellectuelle, puissent, en même temps, être conscients et inconscients, agir en dehors d'eux-mêmes sans le savoir et sans s'en douter, car cela n'arrive jamais dans la vie ordinaire, et il serait étrange que cela se produisît tout simplement parce qu'ils font des expériences de typtologie. Une semblable transformation mentale, survenant brusquement, devrait s'accompagner de symptômes physiques ou mentaux, qui n'auraient pas échappé aux médecins et aux psychologues qui étudient ces pratiques depuis un demi-siècle; or, il n'en est rien. C'est surtout chez les hystériques, ou dans certains cas de somnambulismes naturels ou provoqués, que l'on a signalé des exemples de personnalités multiples, mais jamais sur des personnes normales. Dira-t-on que les pratiques spirites suffisent à hypnotiser et à déséquilibrer ceux qui s'y adonnent? Il n'y paraissait guère chez l'illustre proscrit, pas plus que chez ses hôtes; d'ailleurs, qui donc oserait soutenir sérieusement que le seul fait de mettre ses mains sur son guéridon constitue une manœuvre hypnotique? En quoi Victor Hugo, *qui n'était pas à la table*, aurait-il pu en être influencé jusqu'à subir un dédoublement de son moi?

« Cette hypothèse est à ce point invraisemblable, qu'elle ne pourrait même s'appliquer aux hystériques, dont le « rétrécissement du champ de la conscience » peut bien produire une ou plusieurs personnalités secondes, mais alors celles-ci *se succèdent* et n'existent pas simultanément; de plus, je ne sache pas que l'on ait jamais constaté l'extériorisation de ces personnalités parasitaires. C'est une excellente méthode de ne pas faire intervenir de nouveaux facteurs pour l'interprétation des phénomènes, mais c'est à la condition expresse que l'on ne fera pas, d'autre part, des hypothèses que rien ne peut justifier, en attribuant à l'être humain des pouvoirs qu'il n'a jamais possédés, et qui sont en opposition absolue avec son fonctionnement. Sans doute, pendant le rêve, ou comme conséquence de certains états morbides, il peut arriver que le dormeur ou le malade crée des personnages oniriques auxquels il attribue des discours, des raisonnements en opposition avec ses idées ordinaires; mais chez un homme à l'*état de veille*, jouissant de l'intégrité de ses facultés, la synthèse mentale est trop active, trop puissante, pour qu'une illusion semblable puisse se produire. Le romancier le plus réaliste, en faisant dialoguer ses personnages imaginaires, ne perd jamais la conscience de son moi. Il a beau « entrer dans la peau du bonhomme », il sait bien que c'est lui qui le



fait parler, il n'est pas dupe de ce jeu de son imagination. Combien le cas que nous étudions diffère de celui de l'écrivain qui compose. Jamais Victor Hugo n'a pressenti les réponses qui allaient lui être données ; elles l'étonnent ou l'indignent ; et l'on pourrait imaginer que c'est lui qui les a fabriquées inconsciemment ? Cela dépasse par trop toutes les possibilités psychiques pour que nous puissions accepter une semblable hypothèse, d'autant mieux que le grand poète déclare qu'*il ne sait pas improviser*, puisqu'il remet au lendemain la question en vers qu'il doit poser, alors que les réponses de la table se font instantanément, sans recherches et sans hésitations.

« On voit déjà à quelles difficultés on se heurte, si l'on accepte l'hypothèse d'un dédoublement de l'esprit de Victor Hugo ; mais là ne se bornent pas les obscurités. Ce n'est pas le tout de faire marcher inconsciemment et involontairement la mécanique cérébrale du grand poète, il faut ensuite nous faire comprendre comment ce produit anonyme arrive à se traduire par des coups frappés par la table. J'entends, d'ici, la réponse : c'est par une transmission de pensée, qui s'opérerait entre Victor Hugo et la subsconscience du ou des médiums. Ici encore, l'analogie entre ce qui se produisait à Jersey et ce que nous connaissons de ce phénomène est boiteuse. Dans les cas bien constatés où la pensée a été transportée, d'un opérateur à un sujet entraîné de longue date à ce genre d'expériences, les conditions essentielles pour la réussite étaient : d'une part, la volonté de l'agent, qui concentrait sa pensée sur les mots à transmettre, et, en second lieu, un état passif du sujet, qui n'était le plus souvent réalisé que pendant l'hypnose auto-suggestive ou provoquée.

« Trouve-t-on ces conditions réunies à Jersey ? Aucunement. Personne ne songe à se placer dans un état hypnoïde quelconque, personne n'essaye de faire dire à la table quoi que ce soit, car chacun attend avec curiosité ce que le meuble va dicter. Scientifiquement parlant, on ne peut utiliser l'analogie que pour des phénomènes de même espèce, sans quoi le rapprochement que l'on tente est sans valeur. C'est précisément ici le cas, car il n'existe ni opérateur, ni sujet, et la transmission de pensée d'un mot ou d'une phrase, qui est déjà si difficile à produire après de longues séances d'entraînement, prendrait chez Victor Hugo, sans raison aucune, une ampleur prodigieuse, un développement qui n'a jamais été constaté nulle part.

« Pour toutes ces raisons : Impossibilité de concevoir une cérébra-



tion inconsciente en opposition avec celle de l'état de veille chez un homme sain de corps et d'esprit, et invraisemblance de la transmission involontaire de ce travail cryptomnésique à des assistants, également à l'état normal, je conclus que l'hypothèse du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo est inadéquate, incompréhensible, et n'explique pas les communications du guéridon. Remarquons encore que l'auteur d'Hernani attendait Molière ; il comptait sur sa présence ; si la pensée du maître avait été inconsciemment mise en branle, c'est une réponse du grand satirique que logiquement on aurait dû obtenir. Au lieu de cela, c'est la sévère mercuriale de l'*Ombre du sépulcre* qui tombe comme une douche sur l'enthousiasme du poète. Non, vraiment il me paraît suprêmement illogique d'imaginer Victor Hugo se mystifiant lui-même à ce point ; car si la conscience subliminale existe, c'est la meilleure partie de nous-même ; or, une subconscience capable d'écrire dans ce style ne s'abaisserait pas, pour employer sa propre expression, « au rôle de grotesque paillasse » et ne consentirait pas à jouer une macabre comédie, en se donnant pour un être de l'au-delà. »

La démolition de la théorie de Flammarion est complète : mais notre critique est impuissant à tirer lui-même une conclusion des faits cités, en faveur de sa propre thèse. Il le sent bien, et c'est pourquoi il ajoute :

« En poursuivant cette étude sur les manifestations spirites de Jersey, nous allons rencontrer maintenant une intelligence bien définie qui donne son nom, et qui démontre, par son style, qu'il est bien la personnalité annoncée. Je cède la parole à M. Jules Bois, qui n'est guère suspect de tendresse pour le spiritisme. Malgré son parti pris habituel, il ne peut cependant pas récuser l'évidence des faits. Voici son récit :

Les Tables parlantes de Victor Hugo

Souvent, d'abord, la table résiste aux injonctions de Hugo, elle le raille parfois, de temps en temps elle le terrasse avec son propre langage. En des circonstances très rares, elle échappe totalement à son



contrôle et la personnalité qui se lève devant la sienne parle un langage approprié au nom qu'elle s'est donné.

Voici, par exemple, le procès-verbal d'une séance des plus curieuses. Il m'a été communiqué par Auguste Vacquerie. Je le transcris fidèlement. C'est André Chénier qui se présente : *il achève certains de ses poèmes, laissés de son vivant incomplets.*

Dimanche, 25 décembre 1853, 8 h. 1/2 (soir). Présents : Victor Hugo, Mme Hugo, Mlle Adèle, Auguste Vacquerie, Charles Hugo. — Ch. Hugo et Mlle Adèle *tiennent la table.*

— Qui est-tu?

— *André Chénier.*

Victor Hugo. — Dis-nous pourquoi tu viens?

— *Déjà dit.*

Mme Hugo. — Causes-tu avec Mme Roland dans la vie où tu es?

— *Oui.*

Victor Hugo. — Dans la pièce qui commence par...

> Il n'a donc plus d'espoir, et ma plainte perdue, etc.

il manque un vers après celui-ci :

> J'avais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé...

Dis-moi ce vers qui manque.

— *J'aurais maudit l'autel que j'ai tant embrassé.*

— Veux-tu compléter le fragment XVII :

> O délices d'amour, et toi, noble paresse...?

Après :

> Pour qui les yeux n'ont pas de suave poison...

il manque des vers.

> *Qui sans perdre leurs cœurs et sans brûler leurs âmes,*
> *Ont frôlé le satin de la robe des femmes.*

— Le fragment que nous avons est au singulier :

> Heureux qui, etc.

Ce que tu nous dis est au pluriel. Nous pouvons arranger la chose ainsi :

> Qui sans perdre son cœur et sans brûler son âme,
> A frôlé le satin d'une robe de femme.

Le veux-tu?

— *Non. Alors dis :*

> *Qui sans perdre son cœur et sans brûler son âme,*
> *A frôlé le satin de ta mantille, ô femme!*

— J'aime autant ma manière. Es-tu de mon avis?

— *Non.*



— Tu aimes mieux ta manière?

— *Oui.*

— C'est que tu as encore, dans la suite des vers, une apostrophe :

O femme!

Veux-tu prendre ma manière?

— *Non.*

— Après :

Je t'appartiens, amour! amour inexorable!

Continue.

— *Conduis-moi chez Camille, et dis-lui que je suis*
L'esclave de ses jours, conquis pendant ses nuits:
Dis-lui que tout en moi par sa bouche respire,
Et qu'étant une fleur elle m'a pour zéphire.
Oh! qu'on souffre d'aimer! Oh! quels cruels tourments!
Pour un moment heureux, combien d'autres moments
Où l'âme pleure et tombe, et, pauvre feuille morte,
Obéissant au vent qui l'arrache et l'emporte,
Erre et tremble et palpite et songe au doux banquet,
Où Camille l'avait mêlée à son bouquet.
Sage vieillesse, viens! je t'implore et t'appelle;
Tu souris à l'amour comme le toit à l'aile.
Sous ta chaste couronne on chemine à pas lents,
Toujours la plume blanche aime les cheveux blancs.
L'amour pour le vieillard prend sa plus douce voix;
L'âge est un innocent qui vide les carquois.
Et les tremblantes mains prennent aux mains naïves
De l'amour ces traits d'or, que nos âmes plaintives
Gardent toute la vie et qui durent toujours.
L'épine reste au cœur, l'épine des amours.
Et quand le soir arrive au bout de la journée,
L'épine est dans le cœur, la rose s'est fanée.
Toi, vieillesse, tu ris au seuil de ta maison.
Le souvenir la dore ainsi qu'une saison,
L'empire des amours se réduit à ton chaume.
L'Océan se fait source, et la fatale pomme
Qui divisa l'Olympe et qu'adjugea Pâris
Mûrit à ton pommier; on la mange et tu ris.

Auguste Vacquerie. — Ces douze ou quinze derniers vers sont très troubles. Es-tu de cet avis?

— *Oui.*

Victor Hugo. — Peux-tu nous dire à quoi tient le trouble de l'expression?

— *Oui.*

— Dis-le.

— *Vers oubliés.*



AUGUSTE VACQUERIE. — C'est-à-dire que tu as passé des vers ?

— *Oui.*

— Quand viendras-tu rétablir tes vers ?

— *Jeudi.*

— As-tu déjà communiqué avec d'autres que nous ?

— *Non.*

Ici, le problème à résoudre se complique encore. Il ne s'agit plus, cette fois, d'Eschyle romantisé et factice, mais bien d'un pastiche d'André Chénier, extraordinairement habile, et, ce qui est presque miraculeux, improvisé. Hugo n'aurait pu que très difficilement se plier à cette manière que, d'ailleurs, il critique. Supposons l'improbable : Charles Hugo, tenant la table, la fait parler, et, par fraude, lui inspire ses vers. Je sais bien que Charles n'était pas un poète à dédaigner ; mais par quel mystère arrivait-il à forger instantanément un morceau aussi profondément d'accord avec l'esprit et la forme du chantre de la « Jeune Tarentine » ? Il l'avait préparé d'avance, me direz-vous ; mais comment pouvait-il prévoir que son père lui demanderait de terminer telle pièce, plutôt que telle autre ? Nous nous perdons dans un dédale, même en admettant la fraude.

Charles était fort indolent ; de plus, comme tout autre écrivain, il eût à coup sûr préféré signer ces fragments toujours ingénieux quand ils ne sont pas admirables. L'amour-propre littéraire ne perd jamais ses droits. Charles se plaint souvent de la longueur des séances qui l'épuisent. Il a fait de l'escrime, dans la journée, il voudrait se reposer. mais l' « esprit » insiste, le force à lui servir d'instrument. Faut-il tout dire ? Il y a quelque chose de terriblement angoissant et d'âprement ironique en la présence réitérée de cette « Ombre du Sépulcre » qui fait frémir ce guéridon, ce jouet d'enfant, sous les doigts d'un jeune homme qu'elle emportera bientôt, sous les doigts d'une jeune fille, sa sœur, dont la raison ne tardera pas à s'évanouir...

« Cette fois, continue M. Delanne, l'identité n'est pas douteuse. C'est bien le style, la façon d'écrire du chantre de la *Jeune Captive*. La réponse arrive immédiatement, sans être cherchée, et les figures du discours sont bien celles du dix-huitième siècle. Cette poétique est fort éloignée de celle de Victor Hugo, qui non seulement ne sait pas improviser, mais ne goûte guère la « manière » d'André Chénier. Cependant celui-ci maintient son texte et ne se laisse pas influencer

par les objections qu'on lui présente. Inutile, je crois, d'insister sur le rôle du fils de Victor Hugo; il est totalement passif. M. J. Bois signale parfaitement l'impossibilité de compléter instantanément des poésies inachevées, qui lui sont indiquées au hasard par son père. On a beau être poète, doué même d'une grande facilité, on ne compose pas sans réflexion et sans recherches des vers qui doivent s'adapter à un texte précis, surtout quand il s'agit d'un de nos grands poètes, qui compte parmi les plus originaux.

« Les assistants sont de bons juges : Hugo et Vacquerie qui suivent attentivement la dictée, en signalent les faiblesses ou le sens obscur. Malgré les lacunes, pour eux le doute n'existe pas : c'est bien avec André Chénier qu'ils s'entretiennent. Jusqu'à démonstration de mon erreur, je pense qu'ils ont raison, et qu'on arrivera difficilement à convaincre du contraire tout critique impartial qui met les FAITS au-dessus des théories. »

Maintenant qu'il s'agit de défendre l'hypothèse qui lui est chère, M. Delanne se contente vraiment de bien peu! Ne suffit-il pas pourtant, pour l'ébranler, de supposer que les Êtres qui répondent sont des Esprits d'une haute intelligence, supérieure non seulement à celle des assistants, mais même à celle d'André Chénier et de beaucoup d'autres encore?

Or, c'est précisément ce que nous admettons.

De même que pour expliquer tous les faits de vision ou d'action à distance, de hantise, de dématérialisation, etc., — dont nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître l'existence — nous sommes bien obligés d'admettre que les Êtres qui les produisent possèdent une puissance dépassant incomparablement celle de n'importe quel homme vivant, et, par analogie, de n'importe quel défunt.

Tout cela cadre parfaitement avec les données de la science catholique sur l'existence et la nature des Esprits, bons ou mauvais.

C'est faire preuve d'une facilité de conviction singulière, de prétendre qu'il faille attribuer à tel ou tel défunt les réponses données par des Invisibles, par le seul fait que ce qu'ils disent concorde avec la manière de parler de ce défunt ou était connu par lui.



Une fois que l'on a admis — et pour peu que l'on soit impartial, on est bien obligé de l'admettre — que nous sommes environnés d'une foule d'êtres invisibles, beaucoup plus intelligents que nous, tout peut s'expliquer, non pas dans un cas isolé, mais dans tous les cas, sans exception, par leur intervention.

Si l'on ne se place pas à ce point de vue, on n'arrivera jamais à rendre raison de la merveilleuse souplesse intellectuelle dont font preuve ces Êtres supérieurs, en s'adaptant, comme ils le font, à la mentalité de ceux au milieu desquels ils se produisent.

« Dans la plupart des cas — il y a de très rares exceptions — écrivait encore Cam. Flammarion, les communications des tables se présentent comme des reflets de la pensée de l'un ou de plusieurs des assistants, et leur valeur scientifique, philosophique, morale est en rapport avec celle des opérateurs. Dans un cercle catholique, dans un cercle protestant, dans un cercle de poètes, de philologues, d'historiens, elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes. »

Ce que nous retenons de cette citation, c'est la facilité d'adaptation de ces Êtres invisibles aux circonstances de temps, de lieux et de personnes. On ne trouverait pas un seul homme sur la terre, capable de jouer un pareil rôle. Quant à l'insinuation que ces communications sont des reflets de la pensée, des rayonnements, des prolongements des opérateurs, Delanne en a fait suffisamment justice.

* * *

Après cette exécution en règle de la théorie du dédoublement ou du prolongement psychique du médium et des assistants, M. Delanne, dans le numéro de février de sa revue, entreprend avec autant de vigueur la critique de la théorie du subconscient et de l'être collectif.

Nous lui laissons de nouveau la parole :



Le subconscient et l'être collectif

« Les communications obtenues à Jersey n'ont pas un cachet uniforme, elles présentent une variété incomparable. Il en est, dit M. Jules Bois, « de truculentes, de satiriques, d'élégiaques, de langoureuses, de cyniques, d'héroïques, de sublimes ». Une semblable diversité se concilie mal avec une source unique d'inspiration, et ce n'est plus Victor Hugo seul, pour rester dans la thèse de nos adversaires, qui devait être l'inspirateur de la table, mais successivement, ou peut-être simultanément, tous ceux qui participaient à ces expériences.

« J'ai montré déjà (à propos de la fille du juge Edmonds) combien il est impossible d'admettre qu'un médium qui ne connaît pas une langue étrangère puisse obtenir, par transmission de pensée, une communication dans cet idiome. Ce fait si important a été observé aussi chez le grand poète, à la stupéfaction des assistants, qui ne comprenaient rien à ce que la table dictait. Citons encore M. Jules Bois qui en fait le récit dans le *Miracle moderne :*

Un jeune Anglais qui fréquentait la maison appela un soir lord Byron. Celui-ci refusa de parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait difficile de suivre les lettres. Alors Walter Scott se présenta, et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken

— Je n'y comprends rien, dit Charles, après avoir épelé.

Le jeune Anglais traduisit :

Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite.

La table avait parlé dans une langue inconnue du médium.



« Bien que Charles ne connût pas l'anglais, c'est encore des vers qui sont dictés, et, cette fois, on n'accusera pas Victor Hugo d'en être l'auteur inconscient, pas plus que son fils, car ni l'un ni l'autre ne possédait assez la langue de nos voisins, pour improviser ce que frappe le pied du guéridon. Que faut-il donc, en fait de preuves, pour ouvrir les yeux de nos contradicteurs ?

« Doucement, je vous prie, répondent les profonds et malicieux critiques, en clignant de l'œil, il se trouvait dans l'assistance ce jeune Anglais qui a fait la traduction, *donc* c'est chez lui qu'il faut chercher l'origine de la réponse. Inutile de répéter ce que j'ai dit précédemment sur l'impossibilité d'admettre une cérébration compliquée, involontaire et inconsciente, à l'état de veille, surtout de la part du jeune insulaire que l'on ne nous présente pas comme poète, ni de la difficulté de comprendre la transmission de cette pensée au médium. Toutes ces objections capitales ne sont même pas entrevues par M. Jules Bois, qui va cependant nous donner le mot de l'énigme, en exécutant une brillante variation sur le thème de la subconscience et du personnage collectif qui se formerait dans ces circonstances.

« Au point de vue scientifique, toutes ces théories sont si inconsistantes que j'ai quelque honte à les discuter sérieusement ; mais comme on pourrait prendre une abstention de ma part pour un aveu d'impuissance, je vais exposer la thèse de l'individualité collective amalgamée avec celle de l'inconscient, telle que nous l'offre l'auteur du *Miracle moderne*. Cela débute par une exécution nette et concise du spiritisme. Voici :

L'hypothèse spirite est décidément puérile ou trop lointaine.

Il faut recourir ici à la psychologie du subconscient et à la psychologie des foules pour entrevoir le mécanisme de ces splendides jeux de l'imagination et de la pensée.

M. Gustave Le Bon nous a démontré que si un groupe concentre son attention sur le même point, un esprit collectif se crée, « un seul être », et « soumis à la loi de l'unité mentale des multitudes ». Cette personnalité nouvelle obéit non pas à la conscience, mais à l'inconscient, c'est-à-dire à l'instinct, en tout ce qui est en nous accumulé par les habitudes, les souvenirs. Cette âme collective, capricieuse et mobile, a besoin pour se préciser d'un « meneur ».

Dans le cercle évocatoire de Jersey, le rôle du « meneur » fut tenu,



d'abord, par l'influence dominante, rayonnante, issue de Hugo, puis par le médium, instrument de cette influence, son fils Charles. Le verbe du grand poète était certainement le plus mâle, le plus suggestionnant. Le médium Charles, suggestionné, interprétait, à sa manière poétique et originale, la préoccupation des assistants qui variait selon l'heure, selon la discussion, selon les personnalités présentes à la table ou dans la chambre, mais dont son père fournissait l'élément principal. Une sorte de *réaction chimique* (*sic*) s'établissait entre les idées diverses en présence. Le « précipité », c'était la communication du soi-disant esprit dont la signature étiquetait la tendance du fragment. Le nom et la personnalité du mort étaient des illusions, mais la communication en soi était véridique.

Je n'ai pas la prétention, bien entendu, d'apporter, en quelques lignes surtout, une réponse à toutes les objections. Je l'ai tenté dans le *Miracle moderne*. Je cherche seulement, ici, à fournir une piste logique aux recherches rationnelles. Mais il restera toujours un X irréductible. Hugo était un « croyant ». Quoique, à la fin de sa vie surtout, il ait pris souvent ses chimères pour des révélations quasi divines, son idéalisme était fervent, son spiritualisme inébranlable. Il ne ressemblait pas aux hommes d'aujourd'hui, d'un positivisme médiocre, d'un matérialisme étroit, d'un sectarisme mesquin. Là où les sceptiques voient de la « naïveté », je trouve la manifestation d'un instinct invincible. La religiosité de Hugo était vague et confuse ; mais, je le répète, il *croyait*. Or, la foi est toujours récompensée, la foi accomplira toujours des miracles.

« Qui ne sera frappé du manque de liaison logique qui existe entre le commencement et la fin de cette citation? Le critique ne croit pas à la possibilité des rapports entre les vivants et les morts, mais, peu convaincu sans doute de la valeur de ses démonstrations, il convient qu'il existe dans le cas de Victor Hugo un X irréductible, et, à travers son langage embarrassé, on croit comprendre que la foi pourrait peut-être réaliser ce miracle, d'où j'en infère que l'auteur n'est pas bien fixé.

« D'ailleurs, M. Jules Bois a la modestie, bien justifiée, de reconnaître qu'il n'apporte pas une réponse à toutes les objections; son argumentation n'est qu'une phraséologie assez vide de sens réel pour nous convaincre que cet artiste se paye de mots en place de raisonnements...



« Personne n'a défini d'une manière précise le *subconscient*; et quant à l'être collectif, c'est une création tout à fait imaginaire, de sorte que pour expliquer la genèse des faits très nets, des messages improvisés dictés lettre à lettre par le guéridon, d'une haute tenue littéraire, qui dénotent parfois des connaissances supérieures à celles du médium, comme l'usage de la langue anglaise, on va abuser de l'imprécision des termes *subconscient* et *être collectif* pour les détourner de leur sens véritable, quand ils en ont un. Rien n'est plus facile à montrer.

« Que faut-il entendre par le mot *subconscience?* 1° D'abord l'accumulation prodigieuse de sensations, d'associations, — physiologiques et psychologiques, — de raisonnements, de pensées, etc., qui constitue le fond même de notre vie mentale, le trésor de l'automatisme et de la mémoire latente : tout le monde est d'accord là-dessus. Mais on a voulu ranger aussi sous cette étiquette : 2° les personnalités secondes dont l'existence se révèle pendant les différents degrés de somnambulisme; et 3° les facultés supranormales, telles que la lucidité, la clairaudiance, la prémonition, l'extériorisation de la sensibilité, de la motricité et la télépathie, en y comprenant la transmission pure et simple de la pensée.

« Aucune des expériences que l'on peut invoquer en faveur de la réalité de ces phénomènes ne permet de croire qu'il existe en chacun de nous un personnage invisible, inconnu, mais coexistant avec de la conscience ordinaire, qui penserait à sa manière d'une façon indépendante, et se trouverait en opposition avec le moi normal.

« Ce qui paraît ressortir d'une étude attentive des états somnambuliques, de la névrose hystérique et de certains désordres morbides signalés par MM. Binet, Janet, Ferré, Bourru et Burot, etc., c'est que la synthèse mentale qui constitue la personnalité de chacun de nous peut changer dans le sommeil provoqué, présenter des états différents comme Félida n° 1 et Félida n° 2, mais il est urgent de remarquer que c'est avec les mêmes *éléments intellectuels* que se forme le personnage anormal, car la mémoire du dernier état contient toujours les souvenirs de tous les autres. Ce n'est donc pas un être nouveau qui apparaît : c'est le moi ordinaire, mais augmenté, transformé, complété par tous les facteurs qui d'habitude sont obnubilés et ne lui servent pas dans le courant de l'existence simultanée de deux *moi*, de deux personnalités coexistantes, car l'écriture soi-disant inconsciente des hystériques n'est qu'une manifestation de l'automatisme du sujet causé par une maladie de la mémoire...



« Jamais, à ma connaissance, on n'a signalé un cas de double personnalité d'un individu bien portant ; c'est pourquoi je trouve abusif de prétendre que chez les expérimentateurs de Jersey, c'est un personnage subconscient qui élabore les pensées profondes, ou les ironiques réparties de l'*Ombre du Sépulcre*. *A fortiori*, n'existe-t-il pas l'ombre d'une raison pour imaginer qu'un travail aussi prodigieux que celui nécessité par le pastiche d'un poème puisse s'engendrer dans la conscience de l'un quelconque des membres du cercle, sans qu'il s'en aperçût.

« Non, non, répondront les adversaires, ce n'est pas *dans* la conscience des membres que se produit le phénomène, mais *en dehors*. C'est ainsi que M. Jules Bois prétend que si un groupe « concentre son attention sur un seul point, *un être collectif se crée* », « un seul être ». De plus cet être obéit à l'instinct. Examinons encore d'un peu près cette théorie, et l'on va constater ce qu'elle a de tout à fait fantastique.

« Ici encore, c'est par l'emploi de fausses analogies qus l'on peut donner à la supposition de l'être collectif un semblant de réalité ; mais ce mirage s'évanouit lorsque l'on se donne la peine d'y regarder d'un peu près.

« Qu'une réunion d'individus, animés momentanément de sentiments à peu près semblables, sous l'influence de la parole ardente d'un puissant orateur, arrivent à s'unir moralement avec lui, à subir une sorte d'entraînement intellectuel, qui oriente leurs pensées dans le même sens et qui neutralise momentanément les volontés individuelles divergentes, pour les subjuguer et les entraîner dans un mouvement commun irrésistible, c'est un fait incontestable dont les armées, les assemblées législatives, les réunions publiques ou de simples groupements populaires offrent de nombreux exemples. C'est Kellermann à Valmy, galvanisant par son ardeur ces « tailleurs et ces cordonniers » qui battent la solide armée du vieux Brunswick. C'est Camille Desmoulins précipitant le peuple à l'assaut de la Bastille, comme, dans d'autres circonstances, la folie meurtrière produit les massacres de Septembre. La contagion mentale s'exerce en bien ou en mal ; mais cette sorte d'ivresse psychique, cette suggestion de tous sur chacun ne légitime pas les croyances à une âme collective, à moins que l'on entende par ce terme, tout métaphorique, le résultat final de l'addition des impulsoins personnelles.

« Ce n'est qu'en jouant sur les mots que l'on peut parler de l'*âme des foules*; dans la réalité, c'est seulement un accord temporaire des pensées individuelles de chaque unité, dont la réunion compose la foule, qui crée le courant invincible auquel tous obéissent; mais cette puissance anonyme, impersonnelle, mobile, est souverainement aveugle et brutale, comme les forces naturelles : elle n'a pas de cohésion, elle ne forme pas une unité, un tout personnel, et ne pourrait donc réaliser cette synthèse qui, en nous, est la conscience. Le courant d'un fleuve ne raisonne pas; il suit fatalement sa pente. Quelque chose de semblable à un être collectif est-il réalisé à Jersey? Est-on en présence d'un groupe uni dans une commune aspiration mystique, ou envahi par l'enthousiasme qui fondrait toutes les pensées en une seule? Nullement. Charles, le médium, ne se prêtait qu'à regret à ces pratiques qui le fatiguaient. Les assistants discutent tranquillement les vers d'André Chénier, et lui proposent des variantes, que, d'ailleurs, celui-ci n'accepte pas. Victor Hugo, le prétendu « meneur », est indigné du sans-gêne avec lequel la table le traite. Qui donc, à ce moment, émet ces pensées si peu respectueuses? Ce ne sont pas les amis ou les membres de la famille du maître, qui avaient pour son génie la plus légitime admiration; alors d'où viennent ces traits satiriques dont on ne découvre l'origine dans aucun des membres du groupe? Nous sommes en présence d'un phénomène inverse de celui de la contagion psychique, et c'est se jouer ici avec trop de désinvolture du sens des mots, que de parler de « précipité », de « réaction chimique », expressions impropres, inapplicables, même comme analogie, à des phénomènes mentaux. Il est de la plus élémentaire psychologie que des *idées* ne s'additionnent pas, ne se multiplient pas, ne se combinent pas.

« N'est-il pas d'une inconséquence extraordinaire que de vouloir introduire la génération spontanée dans le psychisme, alors qu'elle n'existe pas dans le monde matériel? Comment supposer qu'une *conscience* se crée instantanément dans un milieu quelconque sans un sujet pensant? Au point de vue matérialiste, cette hypothèse est prodigieusement absurde, puisqu'elle suppose la formation subite d'un être intelligent, sans aucun organisme capable d'engendrer la pensée.

« Au point de vue spiritualiste, elle est non moins inadmissible, car une pensée non exprimée, en dehors du cerveau, n'est plus rien, à moins que l'on admette qu'elle puisse s'extérioriser; mais,



même dans ce cas, ce n'est plus que le mouvement qui la représente qui voyage dans l'espace, et cette vibration éthérée est aussi dépourvue de conscience et d'intelligence que les ondulations de l'éther dans la télégraphie sans fil. Une onde hertzienne n'est qu'un mouvement physique; il faudra un tube de Branly pour le recevoir, un appareil Morse pour le traduire en lignes et en points, et quelqu'un connaissant cet alphabet conventionnel pour transformer ces signes en *pensées;* autrement dit : ce mouvement primitif ne pourra engendrer une idée que s'il est métamorphosé, c'est-à-dire s'il rencontre un cerveau sur lequel il sera capable d'agir, afin d'y éveiller une idée semblable à celle qu'il représentait dans le cerveau qui l'a produit. Donc, le mouvement quelconque qui représente la pensée, lorsqu'il se propage extérieurement, n'est pas plus intelligent que la lumière ou le magnétisme. Si l'on admet, par analogie, que ce mouvement soit de nature vibratoire, par quel miracle les vibrations émanées des cerveaux des assistants arriveraient-elles à se fusionner, à s'unir, à former un tout? Dans le monde physique, les ondes sonores, lumineuses, etc., ont justement la propriété de se propager simultanément dans toutes les directions *sans se mélanger ni se nuire mutuellement*[1], sauf dans un seul cas, celui de l'interférence, mais alors *elles ne s'additionnent pas, elles ne se combinent pas, elles se détruisent* en s'annulant réciproquement. Par quel prodige plus étrange encore, ces représentations de la pensée étant chacune inconsciente, leur réunion supposée pourrait-elle devenir consciente? L'addition d'une infinité de zéros ne formera jamais une unité.

« C'est en présence de pareilles absurdités logiques que l'on se rend bien compte de ce que Leibniz appelait le *psittacisme*, c'est-à-dire l'emploi de mots dont ceux qui s'en servent ne connaissent pas le sens, ou le dénaturent. L'étonnant, c'est que des critiques sérieux aient pu donner asile dans leurs livres à de semblables imaginations. »

Après ces pages lumineuses de bon sens et de critique scientifique, on est surpris que leur auteur n'ait trouvé à proclamer que la théorie spirite, pour rendre raison des phé-

1. Dans un orchestre, le son de chaque instrument peut être distingué et séparé de l'ensemble des autres par une oreille un peu exercée, ce qui prouve que chacun de ces sons ne se mélange pas avec les autres.



nomènes, et n'ait pas même songé à examiner une bonne fois, avec impartialité et de sang-froid, la doctrine catholique.

Ah ! c'est qu'elle est, pour certains, singulièrement pénible à admettre, cette doctrine qui maintient le dogme de l'enfer, du feu éternel, des damnés et des démons ! — Comme s'il suffisait de fermer les yeux et de répéter sur tous les tons que l'on n'admet pas ce dogme, pour que, par le fait même, il soit supprimé !

S. Michel.



LUTTE HÉROÏQUE

soutenue contre un Esprit malfaisant

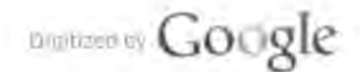
Le récit suivant, absolument authentique, nous fait assister à un drame des plus émouvants, et même grandiose sous un certain aspect. Il s'agit d'un combat formidable, dans lequel une femme, faible, de condition modeste, et sans appui humain, est aux prises avec un esprit puissant, se jouant avec toutes les conditions ordinaires de la matière, et doué d'une malice véritablement infernale, ne cherchant qu'à faire le mal pour le mal. Cette digne et vaillante chrétienne n'a, pour résister que sa confiance en Dieu, la ressource de la prière, et l'emploi d'objets bénits... et, finalement, elle remporte la victoire.

La personne en question est une simple couturière, d'environ quarante ans, non mariée, qui s'est toujours fait remarquer par la dignité de sa vie et la noblesse de ses sentiments.

Les phénomènes du genre de ceux que nous allons raconter ne sont pas rares, et tendent à devenir de nos jours de plus en plus fréquents. Mais le plus souvent les personnes qui les éprouvent les tiennent soigneusement cachés, crainte de passer pour folles ou hallucinées.

Dans le cas présent, la lutte demeura tout intime, et le public n'en soupçonna pas les angoissantes péripéties.

Les notes qui suivent furent écrites par la victime de l'obsession, pour tenir au courant le prêtre charitable, qui voulut bien lui servir de guide et de conseiller, et n'étaient nullement destinées à la publicité. Nous les reproduisons telles quelles, pour ne rien leur ôter de leur caractère de simplicité et de franchise.



On remarquera de suite la coïncidence des phénomènes avec la présence d'une jeune apprentie, que les spirites ou occultistes n'auraient pas manqué d'appeler médium.

— Il aurait suffi pour se débarrasser de la hantise, diront-ils peut-être, de renvoyer cette jeune fille.

— C'est possible, et même probable; mais cela n'aurait été une solution que pour la couturière, et les mêmes phénomènes auraient probablement suivi ce soi-disant médium. Ce n'aurait donc été que reculer la difficulté, et nullement la délivrance de l'influence néfaste.

Quoi qu'il en soit, la jeune fille ne fut pas écartée, et nous allons pouvoir suivre les phases de la lutte.

Lettre du 4 février 1905.

Monsieur l'Abbé,

Je vous ai fait part des choses extraordinaires qui se passent chez moi. J'habite cette maison depuis le mois d'octobre 1904; il y a donc peu de temps.

Dès les premiers jours, je remarquai des choses qui se déplaçaient: je reprenais mon apprentie, une jeune fille très bien élevée. Elle avait beau m'affirmer qu'elle ne touchait pas à ces objets, je lui faisais remarquer qu'il ne fallait pas y toucher, et, au même instant, les choses disparaissaient complètement.

Il en fut ainsi, d'abord pour les clés de tous les meubles. Puis, ce fut le tour des lunettes, que je porte pour lire et pour coudre : ces lunettes disparaissaient devant moi, et je les retrouvais ensuite brisées, tordues d'une façon extraordinaire[1]. J'en ai acheté jusqu'à 23 paires.

Après, on s'attaqua à la machine à coudre, qui était toute neuve, et qui a coûté 225 francs, garantie 5 ans : toutes les pièces furent cassées, et le mécanicien n'y comprit rien. J'en consultai deux autres, qui ne trouvèrent rien de mal, parce que, quand je travaillai devant eux, cela alla très bien, mais, dès qu'ils furent partis, il me fut impossible de continuer.

Les ciseaux — jusqu'à sept paires — les dés à coudre... je les ai retrouvés tout tordus, comme les lunettes.

1. Nous avons vu nous-même plusieurs de ces lunettes, et nous avons constaté que ce récit n'a rien d'exagéré.



Monsieur l'Abbé, j'ai suivi votre conseil, en mettant de l'eau bénite partout. Je voulais vous écrire toutes ces choses; mon encrier a disparu. J'étais tout à fait effrayée, je partis pour vous parler à l'église.

Quand je suis revenue, sans vous avoir rencontré, je remarquai mes rideaux tout tachés d'encre — des rideaux qui servent à séparer la pièce, pour essayer les robes à mes clientes. Ces rideaux sont perdus. Je retrouvai ensuite l'encrier, renversé sens dessus dessous sous un meuble.

Monsieur l'Abbé, s'il est en votre pouvoir d'éloigner de moi toutes ces choses, je vous serai très reconnaissante de vouloir bien me conseiller. J'ai une très grande confiance en la divine Providence : c'est pourquoi je me suis adressé à un prêtre.

Je suis très effrayée, je n'ose rester seule.

11 mars 1905.

Monsieur l'Abbé,

Les choses surnaturelles dont je vous ai entretenu ont malheureusement continué.

Mardi dernier, je vous ai parlé au confessionnal, pour me préparer à la sainte communion le mercredi des cendres, jour où on devait dire une messe pour le repos de l'âme de ma sœur. J'espérais beaucoup en ce sacrement.

Ce jour-là, mardi, je suis allée dîner chez une de mes sœurs, avec la jeune fille que j'ai en apprentissage; nous sommes rentrées le soir. Sitôt la lampe allumée, mon apprentie me dit : « Comme vous avez la figure noire ! »

Je lui répondis : « C'est sans doute ma voilette qui a déteint. »

Je m'aperçus alors qu'elle avait les mains toutes noires. « Vous avez donc mis mes gants? » m'écriai-je.

Ma figure et ses mains étaient tout imprégnées d'encre !

Puis je trouvai mes livres de prières, mon paroissien et l'*Imitation de la sainte Vierge*, tout tachés d'encre : à l'endroit de la sainte messe, à l'Élévation, c'était complètement souillé.

Mon chapelet aussi était cassé.

J'invoquai le Saint-Esprit pour que mon ouvrage ne fût pas taché. Toutes mes étoffes étaient enveloppées dans deux morceaux de toile; les enveloppes n'avaient aucune tache, mais l'intérieur était tout perdu d'encre.



Malgré tout mon désespoir, je priai toute la nuit, invoquant la sainte Vierge de me donner du courage.

Ce ne sont pas seulement mes outils, mais c'est mon ouvrage qui est atteint : je trouve des coupures partout! Des morceaux de notre ouvrage se trouvent brûlés sur le feu, sans que nous nous soyons dérangées de notre place!...

J'ai mis de l'eau bénite partout.

C'est en priant que je puis un peu travailler, mais, Monsieur l'Abbé, je crois qu'il faudrait qu'un prêtre vienne faire les prières de l'exorcisme. Je suis désolée... il m'est impossible de lutter plus longtemps. Ces choses sont tellement en dehors du naturel, que je n'ose le dire à personne... Je ne sais ce que je deviendrai; je n'ai pas le moyen de rester sans travailler.

Je prie la sainte Vierge de me délivrer de ces persécutions, que je ne comprends pas.

Quel pouvait bien être le motif de l'acharnement de cet esprit mauvais contre une pauvre petite ouvrière, bien inoffensive, qui ne demandait qu'à gagner honnêtement sa vie, et à rester dans le calme et la tranquillité?

— Il n'était certainement pas autre que celui de la haine et de la rage que le mal ressent contre le bien.

Il est très possible que si cette bonne chrétienne s'était départie de sa ligne de conduite, et se fût décidée à aller consulter des somnambules ou à se laisser magnétiser, etc., il y eût eu détente, au moins pendant quelque temps.

Mais l'emploi des moyens en usage dans la religion catholique ne fait qu'irriter cet être malfaisant et le rendre plus furieux.

28 mars 1905.

Le R. P. C... est venu bénir la maison. J'étais allée le chercher dans un moment de désespoir. Il tombait dans la chambre une pluie de son et de sciure de bois, et des cendres; il sortait de la machine à coudre des tampons de ouate : il y en a eu au moins cinquante, gros comme une noix.

Le bon Père me remit un reliquaire, pour me protéger dans cette



tourmente, et il me dit : « Mon enfant, ne vous effrayez pas, ayez confiance en la sainte Vierge. Avec votre chapelet bénit des Pères Croisiers chassez autour de vous. Mettez toujours de l'eau bénite. Vous allez venir à l'église, et je vais vous recevoir du Scapulaire du Mont-Carmel. Vous porterez aussi la médaille de Saint-Benoît...

29 mars 1905.

Lutte effroyable! Le chapelet, les médailles, les images des saints, le reliquaire, tout a été brisé, à l'exception du Christ et de la sainte Vierge.

L'huile a été répandue dans le sucre, et les cendres dans la nourriture. Plusieurs objets sont entrés dans une armoire fermée à clef, sans qu'elle ait été ouverte.

30 mars 1905.

Mon Révérend Père, je suis un peu plus tranquille.

Il y a huit jours aujourd'hui que vous avez eu la bonté de venir bénir ma chambre. Après la pluie de son, le soir j'ai nettoyé la maison; je balayais un côté, et aussitôt le son retombait; je n'ai pu mettre l'ordre; tout se dérangeait au fur et à mesure.

C'était une pluie de son mélangé de terre et de tout ce qui se trouvait dans ma chambre.

J'ai plus de 30 francs de vaisselle cassée. Tous les petits objets qui garnissaient deux étagères sont tombés et brisés... C'était une lutte infernale, un bruit épouvantable!

Je restais au milieu des débris, implorant du plus profond de mon âme la sainte Vierge de me délivrer.

A chaque invocation, je recevais des débris sur moi; mais, par une intervention de la divine Providence, je n'étais ni blessée, ni découragée. Cette lutte terrible me faisait espérer que c'était la fin. Je priais avec la plus grande ferveur, me préparant à la sainte communion, en l'honneur de la sainte Vierge, et me mettant sous sa protection.

Je suis encore tout épouvantée : j'ai reçu une chaise sur la tête; un fer à repasser tout chaud m'a rasé la figure; mon apprentie a eu la tête égratignée avec une boîte de fer-blanc...

Nous avions des aiguilles plantées dans le dos, dans les mains, des épingles partout.



Je jetais de l'eau bénite, et la lutte recommençait.

Il y avait chez moi un panier de légumes : toutes les pommes de terre nous tombaient dessus, comme une pluie, avec une brutalité!...

Je m'étonne de ne pas être blessée. Il y avait dans les pommes de terre des aiguilles et des épingles plantées.

Je vous jure, mon Révérend Père, que j'ai enduré un véritable martyre. Je ne pouvais prendre aucune nourriture, et j'ai été forcée de rendre tout mon ouvrage à mes clientes, sans être fait.

Je suis, pour l'instant, très pauvre; il y a deux mois que je travaille dans un véritable supplice. Je suis arrivée à vivre de privations, et je les offre à Notre-Seigneur Jésus, pour qu'il me délivre. Je suis très ennuyée pour payer le terme d'avril; ma propriétaire est très exigeante et peu secourable...

Maintenant que cette pauvre femme est presque réduite à l'extrémité, il semble que le moment soit venu pour Dieu d'intervenir...

— Non, pas encore. Il ne l'abandonne pas et la soutient intérieurement; mais plus cette lutte se prolonge sans défaillance, et plus elle lui procure de gloire... Quel plus beau spectacle à contempler pour un Dieu, que celui de la lutte de la faiblesse contre la force, de l'amour contre la haine, lorsque cette lutte est soutenue par amour pour lui!

D'ailleurs on peut être assuré que celle qui combat ne perdra rien pour attendre. Lorsque le moment prévu dans les desseins de la divine sagesse sera venu d'y mettre un terme, les trésors de la plus royale des munificences la dédommageront en proportion de la somme de souffrances qu'elle aura supportées.

4 avril 1905.

Mon Révérend Père. Depuis mardi dernier, j'ai encore eu quelques accidents, mais beaucoup moins graves.

J'avais un travail à finir : le poignet d'une manche à finir de coudre. En une minute, ce travail s'échappe de mes mains... Impossible de continuer!

Je prenais un morceau d'étoffe, pour refaire un autre poignet. Tout



en travaillant, sans que je puisse rien voir, il se faisait des trous au milieu de mon ouvrage... Impossible de m'en servir!

Je priai la sainte Vierge par l'intercession de saint Antoine de Padoue, de me faire retrouver l'autre poignet. Aussitôt je le reçus dans la figure, d'une façon très brutale, comme lancé par une main invisible.

De même que la machine à coudre, ma lampe ne pouvait marcher. J'allumai alors deux bougies; elles sont éteintes trois fois.

Je finis mon ouvrage et j'allai le livrer. En mettant mon chapeau, les épingles que je piquai pour le tenir, se trouvèrent, à trois reprises différentes, plantées dans mon dos.

Mes cheveux se sont trouvés noués par petites mèches : il y avait au moins cent nœuds. Il a fallu une heure et demie pour les défaire.

Pendant que j'étais penchée sur le lit, pour ramasser les objets qui tombaient de partout, mes pieds furent attachés avec une ficelle tournée trois fois.

6 avril 1905.

Nous pouvons travailler, il y a certainement un grand mieux; cependant ce n'est pas encore la fin.

Aujourd'hui il m'a été impossible de déjeuner. La boîte à sel a été répandue dans la nourriture à midi, et le soir c'était le poivre dans le vin et dans la soupe... Impossible de manger!... L'huile a aussi été répandue dans le sucre.

Une pluie de cendres, celles qui étaient dans le foyer, tombe par toute la chambre. Nous avons recommencé trois fois à balayer.

Le lit se dérangeait tout seul. On le repoussait, il revenait au milieu de la chambre, ainsi que les chaises.

Pour écrire il faut que je mette mon chapelet sur mon papier; autrement, il se tache d'encre.

... Nous avons jeté de l'eau bénite ce matin. Aussitôt plusieurs objets, brosses, boîte à cirage, bougies, nous sont tombés sur la tête.

Jusqu'à ce jour j'ai eu beaucoup de courage; mais aujourd'hui je me suis laissée aller au découragement, presque au désespoir, car cette horrible chose me met dans une grande misère.

Je gagne assez bien ma vie avec mon métier, mais j'ai perdu tant de temps que je ne sais comment me débrouiller.

Cependant j'espère toujours en la divine Providence.



Nous approchons du dénoûment. Cette vaillante paraît être arrivée au bout de ses forces. Humainement parlant, elle va succomber!... Dieu va lui demander pourtant encore un dernier effort.

8 mai 1905.

Mon Révérend Père,

Nous avons encore de grandes tracasseries. Tout l'après-midi il nous a été impossible de travailler.

Les bobines de fil tombaient par toute la chambre. Plusieurs objets ont été transportés de la table sur la cheminée et sur l'armoire, sans que nous nous soyons dérangées de notre place.

Mes lunettes ont été cassées.

Les brosses, la lampe, tout tombait de tous les côtés.

Je jetai de l'eau bénite, et ce fut alors une vraie lutte... je ramassais les objets, et il en retombait d'autres en plus grande quantité.

Je récitai le chapelet; alors tout est devenu calme. Mais des choses utiles à notre ouvrage ont disparu... Impossible de les retrouver!

Il était 7 heures, heure à laquelle notre journée de travail est finie; mon apprentie est partie. J'étais très impressionnée de rester seule; je priai la sainte Vierge, et j'éprouvai un grand soulagement, presque une joie intérieure. Je dînai très vite et je me rendis au Salut; je suis rentrée ensuite sans aucune crainte.

Mardi dernier, le R. P. G... m'a prêté un petit reliquaire. En arrivant, je l'ai posé sur mon ouvrage, il était hermétiquement fermé, et il était impossible de le casser. J'en avais très grand soin, comme d'une relique sacrée. Le soir, en faisant ma prière, j'ai voulu le regarder au dedans, et j'ai trouvé le verre qui recouvrait les reliques tout brisé [1].

J'ai mis de l'eau bénite par toute la maison, et, comme si un être invisible voulait se venger, je me sentis piquée dans le dos et sur les bras, et je trouvai des épingles et des aiguilles piquées après moi.

Je n'osais enfiler l'aiguille de la machine; elle se piquait toute seule sur mes doigts, comme en colère.

Le reliquaire et l'eau bénite étaient sur la machine à coudre.

J'ai résisté, sans me décourager, en invoquant saint Ignace, saint Michel, saint Benoît, saint François-Xavier, et maintenant tout paraît

1. Nous avons vu ce reliquaire, très solide, ainsi brisé d'une façon inexplicable et sans que les reliques aient été dérangées.



fini. Il y a encore quelques petites choses, mais au nom de la sainte Vierge tout rentre dans l'ordre.

Mon Révérend Père, j'ai eu dans toute cette lutte une force mystérieuse qui m'a soutenue; je suis étonnée moi-même de ne pas avoir perdu le courage. J'ai eu des choses tellement préjudiciables à mes intérêts, que je me laissais aller à l'impatience; mais je regrettais aussitôt ces mouvements involontaires, et je reprenais de la force, pour repousser ce mauvais esprit sûrement diabolique.

La machine ne voulait pas marcher dans les heures de travail, et, le dimanche ou la nuit, elle allait très bien; mais je ne voulais pas travailler le dimanche.

Ces taquineries me fatiguent et je ne peux travailler.

J'offre toutes ces peines à Notre-Seigneur, et j'espère qu'il me donnera la force de lutter jusqu'à la délivrance.

La délivrance est désormais imminente; il n'y a plus qu'un pas à franchir.

Le calme commence à revenir pendant une absence de l'apprentie: mais ce n'est qu'après son retour qu'a lieu la défaite et le départ définitif de l'Esprit mauvais.

10 mai 1905.

Mon Révérend Père,

Ce matin, seule, je priais la sainte Vierge, et tous les objets perdus sont tombés sur moi.

Je suis presque délivrée de mon ennemi; je suis tranquille, surtout quand je suis seule. Mon apprentie est partie dans les Vosges pour huit jours. Je travaille et je prie intérieurement; je suis dans un calme parfait.

15 mai 1905.

Mon Révérend Père,

Vendredi dernier (12 mai) mon apprentie est revenue, et mon chapelet s'est trouvé cassé deux fois. J'étais désolée, car j'avais un travail fragile à faire, et je n'osais l'entreprendre.

Je priai, avec mon apprentie, d'abord tous les saints, par les litanies, puis la sainte Vierge; nous priions toutes les deux avec la plus grande ferveur. Je m'adressai à Notre-Seigneur du plus profond de mon âme, lui disant : *Seigneur mon Dieu, je vous supplie de me faire*



connaître si je dois garder mon apprentie, ou la congédier pour toujours. Faites, ô mon Dieu, que je retrouve une des médailles perdues, comme réponse à ma prière. Je vais la chercher : donnez-moi l'inspiration, car je ne suis pas digne d'un miracle!

Au même instant, je sentis quelque chose de léger et de très doux sur ma tête. J'y portai la main : c'était la médaille. Comme un symbole, cette médaille avait, d'un côté, Notre-Dame des Armées, et, de l'autre, saint Michel. Elle était perdue depuis deux mois.

Saisies d'étonnement, nous nous mîmes toutes les deux à pleurer, et restâmes en adoration... Et je m'écriai : *Je vous jure, mon Dieu, d'être fidèle à votre sainte loi. Puisque vous voulez bien nous protéger dans la lutte, faites, ô mon Dieu, que nous puissions travailler.*

Aussitôt nous eûmes, chacune, une paire de ciseaux sur la tête, des clés, et d'autres ciseaux... et tout cela très doucement; puis, en déjeunant, sur le bord de mon assiette, une vis de la machine, qui était perdue depuis longtemps; la pendule, qui ne marchait plus, a remarché toute seule; et la machine pique très bien, alors que depuis deux mois j'étais obligée de faire piquer mon ouvrage au dehors.

J'ai perdu plus de 200 francs de travail, depuis que cette terrible lutte a commencé...

Je suis maintenant très pauvre, mais je ne peux exprimer toute la joie que je ressens de voir les choses qui m'ont été enlevées si brutalement revenir si doucement.

Ce même jour (vendredi, 12 mai), dans le courant de la journée, d'autres médailles, que je n'avais jamais eues[1], sont tombées autour de nous : d'abord, celle de saint Joseph, celle de saint Pierre, de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de Sœur Gérard Majella, la médaille du Sacré-Cœur; toutes tombaient sur nous, comme une pluie. Je suis allée les montrer au R. P. C..., qui les a bénites. En revenant chez nous, elles ont disparu. J'ai retrouvé ensuite celle de Notre-Dame du Perpétuel Secours, toute coupée comme avec des ciseaux. Je n'ai pas retrouvé celle de saint Joseph, mais j'ai retrouvé toutes les autres : elles sont tombées dans le manger qui cuisait, ainsi que toutes les pièces de monnaie que j'avais dans ma poche, et une foule d'autres choses, qu'il m'est impossible d'expliquer.

1. Seule, celle de saint Michel lui avait appartenu.



J'ai passé dimanche ma journée à l'église; j'ai suivi le Chemin de la Croix, en reconnaissance de la grâce surnaturelle que Dieu m'a faite. Ma petite apprentie m'a demandé à faire sa première communion...

*
* *

1906.

A partir de ce moment, je n'ai plus eu d'accidents; mais j'entendais toujours ce bruit, pas naturel, qui m'avertissait auparavant des accidents. Ce bruit était fatigant, énervant, inexplicable.

Je priais, j'allais au Sacré-Cœur de Montmartre, en pèlerinage à Notre-Dame des Victoires, je faisais des neuvaines, et, le 1er novembre, l'idée m'est venue d'aller faire la sainte communion à l'église où j'ai fait ma première communion. — Dans toutes mes épreuves, je disais souvent, pour chasser les Esprits : *Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. O Dieu de ma première communion, venez à mon secours!*

Je suis donc allée, le 1er novembre, à cette église, comme une suprême espérance, invoquer et recevoir le Dieu de ma première communion, dans ce saint lieu où on a bénit le cercueil de mes chers parents, où l'on a dit des messes pour le repos de leur âme. Je me suis arrêtée, en revenant, à la chapelle de saint Joseph, pour prier encore pour mes défunts.

Depuis ce jour, je n'ai plus entendu aucun bruit. Il est impossible d'exprimer le soulagement que j'éprouve à ne plus être obsédée par ces choses extraordinaires...

Cet épisode, qui rappelle dans une certaine mesure la lutte diabolique de Satan contre les hommes racontée dans le livre de Job, se termina, comme pour le patriarche de l'Idumée, non seulement par la délivrance de tous les maux, mais par un relèvement complet.

Notre héroïne a reçu, depuis la cessation de sa persécution et le recouvrement d'une vie calme et paisible, le dédommagement de consolations intimes et de faveurs surnaturelles de tout premier ordre, que la discrétion ne nous permet pas de dévoiler, au moins pour le moment.

Dr MARTINEZ.



Mme GUYON & LE PRÉTERNATUREL

Je ne veux pas dire, comme l'auteur d'une apologie de Mme Guyon : « Voilà bientôt deux cents ans que Mme Guyon est célèbre ; elle n'est pas encore connue. »

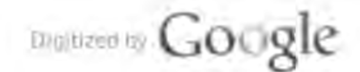
Elle est fort connue, au contraire, dans son enseignement mystique, car l'Église n'a pas coutume de condamner ce qu'elle ignore, ce qui ne prête à aucun danger doctrinal. Des hommes tels que Bossuet et Bourdaloue ne sont pas des juges vulgaires ; on a tout de même confiance en eux, même *à priori*, surtout quand on sait que Bossuet s'est enfermé dans la solitude, pour étudier les écrits de Mme Guyon et asseoir un jugement sur des données sérieuses et fortement appuyées.

Mais comment Fénelon, qui était, en réalité, très versé dans les études mystiques, a-t-il pu se tromper sur les tendances et la valeur du mysticisme de son illustre protégée ? Voici mon humble avis :

Bossuet, plus théologien dogmatique que Fénelon, ne sépara pas la doctrine des phénomènes innombrables qui l'*encadrent* et la mettent pour ainsi dire en *action* ; et il jugea de l'arbre à ses *fruits*.

Fénelon, plus mystique que Bossuet, ne vit que la doctrine élevée, sans se préoccuper des phénomènes ; et c'est cette position que Mme Guyon, très habile à se défendre, réclamait de ses juges : « Ce n'est point par là, écrit-elle à Bossuet, qu'on doit *juger* d'une âme, mais sur son *état intérieur*, très *détaché* de tout cela, sur l'uniformité de sa vie et sur ses écrits. »

Elle aura beau dire qu'elle n'attache qu'une importance *secondaire* aux circonstances *extraordinaires* de sa vie ; en réalité, elle ne *marche* qu'à coups de *révélations*, de *songes* et



de *sentiments inspirés* que de nombreux visionnaires et illuminés viennent à chaque instant lui communiquer.

Dieu lui a donné, au début, un confesseur éclairé en la personne de M. Bertot : « Il n'aime pas les états extraordinaires », dira-t-elle en souriant; et pour ce motif, on dira de lui : « Il ne me fait aucun bien. » L'ecclésiastique, précepteur de son enfant, lui fait entrevoir les craintes de l'illusion ; elle l'écoute, loue ses bonnes intentions, mais ne tient jamais compte de ses avis. Des religieux surviennent, racontent des songes, lui manifestent qu' « ils sont portés à lui dire ceci ou cela », ceux-là seuls seront écoutés, car on les tiendra aussitôt pour des âmes intérieures. Elle *obéit*, mais elle n'obéit « qu'à ceux-là, et pourra dire en toute sincérité, qu'elle a reçu la grâce de se plier toujours à l'opinion des autres ». Seulement, elle trouvera toujours sur son chemin des « illuminés » qui la conduiront dans ces voies étranges, par une inspiration générale et suivie, par une influence qu'il reste à déterminer.

Mais j'admire cette femme, pour son génie religieux, et je la respecte pour sa bonne foi, qui fut entière, jusque dans l'entêtement, et pour ses hautes vertus, car si son abandon est teinté d'un certain fatalisme, il est inspiré cependant par la confiance amoureuse en Dieu.

Il n'appartient pas à tout le monde de tenir en suspens un siècle rempli de génies où elle évolue en toute maîtrise. Rien n'est curieux comme de l'entendre discuter sur les questions les plus ardues de la théologie mystique avec des théologiens qui n'ont pas toujours sa science. Un personnage important blâme ses écrits; elle l'apprend ; elle vient aussitôt le trouver et le prie de lui signaler ses erreurs, protestant qu'elle veut se corriger, mais en réalité convaincue qu'elle remportera la victoire. Elle *retourne* tout le monde.

Nicole désapprouve le *Moyen court;* la voilà chez Nicole : « Je lui proposai de le lire ensemble, et le priai de me dire avec bonté les erreurs qui l'arrêtaient. » Nicole arrive au bout du petit livre sans avoir rien découvert, laissant de temps en temps échapper des approbations dans ce genre : « Voilà les plus belles comparaisons qu'on puisse voir! »



Finalement, il s'en tire en disant : « Madame, mon talent est d'écrire, et non pas de faire de pareilles discussions; mais si vous voulez bien voir un de mes amis, il vous fera ses difficultés, et vous serez peut-être bien aise de profiter de ses lumières. Il est fort habile, et s'entend mieux que moi à tout cela. C'est M. Boileau, de l'hôtel de Luynes. »

Mme Guyon s'en alla chez l'abbé Boileau. « Nous lûmes le petit livre, et comme il me disait, en lisant, ses difficultés, je lui expliquais la chose de manière qu'il m'en paraissait content. Cette discussion finie, il me dit : « Madame, il n'y aurait « aucune difficulté à ce petit livre, si vous aviez expliqué les « choses avec plus d'étendue. » Pirot, Nicole, Boileau, Fénelon, tout le monde est plus ou moins conquis et réduit au silence.

Bossuet est l'adversaire redoutable. De son point de vue dogmatique, et de l'étude des phénomènes, il imposera ses craintes et ses doutes, et Mme Guyon ne sort point des entretiens qu'elle a avec Bossuet portant sur son front la même tranquillité et la même assurance. « M. de Meaux doit avoir la tête fendue en deux », dit-elle en sortant d'un long examen doctrinal qu'il lui a fait subir, « mais moi j'ai la tête fendue en quatre. » Où l'on voit la vanité poindre un peu, c'est lorsqu'elle attribue une partie de son insuccès à ce que Bossuet ne l'a pas laissée parler à loisir. « Comme il parlait avec une extrême vivacité, et qu'il ne me laissait *presque pas* le loisir d'expliquer ma pensée, il ne me *fut pas possible de le faire revenir* sur quelques-uns des articles, comme j'avais fait sur les autres. » (*Vie*, IIIe partie, p. 166.)

Bossuet témoigne qu'elle s'embarrassa beaucoup sur les *demandes* particulières de l'oraison dominicale : « Je lui disais : Quoi! vous ne pouvez pas demander à Dieu la rémission de vos péchés? — Non, répondit-elle. — Eh bien, repris-je, moi que vous rendez l'arbitre de votre oraison, je vous ordonne Dieu par ma bouche de dire après moi : « Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés. » — Je puis bien, dit-elle, répéter ces paroles; mais d'en faire *entrer le sentiment dans mon cœur, c'est contre mon oraison.* » C'était du *molinosisme tout pur*.



Quant à l'attitude de Fénelon, elle s'explique admirablement par le manque de précision qui régnait alors dans l'exposé des principes de la Mystique, du moins par rapport à certaines impressions consécutives à l'état d'oraison.

Priez, par exemple, les théologiens de s'entendre au sujet de Rusbroech, surnommé le *Très excellent contemplatif* et le *Docteur divin.* Vous entendez Denis le Chartreux faire l'apologie des *Œuvres*, et, par contre, Jean Gerson, Bossuet et Fleury les critiquer. — Parlez-vous de Taulère? Bossuet vous dira que c'est le « plus exact des mystiques ». Et pourtant cet éminent théologien fut le très humble disciple de Rusbroech et ne critiqua point son maître.

La guide *spirituelle* de Molinos était dominée par des principes erronés qui renouvelaient l'irresponsabilité des Guérinets et des Bégards, et cependant, à Rome même, Molinos est considéré comme un saint; c'est le grand directeur d'âmes. Le livre parut avec cinq approbations élogieuses, et quatre de ces approbations émanaient de *qualificateurs* du Saint-Office.

De savants théologiens adoptent publiquement sa doctrine; trois d'entre eux recevront bientôt le chapeau de cardinal : Coloredo, Ciceri, et Petrucci, son fidèle disciple. Les cardinaux Casanata, Odescalchi, Azolini et Carpegna étaient ses amis. Aussitôt qu'il est créé pape, à peine installé au Vatican, Odescalchi veut y loger Molinos.

En France, de même qu'on a fait un sort au livre de Maleval, on s'occupe de répandre l'ouvrage de Molinos. Le cardinal d'Estrées pense, en provoquant ce mouvement de Rome où il est ambassadeur, seconder les vues de Louis XIV sur les protestants.

Seul, le jésuite Segneri se permet d'attaquer Molinos. Mais les livres de Segneri sont brûlés par ordre de l'Inquisition pendant que le disciple de Molinos, Petrucci, était élevé à l'épiscopat.

Ce fut Caraccioli, évêque de Naples, qui fit crouler cette réputation si bien établie. Comme Bossuet, il étudia les actes, et constata que les nouveaux contemplatifs rejetaient les prières vocales. Nous avons entendu Mme Guyon oublier le



Pater. Ils refusaient de faire le signe de la croix. « Ils en sont venus, disait-il, à croire que toutes les pensées qui leur viennent dans le silence et le repos de l'oraison sont autant de lumières et d'inspirations de Dieu et qu'étant la lumière de Dieu, elles ne sont sujettes à aucune loi. » Molinos reconnut ses erreurs, que ses lettres de direction achevèrent de mettre en évidence et demanda pardon.

Il faut avouer qu'on mit du temps à reconnaitre que sa conception de la *voie intérieure*, son horreur des *images saintes*, et son éloignement des mystères de l'Incarnation et de la Trinité, non moins que son *indifférence* et son *impeccabilité* étaient des erreurs pernicieuses à l'excès.

Mme Guyon est loin de professer toutes ces erreurs. Son amour de l'humanité du Sauveur ressemble à celui de sainte Thérèse. Elle aime surtout Jésus crucifié, mais elle est sujette à caution sur plusieurs autres points où l'on retrouve l'influence molinosiste.

Pourquoi voudrait-on que Fénelon ait été autrement perspicace! Il avait encore à former son jugement en mystique, puisqu'il déclare ne pas vouloir dépasser Jean de la Croix, et « ne point oser produire sainte Thérèse *dans tout ce qu'elle a dit* (Lettre 21). » C'est donc qu'il ne se faisait pas une juste idée de l'état contemplatif de cette illustre mystique. — « Mme Guyon n'était pas si timide, et elle opine que Dieu n'a point fait à sainte Therèse la grâce de l'élever jusqu'à l'état mystique où elle est parvenue. Et Fénelon la suivit jusque-là, lui qui ne voulait pas se dire complètement le disciple de sainte Thérèse. »

Disons que toutes ces erreurs de Mme Guyon, et ces jugements contradictoires auxquels elle donnera lieu, viennent de ce qu'il y a deux phases bien distinctes dans la vie de Mme Guyon.

1° On peut considérer Mme Guyon, dans la première partie de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à sa rencontre avec les premiers disciples[1] secrets de Molinos, comme une véritable mystique.

1. Il ne s'agit pas de disciples explicitement tels, mais d'hommes très adonnés à la piété, remplis même de vertus, qui avaient subi, et gardaient peut-être à leur insu, les influences du virus molinosiste, au moment où Molinos répandait sa doctrine aux applaudissements de tous



— L'influence de cet état premier persistera jusqu'à la fin et la préservera sans doute de certains excès du molinosisme.

2° Dans la seconde phase, elle est saisie par les multiples influences qui la font déchoir des hauteurs de la vraie contemplation et l'entraînent, sous prétexte de perfection plus grande, vers des voies écartées. Elle est le jouet du ***Malin***, qui prend sa revanche des condamnations du molinosisme, et en fait reverdir quelques drageons sur la souche qu'on croyait morte. Il trouble encore la piété, alors que le calme commençait à renaître dans les esprits; et c'est une raison suffisante de sa furieuse intervention.

I

C'est chose peu ordinaire que de voir, chez une enfant de quatre ans, de pareilles dispositions à la piété. « J'aimais, dit-elle, entendre parler de Dieu, d'être à l'église, d'être habillée en religieuse. » Mais elle est si précoce, qu'on est obligé de la *porter* à confesse où elle veut aller, pour s'accuser de pensées *contre la foi*. Le confesseur veut en rire, mais la petite explique « qu'elle ne croyait pas à l'enfer, et qu'elle était portée à croire qu'on ne lui en parlait que pour l'effrayer ».

Dans un songe, elle a une vision effrayante de l'enfer; elle voit la place qui lui est destinée, si elle offense Dieu; et, à partir de ce moment, elle s'élève à des motifs de contrition qui paraissent au-dessus de son âge.

En même temps, son grand défaut, le désir de l'extraordinaire et la souplesse dans l'art de se tirer d'une difficulté sans perdre l'avantage de son attitude, commencent à se faire jour dans ce menu fait.

Elle affectait de désirer le martyre; et sans doute que l'ardeur naturelle de son âme vaillante la portait à désirer ces manifestations de l'amour; mais il y avait un peu de pose, comme elle paraît en convenir. — Les religieuses lui déclarent qu'elle sera exaucée. On prépare la mise en scène. Elle se met à genoux, et on brandit un grand couteau au-dessus



de sa tête. « Attendez, dit la petite avec un grand calme, je m'aperçois que je n'ai pas la permission de mon père, et je ne puis mourir sans sa permission. » — Au fond, l'enfant fut très affligée de sa lâcheté, et on eut de la peine à l'en consoler.

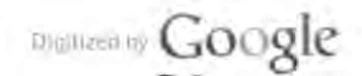
Au sein de sa famille, elle souffre déjà, car sa mère la néglige et n'a de tendresse extérieure que pour son fils.

Elle a sept ans, et sa piété n'a fait qu'augmenter. Dans le couvent où elle réside, il y a une chapelle dédiée à l'enfant Jésus, tout au fond du jardin. L'enfant, que le désir de se mortifier tourmente déjà, va chaque matin cacher son déjeuner derrière le tableau. — En récompense, elle fut préservée d'un grand danger. Jeanne, qui voyait les grandes pensionnaires danser sur les planches qui recouvrent une citerne très profonde, et il n'en arrivait rien, voulut faire comme elles. Il faut croire que Satan, qui ne connaît pas l'avenir, et redoutait la piété naissante de cette enfant, voulut nuire à ses jours, car son faible poids fit céder les planches et l'enfant tomba, mais resta suspendue par un faible morceau de bois, à quelque distance des eaux nauséabondes. Il se passa alors une scène digne du chansonnier : Les pensionnaires, au lieu de lui tendre la main, coururent prévenir les Sœurs; les Sœurs, au lieu de venir à son secours, coururent prévenir la sœur de Jeanne qui était à l'église, en oraison ; la bonne religieuse, au lieu de venir la délivrer, en toute hâte, se mit à faire de ferventes prières pour écarter le danger [1]. On se décida alors de la retirer de sa fâcheuse position.

« A ce moment-là, écrit Mme Guyon, j'aimais Dieu pour lui-même, et il me semblait que quand il n'y aurait eu ni Paradis, ni Enfer, le déplaisir de vous offenser, ô mon Dieu, m'aurait causé une grande douleur. » — Le tout sera, plus tard, de ne pas forcer cette note de générosité.

A ce moment, elle est atteinte de petite vérole volante. On déserte sa chambre, et l'enfant se console en lisant la Bible du matin au soir : elle y trouve une joie profonde : ici encore, elle dépasse les aspirations de son âge. Jeanne a remarqué

1. *Autobiographie*, 1re partie, ch. III.



la dureté dont on use à son endroit, le peu de tendresse qu'on lui témoigne; toutes les faveurs vont à son frère, qui la maltraite impunément: les domestiques s'en mêlent, et l'enfant n'est point heureuse. — Elle reprend vite la maîtrise de son caractère un instant aigri; elle se réfugie dans la joie de prier et de faire l'aumône. « Il semblait, ô mon Dieu, que vous redoubliez vos grâces, à mesure que mon ingratitude augmentait... »

Elle vient de faire sa première communion, quand un religieux missionnaire, son parent, visite sa famille en son absence. On lui raconte les vertus de ce saint homme. Elle pleure de douleur de ne l'avoir point entendu parler de Dieu. « Je m'en allai trouver mon confesseur, fort désolée. Je lui dis : Quoi, mon Père? Sera-t-il dit qu'il n'y aura que moi qui me damne dans ma famille? Hélas! aidez-moi à me sauver. »

A partir de ce moment, elle se sent toute transformée. « Je devins si changée que je n'étais pas reconnaissable. » — « Je m'enfermais tout le jour pour lire et faire oraison. Je donnais tout ce que j'avais aux pauvres. Je leur enseignais le catéchisme, et, lorsque mon père et ma mère étaient absents, je les faisais manger avec moi, et les servais avec grand respect. » (Ch. IV.)

— Pourquoi voudrait-on que ces pratiques de haute piété n'aient pas produit dans cette âme innocente les effets qu'elles ont réalisés chez les autres saints à qui on les attribue?

Elle lit, alors, les œuvres de saint François de Sales et la *Vie de Mme de Chantal : Ce fut là que je connus qu'on faisait oraison.* Je priai mon confesseur de m'apprendre à la faire; et comme il ne la faisait pas, je tâchai à la faire *seule* le mieux qu'il me fut possible. » — De telles dispositions, de tels désirs ne sauraient rester sans récompense.

Jeanne, cependant, ne réussit pas tout d'abord, car elle croyait que l'oraison mystique se faisait comme l'oraison ordinaire, où les images sensibles abondent, non moins que le raisonnement, surtout quand on n'a pas atteint l'oraison affective et de simplicité qui précèdent ordinairement l'oraison mystique proprement dite.

Elle voudrait en tout imiter sainte Chantal. — Elle voit,



par exemple, qu'elle a imprimé, sur son cœur, le nom de Jésus à l'aide d'un fer rouge, elle se désole de n'avoir pas sous la main un instrument de cette sorte. Alors, elle écrit ce nom sacré sur un papier, et avec des rubans et une grosse aiguille, elle se l'attache à la peau en quatre endroits, et le garde longtemps ainsi fixé.

Elle s'efforce de réaliser en elle toutes les vertus domestiques, et son assiduité à soigner son père malade, choisissant les moments où les valets sont absents pour remplir les besognes répugnantes, montre que son âme est en progrès. — Elle pratiquait alors l'oraison *affective* la plus ardente, et y mettait ses délices. « Mon cœur se nourrissait insensiblement de votre amour, et mon esprit s'occupait de votre souvenir. »

Ce serait injuste de se mettre en défiance contre cette partie de la vie de Mme Guyon. — Il lui arrive, en ce temps-là, de quitter l'oraison affective pour se livrer aux prières extérieures. Elle s'aperçut qu'elle ne profitait plus autant, et que la prière extérieure ne remplissait pas le même but. — Rien à redire à cette doctrine, car c'est là une vérité : l'oraison *affective* est au-dessus de l'oraison *discursive*. Seulement, ce n'est point s'éloigner de Dieu, comme semble le croire Mme Guyon, que de recourir à cette dernière quand l'âme y trouve son bien. Elle utilisait, du reste, cette sorte d'oraison beaucoup plus qu'elle ne semble le croire, car elle nous confie, dans ce même chapitre : *Je ne laissais pas de dire tous les jours mes prières vocales.* — Son âme est en règle avec la vraie piété. C'est l'époque de son mariage.

∴

Jeanne épouse Jacques Guyon, seigneur du Chesnoy. Les Guyon possédaient une belle fortune, mais ne la trahissaient par aucun extérieur fastueux. — Toujours un peu vaniteuse, Jeanne en souffrit dans les commencements. « La joie fut universelle dans notre ville, dit-elle, il n'y eut que moi de triste. » — Son mari l'aimait, comme elle en fait souvent la remarque, mais elle ne fut point gâtée par lui, et encore moins par sa belle-mère.



Certes, ce ne fut pas un mariage d'inclination, car Jeanne ne vit son mari, pour la première fois, que *deux* jours avant le mariage. On lui fit signer les actes sans lui dire ce que c'était. Son mari avait vingt-deux ans de plus qu'elle. Jeanne, qui se trouvait belle et se regardait comme un parti désirable, reçut ainsi de Dieu le châtiment de sa vanité, car elle avait d'autres vues, et rien ne prouve que son choix eût été bon. Elle reconnaît même que son salut eût couru des dangers.

Malgré cela, elle fut heureuse de se marier pour *échapper à l'autorité de sa mère.* — Sa belle-mère, par son humeur chagrine, contribuera à lui faire expier cette imperfection.

Reconnaissons que Mme Guyon fut toujours une épouse modèle, sa patience fut de tous points admirable. Quand mourut M. Guyon, elle ne chercha pas à s'éloigner de sa belle-mère, ni même d'une domestique insupportable d'insolence et de méchanceté qui aura tant contribué à la faire souffrir.

Elle ne voudra pas enlever de ses épaules les croix qu'elle pense avoir reçues de Dieu. — Elle est, à ce moment, au point le plus marquant de sa piété ; car tout y respire les plus pures et les plus généreuses tendances, sans autre mélange que les légères complaisances d'une vanité bien pardonnable dans une jeune femme qui n'a pas dix-sept ans.

Une prieure de Bénédictines l'entretient des grâces de l'oraison. Sur ces entrefaites, son parent le missionnaire se trouve de passage dans sa famille. C'est un homme d'oraison, qui ne soupire qu'après le martyre et qui l'obtiendra.

« La vertu de cet excellent parent me charmait, et j'admirais son oraison continuelle sans la pouvoir comprendre. » — Elle s'efforce d'y suppléer, de son côté, par des prières et des oraisons jaculatoires. « Mais je ne pouvais, dit-elle très justement, me donner par toutes ces multiplicités ce que vous donnez vous-même et qui ne s'éprouve que dans la simplicité. »

Ce n'est même pas l'oraison de simplicité qui peut donner ce que donne l'oraison de *quiétude ;* mais c'est ordinairement à ceux qui la pratiquent que se donnent tout d'abord ces



courtes invasions de quiétude, si bien décrites par sainte Thérèse, et qui deviennent bientôt, aux degrés suivants, l'*oraison d'union*.

Mme Guyon, à l'époque où nous sommes, n'a pas encore ressenti ces premiers effets vraiment et *proprement contemplatifs*. — Dans l'oraison de *quiétude*, c'est Dieu qui *agit immédiatement* sur l'âme, la *nourrit directement* par des communications surnaturelles, et lui fait *sentir sa présence*, par une sorte de *toucher intérieur*. — Dans cet état, l'âme ne peut plus se livrer à des *considérations personnelles*, mais se laisse comme *imbiber* l'esprit et le cœur par la présence divine. — C'est ce que son digne parent veut lui expliquer; mais ne les ayant pas ressentis encore, elle ne peut comprendre ces effets, et les exprime dans des termes qui peuvent prêter à la critique : « J'étais surprise de ce qu'il me disait qu'il ne pensait à rien dans l'oraison. » — Ce qui signifiait la seule absence de travail personnel. — Elle-même dira plus tard que ce n'est pas là un « silence de fainéantise ». — Elle a même une heureuse comparaison, dans le *Moyen court*, pour exprimer ce qu'elle aura par la suite ressenti : « Lorsque le vaisseau est au port, les mariniers ont peine à l'arracher de là pour le mettre en pleine mer, mais ensuite ils le tournent aisément du côté qu'ils veulent aller. Enfin, on commence à voguer très doucement, et le vaisseau s'éloigne si fort qu'il faut quitter la rame devenue inutile. Que fait alors le pilote? Il se contente de tendre les voiles et de tenir le gouvernail. » — Sainte Thérèse exprimera la même idée en se servant de la comparaison de la pompe et des canaux.

Elle ne parle pas, au début, de l'état *passif* dans le sens qu'on l'entendra *plus tard* exagérer :

« La créature est si amoureuse de ce qu'elle fait, qu'elle croit ne rien faire si elle ne sent, connaît et distingue son opération. Elle ne voit pas que c'est la vitesse de la course qui l'empêche de voir ses démarches; et que *l'opération de Dieu, devenant* plus abondante, absorbe celle de la créature, comme on voit le soleil, à mesure qu'il s'élève, absorber peu à peu la lumière des étoiles. » (*Moyen court*, ch. xx.)

Nul doute que les descriptions heureuses, qu'on rencontre



çà et là dans ses écrits ne lui aient été inspirées par les souvenirs des *premières impressions de sa vie unitive.*

* * *

La voilà donc avec son parent qui l'initie aux premières notions de l'oraison mystique : « Nous disions ensemble l'office de la sainte Vierge : souvent, il s'arrêtait tout court, parce que la violence de l'attrait lui fermait la bouche; et alors il cessait ses prières vocales. Je ne savais pas encore ce que c'était que cela. »

Enfin, les effets de l'oraison mystique lui furent révélés brusquement, comme cela a lieu d'ordinaire. Sainte Thérèse a décrit la surprise et le désarroi où se trouve l'âme aux premières *invasions de quiétude.* Ce qui domine, c'est le sentiment de la *présence* de Dieu, *touchée, sentie, expérimentée* d'une manière très mystérieuse. — Mme Guyon en parle comme le font les mystiques.

« Dès ce moment, il me fut donné une *expérience* de sa *présence dans mon fond;* non par pensée ou par application d'esprit (c'est-à-dire par le procédé discursif), mais comme une chose que l'on *possède réellement* d'une manière très suave. » (*Vie*, ch. VIII.)

Mme Guyon termine le chapitre VIII de sa *Vie* par une description de l'*oraison mystique* qui montre bien qu'elle l'a expérimentée, car où aurait-elle pris ces notions, elle qui n'avait pas étudié les mystiques?

« Mon oraison fut, dès le moment dont j'ai parle, vide de toutes formes, espèces, images; c'était une oraison de jouissance et de possession dans la volonté, où le goût de Dieu était si grand, si pur, si simple qu'il attirait et absorbait les deux autres jouissances de l'âme dans un profond recueillement sans acte ni discours. J'avais cependant quelquefois la liberté de dire quelques mots d'amour à mon Bien-Aimé. C'était une oraison de foi qui excluait toute distinction. » Or, Mme Guyon n'avait encore lu que *Philothée* et l'*Imitation.* (*Vie*, ch. XII.)

L'oraison contemplative, d'ordinaire, exclut en effet la



distinction et la considération des attributs particuliers. Elle donne le « Dieu sans forme ». On a voulu reprocher cela aux mystiques, mais faute de comprendre que cette perception du « Dieu sans forme » ne signifie pas la « confusion panthéistique », ni le *vague* et l'*incertain* de l'acte contemplatif, mais la manière *générale* dont Dieu est perçu présent.

Pour abréger, ne citons que cette phrase de la *Montée du Carmel* : « Les âmes... dès qu'elles se mettent en présence de Dieu, entrent en possession d'une connaissance confuse, amoureuse, et pleine de paix et de calme, source délicieuse où elles boivent à longs traits les eaux de la sagesse et de l'amour. » (II, 14.)

Bossuet reconnaît que les *images* sensibles disparaissent dans l'oraison contemplative : « Dans cet état de pure contemplation, l'âme s'appauvrit, dit encore Cassien, elle perd les riches substances de toutes les belles conceptions, de toutes les belles images, de toutes les belles paroles [1]. »

Saint Liguori (*Prascis. confess.*, n° 135), après avoir constaté qu'il y a une contemplation *positive*, c'est-à-dire qui considère une vérité *distincte*, un attribut *spécial*, ajoute :

« La contemplation négative est beaucoup supérieure à la contemplation *positive*. On l'appelle *obscurité lumineuse*, parce que l'intelligence y est comme aveuglée par l'abondance des lumières... Dieu donne à l'âme une grande lumière; par cette lumière, l'âme ne découvre pas une vérité *particulière*, mais elle acquiert une notion *générale* et *indistincte*, *generalem quamdam et confusam*, de l'incompréhensible bonté de Dieu, et elle se forme ainsi de Lui une idée très élevée quoique *confuse*. »

1. *Instr. sur les états d'oraison*, l. V.

Chanoine Gombault,
Docteur en philosophie.

(*A suivre.*)



OCCULTISME ET SPIRITISME

Le spiritisme est-il naturel?

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* traite d'*occultistes* tous ceux qui n'admettent pas l'hypothèse spirite des humains désincarnés qu'ils regardent comme uniques agents des phénomènes que nous regardons comme préternaturels et que l'auteur de cet article, M. Chevreuil, déclare être parfaitement naturels.

Nous voudrions pouvoir, pour combattre cette assertion, disposer de pages plus nombreuses; nous commencerions par reproduire, au moins en partie, une instructive étude du directeur de cette revue où il nous montre Mme d'Espérance répondant, comme bien des maitres ne pourraient faire, à des questions ardues posées *ex abrupto* par des hommes fort intelligents qui ont déclaré n'en pas connaître eux-mêmes la solution, et concernant des matières dont ce médium officieux et désintéressé n'avait pas la moindre notion. Et voilà qu'elle résout des problèmes sur la question difficile du *son,* problèmes que les théoriciens n'avaient même peut-être pas encore posés, et elle le fait en causant, en pensant à d'autres choses, et par conséquent sans penser à celle-là. et elle écrit sans broncher sa théorie qui frappe par sa puissance, son originalité, et, pour ceux qui ont l'intelligence de ces difficiles sujets, par sa justesse.

Et cela est naturel!

Il avoue cependant « qu'une intelligence étrangère dirigeait sa main et que de plus cette intelligence paraissait fort au courant de nos sciences humaines, ce qui lui assigne néces-



sairement une origine terrestre, quel qu'ait été le nom qu'elle portait ici-bas ».

Comme le raisonnement va vite chez les spirites!

Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.

Comment! Est-ce que la science est jamais humaine par ce seul fait que les hommes en ont pris possession? N'est-elle pas toujours simplement la science, connaissable, telle qu'elle est en elle-même, et des hommes et des autres esprits, par des procédés sans doute différents, mais sans cesser d'appartenir aux purs esprits pour s'être communiquée aux hommes, et pouvant par conséquent avoir ses maîtres, ses professeurs, aussi bien parmi les esprits que parmi les hommes? Et ne faut-il pas plutôt soupçonner les esprits dans des réponses qui ne sont en rien copiées servilement des manuels de la science acquise et formulée par les hommes?

Comment enfin une *origine terrestre* est-elle supposée nécessaire pour savoir ce que savent les humains, comme si les théories résultant des expériences qui affectent leurs sens ne pouvaient pas être connues par des esprits supérieurs à nous d'une façon supérieure à la nôtre? Ne peuvent-ils pas connaitre la façon dont nos sens sont affectés et la mesure de tout objectif qui les affecte, et cela ne répond-il pas aux pouvoirs des anges, tels que la théologie catholique les enseigne d'après la révélation?

Enfin la science dont bénéficie le médium n'a-t-elle pas quelque chose comme une saveur qui n'est pas humaine?

Si nous prenions un à un les faits que le spiritisme nous apporte chaque jour, pourrions-nous, avec la meilleure volonté du monde, les qualifier de naturels?

J'ouvre la *Revue spirite* au hasard, la trouvant devant moi et ne voulant pas la prendre au commencement de peur de la citer toute, et voici les traits que je rencontre.

Mme Florence Marryat raconte les faits suivants, au cours d'une étude où elle parcourt une liste de médiums gratuits et désintéressés, qu'on ne pourrait, par conséquent, accuser de fraude.



A l'endroit où nous ouvrons la revue, après avoir parlé d'un photographe qu'elle connait beaucoup et qui ne peut faire une photographie sans être obligé d'essuyer sur la plaque les images importunes de parents et d'amis défunts, ce dont elle et bon nombre d'amis qu'elle nomme ont eu vingt fois la preuve, Mme Marryat cite miss Pawley dont le désintéressement lui est prouvé, et qui n'accepte pas même des fleurs. Elle prend jour et heure pour aller trouver le médium, toujours assiégé par les visiteurs.

Celui-ci est au fait de tous les enfants qu'elle a perdus. En vain cherche-t-elle à lui cacher sa plus poignante blessure, une jeune femme qu'elle a perdue la dernière.

Elle avait dit à miss Pawley, rendue à son nom sur la liste d'inscription : « C'est ma chère, ma chère mère. »

— Voyons, dit le médium, ce que cette chère enfant a à nous dire. Celle-ci était sa fille aînée, Eva, dont elle-même n'avait pas parlé au médium.

On prend crayon, papier, dit Mme Marryat :

C'était écrit par deux mains différentes en lignes alternées, la première étant écrite par Eva, la suivante par Florence et ainsi de suite. Autre chose, mes enfants terrestres, dès leur tendre enfance, ne m'appelèrent jamais autrement que « mère », tandis que Florence, qui me quitta avant qu'elle pût parler, m'appelait constamment « maman ». Ce seul fait ne pouvait être connu de miss Pawley. Ajoutez à cela que la partie écrite par ma fille aînée était bien son écriture nette et décidée, tandis que celle tracée par Florence était plutôt l'écriture d'une enfant ou d'une jeune écolière « comme il faut ».

Nous abrégeons et arrivons à une famille de la bonne bourgeoisie que l'auteur ne nomme pas et qui, regardant le spiritisme comme une chose sacrée, le pratique en famille, n'admettant que rarement et pour les motifs les plus sérieux des étrangers à ses réunions avec les parents défunts.

Le médium William Haxby, qui avait été leur ami, venait souvent de l'autre monde avec les parents.



Les deux petits salons où se passa la séance étaient séparés par deux rideaux de dentelle.

Dans le salon arrière, où la jeune femme mariée s'étendit sur un sofa, il y avait un piano et un orgue américain. Dans l'autre, du devant, éclairé par une lampe à huile, nous nous assîmes en cercle sur les chaises et les sofas, mais sans nous tenir par les mains.

Peu d'instants après, les rideaux de dentelle se séparèrent et le visage d'un jeune homme se montra. C'était celui du grand frère. « Hallo! Toms », s'écrièrent-ils tous, et les petits allèrent à lui et l'embrassèrent. Il parla un moment à son père disant ce qu'ils se proposaient de faire ce soir-là, mais que sa mère ne pourrait se matérialiser.

Comme il parlait, un petit garçon vint à son côté. « Voici Harry! » crièrent les enfants, et ils amenèrent leur frère esprit dans la chambre au milieu d'eux. Il semblait âgé de cinq ans. Son père lui dit de venir me parler et il obéit comme un petit enfant humain; il se tint devant moi, appuyant sa main sur mon genou.

Alors, une petite fille se joignit au groupe et les deux enfants se promenèrent autour du salon causant tour à tour à chacun.

Pendant que nous étions occupés d'eux, nous entendîmes les notes de l'orgue américain. « Voici Haxby », dit M. D..., « maintenant nous allons avoir un régal. » (Je dois dire ici que, sur terre, M. Haxby était un organiste accompli.) En entendant son nom, lui aussi vint aux rideaux, montra sa figure aux traits gauches et annonça que Tom et lui allaient jouer un duo. Les deux instruments retentirent ensemble et réellement les esprits jouèrent délicieusement. Puis une troisième influence se joignit à eux avec quelque instrument à cordes.

Et voilà ce que M. Chevreuil trouve parfaitement naturel.

Non moins naturel aussi sans doute ce que Mme Marryat vit plus d'une fois dans la maison de Mme Uniacke, à Bruges, « soit, dit-elle, qu'il faille l'attribuer à la médiumnité de Mme Uniacke ou de ma sœur Blanche ou de Mme Robinson, ou de toutes les trois réunies ». Tables renversées, chaises tirées sous les personnes, lourds objets jetés dans la chambre, livres et tablettes lancés sur les têtes et faisant vraiment mal, touches du piano frappées avec fracas, miss Robinson parlant le flamand qu'elle ignorait et racontant l'histoire



d'un Flamand qu'elle prétendait être et donnant les messages qu'il prétendait envoyer à sa famille.

Et cette table qu'on appelait *Mademoiselle* et qui avait coutume de danser aux coups redoublés frappés sur le piano !

Mme Marryot s'en va près de la porte et, les trois médiums restés seuls, le tapage augmente, *Mademoiselle* se met à danser autour de la chambre : le piano semblait frappé par des pieds.

Quand le tumulte fut à son comble, j'ouvris subitement la porte et, sans avertissement, projetant la lumière sur cette scène, *je vis le tabouret du piano monté sur le clavier* et frappant à coups redoublés sur les notes. Dès que la lumière fut faite, « Mademoiselle » et le tabouret tombèrent tous les deux sur le sol avec tapage et la séance prit fin.

Les dames étaient assises à la table et le parquet ainsi que les meubles étaient jonchés de livres qui avaient été projetés des tablettes presque vides, ainsi que des pots de fleurs. Jamais, ni auparavant, ni depuis je n'ai assisté à pareille scène démoniaque.

Enfin Mme Marryat termine par ce récit :

∴

Feu sir Percy Shelley et sa femme, lady Shelley, n'ayant pas d'enfants, adoptèrent une petite fille qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, fut sérieusement brûlée à la joue et aux épaules et retenue au lit pendant plusieurs mois. Le petit lit de l'enfant était dans la chambre à coucher de lady Shelley, et quand sa mère adoptive voulait dire ses prières, elle avait l'habitude de donner à la fillette un crayon et une feuille de papier afin qu'elle restât tranquille. Un jour l'enfant demanda une plume et de l'encre au lieu d'un crayon; mais sur le refus de la satisfaire elle se mit à pleurer en disant : « L'homme dit qu'il me faut une plume et de l'encre. » Comme il avait été instamment recommandé de ne pas la faire crier, de peur de voir ses blessures se rouvrir, lady Shelley lui donna les objets demandés et procéda à ses dévotions. En se relevant, après les avoir terminées, elle vit, avec



surprise, que l'enfant avait dessiné l'esquisse d'un groupe, dans le style de Flaxman, représentant des personnages agenouillés et pleurant autour d'une couche sur laquelle un malade était étendu. Elle ne comprit pas la signification de ce dessin, mais fut frappée d'admiration par son exécution ainsi que tous ceux qui le virent. Depuis ce jour, elle donna, chaque matin, à la petite fille, une feuille de carton avec plume et encre et obtint des dessins différents, l'enfant parlant couramment de l'homme qui l'aidait à dessiner. Cela dura jusqu'à ce que le nombre des dessins fut de trente à quarante, lorsqu'un « glossaire de symboles » fut écrit par ce bébé, qui ne savait ni lire ni écrire, ce qui expliqua complètement le sujet en question.

Cela démontra que cette série de dessins représentait la vie de l'âme depuis qu'elle avait quitté le corps jusqu'à ce qu'elle se perdît dans l'Infinité de Dieu, un sujet vraisemblablement difficile, on doit l'admettre, à être choisi et traité par un enfant de cinq ans.

J'ai entendu cette histoire des lèvres mêmes de lady Shelley et j'ai vu et bien examiné les dessins originaux. On dut, en un temps, les publier par souscription; mais je crois que cela n'obtint pas de résultat.

J'ai vu aussi la jeune fille qui traça ces dessins plus qu'indubitablement sous un contrôle spirituel. C'était alors une jeune femme mariée, complètement ignorante de tout ce qui concernait le spiritisme. Je lui demandai si elle avait souvenance des circonstances dans lesquelles elle avait dessiné ces esquisses; elle se mit à rire et me répondit : Non. Elle savait qu'elles avaient été tracées par elle-même, mais sans comprendre comment. Tout ce qu'elle put me dire fut qu'elle n'avait rien produit d'étonnant depuis et qu'elle ne prenait nul intérêt aux choses du spiritisme.

Et tout cela est parfaitement naturel, on pourrait même dire : de plus en plus naturel.

Donc M. Chevreuil ne veut voir dans tout cela que « des phénomènes naturels en connexion étroite avec notre physiologie ». Donc dépendants de notre physiologie, si ce n'est pas notre physiologie qui en dépend ou si la dépendance n'est pas plutôt mutuelle. Nous croyons, nous, que c'est notre physiologie qui, alors qu'elle est en jeu (car la simple physique peut être aussi actionnée par les esprits), dépend des véritables agents du spiritisme.



Le spiritisme fait-il profession de ne rien savoir?

Il ajoute que le spiritisme fait profession de ne rien savoir que ce qu'il sait clairement et de chercher toujours, tandis que ce qu'il appelle *l'occultisme a des théories sur tout, connaît tout, a réponse à tout.* C'est là une hyperbole, il le sait bien, qu'il applique aussi sans doute à la doctrine catholique, parce que, sans savoir tout, sans avoir réponse à tout, elle a des théories, des connaissances et des réponses sur quelques points précis.

Il prétend que le spiritisme, au contraire, ne s'élève pas plus haut que le fait et demeure à la portée de chacun.

Mais c'est déjà dépasser le fait que de s'élever jusqu'à l'esprit désincarné.

Les agents évoqués se donnent ordinairement pour tels. Mais c'est le seul point où ils concordent. Pour leur identité, on ne sait à quoi s'en tenir. Plusieurs se donnent le même nom, se le disputent et se démentent les uns les autres. Le docteur Funk (1) a eu la preuve de cette multiplicité d'esprits se présentant pour le même, ignorant les évocations précédentes, s'accusant mutuellement et, pour essayer de s'accorder avec les autres, ayant trop à faire de s'accorder avec eux-mêmes.

Mais voici un reproche fait aux *occultistes*, qui montre que M. Chevreuil n'a pas su ou voulu circonscrire suffisamment le sens du mot, car, sans atteindre les véritables occultistes, il tombe en plein sur les catholiques qui ne peuvent se défendre de le mériter : c'est d'enseigner l'intervention des esprits et d'interdire le seul moyen de la vérifier, qui est la pratique des opérations magiques. Or l'Eglise catholique seule fait cette défense des évocations ; le véritable occultisme la conseille et s'y adonne.

« De sorte, ajoute-t-il, que l'étudiant doit se résigner à subir

1. *The psychic riddle*, (l'Enigme psychique).



l'enseignement dogmatique... l'enseignement catholique... »

Qu'après cela il nous parle des sylphes, des lutins et des salamandres : il sait fort bien que l'Eglise ne les connaît pas, puisqu'elle n'admet, en fait d'esprits, que les anges et les démons, qui seuls, en effet, *ont fait l'objet d'une révélation.*

Le spiritisme suppose gratuitement

Là où l'occultisme dogmatise, dit-il, le spiritisme constate. Et il compare le spirite à celui qui, sans connaître la théorie, cause au téléphone avec un inconnu qu'il reconnaît bientôt pour un ami, un nouvel ami, s'entend. Nous croyons que l'amitié ne se constate pas à des paroles, mais à des faits, et que l'ami téléphonique est sujet à caution. Nous admettons donc la comparaison du téléphone au spiritisme qui peut être comme lui l'intermédiaire de mille mensonges, de mille marchés perfides. Qui a pu, depuis un siècle que le spiritisme existe, vous prouver que les esprits qui vous entretiennent sont vos amis? quel véritable service rendu? Comptez plutôt les tours qu'ils vous ont joués.

Le spiritisme, dit-il, est parfaitement logique dans ses conclusions, bien qu'on les déclare prématurées.

La connaissance des lois nécessaires à la solution d'un problème n'est pas nécessaire, ajoute-t-il, à une conclusion.

Nous pouvons conclure que c'est notre volonté personnelle qui actionne notre dynamisme musculaire, et nous ignorons profondément la loi; si, pourtant dérogeant à la loi commune, l'usage de ce dynamisme nous est enlevé, nous disons qu'il y a suggestion; la science conclut à l'hétéro-suggestion dont elle ne connaît pas les lois.

Tout cela, c'est fort bien, mais nous ne pouvons pas conclure aussi aisément la nature de l'être qui nous actionne nous-même ou actionne les objets physiques devant nous. Il y a plusieurs espèces de sujets susceptibles des communications que vous constatez. L'opération est évidente. Mais rien



en elle ne porte à conclure à des esprits désincarnés : leur nature seule d'esprits invisibles se dénonce, les matérialisations ayant le caractère évident de simples prestiges passagers.

∴

En vertu de ses connaissances, poursuit l'auteur, *l'occultisme affirme qu'il est possible d'agir sur les êtres et même d'évoquer des génies supérieurs, comme si des lois mécaniques rendaient le monde spirituel esclave ou solidaire des cérémonies rituelles et des formules magiques.* Voilà le vrai côté expérimental de l'occultisme qui serait bien intéressant à vérifier, malheureusement tous les efforts viennent s'échoner là; car nul ne vous y aidera, *vous cherchez en vain, dans les manuels d'occultisme, la manière d'opérer*; vous trouverez des indications qui ne sauraient être prises à la lettre, car elles sont intentionnellement absurdes, ou bien ce sont des *complications de rites superstitieux qui n'ont qu'un intérêt rétrospectif et documentaire, mais qui ne répondent à aucune réalité effective.*

— Alors quoi? *Il faut une clef pour déchiffrer ces grimoires?*

— Nul ne vous la livrera. Vous chercherez dans la littérature occulte des titres alléchants qui vous promettent des clavicules merveilleuses, des lumières antiques, des cabbales mises à nu, des Isis dévoilées, des clefs magiques. Hélas...! loin d'ouvrir les serrures, ces clefs vous ferment l'entendement! Si donc vous ne vous sentez pas l'ardeur de Prométhée, il est plus simple de renoncer à escalader le ciel; redescendons à notre place, qui est la terre, et étudions le problème par en bas.

Ceci est très juste. Mais que fait aussi lui, le spiritisme, que de repasser les mêmes faits sous nos yeux sans progression et sans conclusion scientifiques?

Tous ces faits, dit-il, ont été authentiqués par des savants illustres qui s'attendaient à aboutir à une conclusion tout à fait contraire : de sorte qu'en dehors de toute recherche personnelle, on peut acquérir la certitude absolue de la réalité des faits.

Cela est vrai, cela est certain. Il est certain que le mouve-



ment des objets sans contact, la réalité des apports ont été prouvés par Crookes, Aksakof, etc.

Mais l'auteur ajoute :

Si vous contestez le dédoublement physiologique de l'être humain, nous vous opposerons la longue série des expériences poursuivies avec Eusapia. La liste des savants modernes qui les ont contrôlées est trop longue pour trouver place ici.

— Ah! mais non. Nul des effets obtenus ne prouve ce dédoublement physiologique. On ne peut conclure directement de ces faits que l'existence d'un pouvoir capable de les produire et qui ne ressemble tout d'abord à aucun des pouvoirs de l'être humain. Ce dédoublement supposé devrait être prouvé lui-même directement : il ne peut produire des effets que s'il existe lui-même; les effets ne prouvent que l'existence d'une cause, et par eux-mêmes il ne la font pas connaitre pour ce qu'elle est.

Le prétendu allongement virtuel des mains et des pieds n'existe que dans des imaginations de savants, et dépassent la vraisemblance : donc il n'y a rien de fait scientifiquement en ce sens.

Et toujours notre auteur dépasse les faits : il parle des *matérialisations* comme s'il en connaissait les lois physiques lorsqu'il trouve « évident que le corps astral ne peut reproduire la matérialisation que dans un court délai consécutif à la mort ».

— Qu'en sait-il et qu'est-ce que l'expérience lui a montré des pouvoirs du corps astral? Pas même son existence.

Ceci n'appartient qu'aux théories les plus injustifiées de l'*occultisme* qu'il rejette, et le voilà jeté lui-même au pôle théorique opposé à celui du docteur Hyslop qui veut au contraire accorder aux esprits désincarnés un long temps pour se reconnaitre en l'autre monde et se préparer à toutes les manifestations, y compris celle-là?

Les expériences authentiques du docteur Gibier à New-York démentent journellement l'assertion hasardée par M. Chevreuil, et la doctrine catholique qui ne voit qu'un prestige



démoniaque dans la prétendue *matérialisation* s'accorde aisément avec ces expériences, parce que nous croyons avec saint Thomas et les scolastiques que toute matière est bonne à cet effet et que les gaz aériens ont toujours de quoi y suffire.

Obscurité des mots psychique et psychisme

L'auteur continue :

Tout d'abord, le fait colossal établi par le spiritisme, et qui, je l'espère bien, va devenir officiellement définitif à la suite des expériences, toutes récentes, de Lombroso à Turin avec Eusapia, et aussi des professeurs Mosso et Pio Foa, ainsi que de Morselli, est celui que signalait déjà Aksakof... Nous voyons se dresser devant nous un fait prodigieux, que l'on n'a pas osé regarder en face jusqu'à présent, mais qui est appelé à devenir une des plus brillantes acquisitions des sciences anthropologiques, et dont on sera redevable au spiritisme, à savoir que : *l'action physique et psychique de l'homme n'est pas confinée à la périphérie de son corps.*

Ici il y a un saut énorme dans la logique. Il faudrait prouver d'abord que l'effet prodigieux obtenu est l'action physique de l'homme hors de lui-même, et cette preuve n'est pas même commencée? L'a-t-on prise une seule fois sur le fait? C'est ce fait que nous demandons; ce fait physique ou, si l'on veut, *psychique*. *Psychique* est un mot obscur qui voudrait faire entendre un acte qui ne fût ni physique ni moral : il n'y en a pas.

C'est une conclusion gratuite, coïncidence donnée comme une cause; cause occasionnelle peut-être, mais la vraie cause, c'est la cause efficiente. Nous croyons, nous, qu'elle n'agit que sur l'invocation de l'homme. Qu'on nous prouve le contraire, qu'on nous montre l'action directe de l'homme,



non psychique, ce qui n'est rien; mais *matérielle* ou *intellectuelle*.

Mais comment l'homme ferait-il intellectuellement une chose à laquelle il ne comprend rien, et dont l'agent humain, agent impropre, intermédiaire, intercesseur, médium, peut être indifféremment intelligent ou stupide, instruit ou ignorant? Est-ce ainsi que nous faisons de la physique ou de la psychologie? Voilà deux sciences humaines!

Faits visiblement préternaturels : L'âme de Cauchy

Après les graves paroles de Fonk sur le peu de sincérité des esprits auxquels il a eu affaire, le *Bulletin de la Société psychique de Nancy* peut être signalé comme en retard quand il prétend tirer une preuve d'identité personnelle de la cohérence des communications d'un esprit bien et dûment averti, qui sait ce qu'on attend de lui et qui est bien décidé à ne manquer en rien au programme.

Il ne sert de rien après cela de distinguer, comme le fait dans cette revué le savant auteur anonyme d'un long travail sur ce sujet, entre les personnages connus, peu connus ou inconnus : tous sont très bien connus de ceux qui les actionnent, selon notre théorie catholique devant laquelle tout s'éclaire à ce point de vue de l'origine des manifestations spirites.

Rien ne sert donc d'observer à ce sujet que l'écriture ou le battement de la table, selon que la communication est écrite ou typtologique, change avec les personnages qui se communiquent et persiste à se reproduire, avec les mêmes personnages, à des mois de distance, au point qu'on ne peut s'empêcher de dire : C'est l'écriture ou c'est le battement d'un tel.

Et peu importe encore que le caractère intellectuel ne soit pas moins constant que l'écriture. Cela prouve seulement, contre la théorie la plus absurde qui fut jamais émise, qu'il ne s'agit point du souvenir inconscient et par conséquent obscur, incertain, de quelque assistant, et cela complète l'indication



du mouvement matériel, quant à la réalité objective de l'être qui se communique, quelle que soit son identité.

En citant plusieurs communications dont les deux premières forment une véritable antithèse, l'intrépide auteur du rapport ou de la causerie ne se demande pas s'il est possible, s'il est admissible, s'il est imaginable pour d'autres que pour des farceurs aussi conscients et aussi peu consciencieux que les démons, qu'on puisse ainsi passer d'un monde dans un autre, et dans un autre si supérieur au premier, sans changer, même de la moindre nuance, ses impressions et ses expressions, quand on sait que le corps et les milieux terrestres contribuent ici-bas dans une telle mesure et aux unes et aux autres !

Cela pour nous sent bien moins l'identité réelle que l'imitation artificielle, imitation d'ailleurs avare, qui ne veut rien nous apprendre que ce que l'on peut savoir en ce monde ; imitation calculée qui ne nous met sous les yeux que ce que l'on peut apprendre et vérifier par le moyen des livres et des journaux ou des monuments humains qui sont à la portée de nos recherches, préparant ainsi, avec ce spectacle trompeur, toutes ses pièces justificatives. Est-ce là de la physique ou de la psychologie?

L'auteur nous raconte ainsi qu' « en une séance, nulle pendant trois quarts d'heure, des entités vulgaires, au langage trivial et sans suite, s'étaient seules présentées. Tout à coup le battement change, les coups deviennent plus nets, plus mesurés, et l'entretien suivant s'engage, au moyen de l'alphabet. »

Cela ressemble déjà à une savante préparation. Or nous sommes bien loin de l'attribuer au docteur qui ne fait qu'exposer bien sincèrement son expérience. Enfin se nomme et se déclare Augustin Cauchy, mathématicien, dont les sentiments chrétiens sont aussi connus que le savoir. On l'interroge avec un grand respect, et que va-t-il répondre? Des choses que chacun pourra vérifier.

C'est l'épitaphe inscrite sur sa tombe :

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.

Heureux celui qui comprend le pauvre et s'apitoie sur son infortune.



L'auteur fait observer que « le médium ne comprend pas le latin ». Eh! qu'importe le médium? L'esprit qui joue le rôle de Cauchy sait mieux le latin que Cauchy lui-même.

Il indiqua la situation très exacte de la tombe au cimetière de Sceaux, la date de sa mort, 17 mai 1857, son professorat à la Sorbonne, ses *Mémoires*, ses sentiments religieux, sa foi en l'Evangile, *ce livre sublime*.

Et tout cela ne montre pas d'autre but que de faire croire à l'identité du personnage, que d'accréditer par là comme par cent autres manifestations semblables, la doctrine spirite.

On lui dit qu'il y a dans le catholicisme des *pratiques puériles*, il se garde d'y contredire et il répond vaguement :

« Une conscience éclairée voit plus loin que les pratiques. »

Ces obscurités jetées sur la religion, sous le couvert d'un homme religieux, ressemblent bien moins au véritable Cauchy, qu'à un Cauchy joué pour la foule humaine, fût-ce la foule savante, par la troupe infernale.

On lui demande s'il est au ciel, au purgatoire ou en enfer, et il répond, comme si cela ne faisait pas doute, comme si une telle question l'interloquait : « Mais je suis au ciel! »

Il a vu Dieu. Rien de plus orthodoxe, et il s'épuise, sur toutes les difficultés qu'on lui oppose sur cette vision, à protester qu'il l'a vu.

Sa foi est toujours robuste, quoi qu'il en puisse être, et il croit l'avoir vu. Cela ne ressemble point aux vraies apparitions des saints, persuasives pour ceux qui en sont favorisés. Le pauvre Cauchy ne réussit point à persuader ses auditeurs. Aussi comment s'y prend-il?

« J'ai vu, vous dis-je, j'ai vu le Christ éclairant le ciel des splendeurs de sa gloire, le Verbe divin dans son humanité. »

Le *passé* et des phrases! il a vu; ne voit-il donc plus? Décidément, il n'a pas même envie qu'on le croie, ou plutôt celui qui joue son rôle s'y prend mal, peut-être exprès. Ou peut-être il ne peut s'y prendre mieux, et ne le veut pas non plus.

Aussi la médiocrité de sa vision fait-elle surgir aussitôt cette objection :

— Vous avez pu voir un personnage fluidique dans une



atmosphère lumineuse : mais comment avez-vous reconnu le Christ?

Et Cauchy, tout aussi visionnaire en l'autre monde qu'en celui-ci, répond :

— Comment le méconnaitrais-je? C'est mon Sauveur, lui qui s'est abaissé jusqu'à moi.

C'est ainsi qu'on peut avoir quelque idée de Dieu sur la terre. Et encore les extatiques nous révèlent des choses infiniment plus profondes. Cet élu, dans le ciel, en est encore au plus simple catéchisme, et un démon même eût pu trouver mieux dans la littérature mystique. Mais il est à la portée de l'interlocuteur qui ne s'aperçoit pas de cette condescendance et n'a garde de se confesser vaincu et lui fait cette question qu'il semble croire insidieuse :

« Si vous êtes au ciel, comment êtes-vous en même temps sur la terre? Comment êtes-vous ici? »

On croit entendre Nicodème demandant au Sauveur comment on peut naître deux fois et s'il faut pour cela rentrer dans le sein dont on est sorti? L'interlocuteur de l'autre monde, non seulement voyait venir, mais faisait venir, à ce qu'il semble bien, cette interrogation, pour pouvoir y donner cette réponse où un moins savant, sachant un peu sa religion, découvrirait le bout, non de l'oreille, mais de la corne :

— « Pour répandre ses enseignements, Dieu nous autorise à communiquer avec les hommes. »

Et c'est un élu du ciel qui vient apprendre aux hommes les enseignements divins avant et après les mille et mille extravagances ou inconvenances des esprits frivoles ou méchants! Dieu permet ce mélange, Dieu qui a tant de moyens nobles et sublimes de se communiquer aux humains, Dieu choisit ces moyens puérils, et le démon déguisé qui ose l'affirmer ne paraît pas penser à la figure que cela doit faire à côté de la révélation véritable...

Mais c'est qu'il a raison : il sait à quel point l'oubli de la foi et de la doctrine obscurcit parfois l'entendement, que si l'attention est la plus grande force de l'homme, l'inadvertance est sa plus grande faiblesse, et que, chez l'homme préoccupé d'une science orgueilleusement indépendante de



tout, l'inadvertance religieuse arrive à une puissance invraisemblable ; il s'en rend compte au point d'en connaître les formes et de savoir au juste la mesure des mensonges énormes qu'elle permet d'avaler.

Allez-y donc voir, dans l'autre monde, ce qui s'y passe! Sur ce que l'on peut vérifier dans celui-ci, le menteur infernal a bien dit la vérité.

L'auteur a donc fait des recherches et il a vu qu'on lui avait donné de bons renseignements sur la tombe de Sceaux et sur l'histoire de Cauchy. Cela prouve rigoureusement que l'esprit connaissait ces deux choses et non qu'il était Augustin Cauchy.

A. Jeanniard du Dot.

(*A suivre.*)



ENCORE LES GRÊLONS-MÉDAILLONS (de Remiremont)[1]

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Sous ce titre, la *Semaine religieuse de Saint-Dié* publie la lettre suivante de M. le curé de Saint-Étienne-lès-Remiremont.

Monsieur le Directeur,

Jusqu'ici j'ai gardé un silence absolu sur les faits qui se sont passés le dimanche de la Trinité à Saint-Étienne et à Remiremont.

Comme je suis le seul ecclésiastique qui ait vu des grêlons désormais historiques, je crois qu'il est de mon devoir d'en dire un mot.

Si je donne des détails circonstanciés sur l'emploi de mon temps pendant cette soirée du jour de la Trinité, c'est pour montrer que j'avais toutes les allures du Thomas dont j'ai suivi les traces au Cénacle.

J'étais seul dans mon presbytère. Mon vicaire avait été appelé pour régler des affaires de famille. Souffrant d'un rhumatisme au genou, je m'étais installé le plus commodément possible pour loger dans ma tête le gros *Traité de Géologie* de M. de Lapparent (pesant au moins quatre kilos). J'étais loin d'avoir la prétention d'y mordre: je voulais seulement en tirer quelques notions, pour ne pas être complètement incompétent en la matière.

J'avais à peine tourné quelques feuillets sur la formation de la glace, que j'entendis la porte s'ouvrir brusquement. Mlle Marie André, ne voyant personne, me criait du corridor :

1. Voir les numéros du 15 août 1907 et du 15 janvier 1908.



« Monsieur le curé, Monsieur le curé! » Comme je ne m'emballe pas facilement, je lui répondis de ma place : « Est-ce que le feu est à la maison? »

Rassuré sur ce point, j'étais resté sur mes positions. Mais elle cria plus fort : « Monsieur le curé, venez vite, ça fond... »

Mlle André fit de nouvelles instances, et je me décidai à me lever pour aller au corridor où elle se tenait debout.

« Regardez, me dit-elle, voilà l'image de Notre-Dame du Trésor imprimée sur les grêlons.

— Allons, allons, lui dis-je, ce n'est pas à moi qu'on raconte des histoires pareilles. »

Pour la contenter je jetai un regard distrait sur les deux grêlons étalés sur sa main. Mais comme je ne voulais rien voir et que, du reste, comme presbyte, je ne le pouvais pas, je me détournai pour aller rejoindre mon gros traité de géologie. Elle insista : « Je vous en prie, mettez vos lunettes. »

Je les adaptai et vis bien distinctement, sur la face des grêlons légèrement bombés dans le centre, tandis que les contours étaient plus frustes, *un buste de femme, avec une robe évasée au bas, comme une chape d'officiant* : je serais peut-être plus exact encore, si je disais qu'elle ressemblait à la Vierge des Ermites. Les contours de l'image étaient un peu creux comme si on les avait dessinés avec un poinçon, mais très hardiment tracés.

Mlle André voulait me faire remarquer certains détails du costume, mais je refusai de regarder plus longtemps. J'étais honteux de ma crédulité, bien convaincu que la sainte Vierge ne s'occupait guère d'instantanés sur les grêlons. Je lui dis ensuite : « Mais vous ne voyez donc pas que ces grêlons sont tombés sur des végétaux, et que ceux-ci s'y sont imprimés. Emportez vos grêlons, ça ne prend pas avec moi. » Je retournai à mon gros livre, sans faire attention à ce qui venait de se passer.

Mais j'étais distrait par ces grêlons de forme si bizarre. J'en amassai trois pour les peser, sans les regarder de près. Ils pesaient 180 grammes. L'un d'eux était parfaitement rond, comme les boulets dont se servent les enfants, et, faisant cercle autour, une bavure comme s'il sortait d'un moule.



Pendant mon souper (j'étais seul), je me dis : *Tout de même*, ces grêlons sont singuliers de forme, et une empreinte si régulière sur les deux que j'ai examinés ne peut guère être l'effet du hasard.

Mais je me raidis bien vite contre toute idée de surnaturel, j'étais honteux d'y avoir songé seulement un instant. L'orage passé, je me levai de table pour aller constater les dégâts du potager. Je ne me pressais guère, car je supposais avec raison que tous les légumes étaient hachés.

Point. En faisant le tour des allées, je ne remarquai qu'une très petite branche d'arbre cassée. Mais, par contre, le sol n'était qu'une vaste écumoire, dont les trous de 3 à 5 centimètres de profondeur ressemblaient à des pas d'un gros chien. Ces trous restèrent visibles pendant plus de deux mois aux endroits où la terre n'avait pas été remuée, notamment sous les arbres.

Ces grêlons n'avaient pas été inoffensifs partout, car sur les toits des usines, 1.400 grandes vitres, dont les éclats allèrent se loger sur les métiers, causèrent par leur chute des dégâts assez sérieux, excepté toutefois dans la bourse des vitriers.

D'après des renseignements que je crois exacts, la bande de terrain visitée par les gros grêlons n'avait pas plus d'un kilomètre de large, allant du Saint-Mont au fort de Remiremont, traversant les établissements industriels de Saint-Étienne. Quelques-uns s'égarèrent seulement jusqu'à Moulins (Saint-Nabord). Mais on n'en vit ni à Saint-Amé ni à Dommartin, ni dans le village le plus rapproché de l'église de Saint-Etienne, qui n'est cependant distante que d'un kilomètre.

Ce qui m'a paru digne de remarque, c'est que ces grêlons qui devaient être précipités violemment à terre, conformément aux lois d'accélération de la vitesse des corps, paraissaient jetés seulement de quelques mètres de hauteur et n'avoir que la vitesse initiale d'un corps qui tombe.

Vers 7 h. 1/2, le bruit se répandait dans les environs du presbytère que beaucoup de personnes avaient remarqué l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons, et que bon nombre avaient une forme de médaillons. Les enfants en ramassaient dans leurs tabliers et les montraient à leurs



parents qui constataient la présence de la même image. Les uns voyaient même des détails, comme la couronne de la Vierge, de l'Enfant-Jésus, les franges de la robe. Était-ce un fruit de leur imagination?...

Laissant de côté ces détails, il est hors de doute que la plupart des grêlons examinés portaient distinctement l'image de Notre-Dame du Trésor.

Le lendemain matin, les laitiers, à leur retour de Remiremont, rapportaient que beaucoup de personnes de la ville avaient fait la même remarque.

Le témoignage historique devenait par là indiscutable. Le dimanche suivant, après la messe et le chant de la Congrégation, je demandai à ces demoiselles s'il en était parmi elles qui eussent vu des grêlons avec l'empreinte de la Vierge. Sur soixante-cinq, dix m'affirmèrent qu'elles l'avaient bien vue. Après les Vêpres, je recueillis encore cinquante signatures de gens bien convaincus de la vérité de leurs observations. Je ne donne pas d'importance à ces signatures, que je pourrais être soupçonné d'avoir provoquées, mais elles ont été spontanées.

Savants, mettez-vous à la torture pour expliquer ces faits par des causes naturelles, vous n'y arriverez pas. Ce qui reste, c'est que si la municipalité de Remiremont, pour des raisons profondes que je n'ai pas à apprécier, a interdit la magnifique procession qui se préparait, l'artillerie céleste a fait, le jour de l'Octave, à la même heure, une procession verticale qui n'a pu être interdite.

Le doigt de Dieu est-il là ? La sainte Vierge a-t-elle voulu nous donner un avertissement? Ce n'est pas à moi à en juger. Personne n'est obligé d'y croire, mais celui qui écrit ces lignes a une forte démangeaison de voir dans cet ensemble de faits autre chose qu'un effet des causes naturelles.

L'Abbé GUENIOT,
Curé de Saint-Étienne-lès-Remiremont.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



LOURDES

(Réponse aux " Annales des Sciences psychiques ")

Le miracle, si mal vu du temps de Voltaire, est décidément en faveur; tout le monde se croit thaumaturge, et, depuis qu'on s'imagine avoir découvert les procédés thaumaturgiques, nos savants de l'occultisme s'indignent des réserves et des dénégations de la science officielle.

Lee *Annales des Sciences psychiques* prennent l'accent dithyrambique quand il s'agit de Lourdes, et s'écrient, par la bouche du Dr Mangin (n° de décembre 1907) :

Là-bas, point de cabinet médianimique obscur. Pas de petit comité. La foule est admise à constater. Combien de fois les sceptiques malins n'ont-ils pas dit : « Moi, pour croire au miracle, je demande qu'il ait lieu à midi sur la place de la Bourse! » Mais, ô hommes intelligents, vous avez été servis! et vous ne croyez pas toujours. C'est devant des centaines de témoins, parmi lesquels un grand nombre de très compétents, que les choses se passent. Aussi bien que la fâcheuse obscurité des séances spiritiques, la fâcheuse fugacité du phénomène, ici, n'a pas lieu. Si le mieux disposé des psychistes peut, le lendemain de la séance, douter de ses propres sensations, tellement elles ont été rapides et difficiles à contrôler, ici le miracle est permanent.

Voilà certes, un excellent témoignage en faveur des procédés de contrôle usités à la clinique de Lourdes. Le malheur est que M. le Dr Mangin ne se souvienne plus à la page 817 de la *Revue* de ce qu'il vient d'écrire à la page 816. — Il n'a pas eu le temps de retremper sa plume dans l'encrier qu'il nous raconte aussitôt, sur le témoignage de Myers, qu'il appelle pour la circonstance le plus grand des psychistes —

ce qui ne l'empêche pas de réformer ses doctrines; preuve que M. Mangin ne lui est pas inférieur — des histoires d'Amérique. Or, on sait que les histoires d'Amérique ne sont pas toujours prises au sérieux, même par les psychistes, puisque M. Aksakof, lui-même, en dit du mal : « En règle *générale*. écrit-il, j'admets bien que les rapports qui nous viennent d'Amérique sont fréquemment exagérés ou inexacts »; et il évite de s'en servir.

Il paraît que Myers a des conceptions géniales. Des malins prétendent que le génie confine à la folie: c'est de la calomnie, quand il s'agit des inventeurs; mais quand il est question des génies de l'occultisme, beaucoup pensent qu'il y a surtout médisance.

En tous les cas, le Dr Mangin conviendra que nous ne sommes plus, ici, dans la clinique que tout le monde contrôle, comme à Lourdes, et les « sceptiques malins » qu'il raille, dans le texte précité, ne se trouvent plus « à midi sur la place de la Bourse! » — Nous aurions le droit, purement et simplement, de refuser toute discussion sur des faits aussi peu démontrés.

Nous les admettrons pour la commodité de la discussion, en priant le docteur d'être, une autre fois, plus scientifique.

Pour lui, en effet, un phénomène est démontré *existant* en Amérique, parce que la science le rencontre à Lourdes, ou dans un autre lieu de pèlerinage.

Voici, par exemple, un fait raconté par M. Myers, qui le *tient* d'une dame, fervente adepte de la secte nouvelle « La Science chrétienne », dont on parle beaucoup en ce moment. Le Dr Mangin est porté tout d'abord à écarter ce fait si mal prouvé : Il s'agit d'une guérison de malformation du pied et de la jambe. Mais il se rappelle qu'un certain Pierre Derudder a été guéri d'une infirmité semblable par la puissance de Notre-Dame de Lourdes. Il en conclut que la certitude de ce dernier fait rejallit sur l'autre. — C'est d'une dialectique à faire pleurer[1]. — C'est le cas d'un philosophe qui poserait

1. « Ce qui arrête mon scepticisme, en cette occasion, c'est le cas de Lourdes, de Pierre Derudder... Ce dernier cas me paraissant suffisamment prouvé, je ne vois pas le moyen de rejeter l'autre comme inadmissible. »



ainsi le problème du surnaturel : 1° Il y a des miracles dans la religion chrétienne catholique: 2° donc Mahomet a pu faire des miracles; en d'autres termes : 1° Dieu peut suspendre une loi de la nature; 2° donc le diable ou les hommes peuvent en faire autant. — C'est là un sophisme qui consiste à supposer *résolu*, sans retour possible, le problème que l'on entend poser.

*
* *

Étudions, par le détail, quelques-uns des faits merveilleux que le Dr Mangin a choisis pour faire contrepoids aux miracles de Lourdes, et établir le parallélisme complet des deux ordres de phénomènes.

1° Un Américain a sa fille, âgée de trois ans, gravement malade; le médecin désespère :

> Par une impulsion soudaine, raconte notre homme, j'établis dans mon esprit la conviction qu'elle se rétablirait, et je la fis envelopper dans des *couvertures* mouillées. Aussitôt, *à partir de ce moment*, une amélioration se produisit, et en peu de temps (on a tort de ne pas fixer le temps) elle fut guérie.

Si le docteur le veut, je lui donnerai l'adresse d'un châtelain du Loir-et-Cher, abandonné des médecins, qui fut guéri par les *couvertures mouillées*. Un prêtre guérisseur, dont le souvenir est encore très vivant dans la Charente, le fameux curé de Pioussay, lui avait ordonné ce remède, qui ne relève point du spiritisme, vous pouvez le croire. Il y a là un moyen efficace. Et l'emploi d'un tel remède, précédant une amélioration progressive, ferait rejeter ce fait comme miraculeux par les Congrégations romaines : il y a application de remède proportionné, et il n'y a pas l'instantanéité requise en pareil cas.

Je ferai la même réflexion pour la seconde guérison où l'on soigne un jeune homme, pris de *vomissements incoercibles*, par de la *glace* : « Le jeune homme entendit avec joie le tic-tac des morceaux de glace contre le verre, but les *deux* verres et fut rétabli aussitôt... »

Des miracles de ce genre, ça ne pèserait pas lourd dans la balance des Congrégations!



Le troisième cas est la guérison d'une forte foulure. On envoie l'enfant, âgée de quinze ans, à une dame X..., qui guérissait les entorses. La jeune fille est guérie subitement et se met à danser, sans plus ressentir la douleur.

Je demande à résoudre ce cas après le quatrième qui est celui-ci :

Un de mes neveux, qui avait environ onze ans, se luxa le pied. Il souffrait terriblement. Se rappelant la guérison de sa cousine, ses parents l'envoyèrent à cette même dame X... Au bout de *dix minutes de manipulation*, la douleur disparut absolument, et il marcha autour de la chambre; tout ce qu'il sentit ce fut seulement pendant quelque temps un peu de faiblesse.

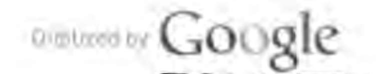
On nous a confié, précédemment, que cette dame X... était une spirite qui obtenait ces guérisons grâce à un *esprit* qui s'appelait « le Grand Indien ».

Je crois, pour ma part, que les démons sont excellents médecins et qu'ils peuvent, dans une *certaine mesure*, réaliser des cures étonnantes, auxquelles, cependant, le théologien attentif ne se laissera jamais prendre, car il s'agira toujours de maux guérissables, et de cas où l'instantanéité ne prouve rien, comme dans le fait d'un membre ou d'un muscle remis en place; guérison qui supprime aussitôt presque toute douleur et permet le mouvement immédiat.

Le diable est très bon *rebouteur*, et les bons rebouteurs humains ne sont pas un mythe.

Il faut reconnaître une chose, c'est que messieurs les médecins ne sont pas tous bien habiles dans l'art de remettre un membre démis. Et, par contre, des hommes, parfaitement ignorants, ont vraiment une science pratique du squelette humain, et procèdent par un tour de main si efficace qu'ils réussissent des guérisons d'entorses et de côtes défoncées d'une merveilleuse façon.

Je vous assure qu'à Blois, le père Jousset jouissait de la plus méritée des réputations. — Ma mère, qui n'avait confiance, pour des accidents de ce genre, qu'en ces médecins du squelette, se fit transporter un jour chez le père Jousset pour se



faire remettre le pied déformé par une entorse fort douloureuse. Trente personnes attendaient là leur tour, et les scènes de guérison étaient si drôles que ma mère en oubliait presque sa douleur. Les hanches démises étaient nombreuses — c'était le moment de la *fauchaison*. Le père Jousset faisait pencher son homme d'une certaine façon ; il plaçait sa main au bon endroit, et sur son ordre l'homme se redressait : crac, c'était fait.

Un brave homme ne se servait plus de sa main depuis longtemps : on lui donna les coups de pouce nécessaires pour la remise en place des phalanges : « Et maintenant, faut trinquer », affirme l'opérateur. Instinctivement, notre homme veut prendre son verre de la main qui lui servait à l'exclusion de l'autre. « Ah ! non, pas celle-là ! l'autre ! » — Et ce fut des cris de joie de la part de l'opéré en voyant qu'il se servait de sa main comme de l'autre. Notre homme voulut payer la « tournée » à tout le monde, et tous les asistants durent participer à sa joie.

Les filles du père Jousset *apprirent* son art de rebouteur, car il faut *savoir*. Or, il arriva que, dans un petit séminaire, où je professais alors, le portier de l'établissement, du nom de Crosnier — il vit encore — tomba d'une échelle sur des bancs de la chapelle, et s'enfonça plusieurs côtes. Le pauvre homme souffrait cruellement, et ne pouvait plus respirer. Il refusa tout médecin et réclama énergiquement le *rebouteur*. La fille du père Jousset, mariée dans le voisinage, fut appelée. Le *préfet des études* de l'établissement assistait à l'opération, il vit la brave femme promener un instant ses doigts sur l'endroit blessé ; puis le blessé poussa un cri étouffé. Puis : « Ah ! je respire », prononça-t-il. C'était fini. Le témoin ne s'était pas aperçu du moment de l'opération.

Si vous habitez Paris, M. le Dr Mangin, je vais vous donner l'adresse de ce témoin : c'est M. le chanoine O..., actuellement un des directeurs de l'enseignement catholique parisien ; il me pardonnera la liberté que je prends de le citer en cette occasion.

Votre dame X..., M. le Dr Mangin, *manipule pendant dix minutes* le pied luxé ; en voilà assez pour expliquer la guéri-



son, sans sorcellerie ni miracle. — Le cas de la fillette est exactement le même.

Je reconnais maintenant, qu'il y aura des cas où vos opérateurs spirites n'obtiendront leurs effets que par l'aide des *rebouteurs* de l'invisible.

Je range dans ce nombre, *s'il est réel*, le sixième cas que vous nous rappelez en ces termes :

Une dame bien connue et d'une instruction remarquable *m'a dit* (*testis unus...*) que depuis son enfance elle était affligée d'une malformation des côtes qui la rendait contrefaite. Elle fit la connaissance d'un médecin fort expérimenté et qui *se croyait autorisé* à agir *quelquefois sous l'inspiration* (mot à mot sur les injonctions) de l'Épître de James (?) — les parenthèses et le point d'interrogation sont du Dr Mangin, qui ne comprend pas ; ni moi non plus. — Un jour il *pria* pour elle, et l'oignit d'huile. Peu après, étant en voiture, elle entendit un bruit qu'elle supposa produit par un mouvement des os de son thorax et s'aperçut que ses côtes avaient repris leur position normale.

Les faits rapportés sous les numéros 7, 8, 9, par Myers, sont rejetés par le Dr Mangin, qui en vient au onzième cas, qui sert de commentaire au précédent.

Une dame A..., qui avait le pied malade, par suite d'une entorse, est invitée par ses amis, spirites, à se confier aux *invisibles*. Il est convenu que l'*esprit* du Dr Z... viendra la visiter. — L'esprit se manifesta bientôt par des coups, et ordonna des frictions au soufre... Bref, au bout de trois semaines, la malade, qui sentait des mouvements dans le membre endolori, commença à marcher. La malade, possédée par son médecin, fut bientôt *forcée* d'exécuter des mouvements rythmés, parfois très violents, que la bonne dame n'aurait pu exécuter d'elle-même sans être complètement épuisée.

Tout allait bien, quand le médecin *invisible* s'amusa à redonner le mal à sa cliente par un accident méchamment provoqué :

Mme A... était montée sur une chaise basse pour prendre un objet dans une armoire. Au moment où elle allait descendre, la chaise lui



fut violemment retirée de dessous le pied et *lancée à distance*; Mme A... tomba sur le pied malade; la guérison était à recommencer!

La dame expliqua que cet enlèvement de chaise fut certainement dû à une *force invisible*; ce ne fut pas un glissement ordinaire.

A ces faits, le Dr Mangin donna cette explication :

« Ce phénomène est un fait de *télékinésie.* » — Nous voilà bien renseignés!

Le docteur ajoute :

« Il n'y a, dans tout cela, absolument rien de *divin* (je vous crois!). Et à cause de l'incident de la chaise on *pourrait même trouver à ce cas une tournure plutôt diabolique* (p. 822 de la *Revue*). » — Nous y voilà.

Eh bien! celui qui a, ici, donné le coup de pied à la chaise, peut, à l'occasion, donner le *coup de pouce* qui remet une côte mal placée.

D'autant plus que, dans le cas de cette dame A..., nous voyons l'opérateur invisible, dénommé *démon* par le Dr Mangin, aider la blessée à *bander* son pied selon toutes les règles de l'art. — C'était un bon diable, apparemment, et il avait quelques remords de sa brutalité passée :

Mme A... avait l'habitude de bander son pied chaque matin. Un jour elle fut étonnée de sentir ses mains *saisies* et *guidées par une force occulte*. A dater de ce jour le bandage fut mis suivant toutes les règles de l'art, avec une perfection qui aurait fait honneur au plus habile chirurgien des deux mondes.

Un phénomène analogue eut lieu pour la confection de sa coiffure.

Ce ne sont tout de même pas les bons anges qui perdent leur temps à faire des papillotes aux dames!

Vous terminez, docteur, par cette conclusion de Myers que vous faites vôtre :

« Si, même pour les guérisons, il est plus que problématique qu'elles soient dues à l'action du Dr Z., *combien l'est-il plus encore que les guérisons de Lourdes soient dues à l'intervention de la Vierge* (p. 823)?



∴

Tout d'abord, le docteur se procure une victoire facile en présentant le miracle d'*incombustibilité* qui fut constaté chez l'extatique Bernadette, par le Dr Dozous comme un miracle des plus retentissants. On objecte, à ce propos, les phénomènes d'incombustibilité qui furent constatés chez les convultionnaires jansénistes. — Je concède au docteur que les phénomènes d'incombustibilité rapportés par les meilleurs témoins, par Dom Lataste et Montgeron, sont indiscutables sous le rapport de l'authenticité. Mais il y a phénomène et phénomène.

Le miracle d'incombustibilité, s'il se produit par le moyen de l'ange, est rangé, par les théologiens, parmi ceux de la dernière catégorie, par rapport à l'importance du phénomène *pris en lui-même*, car il est clair que *tout miracle*, même le plus humble comme fait *extérieur*, — comme serait la guérison *instantanée* d'une simple coupure, — prouve, s'il est démontré, l'intervention *immédiate* de Dieu.

Alors disons seulement que certaines guérisons sont *réalisables* par la nature, mais pas dans *telle* ou *telle circonstance*, qui montre que la nature est ici dépassée. La nature, par exemple, pour guérir une simple brûlure, exige un temps qui oscille entre des limites suffisamment *connues*. — La nature peut donc guérir cette plaie légère, mais pas subitement; or l'*instantanéité absolue* est exigée en pareil cas, pour faire dire qu'il y a *circonstance miraculeuse*.

Le phénomène d'incombustibilité peut être *réalisé* par le démon qui fait écran entre le feu et le corps combustible. Un tel fait prouve du moins à première vue, quand il n'y a pas seulement *insensibilité*, mais *invulnérabilité*, — car l'insensibilité *isolée* peut avoir sa cause dans un état morbide, — que l'état du voyant ou de l'extatique n'est pas d'ordre purement subjectif. On ne se procure pas, à son gré, l'*invulnérabilité* des tissus.

Dans les phénomènes jansénistes, il devenait évident qu'une cause extra-normale agissait. — Dans le fait de Lourdes, il devenait certain que cette jeune enfant était sous l'action d'une influence *extérieure* à elle. Quelle était la nature de



cette cause invisible? C'était aux circonstances multiples de le démontrer. — Sous ce rapport, l'incombustibilité constatée chez Bernadette, c'est-à-dire *l'absence de douleur jointe à l'absence de blessure*, était un poids énorme dans la balance du doute. — Voilà tout ce qui donnait de l'importance au phénomène.

Mais le démon peut imiter l'incombustibilité. — En ce cas, il y a prestige, et non miracle.

Un bon ange aurait tout *autant de pouvoir* pour simuler le miracle, ou pour soustraire l'objet combustible au corps comburant. Mais comme les bons anges n'agissent jamais pour le plaisir de la galerie, ou pour accréditer une fausse doctrine, comme les bons anges ne provoquent ces phénomènes de *protection* que dans des cas *voulus* par Dieu, et que par conséquent ils n'agissent, dans ces cas, que par une *mission spéciale* de Dieu, il en résulte que la *circonstance* de cette mission fait qu'il y a intervention *immédiate* de Dieu, par le ministère de l'ange; et cette condition donne la frappe à certains miracles de la troisième catégorie, dont font partie l'*incombustibilité*, la *lévitation* surnaturelle, et plusieurs autres phénomènes qui deviennent miracles non par le fait *intrinsèquement* considéré, mais par la *circonstance*.

— Vous discutez d'une façon superficielle le cas de Mlle Dubois qui vit une *aiguille* sortir brusquement de son pouce, après qu'elle l'eut plongé dans la piscine. Et vous ajoutez en note :

Il n'est pas nécessaire de se plonger dans la piscine pour qu'une ou plusieurs aiguilles sortent *spontanément*, après un *temps* ou un *trajet* plus ou moins *longs*, du corps d'une personne. Les médecins observent parfois ces faits.

C'est exact. Si vous désirez voir la teinte oxydée que prend une aiguille qui a séjourné dans le sang et qui est sortie un beau jour par le coude d'une personne très étonnée de la voir là, je pourrai vous expédier cette petite pièce à conviction. Mlle Olympe L..., ma paroissienne, a dû l'avaler sans s'en apercevoir — une aiguille n'entre pas tout entière dans le bras sans qu'on en sache quelque chose ; — et cette aiguille



s'est promenée sous la peau tant qu'elle l'a bien voulu ; sa propriétaire s'amusait de la sentir changer de place. Enfin, le médecin la prit avec une pince, dès que la pointe commença à émerger des chairs. — Ce cas n'est certes pas miraculeux. Mais quand une aiguille, qui était encore à une certaine distance de son point de sortie, et qui ne chemine sous la peau que par une marche insensible et *lente*, comme vous le reconnaissez, obéit subitement à une force qui l'attire brusquement et lui fait parcourir un centimètre pour la tirer soudainement des chairs, on est en face d'un phénomène qui ne dépasse pas les forces de la nature quant au *fait considéré*, isolément, dans les résultats, mais qui les dépasse quant au *mode*, c'est-à-dire par la circonstance d'*instantanéité*. — Retenez bien cela, docteur, et ne nous prenez plus pour des naïfs.

J'éprouve de la compassion à vous voir épiloguer misérablement autour de phénomènes aussi éclatants de surnaturel que la guérison de Derudder et de Clémentine Trouvé.

Tous les médecins ont déclaré le mal incurable ; vous le reconnaissez, et vous déclarez, vous aussi, son cas « remarquable entre tous ». On implore la Vierge, dans le sanctuaire de Oostacker, près de Gand, où l'on honore l'Immaculée de Lourdes. Il est *calme* dans sa foi, et il demande humblement à la Vierge de pouvoir gagner sa vie et celle des siens.

Alors, la force divine le travaille. L'invasion du divin le met en révolution ; il est remué, agité. Il se lève, et voit qu'il a marché. — Est-ce étonnant? Vous n'avez vu qu'une chose, docteur, dans tout ceci : le moment de transport qui agite le malade! Et vous en faites presque un *médium* en *transe* qui qui se guérit lui-même. — Nous voudrions les connaître, vos médiums qui en peuvent faire autant!

Vous qui avez tant confiance dans les racontars d'Américains que vous ne connaissez pas, vous osez dire que la déposition de M. Van Hoestenberghe manque de *précision scientifique*, parce qu'il a dit : « Dans la jambe broyée les fragments étaient si nombreux qu'en secouant les membres on entendait les os s'entrechoquer. » — Vous déclarez qu'il n'y a pas de médecin assez barbare pour avoir fait cela. Vous niez



encore, pour la même raison, ce détail : « La moitié inférieure « de la jambe ballottait au point que je pouvais faire décrire « au talon *plus d'un tour* sur l'axe du membre. » — Comme c'est commode d'inventer ces choses quand il y a des témoins de ces circonstances. — Vous n'étiez pas là. Alors taisez-vous. La Belgique n'est pas l'Amérique.

Je vous trouve intolérable sur le récit que vous me faites du cas de Clémentine Trouvé. — Les médecins ont constaté une *ostéo-périostite calcanéenne*, qui a résisté aux incisions et injections.

Sous les yeux de Mme Lallier, la plaie se referme, et le mal semble se dissoudre. — La guérison est instantanée. — A cette vue, devant le fait accompli, Mme Lallier est profondément émue, et est obligée de s'asseoir. Qu'avez-vous à objecter? — Ceci : Cette dame *était si émue* qu'elle a pu se faire illusion. La chose n'aura pas été si instantanée que cela!

L'émotion fut consécutive au fait, et non antécédente.

Et puis : Oui ou non, la malade a-t-elle été guérie pendant son court séjour à Lourdes? — Oui, n'est-ce pas? — Alors cela suffit. Vous saurez que dans les maladies *incurables*, l'instantanéité *absolue* n'est pas requise. — Il y a eu miracle.

Montrez-nous donc des guérisons pareilles, dans les milieux où vous fréquentez. — Nous vous donnerons les huit jours pleins pour mener à bien votre opération. Seulement, que ce soit bien un *mal incurable*, un *vrai cancer* rongeant les chairs, comme le cas de Mme Rouchel en présente un exemple!

Au lieu de cela, vous nous exposez des guérisons de prétendues tumeurs intérieures qu'on ne fait que soupçonner. La moindre dureté, que mille causes peuvent produire, et qu'un rien peut dissoudre, est tumeur à vos yeux, pourvu que la guérison soit affirmée par le génial Myers, qui le tient d'une dame, ou d'un missionnaire de cette nouvelle religion, la « Science chrétienne », qui fonctionne à côté de l'Armée du Salut.

***

M. le Dr Mangin se propose de nous expliquer le mécanisme des miracles obtenus à Lourdes, et il se donne la



coquetterie de décrire, comme entrée en matière, un des cas les plus merveilleux de guérison que nous offre Lourdes, celui de Gabriel Gargam, pour en arriver à cette affirmation plutôt audacieuse :

> Les remarques de M. Bertrin sur ce cas prodigieux sont intéressantes, du moins *pour moi*, car elles *confirment* bien la manière dont je crois pouvoir interpréter les choses. Il insiste beaucoup sur le peu de foi de Gargam, car il tient à montrer que la suggestion n'explique rien.

Un homme qui aborde de front, l'âme aussi tranquille, un phénomène si embarrassant pour la science naturaliste, apparait tout de suite comme en possession du secret de l'énigme et les révélations d'un tel savant vont bouleverser, sans doute, toutes les notions de la thaumaturgie catholique.

« Ni la suggestion, dans le *sens ordinaire* du *mot*, affirme-t-il, ni l'auto-suggestion ne *suffisent* à expliquer de pareils prodiges. »— Voilà qui est net. — « Il y a bien *d'autres puissances* en jeu », nous est-il déclaré. Mais quelles puissances? — Il nous faut, lecteurs, pour trouver l'explication attendue, nous reporter à la découverte *géniale* de Myers. Vous saurez donc qu'à côté de notre conscience *ordinaire*, nous avons une autre *conscience*, dont on ne se doute pas, et qui peut réaliser des prodiges : c'est la conscience *subliminale*. — Où loge-t-elle, celle-là? — Probablement dans les *sous-moi*, qu'imaginent nos psychistes modernes.

Et c'est ainsi que cette petite conscience peut réaliser ce que notre grande conscience — celle qui s'allie à la raison — ne peut pas faire.

C'est pourtant avec la grande conscience, la conscience *supérieure*, que l'*imagination*, l'agent des suggestions, entre en collaboration. N'importe, ce n'est pas la conscience qui habite le rez-de-chaussée et le premier étage de la maison, c'est celle qui habite en-dessous, la *subliminale*, qui peut tout.

Bref, un *miraculé*, c'est un malade qui *entre en transe*, tout comme un *médium*, et qui se guérit par sa *force psychique*.

Et pour renforcer cela, on nous rappelle les brûlures d'Élisa, obtenues par les timbres-poste de M. Focachon, et

autres histoires qui relèvent *toutes* du *dermographisme*, et auxquelles l'imagination n'est absolument pour rien. — Nous reviendrons un jour sur ces expériences pour les discuter en détail.

Pour établir l'efficacité de sa thèse, M. le D[r] Mangin nous cite le cas de mal cancéreux dont le D[r] Elliotson, de Londres, aurait observé la guérison. — Seulement, on s'aperçoit que tout cela s'est passé en 1843, et que le rapporteur était un fanatique de la théorie des fluides guérisseurs, et fondateur du *Zote*, revue *mesmérienne*. Quel est le savant moderne qui oserait se dire le disciple de Mesmer?

Où est encore ici le contrôle? — Nous sommes loin des 2.000 médecins inspecteurs des faits de Lourdes! Nous ne sommes plus, ici encore, « à midi..., sur la place de la Bourse! » — Rien de tout cela n'est sérieux.

⁂

M. le D[r] Mangin achève de perdre toute autorité à nos yeux quand il ose écrire cette phrase, en parlant des phénomènes spiritiques :

> Ici, nous nous trouvons en présence du *miracle des miracles*. Comparativement, *ceux de Lourdes* sont des *jeux d'enfants*.

De quoi s'agit-il? — De misérables phénomènes d'*apport* obtenus par les prestidigitations diaboliques. — C'est une fleur qui traverse une table, ce qu'on prétend expliquer par la *matière dématérialisée*, ou c'est une plante, *apportée* des contrées lointaines et qu'on voit *croître* à vue d'œil.

Les spirites ignorent-ils que les démons peuvent réaliser, *sans difficulté aucune*, ces *apports* en dépit des portes fermées et des fenêtres aux volets fermés? Mais le démon, en *agissant sur l'organe visuel* des assistants, pourrait, s'il le voulait, ouvrir les portes toutes grandes, ou les volets, et *introduire* des objets matériels à sa guise, sans être pris au piège par qui que ce soit. — En tant qu'esprit, il peut s'introduire à travers la matière; mais non les objets matériels qu'il apporte avec lui. — Soyez sûrs, il ne manque pas de moyen de tromper la



vigilance des naïfs spirites, et c'est un jeu pour lui que de remettre un cachet en place, sans trace de rupture.

Les spirites ne nient pas que des *esprits* se mêlent aux séances et se donnent pour opérateurs. — Ils peuvent faire apparaitre une forme d'objet, par leur action sur l'air ambiant. — Finalement, comme dans le cas de cette plante que les spectateurs virent croitre sous leurs yeux et qu'un des assistants emporta pour la cultiver en serre, ils peuvent substituer au fantôme une plante véritable et vivante.

Les séances spirites comportent aisément des parties fantômatiques et des phénomènes d'*apports*. — C'est le vulgaire *prestige*.

Montrez-nous donc, vous qui disposez des médiums les plus célèbres, vos thaumaturges. *Guérissez, par l'action d'une Eusapia, de vraies plaies incurables, de vrais cancers* qui rongent les chairs, et que les médecins ont *traités*, par tous les remèdes, ont *observés* de longs mois.

Fondez, ô spirites, un hôpital où se réaliseront ces miracles, puisque les *médiums* ont cette vertu curatrice, puisque nos *miraculés* sont des *médiums* sans le savoir :

Chez certains vrais catholiques, écrivez-vous, comme chez certains autres hommes, cette dualité (conscience supérieure, conscience *subliminale*) peut aller jusqu'à ce que nous appelons la *médiumnité*.

Les spirites ont grand soin de ne point tenter l'aventure. Pourquoi, s'ils ont confiance dans leur découverte! — Ils ouvriraient cette clinique en pleine lumière : on y entrerait comme on pénètre dans celle du Dr Boissarie. Des centaines de médecins constateraient les miracles pièces en mains.

Tenez pour certain que les docteurs en spiritisme, les Crookes, les Aksakoff, et tous les admirateurs d'Eusapia ne sortiront pas de leurs cabinets obscurs, où l'on n'opère qu'à la lumière atténuée, pour ne pas *dissoudre* le corps astral.

Bien plus, ces docteurs n'ont pas l'air de connaître Lourdes. Ils veulent l'ignorer. Ils fuient Lourdes, comme le hibou fuit la lumière. Le Dr Mangin lui-même s'en scandalise, et s'étonne que les docteurs de l'occultisme se désintéressent à ce point de ces manifestations du « fluide guérisseur » :



Or, parmi les *très nombreux* médecins qui sont venus à Lourdes jusqu'à présent, je vois beaucoup de catholiques, quelques libres-penseurs, mais *de ceux qui se font un nom* dans l'étude de l'hypnotisme ou du psychisme, *je n'en vois aucun*. Pour eux cependant, quel plus splendide *laboratoire peuvent-ils rêver que celui de Lourdes?*

M. Mangin ne voit pas qu'on eût prié ces messieurs d'en faire autant, c'est-à-dire de dissoudre *instantanément*, ou en *quelques jours*, un cancer rongeant la face d'un malade, « la plaie gangréneuse et l'ulcération purulente » d'une jambe brisée par un tronc d'arbre, comme dans le cas de Pierre Derudder.

Les producteurs de « fluide psychique » aiment mieux faire leurs gestes thaumaturgiques de loin, en cabinet mal éclairé, et devant un petit groupe de convertis. — C'est plus sûr, mais un peu moins scientifique.

Ce qui n'emèpche pas le Dr Mangin de nous confier, sans rire, que, lorsque « la suggestion consciente descend jusqu'à l'*inconscient* », elle peut réaliser des merveilles. — C'est M. Myers qui l'a dit. Seulement, M. Myers va chercher toutes ces vertus dans un *monde supérieur à l'éther*, et qu'il appelle *météthériel*. — M. Mangin trouve ce *mét* de trop, et déclare que l'*éther* suffit :

L'éther, c'est le milieu universel, le grand *Pan*, c'est de lui que tout vient, c'est à lui que tout retourne. En lui, et par lui naissent et meurent les mondes, les *formidables* soleils qui *créent la vie* et la *pensée*.

Arrêtons-nous là ; nous sommes fixés sur la mentalité du Dr Mangin. Son spiritualisme est à la hauteur des géniales conceptions de Myers.

Dans n'importe quel mouvement d'atome, il y a une *intention*, un *but*, un *désir*, donc quelque chose de *spirituel*.

Voilà celui qui nous dit :

Je n'irai pas chercher l'origine des forces qui guérissent dans un chimérique monde spirituel indépendant de la matière.

— Aussi, M. le Dr Mangin n'a rien trouvé !

Chanoine GOMBAULT,
Docteur en philosophie.



Mme GUYON & LE PRÉTERNATUREL

(*Suite*[1])

II

Mme Guyon a parlé de l'oraison contemplative en personne qui l'a *expérimentée*.

A n'en pas douter, par suite de phénomènes de transition qu'il est difficile de préciser, elle a glissé de ces hauteurs d'une manière insensible, entraînée sans doute par sa *confiance* en ses lumières et ses expérimentations, où la confirmèrent des directeurs imbus de principes faux, secrètement cultivés depuis la défaite du molinosisme.

Sainte Thérèse l'a dit maintes fois : on peut être victime d'une fausse direction. Aussi, elle attachait une importance énorme au choix du confesseur. Elle voulait un savant ou, à son défaut, un ignorant, pourvu qu'il fût de bonnes mœurs. Elle avait horreur de ceux qu'elle appelle des demi-savants, qui lui firent beaucoup de mal.

Beaucoup de saints prêtres et de saints religieux avaient conservé, en toute bonne foi peut-être, quelque chose des principes condamnés, convaincus que ceux qui n'éprouvent pas ces effets ne peuvent les juger; et ce sera la pensée, souvent émise, de Mme Guyon. « Ce n'était pas un homme d'oraison », disait-elle souvent, même de Bossuet.

On se rallia autour de Mme Guyon, qui n'en soupçonnait rien, et on la considéra comme le porte-parole de ceux qui pensaient comme elle sans oser le manifester. Aussi, son *Moyen-Court* fut un événement pour ces contemplatifs

1. Voir le numéro de mars 1908.



cachés. — Certains religieux en achetèrent d'un seul coup 1.500 exemplaires.

De tous côtés, Mme Guyon est circonvenue par des personnages aux allures mystiques, qui l'édifient et l'encouragent par des songes et des inspirations.

Elle confond bientôt les *pures jouissances spirituelles* du début, au sein desquelles elle a, du reste, séjourné pendant un temps assez limité, avec les *jouissances envahissantes* que le Malin lui fait éprouver, en se transformant en ange de lumière. — De grandes saintes ont été, pendant des années, trompées par le démon, qui les portait à la piété pour mieux cacher ses entreprises. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Mme Guyon, désemparée et faussement dirigée, ait été, à son insu, victime de ses ruses?

Ces jouissances, c'était dans la partie élevée, aux sommets, sur les *pointes subtiles* de sa sensibilité, que le Trompeur les faisait vibrer. Aussi, en voyant que les *sens inférieurs ne sont jamais troublés* en elle, elle *s'abandonnera sans réserve* aux bizarres phénomènes de son *union mystique* avec le P. La Combe, et tant d'autres.

A partir de ce moment, elle continuera, sans doute, à mériter aux yeux de Dieu, par ses souffrances et ses malheurs, et sa volonté d'aimer Dieu et de le servir; mais elle apparaît le jouet du Malin, sans discuter un instant la valeur des phénomènes.

Son apologiste, M. Guerrier, semble l'avoir remarqué, car il écrit cette phrase :

« Les influences d'une organisation nerveuse, délicate et maladive s'y mêlent aux suggestions de l'ignorance, aux inspirations de la foi, *peut-être aussi* à quelque *intervention surnaturelle*, qui *n'est point évidente*, qui *n'est pas impossible*, et que *nous ne voulons ni reconnaître, ni contester*. » (*Vie de Mme G.*, ch. VI.)

*
* *

Ses confesseurs sont vraiment extraordinaires d'imprudence à son endroit. Ils ne songent qu'à la louer; la louange lui



était agréable. « Lorsque j'étais à Paris et que les confesseurs me voyaient si jeune, ils *paraissaient* étonnés. Ils me disaient que si je connaissais les grâces que Dieu m'a faites, j'en serais étonnée. »

Un jour qu'elle voulut aller à Notre-Dame à pied, son laquais l'égara et lui fit prendre un long chemin. Elle vit là une attention de la Providence, car voici ce qui lui arriva :

« Il vint à moi un homme assez *mal vêtu*. Je crus que c'était un pauvre et me mis en devoir de lui faire l'aumône. Il me remercia et me dit qu'il ne la demandait pas. Et s'approchant de moi, il commença à me parler de la grandeur infinie de Dieu, et du mystère de la sainte Trinité, et cela d'une façon *si grande et si relevée que tout ce que j'en avais entendu dire jusqu'alors me parut des ombres* comparé à ce qu'il m'en dit. »

Puis le mystérieux personnage lui reproche ses défauts, son amour de sa beauté, et lui signifie que Dieu veut qu'*elle travaille autrement que tous les autres* à son salut.

Cela dit, il disparait, car elle ne sait pas comment il s'est dérobé. Auparavant, il lui avait dit « qu'il était autrefois *crocheteur* », mais qu' « il ne l'était plus ».

Quel est ce loqueteux ? — En tous les cas, voilà Mme Guyon qui se croit guidée du ciel, et elle se confirme dans ses sentiments naissants et la pensée qu'elle aura un grand rôle à remplir. — C'est ce que lui reprochera Bossuet.

C'est à cette époque que le P. La Combe entre en scène... Ce Barnabite n'aura qu'une très fâcheuse influence sur Mme Guyon. C'était un homme sans doute désireux de bien faire, mais qui, par ses tendances à un mysticisme extraordinaire, ne pouvait que nuire à sa pénitente. C'était un *illuminé*, qui finira à Charenton, victime des indignations qu'il aura provoquées, et de son mysticisme plus que douteux.

Le P. La Combe a l'habileté de se faire convertir par elle à la vie intérieure : « Vous permites, ô mon Dieu, que *je lui dis des choses qui lui ouvrirent la voie de l'intérieur.* (Ch. XVIII.) — Dieu fit tant de grâces par ce misérable canal, qu'il m'a avoué depuis qu'il s'en alla changé en un autre homme. »



Sa piété est toujours vive, et non moins ardent son désir de se mortifier. « Je me faisais souvent arracher les dents, quoiqu'elles ne me fissent point mal. Lorsque je tenais de la bougie, je la laissais finir et me brûler longtemps. » — Voilà des dispositions qui dénotent un grand amour de la souffrance.

Son confesseur ordinaire ne la laisse point en repos, et ne cesse de la prévenir qu'elle fait fausse route. « Comme il ne connaissait rien à mon état, il le *combattait* et ne me donnait aucune liberté. » (Ch. XIX.) — M. Berlot était son confesseur extraordinaire. — Que se passa-t-il au juste entre elle et lui? il est difficile de le savoir, mais l'abbé Bertot la pria de chercher un autre directeur, lui reprochant de se « conduire à sa tête ». — Mme Guyon en fut très affligée.

Mais voici que le P. La Combe revient dans son souvenir. Elle est poussée à lui écrire. Le Père a été si vite dans les voies intérieures, qu'il nage déjà dans les phénomènes extraordinaires. Il lui répond qu'il a eu à son sujet une *parole intérieure*. « Comme il m'offrit à Dieu, au premier *memento*, il lui fut dit, par trois fois, avec beaucoup d'impétuosité : « *Vous demeurerez dans un même lieu.* » — La chose, vraiment, ne valait pas le miracle.

Elle nous raconte naïvement qu'après cette première lettre « elle commença une nouvelle vie », et que « dans ce jour elle fut comme en vie parfaite ». — Toutes ses peines disparaissent comme par enchantement : « Mon trouble et ma peur furent changés en une paix telle que, pour m'en mieux expliquer, je l'appelle *Paix-Dieu*. » (Ch. XXVIII.)

Il faut noter ce départ, car l'orientation parait définitive à partir de cet instant :

« Je voyais bien que c'était un *changement d'état*. » — Son témoignage est instructif. — Et aussitôt commencent les grandes illusions.

« Je reçus une lettre du P. La Combe qui m'écrivit que Dieu lui *avait révélé qu'il avait de grands desseins sur moi.* »

Tout d'abord, elle se dirigea sur Genève, afin de réaliser la fameuse prophétie : *Vous demeurerez dans un même lieu.* Elle abandonne ses enfants et part « comme une folle », ce sont ses propres paroles. — Et pourquoi? — Pour aider à la



fondation d'un couvent, alors qu'elle aurait pu envoyer l'argent sans se déranger.

Mais le P. La Combe lui a écrit qu'il a fait prier de très saintes filles, que toutes disaient que Dieu la voulait à Genève. Ils n'y seront pas longtemps, et tous deux commenceront leur vie èrrante. « L'ecclésiastique qui était au logis craignait beaucoup que je ne fusse trompée. » — Le brave homme! — Mais voici qu'un P. Claude Martin lui écrit que *Dieu lui a fait connaître* (encore un!) qu'il la voulait à Genève.

*
* *

Ici se passe un phénomène plutôt rare. Mme Guyon est comme *possédée* par une âme du purgatoire, ou plutôt c'est *elle qui la possède*.

Voici le fait : « Un prêtre de mérite, et *intérieur*, avait pris un emploi malgré l'avis que je lui avais donné du contraire. Je ne pouvais croire que Dieu le voulût ainsi. » — Cette relation l'avait mis dans la familiarité d'un prêtre ennemi de Mme Guyon, qui lui fit partager ses sentiments malveillants à son endroit. — Ce prêtre mourut, Mme Guyon connut extraordinairement qu'il venait de mourir, « et sentit qu'*elle le porta en elle deux fois vingt-quatre heures*, avec une *peine de purgatoire et des terreurs grandes* ». — « Il me fut donné à entendre qu'il venait faire un purgatoire en moi, à cause qu'il avait adhéré à la calomnie. Je communiai pour lui et *je ne le sentis plus*. Je n'ai jamais porté purgatoire si sensiblement que celui-là. » (Ch. xxx.)

Ceci n'était pas fait pour lui faire mépriser ses propres conseils. Aussi, elle dira d'elle quelques pages plus loin : « Je portais en mon fond un instinct de *jugement juste qui ne me trompait point.* »

*
* *

C'est alors que commence à se manifester son *étrange manière* de composer et d'écrire. Elle devient *médium-écrivain*, et appelle cela écrire *de manière divine* ou *par l'esprit intérieur*.



Les spirites distinguent le médium *semi-mécanique*, et le médium *mécanique*. Le premier *sent* une impulsion donnée à la main, *malgré lui*, mais en même temps il a *conscience* de ce qu'il écrit. Il écrit, du reste, *en une heure* ce qui demanderait *trois* heures d'un travail opiniâtre pour un autre écrivain. — Le *second* représente la médiumnité purement *passive*. L'esprit possédant agit directement sur la main par le *réseau nerveux*. Le médium est *inconscient* de ce qu'il écrit.

Mme Guyon donne des exemples de ce singulier phénomène : « Vous m'aviez fait la grâce, mon Dieu, d'écrire des lettres auxquelles je n'avais *guère de part* que le mouvement de la main, et ce fut en ce temps qu'il me fut donné d'écrire par l'*esprit intérieur*, et non par *mon esprit*. Aussi ma manière d'écrire fut-elle *toute changée*. » — Ce phénomène, comme elle le constate, ira en se renforçant : « Ce qui me fut donné alors comme *essai* m'a été donné depuis avec bien plus de force. » (IIe partie, ch. I.)

Plus que jamais, elle se croit dans la bonne voie, puisque Dieu semble l'inspirer.

« Ne m'avez-vous pas, Seigneur, communiqué son esprit (de l'Église), esprit saint et indivisible, esprit *moteur*, esprit de vérité? »

Parlant d'un de ses *Discours spirituels*, écrit vers ce temps, elle nous dit : « Je ne savais ni ce que j'écrivais, ni ce que j'avais écrit, non plus que dans tout ce que j'ai écrit depuis. » (Ch. VII, 2e p.)

Pendant une retraite qui suit, elle éprouve un besoin irrésistible d'écrire. C'est le traité des *Torrents* qui la tourmente : « J'étais comme ces mères trop pleines de lait qui souffrent beaucoup (ch. XI). » — Le P. La Combe est lui-même pressé par un fort mouvement de lui conseiller d'écrire :

« Il me demanda : « Mais que voulez-vous écrire? » — « Je « n'en sais rien, répliquai-je, je ne veux rien et je n'ai *nulle* « *idée*, et je *croirais même* faire une grande infidélité de « m'en donner *une*. » — Elle se met à écrire avec « impétuo- « sité étrange », c'est son expression, et sans savoir ce qu'elle devait dire : « Ce qui me surprenait le plus était que cela « coulait comme du fond, et ne *passait point par ma tête*...

« J'écrivis ainsi un traité entier (*les Torrents*) et quoiqu'il soit « assez long et que la comparaison y soit *soutenue jusqu'au* « *bout*, je n'ai *jamais formé une pensée*, ni n'ai jamais pris « garde où *j'en étais restée*, et malgré des interruptions con- « tinuelles, je n'ai *jamais rien relu* que sur la fin, où je relus « une ligne ou deux, à cause d'un mot coupé, et encore je « pensai avoir fait une infidélité (ch. xi). »

A mesure qu'elle écrit ainsi, elle se sent soulagée.

N'est-il pas curieux qu'en même temps qu'elle produisait ces *écrits* de cette singulière façon, elle était *pressée par une force secrète* de brûler ses *premiers écrits, tous ceux qu'elle n'avait pas écrits en manière purement divine*, c'est-à-dire mécaniquement? — Dans ces premiers écrits, sans doute, se retrouvait mieux l'âme mystique des premières années.

L'illusion sera désormais d'autant plus complète que le démon *affecte d'avoir une peur effroyable* de son intervention. Les possédés se calment à son approche : « Je sentais en moi une telle autorité sur le démon, qu'il me semblait que je les aurais tous fait fuir de l'Enfer si j'y avais été (xii). » Et ailleurs : « Le démon n'osait pas m'attaquer moi-même, il me *craignait trop*..., j'étais pour lui comme une foudre. »

***

Son *union mystique* avec le P. La Combe caractérise bien la fausseté de ce nouveau mysticisme, car il semble, vraiment, que Dieu serait aussi désireux de l'unir mystiquement à ce Père, que de l'attacher à sa nature divine. Dieu ne *veut* d'elle que *par le Père*, et le Père n'ira à Dieu que *par elle*. C'est au point qu'à la *moindre infidélité* du Père, Mme Guyon éprouvera de mystérieux *tourments* à son sujet. La paix délicieuse de l'âme lui revient avec le retour de l'ingrat. Le récit de cette union mystique remplit de longues pages de sa *Vie*.

Le phénomène débuta par les *communications :* « Sitôt que je vis le Père, je fus surprise de sentir une grâce intérieure que je puis appeler *communication*, et que je n'avais eue avec personne. Il me sembla qu'une influence de grâce venait de *lui à moi*, par le plus intime de l'âme, et retournait de *moi à*



lui..., mais de grâce si pure, si nette, qu'elle faisait comme un flux et reflux, et de là allait se perdre dans l'*Un* divin et invisible (2ᵉ p., ch. v). »

Le phénomène ira se renforçant. Elle s'aperçoit qu'il y avait pour elle moyen de communiquer *en silence* avec les créatures comme avec Dieu. « J'appris alors un langage qui m'avait été inconnu jusque-là. Je m'aperçus *peu à peu* que lorsqu'on faisait entrer le P. La Combe pour me confesser ou me communier, je ne pouvais plus lui parler, et qu'il se faisait à son égard, dans mon fond, le même silence qui se faisait à l'égard de Dieu. »

Bref, il se fait entre eux, comme une *lecture de pensées*. Placés l'un devant l'autre, ils restent immobiles et en *silence* et se parlant *mentalement* dans le Verbe : « Son divin Verbe nous faisait tellement une même chose en lui, mais d'une manière si pure et si suave, que nous passions *les heures* dans ce profond silence, toujours communicatif, *sans pouvoir dire une parole* (ch. XIII, 2ᵉ p.). »

Elle aura de ces communications avec d'autres; ce moyen de converser avec elle sera même le propre de ses *enfants spirituels*, mais avec cette différence que le P. Lacombe lui renvoie ce *flux de grâces*, tandis que ses autres enfants sont *passifs*. — Quand elle sera en face de ses enfants, et que, pour une cause quelconque, elle sera obligée de se contenir, sans pouvoir se *communiquer*, elle *étouffera;* si bien qu'on devra la délacer pour la soulager de ce trop plein spirituel.

Cette influence du Père n'était pas, du reste, sans produire même ses effets physiologiques, et l'on n'est pas peu surpris de voir le P. La Combe, qui avait parfaitement conscience de ce pouvoir suggestif, employer la *suggestion* pour guérir Mᵐᵉ Guyon de ses indispositions nerveuses. Une fois qu'une toux opiniâtre lui déchire la poitrine, le P. La Combe lui dit : « Je vous l'ordonne, ne *toussez plus*. » — Et le malaise cessa. — En plusieurs occasions, il la guérit ainsi d'un seul commandement.

Ainsi donc, bien avant l'abbé Faria, auquel les hypnotiseurs font remonter l'honneur de la découverte, le P. La Combe pratiqua la *thérapeutique suggestive*.



Inutile d'insister sur les caractères bizarres de cette *union mystique*, qui, pour Mme Guyon, ne fut la cause d'aucune sensualité inférieure, car tout se passe, comme je l'ai dit, aux fines pointes de la sensibilité. Son âme trop noble se fût révoltée du contraire, et le démon veut la maintenir dans l'illusion en lui faisant goûter des joies très grandes à ces jeux mystiques. La pauvre dame les croit de Dieu, et s'y abandonne.

*
* *

La *télépathie* va venir compliquer encore le phénomène, car, étant unie à ce Père de la façon qui a été décrite, elle *ressentira* en son âme *tous les états* d'âme de son compatient.

Un songe étrange va la confirmer dans cette idée, car les songes ont une grande influence dans sa vie mystique.

« Il me fut ensuite montré que cette voie si *pure* était celle par laquelle Notre-Seigneur avait eu la bonté de me conduire jusqu'alors. » — Elle appelle cette voie la voie de *foi nue*, tandis que celle où marchait le P. La Combe n'était que la voie *de lumière*, bien inférieure à la sienne, dans cette classification dont elle abuse. Il s'agissait donc de retirer le Père de cette voie moyenne. Elle y est encouragée par le songe en question : « Le Père me parut vêtu d'une robe toute *déchirée*, et je vis tout à coup qu'on *raccommoda cette robe sur moi*. On en fit d'abord un quart, puis un autre quart; puis, longtemps après, l'autre moitié fut toute faite, et il fut habillé de neuf magnifiquement. » — Elle connut, dans ce songe, que c'est au temps de sa petite vérole que le Père lui fut *ainsi donné :* « Il m'en avait coûté ce mal, et la perte de mon cadet; il n'est plus seulement mon Père, *mais mon fils*. » — « Notre-Seigneur me fit connaître, la nuit, quand il vint à Gex pour les retraites, que j'étais *sa mère*, qu'il était *mon fils*. »

Elle se décida à lui déclarer : « Notre-Seigneur veut que je vous dise que je suis votre mère de grâce, et je vous dirai le reste après votre messe. » — Et juste à ce moment, le bon Père se rappelle que Notre-Seigneur lui avait dit qu' « il avait une mère de grâce ». — Comme ça se trouve!



Je ne sais si le Père sut à ce moment ce que Dieu pensait de lui, mais il a pu savoir par sa Mère *spirituelle* qu'« il n'y avait *aucun homme sur la terre*, pour lors, sur lequel Dieu eût jeté les yeux comme sur lui ». — C'est bien un peu flatteur.

Malgré tout, le Père était infidèle, et il s'avisa d'estimer grandement l'état mystique d'une religieuse qui soignait la fille de Mme Guyon. — Celle-ci en souffrait cruellement, non par jalousie, pense-t-elle, mais parce que le Père brisait ainsi l'*union voulue* par Dieu entre leurs deux manières de voir :

« L'obligation où Dieu me mit de lui dire les *défauts essentiels* de la Sœur qui avait soin de ma fille le fâchait contre moi pour plusieurs jours... Notre-Seigneur me le faisait sentir avec douleur... J'éprouvais que Notre-Seigneur *m'obligeait de le retenir*, et me faisait payer par la souffrance son *infidélité* (ch. XII, 2e p.). » — Ces détails révèlent bien l'esprit qui la guidera désormais, à son insu, car elle est naïvement sincère en toutes ces impressions.

Les douleurs télépathiques correspondent à ces infidélités qu'un sens mystérieux lui fait percevoir à *distance :* — « Cette opération lui a fait souffrir des douleurs d'autant plus extrêmes que les desseins que Dieu avait sur lui étaient plus grands : et *il m'a causé bien des douleurs cruelles*. Lorsque j'étais à plus de *cent lieues* de lui, je *sentais sa disposition*. S'il était fidèle à se laisser détruire, j'étais en paix et au large; s'il était infidèle, en réflexion ou hésitation, je souffrais des *tourments étranges* jusqu'à ce que cela fût passé. Il *n'avait que faire de me mander son état pour que je le susse* (ch. XIII). »

Et ces souffrances n'étaient pas légères si l'on en juge par cette description :

« J'étais souvent couchée sur le carreau tout le jour, sans me pouvoir remuer et dans l'agonie, et, après avoir souffert *quinze jours* de cette sorte de souffrances qui *surpassaient tout ce que j'ai jamais souffert de ma vie*, je recevais des lettres de lui qui m'apprenaient son état *tel que je le ressentais.* »

Un de ses grands sujets de souffrance fut la mission qu'elle se croyait chargée par Dieu de découvrir au P. La Combe les



états d'âme de certaines personnes qu'il jugeait très avancées en vie intérieure. Elle venait corriger, de loin, les *erreurs du confesseur*. Le Père s'en fâchait, la traitait d'orgueilleuse.

« Durant le temps que je fus à Turin, Notre-Seigneur me fit de très grandes grâces et je me trouvais tous les jours plus transformée en Lui, et j'avais toujours plus de *connaissance de l'état des âmes*... Lorsque je disais ou écrivais au P. La Combe l'état de quelques âmes qui *lui paraissaient plus parfaites et plus avancées* que la *connaissance m'en était donnée*, il s'en fâchait très fort contre moi. Cela le mettait en *défiance de ma grâce*. » — Elle attribue cette résistance du Père à un « défaut de lumière » de sa part. — De son côté, le Père faisait des aveux : « Il éprouvait de son côté que sitôt qu'il était *divisé d'avec moi*, il l'était d'avec Dieu... Il éprouvait que sitôt que Dieu le recevait dans son sein, c'était en *l'unissant à moi, comme s'il n'eût voulu de lui que dans cette union.* »

C'est ce même esprit qui lui fait dire : « J'avais une autorité miraculeuse sur les corps et les âmes de ces personnes que Notre-Seigneur faisait venir à moi : leur santé et leur état intérieur semblaient être en ma main. »

***

Bossuet ne cessera de lui dire qu'elle doit, tout d'abord, abandonner l' « idée élevée qu'elle s'est faite d'elle-même ». — Le P. La Combe, au début, fut sans doute pour beaucoup dans cette appréciation qu'elle croyait conforme aux intentions évidentes de Dieu sur elle. Une nuit elle entendit, dans un brusque réveil, une voix qui disait dans son esprit, croit-elle, mais peut-être mieux à ses oreilles : « *Tu es Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Eglise; et comme Pierre est mort en croix, tu mourras en croix.* » — Elle continue : « Je fus invitée de me mettre à genoux, où je restais jusqu'à 4 heures du matin dans une très profonde et très paisible oraison. » — Le P. La Combe eut l'impulsion, ce matin-là, de dire la messe de la *Dédicace*. — La nuit suivante, même phénomène. Et voici que le lendemain matin, après la messe, le Père lui déclare qu' « il avait eu une *certitude bien grande*



qu'elle était *destinée à être une pierre pour le fondement d'un grand édifice* ». — Voici qu'un ermite de Saint-Augustin quitte sa retraite pour lui venir raconter qu'il la *vit, en songe,* ainsi que le P. La Combe, près d'un *puits*, et que *tous deux abreuvaient des peuples innombrables qui venaient à eux* (ch. II, 2ᵉ p.). »

D'autres visionnaires viennent lui prédire ses épreuves : « Un prêtre fort âgé, et un très saint homme, vint me dire qu'il avait eu une vision à mon occasion : Il avait vu une femme, dans un bateau, sur le lac, et M. de Genève, avec quelques-uns de ses prêtres, faisait *tous ses efforts* pour *enfoncer* le bateau où elle était, et la noyer. Il vit, deux heures durant, cette femme tantôt perdue, tantôt reparaissant, sans que M. de Genève ait jamais désisté de la poursuivre (ch. VI). »

Qui ne reconnaît, ici, un de ces partisans secrets du *quiétisme* condamné, qui ne cessait de l'influencer et de se servir d'elle ?

N'est-ce pas le religieux qui fut son premier directeur qui lui recommandait, à son départ pour Genève, de *taire ses opinions sur l'Oraison*, car elle aurait à craindre des hommes *ennemis de la vie intérieure*.

Ainsi *exaltée* et *trompée*, elle se croira vraiment destinée à être la Mère d'un grand peuple : « Notre-Seigneur fit connaître à *quantité de personnes* qu'il me *destinait* à être la *Mère d'un grand peuple.* » — Elle se persuadera que ces avertissements multiples répondent à la réalité : « Vous m'assurâtes, ô mon Dieu, dans le silence ineffable de votre parole éternelle, que vous me *donneriez des millions d'enfants* que je vous enfanterais par la croix (ch. XIV, 2ᵉ p.). » — Cette pensée la consolera dans toutes ses peines. — Elle aura, à ce sujet, la fameuse vision apocalyptique qui fera passer pour folle une femme qui n'est qu'illusionnée et trompée par le démon :

« Une nuit que j'étais *fort éveillée*, vous *me* montrâtes à *moi-même* sous la figure (qui dit figure ne dit pas réalité : le serpent, d'airain qui était la figure de Jésus-Christ, n'était pas Jésus-Christ,) vous *me* montrâtes, dis-je, à *moi-même* sous la

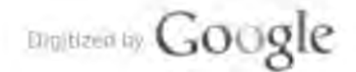


figure de cette femme de l'Apocalypse, qui a la lune sous ses pieds, environnée du soleil et qui, étant enceinte, criait dans les douleurs de son enfantement (ch. xiv). »

Elle eu soin de dire que c'était une répétition imagée du mystère apocalyptique. Pourquoi lui a-t-on dit qu'elle *était une pierre sur laquelle* Dieu bâtirait un édifice mystique! L'inspirateur de cette révélation est manifestement le coupable.

Bossuet, dans son dernier rapport sur la question, rendra témoignage de ses bonnes mœurs. Bossuet l'estimait malgré ses erreurs, ce qui donne raison de son indulgence. Fénelon ne s'expliquait pas Bossuet : « Je ne comprends rien, disait-il a la conduite de M. de Meaux. D'un côté il s'enflamme avec indignation, pour peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système impie de Mme Guyon ; mais, de l'autre, il la *communie de sa propre main, et l'autorise dans l'usage continuel des sacrements*... (Mémoire à Mme de Maintenon). »

C'est que Bossuet n'a jamais douté de la bonne foi et de la loyauté de Mme Guyon.

∴

Si donc on se reporte à la première phase de la vie de Mme Guyon, à ses premiers états mystiques, on comprend mieux Fénelon.

Mme Guyon, à la seconde phase, relève des condamnations de Bossuet. — Sans doute, comme le lui reproche Fénelon, Bossuet entra dans la bataille « sans avoir lu saint François de Sales, Rusbroech, Harphius et Taulère », mais il fut vite au courant des matières, et son regard d'aigle lui montra les conséquences fâcheuses du système : l'*acte continu*, la *suppression des actes de foi*, la *suppression des demandes*, et des *actes réfléchis* (*Les États d'Oraison*).

Les phénomènes que nous avons racontés préparèrent ses défiances et les confirmèrent : « On n'a jamais vu cela dans l'Église », disait-il souvent. Mme Guyon aurait bien voulu faire écarter de la discussion tous ces phénomènes, mais peut-on dire que la doctrine en est complètement distincte? — Peut-on séparer ses écrits de la manière *divine*, c'est-à-dire *inconsciemment mécanique*, dont elle les écrivit?



Cela ne veut pas dire que ces écrits lui furent totalement *inspirés* par l'Influence mauvaise. Elle avait la science suffisante pour les *composer*.

N'oublions pas que dans les discussions qu'elle eut à soutenir à leur sujet, elle se montra supérieure à ses écrits, car elle rendit souvent *acceptables*, en les commentant, des chapitres qui étaient sortis discutables de sa plume. Elle possédait donc, en vue de la conversation courante, les matières souvent très ardues qu'elle y traitait. — Quant au mode *médiumnique* de leur transmission il ne fait aucun doute, car elle-même a soin de nous dire qu'elle écrivait en une *seule nuit* ce qu'un écrivain habile avait peine à *transcrire en trois jours*.

Tous ces étranges phénomènes prouvent, à n'en pas douter, l'influence extranaturelle qu'il est facile de qualifier.

Malgré tout, cette femme fut un grand esprit; elle mena une vie pieuse et *mortifiée;* elle voulut sincèrement la gloire de Dieu, mais elle fut *trompée* et elle se *trompa* sur les moyens. — C'est là une douloureuse histoire d'âme, qui montre les dangers d'une mauvaise direction. — Elle a laissé échapper ce cri, à un moment de ses interrogatoires : « Pourquoi ne m'en a-t-on point avertie! » — Ce fut là son malheur.

Autrement, elle eût pu briller, non loin des grandes saintes qui ont honoré l'Église. Elle n'a point trouvé son Balthazar Alvarez, encore moins son Pierre d'Alcantara!

Ch. GOMBAULT.



OCCULTISME ET SPIRITISME

(*Suite*[1])

L'âme d'un mineur de Courrières

Après Cauchy, l'auteur nous présente un mort bien différent, on peut même dire d'une mentalité contraire.

Les spirites ne veulent pas qu'on accuse pour cela les communications d'incohérence, parce qu'ils trouvent tout simple que là, comme ici, chacun ait sa mentalité.

C'est ce que nous ne pouvons admettre, nous qui croyons les esprits des morts mieux informés que les nôtres; nous ne pouvons admettre qu'ils n'aient rien oublié ni surtout rien appris. Ce ne serait pas la peine de mourir, si les conditions de l'être n'avaient rien à y changer, rien à y gagner ni à y perdre.

Quelle importance l'auteur peut-il attacher à la *typtologie*, qui n'est qu'une question de programme pour l'*impresario* de cette comédie?

« Dans la manifestation de Cauchy, les coups étaient égaux, mesurés, d'un mouvement ordinaire, tandis que dans la suivante, ils étaient violents, saccadés, furibonds. Il semble exister, dit-il, dans la force qui se manifeste, une sorte d'analogie avec la pensée qu'elle conduit. »

C'est là précisément ce que cette force et cette pensée veulent lui faire conclure, c'est là qu'elles le veulent conduire, et il y va tout droit. Les esprits *spectaculeux* ont toujours

1. Voir le numéro de mars 1908.



plus aisément raison des savants que des autres, ceux-ci se portent en avant de la foule, ils sont les seules et vraies dupes des démons, les autres sont les leurs.

Voici en entier le court et caractéristique dialogue du pauvre mineur avec *la Science* :

D. — Comment vous nommez-vous ?

R. — Rulhmann Francisque.

D. — Où êtes-vous né ?

R. — A Saint-Hilaire.

D. — Saint-Hilaire-au-Temple ?

R. — Non. Allier.

D. — Où êtes-vous mort ?

R. — (*Violemment.*) Courrières.

D. — Dans la catastrophe ?

R. — Oui.

D. — Vous étiez donc mineur ?

R. — Oui. Les aristos ne se cassent rien.

D. — Votre corps a-t-il été retrouvé ?

R. — Oui.

D. — Où avez-vous été enterré ?

R. — Saint-Hilaire. Le corbeau n'a pas eu ma peau.

D. — Vous devez vous tromper. Les obsèques des victimes ont eu lieu à Courrières, et la cérémonie a eu lieu à l'église.

R. — J'ai été enterré civilement.

D. — Où ?

R. — A Saint-Hilaire. A bas la calotte !

D. — Quelqu'un a dû prendre la parole sur votre tombe ?

R. — Il y a eu de chics discours.

D. — Pourriez-vous me dire les noms des orateurs qui les ont prononcés ?

R. — Le citoyen Delacour, le citoyen Panaud, le camarade Martin, le camarade Gilbert.

D. — Avez-vous souffert longtemps, après la catastrophe ?

R. — J'ai été tué net.

D. — Qu'avez-vous dit en vous retrouvant encore vivant, malgré la mort ?

R. — J'ai dit : Il y avait donc quelque chose dans la carcasse !



D. — En avez-vous été satisfait ?

R. — J'ai dit : Non de D...! Je vas avoir des rentes.

D. — Ainsi, vous êtes heureux?

R. — (*Faiblement.*) Je suis plus bon à rien.

D. — Vous aimeriez mieux être encore dans la mine?

R. — Non. Debout les damnés de la terre!

D. — C'est l'*Internationale*, cela?

R. — Oui.

(La table reproduit, par coups violemment rythmés, l'air de l'*Internationale.*)

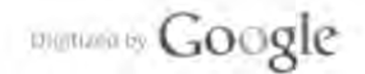
Il faut être bien savant pour être assez crédule et plus que sérieux pour ne pas trouver cela drôle : qu'un esprit désincarné nous arrive de l'autre monde pour tenir de tels propos dans une telle langue, avec de tels accompagnements, comme si la physiologie humaine, le tempérament, le corps, la nourriture et encore plus les breuvages n'étaient pas pour beaucoup dans la coloration pittoresque du langage, dans la violence du geste, dans l'accent, et ici l'accent, c'est le battement de la table!

Et quel ignorant intelligent ne verra du premier coup dans une recherche si minutieuse de la couleur individuelle et sociale, de la couleur locale terrestre, la préoccupation d'un comédien pour l'exactitude et la perfection de son rôle?

Le mineur ne peut ou ne veut pas plus que le mathématicien nous rien enseigner sur les réalités de l'autre monde, sur la vraie vie de l'au-delà, ciel ou enfer, ils n'y gagneraient rien. Je parle de l'être qui les simule. Il nous représente ces deux passions au même point où il a pu les observer sur la terre chez l'un ou chez l'autre.

Cauchy dans le ciel nous parait moins avancé sur le point de la vision béatifique, que les mystiques qui ont écrit en ce monde et auxquels on ne veut rien emprunter pour ne leur rien devoir.

Il y a chez Ruhlmann quelque chose de volontairement obscur et de truqué dans ce brusque *non* qu'il n'explique pas. Certes pour voir où tendent ces dialogues sans but apparent, la lumière de la révélation chrétienne devient nécessaire. Sans



elle, on n'y peut voir qu'une récréation des démons aux dépens des études des hommes; avec elle, on voit qu'ils ont le but évident de les tromper de la façon la plus efficace en les amenant à se tromper eux-mêmes, et à se prendre dans leurs faux principes comme dans un filet.

Ils ne croient pas au surnaturel, il devient dès lors facile de les amener à une physique nouvelle en les portant à fuir de plus en plus la révélation chrétienne qui se distingue si nettement de la physique et qui doit quelquefois intervenir là où celle-ci n'a pas la parole.

On nous dit que cet esprit du mineur est revenu souvent avec les mêmes allures et le même langage. Étant donnée l'ordonnance de cette comédie, il ne pouvait changer ni de langage ni d'allure. Mais ces scènes terrestres ne nous apprennent rien ni du ciel ni de l'enfer.

Ici l'auteur présente des vérifications d'identité.

Il paraissait peu vraisemblable que, mort à Courrières, Ruhlmann eût été enterré dans l'Allier. L'un des assistants, N. V..., percepteur à E... (Puy-de-Dôme), a été chargé d'écrire à la mairie, à Saint-Hilaire, et a reçu cette réponse :

« Le nommé Rulhmann Francisque, décédé à Courrières, a été enterré : 1° à Courrières, religieusement, et, un mois après, ses cendres ont été ramenées à Saint-Hilaire où il a été enterré civilement. A la cérémonie, il a été prononcé trois discours... Ils n'ont été publiés par aucun journal du département... ni de Paris. »

Donc Ruhlmann a su cela directement et après sa mort : il a donc donné un démenti éclatant aux esprits qui font accroire au Dr Hyslop que les esprits désincarnés tombent en chrysalide après la mort pour ne prendre que peu à peu et déployer enfin les ailes de l'intelligence.

Le plus probable, pour ne pas dire certain, c'est que Ruhlmann n'a rien su des *chics discours*, l'esprit qui joue son rôle les a entendus pour lui.



Orages infernaux des séances de Nancy

Ah! que si nos savants tenaient seulement un œil ouvert du côté de la Révélation, l'autre suffirait à mieux déchiffrer les faits qui devraient les éclairer et qui les aveuglent! Ni les étoiles du ciel, qu'on n'a pu encore éteindre, ni les feux même de l'enfer ne leur ménagent la lumière.

Que dire, par exemple, de cette Malika, ancienne prêtresse de Brahma ou, plus probablement, dit-on, de Siva, le dieu destructeur, avide elle aussi de sang et de je ne sais quelles vengeances, méchamment intruse aux séances de la Société nancéenne, qui à grand'peine enfin a réussi à l'éloigner... peut-être pour un temps? à qui l'on ne pouvait imposer silence quand elle venait troubler les expériences qu'elle interrompait parfois d'autorité? Ce n'est pas, certes, que ses communications fussent dénuées d'intérêt.

∴

Voici, dit l'auteur, l'une de ces communications, donnée en entier par la table, durant une séance de deux heures. A travers la magie des images, on distingue vite les griffes, qui, j'imagine, devaient orner les doigts ambrés de Malika :

Connais-tu le soleil couchant sur nos jungles? Aucun spectacle de l'Occident ne peut lui être comparé. A cette heure sublime, l'astre du jour, avant de disparaître, embrase les sauvages prairies de ses derniers rayons; déjà il plonge dans l'eau brûlante du fleuve, qu'il teinte de feux dorés et sanglants. La nature se recueille; des nuées d'insectes aux mille couleurs voltigent d'herbe en herbe, de fleur en fleur, tantôt frôlant l'eau de leurs ailes diaprées et soyeuses, tandis que les fleurs referment lourdement leurs corolles.

C'est l'instant solennel où l'astre du jour et celui de la nuit se disputent la terre. Lentement le crépuscule déroule ses voiles; pas un souffle, mais, en guise de brise, flottent les senteurs capiteuses de la nature enamourée. Une à une les étoiles s'allument au firmament; les oiseaux de nuit gémissent sourdement. Au loin, le cri lugubre d'une panthère; çà et là, un reptile froisse les herbes en sifflant. Puis un



chant suave fait tressaillir la nature endormie : ce sont les jeunes Indiennes qui cheminent doucement vers la cité, dont on aperçoit de loin les dômes irisés.

Leur corps de sirène est enveloppé d'étoffes chatoyantes, des verroteries scintillent dans leurs longs cheveux noirs. Favorisés par la nuit naissante, leurs yeux s'illuminent comme les étoiles, avec lesquelles ils rivalisent. Vibrants, leurs chants s'élèvent dans l'espace et se mêlent au parfum voluptueux du soir. Malheur à celui que ces attraits séduiraient! Mieux vaudrait pour lui que la panthère le dévore, que le boa l'enserre dans ses anneaux, que les sinistres oiseaux de nuit lui rongent le cœur.

Cependant tout est calme dans l'air embaumé; les chants s'éteignent, l'astre des nuits est vainqueur; mais là-bas, à l'horizon, les rayons mourants étreignent les sommets d'un suprême baiser.

Et l'auteur ajoute :

J'ignore si ce morceau, dont il est impossible de nier la poésie farouche, existe quelque part, s'il a été imprimé. Il serait intéressant de le rechercher.

Nous avons demandé à Malika où elle l'avait appris; elle a répondu fièrement qu'elle ne l'avait appris nulle part, que c'était là son langage habituel.

La séance du 8 janvier 1907 fut déjà passablement mouvementée. En présence de nombreux témoins qui en ont signé le compte rendu, un guéridon de 6 kilogrammes 500 quitte le sol à quinze ou vingt reprises (cela dura de 25 à 40 secondes chaque fois), au point de dépasser la tête des assistants, puis se renverse les pieds en l'air, se couche ensuite sur le flanc et enfin se relève seul. On trouve alors sur la table un verre plein qu'on avait mis ailleurs avant la séance.

Le 12 janvier 1907, des communications médianimiques amènent une séance orageuse. En effet, tout d'abord des écrans, un petit meuble, sont renversés, des porcelaines brisées jonchent le sol. Plusieurs fois, sur l'indication des esprits, on rallume la lumière. Le guéridon est bientôt hors de service. On demande ce qu'il faut faire. La réponse est : « Prenez une autre table. » Un objet pesant tombe sur cette table nouvelle et la brise. C'est un meuble chargé de livres



qui s'est avancé d'au moins deux mètres. Un lourd fauteuil gît renversé dans un angle. Une statuette de 4 kgr. 250 gr. est projetée du piano par une force inconnue. Le guéridon est tranché comme par un coup de hache. Plusieurs personnes sont griffées.

Et remarquez en passant comme ici et ailleurs ces mauvais esprits, que nous nous obstinons avec l'Église à reconnaître dans ces phénomènes ou franchement spirites ou pseudo-scientifiques, se plient aux idées, aux habitudes, aux fantaisies de l'homme pour mieux le tromper. Ces cornes, ces pieds fourchus, ces griffes enfin sont peut-être des inventions de la fantaisie humaine, avant d'être des modes de manifestations des êtres invisibles et méchants qui, non seulement remplissent l'enfer, mais encore peuplent l'atmosphère. A vrai dire nul ne sait qui a commencé, ni l'histoire qui sait peu de chose, ni la préhistoire qui ne sait plus rien du tout, puisque tout ce qui est su clairement devient par là même historique.

Ce qui est certain, c'est que, le commencement mis de côté et la suite seulement observée, la tradition des cornes, du pied fourchu et des griffes malfaisantes a toujours été scrupuleusement respectée par ces êtres sans scrupule qui connaissent l'homme et savent qu'il est, si j'ose le dire, bête d'habitude, qu'on plie, comme la bête irraisonnable, par la répétition.

Le procès-verbal de la séance continue :

L'esprit-guide, interrogé, répond :

« Il y aurait danger à continuer. Nous avons trop présumé de nos forces. Suspendez la séance et faites la chaîne. »

Après environ une heure de chaîne, une communication médianimique nous informe que les esprits mauvais ont pu être provisoirement écartés et sont maintenus à distance au moyen d'un « cercle fluidique ». Une seconde séance est indispensable pour les éloigner définitivement; sans cela, leur influence nous exposerait à des dangers graves. Mais. grâce au cercle fluidique, ils ne pourront plus troubler cette séance.

On se décide à éteindre encore, et la séance est reprise à l'aide du



premier guéridon, que l'on maintient assez difficilement debout sur son unique pied.

Les phénomènes de lévitation se renouvellent, et le guéridon reproduit à peu près les mouvements obtenus le 8 janvier. Mais tout est calme dans la pièce, et aucun projectile n'est plus lancé.

A la fin, les assistants ayant les mains sur le guéridon maintenu debout, celui-ci s'élève lentement et progressivement à deux reprises différentes et à une hauteur qu'il n'avait jamais atteinte. A la seconde, il dépasse la tête des personnes qui l'entourent et se balance dans le vide, sa partie supérieure échappant aux mains qui cherchent à l'effleurer. Puis il redescend lentement, sans secousse. Arrivé sur le sol, il se relève et frappe un grand coup, annonçant que la séance est terminée. Sur notre demande, il est répondu qu'elle a réussi.

(*Suivent les signatures.*)

Les soussignés déclarent avoir vu très distinctement le meuble du salon continuer à s'avancer d'environ 20 centimètres lorsque la lumière a été faite.

(*Suivent les signatures de quatre assistants qui ont fait cette constatation.*)

Depuis cette séance, l'esprit de Malika n'est jamais plus revenu parmi nous.

Mais qui pourra croire à la franche humilité d'un pareil aveu : « Nous avons trop présumé de nos forces »? Ce serait vrai qu'ils ne le diraient pas ou le diraient sous une forme moins nette, moins humiliante. Ils ne tiennent point à ce qu'on les croie, mais ils ajoutent qu' « une seconde séance est indispensable ». Et c'est là le point.

En vérité, là apparait la griffe, et de toutes les identités qu'on imagine, y en a-t-il une autre aussi évidente que celle de la nature démoniaque appartenant à tous les manifestants, variée dans ses procédés, mais jamais ni moins fourbe ni moins perfide?



Conclusion

Nous sommes donc loin de conclure avec M. Chevreuil « Tout cela n'a rien de surnaturel, rien de caché, rien qui craigne la discussion ».

Quel spirite peut nous dire et se dire à soi-même qu'il connait à coup sûr son partenaire? Qui pourrait se flatter d'imposer un ordre quelconque aux opérations?

Nullement. Il faut tout subir, il faut toujours obéir sans savoir à qui ni pourquoi, éteindre ou allumer à la volonté des esprits.

Le spiritisme n'est donc pas *accessible à tous ceux qui veulent l'étudier*. On le subit tel qu'il s'impose selon les caprices ou plutôt selon les vues profondes de ceux qui en disposent. Les ténèbres infernales sont en leur genre, comme la lumière divine, *inaccessibles*.

Leur explication, loin d'être en eux-mêmes, est dans la doctrine qui leur est le plus opposée, dans le catholicisme, où elle est *révélation*.

Les phénomènes n'ont donné la clef d'aucune physique spéciale dont ils dépendraient. Les agents mettent souvent en action la physique commune, la physique unique avec une puissance plus grande que la nôtre, la puissance sur la nature étant le résultat de la science.

C'est donc toujours la même physique actionnée par une initiative plus intelligente.

Ils se font donc sentir sans se déclarer. On ne peut pas dire qu'ils se révèlent, puisqu'ils se contredisent.

Leurs assertions se renversent les unes les autres, et celle où ils s'accordent le mieux et qui semble le point culminant de leur conjuration mutuelle, la prétention de se donner pour les âmes des morts, comme ils le faisaient déjà dès la plus haute antiquité, cette prétention qu'ils n'abandonneront point, parce qu'ils ne sauraient pas trouver une meilleure entrée dans notre âme que l'entrée par la porte du cœur,

par la mise en jeu des sentiments que l'homme n'abandonne jamais, cette prétention n'a pas pour le bon sens ni pour le cœur lui-même une vraisemblance profonde.

Car ni le sens commun ni même le cœur, pour peu qu'il se laisse éclairer par la raison, ne se laissera prendre à un tel artifice.

Ceux qui l'emploient savent combien il est grossier! mais ils se fient (avec raison) à notre irréflexion.

Et comment croire à cette fade continuation en l'autre monde des mêmes actes, des mêmes pensées, des mêmes opinions diverses, par conséquent en grande partie erronées, étant contradictoires, enfin des mêmes goûts, en l'absence du corps dont l'influence est si grande sur l'âme et dont la part est si difficile à faire dans les actes du composé humain qui seuls fournissent à la psycho-physiologie les données qu'elle peut avoir sur l'homme?

A. Jeanniard du Dot.



Les Théories aux prises avec les Faits

Lombroso et le spiritisme

Jusqu'en 1890, dit le Dr Lombroso dans la revue italienne *l'Arena*, je fus l'adversaire le plus opiniâtre du spiritisme. A tous ceux qui m'engagaient à examiner ce phénomène, je répondais : « Rien que de parler d'un esprit qui anime des tables et des fauteuils est simplement ridicule; la manifestation de forces sans matière est tout aussi inconcevable que l'activité fonctionnelle sans organes. »

Mais voici qu'en 1891 j'eus à me débattre, dans ma pratique médicale, contre l'un des phénomènes les plus curieux qui se soient jamais présentés à moi. J'eus à soigner la fille d'un haut fonctionnaire de ma ville natale. Cette personne fut soudain atteinte, à l'époque de la puberté, d'un violent accès d'hystérie avec accompagnement de symptômes dont ni la pathologie ni la physiologie ne pouvaient donner l'explication.

Par moments, ses yeux perdaient totalement la faculté de voir, et, en revanche, la patiente voyait par les oreilles. Elle était capable de lire, les yeux bouchés, quelques lignes d'impression qu'on présentait à son oreille. Lorsqu'on plaçait une loupe entre son oreille et la lumière solaire, elle éprouvait comme une brûlure des yeux, elle s'écriait qu'on voulait l'aveugler.

Elle prophétisait, en particulier, avec une exactitude mathématique, tout ce qui allait lui arriver. Elle dit une fois que dans un mois et trois jours elle éprouverait le désir irrésistible de mordre et ne se calma qu'après avoir déchiré avec les dents plusieurs kilogrammes de papier.

Ces faits donnèrent au savant l'idée que peut-être le spiritisme lui fournirait quelques explications. Il continue ainsi :



Une année après, en 1892, me trouvant à Naples en tournée d'inspection professionnelle, je me rencontrai avec plusieurs admirateurs d'Eusapia Paladino, qui me prièrent de tenter une fois une expérience avec cette célèbre médium. Alors, en plein jour, dans ma chambre d'hôtel, où je me trouvais seul avec Eusapia, je constatai la lévitation de la table et vis une petite trompette se transporter spontanément de la table sur le lit, puis revenir sur la table. J'étais absolument stupéfait, et je me décidai à faire dans le même hôtel, avec trois de mes collègues, des expériences nouvelles plus minutieuses. Dans cette nouvelle séance je vis encore les objets se déplacer, j'entendis des coups se produire sans cause apparente, etc. Mais voici ce qui me frappa le plus : La portière de la pièce contiguë se souleva complètement d'elle-même et vint m'envelopper avec une force incroyable; pendant plusieurs secondes je ne parvins pas à m'en dégager. C'était comme si le rideau avait la rigidité du métal. J'éprouvai une impression non moins vive en voyant renversée sens dessus dessous une assiette pleine de farine sèche, sans qu'un grain de farine n'en tombât. C'était comme si la farine avait pris la consistance de la gélatine. Ce phénomène persista plus d'un quart d'heure.

Dans une autre séance, à Milan, je vis sortir des manches de ma redingote, lentement, une branche garnie de roses, fraîches comme si on venait de les couper. Je pourrais me dispenser de faire une allusion à la possibilité d'une illusion ou d'une fraude, car nous tenions toujours solidement les mains et les pieds du médium, et parfois même nous ligotions ses pieds.

Le doute n'était plus possible relativement aux faits. Mais quant à l'explication, ce sera toujours la partie faible de la science nouvelle tant qu'on refusera d'avouer le concours d'êtres surnaturels. Aussi le docteur se voit-il obligé de les admettre dans la théorie, mais pour la plus petite partie des faits. Encore ne veut-il pas au moins délimiter et préciser cette petite partie, si bien que nous ne savons pas s'il faut y comprendre, au sujet de la Paladino, les réponses exactes et très sensées dans des langues qu'elle ne connaissait pas, par exemple, l'anglais.

Joignant à ces faits personnels tout ce que j'ai appris des expériences de Crookes avec Home et Katie King, de celles de ce médium



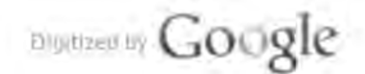
allemand qui faisait dans l'obscurité les plus curieuses peintures, j'acquis la conviction que *les phénomènes spirites s'expliquent pour la plus grande partie par des forces inhérentes au médium, puis aussi pour une partie par l'intervention d'êtres supraterrestres*, qui disposent de forces dont les propriétés du radium peuvent donner une idée analogique. La solution de ce problème sera l'un des événements les plus prodigieux du nouveau siècle.

Un des plus prodigieux, sans doute, mais un des moins certains. Depuis que les médiums de tous les noms parlent des langues qu'ils ignorent, bien des siècles ont passé, et le bon sens n'a jamais hésité, pas plus que l'Église elle-même, à dire que nul pouvoir humain ne peut donner ce privilège.

Faut-il donc qu'en ne faisant pas cette part du surnaturel, le docteur se ménage des échappatoires en cas d'arguments trop pressants, qu'il évite, enfin, de se caser d'un côté ou de l'autre de peur d'en être délogé?

Ce médium allemand dont il parle, qui faisait dans l'obscurité des peintures merveilleuses, c'est Mlle Smith, un enfant : et quelles peintures! d'une ligne impeccable, d'un art achevé, d'un genre byzantin dont rien dans ses études ne lui avait donné l'idée : l'inspiration lui venait régulièrement pour une durée d'un quart d'heure; une belle tête de Christ fut exécutée en deux heures un quart. Mais où prenait-elle et cette vierge adorable et ces étranges paysages d'Orient où se meuvent des figures vivantes? Et quelle bizarrerie de peindre d'abord un visage écorché, puis recouvert de sa peau ; mais c'est ainsi que tour à tour cette figure lui apparaissait!

Que pouvait ici réclamer la nature? Assurément il est plus commode de se contenter d'explications vagues, mais elles sont sans valeur ; Eusapia, dans son genre, n'est pas plus explicable que Mlle Smith. Il n'est pas plus facile, physiquement, de faire tenir de la farine en l'air sans récipient, qu'il n'est possible, artistiquement, de peindre dans la perfection sans apprentissage.



Mlle Smith, peintre réincarné

Le journal *la Suisse* fait, au sujet du jeune peintre automatique, cette réflexion très juste :

Elle est persuadée que le Christ lui apparaît, lui parle, lui sourit, en un mot est vivant dans sa chambre. Très pieuse, elle prie constamment et demande à Dieu de la diriger dans toutes les circonstances de sa vie. Faut-il admettre l'hypothèse que, par le fait de sa communion constante avec le Christ, et se rappelant son goût pour les choses orientales, inconsciemment, son « moi subliminal » aurait travaillé pendant des années, au point d'élaborer son idéal, de le concréter en un personnage tel qu'il est conçu dans cet étrange tableau? Ceux qui croient aux réincarnations ont émis l'idée que Mlle Smith serait la réincarnation d'un peintre ayant vécu au temps du Christ. La légende rapporte que l'apôtre Luc aurait été peintre et aurait fait le portrait de Jésus. Le roi Abgar d'Edesse aurait possédé ce portrait que lui avait envoyé Jésus lui-même. Suivant les uns (Esaïe, ch. 52 et 53) : « Il n'y aurait à le voir rien qui le fasse désirer. Il n'aurait ni beauté ni éclat. » Suivant les autres (Psaumes 45-3) : « Il serait le plus beau des fils de l'homme. »

En réalité, nous n'avons aucune donnée historique certaine sur l'aspect extérieur de Jésus. Le type traditionnel (cheveux abondants et bouclés, barbe entière, expression profonde, empreinte de force et de douceur) est en somme de pure convention.

Le tableau de Mlle Smith est-il un produit de son imagination ou est-il l'expression absolue de la réalité ? C'est ce que les psychologues auront de la peine à résoudre. Mais le fait d'avoir pu concevoir et créer une telle œuvre par le seul « moi subliminal » est en somme tout aussi merveilleux que d'admettre l'influence d'une inspiration extérieure, surnaturelle, supranormale. En tout cas le mystère n'est pour le moment pas éclairci et mérite d'attirer l'attention des chercheurs.

Disons encore que Mlle Smith ne fait pas argent de ses facultés médiumniques si spéciales, car elle a déjà refusé des offres brillantes. Elle paraît être en parfaite santé ; son esprit est absolument sain et clair, et personne ne se douterait, à la voir, qu'elle est le centre d'une série de phénomènes si extraordinaires.



Mlle Smith doit sous peu, — des voix l'en ont prévenue, — commencer un quatrième tableau, représentant le crucifiement. Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant.

(Le journal *La Suisse*, numéros des 13 et 14 mai 1907.)

Nous croyons, comme la *Suisse*, que l'explication par le *moi subliminal* est tout aussi *merveilleuse* que par l'*inspiration extérieure*, mais elle est beaucoup moins claire. Et quant à la métempsycose spirite qui expliquerait ce *moi subliminal*, elle est encore plus gratuite que la prétendue identité des esprits désincarnés.

Expliquera-t-on aussi par ce *moi subliminal* le fait des époux Zancig (un ménage qui s'entend) se communiquant leurs pensées au point que tous deux lisent ce qu'on met sous les yeux de l'un des deux seulement.

Mais leur *moi subliminal* sort si bien de son seuil pour entrer dans la maison d'autrui qu'ils ont pu dire au roi d'Angleterre des choses qu'il croyait bien savoir tout seul.

C'est presque aussi fort que le *médium visif* Jeanne d'Arc disant à Charles VII ce qu'il pensait lui-même en ce moment et répondant à sa question par une révélation nouvelle. Cependant de tels sujets sont dangereux pour la diplomatie royale.

Le dédoublement du corps humain

Si l'on regarde la prétendue science psychique au point de vue des faits seulement, elle est d'une extrême richesse. Le côté faible, ce sont les explications.

M. Durville racontait naguère à la Société magnétique de France, dont il est le secrétaire général, son succès dans le dédoublement du corps humain, dont il a repris l'étude :

En partant, dit-il, du point où le colonel de Rochas et moi-même avons laissé l'extériorisation de la sensibilité, il y a une douzaine d'années, j'ai pu, non seulement constater que le corps humain peut se dédoubler, mais encore que le *double* possède toutes les facultés de l'individu normal non dédoublé et d'autres encore. Je vais vous



entretenir aujourd'hui du pouvoir que possède *le double d'un sujet pour agir à distance sur le double d'un autre sujet.*

Il a expérimenté en plusieurs séances, dans ces derniers mois, avec un collaborateur très intelligent, sur deux sujets placés dans deux chambres différentes et ne pouvant recevoir de suggestions mutuelles auxquelles on pût attribuer les sensations qu'elles accusaient.

Le dédoublement s'opère toujours en plongeant les sujets dans une hypnose profonde qui fait, nous dit-on, que le double se sépare du corps et se tient à côté, à quelque distance.

Alors les deux collaborateurs imaginent une série d'exercices où le double de chaque sujet égratigne le double de l'autre, au grand dommage du corps physique qui s'en plaint vivement.

La suggestion ne peut avoir ici aucune influence parce que les deux expérimentateurs ne se sont rien communiqué de ce qu'ils feraient chacun selon sa volonté du moment.

Cependant les lésions communiquées aux corps physiques par les doubles n'atteignent guère que la sensibilité. Au réveil, en effet, le bras qu'on a cru écorcher est seulement rougi. Un jour plus tard le sujet le sujet montre son bras écorché.

Il est bien vrai d'après la théorie de M. Durville que, dans ce dédoublement de l'être humain, l'exercice de toutes les sensations subsiste dans le corps astral et disparaît dans le corps proprement dit.

Il en a fait l'expérience pour tous les sens.

Le tact. — Si l'on pique, pince ou brûle les *zones sensibles* qui entourent et avoisinent le corps, ou le *cordon qui les lui relie*, le corps est affecté douloureusement. Mais si on le touche directement, il ne sent rien lui-même.

La vue. — Ni pour les yeux ni pour les autres endroits du corps par où les somnambules voient parfois, le corps ordinaire ne peut voir. Le double ne voit pas plus par les yeux ni par le sommet de la tête, mais lit par la nuque. Il voit ce qu'on fait dans la salle voisine.

L'ouïe. — Le sujet entend par l'oreille, l'épigastre, la



nuque et les pieds du corps astral, mais il n'entend rien par les oreilles physiques.

Le goût. — 1° De l'aloès est mis dans la bouche du sujet qui répond : Ça n'a pas de goût.

2° Même réponse pour un morceau de sucre.

3° Mis dans l'endroit où l'on suppose la bouche du double en le priant de l'ouvrir, le morceau d'aloès est déclaré très amer.

4° Même expérience pour un morceau de quassia. Mis dans la bouche du sujet, il n'a plus de goût.

5° De la quinine dans la bouche du double est trouvée amère.

6° Même résultat pour une pincée de noix vomique qui est trouvé *rêche* à la *langue*.

7° Le double reconnait la saveur d'une orange et le sujet lui-même n'y trouve aucun goût.

8° et 9° Du sel et du sucre sont reconnus par le double, tandis que le sujet ne trouve de l'aloès ni bon ni mauvais.

Il nous est difficile, quant à nous, de découvrir, sous de telles expérimentations, des lois physiques, mais des fantaisies des caprices, ou plutôt des roueries de la part des libres qui se jouent des savants humains et influencent les sujets de manière à simuler ces lois générales qui se formuleront aussitôt sur les lèvres ou sous la plume des psychistes.

Psychomètres et psychométrie

Il nous semble bien que la Société de Nancy invente, elle aussi, une science de fausses constatations quand elle nous parle de la *psychométrie*.

Rien de plus obscur que le rapport ou la conférence de M. Phaneg au sujet de la psychométrie et des psychomètres, ces privilégiés qui perçoivent physiquement l'âme humaine et l'âme des choses, en un mot l'invisible.

Les théories de Phaneg sur le fluide terrestre, plus subtil que l'éther, fluide qui est « la mémoire de la terre », et l'histoire de cette science magnétique depuis les initiations égyptiennes jusqu'à Mesmer et à nos jours sont beaucoup moins claires que la pratique psychométrique n'est simple, celle-ci consistant.



dit Papus, « dans la lecture des images astrales vivant dans l'atmosphère magnétique des hommes et des choses. »

Que penser de la théorie audacieuse des objets gardant séculairement comme la photographie des scènes dont ils ont pu être témoins, une impression violente se gravant mieux d'ailleurs qu'une impression faible?

Autre chose curieuse : les images semblent s'enregistrer dans un objet par couches concentriques, de sorte que le psychomètre verra, en général, les scènes moins anciennes pour arriver finalement aux plus vieilles. Je dis : « semblent », car il est très probable qu'il s'agit là d'un phénomène subjectif.

Si, dans un milieu donné, il y a production d'images astrales du même ordre, par suite d'une idée dominante des membres d'une famille, par exemple, ces images peuvent se fixer sur des objets divers et avec une telle force qu'elles empêcheront souvent aucune autre chose de devenir perceptible. De même, dans une assistance, une pensée forte peut créer un reflet astral qui viendra s'interposer entre le psychomètre et ce qu'il examine.

Enfin, il y a des objets sur lesquels les impressions les plus fortes paraissaient glisser. Les expériences faites sont trop peu nombreuses pour pouvoir les indiquer d'une façon précise, mais je pencherais à croire que ce sont surtout les métaux.

J'ai expérimenté parfois des armes de guerre prises chez les nègres sanguinaires et qui, sûrement, avaient vu des scènes violentes, elles ne donnèrent aucun résultat à plusieurs sensitifs développés.

En résumé, il résulte de toutes ces observations que la psychométrie *permet et permettra surtout, dans l'avenir, d'étudier les manifestations de la vie dans la matière jusqu'ici supposée inerte.* Elles signalent aussi des sources d'erreurs possibles, dont on aura à se méfier dans l'expérimentation.

Permet ou *permettra.* Tout cela est plein de doutes, comme *il semble.* Cependant la seconde moitié de ce paragraphe semble donner comme objectives ces images dites plus haut *probablement subjectives.* Il est évident que l'auteur ne s'entend pas bien lui-même. Et comment le pourrait-il, lorsque rien ne prouve ni ne montre l'objectivité de ces impres-



sions et quand tout porte à croire aux impressions subjectives, puisqu'elles sont indifféremment lues par les sujets *visifs*, *auditifs*, écrivains, etc.

M. Phaneg continue :

L'application la plus curieuse de la psychométrie simple est certainement la recherche de visions historiques à l'aide de pièces ayant, pour ainsi dire, vécu de la vie de grands personnages. Non seulement un psychomètre ignorant pourra reconstituer des costumes, des types humains, des monuments de civilisations disparues, mais encore décrire une scène historique précise. Ainsi, une pierre de la salle du château de Blois, où fut tué le duc de Guise, le fusil ou la pique d'un des sectionnaires qui virent tomber la tête de Louis XVI, feraient revivre dans les moindres détails, pour la vue intérieure d'un sensitif, ces moments dramatiques.

J'ai pu faire étudier, un jour, un peloton de fil ayant appartenu à Marie-Antoinette, au Temple. Un très grand nombre de scènes hautement dramatiques d'épisodes connus, se terminant par la vision de la mort sur la guillotine, furent parfaitement reconstituées.

Le psychomètre était illettré et ignorait, du reste, absolument l'origine de ce qu'on lui avait confié.

Par exemple, on a vu par tel objet, et l'on *pourrait voir* par tel autre... Voilà une généralisation hardie. Celui qui a vu lisait-il véritablement l'histoire dans l'objet historique ? C'est à examiner, et nous ne voyons pas comment on le constaterait. Jusqu'ici, c'est-à-dire depuis des siècles que cette pratique divinatrice existe, on suppose aujourd'hui cette causalité, et c'est tout. Mais qui sait si l'objet n'est pas simplement un signe magique au lieu d'être une cause physique?

Aussi l'auteur a-t-il raison d'abandonner sa première hypothèse, les faits photographiés, pour celle d'un lien de rapport entre l'observateur psychométrique et les faits à deviner par le moyen de l'objet *imprégné de l'astralité de son possesseur*. Cette explication vague laisse en effet subsister tout le mystère en substituant une sorte d'affinité personnelle de l'homme à une image physique des choses, affinité qui ne laisse à l'objet révélateur qu'une puissance absolument occulte.



Il nous serait impossible d'analyser clairement les développements qu'il donne à cette théorie de la lecture tout indirecte des objets historiques et de ses traductions possibles :

Quoi qu'il en soit, il y a, au sujet de ces expériences, un certain nombre de remarques intéressantes à faire; elles constituent d'abord la preuve expérimentale des enseignements de l'occultisme sur la constitution humaine, le plan astral, les images fluidiques, les *formes-pensées considérées comme une force aussi réelle que la vapeur ou l'électricité*. En effet, sans la connaissance d'un milieu fluidique astral et d'organes analogues dans l'homme, il serait impossible de se rendre compte de la raison pour laquelle *un psychomètre peut, en étudiant, sans savoir l'origine, un objet ayant appartenu à Louis XVI, par exemple décrire exactement le caractère, les idées dominantes, les qualités et les faiblesses de ce roi*. Nous devons noter ensuite que la connaissance d'un caractère, des différentes tendances, parviendra le plus souvent *à la conscience du sensitif dans la langue universelle du symbolisme*. La plupart du temps, cette succession de tableaux symboliques sera facile à comprendre; lorsqu'elle semblera obscure, impossible à interpréter, le mieux sera de la laisser de côté et de faire une nouvelle expérience.

A force de traduire ces symboles en langage ordinaire, le psychomètre arrive le plus souvent à obtenir, en langage clair, les indications qu'il recherche. *La clairaudience se substitue alors à la clairvoyance ;* on entend nettement une voix intérieure décrire le caractère, les tendances particulières et même révéler parfois les projets, les préoccupations, les idées fixes, etc.

Dans les visions symboliques sur le caractère, il peut arriver qu'il se glisse une vision relative à un fait réel; ainsi on pourra voir, par exemple, un homme lancé sur un cheval au galop qu'il ne peut maîtriser, et tombant lourdement sur des pierres. Cela peut signifier une personne entraînée à sa ruine par des passions plus fortes que sa volonté. Mais cette vision peut aussi être le reflet d'un accident passé ou futur.

Dans le doute, le sensitif *n'aura qu'à désirer voir une autre vision impossible à confondre avec une scène de la vie courante;* par exemple, la même idée d'un homme entraîné à sa perte par ses passions pourra être symbolisée par la vision d'un lion bondissant sur des épées nues, pour atteindre une proie, et se tuant.



Avec un peu d'habitude, on arrive à s'y reconnaître, d'autant plus que, je le répète, la clairaudience apparaît souvent et vient en aide à la clairvoyance.

A cet ordre d'idées de « mesures de l'âme », se rattache la perception à distance des maladies à l'aide d'un objet porté par le malade. Il est bien évident que, si je puis apercevoir symboliquement l'orgueil, la colère, la haine, il me sera aussi facile de sentir une maladie, *qui apparaît toujours comme entité réelle dans le plan astral et apporte des modifications dans le double avant d'être ressentie physiquement.*

Arrêtons-nous : le vague des théories flottantes s'accentue en marchant. Il y a, d'ailleurs, quelque chose de bien caractéristique dans l'intervention du désir qui vient éclairer la vue. *On peut désirer*, dit-il. Ajoutons qu'on peut même demander. Pour nous, il y a lieu de croire que les vrais et bons *psychomètres* sont ceux qui demandent, au moins implicitement, et qui s'adressent à qui peut leur répondre, et comme nul procédé vraiment scientifique, depuis des siècles que cette divination existe, n'a pu s'y adjoindre et fournir quelques données à une théorie claire, il y a toujours lieu de croire que les visions objectives ne sortent pas spontanément des choses.

C'est une assertion gratuite de dire que la faculté psychométrique développée chez quelques privilégiés existe en germe chez tous les humains.

Si d'autre part l'objet de ces visions était dans les choses, il y serait dans son être matériel et l'on ne pourrait l'y lire en allégories variées.

Nous continuons donc à croire avec l'Église que, lorsque sur un cheveu, par exemple, le médium peut deviner l'histoire de la vie ou de la mort de son propriétaire, ce n'est pas l'esprit humain qui en peut tirer fil à fil un pareil écheveau, c'est un autre esprit qui le lui apporte d'un autre *plan* où le fluide terrestre ne peut être supposé.

A. JEANNIARD DU DOT.



Apparition d'une Ame du Purgatoire

Le fait surnaturel que nous allons raconter a reçu à l'époque où il s'est passé une publicité restreinte. Il date, en effet, de 1878-79. Mgr Le Coq, évêque de Nantes, qui l'étudia personnellement et en demeura convaincu, ne le soumit point à un examen régulier.

C'est seulement en 1904 que ce récit a paru, avec les noms, dans le *Pensiero dei defunti*, fondé en 1903, rédigé par le R. P. Dom Pasquale de Franciscis, et dont Pie X fut le premier souscripteur.

Cette apparition d'une âme du Purgatoire eut lieu au château de Sévérac, dans la Loire-Inférieure. Tous ceux qui habitent ce château, maîtres ou domestiques, sont dévoués aux âmes souffrantes et font partie de la *pia opera* dont le *Pensiero* est l'organe.

Il y avait vingt-deux ans que Jeanne Audouit, Sœur du tiers-ordre de Saint-François, servait la pieuse famille Le Gouvello comme cuisinière, quand elle rêva qu'une de ses Sœurs en religion, Jeanne Bodiguel, était morte, et ce rêve était une réalité. Elle apprit, en effet, le lendemain que Jeanne Bodiguel venait d'expirer cette nuit même, après avoir édifié jusqu'à la fin ses parents et son confesseur par la piété, le recueillement et la modestie chrétiennes qu'ils lui avaient toujours connus.

Une telle coïncidence avait déjà bien de quoi l'impressionner. La pensée de la défunte n'abandonnait plus Jeanne Audouit. Le jour, elle en était comme obsédée. La nuit, elle eut cinq ou six fois comme la sensation de la présence auprès d'elle d'un être invisible ; épouvantée, elle cachait sa tête sous les couvertures, de peur de voir quelque chose. Une fois, elle sentit sur ses épaules un poids de fer qui l'écrasait.



Durant un mois, elle fut ainsi tourmentée et en vint au point de ne pouvoir dormir.

Jusqu'ici cela peut paraître assez naturel.

Or, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1878, vers 1 heure du matin, bien éveillée, en proie à sa terreur habituelle, elle sentit une main brûlante se poser sur son poignet gauche et en même temps elle éprouva une douleur aiguë jusqu'aux moelles des os, comme si une épille de feu lui eût traversé le bras.

Elle poussa un cri de douleur qui réveilla les deux autres servantes couchées dans la même chambre. Elles furent les premiers témoins de la mystérieuse brûlure. Jeanne leur montra son bras sur lequel on voyait empreints quatre doigts fortement imprimés.

Épouvantée plus qu'on ne peut dire, craignant que le démon n'y fût pour quelque chose, la pauvre fille alla trouver son confesseur le matin même.

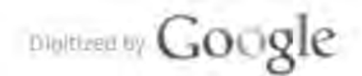
Celui-ci, à la vue des plaies, ne put avoir un doute, connaissant, d'ailleurs, le caractère de sa pénitente. Il la rassura de son mieux, lui dit de faire des aspersions d'eau bénite, lui promit l'aide de ses prières et ajouta : « Si vous avez quelque apparition, ne manquez pas de l'interroger. »

La nuit suivante, à 1 heure du matin, au moment où elle récitait l'office du tiers-ordre pour la pauvre âme qui l'inquiétait toujours, elle vit tout à coup près de son chevet la figure de la Sœur défunte, dans le costume solennel de religieuse avec lequel on l'avait enterrée, le voile noir sur la tête et le mouchoir blanc au cou. Cependant elle ne distinguait que la partie supérieure du corps.

L'âme en peine lui reprocha de l'avoir fait attendre si longtemps, se reportant clairement à des communications qu'elle lui avait faites autrefois, et la pria de réparer certaines omissions qui la retenaient en purgatoire : un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray et deux messes pour les défunts, dont elle avait été chargée, en ayant reçu les honoraires.

Elle désirait encore que ses anciennes compagnes offrissent des communions pour elle.

Jeanne, ne pouvant s'absenter, pria une autre Sœur du tiers-



ordre d'occomplir le pèlerinage, mais ne manqua pas de faire célébrer deux messes de *requiem* à ses propres frais : « Volontiers, disait-elle, j'aurais donné pour cela tous mes gages. »

Cependant elle priait fréquemment pour la pauvre défunte et la recommandait aux prières de toutes les Sœurs du lieu, leur racontant sa révélation.

Mais les plaies de son bras lui causaient les plus vives souffrances, particulièrement à certaines heures. L'appréhension qu'elle avait de revoir la morte ne la tourmentait pas moins. Elle passa dix nuits de la sorte sans prendre de repos. Cependant, chose extraordinaire, elle n'était pas accablée par la fatigue et remplissait ponctuellement tous ses devoirs.

La nuit du 19 au 20 octobre, à 1 heure du matin, elle était occupée à verser de l'huile sur la plaie, lorsqu'elle vit devant elle la défunte debout. Le visage exprimait une profonde angoisse et de grosses larmes coulaient de ses joues.

— « Que me voulez-vous encore, vous qui me faites si grand'peur? cria l'infortunée voyante, d'un ton ingénument mêlé d'impatience et de lamentation. N'ai-je pas fait tout ce que vous m'avez dit? »

La défunte, au lieu de répondre aussitôt à cette question, lui dit : « Ne mettez pas d'huile sur votre plaie, mais seulement de l'eau froide. »

Puis elle reprit : « Ce n'était pas vous qui deviez payer les messes. Allez demander à ma sœur l'argent que j'avais reçu pour cela. »

Jeanne demanda : « Mais pourquoi m'avez-vous brûlée? »

Et la vision : « Pour que cela serve d'exemples à vous et à nos Sœurs. »

La voyante ajouta : « Priez pour moi quand vous serez en paradis. » Et la vision : « Oui, je prierai pour vous. » Et aussitôt elle disparut.

Jeanne n'avait pas parlé à ses maîtres de ces faits surnaturels. Ce fut trois semaines seulement après la première vision, qu'elle vint à leur connaissance.

« Je vis alors, dit M. Le Gouvello, les quatre empreintes des doigts profondément imprimées sur le poignet de Jeanne, et elle en souffrait toujours. Le contact des reliques, l'eau



bénite, l'eau de Lourdes avaient la vertu d'adoucir quelques instants ces cuisantes douleurs. »

Le dimanche 24 novembre, au soir, en soulevant le linge pour arranger les bandes qui couvraient ses brûlures, Jeanne observa, non sans épouvante, qu'elles répandaient dans l'ombre une espèce de lueur assez vive qui ne venait pas de la lumière du chandelier.

Les deux servantes qui occupaient la même chambre constatèrent ce phénomène, et quelques autres personnes ensuite.

« Je puis affirmer moi-même, ajoute M. Le Gouvello, avoir examiné deux fois ces lueurs mobiles et phosphorescentes qui s'élevaient à dix centimètres du bras. Ce feu ne brillait que lorsque les douleurs étaient d'une grande intensité, et, du 15 au 29 novembre, elles augmentèrent sensiblement. »

Depuis midi à 1 heure après minuit, elles étaient devenues tellement cruelles que la patiente, malgré son courage, ne pouvait se retenir de pleurer et même de pousser des cris. Après cette crise, elle se sentait abattue et le bras demeurait comme mort.

Le vendredi 29 novembre, les souffrances diminuèrent au contact d'une relique de la sainte croix. Elle eut ensuite des recrudescences; mais l'effet de cette divine relique fut toujours sensible, et, quand elle la laissait, son tourment redoublait : « Je souffre encore, disait-elle, et je pleure malgré moi, mais, auparavant, je croyais mourir à tout moment. »

Le 29 décembre, elle eut l'imprudence de mettre de l'huile sur les plaies, non pour adoucir la douleur qui n'était pas trop vive, mais pour dessécher la plaie qui se mettait à suppurer. C'était contrevenir à la recommandation de la défunte.

Une demi-heure après, elle sentit croître l'inflammation du bras et de la main « comme si des épilles ardentes lui avaient traversé les os ».

La main gonfla horriblement et trois doigts devinrent comme paralysés. Ces effets d'un remède adoucissant persévérèrent environ huit jours. Toutefois, en se rappelant que le feu était dans l'intérieur du bras, on ne s'étonnera plus.

Semaines et mois passèrent sans apporter aucune amélio-



ration décisive. Finalement, au mois de mars 1879, la pauvre fille eut l'inspiration de recourir au grand saint Joseph pour obtenir sa guérison. En union de prières avec les autres Sœurs du tiers-ordre de la paroisse, elle fit une neuvaine qui devait se terminer le jour de la fête du saint. La nuit suivante, elle souffrit bien plus que d'ordinaire et ne put fermer l'œil.

Durant une partie de la messe du matin 19 mars, les douleurs durèrent si cuisantes qu'elle désespérait de guérir et, en toute simplicité, s'en lamentait au saint. Mais, à l'élévation, la douleur se calma tout d'un coup. A la communion, elle avait tout à fait cessé.

Jusqu'à midi, Jeanne ne voulut parler à personne de cette guérison miraculeuse, tant elle-même n'osait pas y croire. Néanmoins elle ne ressentit plus aucune atteinte de ce mal mystérieux qui n'avait cessé de la tourmenter plus ou moins depuis la nuit du 8 octobre 1878. « Maintenant, écrit M. Le Gouvello, en 1879, les plaies elles-mêmes ont presque disparu.

« Telle est, dit-il, la solution surnaturelle de ce fait mystérieux que la Providence a permis, pour l'édification du tiers-ordre de Saint-François de notre paroisse et peut-être aussi de nombreux lecteurs. »

Ainsi se termine la relation. Mais il y eut une dernière apparition que la voyante ne confia qu'à son directeur et, un peu plus tard, avec l'autorisation de celui-ci, à son maître.

Peu de temps après la fête de saint Joseph, Jeanne revit encore une fois la défunte, non plus sous un voile de tristesse et de deuil, mais entourée de l'auréole des bienheureux.

C'était une heure après minuit : elle vit une lumière, comme d'un flambeau ou d'une boule de feu et, dans cette lumière, le visage transfiguré de l'amie, sans distinguer ni corps ni vêtement !

— « Je suis sauvée, dit l'apparition, je m'en vais au ciel. »

« Saisie d'une trop forte émotion, Jeanne ne se sentit pas la force, en ce moment-là, de faire aucune demande. »



A ce récit de M. Le Gouvello, nous ajouterons la note posthume du directeur, M. Julien Pouplard, curé de Sévérac :

« Plusieurs mois passèrent sans que la voyante ressentit de nouvelles douleurs. Mais bientôt elle se sentit de nouveau comme envahie d'une crainte vague et indéterminée ; elle se trouvait encore sous l'influence de sensations étranges et les souffrances reparurent avec une certaine intensité.

« Enfin, une nuit, elle aperçut tout à coup quelque chose : un objet lumineux se dressa près de son lit. Ses yeux ne pouvaient distinguer une forme humaine, elle ne put voir que des rayons qui se projetaient sur son lit A cette vue, elle crut d'abord à un incendie ; elle crie, mais sa voix demeure sans effet, et ses deux Sœurs en religion, qui dormaient dans le même appartement, ne perçoivent aucun son ni ne voient rien.

« Une crainte respectueuse, mêlée d'un sentiment de douce admiration, s'empare de son âme et elle demeure immobile, les yeux fixés sur l'apparition.

« Elle la vit s'approcher encore un peu de son lit. Alors, faisant un effort suprême, elle dit : « Qui est là? Est-ce le « démon ? » Une voix qu'elle reconnut très bien, celle de la défunte Bodiguel, lui répondit distinctement : « Non, c'est « moi, votre Sœur. Le démon n'a pas de pouvoir sur les âmes « du Purgatoire.

« Si vous avez tant souffert en ces derniers temps, c'est « parce que vous m'avez oubliée et parce que les commu- « nions demandées à mon intention n'ont pas été toutes « faites.

« Vous avez obtenu votre guérison par force, à la suite « d'une neuvaine à saint Joseph, mais vous devez souffrir « jusqu'à ma libération. Or je devais souffrir, pour des « fautes légères, dix ans encore. Votre dernière communion, « les communions faites pour moi et particulièrement la « messe de ce jour, voilà ce qui m'a délivrée de ma peine.

« Obéissez à votre confesseur : les plus petites désobéis- « sances sont sévèrement punies dans le Purgatoire.

« Les choses que vous avez entendues, votre blessure n'ont



« pas été admises de tous ni, crues de toute la paroisse,
« elles n'ont pas fait impression sur les habitants... Vous
« avez été frappée pour votre instruction et celle des autres.

« Priez pour les âmes du Purgatoire, priez pour les
« pécheurs, surtout pour les pécheurs. »

Jeanne Audouit (Sœur de N.-D. des Sept-Douleurs) a survécu vingt ans à cette apparition. Elle a conservé assez longtemps les cicatrices de sa plaie, puisque le vicomte de Becdelièvre, oncle du vicomte Le Gouvello, écrit au *Pensiero:*

« Bien que sa plaie au bras gauche fût déjà cicatrisée, j'ai pu néanmoins reconnaître la marque des quatre doigts que la défunte Sœur du tiers-ordre avait posée sur son bras qu'elle voulut bien me montrer, à ma prière, quoique cela lui coûtât,toujours. »

Le plus grand avantage que Jeanne reçut en retour de ses prières et de la délivrance de sa compagne, ce fut l'augmentation de sa dévotion pour les âmes souffrantes, avec son progrès constant dans les vertus chrétiennes, les dernières années de sa vie, qui fut couronnée, en 1899, d'une sainte mort.

La Vierge de Lourdes avait déjà dit : *Priez pour les pécheurs.* Jeanne Audouit fut fidèle à cette recommandation répétée par sa Sœur, et, depuis ce moment, elle fit célébrer tous les mois, à Sévérac, à l'autel de la sainte Vierge, une messe pour la conversion des pécheurs. Mais cela ne lui suffit pas : car elle laissa encore à sa mort, à cette intention, 400 francs, précieux fruit de ses petites économies.

A. J. D.



" GLANES SPIRITES "

« Ils ont une langue ! » — Qui ça? — Mais les esprits. Je me demande maintenant pourquoi faire tant de difficultés pour entrer en communication avec les esprits qui habitent ce côté-ci de la vie. Voyez la manière de procéder de tous ces esprits : ils frappent des coups suivant l'ordre d'un alphabet, ils font courir le crayon sur des ardoises, ils savent lire, écrire et compter, ils ne savent pas parler.

Dans une manifestation où se trouvait M. Baraduc fils, les choses se sont passées tout autrement. On assiste à une séance où les esprits évoqués se dénomment *Irrésistible* — un beau nom pour un esprit ; il est vrai que les Peaux-Rouges se débaptisant, les esprits pourront prendre leurs noms — et l'autre *John King*.

On était dans l'attente depuis une demi-heure, quand une *voix gutturale* se fait entendre, la voix de Méphistophélès, et les scènes de prestidigitation commencent. Tantôt c'est une sonnette qu'on agite, un piano qui s'ouvre et accompagne un sonomètre, l'esprit remonte l'instrument en faisant tourner la clef. *Irrésistible* aime beaucoup entendre chanter, et il revient des confins de l'astral pour demander ses airs préférés :

Il demande qu'on chante encore. La chanson qu'il préfère c'est *Au clair de la lune*. Il y a donc, au milieu de nous, une entité nouvelle, douée de sentiments humains (?).

Vous voyez comme on gagne en sérieux dans les ascensions éthérées des voies sanctifiantes de l'astral ! — Pauvres gens !

Cet *Irrésistible* est, du moins, poli. Quand il passe devant quelqu'un, il dit un mot aimable à chacun.

A tous, il dit en passant : « Bonjour, Monsieur ou Madame. »



L'esprit *John King* est dans les mêmes bons sentiments. Quand vint son tour de paraître sur les tréteaux, après le départ d'*Irrésistible*, il dit, en se servant d'un porte-voix de carton placé sur la table, un gros bonjour : *Bonjour, Messieurs*; *bonjour, Mesdames.*

Cela fait, il passe devant chacun des assistants, et leur fait ce souhait bien édifiant, étant le sérieux de la petite séance qu'il vient continuer :

Dieu vous bénisse, Monsieur ou Madame. — A quoi nous répondons : « Merci », les uns en anglais, les autres en français.

Puis *Irrésistible* revient, en fin de séance, pour faire son petit boniment, comme on peut en entendre sur les foires.

Irrésistible nous annonce qu'il va bientôt nous quitter, mais, auparavant, il va encore *faire quelque chose.*

En effet, il soulève le fauteuil du médium et le dépose sur la table. Et voilà ! Ça méritait la peine de quitter les régions supérieures !

Pour cela, il a *fait* dire à l'un des assistants, qui surveillait le médium, de se tenir debout. — *Irrésistible* avait donc perdu sa langue pour *faire* dire par la table ce qu'il pouvait recommander lui-même ?

Mais la voix lui revient vers la fin :

La voix d'*Irrésistible* se fait entendre au-dessus du médium, elle semble venir du plafond. Elle nous fait ses adieux, puis, plus rien : la manifestation est terminée. (*Progrès spirite*, nov. 1907.)

C'est par ces procédés qu'on va régénérer l'humanité !

⁂

C'est, du moins, ce que nous apprend un orateur spirite, qui pérore sur la tombe d'un père décédé.

C'était, paraît-il, le premier enterrement spirite que l'on voyait à Wasmes, et les spirites de la région de Mons ont



voulu bien faire les choses. Il y avait des drapeaux et une musique!

Nous détachons de ce discours :

> Gustave Dangriaux, que nous venons de perdre, était doué de sérieuses qualités... Il avait su comprendre que le salut de l'âme ne se trouve pas entre les mains mercenaires de ceux qui s'intitulent les ministres de Dieu...
>
> Il savait que Dieu est un père clément, juste et miséricordieux, et non pas une individualité arbitraire et vindicative...
>
> Le spiritisme n'a ni enfer, ni paradis, ni purgatoire, ni peines éternelles, ni légions de démons, ce qui serait incompatible avec l'amour immense et infini que possède le Père céleste pour ses enfants.
>
> Le salut, c'est le résultat de notre progrès personnel sans le concours d'aucun *intermédiaire religieux.*

En attendant, ces frères non mercenaires recommandent bien à leurs associés de faire des testaments en faveur des groupes — nous avons donné précédemment un modèle de testament de ce genre — et l'on réclame, au sein des groupes, des prières pour les frères trépassés.

∴

Je constate, maintenant, que les spirites ne s'entendent pas sur les points les plus essentiels de leurs doctrines : le *but* de toutes ces prétendues réincarnations.

Je lis, en effet, dans ce même discours (*Bulletin spirite du Borinage*) :

> Le spiritisme nous enseigne que si nous souffrons ici-bas, c'est en expiation des *fautes que nous avons commises dans les vies passées* dont nous n'avons pas *en ce monde le souvenir...* Cette expiation, qui se traduit par des souffrances proportionnelles à la faute commise, est en corrélation avec le genre de souffrance que nous avons occasionné à autrui...

Or, voici le *Progrès spirite* qui s'indigne, par la plume de M. Laurent de Faget, d'une semblable théorie :



L'expiation, *selon eux*, donnerait la raison de toutes les souffrances humaines, elle serait toujours adéquate aux fautes commises, nous ne souffririons que pour expier. S'il en était ainsi, il faudrait admettre, pour être logique, que celui qui souffre le plus sur la terre est celui qui a le plus à expier.

Or, rien ne serait plus faux. (Nov. 1907.)

Voici une autre spirite, Mme Sophie Rosen-Dufaure, qui trouve absurde l'idée de *péché*, et détestable la doctrine qui suppose l'obligation de plusieurs *vies* pour racheter ses fautes, comme le supposent d'autres spirites.

Aux yeux de Mme Rosen, les méchants sont punis dans cette vie, et surtout dans l'autre par le *regret cuisant* des fautes commises :

Cette leçon, quelquefois très dure, avec celle d'ici-bas, *semble devoir suffire*, même en les considérant comme châtiment.

Si donc ce châtiment se répercutait au même titre, dans la prochaine vie terrestre, on ne *pourrait s'empêcher de voir là un luxe de punition* incompatible avec la bonté de Dieu, du Père qui réclame notre amour et qui, dans ce cas, en *exigeant de nous le pardon*, ne le *pratiquerait* pas lui-même, tout cela, parce que nous l'*aurions offensé! Nous, offenser Dieu!* Nous, infimes atomes perdus sur le grain de poussière qui est notre globe! *Nous, offenser Dieu!* ce serait le comble du burlesque, si ce n'était la suprême ignorance!

En conséquence, le criminel pourra offenser les lois morales tant qu'il lui plaira. Dieu, l'auteur de la loi morale, ne peut se regarder comme *désobéi*. — Nous, *désobéir!* Nous, offenser Dieu! Ça lui est bien égal de la part d'atomes perdus sur un grain de poussière!

Ce qui n'empêche pas le même Laurent de Faget de s'écrier, dans un autre numéro du *Progrès :*

O pauvre terre de douleurs! tu n'es encore guère autre chose, pour la plupart des hommes, qu'un bagne où ils viennent s'épurer... Les spirites seuls savent bien comprendre tout cela.

Pendant ce temps, l'austère M. Grimard, qui n'est pas de l'avis de Mme Rosen, apparemment, se scandalise d'entendre



dire aux catholiques que cette vie, la grâce de Dieu aidant, suffira pour l'épreuve. Pour obtenir une vie éternelle, il veut une suite de *réincarnations* indéfinie, et fait passer les âmes jusque dans le corps des animaux, pour leur apprendre à bien vivre.

Messieurs les spirites, accordez vos instruments !

⁂

Les spirites, chacun sait ça, sont des gens fort vertueux. Ils estiment même que la « morale spirite » dépasse de beaucoup la morale chrétienne, et que le paradis terrestre reviendra quand tout le genre humain aura le bonheur d'être spirite.

Le spiritisme, que l'humanité n'a pas encore le bonheur de connaître...

disait l'orateur dans l'éloge funèbre que nous avons précédemment cité.

La note dominante de cette « morale nouvelle », c'était une sorte d'austère puritanisme, regardant de très haut les misérables imperfections humaines.

En réalité, on parle de « vertus » dans les groupes, comme on en parle dans les « temples de l'Acacia ». Je crois maintenant, après un instant d'hésitation, que cette morale en surface est commune aux *Groupes* comme aux *Loges*.

C'est le *Bulletin de Liège* qui trahit cette mentalité spirite dont tout le monde se doutait un peu.

Un *Bulletin paroissial* catholique de Liège s'était permis de qualifier de *sentence immorale*, cette citation d'un catéchisme spirite : « *Dans les plaisirs ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne* », et aurait fait suivre cette citation à sens variés de cette juste réflexion :

« On peut s'en donner beaucoup de ce genre de plaisirs, *mais qui n'en sont pas moins des turpitudes.* »

Là-dessus, la Revue jette le masque et aussi toute pudeur pour répondre :

Je me demande quels peuvent bien être ces plaisirs exécrables ? — Sont-ce ceux que *peuvent se donner librement des célibataires de*



sexes différents vivant sous le même toit...? — Si c'est à cela que fait allusion l'auteur de l'article, un *pudibond exceptionnel*, je lui demanderai alors où il a vu que le bon Dieu a dit qu'il *faut absolument se soustraire à certaines lois de la nature* qu'il a établies pour le bonheur de l'humanité, et *quel mal*, autre que l'*excès*, il *peut y avoir* dans les jouissances que ces *bonnes* lois procurent au genre humain...

— Et cette profession de foi « morale », si moralisante, se termine par cette parole du *Credo* spirite :

On peut faire son salut dans toutes les religions, et celui *qui n'en a pas* peut le faire également.

A la bonne heure voilà qui est parler franc ! Pas n'est besoin, continue notre homme, de croire à un Dieu : Vous avez la conscience sans tache, pure, et le sentiment du devoir accompli vous rend heureux : « Cela suffit, Dieu est content de ces êtres supérieurs. » En avant, la marche vers l'idéal !

On s'aperçoit sur la fin de l'article que cet idéal n'est fait que des premiers principes de la Loi naturelle. L'idéal spirite ne vas pas au delà.

Aussi l'union libre est une des floraisons poussées sur ce fumier.

On en verra de toutes les couleurs, quand « le genre humain aura le bonheur d'être spirite ».

*
* *

L'*esprit* d'une jeune fille, du nom d'Amélie, — rapporte une Revue spirite — revient visiter et consoler sa mère.

Je suis là, chère mère, prête à répondre aux questions que je lis dans ta pensée. Tu voudrais savoir en quoi consiste notre bonheur. Il me sera très difficile de te le faire comprendre, parce qu'il me faut employer votre langage(?).



C'est la fin de cette première communication qui m'intéresse :

A demain la suite de ma dissertation éthérée (?). Un *Esprit* vient me trouver jusqu'auprès de toi ; il me *semble reconnaître* ma sœur Victorine.

Cet « il me semble » ne vous parait-il pas bizarre?

Ces deux sœurs finissent par se reconnaître, car, le lendemain, l'*esprit* Amélie fait à sa mère cette confidence qui prouve qu'on ne *se reconnaît* pas aisément dans l'*au-delà* spirite :

C'était elle! Ce n'est pas *la première fois* qu'elle vient me visiter, elle quitte *souvent* les régions qu'elle habite pour venir s'entretenir avec moi.

Si l'on a tant de peine à se retrouver entre *esprits* d'une même famille, les simples amis y passeront du temps avant de se serrer la main, par le moyen du périsprit. — C'est encore une des beautés de la béatitude spirite. La suite de la communication achève de me rendre perplexe :

O ma mère! quel *esprit* avancé que le sien! Mais si tu savais *combien d'existences* elle a déjà passées sur la terre et dans les planètes encore plus inférieures! Cela doit vous sembler impossible, et pourtant cela est ainsi.

En conséquence, la sœur d'Amélie a fait partie intégrante de nombreuses familles qui sont à ce moment répandues dans l'*au-delà*. Que de pères, de mères, d'enfants, de sœurs, on doit avoir sans pouvoir s'en douter! D'autant plus qu'on a pu être successivement homme ou femme.

Comment s'y reconnaitre dans tous ses neveux!! — Le voilà bien le burlesque!

Ch. G.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



SORCIERS ET POSSESSIONS EN SAVOIE

I. — Sorciers de Savoie

Comme nous le faisions remarquer dans un article précédent sur *l'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses* [1], il était de mode au dix-huitième siècle, et même dans la plus grande partie du dix-neuvième, de nier l'existence des démons et, par suite, celle des sorciers. Ceux-ci, pour les esprits forts de la libre-pensée, n'avaient été que d'innocentes victimes du fanatisme et de la superstition, et n'avaient jamais commis les crimes dont on les avait accusés au moyen âge.

Nous venons de lire une petite plaquette intitulée *Sorciers de Savoie*, par de Kerdaniel, dans laquelle l'auteur — à l'instar des pseudo-humanitaristes, qui n'ont de pitié que pour les assassins, et protestent en leur faveur contre l'application de la peine de mort — ne cesse de déclamer contre *l'ignorance profonde* du moyen âge, contre *les cruautés inutiles*, contre *les inquisiteurs, aux noms justement odieux*, contre *les peuples en délire*... Ces divagations et beaucoup d'autres du même genre indiquent un parti pris systématique et ne méritent pas d'être relevées.

Mais veut-on savoir l'ordre d'idées dans lequel évolue ce nouveau disciple de Voltaire, pour établir, et discuter les faits ? Écoutons :

Phénomène bien digne d'attirer l'attention et contraste frappant! Quand on y songe, ayant en main l'histoire de l'humanité, négligeant

1. Numéro du 15 novembre 1907.



les frontières et les temps, déduisant les civilisations et les mœurs, on s'aperçoit que le culte de Dieu et le culte de Satan partent d'un même principe, pour aboutir à des formes diamétralement opposées. L'amour engendre l'un, la haine produit l'autre. L'amour et la haine sont deux passions ne connaissant ni règles ni freins. La sorcière et la sainte ne sont donc pas si éloignées l'une de l'autre qu'il y paraît au premier examen. Venant d'un même point initial, elles ont bifurqué, voilà tout.

Étonnez-vous, après cela, que l'auteur avance, plusieurs pages plus loin, qu' « il arrive à Angèle de Foligno de se prendre d'amour pour des démons, en des moments d'extase »! C'est tout simplement impie et monstrueux!

La façon dont il raconte ensuite comment une femme devenait sorcière aux yeux du peuple n'est pas moins ridicule et burlesque :

La sorcière était vieille toujours, et laide souvent, mauvaise et vêtue de loques ; telle du moins on se la figure. On l'imagine errant par les chemins, en quête de mal à faire, occupée surtout à se cacher. Il y a tant de gens à la pourchasser!... une dénonciation, et elle est perdue. *L'inquisiteur est là qui veille, dans l'ombre. Il est partout, on ne le voit nulle part.* Pour lui, c'est une hérétique à exterminer; aussi quel acharnement après elle! Arrêtée, c'en est fait de la vie; les tortures, estrapades, décollations et autres, viendront vite à bout de son endurance. Il arrivera même, qu'innocente, à bout de forces, elle avouera des crimes imaginaires, et ses juges n'hésiteront pas à la livrer aux flammes purifiantes du bûcher.

Et voilà comment on écrit l'histoire! Avec de pareils procédés d'invention, on a beau jeu pour s'élever ensuite contre l'ignorance, le fanatisme, la superstition, etc. — et pour verser des larmes d'attendrissement sur le sort de tant de pauvres sorciers et d'infortunées sorcières *injustement* (!) brûlés! Mais l'auteur se figure-t-il donc qu'il n'y a que des niais et des innocents parmi ses lecteurs?

Qu'il y ait eu des abus ou des erreurs judiciaires dans les procès si nombreux de sorcellerie, nous l'admettrions volon-



tiers; mais que l'on prétende qu'il n'y a jamais eu de véritables sorciers, et que ceux-ci n'ont existé que dans l'imagination de populations arriérées et à moitié sauvages, cela dépasse les bornes du parti pris et ne peut provenir que de la mauvaise foi.

Par le fait qu'il y a eu un grand nombre de sorciers, reconnus tels juridiquement, par des magistrats et des juges ecclésiastiques, qui constituaient certainement, à cette époque, l'élite intellectuelle de la société, et cela, non pas dans un seul endroit, éloigné et inconnu, mais dans les principaux pays de l'Europe, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre, en France, etc., non seulement chez les catholiques mais chez les protestants, on est en droit de conclure que les sorciers, c'est-à-dire les individus possédant des pouvoirs nocifs extraordinaires émanant d'esprits mauvais, ne sont pas un mythe.

D'ailleurs dans tous les temps, et chez tous les peuples, même les plus civilisés, on rencontre la croyance aux sorciers, et l'on voit que le crime de sorcellerie était ordinairement puni de mort.

Chez les Romains, en particulier, les lois, depuis celles des douzes Tables jusqu'au code Justinien, condamnaient à la peine capitale les magiciens qui se servaient de leur puissance pour nuire.

Le droit romain ayant été accepté dans tout l'Occident, les peuples chrétiens maintinrent cette pénalité sévère dans leur législation.

Si l'on tient compte des crimes nombreux, dirigés non seulement contre des individus mais contre la société tout entière, dont on accusait les sorciers, et qui n'avaient été que trop souvent prouvés jusqu'à l'évidence, on doit reconnaître que la société avait le droit de recourir à des moyens énergiques pour se défendre.

Quels étaient ces crimes dont on accusait les sorciers ? — C'était de renier Dieu, de faire un pacte avec le démon, de lui rendre un culte, de commettre avec lui et entre eux des actes infâmes, de tuer des enfants, d'empoisonner les hommes et les animaux, de leur donner d'une manière mystérieuse



diverses maladies, en jetant sur eux des sorts, de rendre impossible l'usage du mariage, etc., etc...

Mais d'où vient, diront peut-être quelques esprits superficiels, qu'il y ait eu autrefois un si grand nombre de ces criminels, et que maintenant l'on n'en entende plus parler? — Ceux qui se sont occupés sérieusement de cette question, et qui se sont donné la peine de faire des recherches sont loin de dire que ces crimes n'existent plus. Seulement, comme ils ne sont plus poursuivis par les magistrats, ils sont moins connus officiellement; mais il y en a toujours, et beaucoup plus qu'on ne pense.

On en trouve de nombreux exemples dans les ouvrages de Mirville, de Gougenot des Mousseaux, du Dr Hélot, etc., ou dans les revues qui s'occupent du merveilleux. Nous en avons cité nous-mêmes des exemples, et en particulier un très remarquable, sous le titre : *Un maléfice cambodgien*[1].

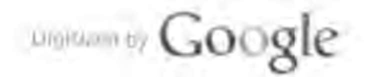
Du reste, nous ne ferions aucune difficulté d'admettre qu'il a pu y avoir au moyen âge, et à l'époque de la Renaissance, un lâcher de démons, qui ont surtout exercé leur malice par le moyen de la sorcellerie. — De même que de nos jours il y a eu une nouvelle poussée d'enfer et un lâcher de nouveaux démons, qui se sont manifestés dans un débordement du spiritisme tel que l'on n'en avait pas constaté de pareil dans les siècles précédents.

II. — Obsession diabolique en Haute-Savoie

Il y a une cinquantaine d'années, une véritable épidémie de possession diabolique éclata à Morzine en Savoie, et l'action de sorciers ne fut pas, parait-il, étrangère à son apparition et à son développement. Nous nous proposons de traiter un jour cette question dans tous ses détails.

Dans la même région se passa pareillement, il y a un peu plus de vingt ans, un fait bien extraordinaire se rapportant probablement à une cause du même genre.

1. Numéro de septembre 1907, pp. 215-219.



Vers 1885, une femme, du nom de Victoire Muffat, originaire de Montriond, et mariée, à Essert-Romand, avec un nommé Trombert, se mit à éprouver des crises étranges qui durèrent cinq à six jours et se renouvelèrent ensuite, régulièrement, deux fois par an.

A l'apparition de la crise, elle commençait par jeter au loin les objets religieux qu'elle portait : croix, chapelet, etc. Elle s'arrachait même les cheveux. Son cou apparaissait alors tout couvert de taches, et elle éprouvait du dégoût pour tout autre aliment que le café. Mais, chose extraordinaire, quand elle se disposait à en prendre, des vers paraissaient tout à coup, remuant et s'agitant dans le liquide. Ces vers n'avaient pas toujours la même forme ni la même grosseur.

Quand ces faits commencèrent, M. Renaud était curé d'Essert-Romand. Peu crédule par caractère, il ne voulut d'abord pas croire à la présence de ces vers, et attribua les crises à la misère et aux privations. Or, un jour, la tante de la malade rencontra M. le curé près de la cure — les habitations de la malade et de la tante étaient voisines de la cure — et lui dit :

— La pauvre Victoire est de nouveau malade ; je viens de lui préparer du café, et les vers ont apparu !

— Amenez-la moi, dit le curé, et je lui en ferai préparer moi-même.

Les deux femmes se rendent donc à la cure, et M. le curé commande le café.

Il avait alors à son service une religieuse, Sœur de la Croix : une autre Sœur était institutrice, et revenait de l'école à ce moment — car il était 4 heures du soir.

Les deux religieuses préparent le café, et l'une, sans en rien dire au curé, y mêle un peu d'eau bénite, tandis que l'autre porte les tasses dans la salle à manger.

Victoire est servie la première par le curé, qui ajoute plusieurs morceaux de sucre. Mais à peine a-t-elle remué avec sa cuillère, que les vers apparaissent. Ils avaient, ce jour-là, une forme un peu conique, étaient de quinze à dix-huit millimètres de longueur. Tout le monde en fut témoin : le curé, la tante et les deux religieuses.



— Eh bien ! voyez, Monsieur le Curé, dit la malade : vous ne vouliez pas me croire !...

Lorsque la crise durait depuis plusieurs jours, la malade, grâce à la charité des voisins, entreprenait généralement le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, ou le voyage de Besançon, où se trouvaient des Pères Capucins qui l'exorcisaient, et elle revenait délivrée.

Vers 1892, M. Renaud fut remplacé par M. Carrier. Celui-ci se mit à exorciser la malade, chaque fois que revenait une période de crise, et toujours il a réussi : les vers n'apparaissaient plus et l'appétit revenait. Il se servait, à cet effet, de l'exorcisme publié par ordre de Léon XIII et, sans procéder d'une manière officielle, il entendait bien, quoique à titre privé, agir au nom de l'Église.

Quand il voyait la malade se dépouiller des objets religieux, il le lui défendait impérativement.

— Vous défendez à la femme de jeter son scapulaire ? (C'est ainsi que, pendant les exorcismes, le démon possesseur parle de la personne possédée, à la troisième personne.)

— Oui, je vous le défends !

Et la malade obéissait.

Pendant que M. Carrier était curé, Victoire alla s'établir à Genève, avec son mari. La maladie réapparut encore, et on fit sur la pauvre patiente de nouveaux exorcismes...

Quant à la cause de cette obsession diabolique, voici ce qu'ont affirmé les gens du pays. Avant sa maladie, Victoire avait demeuré quelque temps à Lausanne avec sa famille. Après son retour à Essert-Romand, un boulanger de Lausanne, à qui il était dû du pain, vint réclamer son argent, et comme on ne put le payer, il aurait dit en se retirant : *Vous vous souviendrez de ma visite d'aujourd'hui !* — Le fait est que ce fut à partir de cette époque que les crises commencèrent...

N'y avait-il pas, dans cette coïncidence entre la menace et la maladie mystérieuse qui suivit, de quoi faire naître la présomption qu'un *sort* avait été jeté ?

S. Michel.



PRESSENTIMENTS OU PRÉMONITIONS ?

« Le songe vient de Jupiter », dit Homère.

Toute l'antiquité, soit profane, soit sacrée, a cru aux rêves divins. Les temps modernes ne se sont pas affranchis entièrement de cette croyance.

L'Écriture cite un grand nombre de rêves surnaturels. Rebecca songe qu'elle porte en son sein deux peuples ennemis, et le songe se vérifie à la lettre dans la descendance de Jacob et d'Esaü.

Le livre de la Genèse est rempli de songes : ceux de Joseph, ceux des officiers de Pharaon, puis ceux du roi lui-même, qui s'accomplissent fidèlement. Les rois Mages sont avertis en songe d'éviter de voir Hérode à leur retour, et Joseph, époux de Marie, reçoit avertissement sur avertissement dans ses rêves mystérieux, tous relatifs au Sauveur du monde .

Ces réflexions nous sont inspirées par une étude de M. Ernest Bozzano, dans les *Annales des Sciences psychiques*, au sujet de ce qu'il appelle : *symbolisme et phénomènes métapsychiques*, c'est-à-dire des rêves et des visions prémonitoires de choses futures ou absentes.

Il est bien évident que le plus grand nombre de nos rêves ne ressemble pas, même de loin, à des songes surnaturels.

Le sommeil a quelque chose de bien mystérieux. On nous dit, par exemple, dans la *Revue du Magnétisme* (et ce n'est pas une opinion toute nouvelle), que le cerveau y continue son travail avec plus d'activité que durant la veille.

Cependant on remarque, chez celui qui dort (et on le prouve au moyen des expériences de vivisection), une diminution de la congestion normale du cerveau, du moins à la surface. Or, tout organe humain qui travaille, la jambe du marcheur, le bras du forgeron, se congestionne et, nourri par



l'afflux habituel du sang, grossit. Donc, il serait à supposer plutôt que le cerveau, loin de travailler davantage dans le sommeil, travaille moins. En réalité, pourtant, rien ne prouve que l'afflux du sang n'occupe pas alors les parties plus centrales de cet organe ou plutôt de cette collection d'organes appelée le cerveau. Mais le mystère du sommeil n'apparait écrit ni à leurs surfaces ni dans leurs profondeurs.

Que se passe-t-il, en réalité, quand nous dormons? Rêvons-nous sans cesse et le dernier rêve qui nous réveille est-il seul éclairé par l'aurore de la conscience? Des savants nous l'affirment ; la vérité, c'est qu'ils n'en savent rien.

Que fait l'âme quand le corps repose? D'où vient cette vive inspiration qui se lève avec le soleil pour tant de poètes et d'écrivains et d'artistes, ou les appelle, comme il arrivait à Bossuet et à d'autres génies moins heureux, dès le milieu de la nuit, aussitôt après leur premier sommeil?

Est-ce, comme le pense le *Journal du Magnétisme*, que l'esprit a mûri tout son travail durant le sommeil du corps et qu'il n'y a plus qu'à récolter sa moisson?

Beaucoup d'étudiants ont parfois observé qu'après avoir passé plusieurs heures à chercher la solution d'un problème quelconque sans pouvoir y parvenir, ils se sont endormis le soir, épuisés par la fatigue. Or, pendant la suspension des fonctions de la vie animale, leur pensée, plus ou moins excitée par le désir, restait active ; et le lendemain, au réveil, ils n'avaient, sans aucun effort, qu'à *prendre* la solution qui était clairement enregistrée dans leur mémoire. La pensée, faculté de l'âme, *un quelque chose* de la volonté avaient donc continué, pendant le sommeil, le travail qui n'avait pu être achevé pendant la veille.

Mais qui nous dit que ce n'est pas là une simple reprise de travail mené avec plus de rapidité, « dans de meilleures conditions que la veille »?

S'il y a, en effet, ici quelque chose d'évident, c'est que les organes, ayant réparé leurs forces épuisées par un repos proportionné au besoin respectif des organismes humains, sont redevenus de bons auxiliaires de l'âme?

Mais, l'âme et la raison, par quel moyen eussent-elles pré-



paré seules l'acte humain de la pensée dans la parole, tandis que nos rêves insensés allaient souvent à l'encontre de tous les principes de la raison?

Mystère, encore une fois, et impossibilité de conclure avec le *Journal du Magnétisme* que *le sommeil n'est pas le repos de l'esprit :* « le sommeil, dit Shakespeare, douce mort de la vie de tout un jour. »

Le sauvage de Tahiti, qui n'a qu'un seul mot, *moé*, pour dire sommeil et mystère, et le poète de l'*Iliade*, qui donne au sommeil comme à la nuit l'épithète de *divin*, sont, comme Shakespeare lui-même, moins décisifs que nos savants.

Le sommeil est vraiment mystérieux, et tout ce qui en reste, c'est le souvenir de quelque rêve. De ces rêves, il en est peu qui aient mérité d'être retenus par l'histoire, en raison d'une signification constatée ou d'une prophétie accomplie.

Diodore, Strabon, Pausanias, dans l'antiquité, en ont cité quelques-uns. Donnons plutôt trois rêves historiques des temps modernes, comme étant devenus classiques.

Maldonat, écrivant son commentaire des quatre évangiles, vit plusieurs fois en songe un homme qui l'engageait à se hâter, disant qu'il terminerait son travail, mais mourrait peu de temps après. Et il lui montrait un endroit du ventre où il sentit bientôt de vives douleurs qui ne finirent qu'avec sa vie.

La veille de Lutzen, Gustave-Adolphe vit un arbre énorme qui se couvrit tout à coup de feuilles et de fleurs, puis, se desséchant aussitôt, tomba à ses pieds. Il se crut écrasé. Le lendemain, il mourait dans son triomphe.

Un homme entend en dormant des paroles grecques dont il va, le matin, demander l'explication à Saumaise, car il se les rappelait. Cela voulait dire : « Va-t'en ! ne vois-tu pas la mort qui te menace? » Or, à peine s'était-il éloigné de sa maison, que celle-ci s'écroulait.

Si de tels rêves sont authentiques, il reste encore à les expliquer, et si le premier peut être un effet de la maladie qui commençait à se faire sentir, que dira-t-on des deux autres?



Mais les rêves de ce genre, fussent-ils beaucoup plus nombreux (et l'on verra qu'ils sont aujourd'hui ou plus nombreux ou recueillis avec plus de soin) ne fourniront pas encore une raison suffisante pour dire aussi affirmativement que le *Journal du Magnétisme :*

Donc, sachons tous que le sommeil n'est pas le repos de l'esprit : qu'au contraire, ce dernier veille et travaille plus en cet état que lorsque les fonctions de la vie animale sont en activité ; et sachons aussi que beaucoup d'entre nous peuvent le mettre à contribution lorsqu'ils voudront résoudre une question qu'ils ne peuvent trancher pendant la vie ordinaire ; qu'ils peuvent encore lui faire appel pour avoir une idée de ce qui doit leur arriver dans des conditions déterminées ; c'est à-dire, dans une certaine mesure, acquérir la *prévision* ou tout au moins le *pressentiment* de quelques événements futurs. Et, en s'exerçant méthodiquement, le plus grand nombre d'entre nous y parviendront avec assez de facilité.

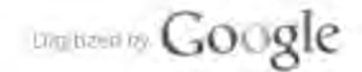
Qu'une telle acquisition soit éventuellement possible, nous croyons qu'elle ne peut l'être ni constamment ni naturellement.

Le Dr Ernest Bozzano, dans cette étude récente que nous signalons, emprunte au bulletin de la *Société des Recherches psychiques*, un grand nombre de faits dits télépathiques, qui tous ne sont pas des rêves et dont nous allons citer quelques-uns, en constatant que nulle loi naturelle connue ne saurait les expliquer, ce qui les met, jusqu'à nouvel ordre, en dehors et comme en vedette de la psychologie, sans rien qui permette de les y faire jamais rentrer.

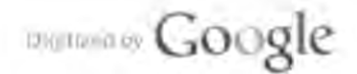
On prononce à ce sujet le mot *télépathie :* ce n'est qu'un mot de plus, ce n'est pas une explication.

Les faits n'en sont pas moins intéressants ; et quant à leur réalité, on peut bien s'en rapporter au *Journal de la Société pour la Recherche des Sciences psychiques.*

Nous choisissons un petit nombre de faits :



Alfred Jaffé habitait avec sa femme, à Berlin, loin de sa famille. « Un soir, écrit-il, ma femme et moi rentrâmes à la maison vers 11 heures, revenant d'un concert. Nous étions fatigués tous les deux, et nous nous mîmes tout de suite au lit. Ma femme s'endormit presque tout de suite, et je ne tardai pas à en faire autant. Peu de temps après, je me réveillai en sursaut; j'étais si lucide d'esprit que l'on aurait dit que j'avais dormi plusieurs heures et non vingt minutes seulement, et mon attention fut tout de suite attirée par un certain battement caractéristique que l'on nomme communément « le tic-tac de l'horloge de la mort ». Je savais qu'il ne pouvait s'agir de ma pendule dont le ressort était cassé. Néanmoins, je me persuadai facilement que le son devait venir de quelque insecte ou quelque ver caché dans un meuble, et je ne m'en préoccupai pas. Cependant, comme le bruit continuait toujours, la curiosité me vainquit. J'allumai une bougie et je descendis du lit en me proposant de trouver le point exact d'où il venait; mais je pus constater tout de suite que ce battement se comportait comme les feux follets : si je le suivais à un point, il se transportait instantanément à un autre. Je dus renoncer à mon entreprise, et m'introduisis de nouveau doucement sous les couvertures. Cela suffit pourtant à déranger ma femme, qui, à moitié éveillée, observa : « Alfy, tu n'entends pas ? l'hor-« loge est en mouvement. » Elle ne me donna pas le temps de répondre et retomba dans un profond sommeil. Je m'endormis aussi peu de temps après, et je ne me réveillai qu'au matin. Pendant le petit déjeuner ma femme me dit: « Quel rêve étrange j'ai fait cette nuit! J'étais avec ta « mère, qui avait un mouchoir lié sous le menton et contorsionnait la « bouche et le visage d'une manière très pénible. » Nous rîmes ensemble de ce rêve et nous ne pensâmes plus qu'à nous préparer pour une course en voiture à Charlottenbourg. Je me trouvais au salon en attendant ma femme, lorsqu'une domestique frappa à la porte et m'apporta un télégramme. C'était mon père qui m'informait ainsi : « Ta « mère est morte la nuit passée; suit lettre. » Et la lettre arriva. Entre autres choses, elle contenait ces nouvelles : « Ta mère fut saisie « subitement par une paralysie. Six heures avant de mourir, elle per-« dit la parole, mais elle garda sa conscience. Elle s'efforçait de parler « en contorsionnant sa bouche d'une manière horrible, jusqu'à ce que « le docteur, craignant des inconvénients, immobilisât la mâchoire à « l'aide d'un mouchoir étroitement lié sous le menton. Elle mourut à « 4 heures du matin. » (*Journal of the S. P. R.*, vol. I, p. 482.)



Ce fait est remarquable. Les deux époux entendent tous deux l'horloge de la mort. Ni l'un ni l'autre n'est préparé à cette sensation. Ni l'un ni l'autre n'attribue d'abord le bruit qu'il entend à une cause occulte, tant qu'il n'a pas constaté l'absence de toute cause visible.

Un rêve aussi précis, aussi semblable à la réalité,ne vient pas du hasard. D'autant que deux présages si différents tendent ensemble au même but et prédisent le même événement.

Comment caractériser de semblables faits qu'une société de savants aussi autorisés n'accueille pas sans de sérieux témoignages?

Certes, nous ne pourrons y voir le miracle divin ou angélique des songes et des visions bibliques. Mais nous ne croyons pas au pouvoir naturel de l'homme, *médium* ou non, favorisé du don de voir ou d'entendre ce que l'homme n'atteint pas par les sens : l'avenir, dont la vue est interdite, même à l'esprit, ou les espaces lointains que ne saurait atteindre la sensation la plus surexcitée.

Le fait même de la vision ne prouve pas une propriété naturelle du voyant : dire qu'il est médium, ce n'est pas une explication, c'est simplement une autre manière de dire qu'il voit.

La question est de savoir si c'est avec ses yeux qu'il atteint à des pays lointains ou si on ne lui apporte pas la vision toute faite.

Qu'une autre personne lui envoie son double, en vertu d'un dédoublement qui serait chose régulière et physique au moment de la mort, c'est là une hypothèse de pure fantaisie. Cette prétendue séparation du corps et du *perisprit*, qui serait le lien de son union avec l'âme, est sans base : pour nous, avec l'Église, nous croyons que l'âme informe le corps par elle-même, immédiatement et sans un tiers, participant de leur double nature et qui les unirait.

Voici un récit non moins étonnant que le premier, et emprunté à la même source :

Je fus pendant longtemps en relation de stricte intimité avec la famille d'un noble Hollandais. Les premiers jours de juillet passé, je



reçus des lettres de la part de sa fille aînée dans lesquelles elle m'annonçait que son père était gravement malade. Depuis lors, je reçus chaque jour de ses nouvelles. Le 27 juillet, une carte postale m'annonça une amélioration. Pendant ce temps, je me trouvais à Spa, souffrant de très fortes névralgies. Dans la nuit du 27, mes souffrances furent telles que je ne parvins pas à m'endormir; je peux avoir sommeillé quelquefois, mais je suis sûre d'avoir été pleinement éveillée lorsqu'il m'arriva ce que je vais raconter.

Je dois dire d'abord qu'en Hollande, lorsqu'un personnage de marque vient à mourir, on a l'usage de recourir à un *prieur d'enterrement*. Ce fonctionnaire, vêtu d'un habit noir de société, avec culottes courtes et chapeau muni d'une cocarde avec des bandes de crêpe pendant sur les côtés, a pour tâche de se rendre dans toutes les maisons où le défunt était connu, pour annoncer sa mort.

Le matin dont il s'agit, l'aube se levait déjà, et je pouvais clairement distinguer chaque chose, lorsque tout à coup je vis s'ouvrir la porte, et entrer un *prieur d'enterrement*. Il resta immobile et silencieux, tenant dans ses mains une large feuille de papier. Je me demandai si je rêvais ou si j'étais éveillée; je promenai mon regard autour de moi et reconnus distinctement chaque objet; je me tournai vers la fenêtre et observai la clarté de l'aube qui s'infiltrait à travers les volets clos; je regardai la pendule, et je vis qu'elle marquait 5 heures. Je me retournai alors du côté de la vision, mais tout s'était évanoui. J'avais quitté la Hollande depuis presque six ans et j'avais oublié l'usage local des faire-part de mort, ou, pour le moins, je n'y pensais pas depuis des années. Le fait est que ce matin même, à 3 h. 20, mon ami avait expiré.

Après quelque temps, il m'arriva de demander à la veuve, Mme Huydecoper, des nouvelles relativement au moment où son mari était mort, et je sus que, pour première chose, on avait discuté du moyen de me faire savoir la triste nouvelle... (Miss SUMMERBEL, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. II, p. 174.)

Le Dr Bozzano conjecture de cette dernière circonstance que l'impulsion télépathique aurait été produite non par le mourant, mais par quelqu'un de ses parents qui participait à la discussion.

Sans doute, mais nous ne pouvons admettre, jusqu'à preuve



directe, qu'il y ait des gens doués naturellement de la faculté d'agir sur la vue d'autrui à une telle distance ou de voir eux-mêmes de si loin.

Ce n'est point là le pressentiment humain, dont le caractère essentiel est l'incertitude, n'étant qu'un instinct présent de l'avenir.

Il faut ici, selon nous, pour transmettre la nouvelle, non seulement un envoyeur et un *récepteur*, mais un porteur agile.

Nous ne prétendons pas qu'on nous explique ce télégraphe vivant comme on explique l'autre, mais qu'on nous fasse bien voir l'action d'une faculté quelconque de l'homme et ce n'est point nous la montrer que de supposer *à priori* la vision d'une telle chose aussi naturelle que si elle était de tous les jours.

En un mot, le surnaturel est en possession et il y demeurera jusqu'au jour où la nature aura donné ses preuves.

On a beau faire des classifications de sujets visifs, de sujets auditifs, de sujets moteurs, tout cela n'avance en rien cette question.

On ne nous donne qu'une phrase ajoutée à un mot en définissant le *symbolisme métapsychique*, le don de percevoir des réalités lointaines ou futures par des images mentales et hallucinations qui les représentent sans les reproduire.

Cela ne prouve pas que le sujet les voit, comme il voit ce qui l'entoure et sans qu'un tiers se soit interposé pour représenter auprès de lui la chose qui se passe au loin.

Il ne sert de rien d'ajouter :

> En général, ce sont les formes les plus simples et familières à tous qui se présentent en substitution de l'idée télépathisée. Ainsi, dans la plupart des cas, une impulsion télépathique annonçant une mort sera symboliquement représentée par une bière. On trouve un bon nombre d'épisodes de ce genre dans cette catégorie, et plus encore dans celle qui s'occupera du symbolisme prémonitoire.

M. Bozzano n'a peut-être pas d'autre prétention que de classer les faits, tenant que tout jugement absolu serait



prématuré. Fort bien, mais à un point de vue du moins, à celui de leur caractère naturel, son préjugé les a jugés d'avance, puisqu'il ne croit pas au surnaturel.

Il est de ceux qui, entre ces deux alternatives, la nature et le préternaturel, ne commencent jamais par suspendre leur jugement.

Or, cette exclusion systématique et préjudicielle du surnaturel soustrait nécessairement les faits réellement surnaturels à toute explication possible, en les livrant à des hypothèses de fantaisie qui ne pourront jamais passer dans le domaine des faits.

C'est ce que tout catholique a le droit de dire et de prédire quand les phénomènes à juger joignent à l'inconnu de toute cause naturelle l'indice positif de quelque cause surnaturelle, ce qui arrive dans la plupart des cas. Car les êtres conscients, qui nous montrent et nous déclarent leurs actes. sont des êtres supérieurs à notre nature, donc surnaturels, préternaturels, extranaturels, comme on voudra.

La *Société pour les recherches psychologiques* ne saurait nous donner un seul fait qui apparaisse naturellement à l'esprit ou qui puisse être expliqué plausiblement comme produit par des lois de la physique ou de la psychologie.

Ici le rédacteur est le colonel Jones, dit M. Bozzano. J'extrais ce fait du volume II, p. 173, des *Proceedings of the S. P. R.* (*Society for Psychical Researches*) :

Dans l'année 1845, je me trouvais avec mon régiment à Moulmein, dans le Burnah (Inde). Le soir du 24 mars, j'étais avec d'autres invités chez un ami. Le dîner fini, nous nous réunîmes sous la véranda, et je conversais avec animation d'affaires locales, lorsque je vis, tout à coup, d'une façon très claire, une bière qui contenait la forme inanimée d'une de mes sœurs que j'aimais beaucoup, et qui était alors à la maison. J'interrompis ma conversation, de sorte que j'attirai tous les regards, et l'on me demanda ce que j'avais. M'efforçant d'ébaucher un sourire, je racontai ce qui était arrivé, et ma vision devint l'objet de plusieurs plaisanteries. De retour chez moi, je fis le chemin avec un officier beaucoup plus ancien que moi (le défunt major général George Briggs, en retraite, du corps d'artillerie de Madras, alors capitaine),



lequel, reprenant l'argument, me demanda si par hasard je n'avais pas reçu de nouvelles de ma famille, qui fissent allusion à quelque indisposition de ma sœur. Je répondis négativement, et j'ajoutai que la dernière lettre reçue était de trois mois antérieure à la date de ce jour. Il me conseilla alors de prendre note de ce qui était arrivé, parce qu'il avait déjà entendu parler d'autres fois de mystérieuses coïncidences semblables. Je suivis son conseil et lui montrai la note que j'avais écrite sur un almanach en face de la date du fait. Le 17 du mois de mars, je reçus des lettres de ma famille contenant l'annonce de la mort de ma sœur, mort qui s'était produite le jour précis de ma vision, c'est-à-dire le 24 mars 1845.

William Brighten, que la *Revue des Recherches* décrit comme un homme intelligent, perspicace, d'un tempérament pratique et équilibré, raconte qu'en 1861, un ami à lui, M. James Clarckburn, ayant acquis un bateau à vapeur pour la navigation fluviale, l'invita à faire une excursion avec lui. Ils partirent de Norwich, et, après une première journée de navigation sur le fleuve, ils s'arrêtèrent le soir à Yarmouth, à peu de distance de l'embouchure, assurant le bateau à une embarcation voisine avec des cordes à la proue et à la poupe. Après quoi, vers 9 heures et demie, ils se retirèrent dans leurs cabines respectives.

« Je pouvais avoir dormi quelques heures, écrit-il, lorsque mon rêve commença. Je m'imaginai que j'ouvrais les yeux et je voyais à travers le plafond de la cabine, de manière à discerner deux fantômes ténébreux suspendus en l'air près du tuyau de la cheminée. Ils paraissaient absorbés par une vive conversation, et montraient tantôt l'embouchure du fleuve, tantôt les cordes qui retenaient le bateau. Enfin, ils se séparèrent en gesticulant et en clignant de l'œil comme s'ils s'étaient entendus sur un plan d'action. Toujours suspendus en haut, ils se portèrent l'un à la proue et l'autre à la poupe, tenant tous les deux leur index étendu, avec lequel ils touchèrent en même temps l'une des cordes, qui flambèrent comme si elles avaient été touchées par un fer rougi. L'embarcation, rendue libre, fut entraînée à la dérive : elle passa le pont suspendu, puis l'autre en fer, passa au large de Braidon, le pont de Yarmouth et la longue suite de bâtiments qui avaient jeté l'ancre en ce lieu. Pendant ce temps, les deux fantômes, toujours suspendus en l'air au-dessus du bateau, émettaient d'étranges sons musicaux. J'aurais voulu réveiller mon compagnon, parce que je



savais bien que, si le courant nous entraînait à l'embouchure, nous serions inévitablement naufragés au passage de la barre; et dans le rêve, je tentais de me délivrer de l'incube qui m'oppressait, mais inutilement. On courait toujours; pendant le parcours, mes yeux discernaient tous les objets; nous dépassâmes Southtown, puis le village de Gorleston, et enfin on arriva au dernier tournant du fleuve où l'eau court précipitamment au-dessus de la barre et va se confondre à la mer. En peu de temps, nous fûmes entraînés dans ces tourbillons, et je m'aperçus que le bateau commençait à s'enfoncer. En même temps, les sons musicaux émis par les deux fantômes se changèrent en de terrifiants hurlements de triomphe. L'eau m'arrivait à la gorge; je râlais, je me noyais. Par un effort désespéré, je sautai de ma couchette et me dirigeai vers la porte que j'enfonçai d'un coup. Je me retrouvai éveillé et en chemise, en présence d'une nuit sereine illuminée par la lune. Instinctivement, je tournai mes regards vers la corde de poupe, et je vis avec terreur que juste en ce moment l'amarre s'était déchirée. Je me tournai au crochet de proue, et j'aperçus à mes côtés mon compagnon qui était accouru au bruit de la porte brisée, et me parla de l'autre corde perdue. Nous nous attachâmes tous deux désespérément aux crochets avec nos mains, sans prendre garde à notre peau, qui, sans aucune protection, était en sang, et nous commençâmes à appeler au secours. Des hommes de l'embarcation voisine ne tardèrent pas à arriver, assez à temps pour nous procurer de nouvelles cordes. Le danger passé, mon ami commença à me faire des reproches pour la ruine de la porte; je répondis en racontant le fait qui m'avait laissé encore tout agité. Le matin suivant, en réfléchissant avec calme à ce qui était arrivé, je pus me convaincre que si, au moment où les amarres se détachèrent, nous avions continué à dormir, le drame du songe se serait inexorablement réalisé dans tous ses détails. » (Signé : WILLIAM E. BRIGHTEN.) — Mr. J.-W. CLARCKBURN, compagnon d'aventure du percipient, confirme le récit exposé. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 401.)

Ici, sans parti pris sur l'origine de cette hallucination vraie, le docteur l'attribue à quelque *prémonition*, ne voyant pas le moyen de la faire naître d'une simple *subconscience*.

Nous comprenons qu'il n'aille pas plus loin : c'est déjà beaucoup, et la science ne saurait faire un pas de plus. La



théologie elle-même, en l'espèce, serait peut-être embarrassée à quels esprits prémoniteurs attribuer l'avertissement, bien que ceux qui jouent un rôle visible dans le drame du rêve ne puissent être les bons esprits. Il est bien vrai que les mauvais esprits apparaissent en quelques faits, telle l'histoire de la prêtresse de Siva (précédent numéro), comme se contrecarrant les uns les autres ou en faisant semblant peut-être, pour nous donner l'apparence du mélange des interventions de bons et de mauvais esprits dans le spiritisme, mélange dont ils tiennent évidemment à nous bien persuader et que les adeptes professent obstinément.

Nous n'avons jamais compris comment ce terme de *subconscience* pouvait être appliqué à n'importe quelle autre chose que des faits purement subjectifs.

On aura beau reconnaître dans les lois d'association qui produisent ces visions, soit dans le sommeil, soit dans la veille, l'intelligence, l'instruction, l'éducation, l'état d'esprit et d'âme du percipient, nous répondrons que toutes ces choses aussi existent et subsistent chez les prophètes divinement inspirés sans rien ôter à leur inspiration, que ces circonstances naturelles ne prouvent pas que tout est naturel dans l'acte où elles apparaissent.

Nous ne prétendons rien expliquer à fond, mais maintenir le droit du surnaturel qui est depuis tant de siècles en possession ; c'est à l'opinion nouvelle à donner ses preuves. Elle n'a pas même commencé à le faire.

Pour ce qui est du dernier fait cité, M. Myers, lui-même, invoqué par le Dr Bozzano, se croit obligé de recourir à ce que M. Richet appelle une *connaissance supérieure*. C'est-à-dire qu'il ne voit pas qu'aucune faculté normale de sa *psyche* (nous dirions de son âme) pût révéler au *percipient* le danger qu'il courait.

Il faut donc alors supposer quelque intelligence supérieure, *incarnée* ou *désincarnée*, dit M. Myers.

La Révélation nous donne à penser qu'il n'y a là ni incarnation ni désincarnation, mais une intelligence pure, un ange, sans que nous puissions dire, malgré l'acte officieux par lequel il se manifeste, si c'est un ange bon ou mauvais.



les bons anges n'étant pas les seuls à favoriser les hommes de biens relatifs.

L'Église ne nous défend pas de croire à de rares et miraculeuses interventions des âmes de nos défunts, mais ce qu'elle proscrit absolument, ce sont les pratiques ou superstitieuses ou pseudo-scientifiques qui poursuivent par des procédés méthodiques des relations personnelles avec les esprits. Ce qu'elle affirme, c'est qu'aux appels magiques faits aux habitants de l'autre monde, c'est toujours l'enfer qui répond.

A. JEANNIARD DU DOT.



AUTOUR DU SURNATUREL

Un Crucifix qui saigne (?)

L'*Univers*, dans son numéro du 20 février 1908, relatait, sous ce titre, le fait d'un crucifix sur lequel s'étaient produits des phénomènes étranges, et annonçait en même temps qu'une enquête avait été ouverte par les soins de l'autorité ecclésiastique. Nous en attendions les résultats, avant de nous occuper nous-mêmes de ce phénomène; mais aucune suite n'ayant été donnée, nous nous décidons à le publier, tel qu'il a paru dans l'*Univers*, en l'accompagnant de quelques réflexions que sa simple lecture nous a suggérées.

Le 17 novembre dernier, à Bénisaf (province d'Oran), dans la maison d'une des meilleures familles de la population ouvrière de cette localité, une jeune fille, employée en qualité de domestique, en procédant au nettoyage hebdomadaire d'une des chambres à coucher, était frappée par la vue d'un fait étrange.

Malgré cette note générale qu'il s'agit d'une des *meilleures* familles ouvrières du lieu, il serait nécessaire, avant de porter un jugement, de savoir si ces ouvriers étaient non seulement honnêtes, mais de bons chrétiens, s'il ne s'était jamais tenu chez eux de réunion suspecte, surtout si cette jeune domestique n'avait jamais eu de rapports avec des spirites ou avec des hypnotiseurs.

Un crucifix de plâtre, appendu à une des murailles, était tout ruisselant d'un liquide singulier, lequel, perlant en petites gouttes des différentes parties du corps représenté du Christ, confluait en filets qui s'écoulaient jusque par terre.



Ce liquide *singulier* n'est pas de nature à nous inspirer confiance.

La jeune fille appela sa maîtresse, qui, ayant constaté le fait, appela à son tour plusieurs de ses voisines. Ces différents témoins, mis en présence du phénomène, le jugèrent si exceptionnel qu'ils avertirent le curé. Celui-ci, tout d'abord, crut à quelque illusion; mais, vu le caractère sérieux de certains de ses paroissiens qui lui certifiaient l'exactitude des rapports qui lui étaient faits, il se rendit à la maison. Là, il interrogea, et examina par lui-même.

Le crucifix qu'on lui montra était un crucifix assez grossier, d'une longueur totale de 25 à 30 centimètres, cassé en deux endroits (au-dessus de la tête et au-dessous des genoux). Les morceaux étaient rattachés par des rubans. Croix et Christ étaient en plâtre; le corps recouvert d'une légère couche de peinture de couleur de chair. Aux cinq plaies et au front sous la couronne d'épines, des taches de vermillon clair simulaient des blessures sanglantes.

L'état de détérioration dans lequel était laissé le Christ indique qu'il n'était pas l'objet d'une vénération spéciale, et cela ne rehausse pas à nos yeux la dignité du phénomène.

La cloison à laquelle le crucifix était appendu était sèche. Quant au liquide qui, suintant de tout l'objet, coulait par terre, il était légèrement teinté, et paraissait une eau un peu sanguinolente. Le curé en goûta et le déclara sans saveur. Ce liquide, qui d'abord n'avait suinté que du crucifix se mit à suinter bientôt de la cloison contre laquelle le crucifix était pendu, mais seulement à l'endroit de cette cloison qui se trouvait derrière le corps du Christ. Il coulait en telle abondance que les linges qu'on plaçait sous le Christ ou près de la cloison étaient vite complètement mouillés.

Le curé essuya lui-même le crucifix et la cloison, attendit cinq à six minutes, et observa que l'un et l'autre recommençaient de suinter. Cette expérience ne lui semblant pas assez concluante, il fit placer le crucifix dans une armoire bien sèche, que l'on ferma à clef. Après cinq ou six heures, le phénomène recommença, tant à l'endroit de la cloison où était la place du Christ que sur le crucifix lui-même, enfermé dans l'armoire.



Voilà qui est sujet à caution! Nous avons rapporté [1] le fait de la maison hantée à Ancône, des murs de laquelle suintait abondamment de l'eau et même du lait, du café au lait, et du vin...

Cinq jours plus tard, le vendredi 22 novembre, dans l'après-midi, on remarqua que les cinq plaies du Christ affectaient une couleur plus vive, et paraissaient prêtes à saigner. Le tour du front, sous la couronne d'épines, présentait la même apparence. Peu à peu, à la grande stupeur des assistants, il se forma, aux plaies des mains et du côté un suintement d'un liquide noirâtre, comme d'un sang qui sort d'une plaie.

Si le phénomène eût été d'origine divine, il est à croire que l'impression éprouvée par les assistants aurait été autre que celle d'une *grande stupeur*.

On recueillit de ce liquide sur divers linges de fil de soie, et vers 7 heures du soir on fut chez le curé, à qui l'on montra un de ces linges, sur lequel une goutte du liquide recueilli faisait une tache qu'on aurait dite déterminée par l'application du linge sur une blessure. Le médecin de Bénisaf, qui se trouvait à ce moment chez le curé, invité à donner son appréciation, répondit, sans se prononcer sur le fond de la question, que les apparences de la tache étaient bien celles d'un sang recueilli sur une plaie vivante. Le curé demanda à conserver le linge. Mais la personne qui l'avait apporté ne voulut point s'en dessaisir.

Le lendemain, 23 novembre, le frère du curé de Bénisaf, — le curé étant empêché, — se rendit chez les paroissiens chez qui se produisaient ces faits. La maison était pleine de monde, comme de coutume depuis six jours. Chacun des visiteurs ayant tenu à emporter un souvenir de sa visite, il ne restait au crucifix que des traces de suintement, mais ces traces étaient encore très accusées. Le frère du curé essuya fortement ces traces qui se reformèrent aussitôt, principalement au côté et sous la couronne d'épines. Puis il revint au presbytère, et, d'accord avec le curé, s'en fut prier le médecin de lui prêter une plaque de verre sur laquelle il pût recueillir, pour le soumettre à

1. Numéro de février 1908, p. 576.



l'analyse, un peu du liquide singulier. Mais quand, avec son frère muni de la plaque désirée, le curé arriva, le lendemain dimanche, auprès du crucifix, le phénomène avait cessé.

Depuis ce temps, les plaies n'ont plus « saigné »; — et la « sueur » du corps lui-même est devenue de plus en plus rare, quoiqu'elle se soit produite encore, parfois, à des intervalles irréguliers. Néanmoins, on a remarqué que c'était principalement le vendredi après-midi que le phénomène se produisait.

La maîtresse de la maison où ces faits ont eu lieu, priée par le curé de laisser emporter le Christ, soit à l'église, soit au presbytère, où l'on aurait pu observer les choses de plus près et d'une façon plus suivie, a toujours refusé de céder à cette demande, disant que si ce Christ s'en allait de chez elle, il arriverait certainement quelque malheur. Elle a déclaré être depuis environ cinq années en possession de ce Christ, qui lui fut, à l'époque, donné par quelqu'un de sa connaissance. Détail qu'il convient de noter : la famille chez qui est ce Christ est originaire de Calpe (Espagne), *où l'on vénère un crucifix qui, au temps de l'invasion des Maures, produisit les mêmes phénomènes.*

Cette coïncidence nous parait plutôt défavorable dans la circonstance présente. Cela nous a tout l'air de vouloir faire un pastiche.

Quant à la jeune fille qui, la première, avait découvert la « sueur », elle a eu, le 24 novembre, lorsque cessèrent les « saignements », une sorte d'extase soudaine, au cours de laquelle, devant une vingtaine de témoins, — dont le curé, qu'on avait mandé en toute hâte, — elle parla, durant plus d'un quart d'heure, des cinq plaies de Notre-Seigneur, de l'incrédulité, et des raisons que l'on invoque pour ne pas aller à la messe. Les yeux fermés, et comme complètement absorbée dans une vision surhumaine, elle parla sur ces sujets avec une vérité de doctrine, avec une abondance de détails et avec une facilité d'expression peu ordinaires chez une personne de sa condition. Avant l'arrivée du curé, elle avait parlé de l'enfer, et, ayant interrogé un être invisible avec qui elle semblait s'entretenir, elle avait répété la réponse qui lui était faite : « Toutes ces personnes sont des Français qui se sont emparés de ce qui ne leur appartenait pas. » Sur quoi elle avait ajouté : « Les malheureux! ils pourraient bien laisser tout cela tranquille! »



Cette sorte d'*extase soudaine* nous paraît être du même genre que celle des possédés ou des médiums, appelés transe par les spirites. Les paroles prononcées par cette jeune fille sont pour le moins étranges. Cette appellation « des *Français* » dans un pays qui, hier encore, était sous la domination musulmane, peut s'entendre ainsi : « Toutes ces personnes (qui sont dans l'enfer) sont des chrétiens, qui se sont emparés de ce qui ne leur appartenait pas. »

Telles sont les précisions que nous avons pu obtenir concernant les faits de Bénisaf, dont certains journaux ont parlé. Nous livrons ces détails tels quels, sans rien conclure, comme nous les ont transmis les témoins dignes de créance à qui nous en devons la communication. Une enquête sur ces faits a été ordonnée par l'autorité religieuse. Nous espérons pouvoir en publier les conclusions.



Curieux cas d'introscopie

Le fait dont il s'agit a été constaté à Palencia[1] (Espagne), et a été enregistré par *El Dia*, journal de la localité, comme il suit :

« Dans une taverne de la rue *Del Cubo*, se trouve un domestique qui possède dans la rétine de ses yeux un vrai appareil de rayons X.

« Si l'on place devant un corps quelconque un drap rouge, il voit sans difficulté tout ce qu'il y a à l'intérieur ou à la surface du corps, *dans* la peau, non pas *sur* elle. Il aperçoit sans aucun effort les plus petites lésions, les moindres cicatrices. Toutes les personnes qui ont assisté aux essais en ont été stupéfiées... »

1. Palencia, chef-lieu de la province du même nom, se trouve au nord de Valladolid, sur le Carrion.



En 1902, diverses Revues, entre autres la *Revue du Monde Invisible*[1], publièrent un cas à peu près analogue.

Il s'agissait d'une jeune fille nommée Hanné Naïm, âgée de quinze ans, catholique très pieuse, habitant Azeltoun (Mont-Liban), gros village du district de Kesrouan, sur la route d'Antoura à Beyfoun, et qui apercevait l'eau souterraine à de grandes profondeurs.

Voici, d'après le missionnaire lazariste qui se portait garant du fait, comment la jeune fille procédait :

« ... Il faut que le ciel soit pur : plus le soleil est ardent, mieux l'expérience réussit; aussi préfère-t-elle opérer entre midi et deux heures. Elle se couvre alors le visage d'un voile noir ordinaire, et regarde durant quelques secondes dans la direction du soleil, puis à terre. Parfois elle fait quelques pas, puis elle dit s'il y a de l'eau, s'il y en a peu ou beaucoup, et où l'on doit la chercher.

« Un mot sur les expériences qui ont été faites au collège d'Antoura. On avait placé des récipients pleins d'eau dans plusieurs salles couvertes par des terrasses. La jeune fille a indiqué le nombre de ces récipients et la quantité d'eau qu'ils contenaient, en désignant les endroits où ils se trouvaient. Elle a été conduite dans les cours où passent les canaux d'eau qui alimentent le collège. Les tuyaux ne sont pas à ciel ouvert; seul le Frère chargé de leur entretien les connaît. La jeune Hanné les a indiqués avec précision, et a montré exactement leur direction. Amenée sur une citerne, elle a dit la quantité d'eau qu'elle contenait.

« Il est à remarquer que le verre et les métaux sont opaques pour Hanné, tandis que la terre et la pierre lui paraissent aussi limpides que le cristal...

« Nous savons aussi que le regard d'Hanné peut pénétrer à travers le corps humain; mais, à la suite de questions indiscrètes, la jeune fille, sur l'avis de son confesseur, garde son secret pour elle... »

1. T. IV, numéro du 15 avril 1902, pp. 656-669.

La " Tonne " enchantée d'Aubière

Divers journaux du Puy-de-Dôme ont publié, dans le courant du mois de mars dernier, des récits, semblables pour le fond, touchant le fait d'une maison hantée à Aubière.

Nous empruntons au *Moniteur du Puy-de-Dôme* sa relation. L'auteur tient à passer pour un esprit fort, au-dessus du niveau d'un vulgaire crédule et ignorant. Mais sous son scepticisme apparent et de pose, on devine aisément que lui-même croit au merveilleux du fait, au moins autant que les autres.

Voici son article :

Et nous aussi, comme Cherbourg, comme Villaviciosa, nous avons notre maison hantée. Nous avons des esprits farceurs.

Mais ceci constituant une comédie, il est bon de procéder, pour le reconstituer, comme dans une comédie.

Tout d'abord le lieu de l'action. C'est sur la route d'Aubière à Cournon, à un kilomètre de ce bourg, à gauche en venant d'Aubière, que des choses « surnaturelles » se sont passées. Il y a là une vigne en partie seulement cultivée, l'autre partie étant en jachère. Au milieu du terrain en friche s'élève une modeste bicoque en planches : une de ces anciennes guérites abritant des appareils avertisseurs sur les voies ferrées, qui sert actuellement de tonne. C'est là-dedans que des êtres invisibles sont venus s'installer à seule fin de jouer des tours pendables à ceux qui sont chargés de cultiver la propriété.

Le terrain appartient à une Clermontoise, Mme Thévenon. Mais celle-ci abandonne la moitié de sa récolte à un cultivateur aubiérois, M. Taillandier, qui travaille la vigne. Et nous voilà tout bonnement amenés à présenter les personnages de la pièce mystico-bouffe qui fait courir en ce moment et Aubière et Cournon.

Taillandier, le viticulteur, est un homme déjà âgé, un brave paysan, qui croit de toutes les forces de son âme à des interventions extraordinaires. « Pour moi, c'est de la physique, dit-il; y a pas... c'est de la



physique... » et au respect avec lequel il articule ce mot de « physique », on comprend qu'il exprime pour lui : magie, sorcellerie..., toutes sortes de choses étranges et ahurissantes.

Le second personnage, celui qui joue d'ailleurs le principal rôle, est le petit-fils du précédent, Stéphane Taillandier, âgé de 16 ans, un gars déjà bien bâti mais dont les facultés imaginatives et le système nerveux sont probablement encore plus développés que la force musculaire. Stéphane est le seul qui ait vu des formes humaines dans la tonne. A lui seul se sont montrés les visiteurs mystérieux. Ceux-ci font-ils quelque mauvaise blague, déchirent-ils un vêtement ou un parapluie, Stéphane les aperçoit et il crie : « Attention! les voilà... Ils font ceci..., ils font cela! » Ceux qui sont avec le jeune homme ouvrent leurs yeux tout grands, ils ne voient rien, rien de rien. Mais ils constatent ensuite que les désagréments annoncés par le voyant sont bien arrivés : les vêtements sont en morceaux, les « pépins » démolis, etc., etc... Stéphane, depuis sa sortie de l'école, travaille dans les champs avec son grand-père. Son père est employé à Clermont dans une usine de caoutchouc. Arrivons maintenant à la comédie elle-même, à la farce en une multitude de scènes qui se sont succédé pendant quinze jours dans le décor plus haut décrit.

Comme nous n'avons pas vu, de nos yeux vu, tous ces incidents, nous nous bornerons à résumer les déclarations que nous avons recueillies hier, à Aubière, des deux Taillandier, de Mme Taillandier et de quelques autres témoins.

C'est le 19 mars que commencèrent les aventures.

Début banal, au surplus. Les Taillandier étaient allés travailler à la vigne de Cournon. Ils avaient emporté, bien entendu, la clé de la tonne. Lorsqu'ils voulurent s'en servir pour pénétrer dans la bicoque, cette clé avait disparu. Jusque-là, rien que d'assez naturel. La clé avait pu être perdue ou volée. Ils allèrent à Clermont en faire faire une autre et ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain, ça devint plus intéressant. Quand ils arrivèrent avec leur nouvelle clé, ils retrouvèrent la clé, envolée la veille, pendue à un clou. Ils ne doutèrent plus alors d'avoir été victimes de malfaiteurs. Tout en maugréant contre le manque de scrupules des coupables inconnus, ils se mirent à travailler autour de la tonne. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction en rentrant dans celle-ci pour boire, de trouver absolument vide le bousset qu'ils avaient apporté plein. Qui donc



s'était ainsi rincé le bec à leurs frais pendant qu'ils s'escrimaient à quelques pas de là? Le grand-père plaça son petit-fils à côté de la porte, à l'intérieur, et lui-même fit le tour de la tonne. Il ne découvrit rien. Et lorsqu'il revint devant la porte, il put lire sur cette porte ces mots écrits à la craie : « *Ne vous cachez pas derrière la porte. Venez ce soir à minuit* : Signé : *Trois farceurs*. » Pour le coup, c'est trop raide.

— Mais, tu n'as donc pas surveillé l'entrée? dit le grand-père au jeune Stéphane.

— Avec ça! je n'ai pas bougé! affirma le garçon.

Pendant que s'échangeaient ces répliques, aux lignes ci-dessus s'ajoutèrent ces mots : « *Nous rendrons les clés*. » Il n'y avait que des esprits pour écrire ainsi sous le nez des gens sans se laisser voir. Ahuris, les deux Aubiérois rentrèrent chez eux. Ils contèrent tout cela à leur famille, aux voisins... bientôt l'histoire courut tout le bourg.

Ce n'était pourtant qu'un prologue. Depuis lors, les « esprits » ont fait beaucoup mieux. Pendant deux semaines, ils se sont amusés aux dépens des Taillandier; ils ne se sont calmés que mardi dernier.

Tous les jours, le bousset était vidé sans que les vignerons pussent boire une goutte. Une grosse pierre, recouvrant un trou creusé en terre pour mettre le vin au frais, fut transportée sur un amandier distant d'une trentaine de mètres. Une autre fois, ce fut le bousset lui-même qui gagna l'arbre après s'être renversé aux pieds du grand-père Taillandier.

Bien mieux, un jour que les deux hommes avaient apporté à manger dans un sac, ce sac fut éventré et bourré de terre. Un bidon contenant de la soupe fut bossué. Dans le pain, les « esprits » plongèrent un sécateur suspendu à un clou dans la tonne, et, au beau milieu de la mie, on trouva une plaque de fer.

Les Taillandier avaient des mitaines pour bêcher. Un jour qu'ils les laissèrent dans la tonne, elles furent remplies de la matière grasse chère à Cambronne.

Enfin, deux jours différents, comme ils revenaient de la vigne ensorcelée, à une heure de l'après-midi, les Taillandier furent poursuivis par une grêle de pierres jusqu'au lieu dit « Le Chambron ». Ils se retournèrent à maintes reprises sans apercevoir personne derrière eux. Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, la grêle s'arrêtait aussi.

Dans ces deux occasions-là, le jeune Stéphane n'eut pas l'œil plus



perspicace que son grand-père, mais, comme nous l'avons dit tout à l'heure, très souvent il avait, lui, le don de voir les esprits, il les voyait ainsi pour les coups du bousset et de la grosse pierre.

Un jour où il avait conduit à la tonne son oncle, demeuré incrédule à ses racontars, comme cet oncle était appuyé contre la bicoque, Stéphane s'écria : « Tiens! ça y est, les voilà! Ils attrapent ta blouse. » Au même moment, la blouse de l'oncle fut déchirée. Et l'oncle fut convaincu, non comme saint Thomas après avoir vu et touché, mais après avoir senti.

Convaincues furent également du mystère plusieurs personnes que les Taillandier menèrent à la vigne et qui assistèrent aux transports des boussets.

On alla à la tonne en grand nombre, en bande, en groupe compact, comme à un pèlerinage... Mais les esprits qui détestent la foule se décidèrent à se reposer, au grand désespoir des curieux. Ils ne travaillèrent plus que pour quelques privilégiés.

M. Raphaël Noëllet, par exemple, s'était assis dans la cabane et disait en riant : « Moi, je ne croirai à ces histoires que si ça me fait quelque chose à moi... » Il avait à peine achevé que sa poche était en feu. Elle ne contenait pourtant qu'une bougie, sans aucune allumette. La bougie fut fondue entièrement.

D'autres apportèrent des boussets pleins de vin. Ils se vidèrent comme ceux des Taillandier. Il n'y en eut qu'un seul qui résista : celui de M. Cheminat. Ce dernier l'avait trop bouché, parbleu! Et c'est ce que cria le père Taillandier lorsqu'il constata pour la première fois l'impuissance des « esprits » :

— C'est pas étonnant! Il faudrait un tire-bouchon pour ouvrir votre bousset!... Les esprits, qui ont beaucoup de ficelles, n'ont pas de tire-bouchon.

M. Jouannet-Pagès, lui, dit avoir contemplé mieux que tout ce qui précède. Il se trouvait à 15 mètres de la tonne avec le jeune Stéphane lorsqu'il vit nettement un des liteaux cache-joints de la baraque se détacher et aller se piquer au sommet de la bicoque, d'où il ne descendit qu'un moment après.

M. Noëllet, dit « Bombouillet », a eu son parapluie déchiré par les étranges habitants de la tonne.

Et nous n'en finirions pas si nous voulions relater tout ce qu'on nous a raconté hier à Aubière. Il y aurait de quoi remplir le journal.



Notons seulement ceci : Que les « esprits » ont clos la série de leurs représentations par un acte criminel : mardi, ils ont mis le feu à la tonne, théâtre de leurs exploits. Un jeune homme de Cournon, qui passait en voiture sur la route, a heureusement aperçu les flammes à temps. Avec l'aide de deux ou trois personnes, il a éteint le foyer en le couvrant de terre, et les dégâts se sont bornés à peu de chose. Mais depuis rien d'extravagant ne s'est produit. Rien de tel que le feu pour purifier!

Si l'on voulait discuter tous ces témoignages, on arriverait facilement à retrouver le ou les auteurs de la comédie burlesque jouée dans la vigne de Cournon. « On remarquerait tout d'abord que les *esprits* n'agissent que lorsque le jeune Stéphane est présent. Et si l'on demandait à ce garçon des explications précises sur la forme qu'il dit apercevoir, il serait peut-être embarrassé d'en fournir. » A Aubière, on nous a affirmé que le jeune homme a, il y a cinq mois environ, servi de « sujet » dans des expériences d'hypnotisme... Il est fort possible que cela ait beaucoup influé sur son imagination et ses nerfs.

Mais nous ne voulons, pour aujourd'hui, que signaler les faits sans en tirer aucune conclusion.

Une enquête fut ouverte : les gendarmes Capelle et Aubert se sont rendus hier à Aubière et on interrogé les Taillandier... Attendons leur rapport.

Il y aurait beaucoup à dire sur les observations gouailleuses de l'auteur ; nous ne nous y arrêtons pas.

Nous ne voulons retenir que la mention de la fin « *que le jeune homme avait, il y a cinq mois environ, servi de « sujet » dans des expériences d'hypnotisme* ». Que l'on se reporte à ce que notre collaborateur S. Michel faisait observer dans son article : *De l'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*[1], et dans celui : *Une maison hantée devant la justice*[2].

Dr Martinez.

1. Numéro du 15 novembre 1907.
2. Numéro du 15 janvier 1908.





Michelet et Jeanne d'Arc

I

Observations préliminaires

Michelet, dans son histoire si poétique de Jeanne d'Arc, se refuse à reconnaitre chez la Pucelle d'Orléans le surnaturel. Ou plutôt, sans rien dire, ce qui est le comble du dédain libre-penseur, il le soumet à une psychologie imaginaire où il apparait naturalisé. C'est un creuset à tout évaporer d'où l'or même sort en scories. Ce que nous voyons comme dépassant notre nature lui semble cette même nature simplement exaltée.

Napoléon, qui se montrait, quand il le voulait, un grand historien, mais qui, avec toute son aversion pour les idéologues, n'en était pas moins un esprit philosophique, étant un esprit complet, Napoléon croyait au surnaturel : « Je connais les hommes, disait-il à l'incrédule Bertrand, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. » Connaissant la nature humaine et la remplissant presque, il pouvait plus aisément en toucher les bornes et reconnaitre en Jésus-Christ la divinité qui les débordait. Mais le génie de Napoléon n'est pas nécessaire, il suffit du bon sens et de l'expérience pour pouvoir distinguer par la simple observation ce qui est humain de ce qui ne l'est pas. Nous avons tous radicalement tout ce que les hommes ont à divers degrés, tout ce que la vie a pu développer en chacun d'eux. Voilà comment le surnaturel est reconnaissable humainement dans la vie de Jésus et dans la vie des saints qui nous apparaissent, selon le degré de leurs forces surélevées par la grâce divine, comme de seconds Christs.



Michelet ne l'a pas voulu voir, lui qui s'était avancé si loin sur le chemin de la vérité ; en ce beau chapitre où il reconnaissait dans l'humble résignation la source des vertus les plus actives et contemplait dans l'*Imitation*, comme dans un miroir, toute la vie des saints, particulièrement celle de Jeanne d'Arc, la vierge martyre, il n'a pas voulu voir le surnaturel dans cette carrière si courte et si prodigieuse ; mais il ne l'en fait pas moins voir aux autres, il ne l'en fait que mieux voir par son absence de parti pris en ce sens, ou plutôt par son évident parti pris dans le sens contraire. Le divin, le surnaturel éclate sous sa plume historique comme une électricité qu'il éveille sans le vouloir, comme l'étincelle qui jaillit sous les pieds du coursier.

Un témoignage involontaire a plus de force que tout plaidoyer. Notre historien a beau fermer obstinément les yeux, le flambeau reste dans sa main, il éclaire les autres. Vous croiriez qu'il n'ose l'éteindre, mais c'est qu'il ne le peut, il l'a trop bien allumé : son souffle est sans force contre cette lumière rebelle. Sa vaine psychologie ne peut rien contre la loyauté des faits et de la narration. L'élément divin qui le fascine et qu'il voudrait bannir de son récit ne s'en dégage que plus visiblement et son geste répulsif a précisément l'effet d'un geste démonstratif. On dirait qu'il s'oublie à toute heure, absorbé par la poésie des éléments que son haut instinct d'artiste rassemble à l'insu ou contre le gré de son intelligence faussement philosophique. L'abeille, avec le miel qui la délecte avant nous, a produit, sans y songer, la cire qui nous éclaire, et il nous importe peu qu'elle ne l'ait pas comprise.

II

Le bon sens de Jeanne d'Arc prouve son inspiration

Quand on lit sans prévention favorable ou contraire les pages entraînantes que l'historien poète consacre à Jeanne d'Arc, la double impression qu'on éprouve, c'est l'admiration



pour la carrière miraculeuse de son héroïne, si puissamment mise en lumière par un talent égal au sujet, et la compassion pour ses frêles tentatives d'explication naturelle.

Michelet commence habilement par exposer son système, c'est-à-dire par essayer de placer le lecteur à son propre point de vue : mais qu'est-ce qu'un système et qu'est l'habileté devant la violence des faits?

« L'originalité de Jeanne d'Arc n'est pas, dit-il, dans les visions, mais dans son bon sens. » L'historien est ici beaucoup plus profond qu'il ne croit et même qu'il ne veut l'être. Toute l'histoire de Jeanne va montrer que *ses voix ne la trompaient pas*. Son originalité, en effet, n'est pas dans ses visions, mais dans leur vérité. Car si Jeanne est dans son bon sens et que ce bon sens soit remarquable jusqu'à l'originalité, c'est donc qu'elle ne s'est pas forgé de fausses visions, c'est done qu'elle a été réellement inspirée pour combattre et pour vaincre. Le bon sens, en effet, n'est pas compatible avec de fausses visions qui, ayant dominé et dirigé toute sa vie, ne seraient pas seulement une tache dans sa vie, mais ne feraient qu'une tache de sa vie. Mauvaise foi ou mauvais sens, il lui faudrait choisir entre les deux.

C'est l'événement qui juge; oui, mais quand il a été prédit dans toutes ses parties principales par son principal facteur volontaire. Or Jeanne ne prédit pas seulement ce qu'elle fera, chose qui n'est pourtant pas toujours si facile (car on sait moins ce qu'on fera que ce que l'on veut ou qu'on voudrait faire), mais encore ce qui lui arrivera, telle victoire ou telle blessure, en tel lieu, en tel temps.

Pour que son bon sens fût sauf, il fallait qu'elle connût l'avenir : autrement, il eût été insensé de le prédire. L'historien ne se doute donc pas de ce qu'il accorde à Jeanne d'Arc avec le bon sens. Et d'autant, cela va sans dire, qu'il lui accorde en même temps la parfaite bonne foi. Tout en traitant les voix comme une illusion, il entre à plein dans les faiblesses de son héroïne, et quand ces voix, par exemple, lui ont promis, ce semble, en vain, la délivrance de sa captivité, il a l'esprit assez élevé pour comprendre avec Jeanne mourante de quelle délivrance elles parlaient.

Mais il a, croit-il, assisté chez elle à la naissance du surnaturel et il l'a suivi dans le progrès de l'âge. Il tâchera de le faire entendre sans l'expliquer, par la nature même de Jeanne, par son éducation, par les ambiances, et surtout par *la grande pitié qui est au royaume de France* et qui émeut son patriotisme.

Il sait très bien, d'ailleurs, ce que le bon sens tout seul répondrait à ce patriotisme ardent chez la simple paysanne qui sent toute son impuissance, à elle, pauvre enfant d'abord, puis simple jeune fille (car elle grandissait parmi ses visions), pour relever la France terrassée. Donc pour établir convenablement la complète originalité de la vierge guerrière qui va vaincre les vainqueurs insolents de sa patrie, il faut la fusion prodigieuse de deux dispositions qui semblent contraires, il faut l'*exaltation dans le bon sens*. Voilà la formule trouvée et le philosophe satisfait.

Il n'en est pas moins vrai que, dès ce premier pas, notre philosophe s'égare. Ne lui en déplaise, hélas! la psychologie ne suffirait pas à expliquer Jeanne, il y faut une autre science, et la théologie seule nous apprend quel genre d'exaltation peut s'accorder avec le bon sens.

Rien de plus original, à vrai dire, qu'un bon sens qui prédit sans hésiter l'avenir et le voit se réaliser. Mais il ne faut point attribuer à la nature ce qui appartient à la grâce. Jeanne est privilégiée de la nature, je l'avoue, avant de l'être de la grâce. Mais c'est qu'il en est ainsi de la plupart des saints. Le grand Jardinier qui plante et qui greffe a d'abord créé le sujet naturel capable de supporter la greffe surnaturelle qu'il lui destine. C'est ce qu'il a fait pour Jeanne. Elle a la force, le courage, l'esprit, la fierté, la bonté tendre et active, la pureté d'un grand cœur, les germes, enfin, de toutes les vertus que va développer la grâce. Magnifique nature qui éclate dans ses paroles comme dans ses actions, nature primesautière qui parle et agit par inspirations soudaines. Elle est tout entière dans ses vives reparties : « Pourquoi portiez-vous votre étendard au sacre près du roi? — Il avait été à la peine : c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Mais il est des limites où la nature s'arrête. Par exemple,



le bon sens le plus aigu peut conjecturer l'avenir; mais le prédire à coup sûr, c'est ce que le bon sens, même dans l'exaltation, ne saurait faire. Cherchez une autre explication ou, plutôt, puisqu'elle est toute trouvée, ne la fuyez pas.

III

Rien ne s'explique chez elle par autosuggestion

Ce tableau de Jeanne réalisant ses propres idées dans des visions, c'est de la pure fantaisie, c'est de la psychologie d'imagination. Il suffit de la rapprocher du simple récit de ses visions pour montrer que, loin de les forger de toutes pièces en s'exaltant, elle les trouve en opposition directe avec ses propres dispositions. Elle ne se fait pas d'illusions sur ses propres forces, elle répond à saint Michel : « Je ne saurai chevaucher ni conduire des hommes d'armes. » Donc elle n'a pas nourri ses rêves de semblables desseins.

La thèse de l'autosuggestion n'est pas soutenable. La dualité de Jeanne et de la vision éclate. Autrement ce combat de cinq années entre elle et les voix n'est pas vraisemblable, n'est pas même possible : elle eût cédé plus tôt si elle n'eût dû céder qu'à elle-même.

Tantôt elle sait l'avenir et tantôt elle l'ignore, et son ignorance ou son savoir, elle les dit toujours simplement. La défaite appelée *Journée des Harengs* lui est connue en Lorraine au moment où elle a lieu sous Orléans. Avait-elle donc un télégraphe secret à sa disposition? « Elle avait annoncé le combat le jour même où il eut lieu. » Michelet n'en doute pas plus que le chroniqueur sincère et bien informé qui l'affirme. On expliquerait aujourd'hui cela par la *télépathie*.

Télégraphie, télépathie : on connaît la première : mais l'autre? On expliquerait! c'est-à-dire qu'on a inventé un mot, comme si un mot était une explication!

Quand Charles VII voulut faire passer un autre pour lui,



elle ne s'y trompa pas et, pour le lui montrer, elle lui révéla aussitôt la prière qu'il avait faite secrètement à Dieu[1]. Cela paraît tout simple à Michelet. Pourtant il ne croit pas au miracle. Sympathie et télépathie, dira-t-on. Michelet ne dit pas même un mot, tant il trouve cela simple.

Faut-il qu'un écrivain qui raconte avec tant de vie et un tel débordement d'images éblouissantes, obligé de raconter le surnaturel sans explication possible, pense se rattraper une fois en passant par un de ces aperçus espiègles d'enfant qui n'a plus de candeur[2] :

« Pour réduire ces volontés sauvages, indomptables, il fallait Dieu même. Le Dieu de cet âge, c'était la Vierge bien plus que le Christ. Il fallait la Vierge descendue sur terre, une Vierge populaire, jeune, belle, douce et hardie. »

Pense-t-il sérieusement expliquer la conversion, fût-ce momentanée, des Dunois, des La Hire et des Xaintrailles, ces vieux endurcis, ces vieux pillards (ne disons rien de pis), par le charme d'un printemps de Touraine[3] ?

« Elle avait commencé par exiger qu'ils *laissassent* leurs folles femmes et se *confessassent*. Puis dans la route, le long de la Loire, elle fit dresser un autel sous le ciel, elle communia et ils communièrent. La beauté de la saison, le charme d'un printemps de Touraine, devaient singulièrement ajouter à la puissance de la jeune fille. »

Pour un poète comme Michelet, sans doute. Mais pour des soudards comme Dunois, La Hire et Xaintrailles, ce charme devait être bien secondaire : Il fallait autre chose[4] : il fallait vraiment qu'ils se *confessassent*, et la jeunesse de la nature renaissante, même en Touraine, n'eût pas suffi pour rajeunir leurs vieilles âmes.

Non, Jeanne d'Arc n'a rien de politique : sa politique n'appartient qu'à son historien. Elle suit au jour le jour ses

1. *Hist. de Fr.*, t. V, p. 70, éd. 1843.
2. P. 71.
3. P. 73.
4. *O primavera, gioventù del anno!*
O gioventù, primavera della vita!

chantait le poète italien, et il eût encore mieux dit :

O innocenza, gioventù dell' alma!



inspirations. Jusqu'au sacre, elle commande, elle précède. Après le sacre, elle veut se retirer, on la retient, alors elle obéit, elle suit, elle ne voit plus la victoire devant, elle n'a plus qu'à souffrir et à mourir. Après l'*action*, la *passion*, et c'est la conclusion de son *imitation de Jésus-Christ.*

Quand il s'agit de faire le siège de Troyes[1], tous les politiques, hors le conseiller Maçon, trouvent la chose insensée. Mais Jeanne avait dit qu'on y trouverait peu de résistance. Elle ne demande que trois jours. On lui répond : « Si nous étions sûrs d'y entrer dans six jours! — Six! répond-elle, vous y entrerez demain. » Elle prend son drapeau, on la suit et on entre.

Après le sacre du roi, elle ne voit plus que la mort : son œuvre est accomplie : elle serait heureuse d'être ensevelie là, dans son triomphe. Mais quand on lui demande où elle croit donc mourir, elle répond : « Je n'en sais rien; où il plaira à Dieu. » D'ailleurs elle voudrait bien qu'on la laissât retourner avec ses parents. Et elle ajoute : « J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait commandé de faire. » Et tous ceux qui la virent, redit l'historien d'après la chronique naïve, « crurent mieux que jamais que c'était chose venue de la part de Dieu ». Michelet ne le croit-il pas aussi?

Voilà donc ce qu'il appelle *le bon sens dans l'exaltation.* Mais qu'est-ce que *le bon sens dans l'exaltation* ou *l'exaltation dans le bon sens*, si ce n'est pas l'inspiration surnaturelle? Car ou l'exaltation n'est qu'un feu sans lumière, une ardeur qui s'agite dans l'incertitude : mais si elle se prononce pourtant avec assurance, où est alors le bon sens? où est seulement la bonne foi? — ou bien elle est une inspiration sûre, évidente, et quel est le jugement humain qui puisse suffire à la certifier? Donc pour qu'il y ait bon sens dans une telle exaltation, il faut qu'il y ait science surnaturelle. Chez une personne qui *ne sait pas* et qui parle et agit comme si elle *savait*, je vois bien l'*exaltation*, mais non pas le *bon sens.*

Quand Jeanne cesse de prévoir les triomphes, elle cesse de les prédire. Son douloureux avenir lui apparaît peu à peu :

1. P. 82.



« Que craignez-vous? » lui dit-on. « Je ne crains rien, répondit-« elle, que la trahison. » Et elle ajoute : « Je ne durerai qu'un an ou guère plus. » Était-elle sensée si elle le disait sans en rien savoir? Mais la suite ayant montré qu'elle le savait, comment le savait-elle? Ceux qui la trahirent lui avaient-ils fait leurs confidences?

« Dieu ou le diable, dit Michelet : dans les idées de ce temps il n'y avait pas de milieu. » Et lui trouve son milieu dans l'ingénieuse idée d'une hallucination. Mais sa théorie se heurte et se brise aux prédictions réalisées. Il n'y a pas un hasard assez intelligent pour réaliser à point nommé toutes les hallucinations d'une tête exaltée. Il faudrait supposer que l'auto-suggestion de l'homme a eu Dieu pour complice.

Voici une page qui est bien concluante. Du haut de la tour de Beaurevoir où elle est prisonnière, Jeanne se précipite à terre, malgré ses voix. Si elle eût cru que ses voix lui donnaient ce conseil, c'eût été peut-être une hallucination. Mais non : c'est sa passion personnelle, c'est l'instinct irraisonné de fuir à tout prix qui l'emporte sur la suggestion contraire de ses voix. Elle est en opposition absolue avec sa prétendue hallucination, et c'est justement là que son *exaltation* manque de *bon sens*. Pourquoi ? parce qu'elle va contre l'inspiration divine : ce n'est plus qu'une exaltation naturelle.

Dans les interrogatoires, ses réponses sont souvent sublimes comme celles des anciens martyrs. Elle a, d'ailleurs, encore plus besoin qu'eux des lumières du Saint-Esprit, car on lui fait des questions cent fois plus captieuses, celle-ci, par exemple : « Êtes-vous en état de grâce ? » Et voici en quels termes elle refuse de répondre : « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, m'y tenir. » — « Les pharisiens, dit Michelet, demeurèrent stupéfaits. » Il y avait de quoi. Jésus seul pouvait dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Mais un simple humain, sous la dictée du même Esprit, devait parler comme Jeanne.

Ici l'historien s'extasie avec les juges sur la subite profondeur de réflexion qu'exige une telle réponse. « Elle était *subtile*, à ce qu'ils disaient, d'une subtilité de femme. » Et Renan aussi trouve Jésus plein de *finesse*. Mais la simplicité



de la colombe est de force à dominer la prudence du serpent. Toute l'adresse de Jeanne consiste dans sa bonne foi : on veut embrouiller les questions, elle les sépare : « Croyez-vous que votre roi a bien fait de tuer ou faire tuer Monseigneur de Bourgogne ? — Ce fut un grand dommage, répond-elle, pour le royaume de France; mais quelque chose qu'il y eut entre eux, Dieu m'a envoyé au secours du roi de France. »

Sur la délivrance qui lui est promise, elle se tait d'abord et, sommée de parler, elle est nette; oui, ses voix lui ont dit qu'elle serait délivrée. Mais comment ? elle-même ne sait. De là ses réticences. Les prophéties sont souvent obscures ; ses voix lui parlaient aussi de martyre : elle ne sait comment tout concilier. Le temps de consommer ce martyre déjà commencé n'est pas encore venu, les voix compatissantes lui annoncent la délivrance qui approche, mais elles lui ménagent encore les suprêmes angoisses et ne veulent pas anticiper, pour la vierge captive, qui a tant besoin de ses forces pour lutter contre ses juges, l'agonie du bûcher. Elle ne comprend qu'à la dernière heure comment tout s'accorde dans cette apparente contradiction : « Mes voix, s'écrie-t-elle au moment de mourir, ne m'avaient pas trompée. » Elle avait reçu alors toutes les grâces de son martyre et voyait de plus près le ciel du haut de son bûcher.

IV

Ses prétendues contradictions

Michelet se plaît à relever de prétendues contradictions dans les réponses de Jeanne :

« Tantôt elle déclara, dit-il, se soumettre au pape et demanda à lui être envoyée. Tantôt elle distingua, soutenant qu'en matière de foi elle était soumise au pape, mais que, pour ce qu'elle avait fait, elle ne pouvait s'en remettre qu'à Dieu. Tantôt elle ne distingue plus et, sans explication, s'en remet à son Roi, au juge du ciel et de la terre. »



Où est ici la contradiction? Quand elle déclare qu'elle se soumet au pape et demande à lui être envoyée, elle n'entre pas dans le fond de la question. Quand elle distingue, elle la résout en séparant le domaine de la foi catholique, et celui de la conscience personnelle dans l'action. Et quand elle ne distingue plus et s'en remet à Dieu seul, c'est qu'elle n'espère plus être envoyée au pape et ne voit désormais devant elle que ses ennemis et Dieu. C'est une récusation ou, si l'on veut, un appel anticipé qu'elle oppose à ses juges, du commencement à la fin de son procès, sous toutes les formes.

On n'a donc pas eu à *tant travailler*, comme le prétend Michelet, *pour dissimuler une contradiction*. Mais vraiment est-il nécessaire, pour que Jeanne soit une inspirée et une sainte, qu'elle ne prononce que des paroles dictées par le Saint-Esprit, qu'elle soit infaillible? En a-t-elle pensé aussi long qu'il le veut supposer sur cette question qui le préoccupe lui-même et qui a fait tant d'hérétiques : le choix qui s'impose parfois ou paraît s'imposer entre la révélation personnelle et la révélation générale? Y avait-il donc rien dans ses visions qui contredît à un point quelconque de la révélation? Il est à croire qu'elle n'a point abstrait ainsi les choses : elle s'en est tenue à son cas particulier qu'elle a distingué si nettement des doctrines de la foi. Il n'y avait donc point en son esprit un conflit de doctrines : il y avait le sentiment de sa propre droiture et de la duplicité qu'elle avait à combattre chez ses accusateurs pour justifier ses actes! Là tendaient toutes ses réponses comme toutes ses réflexions.

Jeanne était une simple femme que Dieu a inspirée quand il l'a voulu et qu'il a parfois abandonnée à sa propre faiblesse. Et qui le prouve mieux que sa triste rétractation que nul n'a cherché à dissimuler, et qu'elle a signée, ses juges le savaient bien, non par conviction, mais par découragement, pour être changée de prison et de juges surtout? Aussi en a-t-elle, et bien amèrement, exprimé son regret, quand elle a vu que ses juges manquaient à leur parole et la faisaient reconduire *là où on l'avait prise*.

Encore, selon la remarque de Michelet, ne lui avait-on donné à signer de son pauvre *rond* qu'environ six lignes, et



on lisait publiquement en son nom des pages entières de rétractation.

Qu'est-il donc ici besoin de supposer que si elle tomba malade et en danger de mort, en danger d'échapper au feu qu'on lui préparait, sa prison, ses lourdes chaînes, ses jeûnes prolongés, les mauvais traitements de toutes sortes, et surtout les odieux procédés de ceux qui la gardaient, ne suffisent point comme causes, et physiques et morales, à expliquer sa maladie, et qu'il lui semble indispensable d'y ajouter l'anxiété de la foi qui balance entre la révélation générale et la révélation particulière, comme si, dans son cas personnel, je le répète, elles présentaient la moindre contradiction!

V

Le costume masculin

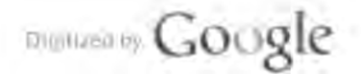
Michelet croit devoir traiter à fond et en détail la grande question du costume masculin de Jeanne et démontrer par arguments consciencieux ce que le bon sens et la bonne foi devinaient certainement alors comme aujourd'hui. Il est assez évident qu'en guerre comme en prison ce costume était sa sauvegarde. L'historien semble trop convaincu de l'ineptie absolue des hommes du quinzième siècle. Or il n'a pas puisé cette conviction dans les manuscrits, mais dans son imagination. Qu'il y ait eu quelque naïveté de la part des docteurs de Poitiers à faire une objection à Jeanne des canons mal interprétés d'un concile, la chose a pu être et pourrait se voir encore. Mais d'imputer en grande partie à bêtise et à gaucherie religieuse l'acharnement de Winchester (le Satan gros et gras) et de Cauchon (le roué à tout faire), à tirer tout le parti possible de ce détail odieux du procès, le seul qui leur donnât quelque prétexte matériel pour obscurcir une vertu sans tache, c'est trop de bonté de la part de Michelet.

VI

Le système des conjectures

Sur ce qu'elle aurait dit que *ses visions l'avaient trompée*, il n'existe qu'une misérable feuille de papier sans signature ni de témoin ni de greffier. Michelet déclare qu'il n'en fait aucun cas, mais il affirme après cela, sur la foi de sa propre psychologie, que *si elle ne l'a pas dit, elle l'a sûrement pensé.* Affirmation gratuite bien corrigée par la sincérité avec laquelle il avoue que tout témoignagne manque au prétendu dire. Qu'il se croie, après cela, apte à remplacer les témoins manquants d'un dire, en témoignant d'une simple pensée par lui entendue, c'est de la pure fantaisie.

Mais voici une autre fantaisie encore plus étonnante : c'est le sens qu'il donne à la demande de Jeanne d'Arc sur le bûcher : *De l'eau bénite!* « De l'eau! s'écrie-t-il, c'est *apparemment* le cri de la douleur. » Cet *apparemment* semble dérobé d'avance à la *Vie de Jésus* de Renan. Comme si Jeanne, sur cet énorme bûcher que l'historien vient de décrire, peut se figurer qu'on va lui apporter assez d'eau bénite pour lui procurer, ne fût-ce qu'une minute, quelque soulagement matériel! Préoccupation bien naïve que celle de rechercher la nature dans un mot dont il faut changer le sens évident pour qu'elle y soit! *De l'eau bénite*, en effet, n'est point ici *de l'eau*, mais *de l'eau bénite*. Elle demande l'eau bénite comme elle demande la croix, et pour le même motif. La chrétienne mourante réclame un secours surnaturel, et voilà la seule signification naturelle.



VII

La vraie cause qui domine toute l'histoire de Jeanne d'Arc

Le surnaturel est bien aussi la conclusion qui sort naturellement du récit de Michelet, sans qu'il soit besoin de la corriger ou de la compléter, ni par ses sources ni par ses contradicteurs. Qui ne sent que toute la ***grande pitié*** de Jeanne d'Arc pour la France, tout ce qu'il y avait de bon dans son cœur, de grand dans son âme, tout cela n'était rien pour sauver son pays, qu'elle n'eût jamais songé à lui offrir son sang comme guerrière, qu'elle lui eût seulement donné ses pleurs comme une simple femme, si elle n'avait reçu du ciel, par une grâce extraordinaire de la *divine pitié*, sa mission miraculeuse. Elle n'avait pas vu cette *pitié qui était au royaume de France :* et quelle est la passion qui nous vienne autrement que par les yeux ? En a-t-elle même beaucoup ouï parler, sinon par ses voix ? Qu'est-ce qu'une pauvre fille (eût-elle su lire ?) pourra savoir de si loin en ce temps de communications difficiles ? Jeanne Hachette et d'autres femmes défendent leur ville assiégée : voilà un héroïsme admirable, mais naturel. Est-ce là l'histoire de Jeanne d'Arc, faisant des centaines de lieues pour chercher l'ennemi ?

Michelet veut que ce siècle ait dû beaucoup à l'*Imitation de Jésus-Christ* et il la reconnaît dans la vie de Jeanne d'Arc. Soit pour l'*Imitation de Jésus-Christ* : mais le livre nouveau n'y était qu'*avant la lettre*, nul ne le connaissait autour d'elle, il venait d'être écrit au fond de la Hollande à l'heure où elle quittait son village lorrain, quasi champenois. On ne peut donc pas accuser le livre de Thomas de Kempen d'avoir contribué, même pour une faible part, à lui monter la tête.

Mais qui donc, hors Michelet, pourra ne voir dans une si

merveilleuse carrière qu'un *secret de femme* et non un *secret de Dieu?* C'est de celui-ci qu'il fallait dire :

« Voilà la cause, ne l'oublions jamais, la cause suprême de cette révolution. Quant aux causes secondaires, intérêts politiques, passions humaines, toutes doivent essayer leurs forces, venir heurter au but, succomber, s'avouer impuissantes, rendant hommage ainsi à la grande cause morale (disons plutôt surnaturelle) qui seule les rend efficaces. »

Voilà ce que nous dit, même sous la plume de Michelet, l'histoire de cette vierge miraculeuse à qui les voix du ciel criaient : « Fille de Dieu, va, va, va ! » Sans quoi elle serait restée sous le toit de sa mère, à filer. Les faits parlent d'eux-mêmes, ou plutôt ils chantent, et ils chantent si bien et si juste dans la bouche de l'historien qu'il nous en conserve inaltérée toute la vieille mélodie, en dépit de la musique fausse dont il l'accompagne.

VIII

Jeanne d'Arc médium visif et auditif

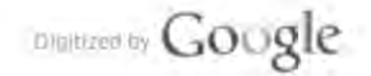
Si Michelet eût attrapé ses cent ans et qu'il vécût encore aujourd'hui, parlerait-il comme il a fait de Jeanne d'Arc ou le verrions-nous, précisant sa pensée, qu'il a voulu évidemment laisser flotter dans un voile de poésie, s'incliner devant ce qu'on nomme si pompeusement la Science, devant cette nouvelle doctrine qui ne voit plus dans la Pucelle qu'un *médium auditif et visif?* Un *médium*, qu'est-ce que cela? Évidemment, un *moyen*, un *intermédiaire* entre deux termes. Mais ici quels seraient les termes, sinon l'homme et les puissances occultes? Et Jeanne d'Arc est ainsi redevenue de par la Science ce qu'elle était tout d'abord aux yeux des juges de Rouen : *une sorcière*. Je sais bien qu'on ne veut trouver dans la force révélatrice qu'une force naturelle, même physique : mais qui donc pourra l'empêcher de se montrer,



comme elle le fait, une force libre et intelligente? Personne, pas même un savant. La Science nous ramène donc bien véritablement au diable du quinzième siècle, et Michelet, qui ne voulait du diable à aucun prix, le repousserait encore sous son masque neuf.

Un *médium*, c'est-à-dire une sorcière au vingtième siècle, fi donc ! A cette traduction nouvelle du terme archaïque, il ne pourrait que hausser les épaules, en murmurant avec le dédain d'Hamlet ou de Shakespeare : *Des mots, des mots, des mots !* Et nous osons bien le dire aussi, nous : tant que cette belle Science n'aura que des mots à nous donner, qu'elle les garde pour elle !

A. Jeanniard du Dot.



“ GLANES SPIRITES ”

Miracle, mystère

C'est le titre d'une nouvelle où M. Camille Flammarion relate un miracle dû aux forces occultes du monde des esprits.

Une jeune fille de vingt-huit ans, Mlle B..., dont le frère est mort tuberculeux, a été recueillie par une vieille amie. Fille d'une mère morte tuberculeuse, elle tombe malade et voit son état s'aggraver tous les jours.

Trois médecins ont donné leur diagnostic et constatent :

1° Perte absolue de la sensibilité et du mouvement dans les membres inférieurs;

2° Ballonnement extrême de l'abdomen avec douleurs rendant impossible la palpation profonde;

3° Respiration diminuée des deux côtés, principalement à gauche;

4° Sensibilité très vive dans la région vertébrale.

De tout cela résulte une grande faiblesse. — État très grave : paraplégie des membres inférieurs.

Or, voici que la jeune fille a une vision :

Le 18 septembre, à 2 heures du matin, j'étais éveillée, alors que ma lampe s'éteignit subitement; je la rallumai, et je constatai qu'elle contenait encore du pétrole; elle s'éteignit de nouveau. J'aperçus alors une lumière dans la cuisine, à travers la porte entr'ouverte, et j'entendis une voix qui me dit :

« Peux-tu supporter l'épreuve ? »

Je répondis :

« Oui. »



Je vis alors approcher de moi une main fine, allongée, tenant un flambeau qui éclairait toute la pièce et je pus lire au-dessus de moi : *le 8 mai, tu te lèveras.* (Ceci se passait le 18 septembre.)

Il faut dire que le Dr Magnin, qui avait entrepris cette cure par l'hypnotisme et les méthodes psychiques, avait déjà commencé ses manœuvres hypnotiques et avait trouvé une grande sensibilité psychique chez la jeune fille.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir ici paraître une entité psychique qui *cherche à prendre possession de la malade.*

C'est le Dr Magnin lui-même (qui a reconnu dans cette *entité* un *esprit* qui lui est cher, car la malade a vu un jour une *jolie dame*, dont la description a renseigné le docteur) qui nous donne cette indication.

Quelques instants après, la malade paraît suffoquer, les bras se tendent en avant, et je perçois avec peine les mots : « Aidez-moi, aidez-moi. » Je masse le pharynx, je fais quelques insufflations sur le cœur en disant : « Voilà des forces, prenez-les. »

Je perçois alors plus nettement : *Aidez-moi à descendre dans cette petite...*

C'était la possession qui se consommait.

Les manœuvres hypnotiques se continuent, avec l'aide de ce personnage mystérieux qui entre en conversation avec le docteur :

Le lendemain, 17 mars, la personnalité mystérieuse dit à l'heureux guérisseur :

« Elle ressentira des douleurs jusqu'à ce que la sensibilité soit rétablie dans toute la jambe. — Quand sera-ce ? — La sensibilité reviendra de 10 à 10 centimètres ; elle sera complètement rétablie le 27 mars. »

Ce petit dialogue n'est-il pas instructif?

Bref, la malade guérit, *progressivement* et *lentement*, si bien que le 15 mai elle était définitivement guérie.

L'influence occulte avait débuté le 18 septembre : c'est



donc dans un intervalle de *huit mois* que s'est opérée cette *cure miraculeuse!*

En conclusion, M. Camille Flammarion *refuse de se prononcer sur cette entité* où il semble ne pas vouloir reconnaître un *esprit désincarné*. Ce qui met en grande indignation M. Laurent de Faget qui réplique :

Mystère! dit M. Camille Flammarion.

Allons donc! Si ce n'est pas un *esprit*, qu'est-ce que cette intelligence si perspicace, si bonne! Il n'y a là de mystère que pour ceux qui restent dans la nuit parce qu'ils s'obstinent à fermer les yeux!

Eh! bien, ce miracle n'a rien de bien surnaturel.

Les signes qu'on nous donne prouvent-ils suffisamment la *tuberculose générale?*

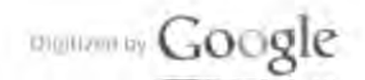
Il est permis d'en douter. — Il est à remarquer qu'on a soigneusement omis de nous dire que l'*examen des matières expectorées* prouvait la présence du bacille de la tuberculose.

Les accidents douloureux qu'on nous décrit ont pu être *provoqués par la cause mystérieuse* qui les a guéris.

Il s'agissait peut-être d'une tuberculose locale, affectant le côté gauche, qu'on nous dit plus gravement atteint. — Or, la nature elle-même, très souvent, *cautérise* ces tuberculoses locales; le mal s'arrête de lui-même, après avoir ravagé un poumon.

Ce que la nature *peut faire*, les entités de l'*au-delà*, excellents médecins, peuvent concourir à le réaliser. — Ce qui explique toutes ces prédictions : *le démon sait ce qu'il fera, ou ce qu'il cessera de faire.*

Ceci dit, constatons qu'une guérison qui aurait mis *huit mois*, et même beaucoup moins, à se produire, s'accusant par une marche *lente* et *progressive*, serait rejetée par les théologiens comme *miraculeuse*, et ne ferait jamais *canoniser son thaumaturge.*



La réalité des phénomènes spirites

Les *animistes* purs et les spirites sont parfois frères ennemis. Les premiers accusent les seconds d'un peu trop de naïveté et d'un certain manque d'esprit scientifique. Regardez-y de plus près, affirment les animistes, et vous constaterez qu'il y a de tout dans vos séances, sauf des esprits. Vos médiums, entre nos mains, ne produisent que des phénomènes animiques.

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* s'indigne de ces réticences et de ces dénégations, et traite de haut le plébiscite que vient d'organiser M. Luraghi, au sujet de la réalité des phénomènes spirites.

Il est certain que la Revue a la partie belle en traitant d'incompétents la plupart de ceux qui nient *tous* les phénomènes spirites. — L'enquête menée par M. Luraghi vaut ce que valent les célébrités consultées, et plus d'une réponse mérite le sourire, telle celle de Mme Bisi Albini, directrice de la *Revista delle signorine*. La voici :

1° Ayant assisté deux fois aux expériences avec Eusapia Palladino, la première fois, au début, je fus comme fascinée ; mais, à la fin, *j'étais persuadée* du truc et je pensais que les autres assistants étaient suggestionnés ou complices, ou des timides qui n'osaient pas avouer leur incrédulité, ou des farceurs qui se divertissaient.

2° Je crois nécessaire de poursuivre, par amour de la vérité, la découverte des trucs et d'approfondir les études sur la force (qu'il faut évidemment admettre) d'*attraction sur le bois* (!), qui est la base de toutes les expériences des médiums.

Et voilà! riposte la Revue : « Ainsi donc, il n'a fallu à Mme Bisi Albini qu'une demi-heure d'observation pour découvrir la force *évidente* d'attraction sur le bois, et les trucs qui ont échappé depuis soixante ans à tant d'hommes de science qui, avec ou sans instruments de précision, ont consacré des années à l'étude des phénomènes médianimiques! »



La réclamation est juste, et il faut convenir que l'enquête de M. Luraghi menée auprès de personnages aussi frivoles et incompétents manquera plutôt de sérieux.

*
* *

Il y a des fraudes nombreuses, dans les expériences, et les erreurs y sont dues à des causes multiples. Les expériences, savamment conduites par des hommes au-dessus de tout soupçon, à Milan, à Varsovie, à Cambridge, ont laissé du vague et de l'incertain dans les esprits. — La raison en est assez simple, mais ces expérimentateurs ne peuvent la saisir, car elle dépasse leur conception du système spirite.

Dans l'hypothèse catholique, en effet, on attribue ces phénomènes aux agents spirituels d'ordre inférieur, aux démons qui mêlent volontiers leur action aux tentatives de curiosité malsaine et toujours portée à la mécréance. Cette cause produit des effets *réels;* mais comme elle n'est pas une *force* agissant à la manière des lois immuables, mais une force *libre*, ou qui est parfois *empêchée d'agir*, il s'ensuit que les effets ne sont pas *constants*. — Et c'est justement cette *inconstance* qui trouble nos savants du spiritisme et les jette finalement dans le doute et l'embarras malgré la *réalité* des phénomènes constatés. — Satan s'affirme, autant qu'il est utile de le faire pour combattre le surnaturel chrétien; et *il se nie*, autant qu'il est nécessaire de le faire pour maintenir l'esprit d'incrédulité.

L'expérience lui a montré, en effet, que le démon clairement dévoilé et aperçu peut conduire à Dieu certains esprits réfléchis. Car, enfin, si Satan existe, il y a aussi un Dieu; et si Satan attaque l'Évangile et l'Église, c'est que l'Évangile et l'Église émanent de Dieu.

Le diable est donc parfois convertisseur sans le vouloir. Aussi il prend ses précautions.

La *Vis occulta* aime aussi à se moquer des savants, pris en particulier. — D'Eslon, Arago, Luys, Grasset en savent quelque chose. — Ces expérimentateurs obtenaient des phé-



nomènes merveilleux. On convoquait alors l'Académie, ou du moins ses délégations, et, devant ces messieurs, en mission authentique et solennelle, tout s'évanouissait. On concluait à l'erreur d'expérimentation ou à la supercherie, et tout était dit.

Et pourtant, ni d'Eslon, ni Arago, ni Luys, ni Grasset n'avaient été des naïfs ou des maladroits.

A ces insuccès retentissants provoqués par la *Vis occulta* elle-même il faut joindre les fraudes conscientes et inconscientes des médiums. — On se souvient du scandale que souleva, en Italie, Eusapia Paladino. On venait de prendre ce médium en flagrant délit de fraude. — La tendance à la fraude est, d'ailleurs, le vice des médiums. Aussi les précautions sont prises, parfois, avec tant de soin, qu'il est impossible de croire que l'erreur d'expérimentation soit la base de tous ces phénomènes.

Parfois, aussi, les expérimentateurs trop célèbres se fient à leur réputation et négligent, quand ils sont isolés, de prendre leurs précautions. On n'a pas oublié la déconvenue qui survint récemment au célèbre Lombroso. On lui fit admirer gravement une épreuve de photographie spirite du plus haut intérêt. C'était un truquage obtenu par la lueur d'une simple bougie.

Il arrive, enfin, que les expérimentateurs célèbres, les savants même, ne dédaignent pas de recourir à la fraude pour émerveiller leurs collègues moins heureux dans les expériences.

Prenez, par exemple, M. de Rochas et vous le voyez le jouet de M. Yodko. C'est, du moins, M. de Rochas qui insinue la chose dans son récit d'une jeune Russe tourmentée par son double, appelé *Noula*, laquelle Noula est comme le vampire de cette jeune inconnue qui lui raconte ses angoisses, du fond de la Russie où elle a entendu parler de la science de M. de Rochas. — M. de Rochas insinue que c'est peut-être bien Yodko qui tenait la plume de cette prétendue correspondante de Russie. Il écrit, en effet, au commencement de son récit :

« Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que Vilna était



voisin de Minsk, où a habité M. Yodko avec qui j'avais fait, l'année précédente, en mars 1895, à Paris, des expériences relatives à la photographie du corps astral, expériences à la suite desquelles j'ai été *conduit à supposer qu'il s'était servi*, ou moins pour quelques-unes, de *plaques truquées.* » (*Annales des Sciences psychiques*, nº de juin 1907.)

Quand on pense que c'est ce même Yodko, le monsieur aux plaques truquées, qui a été le professeur de Baraduc dans l'art de photographier les effluves et de bien faire digérer le fluide électrique dans le fluide *odique*, on est rempli d'appréhension. Est-ce que les 1.500 photographies de M. Yodko dont on nous parle étaient faites sur ce modèle? — A la place de Baraduc, je serais plein de défiance.

∴

Toutes les photographies spirites ne sont pas de ce calibre. Et je vais vous raconter une petite histoire où il est question de plaques spiritiquement impressionnées, et à la réalité desquelles je crois très fort, pour des raisons personnelles.

L'année dernière, je me trouvai à dîner chez une personne qui reçoit parmi ses amis plusieurs membres du clergé blésois. — Parmi les invités se trouvait, ce jour-là, M. l'abbé F., curé d'une petite paroisse où il charme ses loisirs par la photographie. C'est un homme aux cheveux blancs, d'un caractère très grave, absolument incapable de monter un coup, même par manière de jeu. Il ne rit jamais, ni à l'extérieur, ni en dedans. La maîtresse de maison venait de donner l'ordre au servant de déboucher une bouteille de vin mousseux. Chacun de se garer du bouchon.

« Pourvu, dit sans rire le bon curé, qu'il ne m'arrive pas ce qui m'est arrivé l'an dernier chez le curé de V...

— Qu'est-ce qui vous est arrivé? reprit-on en chœur.

— Voilà. — On venait de déboucher une bouteille de champagne. Le bouchon sauta au plafond, comme de juste. Puis, au lieu de retomber mollement, comme un objet qui a perdu sa force de propulsion, il vint ricocher sur mon crâne



et s'enfonça ensuite dans un petit verre à liqueur avec une telle force et précision qu'il fallut un effort pour l'en retirer.

— Ah! ça, m'écriai-je, vous faites donc du spiritisme? »

Le vieillard me regarda, comme surpris, et sembla évoquer un instant des souvenirs; puis, sans mot dire, il continua, rêveur, à déchiqueter sa grappe de raisin. — Personne n'insista et la conversation prit une autre direction.

Le repas terminé, on se promenait par groupes sous les ombrages, quand le bon curé me prit par le bras et m'entraîna un peu à l'écart pour me faire ses confidences :

« Non, me dit-il, je n'ai jamais fait de spiritisme à proprement parler. Mais je me suis, un jour, trouvé mêlé à une affaire de photographies spirites: ce que j'en ai vu m'a décidé à ne plus m'en occuper.

« Vous avez connu M. le comte de P...?

— Oui... C'est même un ancien châtelain de ma paroisse.

— Il est à Bourges, maintenant. Autrefois, il fréquentait, à Tours, un photographe spirite, qui obtenait des effets surprenants. Ainsi, un jour, il fit poser devant son appareil un monsieur qui avait perdu sa femme et six enfants. Il lui ordonna de penser à ses défunts et, au bout de quelques séances, toute la famille se trouva réunie sur la plaque, autour du monsieur photographié!

— Êtes-vous bien sûr de ces expériences qui n'ont pas eu lieu devant vous?

— Attendez... M. le comte de P... connaissant mes qualités de photographe rompu au métier, — il disait vrai — me demanda de venir contrôler ces expériences, à Tours, dans l'atelier du photographe. Je m'y rendis, emportant des plaques que j'avais moi-même disposées dans les châssis.

« On commença. Le photographe se tint à l'écart et entra dans une espèce de *transe*. J'avais moi-même disposé l'appareil. Je pensai à la mort. — Nous développâmes et une main cadavérique fut nettement aperçue au-dessus de ma tête.

— Permettez, lui dis-je, je n'aime pas beaucoup ces expériences à *idée générale*. — Rien n'est plus aisé que de pré-



parer des plaques impressionnées en partie, et contenant la reproduction de dessins fantaisistes. On prépare à évoquer ces idées générales par une conversation habile, et le tour est joué. Avec un tour de main un peu habile, on obtient des effets étonnants. — Vous êtes sûr qu'il n'y a pas eu cela?

— La fin vous le prouvera. — Il me vint à l'idée de penser ensuite à mon prédécesseur, dans ma paroisse, mort il y a déjà vingt ans. — Bien mieux, je le connaissais à peine. Je pensai à lui, ou plutôt j'exprimai le désir de le voir paraître sur la plaque, sans évoquer même ses traits, qui m'étaient presque inconnus. — Bien entendu, je ne fis pas connaître mon désir tacitement exprimé.

« Une tête de prêtre vénérable se trouva représentée au-dessus de ma photographie. Alors, cachant ma propre photographie, je présentai cette esquisse à ceux de mes paroissiens qui avaient pu connaître mon prédécesseur, sans dire ce que j'attendais de leur inspection. — Tous reconnurent leur ancien curé.

— Voilà qui est remarquable.

— Ensuite, je pus obtenir ainsi la reproduction des traits de mon vieux père décédé, toujours très nettement.

« Enfin, j'évoquai le souvenir d'un châtelain de mes amis, M. D... que vous avez bien connu et qui était du même pays que moi.

« M. D... était à ce moment à l'article de la mort, circonstance que j'ignorais. — Or, en développant, la tête seule de M. D..., très reconnaissable, nous apparut sur l'épreuve et cette tête semblait sortir d'un linceul.

« J'ai été très impressionné par toutes ces reproductions photographiques dont les épreuves existent encore ; je vais prier le curé de V..., qui les possède et ne veut pas me les rendre, de vous les communiquer. »

Je le répète : M. l'abbé F. est incapable de tromper. Je crois à son témoignage.

Les phénomènes spirites qu'il raconte sont véridiques et sont, pour moi, des faits.

Chanoine Gombault.



CORRESPONDANCE

M. Chevreuil, pris à partie dans un des derniers numéros de la Revue, nous adresse une lettre dans laquelle il demande à expliquer un des points sur lesquels nous ne nous étions pas trouvés d'accord avec lui. Nous la publions volontiers, en raison de sa forme modérée et courtoise, en la faisant suivre des observations de notre collaborateur :

Monsieur le Directeur,

La critique que M. A. Jeanniard du Dot consacre à mon article sur *l'Occultisme et le Spiritisme* m'inspire quelques commentaires ; voudriez-vous les accueillir si, comme je l'espère, vous jugiez qu'il y ait quelque intérêt pour vos lecteurs.

Tout d'abord, je voudrais protester contre l'intention que l'on m'a prêtée, dans la *Revue du Monde Invisible*, page 627, de vouloir tomber sur les catholiques. Loin de moi cette pensée ! Les maîtres en occultisme que j'ai pu connaître ont toujours condamné la pratique des évocations et l'emploi des forces magiques, c'est à eux seuls que j'ai pensé, et je ne visais nullement l'enseignement catholique en posant cette question : — Comment ces occultistes peuvent-ils connaître la constitution de l'au-delà ? D'où leur vient cette science sur laquelle ils dogmatisent ?

Par *occultistes*, je n'entends pas ceux qui repoussent l'hypothèse spirite, mais bien ceux qui professent que l'on peut commander le monde invisible, contraindre les esprits par le moyen de pantacles, opérations rituelles ou autres œuvres magiques.

Sans nier que cela soit possible, je suis contraint d'avouer qu'aucun effort personnel n'a pu m'initier à une connaissance semblable. Le spiritisme, au contraire, par la synthèse des phénomènes simples et accessibles qu'il offre à tous les investigateurs, ressuscite notre



croyance et place l'incrédule devant les portes grandes ouvertes de l'au-delà.

Mais, quand je dis que le spiritisme est naturel, il importe de s'entendre sur le sens du mot. Nous ne connaissons pas toutes les lois ; nous n'en connaissons même que fort peu ; mais toutes les lois sont naturelles, même celles qui sont inapparentes sur notre plan terrestre. Cependant, si nous supposons l'intervention d'une intelligence céleste, recourant exceptionnellement à quelqu'une de ces lois, pour nous inapparentes, nous serons en présence d'une force non encore manifestée, force suspensive des effets auxquels nous sommes accoutumés, mais qu'on ne peut pas qualifier de surnaturelle.

Il en est de ces forces comme de toutes les forces inconnues : par le fait seul qu'elles existent, elles ont des effets constants et qui n'éveillent point notre attention parce que nous ne savons point les découvrir. Admettons, par exemple, qu'une puissance céleste puisse manier la foudre. Il n'en demeurera pas moins vrai que l'électricité restera une force naturelle, dont les effets, longtemps inaperçus, tels que ceux constatés sur les cuisses de grenouilles, ont existé de tout temps.

C'est pourquoi je puis dire que les forces animiques sont des forces naturelles dont les effets, quelquefois très inférieurs, peuvent se rencontrer dans les phénomènes spirites. Je dis que l'âme humaine, émanée d'une puissance créatrice, d'où lui vient toute vie et toute lumière, ne peut pas ne pas posséder, en elle-même, une faculté quelconque qui n'est qu'un pâle reflet de celle qui est à sa source ; et, en effet, la seule action télépathique suffit à prouver qu'il y a quelque chose d'objectif dans la simple manifestation d'une pensée subjective.

Cela me suffit à renverser les théories déprimantes du matérialisme. Je tiens enfin une preuve certaine de la supériorité du principe psychique sur le principe matériel. Enfin, si ce pouvoir objectif de la pensée peut aller jusqu'à produire des effets sensibles dans la matière, s'il peut soulever une table, y frapper des coups sans contact, extérioriser le dynamisme vital, et même créer des formes tangibles, oh ! mais alors, c'est l'effondrement de la conception de l'*âme fonction*, car ce qui crée quelque chose de matériel ne peut être qu'une force active et une entité réelle.

La science n'a qu'une manière de connaître ce qui ne se voit pas : c'est de l'objectiver dans ses effets. Nous ne voyons pas l'oxygène, l'éther, ainsi qu'une foule de réalités, pourtant objectives ou objecti-



vables, que la science moderne s'applique à découvrir. Nous ne voyons pas l'âme ni l'intelligence qui constituent la plus solide partie de nous-même et la plus réelle. Ce n'est que dans les phénomènes spirites que nos âmes sont objectivables (!); ne refusons donc pas de voir des phénomènes qui, bien qu'infiniment éloignés de la manifestation divine, n'en sont pas moins dignes d'étude et d'examen. C'est la seule base positive sur laquelle l'homme ait pu, jusqu'ici, poser son pied ; et, ceux qui arguent contre le spiritisme de la trivialité des phénomènes, sont les héritiers intellectuels et les descendants directs de ceux qui se moquaient de la danse des grenouilles.

Certainement, ces faits sont naturels, quelque merveilleux qu'ils soient. Quoi de plus merveilleux, quand on y pense, que l'action d'une main qui court sur le papier en y semant l'expression symbolique au seul geste de la pensée. *Je* commande, mon organe obéit, et cela en vertu d'une loi naturelle. Mais, si cette relation de sujet à objet peut s'adapter à un objet nouveau, si *Je*, qui commande mon propre organe, peut commander, de la même façon, l'organe d'un médium inconscient, la loi cessera-t-elle d'être naturelle ? — Non, évidemment. — Une pensée émanée de Pierre peut influencer l'organe de Paul, il n'y a qu'à le constater ; et, si l'action persiste après le décès de Pierre, c'est que la même loi n'aura pas cessé d'agir.

Si la petite fille, dont il est question dans la *Revue du Monde invisible*, n° de mars, fit les dessins merveilleux dont il est parlé, je demeure convaincu que l'intelligence motrice ne recourut qu'à des forces naturelles pouvant actionner les organes de l'enfant. Dessins automatiques, exécutions musicales, parler en langues inconnues, médiumnités parlantes et écrivantes, ne sont que des mouvements suggestionnés par un sujet. L'opération ne diffère pas de celle que nous exerçons nous-mêmes sur nos organes. La mystique étend son influence à chacun de nos sens. C'est la même loi naturelle qui pousse l'aérostat vers le ciel et qui tire à fond le vaisseau qui sombre. La mystique divine et celle que vous appelez diabolique n'obéissent pas à deux lois différentes. Les visions de Jeanne d'Arc ont leur racine dans le plan céleste ; celles des alcooliques ont les leurs dans les plans inférieurs ; toutes sont réelles et représentatives d'un monde invisible. Entre la fille du juge Edmunds, qui parlait plusieurs langues, et Jeanne de la Croix, qui parlait latin, grec, arabe, etc., je ne crois pas qu'il aille chercher deux processus différents. Les lumières que produit



Eusapia ont une parenté — toutes proportions gardées — avec les lumières de saint François de Sales ou de saint Jean de la Croix ; je ne crois qu'aux lois naturelles.

L'immunité dont le médium D. D. Home fit preuve contre les charbons incandescents, immunité qu'il pouvait communiquer aux objets, et qui est affirmée si énergiquement par W. Crookes, nécessitait la connaissance d'une loi, cette loi est la même que celle qui se manifesta, avec sainte Catherine de Sienne, lorsqu'elle tomba, dans sa cuisine, sur les charbons.

Toutes les lois manifestées sont inhérentes à l'ordre divin, et elles sont immuables comme les propriétés des nombres. Le seul fait qu'un cas se soit produit prouvera que ce cas n'était pas contraire aux lois. Dans le spiritisme, comme dans la mystique, nous ne voyons que faits naturels en connexion étroite avec notre physiologie, dont les puissances invisibles connaissent mieux que nous les ressorts. Ainsi, pour citer un autre orthodoxe, Gorres affirme, dans sa *Mystique Divine*, t. II, p. 108 : — « Dieu, la nature, les anges et les démons, *les saints et les autres défunts*, peuvent agir sur l'imagination et produire en elle des visions dont il est quelquefois très difficile, à cause de cela, de bien distinguer la source et l'origine. »

A cette source, nous n'attachons pas l'importance que vous croyez. Direz-vous que sainte Catherine de Sienne a été préservée du feu par les anges, et M. Home par les démons ? Mais cela nous serait bien indifférent, puisque notre but unique est de constater un fait. Dans cette action suspensive ou neutralisante, nous constatons l'application intelligente d'une loi ignorée des hommes et, par conséquent, attribuable à une intelligence de l'au-delà. Donc, nous avons une preuve positive de l'au-delà manifesté. Nous n'avons pas la prétention d'en obtenir beaucoup davantage.

L. Chevreuil.

Dès qu'il ne s'agit que de constater des faits, nous sommes d'accord.

Qu'on appelle *naturel* tout ce qui est *existant*, c'est là une question de vocabulaire, mais c'est une innovation que que nous ne pouvons adopter.



Jusqu'ici les dictionnaires ont appelé *surnaturel* tout ce que Dieu fait directement : c'est le *surnaturel absolu.*

Ils ont appelé *surnaturel* encore tout ce que l'homme ne peut pas faire et que font des êtres supérieurs à la nature humaine : c'est le *surnaturel relatif.* Quand M. Chevreuil nous avoue l'intervention de ces êtres : anges ou démons, pour actionner parfois la physique du monde ou la physiologie humaine, d'une manière radicalement impossible à l'homme, nous pouvons nous en contenter, puisque ses *faits naturels*, alors, sont nos faits *surnaturels.*

Ainsi finit toute question de mots.

Pour ce qui est des allusions au catholicisme que nous avions cru reconnaître, nous regrettons notre erreur et ne regrettons pas pourtant que ce soit une erreur. Mais nous l'avons commise par la persuasion où nous sommes encore que si les occultistes font beaucoup de façons sur les pratiques magiques, il ne les proscrivent pas aussi sincèrement que nous, mais souvent se les réservent.

A. J. D.



BIBLIOGRAPHIE

Du Culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique, par Newman, nouvelle éditon revue et corrigée par un Bénédictin de Farnborough avec une préface de Dom Cabrol. Un vol. in-12. Prix : 2 francs. (Librairie Douniol-Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VIe.)

La traduction française de la lettre de Newman à Pusey sur *Le Culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique*, faite par Georges du Pré de Saint-Maur en 1866, étant épuisée, on ne pouvait choisir un moment plus opportun pour donner de ce bel ouvrage une nouvelle édition. La maison Téqui a voulu confier ce soin à un moine de l'abbaye bénédictine de Farnborough, qui a revisé soigneusement la première traduction, y a ajouté plusieurs passages omis par du Pré de Saint-Maur, puis identifié toutes les citations patristiques dont il a reproduit en note le texte en latin avec renvoi à la *Patrologie* de Migne. Il a aussi considérablement augmenté les notes. Ainsi réalisée et enrichie encore d'une substantielle préface du Rme Dom F. Cabrol, cette édition ne peut manquer de s'imposer à l'attention du public français, aussi bien dans les cercles théologiques que dans les milieux soucieux de dévotion ou d'édification. Après les attaques dont les dogmes concernant la Vierge Marie ont été récemment encore l'objet, les catholiques seront heureux de retremper leur foi dans une doctrine aussi éclairée, aussi vivante et aussi sensée que celle du cardinal Newman, doctrine dont le Saint Père proclamait encore naguère l'excellence dans une lettre à l'évêque de Limerick.

Études sur la Sainte Vierge. — De la Conception Immaculée à l'Annonciation Angélique, par l'abbé Broussolle, aumônier du lycée Michelet. Un vol. illustré de 100 gravures. Prix : 3 fr. 50. (Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VIe.)

Nous lisons dans *La Réponse* :

Voici un livre qui, au triple point de vue de la doctrine catholique, de l'art qui la met dans un merveilleux relief, de la science que révèlent les nombreuses notes dont son auteur l'a enrichi, vaut vraiment son pesant d'or. Il révèle chez celui qui l'a écrit un théologien profond, un érudit de premier ordre et artiste pour qui les beaux-arts n'ont plus de secret.

De l'aveu de tous les connaisseurs, M. l'abbé Broussolle est un maître en matière de connaissances artistiques, et l'Académie, qui a couronné ses principales études dans cet ordre d'idées, a voulu proclamer et récompenser sa compétence.

Le nouvel ouvrage dont il vient de publier le premier volume et qui en contiendra trois est un véritable monument que sa science et sa piété ont élevé à la gloire de Marie. C'est un ravissant volume in-8° de 446 pages, orné de 100 chefs-d'œuvre des grands maîtres, et dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la solidité de la doctrine catholique, la beauté des gravures admirablement reproduites, le prix relativement très modeste de chacun des trois volumes. C'est dire combien nous désirons la diffusion de ce petit chef-d'œuvre qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques catholiques.

P. Poey.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME

1re LIVRAISON. — 15 JUIN 1907

2e LIVRAISON. — 15 JUILLET 1907

3e LIVRAISON. — 15 AOUT 1907



4e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1907

5e LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1907

6e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1907

7e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1907



8e LIVRAISON. — 15 JANVIER 1908

9e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1908

10e LIVRAISON. — 15 MARS 1908

11e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1908



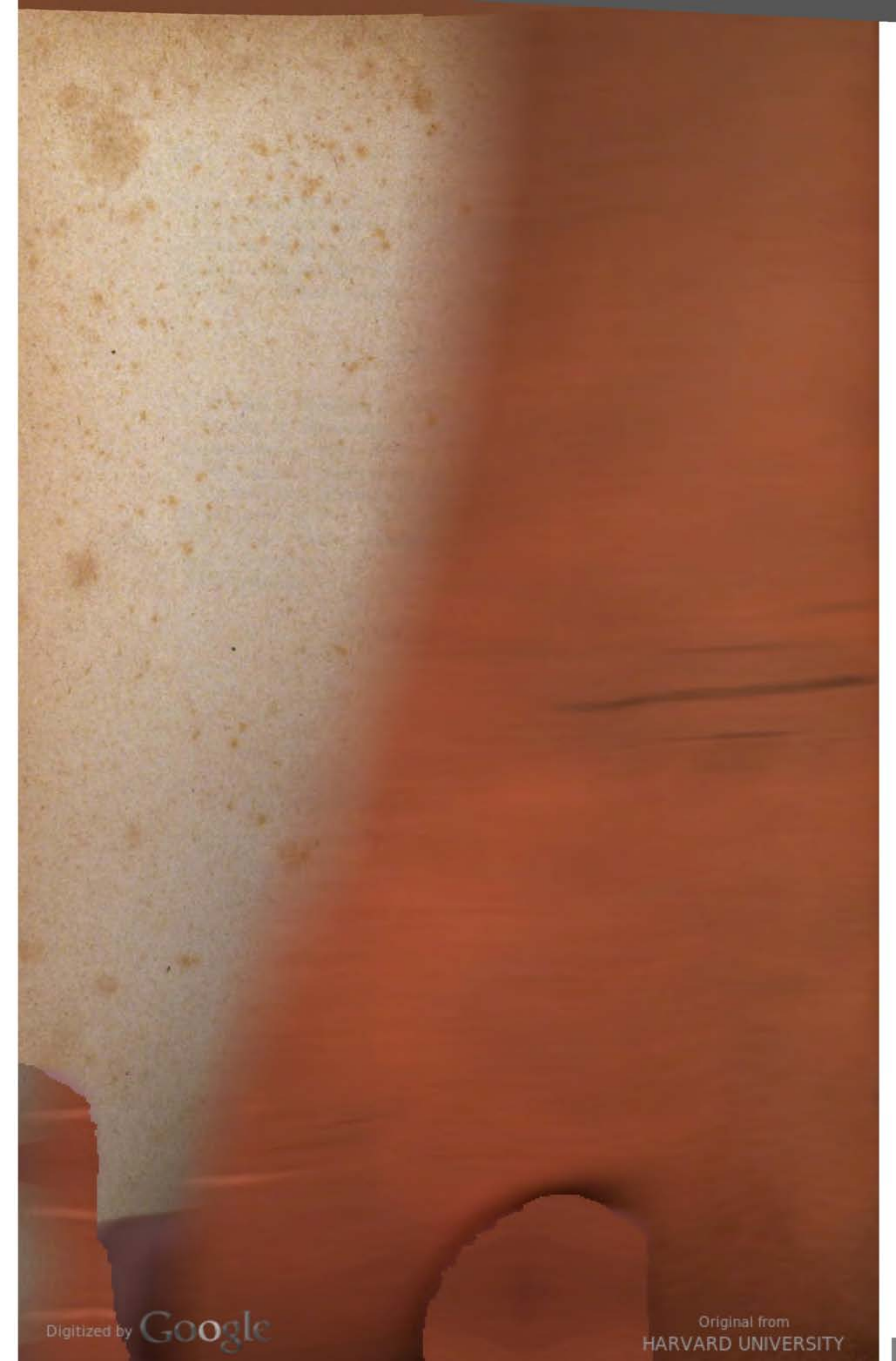
12e LIVRAISON. — 15 MAI 1908



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.





PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.